# Lectures de science-fiction et fantasy : enquête sociologique sur les réceptions et appropriations des littératures de l'imaginaire

Élodie Hommel

▶ **To cite this version:**

Élodie Hommel. Lectures de science-fiction et fantasy : enquête sociologique sur les réceptions et appropriations des littératures de l'imaginaire. Sociologie. Université de Lyon, 2017. Français. NNT : 2017LYSEN068 . tel-01679661

**HAL Id: tel-01679661**
**https://theses.hal.science/tel-01679661**

Submitted on 10 Jan 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Numéro National de Thèse : 2017LYSEN068

**THÈSE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON**
opérée par
**l'École Normale Supérieure de Lyon**

**École Doctorale N° 483**
**Sciences Sociales (Histoire, Géographie, Aménagement, Urbanisme, Architecture, Archéologie, Science politique, Sociologie, Anthropologie)**

**Discipline : Sociologie**

Soutenue publiquement le 01/12/2017, par :
**Élodie HOMMEL**

---

# Lectures de science-fiction et fantasy : enquête sociologique sur les réceptions et appropriations des littératures de l'imaginaire

---

Devant le jury composé de :

Isabelle CHARPENTIER, professeure à l'Université de Picardie – Jules Verne, rapporteure
Annie COLLOVALD, professeure à l'Université de Nantes, examinatrice
Christine DÉTREZ, professeure à l'École Normale Supérieure de Lyon, directrice de thèse
Irène LANGLET, professeure à l'Université de Limoges, examinatrice
Bruno PÉQUIGNOT, professeur à l'Université Sorbonne Nouvelle, rapporteur

# Résumé

À la suite des enquêtes menées par Annie Collovald et Erik Neveu dans *Lire le noir*, et par Christine Détrez et Olivier Vanhée dans *Les mangados*, sur les lectures de romans policiers pour l'une et de mangas pour l'autre, ce travail de thèse porte sur les lectures de littératures de l'imaginaire (catégorie éditoriale qui regroupe science-fiction, fantasy et une partie du fantastique). Après une étude de l'offre éditoriale française contemporaine, l'enquête de terrain, qui a été menée par entretiens auprès de lecteurs et lectrices âgés de 20 à 35 ans, a cherché à mettre en évidence leurs motivations, leurs appropriations de cette lecture et les réceptions qu'ils en font. Tout comme les mangas ou les romans policiers, la science-fiction, et plus généralement les littératures de l'imaginaire, constituent un genre dont la légitimité n'est pas acquise, souvent perçu comme une échappée hors du réel pour des amateurs parfois assimilés de façon péjorative à des exclus sociaux. Ces questions ont été abordées dans la recherche à travers différents angles d'approche : la réception des catégories éditoriales par les jeunes interrogé·e·s, les raisons de lire science-fiction et fantasy, les différents types de réceptions et appropriations du genre, les parcours de lecture en littératures de l'imaginaire, les pratiques culturelles et sociabilités qui prennent place autour de la lecture, le rapport des lecteurs et lectrices à la légitimité ambiguë du genre.

# Remerciements

Merci à Christine Détrez, qui m'accompagne depuis sept ans tout en respectant mon autonomie et mes choix, pour sa bienveillance, ses conseils et ses relectures attentives.

Merci aux rapporteur·e·s et à l'ensemble des membres du jury de leur intérêt pour cette recherche et de leurs retours.

Merci aux lecteurs et lectrices, qui sont au cœur de ce travail, de m'avoir raconté leurs lectures, de m'avoir fait partager leur enthousiasme, leur passion, leurs joies et parfois leurs peines.

Merci à celles et ceux qui m'ont aidée à les rencontrer : libraires, bibliothécaires, organisateurs et organisatrices d'évènements dédiés à l'imaginaire.

Merci aux multiples soutiens administratifs et financiers dont j'ai bénéficié, et qui ont allégé les contingences matérielles liées à la réalisation d'une thèse : la commission d'attribution des contrats doctoraux de l'ENS de Lyon, l'administration de l'ENS de Lyon en général, la région Rhône-Alpes et le programme CMIRA - Explora Doc, le Département des études, de la prospective et des statistiques du Ministère de la Culture, le Centre Max Weber, et en particulier Férouze et Alexia pour leur aide précieuse.

Merci à Thomas Kemple pour son accueil chaleureux à UBC, son enthousiasme pour mon enquête et ses suggestions.

Merci à Octavie pour son coup de pouce dans la matérialisation de cette thèse.

Merci à Marlène pour ses multiples relectures et apports sociologiques.

Merci à Annie, Héloïse, Marlène et Alice pour leurs relectures de dernière minute.

Merci à mes ami·e·s et collègues sociologues, pour les discussions et réflexions autour de nos recherches respectives, et en particulier à Clémence.

Merci à mes ami·e·s non sociologues de m'avoir supportée, dans les deux sens du terme, avec une mention spéciale pour Nicolas et Héloïse.

Merci aux associations étudiantes de l'ENS de Lyon, à St John's College de UBC, et surtout aux personnes extraordinaires qui font vivre ces communautés, de m'avoir offert un cadre de travail épanouissant.

Merci à ma famille, et notamment à mes parents pour leur soutien inconditionnel.

Merci à Boris, d'avoir été là, même sans être là, tout au long de ce parcours, d'avoir su me motiver quand je perdais courage, de m'avoir encouragée et soutenue, mais aussi de m'avoir fait rêver.

# INTRODUCTION

# Enquêter sur la lecture de science-fiction et fantasy

Évoquer la science-fiction ou la fantasy, c'est faire surgir tout un univers de robots, d'extra-terrestres, de créatures magiques, de voyages extraordinaires et de paysages cosmiques, monde hautement imaginaire et fantaisiste, auquel adhérer pourrait être considéré comme une attitude immature et irrationnelle, comme une échappée hors du réel à laquelle se livreraient des lecteurs ou des spectateurs mal à l'aise dans le monde social. C'est en tout cas l'image stéréotypée que véhiculent certains médias, ainsi que de nombreux films ou productions télévisées, comme la série télévisée *The Big Bang Theory* ou encore les *teen movies* américains et leurs personnages de « geeks ». Ces stéréotypes assimilent les amateurs du genre à des exclus sociaux, majoritairement masculins et souvent scientifiques, qui vivent par procuration dans leur bulle virtuelle et aux pratiques culturelles des plus étranges : déguisements, jeux de rôle ou jeux vidéos.

Même certains discours académiques se font alarmistes : ainsi, Alexandre Hougron, docteur en études cinématographiques, dans l'introduction de son essai *Science-fiction et société*, s'inquiète du succès de la science-fiction auprès des « concitoyens et concitoyennes de demain ». Le genre y est décrit comme une « véritable lame de fond », le « nouvel opium d'un peuple qu'il s'agit de maintenir dans un émerveillement audiovisuel peut-être proche de la torpeur », voire une « insidieuse remise en question des fondements rationnels et démocratiques de notre société » [1]. L'ouvrage, qui analyse l'imaginaire de la science-fiction en termes

1. Alexandre Hougron, *Science-fiction et société*, Paris : Presses universitaires de France, 2000, p. 2-9.

symboliques et psychanalytiques, explique son émergence et son développement dans notre société par un postulat anthropologique particulièrement pessimiste : la science-fiction serait l'expression d'un mal-être, d'une incapacité à s'ouvrir à l'autre, d'un déséquilibre social. Sa lecture est alors assimilée à « un refuge, une évasion pour échapper au monde des adultes et à leurs responsabilités » [2] pour des individus aliénés et imatures : « À la croisée des monstres de notre psychée, les genres fantastique-SF ont des potentialités maladives, malsaines, que chacun est libre de cultiver, d'approfondir [...] : ces genres ont tout ce qu'il faut pour nourir une monomanie fétichiste et perverse » [3]. Il propose ainsi une vision tout à fait caricaturale des amateurs et amatrices de science-fiction, qui ne s'appuie cependant sur aucune enquête de terrain auprès du public du genre.

Et pourtant, depuis quelques décennies, la science-fiction, et plus récemment la fantasy, acquièrent leurs lettres de noblesse : certaines œuvres entrent dans les programmes scolaires [4], des revues spécialisées et des prix littéraires dédiés (Nébula ou Hugo aux États-Unis, Grand prix de l'imaginaire et prix Rosny Aîné en France) sont apparus, des recherches universitaires récentes leur ont été consacrées [5]. Comme dans le cas de la photographie ou de la bande dessinée [6], on peut donc parler d'« arts moyens », selon le terme de Pierre Bourdieu, c'est-à-dire de genres en cours de légitimation, plus tout à fait illégitimes, mais pas non plus totalement légitimes. Précisons toutefois que la science-fiction et la fantasy rassemblent une large variété de productions, qui présentent des niveaux de légitimité variés : ce processus de légitimation ne concerne que la part la plus reconnue des œuvres, les titres considérés comme les plus commerciaux restant frappés d'illégitimité.

Pratique aliénante ou démarche savante et esthétique, en quoi consiste alors réellement la lecture de science-fiction et fantasy ? Quels intérêts ses lecteurs et lectrices [7] y trouvent-

2. Ibid., p. 263-264.

3. Ibid., p. 268.

4. Comme j'ai pu le constater dans le cadre de mon travail de recherche en première année de master, qui portait sur les réceptions de deux romans associés à la science-fiction, *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley et *1984* de George Orwell, auprès de jeunes qui les avaient lus en contexte scolaire.

5. Voir par exemple Irène Langlet, *La science-fiction, Lecture et poétique d'un genre littéraire*, Paris : Armand Colin, 2006 ; Simon Bréan et Gérard Klein, *La Science-Fiction en France : Théorie et histoire d'une littérature*, Paris : PU Paris-Sorbonne, 2012.

6. Pierre Bourdieu, éd., *Un art moyen, Essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris : Les Éd. de Minuit, 1965 ; Luc Boltanski, « La constitution du champ de la bande dessinée », in : *Actes de la recherche en sciences sociales* 1.1 (1975), p. 37–59.

7. J'ai souhaité adopter dans ce travail une écriture inclusive, visant à une représentation égalitaire des femmes et des hommes dans la langue. Dans la mesure où les représentations et les mentalités sont façonnées par le langage et ses implications, celui-ci me semble un levier essentiel de lutte contre les discriminations.

ils et quelles appropriations en font-ils ? La légitimation progressive du genre affecte-t-elle leurs lectures ? Telles sont les questions auxquelles cette recherche doctorale se propose de répondre, via une enquête de type qualitative, par entretiens avec des lecteurs et lectrices, à travers différents angles d'approche : la réception des catégories éditoriales par les jeunes interrogé·e·s, les raisons de lire science-fiction et fantasy, les différents types de réceptions et appropriations du genre, les parcours de lecture en littératures de l'imaginaire, les pratiques culturelles et sociabilités qui prennent place autour de la lecture, le rapport des lecteurs et lectrices à la légitimité ambiguë du genre.

## Enquêtes sociologiques antérieures

Cette enquête s'inscrit dans la lignée de recherches antérieures, sur la lecture de romans policiers, par Annie Collovald et Erik Neveu [8], et sur la lecture des mangas chez les adolescent·e·s, par Christine Détrez et Olivier Vanhée [9]. L'enquête présentée dans *Lire le noir* met l'accent sur l'inscription de la lecture de romans policiers dans le parcours biographique et culturel des lecteurs et lectrices, avec un échantillon d'enquêté·e·s majoritairement assez âgés, en la replaçant au sein d'une « carrière » [10], dans laquelle les deux sociologues repèrent des régularités, des causalités qui s'articulent au vécu et aux pratiques de chacun. Après une cartographie de l'offre éditoriale française [11], ils retracent les grandes lignes des parcours

La question s'est notamment posée au moment de la rédaction du chapitre consacré aux lectures de filles et lectures de garçons, au sein duquel il est devenu particulièrement difficile de parler de « lecteurs » pour désigner l'ensemble des enquêté·e·s. D'où le choix d'une écriture donnant plus de visibilité aux lectrices et aux femmes en général. Si cette résolution m'a semblé s'imposer à ce moment là, il n'en est pas de même de sa mise en œuvre, mes convictions égalitaires se heurtant à la force de mes habitudes linguistiques et aux variations d'usage. Je n'ai pas non plus souhaité surcharger le texte et nuire à sa lisibilité. J'ai donc essayé de garder cette contrainte à l'esprit tout au long de la rédaction, et de relire l'ensemble du texte dans cette optique. L'exercice n'est pas simple, et pose de nombreux problèmes d'accords et de constructions linguistiques, que je ne prétends pas résoudre. Sur plusieurs centaines de pages, certaines occurrences peuvent bien sûr m'avoir échappé, mais j'ai essayé, dans la mesure du possible, de faire apparaître systématiquement le féminin, par l'usage conjoint des termes masculins et féminins (lecteurs et lectrices), des points médians (enquêté·e·s) ou encore la féminisation des titres et fonctions.

8. Annie Collovald et Erik Neveu, *Lire le noir : enquête sur les lecteurs de récits policiers*, Études et recherches, Paris : Éditions de la Bibliothèque Publique d'Information, 2004.

9. Christine Détrez et Olivier Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, Études et recherches, Paris : Éditions de la Bibliothèque Publique d'Information, 2012.

10. Howard Saul Becker, *Outsiders, Études de sociologie de la déviance*, Paris : A.-M. Métailié, 1985.

11. Cartographie qui permet de délimiter un corpus de romans policiers de manière objective comme « ce qu'on trouve au roman policier d'une librairie », « ce dont parlent les sites et les revues spécialisées », délimitation qui n'implique pas de définition normative et permet ainsi de laisser une large place à celles des lecteurs et lectrices.

d'entrée dans la lecture de policiers, les caractéristiques sociales et biographiques favorables à cette lecture, puis les raisons de lire du policier, les motivations affichées par les lecteurs et lectrices. Ils s'interrogent enfin sur les enjeux sociaux et identitaires de la lecture de policiers et sur le lien entre ruptures biographiques et engagement dans ces lectures. En conlusion, ils soulignent un lien fort entre l'interprétation du monde social que les lecteurs et lectrices trouvent dans la lecture de romans policiers et leur volonté de comprendre et de donner un sens à leur propre parcours biographique, souvent marqué de tournants ou de ruptures, de nombreux lecteurs et lectrices interrogés ayant connu une ascension ou un déclassement social.

Quant à l'enquête plus récente menée dans *Les mangados*, elle s'intéresse à un public adolescent, et prend en compte les nouveaux aspects du paysage culturel liés à la généralisation du numérique et d'internet, avec notamment le brouillage des frontières entre écrit, audio et visuel, et de l'adéquation entre une pratique et un support [12]. Ainsi, à côté d'un secteur éditorial en expansion, se développent de nouvelles approches du manga, avec une lecture via internet de tomes numérisés ou d'épisodes inédits sous-titrés par la communauté des amateurs français. Après un état des lieux de l'offre éditoriale française, Christine Détrez et Olivier Vanhée montrent comment le manga s'inscrit dans la culture et le rythme de vie des adolescent·e·s, devenant par son aspect pratique une lecture intersticielle, tout en étant au centre d'une constellation d'intérêts culturels, de pratiques amateurs et de sociabilités. Ils analysent ensuite les appropriations concrètes que leurs enquêté·e·s font des mangas, entre construction identitaire, gestion de leur expérience personnelle, apprentissage et assignation de genre. Enfin, comme dans *Lire le noir*, se pose la question de la légitimité d'un genre en quête de reconnaissance, soumis aux stratégies et aux critères de distinction des jeunes lecteurs et lectrices. En définitive, le succès actuel des mangas parmi les jeunes lecteurs et lectrices semble lié à l'encastrement parfait du genre dans les temporalités et centres d'intérêts adolescents. Ils leur permettent de se distinguer des adultes, mais aussi des plus petits. Le manga joue ainsi un véritable rôle identitaire chez les adolescent·e·s qui les lisent.

Tout comme ces deux enquêtes, le présent travail place les lecteurs et lectrices au centre de ses interrogations. La science-fiction et la fantasy ne sont ainsi pas saisies à travers une

12. Olivier Donnat, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, Paris : La Découverte / Ministère de la culture et de la communication, 2009.

définition normative, à travers la vision de leurs producteurs ou de théoriciens, mais par la parole de celles et ceux qui les côtoient, qu'ils soient amateurs occasionnels ou lecteurs et lectrices assidus. Cette recherche se distingue donc d'une troisième étude antérieure, celle d'Anita Torres dans *Science-fiction française : auteurs et amateurs d'un genre littéraire*[13]. Dans cet ouvrage tiré de sa thèse, la sociologue s'intéresse au « milieu » de la science-fiction française, à ses conditions de production et de diffusion, en interrogeant auteurs et promoteurs du genre. Elle retrace ainsi l'histoire de la science-fiction en France, présente les débats que suscitent la question de sa définition face à des formes et des sujets pluriels, analyse l'évolution et les aléas du succès du genre dans l'hexagone. Elle présente les principales tendances éditoriales et les conceptions du genre auxquelles elles correspondent, en distinguant trois pôles : un pôle « orthodoxe puriste », qui défend les récits centrés sur la science, rejette le mélange des genres (notamment avec la fantasy) et les normes extérieures (notamment celles de la littérature générale, deux pôles « hétérodoxes » présentant une définition plus large et flexible du genre, l'un littéraire, l'autre commercial.

L'étude d'Anita Torres est donc utile pour étudier la constitution de l'offre éditoriale française et la progressive légitimation du genre au travers des acteurs qui l'ont encouragée, mais la place qu'elle accorde aux lecteurs et lectrices, et à leurs appropriations, n'est de notre point de vue pas satisfaisante : si un bref chapitre est effectivement consacré au lectorat, à travers une synthèse des données quantitatives disponibles, l'ouvrage reste centré sur la production du genre. De plus, la place de la fantasy, genre connexe, tantôt intégré, tantôt exclu de la science-fiction, n'est guère abordée. Or, ce genre a connu un développement considérable au sein de l'offre éditoriale française depuis les années 1990, d'où l'apparition de la catégorie éditoriale des « littératures de l'imaginaire »[14], qui regroupe science-fiction au sens strict, fantasy et une partie du fantastique. Vu les liens étroits qu'entretiennent actuellement science-fiction au sens strict et fantasy, il nous paraît donc indispensable d'intégrer l'ensemble des littératures de l'imaginaire à cette enquête. Cette recherche a ainsi cherché à saisir les

13. Anita Torres, *La science-fiction française, Auteurs et amateurs d'un genre littéraire*, Logiques sociales, Paris : L'Harmattan, 1997.

14. Bien qu'il s'agisse d'une catégorie éditoriale, avec tous les enjeux que cela suppose au niveau économique et symbolique, et non d'un terme sociologique ou académique, il permet de décrire un ensemble de productions sans trancher sur la question, d'ordre littéraire, de la définition du genre. Nous l'emploierons ainsi dans ce travail, tout en gardant ces limites à l'esprit, pour désigner cet ensemble de productions, rassemblant science-fiction au sens strict et fantasy. Pour des raisons de lisibilité, les guillemets ici présents ne seront pas repris systématiquement.

littératures de l'imaginaire telles qu'elles sont lues par les lecteurs et lectrices, c'est-à-dire à considérer la réception de l'ensemble des titres lus, qu'il s'agisse de science-fiction ou de fantasy, de titres français ou étrangers.

L'enquête menée par Sandra Rocquet dans sa thèse de doctorat [15] est plus proche de nos préoccupations, puisqu'elle s'est intéressée spécifiquement au lectorat de science-fiction. Après un retour sur l'histoire du genre, ses définitions et son fonctionnement éditorial en France, l'essentiel du propos est consacré aux lecteurs et lectrices. Elle en dresse le portrait sociologique à partir d'une étude quantitative par questionnaire, puis, à travers des entretiens complémentaires, elle se penche sur leurs motivations de lecture et leurs univers de représentations. Elle réalise ainsi une typologie du lectorat, basée sur ses pratiques et ses rapports à l'imaginaire, distinguant lecteurs et lectrices « ordinaires », « avertis » et « experts », selon leur investissement et leur connaissance du genre. Parallèlement, elle observe deux postures lectorales concurrentes : l'une non-exclusive, ouverte à d'autres genres et à d'autres supports, l'autre plus centrée sur la science-fiction écrite et œuvrant souvent en vue de sa reconnaissance. Ce travail apporte indéniablement des éléments intéressants à l'étude du lectorat de littératures de l'imaginaire, mais il est nécessaire de l'actualiser et de le compléter, étant donné qu'il date de 1999 et ne prend donc pas en compte la fantasy ni les transformations éditoriales impliquées par son essor récent.

Dans une enquête plus ancienne sur la littérature fantastique contemporaine [16], Fabienne Soldini confronte l'étude de la production des romans d'horreur à celle de leur réception. En s'appuyant sur des entretiens réalisés avec des producteurs du genre, elle présente son émergence et son développement en France à travers une analyse de l'offre éditoriale. Elle inscrit l'importation de cette littérature venue d'Amérique dans l'hexagone dans un contexte d'internationalisation du champ éditorial. Elle décrit une polarisation de la production, opposant les collections centrées sur l'horreur (corporel) et celles qui privilégient l'angoisse (spirituel), pôles correspondant à différents degrés de légitimité littéraire. À partir d'entretiens avec des lecteurs et lectrices d'âges et caractéristiques sociales variées, elle analyse la réception et les usages du genre par son public, en s'attardant notamment sur la notion de peur, caractéris-

15. Sandra Rocquet, « Un regard sociologique sur la science-fiction et ses amateurs », Thèse de doctorat en sociologie, Université Paris-Sorbonne, 1999.

16. Fabienne Soldini, *Lire de l'horreur : étude sociologique de la littérature fantastique contemporaine*, Paris : Observatoire France-loisir de la lecture, 1999.

tique du genre. Elle fait ainsi le lien entre le succès grandissant de ces récits et les « peurs sociales » qu'ils mettent en scène.

Ces trois enquêtes sociologiques, malgré leur intérêt, nécessitent d'être actualisées. Presque vingt ans plus tard, nous avons affaire à une nouvelle génération de lecteurs et lectrices. On ne peut pas non plus faire l'impasse sur les mutations des pratiques et appropriations culturelles apparues depuis le début des années 2000, avec la généralisation d'internet et du numérique [17]. Ces questions sont en revanche omniprésentes dans la thèse de David Peyron, consacrée à la « culture geek » [18], c'est-à-dire à un vaste ensemble de pratiques culturelles autour des littératures de l'imaginaire, mais aussi des jeux vidéos, de l'informatique et des sciences en général. Les « geek » qu'il étudie correspondent à une frange spécifique de notre propre population d'enquête, à savoir des lecteurs et lectrices, souvent de formation scientifique, dont l'investissement dans le genre et dans les pratiques culturelles afférentes est important. Mais tous les « geeks » ne sont pas lecteurs ou lectrices de science-fiction et fantasy, et tous les lecteurs et lectrices de science-fiction et fantasy ne sont pas geeks. Si cette enquête présente ainsi des similitudes avec le présent travail, elle ne porte pas sur le lectorat à proprement parler.

## Le lectorat de science-fiction et fantasy

Le lectorat de science-fiction et fantasy fait l'objet de nombreux discours, parfois stéréotypés, de la part de différents acteurs (éditeurs, journalistes, et même universitaires), discours qui s'appuient plus sur des observations partielles et des impressions que sur des études empiriques probantes. Alexandre Hougron par exemple, dont l'ouvrage ne présente aucune enquête de terrain, affirme pourtant : « un nombre étendu de « science-fictionomaniaques » que nous avons pu côtoyer nous ont paru présenter les caractéristiques suivantes : il s'agissait dans leur majorité d'hommes et plus spécifiquement, de jeunes hommes, tous relativement immatures, et pour certains, peu doués et mal à l'aise dans toute forme de communication » [19].

En réalité, les données quantitatives sur le public de science-fiction et fantasy sont rares, souvent datées, et portent sur des échantillons rarement représentatifs de la population fran-

17. Donnat, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, op. cit.
18. David Peyron, *Culture geek*, Limoges : Fyp Éditions, 2013.
19. Hougron, *Science-fiction et société*, op. cit., p. 264.

çaise. On rejoint ainsi les remarques de Vincent Berry, à propos de l'absence d'études sur le public de jeux vidéo : « Conséquence de cet angle aveugle, la (re)production de stéréotypes concernant la population des joueurs est amplifiée : la figure du jeune adulte ou de l'adolescent « accroc », profondément investi dans le jeu au point d'en oublier le monde « réel », déscolarisé, désocialisé... devient la figure dominante dans les médias mais aussi parfois dans le débat scientifique. Par une description détaillée des pratiques et des habitants de mondes numériques, il s'agit de mettre à mal certaines prénotions »[21] [20]. De la même manière, la présente recherche vise à décrire les pratiques et les appropriations des lecteurs et lectrices, afin de dépasser les stéréotypes et les paniques médiatiques qu'ils suscitent parfois. En effet, celles-ci se concentrent sur des cas d'addiction spécifiques, loin de la richesse des réceptions observées dans notre enquête. Comme le souligne Anne Besson, à propos des jeux vidéos également, « C'est parce que tout le monde joue que certains jouent trop, c'est parce que l'emprise des environnements fictionnels est massive que certains perdent la maîtrise de leurs frontières avec le réel » [21].

D'un point de vue quantitatif, plusieurs études des années 1980-1990 se sont intéressées au public de science-fiction. Si elles s'accordent généralement pour décrire un public dans l'ensemble jeune et masculin, le profil socio-professionnel des amateurs varie selon l'échantillon d'enquête et la définition du genre retenue. Dans un article de 1985, basé une une enquête menée en 1982 auprès d'un échantillon représentatif de la population montpelliéraine âgée de 20 ans et plus, Jean-Bruno Renard dresse le portrait des personnes ayant déclaré « s'intéresser à la science-fiction » : « En résumé, le profil sociologique type de l'amateur de SF semble être le suivant : c'est un homme ou une femme – si c'est un homme, son intérêt pour la SF va souvent jusqu'à la passion -, [âgé de 20 à 29 ans] [22], appartenant à la classe moyenne mais ayant un niveau d'étude élevé (bac ou plus), cherchant à acquérir des connaissances dans de nombreux domaines, exercant parfois une profession technique ou scientifique, ayant souvent reçu une formation non littéraire et, de toute façon, s'intéressant fortement à la science. Il est politiquement plutôt à gauche. Du point de vue religieux, il est incroyant ou non pratiquant.

20. Vincent Berry, *L'expérience virtuelle : Jouer, vivre, apprendre dans un jeu vidéo*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2012.

21. Anne Besson, *Constellations : Des mondes fictionnels dans l'imaginaire contemporain*, Paris : CNRS, 2015, p. 11.

22. Nous corrigeons : le texte cité indique « âgé de 15 à 20 ans », mais il s'agit probablement d'une coquille, au vu des résultats présentés précédemment dans l'article.

Enfin, il a une forte inclination pour le paranormal et il croit non seulement à l'existence des extra-terrestres mais souvent aussi à leurs manifestations passées ou présentes sous forme d'O.V.N.I. » [23].

Dans le court chapitre qu'elle consacre au lectorat de science-fiction, Anita Torres décrit également un public majoritairement jeune et masculin, plutôt issu des classes moyennes. Le profil qu'elle présente se base sur la synthèse de plusieurs études [24]. Ces dernières, à l'exception de celle de Jean-Bruno Renard citée ci-dessus, n'ont néanmoins pas été menées sur des échantillons représentatifs, mais auprès de publics spécifiques : un sondage auprès des participants à la convention de Thionville (1990, n=65), une enquête auprès des lecteurs et lectrices de la collection « Présence du Futur » (1991, n=180) et une enquête auprès des lecteurs et lectrices de la revue américaine « Locus » (1992, n=832). Le profil des participant·e·s aux conventions, des lecteurs et lectrices de revues spécialisées (majoritairement des personnes dont l'investissement dans le genre est important) ou d'une collection en particulier, pouvant différer de celui du lectorat dans son ensemble, il n'est pas possible d'en tirer de conclusion définitive sur la composition générale du lectorat (d'autant plus que le public des conventions n'est pas uniquement composé de lecteurs et lectrices).

Sandra Rocquet observe elle aussi le caractère jeune, masculin et scientifique du lectorat de science-fiction, mais tout en le nuançant : « Le lectorat de S-F, nous le savions et nos chiffres le confirment, est d'abord un lectorat masculin, assez jeune, ayant suivi un cursus plutôt scientifique ou technique. Nous avons toutefois également relevé la présence d'autres types de lecteurs (des femmes, des profils littéraires ou de sciences économiques et sociales) que l'on oublie parfois lorsqu'on cherche à dégager une moyenne ou des indicateurs généraux et qui sont d'autant plus présents que l'on envisage une définition large du genre » [25]. Mais l'échantillon d'enquête, qui visait à « toucher une population la plus caractéristique possible (qui n'est pas obligatoirement la plus représentative d'un point de vue statistique) » [26], pose également problème. Un questionnaire a en effet été soumis à des lecteurs et lectrices recrutées via des fanzines, des clubs d'amateurs, des librairies spécialisées et des magasins de jeux de

23. Jean-Bruno Renard, « Le public de la science-fiction », in : *Science-Fiction* 5 (1985), p. 138–165, p. 163.
24. Torres, *La science-fiction française*, op. cit., p. 158.
25. Rocquet, « Un regard sociologique sur la science-fiction et ses amateurs », op. cit., p. 340.
26. Ibid., p. 96.

rôles, autant de lieux où les publics fortement investis dans le genre sont susceptibles d'être surreprésentés. Afin d'élargir l'échantillon, un second questionnaire a été distribué via deux titres parus au Fleuve Noir. Ici encore, touchant un lectorat spécifique, bien que différent du premier, à savoir celui d'une collection, de titres particuliers. Si ces matériaux ont permis à Sandra Rocquet de dégager une typologie du lectorat de science-fiction, ils ne sont pas suffisants pour en présenter un profil statistiquement représentatif, et il est à craindre que certains « types » de lecteurs et lectrices ne soient passés à travers les mailles du filet.

À côté des problèmes de représentativité mentionnés, ces enquêtes datées ne prennent pas en compte le lectorat de fantasy, dont nous avons évoqué la place croissante au sein du public des littératures de l'imaginaire, ni la génération de lecteurs et lectrices la plus récente. Des éléments plus actuels, prenant en compte la fantasy, sont fournis par la dernière enquête Pratiques culturelles des Français[27] et par une enquête menée auprès des membres de la communauté de lecture en ligne Babelio[28]. Cette dernière décrit un lectorat toujours jeune, mais plutôt féminin : « le lecteur imaginaire Babelio est à plus de 80% une lectrice, et même une très grande lectrice puisque 96% des interrogés ont confié lire plus d'un livre par mois, une moyenne bien plus élevée que la moyenne globale française. Cette grande lectrice est également jeune, la moyenne d'âge des lecteurs se situant entre 25 et 34 ans, légèrement inférieure à la moyenne des utilisateurs de Babelio »[29]. Mais le profil décrit ici est également loin d'être généralisable, puisque les personnes inscrites sur Babelio sont généralement de grands lecteurs et lectrices.

La dernière enquête Pratiques culturelles des Français[30] constitue en définitive la seule source à la fois récente et représentative de l'ensemble de la population française. Pourtant, elle n'apporte que peu d'informations sur le public de littératures de l'imaginaire : une question est consacrée aux « types de romans lus le plus souvent », une aux genres de films préférés et enfin deux questions visent à cocher les livres lus ou films vus dans une liste qui comprend quelques titres de science-fiction et fantasy. De plus, la question sur les types

27. Donnat, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, op. cit.

28. « Étude Littératures de l'imaginaire juin 2015 », Internet, URL : `https://fr.slideshare.net/Babelio/etude-littratures-de-limaginaire-juin-2015` (visité le 30/08/2017).

29. *Où Babelio présente une étude sur les littératures de l'imaginaire*, Le blog de Babelio, 6 juil. 2015, URL : `https://babelio.wordpress.com/2015/07/06/ou-babelio-presente-une-etude-sur-les-litteratures-de-limaginaire/` (visité le 30/08/2017).

30. Donnat, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, op. cit.

de romans lus le souvent rassemble dans une même variable science-fiction, heroic-fantasy, fantastique et horreur, ce qui ne correspond pas tout à fait aux productions que recouvre le terme « littératures de l'imaginaire » dont l'horreur est le plus souvent exclue, sauf si l'aspect fantastique prime. Ainsi, sur cent lecteurs et lectrices de romans autres que policiers, vingt-trois ont coché science-fiction/fantastique/heroic-fantasy/horreur comme type de romans lu le plus souvent. Dans le détail, la case est cochée par 35% des hommes lecteurs de romans autres que policiers contre 18% des femmes. La proportion de lecteurs et lectrices de romans autres que policiers qui cochent la case décroît avec l'âge : de 51% des 15-19 ans à 4% des 65 ans et plus. Les réponses montrent la diversité sociale du lectorat de ces productions, puisque la case est cochée par 31% des cadres et professions intellectuelles, 22% des professions intermédiaires, mais aussi par 25% des employés, 19% des ouvriers et 15% des indépendants lecteurs et lectrices de romans autres que policiers. Mais il reste difficile de décrire le lectorat de littératures de l'imaginaire, ses pratiques et ses réceptions, en l'absence de données à la fois précises et récentes.

## Méthodologie d'enquête

Écartant la quête d'un profil quantitatif du lectorat de littératures de l'imaginaire, qui nécessiterait un appareil de recherche statistique conséquent afin d'obtenir des résultats représentatifs et pertinents, la présente recherche s'est donné pour but de saisir les réceptions et appropriations des lecteurs et lectrices à travers une enquête qualitative. La démarche d'enquête s'est appuyée sur la méthodologie mise en œuvre dans *Lire le noir* et dans *Les mangados*, tout en s'intéressant à une tranche d'âge intermédiaire à ces deux enquêtes, celle des 20-35 ans[31]. L'adoption de cette tranche d'âge a permis d'interroger des lecteurs et lectrices suffisamment âgés pour qu'on puisse distinguer des étapes dans leur parcours de lecture, avec le maintien ou l'évolution des pratiques lectorales à l'entrée dans l'âge adulte, et de mettre en lien ces étapes du parcours culturel avec la biographie des jeunes interrogé·e·s, leurs choix de formation ou choix professionnels. Cette enquête s'inscrit ainsi dans la continuité

31. Soit des jeunes nés entre 1979 et 1995, qui avaient entre 20 et 35 ans au moment de l'enquête, menée en 2014/2015.

de celle menée par Olivier Vanhée concernant les lecteurs et lectrices de mangas, effectuée auprès d'un public similaire [32].

Le choix de cette génération spécifique a été guidé par le fait que les générations précédentes ont déjà été partiellement étudiées par Sandra Rocquet [33], mais aussi par la position particulière de cette génération quant aux évolutions des pratiques culturelles à l'ère numérique. La génération des jeunes nés dans les années 1985-1995 correspond en effet à une génération charnière, qui a grandi parallèlement au développement d'internet, comme le soulignent Pierre Mercklé et Sylvie Octobre : « L'observation des évolutions avec l'avancée en âge des univers culturels de celles et ceux qui ont été adolescent-e-s dans les années 2000 en témoigne : le temps de leur enfance était encore celui des anciens médias, tandis que leur adolescence a été celui du basculement vers les nouveaux écrans » [34]. Pourtant, la socialisation au numérique ne s'est pas faite de manière homogène parmi ces adolescent·e·s : « L'enfance et le début de l'adolescence de la cohorte suivie par l'enquête s'enracinent donc dans un contexte socio-technique marqué par de fortes disparités des taux de possession d'ordinateurs domestiques, qui font qu'en réalité une majorité des enfants de milieux favorisés pourraient être considérés comme des « digital natives », ou au moins des « early adopters », ayant accédé à une utilisation régulière de l'ordinateur avant l'entrée au collège, et parfois même avant l'entrée à l'école primaire, tandis qu'au contraire une majorité des enfants de milieux populaires seraient des « digital immigrants », qui n'y auraient accédé que plus tard, au collège ou au début du lycée » [35]. Cette tranche d'âge regroupe ainsi des jeunes qui ont découvert le numérique et internet à la fin de l'adolescence, et ont dû s'y adapter, et ceux qui ont véritablement grandi avec. Cette génération est également particulièrement susceptible d'avoir des pratiques culturelles hybrides, à la frontière entre la culture « traditionnelle », matérialisée, de leur enfance, et une culture virtuelle, qu'ils ont connue marginale et encore peu légitime, avant d'assister à son expansion et à sa reconnaissance. Les littératures de l'imaginaire, qui s'inscrivent pleinement dans la constellation de pratiques liées au numérique [36] semblent donc

32. Olivier Vanhée, « Les modes d'appropriation des mangas en France : enquête sur l'émergence d'une catégorie éditoriale et sur la socialisation lectorale entre pairs », Thèse de doctorat, sous la direction de Bernard Lahire, Université de Lyon.

33. Rocquet, « Un regard sociologique sur la science-fiction et ses amateurs », op. cit.

34. Pierre Mercklé et Sylvie Octobre, « La stratification sociale des pratiques numériques des adolescents », in : *RESET - Recherches en Sciences Sociales sur Internet* 1.1 (2012), p. 29.

35. Ibid., p. 42.

36. Peyron, *Culture geek*, op. cit.

tout indiquées pour étudier l'évolution des pratiques culturelles à l'ère numérique, à travers cette génération qui en a été actrice.

Comme *Lire le noir* et *Les mangados*, la présente enquête a débuté par une étude de l'offre éditoriale française. Le projet de recherche visait alors à étudier la réception de la science-fiction, mais cette étude a mis en évidence l'essor récent de la fantasy au sein des littératures de l'imaginaire, et les liens renforcés qu'elle entretient désormais avec la science-fiction au sens strict, au niveau de la production, de l'édition et du lectorat. D'où la nécessité d'élargir le périmètre de la recherche pour intégrer ces évolutions récentes, en s'intéressant à la réception des littératures de l'imaginaire dans leur ensemble.

La cartographie de l'offre éditoriale a permis de présenter une vue d'ensemble de ce que les lecteurs et lectrices peuvent réellement trouver sous le label « littératures de l'imaginaire », dans les rayons des librairies et bibliothèques. Les analyses de l'offre éditoriale menées par Anita Torres [37] ont été actualisées à partir des sites web des éditeurs et surtout à l'aide des archives de *Livres Hebdo*, un journal professionnel à destination des libraires et bibliothécaires, qui consacre un dossier annuel au marché des littératures de l'imaginaire.

## Les entretiens : recrutement et profil des enquêté·e·s

L'essentiel de l'enquête de terrain a été réalisé au cours de l'année universitaire 2014/2015. Le premier contact avec les lecteurs et lectrices s'est fait via l'observation participante de festivals et évènements liés au genre : les Intergalactiques de Lyon (du 23 au 26 octobre 2014), une soirée « Rendez-vous de l'imaginaire : networking geek » à Lyon également (le 28 octobre 2014), les Utopiales de Nantes (du 30 octobre au 2 novembre 2014). Les premiers entretiens ont été réalisés auprès de jeunes rencontrés au cours de ces évènements, ou par interconnaissances. Des observations complémentaires ont été menées tout au long de l'enquête : aux Oniriques de Meyzieu (8 mars 2015), aux Intergalactiques édition 2015 (du 19 au 25 octobre 2015), à la Féérie dansante des sirènes à Thionville (reconstitution du bal du film *Retour vers le futur*, le 30 octobre 2015), aux Imaginales d'Épinal (du 26 au 29 mai 2016). Les observations recueillies au cours de ces évènements ont été consignées dans un journal de terrain.

37. Torres, *La science-fiction française*, op. cit.

L'échantillon d'enquête a été élargi par le biais de questionnaires de contact distribués dans des librairies, généralistes ou spécialisées, dans des grandes surfaces culturelles et des bibliothèques. Ces questionnaires n'avaient pas pour objectif un traitement quantitatif, mais visaient à entrer en relation avec des lecteurs et lectrices ; ils étaient constitués d'une dizaine de questions, et d'une invitation à laisser ses coordonnées pour un potentiel entretien [38]. Nous avons veillé à varier un maximum les lieux de contact avec les enquêté·e·s, au delà des évènements et boutiques spécialisées, afin de constituer un échantillon le plus varié possible, de toucher d'autres profils que ceux des jeunes les plus investis dans le genre. D'où le biais de bibliothèques et librairies généralistes, mais aussi de grandes surfaces culturelles (Cultura et Espace culturel Leclerc) situées en zones rurales. Au total, quarante entretiens semi-directifs ont été réalisés auprès de lecteurs et lectrices de 20 à 35 ans, deux auprès d'organisateurs de festivals, et une centaine de questionnaires papier récoltés.

Le critère fondamental de sélection de l'échantillon était la pratique de la lecture de science-fiction et/ou fantasy, ainsi que la recherche d'une large variété de profils. Il comprend ainsi des personnes qui lisent beaucoup, d'autres qui lisent peu, des lecteurs et lectrices exclusifs de science-fiction et fantasy, et d'autres qui ont un éventail de pratiques lectorales plus larges. Il est composé à moitié de femmes, à moitié d'hommes, et regroupe des origines sociales, des parcours scolaires et professionnels divers (Voir Figure 1). Les principales caractéristiques des enquêté·e·s sont récapitulées ici, tandis qu'un tableau plus complet, incluant également le niveau de diplôme, le nombre de livres lus par mois en moyenne, les préférences au sein des littératures de l'imaginaire (science-fiction, fantasy ou les deux deux), les opinions politiques et la religion des personnes interrogées a été placé en annexe.

Ce recrutement, centré sur les lecteurs et lectrices, écarte de fait les amateurs et amatrices du genre qui le fréquentent via d'autres médias mais ne lisent pas. De la même manière, ce dispositif ne permet pas d'aborder l'absence de goût pour les littératures de l'imaginaire et ses motifs. Pourtant, dans la mesure où les relations entre médias sont particulièrement intenses dans le cas de la science-fiction et de la fantasy, l'entrée par la lecture a permis d'aborder différents supports dans les entretiens, en plus de questions spécifiques à la lecture.

38. Voir modèle de questionnaire en annexe.

| Prénom | Sexe | Âge | Profession | Père | Mère |
|---|---|---|---|---|---|
| Laurent | M | 23 | Étudiant en école d'ingénieur | Professeur des écoles | Orthophoniste |
| Céline | F | 29 | Pharmacienne | Médecin | Pharmacienne |
| Nadia | F | 23 | Étudiante en master de géographie | Sans emploi | Hôtesse d'accueil |
| Olivier | M | 26 | Étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie | Chef mécanicien | Aide-soignante |
| Fabien | M | 23 | Étudiant en école d'ingénieur | Cadre technique | Institutrice |
| Anne | F | 23 | Webmaster et community manager | Ingénieur et directeur d'école d'infographie | Conseillère Pôle emploi |
| Anaïs | F | 23 | Sans emploi, projet de création d'entreprise de commerce | Cadre ingénieur | Démarcheuse téléphonique |
| Sarah | F | 29 | Sans emploi | Serrurier | Cadre commerciale |
| Marie-Claire | F | 25 | Sans emploi | Auto-entrepreneur | Expert-comptable |
| Cécile | F | 24 | Documentaliste technique | Conducteur TGV | Ergothérapeute |
| Sébastien | M | 26 | Chargé de communication | Ingénieur en informatique | Assistante de direction |
| Perrine | F | 31 | Formatrice | Chercheur en physique | Employée |
| Thierry | M | 35 | Facteur | NA | Employée des postes |
| Marc | M | 29 | Sans emploi | Agent caténaire SNCF et chef d'équipe | Sans profession |
| Megane | F | 31 | Galériste | Ouvrier d'État | Infirmière |
| Marlène | F | 23 | Étudiante en préparation à l'agrégation de grammaire | Kinésithérapeute | Cadre infirmière supérieure en maison de retraite |
| Laura | F | 27 | Secrétaire médicale vacataire | Directeur adjoint du travail | Professeure d'espagnol |

FIGURE 1 – Profil synthétique des enquêté·e·s.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Thibault | M | 32 | Responsable communication et marketing | Chef cuisinier | Femme au foyer |
| Esther | F | 25 | Étudiante en doctorat de géographie | Artiste et cuisinier | Directrice de compagnie de danse |
| Igor | M | 24 | Étudiant en LLCE japonais | Musicien | Musicienne |
| Jessie | F | 25 | Manager équipe service après-vente internet | Hypnothérapeute et pilote de rallye | Secrétaire |
| Luc | M | 20 | Étudiant en grande école scientifique | Capitaine de gendarmerie | Comptable et femme au foyer |
| Maxime | M | 21 | Étudiant en grande école scientifique | Chef de projet informatique et consultant en ressources humaines | Manager évènementiel |
| Gauthier | M | 26 | Étudiant en master production et distribution cinéma | Professeur d'histoire-géographie | Psychologue scolaire |
| Amaury | M | 30 | Sans emploi et gestionnaire bénévole dans une boutique de jeux | Employé d'imprimerie | Hôtesse d'accueil |
| Eduardo | M | 23 | Étudiant en licence traduction et interprétariat | Sans emploi, ancien employé de casino | Femme de ménage |
| Benjamin | M | 30 | Conducteur de tramway | Chauffeur poids lourds | Assistante familiale |
| Morgane | F | 25 | Vétérinaire | Chef d'équipe en maçonnerie | Comptable |
| Cindy | F | 30 | Assistante vétérinaire | Routier | Aide-comptable |
| Jérémie | M | 26 | Technicien de laboratoire en centre de recherche | Cheminot | Auxiliaire de vie |
| Mathilde | F | 29 | Étudiante en master de pharmacie industrielle et chargée de recherches cliniques | Médecin généraliste | Médecin neurologue |
| Romain | M | 21 | Étudiant en master d'informatique | Réalisateur et scénariste | Ingénieure |

FIGURE 1 – Profil synthétique des enquêté·e·s.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Ophélie | F | 22 | Professeure de français stagiaire | Informaticien | Infirmière |
| Rémy | M | 27 | Agent de sécurité incendie | Secrétaire | Administratrice |
| Aurélie | F | 24 | Assistante sociale | Réparateur informatique et musique amplifiée à son compte | Secrétaire d'un cabinet de comptables |
| Marina | F | 29 | Documentaliste en santé publique | Technicien supérieur à France Télécom | Vendeuse |
| Julien | M | 25 | Assistant d'éducation et pigiste | Ouvrier | En recherche d'emploi |
| Philippe | M | 28 | Professeur d'anglais, traducteur et journaliste | Chargé de cours à l'université | Infirmière cadre |
| Dylan | M | 31 | Vendeur en grande surface culturelle | Ingénieur | Documentaliste en CDI |
| Delphine | F | 21 | Libraire dans une boutique de jeux et littératures de l'imaginaire | Professeur des écoles | Professeure des écoles |

FIGURE 1 – Profil synthétique des enquêté·e·s.

Les lecteurs et lectrices ont été interrogés au cours d'entretiens semi-dirigés d'une durée moyenne de trois heures, à propos de leurs goûts et pratiques de lecture en littératures de l'imaginaire, de leur découverte du genre et de leur parcours de lecture, de leurs façons de lire, de leur connaissance du genre, de leurs habitudes de lecture, de leurs pratiques de sociabilité et autres pratiques culturelles en lien avec la lecture de science-fiction et fantasy, de leurs pratiques culturelles en général et de leur profil socio-démographique [39].

Lors de ma prise de contact avec les enquêté·e·s, je me suis présentée comme doctorante, réalisant une thèse sur la lecture de science-fiction au sens large, sans préciser d'emblée mon propre rapport au genre. Une partie des enquêté·e·s m'ont rapidement demandé ce qu'il en était, tandis que d'autres ont supposé que je devais être une lectrice assidue pour avoir choisi ce sujet, et se sont alors adressés à moi comme à quelqu'un qui « en était », parfois

39. Voir guide d'entretien en annexe.

en imaginant que je maîtrisais tous les titres qu'ils évoquaient. Or, si je suis effectivement lectrice de science-fiction et fantasy, je n'en suis pas une lectrice exclusive et pas forcément experte, en tout cas moins qu'une partie des personnes interrogées, bien que j'ai essayé de découvrir un grand nombre de nouveaux titres au cours de cette enquête, afin de mieux savoir de quoi me parlaient les enquêté·e·s et de créer une connivence avec elles et eux. Si j'étais en mesure de comprendre les allusions aux titres les plus connus, ma méconnaissance de récits plus spécifiques, ou même de certains romans considérés comme des « classiques du genre », a pu être à l'origine de quiproquos, voire de taquineries de la part des jeunes interrogé·e·s.

## Les réceptions en questions

L'analyse des lectures et appropriations des littératures de l'imaginaire par les lecteurs et lectrices sera présentée en cinq temps. La première partie visera à préciser l'objet dont la réception est étudiée. Elle présentera les différentes approches littéraires de la science-fiction, qui incluent ou non la fantasy, ainsi que les enjeux et conflits autour de la définition du genre. Après un panorama des catégories internes au genre, elle reviendra brièvement sur son histoire et sa reconnaissance progressive par les institution culturelles. L'étude de l'offre éditoriale, diachronique et synchronique, permettra d'appréhender plus concrètement l'ensemble de productions et les catégories éditoriales auxquelles les lecteurs et lectrices peuvent avoir affaire. L'examen de la réception de ces catégories par les jeunes interrogé·e·s clôturera cette première partie.

Raisons et manières de lire seront analysées dans un second temps. L'évasion, le divertissement, puis les usages « éthico-pratiques »[40] (identification, apprentissage, réflexion) de la lecture de science-fiction et fantasy seront présentés. Plusieurs questions concrètes, comme le choix des livres, l'approvisionnement, le rapport au livre en tant qu'objet, seront également abordées. Bien que ces « usages sociaux de la lecture »[41] et ces façons de lire ne soient pas spécifiques aux littératures de l'imaginaire, nous préciserons la façon dont ils s'y déploient ainsi que leurs singularités.

40. Bernard Lahire, *La raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, Lille : Presses Universitaires de Lille, 1993, p. 109-115.
41. Gérard Mauger, Claude F Poliak et Bernard Pudal, *Histoires de lecteurs*, Essais et Recherches, Paris : Nathan, 1999, p. 393.

La troisième partie sera consacrée aux parcours de lecteurs et lectrices en littératures de l'imaginaire. Elle reconstituera une « carrière » [42] de lecture de science-fiction et fantasy, avec des étapes communes : initiation au genre via différents canaux (famille, culture filmique ou ludique, succès commerciaux), puis exploration et confirmation d'un goût pour l'imaginaire. L'évolution des pratiques et les conditions de poursuite des lectures à l'âge adulte seront aussi précisées. Les spécificités des parcours individuels, en fonction des cursus scolaires, des choix professionnels mais aussi du genre des lecteurs et lectrices seront ensuite analysées.

Dans une quatrième partie, nous verrons en quoi science-fiction et fantasy constituent une « culture » spécifique, qui se déploie sur de nombreux supports, impliquant un large spectre de pratiques culturelles connexes à la lecture chez les jeunes interrogé·e·s. Ces pratiques culturelles variées vont de pair avec des pratiques de sociabilité autour du genre : nous verrons comment se constitue une communauté de lecteurs et lectrices, autour de références communes et de pratiques partagées. Les réseaux d'échange et de conseil ainsi que les évènements autour du genre seront étudiés. Nous verrons enfin la façon dont les pratiques en science-fiction et fantasy s'internationalisent, dans un contexte où internet et le numérique sont omniprésents, avec une circulation inédite des œuvres et des consommations en langue étrangère, souvent avant même la sortie en France des productions concernées.

La dernière partie s'intéressera aux enjeux liés à la légitimité ambiguë du genre : quelles postures les lecteurs et lectrices adoptent-ils face aux jugements sur leurs lectures qu'ils peuvent rencontrer ? Quelles stratégies de distinction sont adoptées par les jeunes interrogé·e·s ? Le rapport aux figures du « fan » et du « geek », entre rejet et revendication, sera précisé. Les compétences savantes et les lectures littéraires effectuées par les lecteurs et lectrices, en fonction de leur capital culturel, concluront l'analyse.

42. Becker, *Outsiders*, op. cit.

# Première partie

# SCIENCE-FICTION ET « LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE » : UN ENSEMBLE ÉDITORIAL FOISONNANT

# Chapitre 1

# Définir la science-fiction et la fantasy

## 1.1 Classer, définir : des enjeux symboliques

Appréhender l'objet qui est au cœur de notre enquête, la science-fiction, et plus généralement « les littératures de l'imaginaire » [1], n'est pas une entreprise aisée. D'une part littérairement, parce que cet ensemble a subi des évolutions, mutations et hybridations au cours de son histoire, qui rendent ses frontières poreuses et sujettes à controverses. D'autre part sociologiquement, car les notions littéraires utilisées pour décrire la science-fiction ou la fantasy (genre, paralittérature), les définitions qui en sont données, sont souvent porteuses de jugements esthétiques, d'une hiérarchie culturelle implicite, propres à l'institution littéraire.

### 1.1.1 Quelques caractérisations formelles

Esquivant la difficulté de la définition, de nombreuses études littéraires portant sur la science-fiction s'attachent à décrire ce genre [2] au travers de ses thèmes, de ses idées, ou de ses œuvres canoniques. Par exemple, David Allen, universitaire américain, spécialiste de la science-fiction, consacre la majeure partie de son *Science fiction Reader's Guide* [3] à présenter un choix d'œuvres jugées caractéristiques. De son côté, Jacques Baudou, éditeur et critique

1. Catégorie éditoriale regroupant la science-fiction, la fantasy et une partie du fantastique. Voir Introduction et Partie I, chapitre 3.

2. Dans un souci de clarté et de lisibilité, nous emploierons le terme de « genre » dans ce travail, pour désigner l'ensemble des productions écrites rassemblées sous les termes de « science-fiction », « fantasy » ou « littératures de l'imaginaire », tout en gardant à l'esprit qu'il s'agit d'un concept littéraire et que son emploi est chargé d'enjeux symboliques en termes de légitimité et de reconnaissance.

3. L. David Allen, *Science Fiction Reader's Guide*, Lincoln : John Wiley & Sons, 1983.

littéraire français, liste un certain nombre de thèmes : l'espace, le temps, les machines, les autres mondes ou autres dimensions, l'homme transformé, qui se divisent eux-mêmes en de multiples sous-thèmes (robots, extraterrestres, voyages dans le temps) [4]. Si ce catalogue de thèmes présente en effet des affinités avec la science-fiction, il ne suffit pas à décrire ses spécificités.

Pourtant, depuis quelques années, les études littéraires commencent à se pencher sur une analyse formelle de la science-fiction. Dans son ouvrage *Science-fiction : lecture et poétique d'un genre littéraire* [5], Irène Langlet, professeure de littérature contemporaine, en propose une étude textuelle, une tentative de caractérisation formelle, en appliquant des outils sémiotiques à la science-fiction. Soulignant le manque d'analyse littéraire du genre, dénoncé par Roger Bozzeto dans un article intitulé « La littérature de science-fiction : cherche critique désespérément » [6], elle se propose d'analyser comment se lit un roman de science-fiction, et d'étudier les particularités formelles de ce type de texte. Elle caractérise la lecture de science-fiction par à une étrangeté ressentie pendant la lecture, au cours de laquelle de nombreuses infractions à la vraisemblance peuvent se produire. Pourtant, celles-ci sont alors assimilées par le lecteur ou la lectrice à des éléments vraisemblables dans un monde différent du sien : « L'opération mentale destinée à donner un sens aux bizarreries rencontrées est comparable à la consultation d'une vaste « pseudo-encyclopédie » nourrie par tous les autres ouvrages de science-fiction et, plus largement, par les images de la science et de la technique dans la société » [7].

Elle reprend ainsi la notion d'« encyclopédie », définie par Umberto Eco [8] comme l'ensemble des connaissances empiriques nécessaires à la lecture, et appliquée à la science-fiction sous le terme de « pseudo-encyclopédie » par Richard Saint-Gelais [9]. Dans ce dernier cas, il ne s'agit pas d'une connaissance du réel, mais du monde représenté, qui peut être issue de lectures antérieures et de l'habitude de fréquenter des textes science-fictionnels : « les connais-

4. Jacques Baudou, *La science-fiction*, Que sais-je ?, Paris : Presses universitaires de France, 2003.
5. Langlet, *La science-fiction*, op. cit.
6. Roger Bozzetto, « La littérature de Science-Fiction : recherche critique désespérément », in : *Galaxies* 8 (mar. 1998), p. 203–222.
7. Langlet, *La science-fiction*, op. cit., p. 9.
8. Eco Umberto, *Lector in fabula. La Coopération interprétative dans les textes narratifs*, Figures, Paris : Grasset, 1985.
9. Richard Saint-Gelais, *L'empire du pseudo : modernités de la science-fiction*, Québec : Nota Bene, 2005.

sances nécessaires à la compréhension du roman ne sont pas toutes à construire, pas à pas, au fil des aventures du personnage, mais elles sont aussi à puiser dans un stock identifié »[10]. La construction du sens passe alors par la référence à des œuvres antérieures, donnant ainsi une importance capitale à l'intertextualité. La lecture de science-fiction se distingue donc par une « mise en commun des imaginaires », engageant la compétence de lecture de son public. Cette analyse décrit de manière intéressante ce qui se joue dans la lecture de science-fiction, notamment en terme d'horizon d'attente[11], au sens défini par Hans Robert Jauss : « Même au moment où elle paraît, une œuvre littéraire ne se présente pas comme une nouveauté absolue surgissant dans un désert d'information ; par tout un jeu d'annonces, de signaux – manifestes ou latents – de références implicites, de caractéristiques déjà familières, son public est prédisposé à un certain mode de réception. Elle évoque des choses déjà lues, met le lecteur dans telle ou telle disposition émotionnelle, et dès son début crée une certaine attente de la « suite » et de la « fin », attente qui peut, à mesure que la lecture avance, être entretenue, modulée, réorientée, rompue par l'ironie »[12]. L'approche d'Irène Langlet affirme toutefois la nécessité de connaitre le genre pour le comprendre. Or, nous le verrons[13], ce type de lecture « savante » n'épuise pas toute toute la palette des appropriations lectorales. S'il est effectivement intéressant pour nous de nous interroger sur les parcours des lecteurs et lectrices et sur l'entrée dans le genre, qui peut se faire de manière progressive, nous prendrons soin de relativiser le rôle de l'intertextualité qui n'est pas centrale pour tous les lecteurs et lectrices.

Pour Irène Langlet, le roman de science-fiction se caractérise à la fois par l'apparition d'un *novum*[14], c'est-à-dire d'une étrangeté, et par les procédés visant à la rendre compréhensible, acceptable. La présence de cette étrangeté constitue un point commun à l'ensemble des littératures de l'imaginaire (science-fiction, fantasy, fantastique). Irène Langlet distingue ainsi la science-fiction du fantastique et du merveilleux par une différence dans le « processus d'apparition et d'intégration de l'étrangeté au « tissu narratif » », et étudie la multiplicité des formes d'articulation du « *novum* » et de son explication. Si le processus d'articulation de l'étrangeté et de son explication, scientifique et rationnelle dans le cas de la science-fiction,

10. Langlet, *La science-fiction*, op. cit., p. 8.
11. Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris : Gallimard, 1990.
12. Ibid., p. 55.
13. Voir Partie II.
14. Langlet, *La science-fiction*, op. cit., p. 12.

surnaturelle dans le cas du merveilleux ou du fantastique, permet de faire la différence entre ces productions, la présence même de ce *novum* justifie de les rapprocher.

Dans un article récent [15], Marc Angenot s'interroge également sur l'identification d'un texte comme texte de science-fiction : si l'opération semble facile, on peut en effet se demander selon quels critères elle s'effectue. Un élément formel saute souvent aux yeux à la lecture d'un texte science-fictionnel : la présence de néologismes nombreux. Pourtant, ceux-ci n'empêchent pas l'intelligibilité du texte. Les objets décrits dans la science-fiction, comme ceux de la littérature classique (par exemple, Madame Bovary), sont fictifs, et donc dépourvus de référents réels (puisqu'ils ne correspondent à aucune réalité physique). Cependant, dans la littérature réaliste, les objets décrits sont similaires aux objets du monde réel et peuvent donc se comprendre en référence à celui-ci. Dans la science-fiction, s'opposent un texte compréhensible (« une syntagmatique intelligible ») et un système de référence absent, que Marc Angenot appelle le « paradigme absent ».

La spécificité du texte de science-fiction serait ainsi de postuler l'existence d'un paradigme d'intelligibilité à rechercher dans le texte même. « Le texte de science-fiction suppose toujours un immense non-dit régulateur de l'énoncé : l'effet de vraisemblable ne consiste donc pas tant à faire croire à ce qui est posé littéralement qu'à ce que l'énoncé présuppose », à savoir, l'existence d'un « univers complexe englobant le phénomène rapporté ». La notion de paradigme est alors à comprendre au sens large, pas uniquement comme un signe linguistique mais aussi comme un ensemble de configurations cognitives, comme système d'intelligibilité. Ici encore, si Marc Angenot parle de *science-fiction*, son analyse nous semble s'appliquer aussi bien à des écrits d'inspiration scientifique rationelle qu'à des récits plus fantastiques.

### 1.1.2 Définition du genre et enjeux littéraires

Comme l'affirme Jacques Goimard, auteur et éditeur de science-fiction et fantasy, dans l'*Encyclopédie de poche de la science-fiction* : « On a proposé bien des définitions de la science-fiction. Aucune n'est pleinement convaincante » [16]. En effet, les définitions de la science-fiction, et plus généralement des « littératures de l'imaginaire », sont nombreuses et variées, à l'image

15. Marc Angenot, « Le paradigme absent : un peu de sémiotique », in : *La Quinzaine Littéraire* (Futur et fiction : quels langages ? Août 2012), sous la dir. de Serge Lehman et Benoit Laureau.

16. Claude Aziza et Jacques Goimard, *Encyclopédie de poche de la science-fiction*, Presses Pocket, 1986.

de l'évolution de cet ensemble au cours de son histoire, de ses mutations et hybridations. Dans sa synthèse sur la science-fiction [17], Jacques Baudou montre l'évolution des conceptions du genre et leurs oppositions parmi les écrivains qui en écrivent, d'une « littérature didactique liée à la notion de progrès », marquée par une « extrapolation sur le futur à partir des connaissances scientifiques et techniques d'une époque » pour Hugo Gernsback, à « une interrogation sur l'homme et sa place dans l'univers » pour Brian Aldiss.

S'opposent également les définitions qui mettent l'imaginaire en avant, comme celle que propose Jacques Baudou : « La science-fiction appartient aux littératures de l'imaginaire, dont la particularité est d'enrichir notre univers de créatures, de civilisations, d'inventions, de mondes qui n'existent que dans l'imagination de leurs auteurs », et les conceptions qui caractérisent le genre par ses « conjectures romanesques rationnelles », selon les termes de Pierre Versins [18]. Du *sense of wonder* et de la foi dans le progrès qui caractérisaient la science-fiction à ses débuts, on passe à une vision pessimiste de la science et de l'humanité, avec le choc des deux guerres mondiales. Pour certains, comme l'auteur et éditeur Gérard Klein, c'est la science qui est au cœur du genre et contribue à la définir, tandis que pour d'autres, comme les écrivains Jœ Haldeman ou Philip K. Dick, elle semble n'être qu'un prétexte à une réflexion sur l'homme et sur la société. Ceux-là parlent d'ailleurs souvent de *speculative fiction*, et sont plus facilement enclins à y intégrer la fantasy en tant que dispositif spéculatif.

Cette multiplicité de définitions est le reflet du caractère foisonnant du genre, mais aussi des débats littéraires qui le traversent. S'opposent en effet différents courants parmi ses promoteurs, porteurs de visions variées de ce que devrait être la science-fiction. Le propre de l'approche sociologique, c'est de ne pas trancher entre ces différentes définitions, mais au contraire d'en analyser la production, de montrer en quoi elles sont le produit de luttes de classement et de prises de position au sein du champ littéraire. Comme l'explique Anita Torres dans *La science-fiction française* [19], « choisir une définition précise [...] c'est décider qu'un courant [...] est plus légitime qu'un autre » [20]. Or la sociologie de l'art et de la culture

17. Baudou, *La science-fiction*, op. cit.

18. Pierre Versins, *Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction*, Lausanne : L'Âge d'homme, 1972.

19. Torres, *La science-fiction française*, op. cit.

20. Cette position de surplomb lui sera d'ailleurs reprochée par Gérard Klein, dans la préface inédite qu'il a rédigée pour l'ouvrage tiré de la thèse d'Anita Torres. Selon lui, ne pas choisir, c'est mettre les différentes définitions de la science-fiction sur le même plan, les considérer comme équivalentes. Ce reproche de relativisme montre bien la force des oppositions conceptuelles qui se jouent là. Voir Gérard Klein, *Préface inédite à La*

doit se garder de porter des jugements esthétiques, mais bien étudier les enjeux sociaux dont ceux-ci sont porteurs.

La question s'avère particulièrement importante dans notre cas, puisqu'elle conditionne la constitution de l'échantillon d'enquête : si l'on veut étudier les lecteurs et lectrices de science-fiction, encore faut-il commencer par expliquer ce qu'on entend par science-fiction pour savoir qui en lit. Or, étant donné que s'appuyer sur une définition littéraire du genre, ce serait nécessairement prendre parti pour celle-ci, le mieux semble être d'entendre science-fiction au sens le plus large, pour n'exclure aucun lecteur potentiel de l'étude, et de s'appuyer le plus possible sur les définitions proposées par les lecteurs et lectrices. L'étude de l'offre éditoriale[21] montrant qu'il est difficile d'exclure la fantasy en raison de ses liens étroits avec la science-fiction, au sein de ce champ éditorial, la présente recherche a été présentée aux enquêté·e·s potentiels comme une étude sur la lecture de science-fiction au sens large, incluant les autres types de « littératures de l'imaginaire » dans les discussions.

Si on s'est gardé d'imposer une définition du genre dictant le choix de recrutement des enquêté·e·s, il a nous semblé en revanche nécessaire d'avoir une idée précise des différents courants définitionnels et de leurs manières respectives d'appréhender la science-fiction. C'est pourquoi, en s'appuyant sur des analyses littéraires, on a essayé de décrire la science-fiction en creux, en s'attachant à ce qui la distingue des autres productions écrites, en s'appuyant sur plusieurs caractérisations formelles et en décrivant ses différents sous-genres et ramifications. Un peu plus loin dans notre travail, la présentation de l'offre éditoriale aura pour but de compléter cette présentation, en explicitant qu'on peut trouver sous l'étiquette « science-fiction », ou « littératures de l'imaginaire », en montrant ce que les lecteurs et lectrices sont suceptibles de rencontrer dans les librairies et bibliothèques sous cette appellation.

*science-fiction française. Auteurs et amateur d'un genre littéraire d'Anita Torres*, Quarante-deux, 12 oct. 1998, URL : `http://www.quarante-deux.org/archives/klein/prefaces/sff.html`.

21. Voir Partie I, chapitre 3.

## 1.2 Un genre pluriel

### 1.2.1 Différentes visions de la science-fiction

Plusieurs courants se distinguent quand on s'intéresse à la définition de la science-fiction. D'un côté, les auteurs, éditeurs et critiques littéraires qui mettent l'accent sur le mot « science » dans « science-fiction », représentés en France par Gérard Klein. Ils considèrent ainsi que le genre doit faire appel aux sciences « dures », et proposer des explications rationnelles ou réalistes aux phénomènes qu'il met en scène. Accordant une place importante à la technologie, dont les avancées sont souvent au cœur du récit, et aux objets techniques, comme les robots ou les vaisseaux spatiaux, cette vision du genre est la plus restrictive : elle exclut de fait tous les récits hybrides, faisant appel au merveilleux, qui s'écartent de la logique rationnelle. Ce courant, qu'on peut qualifier de « puriste », se concentre donc sur la science-fiction la plus « scientifique ».

D'autres courants théoriques adoptent la définition de Darko Suvin, critique littéraire et universitaire, dans *Pour une poétique de la science-fiction* : « La science-fiction est un genre littéraire dont les conditions nécessaires et suffisantes sont la présence et l'interaction de la distanciation (*Verfremdung*) et de la connaissance, et dont le principal procédé formel est un cadre imaginaire différent du monde empirique de l'auteur »[22]. Pour ceux-là, elle serait avant tout une projection dans un espace ou une temporalité différente, avec une composante « littéraire » ou philosophique. Le réalisme y importe moins, l'essentiel étant de mener une réflexion sur l'humain ou le rapport à l'autre (avec la figure de l'extraterrestre par exemple), réflexion rendue possible par ce déplacement.

Ce courant, qui rapproche la science-fiction de la tradition littéraire de l'utopie, la qualifie souvent de *speculative fiction*[23], terme qui met l'aspect scientifique à l'écart pour se concentrer sur la réflexion philosophique. Il comprend également ceux qui voient dans la science-fiction un moyen moderne de renouveler le roman, et qui mettent ainsi en avant le travail sur le style

22. Suvin Darko, *Pour une poétique de la sience-fiction. Études en théorie et en histoire d'un genre littéraire*, Presses de l'université du Québec, 1977.

23. Terme attribué à Robert A. Heinlein, « On the Writing of Speculative Fiction », in : *Of Worlds Beyond : the Science of Science-Fiction Writing*, sous la dir. de Lloyd Arthur Eshbach, Reading : Fantasy Press, 1947.

et les expérimentations formelles présentes dans de nombreuses œuvres de science-fiction [24]. Privilégiant le déplacement dans un espace autre, propice à la réflexion, ce courant est ouvert à tous types d'autres mondes, qu'ils relèvent de la projection futuriste ou du merveilleux. Il peut donc inclure des récits hybrides, ou même de pure fantasy.

Qu'ils défendent une science-fiction « pure » ou plus large, ces deux courants théoriques sont extrêmement critiques vis-à-vis des productions commerciales de masse. Dans l'introduction de *Pour une poétique de la science-fiction* [25], Darko Suvin déclare : « Ce qui ne veut pas dire du tout qu'un livre de science-fiction soit nécessairement "bon", autrement dit significatif du point de vue esthétique. Tout au contraire, 90% ou même 95% de la production est formé de biens strictement périssables, produits à des fins de désuétude immédiate pour le profit de l'éditeur et l'achat, par l'écrivain, d'autres bien périssables ». Ces récits, qualifiés de commerciaux ou alimentaires par ceux qui cherchent à promouvoir littérairement la science-fiction, sont d'autant plus critiqués qu'ils constituent une large part de la production, occultant les œuvres considérées comme les plus « intéressantes » par ces promoteurs, et qu'elle est constituée d'œuvres qui concentrent les stéréotypes touchant le genre, comme nous le verrons en nous intéressant à son histoire institutionnelle [26].

On voit ainsi que la question de la définition de la science-fiction est extrêmement complexe, traversée de plusieurs oppositions, entre un genre très scientifique ou très réflexif, commercial ou élitiste, ouvert ou non à l'hybridation. Bien que ces différentes caractéristiques se retrouvent, à des degrés variables, dans la plupart des œuvres, ces visions variées de la science-fiction correspondent concrètement à des corpus d'œuvres plus ou moins distincts, à plusieurs sous-genres que nous allons présenter.

### 1.2.2 Anticipation et science-fiction réaliste

Cette branche de la science-fiction, également nommée *hard science fiction*, dans la mesure où elle fait appel aux sciences dites dures, s'inscrit dans la tradition de l'œuvre de Jules Verne. Elle se base sur les connaissances scientifiques contemporaines à l'époque de l'auteur, pour

24. Notamment celles issues de ce qui a été appellée la *new wave*, ou nouvelle vague science-fictionnelle, dans les années 1960-1970, autour d'auteurs comme Brian Aldiss, Philip K. Dick, Ursula K. Le Guin Michael Moorcock, ou encore Norman Spinrad.

25. Darko, *Pour une poétique de la sience-fiction. Études en théorie et en histoire d'un genre littéraire*, op. cit.

26. Voir Partie I, chapitre 2.

proposer une projection réaliste dans le futur. Par exemple, dans ses récits de voyage, Jules Verne fait une extrapolation à court terme des progrès techniques de la fin du XIXème siècle pour imaginer un voyage sur la lune ou au fond des océans. Plus récemment, on peut citer l'œuvre de Kim Stanley Robinson, et notamment sa *Trilogie de Mars* (1992-1999), qui décrit l'installation d'une colonie de Terriens sur la planète rouge, en abordant de nombreuses questions techniques : comment sélectionner les futurs colons, comment rendre la planète habitable ou encore comment naviguer dans l'espace. On associe parfois à ce sous-genre la catégorie de *space opera*, qui désigne littéralement les aventures de l'espace, à savoir le plus souvent des histoires de combats ou de conquêtes, immortalisées au cinéma par la saga *Star Wars*. L'emploi de ce terme a souvent une connotation négative, mettant en avant son manque de profondeur, voire questionnant son appartenance au champ de la science-fiction, l'espace n'étant alors plus qu'un décor, au même titre que l'Ouest américain dans les westerns. Il existe pourtant des récits de *space opera* reconnus pour leurs qualités par les spécialistes de science-fiction, comme la série *Dune* (1965) de Frank Herbert.

### 1.2.3 Utopie, dystopsie et speculative fiction

Dans la fiction spéculative, parfois aussi appelée *soft science fiction*, dans la mesure où elle fait appel aux sciences humaines (par opposition aux « sciences dures »), l'accent est mis sur des thèmes philosophiques, sociologiques ou psychologiques. De l'ordre de la parabole, les récits de ce genre opèrent un déplacement pour susciter la réflexion. Par exemple, dans *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques* (1968), Philip K. Dick présente une société où l'homme cohabite avec des robots tellement évolués qu'il devient quasiment impossible de les distinguer des humains. Se pose ainsi la question des limites de l'humanité. Cette catégorie de récit, qui fonctionne sur le mode de la projection, du *what if ?*, s'inscrit dans la tradition des récits utopiques et dystopiques : ainsi, en décrivant un ailleurs dans son *Utopie* (1516), Thomas More critique les travers de sa propre société et interroge son système politique. Au contraire, Aldous Huxley dans *Le Meilleur des mondes* (1932), George Orwell dans *1984* (1949) ou encore John Brunner dans *Tous à Zanzibar* (1968) décrivent une projection future terrifiante du monde qui les entoure, ce qui conduit le lecteur à s'interroger rétrospectivement sur les éléments contemporains qui pourraient conduire à cet état de fait.

### 1.2.4 Cyberpunk et steampunk

Le cyberpunk, contraction des termes cybernétique et punk, est une catégorie plus récente, dont l'œuvre fondatrice serait *Neuromancien* de William Gibson (1984). Ce type d'œuvre se concentre sur les thèmes de l'informatique et des technologies de l'information, et se situe le plus souvent sur Terre, dans un futur proche, modifié par les innovations cybernétiques. Ainsi, *Neuromancien* met en scène, dans un décor urbain et une atmosphère violente, un pirate informatique solitaire, capable d'évoluer dans une réalité virtuelle, qui décide de s'attaquer à une intelligence artificielle. Le steampunk, ou rétrofuturisme, est un sous-genre contemporain au cyberpunk, qui met en scène des récits futuristes qui se déroulent entre la fin du XIXème et au début du XXème siècle, fortement marqués par la révolution industrielle. Le terme *steam* fait en effet référence à l'utilisation de machines à vapeur dont le développement aurait été exponentiel. Citons par exemple *La Machine à différence* de Bruce Sterling (1990), qui met en scène les pionniers de l'informatique à l'époque victorienne. Cette catégorie, particulièrement adaptée à l'hybridation, est souvent marquée par l'introduction d'éléments fantastiques ou merveilleux.

### 1.2.5 Le cas problématique de la fantasy

La fantasy [27], terme issu du mot anglais signifiant « imagination », désigne une catégorie d'œuvres mettant en scène des éléments irrationnels, qui fait souvent appel à la magie. Comme le progrès scientifique et la projection futuriste dans la *hard science fiction*, le recours au merveilleux est ici accepté comme base à la constitution d'un monde autre. On distingue traditionnellement la fantasy du fantastique, où le doute subsiste entre interprétation réaliste et interprétation surréaliste des évènements [28], et de l'horreur, où l'intrusion de l'irrationnel créé la peur. *Le Seigneur des anneaux* (1954-1955) de J. R. R. Tolkien, est une œuvre emblématique de la fantasy.

La fantasy elle-même peut se subdiviser en sous-genres. Le rapport au monde réel est à l'origine de la distinction théorisée par les universitaires américains Marshall B. Thymm,

27. Nous reprenons ici le terme anglais *fantasy*, qui s'est imposé dans le langage courant pour désigner ce type de récits. Le terme français correspondant, « fantaisie », fait en effet référence à une forme musicale. Par souci de lisibilité, et au vu de l'usage, le terme sera employé sans italiques.

28. Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris : Seuil, 1970.

Robert H. Boyer et Kenneth J. Zahorski [29], entre *high fantasy* et *low fantasy* : les récits de *high fantasy*, comme *Le Seigneur des anneaux*, se déroulent intégralement dans un monde merveilleux, tandis que dans les récits de *low fantasy*, comme *Harry Potter* (1997-2007) de J. K. Rowling, le monde merveilleux communique avec le monde réel. Les récits de fantasy peuvent être également classés en fonction de thèmes, de leur proximité avec d'autres genres littéraires (fantasy urbaine, fantasy exotique, fantasy arthurienne) ou encore en fonction de leur tonalité (*light fantasy*, *dark fantasy*, fantasy épique) [30]. Certaines sous-catégories mettent spécifiquement l'accent sur leur caractère hybride, entre science-fiction et fantasy, comme la *science fantasy* ou la *space fantasy*.

Dans le cadre de notre étude, la catégorie de fantasy n'est pas sans poser problème, dans la mesure où il n'y a pas d'accord entre les spécialistes sur son statut, comme le souligne Anne Besson [31], universitaire spécialiste de fantasy : sous-genre rattaché à la science-fiction pour certains (comme Jacques Goimard), genre à part pour d'autres (comme Gérard Klein). Cependant, il nous semble que la fantasy présente suffisamment de caractéristiques communes avec la science-fiction au sens strict pour ne pas l'exclure du cadre de notre enquête. Nous l'incluerons ainsi dans notre étude de l'offre éditoriale, dans la mesure où elle semble y être difficilement dissociable du reste de la science-fiction, et nous chercherons à évaluer sa place dans les parcours de lecture de nos enquêté·e·s. Nous utiliserons alors le terme englobant de « littératures de l'imaginaire » pour désigner l'ensemble d'œuvres constitué à la fois de la science-fiction au sens strict et de la fantasy. L'expression « littératures de l'imaginaire » étant issue du monde éditorial, elle est à prendre avec précautions. Toute littérature, tout texte de fiction, fait en effet appel à l'imaginaire. Ce dont il s'agit ici, c'est d'opposer une littérature dite réaliste, dans laquelle le monde représenté correspond au monde réel, bien qu'habité de personnages fictifs, à une littérature dite « imaginaire », au sens où ce serait l'univers représenté qui serait imaginé, qu'il soit basé sur l'extrapolation scientifique (science-fiction au sens strict) ou sur le merveilleux (fantasy). Ce terme s'est peu à peu imposé dans

29. Marshall B. Thymn, Robert H. Boyer et Kenneth J. Zahorski, *Fantasy Literature : A Core Collection and Reference Guide*, New York : R.R. Bowker, 1979.

30. On retrouve ces différents types de catégorisations dans les synthèses de Jacques Baudou et Anne Besson. Voir Jacques Baudou, *La fantasy*, Que sais-je ? 1426, Paris : Presses Universitaires de France, 2005 et Anne Besson, *La fantasy*, 50 questions, Paris : Klincksieck, 2007.

31. Anne Besson, « Science-fiction et fantasy : frontières disputées », in : Journées Littérature et SF, Paris, ENS, 2006.

le milieu éditorial face au développement croissant de l'offre de fantasy [32]. Il présente l'intérêt de rassembler science-fiction et fantasy en un même ensemble sans avoir à trancher sur la définition de la science-fiction, c'est pourquoi nous l'adopterons pour désigner l'objet de notre étude dans son sens le plus large.

32. Voir Partie I, chapitre 3.

# Chapitre 2

# Constitution du genre et institutionnalisation : une perspective historique

## 2.1 L'histoire de la science-fiction en quelques étapes

Malgré leurs différends sur la définition du genre, les théoriciens de la science-fiction s'accordent plutôt bien sur son histoire. Un certain nombre d'étapes clés, que nous allons passer en revue, sont généralement adoptées, malgré des variations en termes de périodicisation. Irène Langlet, dans un chapitre intitulé « Une histoire critiqu(é)e de la science-fiction » [1], évoque un « scénario étonnamment stable », avec la « conciliation de deux "grands ancêtres européens", une émigration surprise aux États-Unis, puis un retour à l'origine [et un] développement contemporain qui transcende les frontières ». Elle met ainsi en avant le caractère biaisé de cette « histoire officielle » de la science-fiction, qui serait le résultat d'une volonté d'unification du genre, visant à combler les creux des histoires nationales, et à fonder une communauté d'amateurs et de promoteurs autour de ce genre, pour le légitimer. L'importance de la constitution d'une histoire d'un genre par ses promoteurs peut ainsi être mise en lien avec les analyses d'Olivier Vahnée sur l'histoire des mangas [2], dont il analyse les enjeux

1. Langlet, *La science-fiction*, op. cit., p. 133-161.
2. Vanhée, « Les modes d'appropriation des mangas en France : enquête sur l'émergence d'une catégorie éditoriale et sur la socialisation lectorale entre pairs », op. cit.

de périodicisation, visant à replacer la production contemporaine de mangas dans la lignée de l'art des estampes traditionnelles japonaises. Nous reviendrons ici sur les principaux moments de l'histoire de la science-fiction faisant consensus, en les mettant en lien avec l'histoire, l'histoire littéraire et l'histoire scientifique[3], avant de nous pencher sur les nuances qu'on peut apporter à cette présentation.

### 2.1.1 Ancêtres et fondateurs

L'émergence de la science-fiction est le plus souvent associée à la fin du XIXème siècle, avec les œuvres de Jules Verne (1828-1905) et Herbert George Wells (1866-1946) qui font figure de « pères fondateurs » du genre, auxquels sont parfois rattachés des ancêtres récents, comme Mary Shelley (1797-1851) et Edgar Allan Pœ (1809-1849), ou plus lointains, comme les récits de voyages imaginaires ou utopiques. Dans un chapitre sur la genèse du genre[4], Jacques Baudou parle ainsi d'une « préhistoire » du genre, avec les *Voyages de Gulliver* de Swift (1726), l'*Histoire comique des États et empires de la Lune* de Cyrano de Bergerac (1657), ou encore *Robinson Crusoë* de Daniel Defoë (1719). Il évoque même l'antique *Histoire véritable* de Lucien de Samosate (IIème siècle apr. J.-C.), mettant en scène une guerre interplanétaire.

Du côté des récits utopiques, il cite notamment l'*Utopie* de Thomas More (1516), mais aussi à *La cité du soleil* de Campanella (1623), *L'an 2440* de Sébastien Mercier (1770) ou encore à l'abbaye de Thélème dans le *Gargantua* de Rabelais (1534), ainsi que leurs pendants dystopiques : *Le talon de fer* de Jack London (1908), *Nous autres* d'Eugène Zamiatine (1920) ou encore *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley (1932) et *1984* de George Orwell (1949).

Si ces récits font effectivement largement appel à l'imagination de leurs auteurs, et peuvent en ce sens être affiliés aux actuelles littératures de l'imaginaire, pour les puristes comme Jean Gattégno, il ne peut y avoir de science-fiction sans science[5], et le genre ne débute donc qu'avec l'essor des progrès techniques et la révolution industrielle. Ainsi, le *Frankenstein* de

3. Cette section synthétise les apports des ouvrages suivants : Allen, *Science Fiction Reader's Guide*, op. cit. ; Baudou, *La science-fiction*, op. cit. ; Jean Gattégno, *La science-fiction*, Que sais-je ? 1426, Presses universitaires de France, 1971 ; Raphaël Colson et François-André Ruaud, *Science-fiction. Une littérature du réel*, Paris : Klincksieck, 2006 ; Bréan et Klein, *La Science-Fiction en France*, op. cit. ; Langlet, *La science-fiction*, op. cit. ; Baudou, *La fantasy*, op. cit. ; Besson, *La fantasy*, op. cit.

4. Baudou, *La science-fiction*, op. cit.

5. « L'erreur de tout historien de la science-fiction est de négliger qu'il ne peut y avoir de science-fiction (même baptisée « anticipation scientifique ») tant qu'il n'y a pas de science, et même science appliquée ». Gattégno, *La science-fiction*, op. cit., p. 9.

Mary Shelley (1818), est le reflet et l'extrapolation des connaissances scientifiques de son époque : contrairement à l'image fantastique qu'en a donné le cinéma d'horreur, la créature du docteur Frankenstein ne doit la vie qu'à un processus scientifique rationnel. Dans la préface du roman, l'auteure fait référence à l'électricité et au galvanisme. Edgar Allan Pœ, plus connu pour ses nouvelles policières ou horrifiques, a également fait appel à la science dans certains de ses textes, comme *Colloque entre Monos et Una* (1841), qui évoque une destruction de la Terre liée au progrès ou *Le Canard au ballon* (1844), récit d'un voyage en ballon.

C'est cependant avec l'œuvre de Jules Verne que naît la science-fiction au sens le plus strict, celle qui s'attache à la science et à la technique pour imaginer le futur. Dans le premier volume de la collection « Voyages extraordinaires » [6], créée pour accueillir les récits de Verne, son éditeur Pierre-Jules Hetzel décrit un projet colossal : « Ils embrasseront dans leur ensemble le plan que s'est proposé l'auteur quand il a donné pour sous-titre à son œuvre celui de *Voyages dans les mondes connus et inconnus*. Son but est, en effet, de résumer toutes les connaissances géographiques, géologiques, physiques, astronomiques amassées par la science moderne et de refaire, sous la forme attrayante et pittoresque qui lui est propre, l'histoire de l'univers ». Parmi ces « voyages extraordinaires », on trouve les titres d'anticipation les plus connus de Verne : *Vingt mille lieues sous les mers* (1870), *Voyage au centre de la Terre* (1864), *De la Terre à la Lune* (1865)... Ces récits se caractérisent par leur positivisme, avec l'utilisation de machines incroyables qui rendent le voyage possible, le tout se situant dans un futur proche sur le mode de la conjecture rationnelle.

Quelques années plus tard, en 1895, le britannique Herbert George Wells publie *La Machine à explorer le temps*, qui s'appuie sur des hypothèses contemporaines, considérant le temps comme une dimension supplémentaire le long de laquelle il serait possible de se déplacer. Il imagine une machine qui projette son voyageur plus de huit cent mille ans dans le futur, où celui-ci va découvrir une humanité dégénérée, qui s'est subdivisée en deux espèces, Eloïs et Morlocks, descendants de différentes classes sociales, l'aristocratie d'une part et les travailleurs de l'autre. Ces spéculations s'appuient sur la théorie darwinienne de l'évolution et sur le souci de Wells d'anticiper non seulement la science mais aussi la société du futur.

6. *Voyages et aventures du Capitaine Hatteras*, 1866.

En quelques romans, Herbert George Wells aborde ainsi la plupart des thèmes de la science-fiction contemporaine, avec le voyage dans le temps mais aussi les biotechnologies dans *L'île du docteur Moreau* (1896), l'invasion extra-terrestre dans *La Guerre des mondes* (1898) ou encore le voyage spatial avec *Les premiers hommes dans la Lune* (1901). Ces récits, qui s'interrogent sur l'avenir de l'humanité autant que sur la science, prennent un ton plus inquiet que ceux de Verne. Si l'histoire de la science-fiction a principalement retenu les noms de Jules Verne et de Herbert George Wells, de nombreux imitateurs européens [7] se sont inspirés de leur œuvre avant le développement et l'influence de la science-fiction américaine.

### 2.1.2 Développement et « âge d'or de la science-fiction »

Après l'apparition des premiers récits de science-fiction en Europe, à la fin du XIXème siècle, avec Verne en France et Wells en Angleterre, c'est aux États-Unis que le genre va largement se développer au début du XXème siècle, notamment autour de la figure d'Hugo Gernsback et de son magazine *Amazing Stories*, le premier *pulp*, consacré à la science-fiction, fondé en 1926. Le terme « science-fiction » lui-même a été inventé par Gernsback en 1929 et s'est rapidement imposé par la suite. Le succès du genre en Amérique semble largement lié à cette forme éditoriale bon marché, caractérisée par ses couvertures colorées et souvent aguicheuses, qui publie nouvelles et romans sous forme de feuilletons. Leur prix abordable et le découpage des histoires en épisode auraient été propices à la mise en place « d'un lectorat fidèle, qui n'allait pas tarder à s'organiser dans des associations de « fans » » [8].

Irène Langlet relativise pourtant ce rôle des *pulps* [9], dans la mesure où la presse bon marché s'était également répandue en Europe au tournant du XIXème siècle, avec l'augmentation du nombre de lecteurs et lectrices potentiels, liée à la scolarisation, et avec l'industrialisation de la presse. Selon elle, le succès de la science-fiction aux État-Unis serait plus le fait de la liberté de la presse américaine que du support, cette dernière étant exempte de censure en vertu du Premier Amendement de la Constitution. De plus, le climat littéraire outre-Atlantique aurait été plus favorable au développement du genre : l'influence et la domination de la littérature générale, imposant en France une hiérarchie des genres, ayant été moins forte aux États-Unis.

7. Voir par exemple *Le monde perdu* d'Arthur Conan Doyle (1912), *Le nuage pourpre* de M. P. Shiel (1901) ou *A Honeymoon in Space* de George Griffith (1901).
8. Baudou, *La science-fiction*, op. cit., p. 29.
9. Langlet, *La science-fiction*, op. cit., p. 142.

La science-fiction des années 1930 se caractérise par la multiplication des récits de *space opera*, terme « inventé en 1941 par l'écrivain Wilson Tucker à l'imitation du terme *soap opera*, [qui] désigne, de façon légèrement péjorative [...] des récits d'aventure et d'action se déroulant dans l'espace interstellaire et comportant une inévitable intrigue amoureuse sur fond de conflits avec des races extraterrestres » [10]. Ces récits, qui reprennent les codes du western et du roman d'aventure, sont à l'origine d'une série de stéréotypes touchant la science-fiction, avec notamment le *bug-eyed monster*, figure de l'extraterrestre mal intentionné.

Dans la fin des années 1930, la science-fiction évolue sous l'influence de John W. Campbell, qui prend en 1937 la direction du *pulp Astounding stories*, fondé en 1930 par Harry Bates, auquel il donne une nouvelle orientation en le rebaptisant *Astounding Science Fiction*. Selon Campbell, la science-fiction ne doit pas être un objet de divertissement, mais une véritable « incarnation de la science » [11], une source de connaissances sur le monde. « Pour lui, la raison doit guider le récit : comment, à partir d'un problème exposé clairement, apporter une solution carrée, qui ne souffre aucune erreur de logique » [12]. Il impose ainsi une plus grande exigence scientifique et narrative au genre, par son travail éditorial, en commandant des récits qui combinent bases scientifiques solides, qualité d'écriture et épaisseur psychologique, réflexion sur l'humain.

Cette période, où se développe sous l'impulsion de Campbell ce que Gérard Klein appellera « une science-fiction d'ingénieurs » [13], est souvent qualifiée d'« âge d'or de la science-fiction ». L'influence de Campbell donnera naissance à toute une génération d'auteurs qui sont désormais reconnus comme des classiques de la science-fiction par les promoteurs du genre : A. E. van Vogt avec *Le Monde des non-A* (1945), Isaac Asimov avec *Fondation* (1951), Clifford Donald Simak avec *Demain les chiens* (1952), Robert A. Heinlein avec *La Planète rouge* (1949), Theodore Sturgeon avec *Les Plus qu'humains* (1953), Arthur C. Clarke avec *2001, odyssée de l'espace* (1968) [14], Franck Herbert avec *Dune* (1965), Ray Bradbury avec *Chroniques martiennes* (1950) ou encore Alfred Bester avec *L'homme démoli* (1952). C'est également à ce

10. Baudou, *La science-fiction*, op. cit., p. 30.
11. Alexei Panshin et Cory Panshin, *The World Beyond the Hill : Science Fiction and the Quest for Transcendence*, Los Angeles : Jeremy P. Tarcher, 1989.
12. Colson et Ruaud, *Science-fiction*, op. cit., p. 24.
13. Gérard Klein, « Préface », in : John Campbell, *Le Ciel est mort*, SF 7227, Paris : Le Livre de Poche, 2000.
14. Inspirée d'une nouvelle de Clarke, intitulée *La Sentinelle* (1951).

moment qu'ont lieu les premières conventions de fans et qu'apparaissent les premiers prix dédiés au genre [15].

Si le travail de promotion du genre mené par John W. Campbell est indéniable, il faut toutefois nuancer le caractère révolutionnaire de son influence : ainsi, selon Irène Langlet [16], le manque de rigueur narrative et scientifique des productions antérieures est souligné par les théoriciens de cette période pour mettre en valeur l'« école Campbell ». De plus, si le genre connait alors un succès notable aux États-Unis, la production européenne n'est pas pour autant inexistante : cependant, les romans européens de la même période se caractérisent par un caractère plus réflexif, qui pourrait être lié à un climat politique inquiétant avec la montée des totalitarismes, et sont moins fondés sur la rationnalité scientifique, comme *Les derniers et les premiers* d'Olaf Stapledon (1930), qui met en scène l'histoire de l'humanité au cours des deux milliards d'années à venir, ou *La Mort de la Terre* de J. H. Rosny Aîné (1910).

### 2.1.3 Renouvellement et hybridation

À l'issue de la seconde guerre mondiale, la science-fiction est marquée par le développement du pessimisme et une certaine perte de confiance en la science. Si la bombe atomique a déterminé la victoire des Alliés, cette démonstration de la puissance nucléaire suscite de nombreuses inquiétudes, en particulier parmi les auteurs de science-fiction. Se développent ainsi le thème de la fin du monde dans les récits, ainsi qu'une atomosphère inquiétante. C'est par exemple le cas des romans de Philip K. Dick, qui mettent en scène une totale perte de répères, l'angoisse, l'incertitude du réel, par exemple dans *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques* (1968), *Le Dieu venu du Centaure* (1965) ou encore *Ubik* (1969).

Auparavent caractérisée par son positivisme, la revue *Astounding* devient plus sombre, et passe au format de poche. Dans les années 1950, deux nouvelles revues se créent, directement en format poche, laissant de côté le *pulp* : en 1959, *The Magasine of Fantasy and Science Fiction*, aux éditions *Mercury Publications*, qui propose une palette large de publications, avec une vision moins stricte du genre que celle promue par Campbell dans *Astounding*, et *Galaxy*, en 1950, fondée par l'éditeur H. L. Gold, qui emprunte une voie médiane entre ces

15. Par exemple le Prix Hugo en 1953, remis chaque année au cours de la *World Science Fiction Convention*, fondée en 1939.

16. Langlet, *La science-fiction*, op. cit., p. 143.

deux positions, et publie des récits teintés d'humour et d'ironie, comme *Planète à gogos* de Frédéric Pohl (1953), vive satire du capitalisme et de la publicité.

Dans *Science-fiction, une littérature du réel*[17], Raphaël Colson et André-François Ruaud s'interrogent sur l'influence de la généralisation des publications au format de poche sur le genre. S'inspirant des petits livres divertissants distribués par l'armée américaine à ses soldats, les éditeurs voient dans ce format, sans marges, à couverture souple, peu coûteux, un moyen de toucher un large public. Avec le développement de cette production, se mettent en place des procédés éditoriaux visant à une commercialisation de masse, qui passe par le rachat de droit de romans publiés en grand format (*hardcover*) pour les rééditer en poche (*paperback*) à gros tirages. En passant d'un format court, le magazine, à un format long, se multiplient les anthologies de nouvelles, les rééditions d'auteurs un peu oubliés, et le phénomène du *fix-up*, c'est-à-dire la publication d'une série de nouvelles portant sur le même thème ou se déroulant dans le même univers, transformées en roman. Le format des *novellas*, forme intermédiaire entre roman et nouvelle, donne lieu à un objet éditorial original, le livre double, c'est-à-dire la publication dans le même livre de deux *novellas*.

Parallèlement, la culture américaine et la science-fiction se répandent en Europe, avec de nombreuses traductions d'auteurs américains, mais aussi un développement de l'édition et de la production française. Comme le souligne Irène Langlet [18], sont alors publiées simultanément en France la « science-fiction d'ingénieur », enthousiaste et technophile, et sa critique ironique, portée notamment par *Galaxy*. Ce genre multiple peut ainsi toucher une large palette de lecteurs et lectrices, ce qui explique selon elle son succès en France à cette période.

Dans les années 1960, aux États-Unis, le mouvement de la contre-culture va également marquer le genre. La contestation politique, avec notamment l'opposition à la guerre du Vietnam, donne lieu à des textes porteurs d'une critique sociale. Dans le même temps, en Angleterre, la revue *New Worlds*, fondée en 1946 par John Carnell, évolue sous l'influence de l'écrivain de science-fiction et fantasy Michael Morcoock, qui en prend la direction en 1964. Elle publie alors des textes expérimentaux, tant au niveau des thèmes que de la forme, avec par exemple *Camps de concentration* de Thomas Disch (1968), journal d'un prisonnier enfermé dans un camps où les forçats subissent des expériences militaires douteuses. Le

17. Colson et Ruaud, *Science-fiction*, op. cit., p. 34-38.
18. Langlet, *La science-fiction*, op. cit., p. 144.

mouvement de renouvellement se poursuit en Amérique, et prend le nom de *New Wave*, autour de l'anthologie *Dangerous visions* (1967). Des auteurs comme William Burroughs ou Robert Silverberg, avec *L'Oreille interne* (1972), *Les Monades urbaines* (1971), réaffirment la place des sciences sociales dans la science-fiction, apte à présenter une réflexion sociale. Les récits de cette période se caractérisent par un imaginaire apocalyptique, par la critique sociale et la recherche formelle. Notons également l'apparition d'une science-fiction féministe, en partie issue de la *New Wave*, avec des romans comme *L'autre moitié de l'homme* de Joanna Russ (1975) ou *Le rivage des femmes* de Pamela Sargent (1986).

Depuis les années 1970, la science-fiction connait un succès croissant au cinéma, et dans les années 1980, les progrès technologiques et notamment l'informatique vont être à l'origine d'un nouveau tournant dans l'histoire du genre, avec la publication de *Neuromancien* de William Gibson (1984), et le mouvement cyberpunk, qui revisite le patrimoine science-fictionnel. Ce courant s'affirme avec Bruce Sterling, dans son anthologie-manifeste *Mozart en verres-miroirs* (1986), où il présente le cyberpunk comme « l'imbrication d'univers auparavent dissociés : le royaume de la technologie de pointe et les aspects modernes de l'underground pop ». Parallèlement, le mouvement *steampunk*, ou rétrofuturisme, réouvre la voie à l'hybridation et au mélange des genres, alors que la fantasy connaît un succès grandissant.

### 2.1.4 La fantasy, une histoire parallèle

La fantasy, comme la science-fiction au sens strict, est souvent associée à des ancêtres lointains, dont certains sont même communs à ces deux types de productions littéraires [19]. Ainsi, les critiques rapprochent parfois la fantasy des récits mythologiques de l'Antiquité, comme *L'Épopée de Gilgamesh*, *L'Iliade* et *L'Odyssée* d'Homère, des textes sacrés comme la Bible ou le Coran, ou encore des récits merveilleux du Moyen Âge, comme les romans arthuriens, la chanson de geste ou même les contes orientaux. Pourtant, s'il s'agit en effet de précurseurs, de sources d'inspiration qui partagent des thèmes communs avec les récits de fantasy modernes, ils sont exclus du genre par certain·e·s critiques, comme Jacques Goimard, tout comme le sont les voyages imaginaires dans le cas de la science-fiction au sens strict. Dans *Critique du merveilleux et de la fantasy*, il distingue ainsi clairement les récits antiques

19. Par exemple *Les Voyages de Gulliver* de Jonathan Swift ou les contes et nouvelles d'Edgar Allan Poe.

et médiévaux de la fantasy : « L'histoire du merveilleux archaïque se termine, celle de la fantasy n'est pas commencée » [20]. Ces récits anciens se caractérisent en effet par un rapport d'ordre mythique, ou sacré, aux éléments surnaturels, avec des degrés de croyance variés chez selon les auteurs, tandis que la fantasy moderne est une fiction à but divertissant, sans caractère mythologique [21].

La plupart des critiques s'accordent ainsi à dater la naissance de la fantasy au XIXème siècle [22], comme celle de la science-fiction au sens strict, avec les récits de George MacDonald (*The Princess and the Goblin*, 1872) ou William Morris (*The Wood beyond the World*, 1894). La fantasy partage avec les autres formes de littérature de l'imaginaire un important développement en Amérique au XXème siècle, à travers la forme éditoriale du *pulp*. Se côtoient alors des revues à large spectre, qui publient tous types de récits imaginaires sans distinction entre merveilleux et conjecture scientifique, comme *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, et des revues spécialisées, comme *Weird Tales* pour la fantasy, où sera publiée la série de Robert E. Howard, *Conan le Barbare* (1932), désormais considérée par les critiques comme un classique du genre. L'existence de revues mixtes montre que la frontière entre fantasy et science-fiction au sens strict est alors poreuse, d'autant plus que certains récits relèvent explicitement des deux courants, comme c'est le cas d'*Un monde magique* de Jack Vance (1950), étiquetté roman de *science fantasy*, c'est-à-dire une forme hybride mêlant élements scientifiques et merveilleux.

La fantasy va connaître un tournant avec la publication en 1954 du *Seigneur des anneaux* de J. R. R. Tolkien, roman archétypal du genre, qui inspirera la majeure partie de la production ultérieure, et qui a connu un grand succès, autant auprès du public que de la critique. Le courant merveilleux de la littérature de l'imaginaire se développe alors de plus en plus indépendamment de la science-fiction au sens strict, comme l'explique Irène Langlet [23], cette catégorie de récits récupère alors le merveilleux que l'imaginaire scientifique n'intègre plus : « Les lignes de partage des littératures de l'imaginaire [sont] redessinées, plus visibles, au moment même de leur diffusion en Europe ». L'arrivée en France est tardive, le

20. Jacques Goimard, *Critique du merveilleux et de la fantasy*, Agora, Paris : Pocket, 2003, p. 48.
21. Michael Moorcock, *Wizardry and Wild Romance : A Study Of Epic Fantasy*, London : Victor Gollancz, 1987.
22. Voir par exemple Besson, *La fantasy*, op. cit. ou Baudou, *La fantasy*, op. cit.
23. Langlet, *La science-fiction*, op. cit., p. 144.

*Seigneur des anneaux* n'est traduit qu'en 1972, mais le genre prend racine en Europe, avec *L'Histoire sans fin* (1979) de Michael Ende en Allemagne et *Les Annales du Disque-monde* (1983) de Terry Pratchett en Angleterre. Plus récemment, les succès du *Trône de fer* (1996) de George R. Martin ou d'*Harry Potter* (1997) de J. K. Rowling ont contribué à populariser la fantasy. Malgré les distinctions faites par la critique et par certaines maisons d'édition, de nombreux auteurs continuent à produire des récits relevant des deux courants [24], et les différentes branches des littératures de l'imaginaire se partagent souvent les mêmes rayons des librairies et bibliothèques, voire certaines collections éditoriales, comme nous le verrons dans le prochain chapitre.

### 2.1.5 Nuancer l'histoire officielle

Au cours de ce bref parcours historique, nous avons tenté d'évoquer les points qui peuvent faire débat entre les spécialistes. En effet, comme l'explique Irène Langlet dans son « Histoire critiqu(é)e de la science-fiction » [25], l'unité de l'histoire « officielle » du genre n'est qu'apparente. Cette histoire unifiée cherche à montrer l'existence de la science-fiction en tant que genre et à souligner son développement qui serait de plus en plus important : « l'effet d'unité, [est] favorable [...] à la mise en place d'une institution autonome et au perfectionnement d'une littérature ancrée dans un patrimoine culturel spécifique ». Il s'agit de fonder une communauté d'auteurs et d'amateurs de science-fiction, en opposition à la littérature générale, dans le cadre de ce que Gérard Klein qualifie de « subculture » [26], c'est-à-dire un milieu culturel indépendant, qui cherche à légitimer la production en tant que genre.

Ainsi, l'histoire « officielle » de la science-fiction donne cohérence à un patrimoine science-fictionnel commun, mais au prix d'une simplification : en se centrant sur la France, l'Angleterre et les États-Unis, elle laisse de côté les productions canadiennes, australiennes, slaves ou encore allemandes. Bien qu'il existe des études qui s'attachent à replacer l'histoire de la science-fiction dans son contexte historique et culturel [27], selon Irène Langlet, qui plaide

24. Voir par exemple l'œuvre d'Ursula K. Le Guin, primée à la fois pour ses romans de science-fiction au sens strict (Prix Hugo et Nebula pour *La Main gauche de la nuit*) et pour ses récits de fantasy (prix Locus pour *Les Contes de Terremer*). Anne Besson souligne par ailleurs que le prix Hugo de science-fiction 2001 a été attribué à *Harry Potter et la coupe de feu*. Voir Besson, *La fantasy*, op. cit.

25. Langlet, *La science-fiction*, op. cit.

26. Gérard Klein, « Le procès en dissolution de la science-fiction, intenté par les agents de la culture dominante », in : *Europe* 580 (1977).

27. Voir par exemple Colson et Ruaud, *Science-fiction*, op. cit.

« Pour une histoire littéraire de la science-fiction » [28], pour reprendre le titre du chapitre concerné, cette histoire n'est pas suffisamment pensée dans ses contradictions, dans son lien avec le développement des sciences et avec l'histoire littéraire.

## 2.2 La science-fiction et la littérature instituée

Comme nous venons de le voir, il est difficile d'aborder la définition de la science-fiction ou son histoire sans se poser la question de sa légitimité, c'est-à-dire de sa reconnaissance par les institutions culturelles dominantes. « Paralittérature », « littérature populaire », « littérature de masse », « littérature de genre » ou encore « littérature industrielle », les étiquettes utilisées par les critiques littéraires pour qualifier la science-fiction ne manquent pas. Toutes ces dénominations ont en commun de décrire un à côté de la littérature, un objet culturel qui en serait exclu.

Dans *Les dehors de la littérature* [29], Marc Angenot souligne que les études littéraires rejettent la majorité des textes écrits hors de leur champ [30], les reléguant dans le domaine d'une sous-consommation culturelle, qui serait uniquement de l'ordre du loisir, du divertissement. D'où l'emploi d'une multiplicité de dénominations pour désigner cette production écrite et ses différents niveaux de légitimité, de la littérature commerciale, c'est-à-dire une littérature qui viserait le divertissement d'un large public et le profit éditorial, jusqu'aux genres en voie de reconnaissance par l'institution littéraire, comme c'est le cas de tout un pan de la science-fiction.

À la fin des années 1960 apparaît ainsi le terme de « paralittérature », définie comme « la littérature en marge de la littérature établie » par le *Dictionnaire des littératures* [31]. On retrouve ici l'idée d'un « dehors » de la littérature, exprimée par Marc Angenot, cette paralittérature étant définie dans son rapport à la littérature instituée. C'est cette question

28. Langlet, *La science-fiction*, op. cit., p. 125-190.

29. Marc Angenot, *Les dehors de la littérature, Du roman populaire à la science-fiction*, Unichamp-Essentiel, Paris : Honoré Champion, 2013.

30. On peut reprendre ici une anecdote citée par Marc Angenot, qui souligne la violence symbolique de cette exclusion du littéraire : critiquant l'œuvre d'Émile Zola, Anatole France aurait déclaré « C'est de l'excellent Jules Verne », une manière d'exclure l'auteur naturaliste du champ littéraire, de le placer hors de cet espace où la critique esthétique, même virulente, est possible. Voir Marc Angenot, « La science-fiction, genre et statut institutionnel », in : *Revue de l'institut de sociologie* 3 (1980).

31. Jacques Demougin, *Dictionnaire historique, thématique et technique des littératures*, Paris : Larousse, 1986.

de la frontière entre littérature reconnue et paralittérature qui est au cœur du processus de légitimation qui touche actuellement la science-fiction. Comme la photographie, la bande dessinée ou le roman policier, la science-fiction peut être qualifiée d'« art moyen »[32], c'est-à-dire un genre en cours de légitimisation.

### 2.2.1 Processus d'institutionnalisation de la science-fiction

Dans une interview donnée à Yann Hernot[33], Pierre Bourdieu revient sur ce processus appliqué au cas de la science-fiction. Il distingue quatre étapes dans le processus de constitution d'un nouveau champ littéraire légitimé. Dans un premier temps, une production littéraire particulière, dans notre cas la science-fiction, est assimilée à la littérature industrielle[34] par les instances littéraires dominantes, qui l'excluent ainsi hors de leurs rangs. Par conséquent, dans un second temps, un espace autonome se met en place autour de cette production, qui se constitue en un « champ » indépendant, avec ses lois, ses théories et son histoire propre. Au sein de ce champ, s'opposent alors une science-fiction dite « populaire » et une « vraie » science-fiction[35], c'est-à-dire celle qui est reconnue par des instances de consécration spécifiques au genre, comme des prix spécialisés. Certaines formes sont canonisées en tant que « classiques » du genre, qui vont ultérieurement servir de modèles. Le rôle de l'historien est ici primordial puisqu'il a une influence directe sur ces oppositions et discriminations au sein du genre. Dans un troisième temps, la connaissance de l'histoire et des codes du genre devient nécessaire à sa pleine compréhension selon ses promoteurs, qui reproduisent ainsi l'attitude excluante des instances littéraires dominantes. Ils privilégient alors une lecture jugée « légitime » du genre, par laquelle le lecteur est capable de faire la différence entre « bonne science-fiction » et « mauvaise science-fiction ». Dans un dernier temps, on aboutit à une situation où cette légitimation a des effets sur la production elle-même, avec l'apparition

32. Bourdieu, *Un art moyen*, op. cit.

33. Pierre Bourdieu et Yann Hernot, « Littérature et para-littérature, légitimation et transferts de légitimation dans le champ littéraire : l'exemple de la Science-Fiction », in : *Science-fiction* 5 (1985), p. 166–183.

34. Bourdieu décrit comme un handicap l'assimiliation de la science-fiction aux « littératures industrielles », à un « produit » qui serait créé pour le marché. Le même jugement péjoratif est contenu dans l'expression « littérature de masse », qui sous-entend la volonté de plaire au plus grand nombre et la recherche du profit au détriment de celle de la qualité. C'est ce caractère grand public que rejettent les élites littéraire qui mettent en avant une approche esthétique des œuvres, jugée incompatible avec une production visant le divertissement.

35. Bourdieu et Hernot, « Littérature et para-littérature, légitimation et transferts de légitimation dans le champ littéraire : l'exemple de la Science-Fiction », op. cit., p. 171.

d'œuvres qui présentent des caractères nouveaux, revendiquant la légitimité du genre : un développement de l'autoréférence, une ambition littéraire, une intellectualisation de l'écriture.

Gérard Klein, dans un article virulent [36], critique l'issue de cette évolution, qui aboutit à ce qu'il appelle la « dissolution du genre dans la littérature générale ». Sa description du processus est extrêmement critique vis-à-vis de l'attitude des institutions littéraires dominantes. Il compare en effet le traitement réservé aux objets culturels jugés illégitimes à celui infligé aux collectivités rebelles par les régimes dictatoriaux, avec dans un premier temps une description caricaturale ignorant leurs spécificités, puis l'enfermement dans un ghetto, et enfin l'assimilation, qui correspond pour lui à une élimination. Dans le cas de la science-fiction, la phase d'ignorance se caractérise par le silence des institutions littéraires sur le genre, ou par un discours stéréotypé, qui s'appuie sur une méconnaissance des textes. L'annonce par les instances légitimes d'une « crise » du genre, qui aurait trouvé ses limites et serait incapable d'évoluer, est courante à ce stade. Puis cette attitude débouche sur la phase d'enfermement : le genre est assimilé à la littérature populaire ou à la paralittérature, ces termes étant employés péjorativement par les tenants de la littérature générale, et le genre est rejeté par la classe dominante. D'où l'effet de « ghetto », de « contre-culture » qui se développe à côté des instances culturelles dominantes.

À partir du moment où celles-ci n'ont plus d'autre choix que de reconnaître l'existence du genre et sa capacité à produire des textes jugés bons, débute ce que Gérard Klein qualifie de « procès en dissolution » de la science-fiction, caractérisé par une sélection ou extraction d'œuvres, puis par une opération de séduction des auteurs, visant à les ramener dans le giron de la littérature instituée, et enfin la réduction du genre à la littérature générale. Concrètement, cela signifie que les « bons livres » sont extraits hors du genre pour être reconnus, et assimilés à la littérature générale, le statut de genre de la science-fiction étant nié. Selon Pierre Bourdieu également, l'écrivain de science-fiction [37] perd son étiquette quand on le légitime, les récits étant alors plutôt qualifiés d'utopie ou de fable philosophique : « dès qu'ils sont au sommet du genre, ils passent la frontière, ce qui est une manière de perpétuer la

36. Klein, « Le procès en dissolution de la science-fiction », op. cit.

37. Pierre Bourdieu s'attache ici au cas de la science-fiction, mais le même phénomène existe concernant d'autres groupes de productions dont la légitimité n'est pas acquise, comme la littérature jeunesse ou les romans policiers.

frontière et la définition du genre » [38]. Anita Torres souligne également la violence symbolique imposée par cette extraction : « Remarquons bien que les auteurs de science-fiction encensés par la critique ne se contentent pas de "sortir du genre", mais de le "dépasser", "d'aller au-delà", de le laisser à son misérable sort de littérature répétitive » [39].

Dans la deuxième partie de son article [40], Gérard Klein analyse les raisons de cette dissolution dans la littérature générale. Elle passe d'une part par la tendance à l'« annexionisme » des promoteurs de la science-fiction, qui cherchent à rattacher au genre des classiques de la littérature générale, dans le but de l'anoblir, de le légitimer, ce qui justifie par la suite paradoxalement sa dissolution. La dissolution effective s'explique d'autre part par la volonté de rattachement ou de reconnaissance littéraire de certain·e·s écrivains, qui préfèrent être publiés sous l'étiquette littérature générale, plus prestigieuse. Le problème de la reconnaissance des « subcultures » se pose alors, puisque la norme culturelle dominante exclut toute culture différente, et ne reconnait celles-ci que pour les assimiler. Gérard Klein conclut sa critique en appelant les auteurs de science-fiction à résister à l'assimilation, en soulignant le caractère inéluctable de l'existence de ces « subscultures », tant qu'il y aura imposition de normes par une culture dominante. Lui-même a joué un rôle déterminant dans le domaine des promoteurs du genre en France, comme nous le verrons dans le prochain chapitre.

Dans son étude sur la production et la promotion de la science-fiction en France, Anita Torres examine les raisons du rejet du genre par les instances culturelles dominantes. Elle met en avant plusieurs raisons possibles : l'assimilation du genre à une production culturelle de masse, mue par des nécessités économiques plus qu'esthétiques, et la qualité sociale supposée du lectorat, qui serait jeune et issu de classes dominées. Paradoxalement, la constitution en genre autonome de la production de science-fiction, occasionnée par le rejet de l'institution légitime, devient elle-même motif de rejet. Si ces différentes caractéristiques sont partagées par d'autres paralittératures, comme la bande dessinée ou le roman policier, la science-fiction présente de plus une « illégitimité due au contenu : le mélange des genres » [41].

38. Bourdieu et Hernot, « Littérature et para-littérature, légitimation et transferts de légitimation dans le champ littéraire : l'exemple de la Science-Fiction », op. cit.
39. Torres, *La science-fiction française*, op. cit.
40. Klein, « Le procès en dissolution de la science-fiction », op. cit.
41. Torres, *La science-fiction française*, op. cit.

En effet, depuis la Querelle des anciens et des modernes au XVIIème siècle, qui aboutit à l'établissement des règles de la littérature classique, formalisées notamment par l'Abbé d'Aubignac et sa relecture de la *Poétique* d'Aristote, a été instituée une séparation et une hiérarchisation des genres qu'il est difficile de remettre en cause. Ainsi les œuvres hybrides sont souvent rejetées hors de la littérature instituée, comme c'est le cas de la science-fiction, qui prétend mélanger sciences et humanités, provoquant le dégoût de Michel Tournier : « Science-fiction. Ces deux mots jurent à mon oreille. Ils font l'un à l'autre une guerre inexpiable qui condamne le produit de leurs amours malheureuses à n'être qu'un avorton minable » [42]. Malgré ces réticences, la littérature de science-fiction, et plus généralement les « littératures de l'imaginaire » commencent à se faire une place dans les études littéraires [43], et nous allons voir le rôle joué dans ce cadre par leurs promoteurs en étudiant le développement de l'offre éditoriale française.

42. Michel Tournier, cité dans Igor Bogdanoff et Grichka Bogdanoff, *L'effet Science-Fiction*, Ailleurs et demain, Paris : Robert Laffont, 1979, p. 330.

43. Voir par exemple Langlet, *La science-fiction*, op. cit. ou Anne Besson, *D'Asimov à Tolkien : Cycles et séries dans la littérature de genre*, Paris : CNRS, 2004.

# Chapitre 3

# Une offre éditoriale qui recouvre les clivages en termes de définition

Étant donné la difficulté à définir précisément ce qu'est la science-fiction, au risque de pencher en faveur de l'une ou l'autre tendance littéraire, il nous semble indispensable de proposer une présentation plus concrète de l'objet de notre recherche. Celle-ci passera donc par une étude de l'édition française de « littératures de l'imaginaire », qui permettra dans un premier temps de cerner les différentes postures éditoriales, qui recoupent les différentes visions de ce qu'est la science-fiction, et de suivre le processus de légitimation du genre à l'œuvre, via le travail des éditeurs et des promoteurs du genre en France. Puis dans un second temps, l'analyse de l'offre éditoriale nous aidera à appréhender ce que le lecteur contemporain peut trouver sous l'étiquette « science-fiction » ou « littératures de l'imaginaire » dans les rayons des librairies et bibliothèques, afin de mieux situer les pratiques de lecture.

## 3.1 Histoire de l'offre de science-fiction en France

### 3.1.1 Développement de l'édition française de science-fiction

Dans sa synthèse sur la science-fiction, Jacques Baudou indique que les premiers récits de science-fiction, dans la lignée des histoires de Jules Verne, ont été publiés via les mêmes canaux que les romans d'aventures exotiques, à savoir dans des magasines comme *Le journal des voyages*, *À l'aventure* ou *Sciences et voyages*, dans des collections spécialisées des édi-

teurs populaires, comme « La Bibliothèque des grandes aventures et voyages excentriques », « L'Aventure » chez Fayard, ou « Les romans d'aventure » chez Ferenczi, sous forme de feuilletons dans la presse ou de fascicules [1]. Il cite également l'existence d'un prix Jules Verne du « roman scientifique ou d'exploration aux pays inconnus »lancé par l'éditeur Hachette dès 1926, et souligne la vitalité de la science-fiction en France à cette période : « Le contexte semblait propice à ce que le genre se développe : il y avait des auteurs, des lecteurs, des collections bien que non spécialisées, un prix susceptible d'encourager des vocations. Pourtant l'effervescence des années 1920 retomba très vite et la science-fiction devint un genre extrêmement marginal » [2]. Simon Bréan, auteur d'une « théorie et histoire » [3] de la science-fiction, note de son côté la publication d'ouvrages américains avant la seconde guerre mondiale par Régis Messac, dans une collection intitulée « Hypermondes », et la tentative de Georges S. Gallet de lancer une première revue spécialisée intitulée *Conquêtes*, initiatives mises à mal par le conflit international.

Dans les années 1950, la science-fiction américaine se répand en France. Face au succès du genre, l'édition française se développe, publiant d'abord des traductions d'œuvres anglophones, puis se constitue un « milieu » [4] de la science-fiction française, notamment autour de la librairie parisienne *La Balance* [5] de Valérie Schmidt, qui devient le « quartier général des amateurs passionnés » [6], et de son exposition *Présence du futur*. Les revues américaines emblématiques *Fantasy and Science Fiction* et *Galaxy* sont traduites en 1953 sous les titres de *Fiction* et *Galaxie*, puis s'autonomisent, en publiant à la fois des traductions et des nouvelles de jeunes auteurs français.

Dès ses débuts, la science-fiction française se heurte au mépris de la culture légitime, comme l'explique le critique Jacques Goimard : « Jamais je n'ai vu un genre aussi vilipendé, aussi calomnié que la science-fiction... La pornographie, comparée à nous, c'était

1. Baudou, *La science-fiction*, op. cit., p. 52.
2. Ibid., p. 56.
3. Bréan et Klein, *La Science-Fiction en France*, op. cit.
4. Torres, *La science-fiction française*, op. cit.
5. « J'avais fait dans les pages de Fiction une autre découverte, celle d'une publicité minuscule pour une librairie spécialisée, la Balance, sise 2, rue des Beaux-Arts dans le sixième arrondissement de Paris. De ma banlieue lointaine, je montais des expéditions et c'est ainsi que je fis, à dix-sept ans, presque en un tournemain, la connaissance de Michel Pilotin, alias Stephen Spriel (créateur de la collection "le Rayon fantastique", côté Gallimard), de Jacques Bergier, de Pierre Versins, de Francis Carsac, de Jacques Sternberg, de Philippe Curval et bien entendu de Valérie Schmidt qui régentait la librairie et tenait salon dans son arrière-boutique. » Gérard Klein, « Préface », in : *Le temps n'a pas d'odeur*, Paris : Le Livre de Poche, 1987.
6. Baudou, *La science-fiction*, op. cit., p. 58.

de la culture »[7]. Se constitue donc un milieu littéraire indépendant, autour d'écrivains et d'éditeurs-promoteurs comme Jacques Goimard ou Gérard Klein, qui s'opposent, avec la volonté de constituer une école littéraire, à la collection grand public « Anticipation », créée en 1951 aux éditions du Fleuve Noir, considérée comme trop « populaire ». Mais le milieu n'est pas non plus exempt de querelles internes, avec la science-fiction comme satire sociale ou texte littéraire d'un côté, représenté par la collection « Présence du futur » des éditions Denoël, fondée en 1954 et la science-fiction technocentrée de l'autre, représentée par « Le rayon fantastique », fondé en 1951.

Simon Bréan évoque ainsi une « triade des collections » pour décrire le champ éditorial de cette période : « à partir de 1954 et jusqu'à la disparition du Rayon fantastique en 1964, il semble que cette triade se partage les styles et les publics, depuis un versant dit "populaire" occupé par l'Anticipation du Fleuve noir, jusqu'à celui, plus éclectique et exigeant, de Présence du Futur, avec le courant "orthodoxe" du Rayon fantastique pour ancrer la science-fiction autour de son paradigme principal, les aventures spatiales »[8]. Il oppose ainsi les productions du Fleuve noir, sévèrement décrites sur le plan littéraire[9], à un « pôle érudit et intellectuel », représenté par la revue *Fiction*, où se théorise le genre, et par les autres collections.

Dans les années 1960, le succès retombe en partie, ce qui se traduit par une diminution du nombre de titres édités, et par l'arrêt du « Rayon fantastique » en 1964. « Le champ de l'édition de science-fiction se restructure en se réduisant. La tripartition précédente est remplacée par une séparation entre la science-fiction "populaire" du Fleuve noir et la science-fiction "littéraire" de Présence du futur »[10], explique Simon Bréan, qui oppose les couvertures bariolées du Fleuve noir à celles plus sobres de Présence du futur. Cette crise éditoriale donne lieu à un repli du milieu sur lui-même[11]. Paraissent alors les premiers « fanzines », c'est-à-dire des magazines faits par et destinés aux fans, distribués uniquement par abonnement (par opposition aux revues, plus largement distribuées).

7. Jacques Goimard, « Génération science-fiction », in : *Esprit* (1984), p. 73.
8. Bréan et Klein, *La Science-Fiction en France*, op. cit., p. 95.
9. « Fleuve noir forme pendant cette période un continuum stylistique et thématique. Aux phrases courtes et limpides de description factuelles répondent des dialogues qui exposent des problèmes simples, puis les résolvent. Les mots spécifiques de la science-fiction sont glosés : le vocabulaire ne doit pas faire obstacle à la lecture d'ouvrages vendus dans des kiosques et des halls de gare », ibid., p. 118.
10. Ibid., p. 146.
11. Torres, *La science-fiction française*, op. cit.

À partir de 1968, le genre bénéficie de la proximité entre les mouvements et réflexions sociales et ses propres interrogations sur le monde [12]. « Il se produit en particulier une certaine coïncidence entre les aspirations à changer la société qui s'expriment à cette période et ce qui constitue alors le paradigme dominant de la science-fiction en france, c'est-à-dire la remise en cause parfois radicale des structures politiques et sociales » [13]. Le genre est alors réinvesti par le public de la « contre-culture » [14], ce qui aboutit à une augmentation des ventes et à l'apparition de nouvelles collections, l'offre suivant la demande [15], avec notamment la collection emblématique « Ailleurs et demain », qui se crée en 1969, sous la direction de Gérard Klein, et se caractérise par sa sélectivité, aussi bien au niveau de la qualité des textes que de leur rigueur scientifique.

C'est à ce moment que commencent à se publier des histoires, encyclopédies ou dictionnaires de la science-fiction [16], qui visent d'une part à renforcer le genre en tant que genre, d'autre part à le légitimer. Ainsi, certain·e·s auteur·e·s présentent l'origine de la science-fiction comme européenne [17], en insistant sur ses précurseurs français et britanniques, ce qui contribue à lui donner une place dans l'histoire littéraire instituée. La légitimation de la science-fiction est parallèle à celle de la bande dessinée, décrite par Luc Boltanski dans *La constitution du champs de la bande dessinée*, avec d'abord des travaux d'universitaires en marge et la « constitution d'un champ autonome avec appareil de célébration spécifique » [18]. Les promoteurs de la science-fiction des années 1970 s'attachent toujours à se distinguer des productions du Fleuve Noir, jugées illégitimes et illégitimables. Ainsi, les auteurs qui y publient, et vivent souvent de leur production, sont mis à l'écart, sous-estimés, et n'ont pas accès aux tribunes légitimes où se jouent les débats qui agitent le genre. En effet, plusieurs oppositions politiques et littéraires au sein des auteurs et éditeurs de science-fiction donnent lieu à une véritable querelle « par fanzines interposés » [19].

12. « Les contestataires du mouvement étudiant voulaient porter l'« imagination au pouvoir ». L'édition française de S.-F. en profita et ne fut jamais aussi florissante », Baudou, *La science-fiction*, op. cit., p. 58-59.
13. Bréan et Klein, *La Science-Fiction en France*, op. cit., p. 187.
14. Torres, *La science-fiction française*, op. cit.
15. Simon Bréan parle d'une quarantaine de collection créées (dont certaines n'ont pas perduré), entre 1970 et 1980. Voir Bréan et Klein, *La Science-Fiction en France*, op. cit., p. 189.
16. Voir par exemple Henri Baudin, *La Science-fiction*, Connaissances 17, Paris : Bordas, 1971, ou Jacques Sadoul, *Histoire de la science-fiction moderne*, Paris : J'ai lu, 1973.
17. Voir par exemple Versins, *Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction*, op. cit.
18. Boltanski, « La constitution du champ de la bande dessinée », op. cit.
19. Dominique Douay, interrogé dans Torres, *La science-fiction française*, op. cit., p. 79.

Du côté du grand public, les collections de poche apparaissent à partir des années 1970 et le genre s'étend aux productions cinématographiques. Face au succès rencontré, des séries et feuilletons télévisés se développent dans les années 1980. Cette production télévisuelle, connotée populaire et commerciale, aurait eu selon Anita Torres un impact négatif sur l'image de la science-fiction, en véhiculant des perceptions stéréotypées du genre, avec notamment l'émission des frères Bogdanoff, *Temps X*, critiquée pour la place qu'elle accorde aux parasciences, et la saga *Star Wars*, archétype du *space opera* hollywoodien. Face à cette concurrence, le milieu de la science-fiction se resserre et s'autonomise encore un peu, notamment autour de la création de prix littéraires spécifiques, comme le prix Apollo en 1972, le Grand prix de la science-fiction française en 1974, ou le prix Rosny Aîné en 1980. Dans son étude des prix littéraires [20], Sylvie Ducas consacre un passage aux « prix des « mauvais genres » ou des médiacultures », dont les littératures de l'imaginaire. Elle souligne la manière dont ces prix renouvellent la logique de consécration littéraire, en se faisant « vecteurs de lien social » : organisés et décernés par des communautés de lecteurs et lectrices, qui partagent des goûts et des connaissances spécifiques sur le genre, ils contribuent à valoriser des objets culturels illégitimes ou en voie de légitimité, qui concurrencent de fait la littérature instituée par leurs succès de librairie.

Pourtant la légitimité des « littératures de l'imaginaire » peine à se pérenniser : « En tant que niche éditoriale, cette catégorie littéraire ne procure pas de prestige aux maisons d'édition dont dépendent les collections, qui n'ont de valeur dans le champ littéraire qu'autant qu'elles prospèrent d'un point de vue économique. » [21]. Bien que souvent publiée dans les mêmes collections [22], depuis les années 1990, la fantasy se distingue de plus en plus de la science-fiction au niveau éditorial.

### 3.1.2 Collections et positions éditoriales

Dans l'ouvrage tiré de sa thèse [23], Anita Torres étudie la production et la promotion de la science-fiction en France, des années 1950 à la fin des années 1990. Elle y présente les

20. Sylvie Ducas, *La littérature, à quel(s) prix ?*, Paris : La Découverte, 2013.
21. Bréan et Klein, *La Science-Fiction en France*, op. cit., p. 185.
22. Par exemple, le cycle du champion éternel de Michaël Moorcock (dès les années 1970) ou *La Belgariade* de David Eddings chez Pocket, *Les Princes d'ambre* de Roger Zelazny chez « Présence du futur », d'après ibid.
23. Torres, *La science-fiction française*, op. cit.

| | Anticipation | Présence du futur | Ailleurs et demain | Le livre de poche SF | J'ai lu SF | Pocket SF |
|---|---|---|---|---|---|---|
| **Dates** | 1951-1997 | 1954-2000 | 1969 | 1977 | 1970 | 1977 |
| **Maison d'édition** | Fleuve noir (1949) | Denoël (1930) | Robert Laffont (1941) | Hachette (1826) | Flammarion (1975) | Presses de la cité (1943) |
| **Directeur emblématique** | | | Gérard Klein | Gérard Klein | | Jacques Goimard |
| **Type de récits publiés** | Fantasy, space opera, cyberpunk | Textes hybrides (critique le repli du genre sur lui-même via conventions et fanzines), SF mais aussi fantasy | Textes inédits, science-fiction au sens strict | Succès d'Ailleurs et demain, science-fiction au sens strict | Science-fiction au sens large, fantasy, épouvante, peu de titres inédits | Science-fiction, puis intégration de la fantasy (adaptation aux goûts présumés du public) |
| **Auteurs publiés** | Portefeuille restreint d'auteurs français prolifiques (écrivains professionnels, production « alimentaire ») | Nombreux auteurs primés, part importante d'auteurs français (Serge Brussolo, Emmanuel Jouanne), auteurs du groupe « limites » (proches du Nouveau Roman) | Nombreux auteurs primés | Traductions de succès d'auteurs anglo-saxons | | |
| **Public visé** | Grand public | Public cultivé | Public cultivé | Public peu fortuné mais cultivé (circuits grande distribution, gares et librairies) | Grand public (stratégie commerciale, pas de prise de risque, recherche de rentabilité) | Grand public |
| **Nombre de titres publiés par an** | Une cinquantaine dans les années 1950 | Une vingtaine | Une dizaine | | Une douzaine | |
| **Nombre de tirage** | Gros tirages (10 000 à 30 000) | Environ 10 000 | | Gros tirages (plus de 20 000) | Gros tirages (plus de 20 000) | Gros tirages (plus de 20 000) |
| **Format** | Poche, petit prix | Grand format, semi-poche | Grand format, couverture sobre | Poche, petit prix, illustrations de couvertures colorées | Poche, couverture de couleur mauve | Poche, étiquette SF au dos du livre, étiquette sous-genre en couverture |
| **Discours de présentation** | Objectif commercial affiché : « plus un livre est intelligent, moins il se vend » (Voir Torres, p. 117) | Recherche de qualité littéraire, travail du style, « à la fois classique et avant-garde », auteurs participant à la critique sur le genre, publient aussi de la littérature générale | « Livres de qualité », place centrale de la science, position intermédiaire « entre une science-fiction trop littérature qui oublie la science et une science-fiction trop populaire qui oublie la matérialité du texte » | Choix des titres rigoureux : pas de mélange des genres et pas de « divertissement pur » | | |
| **Critiques** | Pauvreté littéraire, incohérences scientifiques, « école » pour jeunes auteurs | Volonté de rattachement à la littérature générale, forme privilégiée sur le contenu, roman trop « psychologisants », pas assez narratifs, intérêt insuffisant pour la science | Définition stricte de la SF, refus de mêler les genres (frein à la créativité) | | Manque de sélectivité, absence de prise de risques, absence de publication de nouveaux auteurs, confusion entre SF et fantasy, standardisation, titres « américanisés », absence d'auteurs français | |
| **Collections annexes** | | Présences (1991), grand format | Catalogue réexploité en poche par Le livre de poche SF | | | |

FIGURE 3.1 – Présentation synthétique des collections historiques

collections historiquement représentatives de l'offre de science-fiction française, en décrivant d'une part leurs caractéristiques concrètes (catalogue de titres, nombre de tirages, format...) et d'autre part en synthétisant les discours positifs et négatifs portés sur chaque maison

d'édition, ce qui lui permet de distinguer les grandes tendances éditoriales et les conceptions du genre qu'elles impliquent.

Cette présentation des collections, que nous avons synthétisée sous la forme d'un tableau récapitulatif (Voir Figure 3.1), ne répond pas à toutes les questions qu'on pourrait se poser concernant l'histoire de l'édition française de science-fiction. Dans la mesure où elle s'intéresse à la mise en place d'un « milieu » de la science-fiction française, et à ses promoteurs, Anita Torres démarre sa présentation dans les années 1950, c'est-à-dire au moment où la science-fiction américaine commence à s'importer massivement en France, et où l'offre éditoriale française connaît un développement important, avec le lancement de collections dédiées au genre. Les prémisses de l'édition de récits science-fictionnels en France, que ce soit d'auteurs français comme Jules Verne, Rosny Aîné, ou d'auteurs étrangers, ne sont donc pas abordés. Par ailleurs, la présentation des collections ne se veut pas diachroniquement exhaustive : ne sont présentées que les collections existantes au moment de l'enquête, même si l'histoire de chacune d'entre elle est retracée. De plus, cette étude est centrée sur la publication de la science-fiction : si les collections hybrides ne sont pas exclues, les collections spécialisées dans la fantasy ne sont pas évoquées. Malgré ces limites, le travail d'Anita Torres permet d'avoir un aperçu de l'offre éditoriale proposée à la fin des années 1980.

Elle conclut en effet son étude par un bilan des différentes tendances représentées dans l'édition française de science-fiction, en soulignant que l'histoire du genre « semble osciller entre une recherche de légitimation littéraire et une recherche de légitimation scientifique » [24]. Elle distingue ainsi plusieurs pôles, que nous avons schématisés ci-dessous (Voir Figure 3.2), et qui nous serviront de base pour notre étude de l'offre contemporaine : un pôle orthodoxe puriste, un pôle hétérodoxe commercial et un pôle hétérodoxe littéraire. Le pôle orthodoxe puriste, représenté par Gérard Klein et par la collection « Ailleurs et demain », défend une définition « pure » de la science-fiction, axée sur la science, en rejettant le mélange des genres et les normes extérieures, comme celles de la littérature générale. Toutefois, ce pôle se veut élitiste, et recherche une légitimité indépendante. Les pôles hétérodoxes présentent une définition plus souple du genre, qui accepte l'hybridation. La tendance commerciale se place dans une attitude de compromis entre les spécificités du genre et les attentes du marché,

24. Ibid., p. 204.

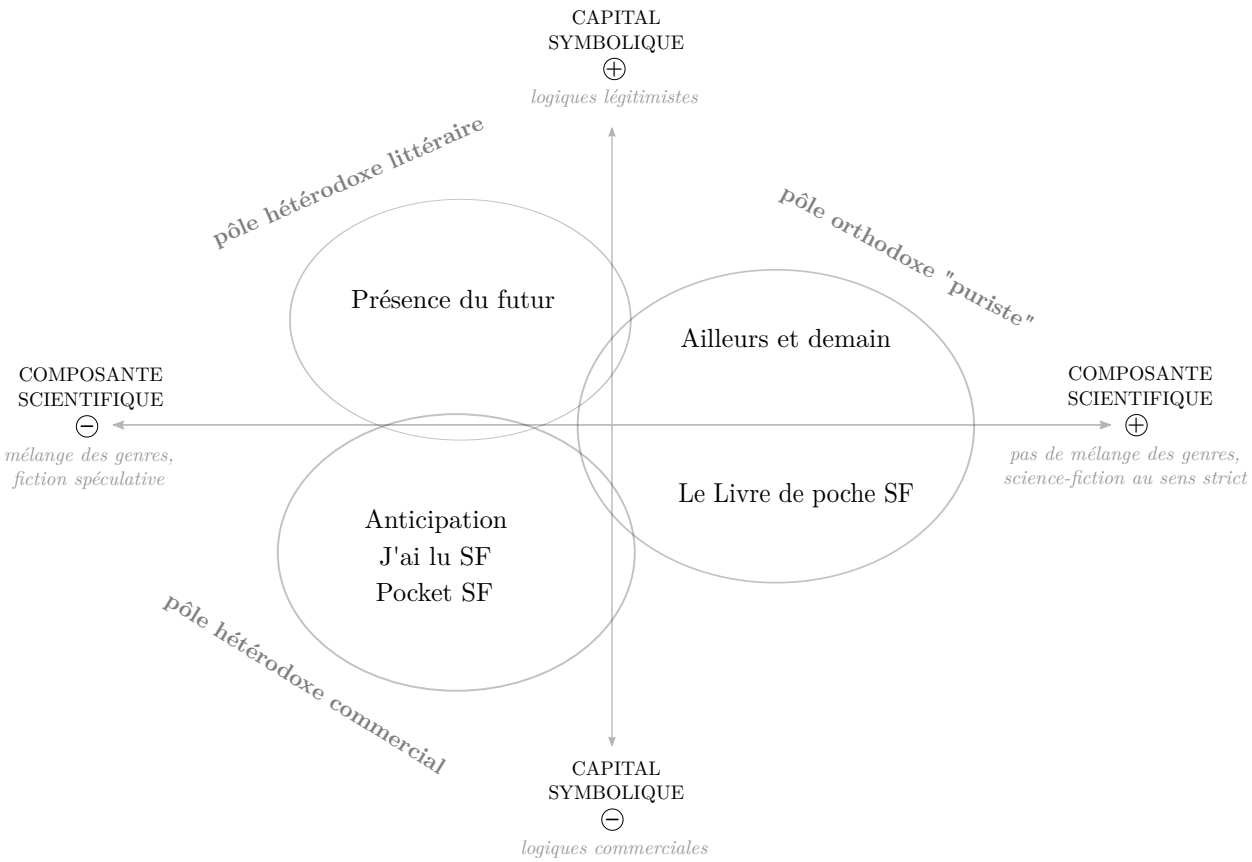


FIGURE 3.2 – Cartographie de l'offre éditoriale dans les années 1990

s'adaptant aux goûts du public, tandis que la tendance littéraire adopte les règles externes de la littérature générale, et vise un public restreint et cultivé.

## 3.2 L'offre éditoriale contemporaine

Depuis une vingtaine d'années, le paysage éditorial de la science-fiction a été complètement métamorphosé, suite à la disparition ou à la transformation des collections historiques emblématiques, à une multiplication de l'offre et au développement exponentiel de la fantasy. Qu'on la considère comme un genre à part ou comme un sous-genre de la science-fiction au sens large, son influence sur le marché des littératures de l'imaginaire est incontestable. Après avoir détaillé les évolutions récentes de l'offre éditoriale, nous tenterons d'en proposer une cartographie contemporaine mettant en avant les différentes postures d'éditeurs.

### 3.2.1 La croissance prononcée des littératures de l'imaginaire

L'évolution récente du marché éditorial des littératures de l'imaginaire est marquée par un important développement survenu au cours des vingt dernières années. Premier indice de ce développement, la multiplication des maisons d'édition publiant de la science-fiction ou de la fantasy, qui additionnée à la restructuration des collections historiques, donne l'impression d'un paysage éditorial complètement différent de celui décrit par Anita Torres en 1997[25]. En effet, la collection « Anticipation » du Fleuve Noir a disparu en 1997, le catalogue de « Présences du futur » des éditions Denoël a été récupéré par « Folio SF » au sein du groupe Gallimard, en 2000, tandis que la collection parallèle « Présences » a laissé la place à « Lunes d'encre ». Ainsi, seule « Ailleurs et demain » subsiste chez Robert Laffont.

Dans le même temps, une multitude d'éditeurs spécialisés dans les littératures de l'imaginaire sont apparus : Nestiveqnen en 1994, Mnémos et Le Bélial en 1996, Bragelonne en 2000, ActuSF en 2003, Les Moutons électriques, qui publient romans et essais sur la science-fiction, et Octobre en 2004, Griffe d'encre en 2007, Milady, filiale de Bragelonne en 2008, Lokomodo de 2008 à 2014, et en 2009, une filiale française d'Orbit, maison internationale fondée en 1974. Parallèlement, des éditeurs non spécialisés mais publiant entre autres science-fiction et/ou fantasy ont vu le jour, comme L'Atalante en 1979, Terre de Brume en 1989, Librio en 1994, Le Diable Vauvert en 2000, La Volte en 2004 et Critic en 2009, tandis que d'autres éditeurs existants ont lancé des collections dédiées aux littératures de l'imaginaire : « Millénaires » chez J'ai lu de 1998 à 2004, « ImaGine » de 1999 à 2004 chez Flammarion, « Espaces infinis » chez Florent Masso de 2002 à 2004, « Autres mondes », à destination de la jeunesse, chez Mango de 2000 à 2010, « Heroic fantasy » et « Interstices » chez Calmann-Lévy en 2005, « Points fantasy » en 2006, « Luna » chez Harlequin en 2006, « Le Livre de Poche fantasy » en 2007, « Imaginaire » chez Glyphe, éditeur habituel de médecine[26], en 2007, « Graphics », collection de bande dessinée, chez Milady en 2009, « Fantasy » chez Scrinéo en 2010, « Castelmore » chez Bragelonne et « Territoires » au Fleuve Noir en 2011, trois collections ciblant les adolescent·e·s et jeunes adultes, « Nouveaux millénaires » chez J'ai lu en 2011, « Pandore » Chez Le Pré aux Clercs de 2012 à 2013, ou encore « Mille saisons » aux Éditions du Grimoire, spécialisées dans le jeu de rôle, et « Exofictions » chez Actes Sud en 2013.

25. Ibid.
26. À la suite d'une première parution sur le thème de la naissance, et en conservant la forme de l'anthologie.

Cette multiplication des éditeurs et des collections se ressent dans les chiffres de parution, puisque le nombre de nouveautés éditées chaque année en littératures de l'imaginaire a progressivement augmenté entre 2000 et 2013, passant de 527 à 930 titres publiés par an [27] avec une hausse de la part du grand format, malgré un léger retrait en 2011 et 2012 [28]. Si globalement le secteur se porte bien, les éditeurs se plaignent de la multiplication de leurs concurrents, et dénoncent une saturation du marché. Ainsi, Gilles Dumay, des éditions Denoël : « Les parts du gâteau deviennent si petites que plus personne n'arrive à en vivre » [29] ou Olivier Girard du Bélial : « [on assiste à] une déshérence de la librairie liée à la surproduction » [30].

### 3.2.2 Reconnaissance institutionnelle et stratégies commerciales

Parallèlement, le processus de légitimation de la science-fiction, analysé par Pierre Bourdieu [31] et Gérard Klein [32], se poursuit, comme l'a observé en 2000 Pierre Michaud des éditions L'Atalante : « Ce qui s'est passé pour le polar il y a vingt ans a commencé, pour la SF, il y a deux ou trois ans. Tous les signes sont les mêmes : d'abord, les bibliothèques font entrer de plus en plus de livres de science-fiction. D'autre part, des manifestations, du type "Utopia" à Nantes, se multiplient. La science-fiction est également devenue un sujet respectable de cours universitaire. [...] Enfin, la presse en parle de plus en plus et l'on note de nouveau des revues spécialisées en SF » [33].

27. 527 titres de SF et fantastique en 2000, 531 en 2001, 496 en 2002, 570 en 2003, 563 en 2004, 606 en 2005, 634 en 2006, 652 en 2007, 673 en 2008, 805 en 2009, 845 en 2010, 884 en 2011, 845 en 2012, 930 en 2013 et une estimation de 894 en 2015, d'après Fanny Taillandier, « Littératures de l'imaginaire : épreuves en rayon », in : *Livres Hebdo* 850 (2011), p. 67–74, Mylène Moulin, « Littératures de l'imaginaire : d'un monde à l'autre », in : *Livres Hebdo* 894 (2012), p. 73–82, Mylène Moulin, « Littératures de l'imaginaire : soleil rose », in : *Livres Hebdo* 937 (2013), p. 55–62 et Mylène Moulin, « Littératures de l'imaginaire : contre vents et marées », in : *Livres Hebdo* 1025 (2015), p. 51–59.

28. De 78,5% pour le poche et 21,3% pour le grand format en 2007 à 27% de grand format en 2010, puis 22% en 2011, 21% en 2012, avant de remonter à 25% en 2013, d'après Taillandier, « Littératures de l'imaginaire : épreuves en rayon », op. cit., Moulin, « Littératures de l'imaginaire : d'un monde à l'autre », op. cit., idem, « Littératures de l'imaginaire : soleil rose », op. cit. et Mylène Moulin, « Littératures de l'imaginaire : le temps du changement », in : *Livres Hebdo* 998 (2014), p. 53–60.

29. Idem, « Littératures de l'imaginaire : d'un monde à l'autre », op. cit.

30. Taillandier, « Littératures de l'imaginaire : épreuves en rayon », op. cit.

31. Bourdieu et Hernot, « Littérature et para-littérature, légitimation et transferts de légitimation dans le champ littéraire : l'exemple de la Science-Fiction », op. cit.

32. Klein, « Le procès en dissolution de la science-fiction », op. cit.

33. Émilie Grangeray, « Derrière L'Atalante », in : *Livres Hebdo* 414 (2001).

En effet, à côté de la Convention nationale française de science-fiction, rencontre interne destinée aux professionnels et amateurs du genre depuis 1974, se sont multiplés les festivals à destination du grand public : Utopia, d'abord située au futuroscope de Poitiers en 1998, qui devient Utopiales de Nantes en 2000, Imaginales d'Épinal depuis 2002, Rencontres de l'Imaginaire à Sèvres, Dystopiales de Paris, Intergalactiques de Lyon depuis 2012, Atlandide de Nantes en 2013 et salon Geekopolis depuis 2014 en région parisienne, qui regroupe littératures de l'imaginaire et manga, tout comme le Salon Manga et Sci-fi Show de Paris. Notons également l'exposition Science et Fiction à la Cité des sciences en 2010. Si l'existence de festivals ne constitue pas forcément en soi un signe de légitimation, on peut y voir un indice d'ouverture du genre au grand public, une volonté de le promouvoir hors du cercle des amateurs et du lectorat habitué. La multiplication et la pérennisation de ce type de manifestations attestent de leur succès, et corroborent ainsi l'idée d'un élargissement du lectorat potentiel de littératures de l'imaginaire. Bien qu'une grande partie du public soit attirée par les aspects cinématographiques ou ludiques de ces festivals, ceux-ci comportent une composante littéraire « légitime » importante, que ce soit au travers de la présence d'auteurs primés, ou par les conférences et tables rondes qui font intervenir aussi bien des écrivains que des universitaires [34]. Des libraires spécialisées sont apparues aux côtés de l'Atalante, comme la librairie Scylla à Paris, ou Soleil Vert dans le Gard en 2009, Trollune à Lyon ou encore Omerveilles à Grenoble, tandis que la bibliothèque de Port Royal se consacre aux littératures de l'imaginaire depuis sa réouverture en 2001.

Du côté des institutions littéraires, le genre s'est fait une place, comme le prouve la création du Centre d'études et de recherches sur les littératures de l'imaginaire (CERLI) de l'Université Paris XII-Créteil ou du Centre de recherches littéraires sur l'imaginaire et la

34. Il est intéressant de noter à ce propos la variation des types de publics en fonction des différents aspects de la programmation d'un festival : « Je note une différence de public entre les tables rondes auxquelles j'ai pu assister et le public de la projection, qui me surprend par sa jeunesse, bien qu'il s'agisse d'un film ancien, et vieillissant, avec des effets spéciaux limités. » (Journal de terrain, Intergalactiques, samedi 25 octobre 2014), « J'enchaine avec ma première projection du festival : Frequencies, de Darren Paul Fisher. Le public de la séance est plus jeune que celui des tables rondes auxquelles j'ai assisté jusque là, avec beaucoup d'adolescent·e·s et de jeunes adultes. » (Journal de terrain, Utopiales, vendredi 31 octobre 2014), « Lors de mon arrivée sur les lieux, je suis frappée par le public du festival, beaucoup plus familial que celui des Intergalactiques ou des Utopiales. En effet, l'évènement est organisé par la médiathèque de Meyzieu et beaucoup d'animations à destination du jeune public sont prévues. [...] Je m'installe à l'étage de la médiathèque pour écouter le début d'une table ronde. Le public est ici plus adulte, mais dans l'ensemble assez jeune. » (Journal de terrain, Oniriques, Samedi 8 mars 2015).

didactique (CRELID) de l'Université d'Artois. *Livres Hebdo*[35] évoque un séminaire portant sur la fantasy donné par Léo Carruthers, professeur de littérature anglaise, à la Sorbonne, un « Mois de la SF » a eu lieu à l'École Normale Supérieure de la Rue d'Ulm en 2006[36], et depuis 2015, un MOOC[37] consacré à la fantasy est disponible sur la plateforme France Université Numérique[38]. Depuis 1996, une revue intitulée *Galaxies* publie nouvelles et critiques de science-fiction, et Le Bélial a lancé *Bifrost*, une revue d'actualité des littératures de l'imaginaire, tandis que les revues littéraires *Féeries*, depuis 2003, et *Res Futurae*, depuis 2012, se consacrent respectivement au genre merveilleux et à la science-fiction. À côté des prix littéraires récompensant des ouvrages de science-fiction, comme le Prix Rosny Aîné fondé en 1980, qui récompense des auteurs francophones, le Prix Tour Eiffel, de 1997 à 2002, se sont créés des prix ouverts à toutes les littératures de l'imaginaire : le Prix Imaginales en 2002, le Prix européen Utopiales des Pays de la Loire en 2007, ainsi que le Grand prix de la science-fiction française, devenu Grand Prix de l'Imaginaire en 1992.

Paradoxalement, en même temps que cette reconnaissance des institutions littéraires, se développent les logiques marchandes au sein des promoteurs du genre, ce qui montre son caractère pluriel, des titres commerciaux côtoyant des titres étiquettés légitimes. Ainsi, les opérations promotionnelles sont nombreuses, comme par exemple la célébration des trente ans de Pocket SF, autour de primes cadeaux, d'invitation d'auteurs et de la sortie d'un guide de lecture. De son côté, Mnémos édite une lettre d'information semestrielle destinée aux libraires, tandis que Folio SF et Point Fantasy distribuent eux aussi des guides de lecture[39]. À l'occasion de l'abandon de son bandeau mauve caractéristique, Folio SF prévoit « un vaste plan de communication en librairies et sur le web [...], incluant des partenariats avec blogueurs et sites internet spécialisés, ainsi qu'un concours d'écriture de type "fanfiction" autour de la Horde du contrevent d'Alain Damasio »[40]. L'utilisation d'internet dans la promotion et la publicité se généralise, les lecteurs et lectrices du genre étant perçus comme « très connectés » par les éditeurs. Ainsi, de nombreuses maisons d'édition sont présentes sur Facebook et y

35. Laure Bourdoncle, « Le nouveau Graal », in : *Livres Hebdo* 628 (2006), p. 76–79.
36. Voir le site internet de l'ENS Ulm : http ://www.diffusion.ens.fr/index.php ?res=cycles&idcycle=280 (consulté le 14 février 2016).
37. Massive Online Open Course.
38. https ://www.france-universite-numerique-mooc.fr/courses/univartois/35001S02/session02/about.
39. Marie Kock, « SF & Fantasy : la quête du Graal », in : *Livres Hebdo* 675 (2007), p. 82–87.
40. Moulin, « Littératures de l'imaginaire : contre vents et marées », op. cit.

animent une page, comme Le Bélial, Mnémos, L'Atalante, Griffe d'encre, La Volte, J'ai lu, Fleuve noir ou Pocket. Bragelonne et Milady créent même des pages spéciales pour certain·e·s de leurs héros comme Anita Blake [41], tandis que Le livre de poche propose une newsletter consacrée aux littératures de l'imaginaire et des jeux concours [42].

Internet permet aux éditeurs d'interagir directement avec leurs lecteurs et lectrices potentiels et de les informer, par l'intermédiaire notamment des sites spécialisés et des forums de discussion, comme ActuSF, nooSFere, Cafard cosmique, Elbakin ou Bifrost, où se rencontrent et échangent lecteurs et lectrices, auteurs et éditeurs. Audrey Petit, des éditions Orbit, déclare ainsi : « Les forums sont extrêmement vivants et parfois d'une qualité critique remarquable » [43]. Des initiatives collectives se mettent en place également en ligne, comme le site de création collaborative cocyclics.org, qui regroupe des auteurs, jeunes et confirmés, qui travaillent ensemble à améliorer leur textes. Les éditeurs, qui soulignent les affinités de leurs lecteurs et lectrices avec les nouvelles technologies, s'attachent également à développer leur offre électronique, à l'instar de Bragelonne, ActuSF, Pygmalion ou Mnémos. Stéphane Marsan, de Bragelonne, qui publie des inédits en numérique dans sa collection « Snark », tout comme ActuSF, déclare ainsi : « Il est important qu'une collection numérique ne soit pas le rebut d'un catalogue, mais le résultat d'un choix éditorial fort » [44]. Une librairie en ligne, entièrement consacrée au numérique, Emaginaire.com, est aussi apparue en 2013. Les livres audios rencontrent également du succès, comme la collection « Cyberdreams » lancé chez Le Bélial en 2014. Pour renforcer leur place sur le marché face aux maisons établies, trois éditeurs indépendants de la région lyonnaise, Les Moutons électriques, Mnémos et ActuSF, se sont regroupés au sein du collectif les Indés de l'Imaginaire en 2013.

Avec le succès des titres destinés aux adolescent·e·s, comme *Hunger Games* de Suzanne Collins ou *Divergente* de Veronica Roth, aussi bien auprès des mineur·e·s que des jeunes adultes, les publications à destination de la jeunesse se multiplient, comme nous l'avons constaté en faisant le panorama des créations de collections. Au cours des dernières années, la frontière entre littérature pour adolescent·e·s et littérature pour adultes s'est estompée,

41. Marie Kock, « Littératures de l'imaginaire : le goût de la conquête », in : *Livres Hebdo* 808 (2009), p. 73–80.
42. Moulin, « Littératures de l'imaginaire : contre vents et marées », op. cit.
43. Taillandier, « Littératures de l'imaginaire : épreuves en rayon », op. cit.
44. Moulin, « Littératures de l'imaginaire : le temps du changement », op. cit.

avec la création d'une catégorie éditoriale intermédiaire, la *young adult*, destinée aux jeunes adultes. De nombreux éditeurs de littératures de l'imaginaire se lancent sur ce créneau, comme le souligne Mylène Moulin : « la dissolution, en librairie, des frontières entre les rayons oblige les professionnels à diversifier leurs activités et à chasser sur les terres de la jeunesse et des jeunes adultes » [45].

### 3.2.3 Segmentation, hybridation : l'essor de la fantasy

À côté de la multiplication des titres de littératures de l'imaginaire, et en lien avec celle-ci, une autre évolution notable des vingt dernières années est l'essor exponentiel de la fantasy. Nous avons vu que le genre se divise en différentes catégories au fur et à mesure de son histoire, et depuis les années 1980 en particulier, il tend de plus en plus à se fragmenter, mais aussi à s'hybrider en s'associant à d'autres genres voisins, comme c'est le cas dans le steampunk ou la *science fantasy*. Ainsi, qu'on considère la fantasy comme un genre différent ou comme une catégorie de science-fiction, on ne peut passer à côté de son développement spectaculaire. Elle prend en effet de plus en plus de place parmi les publications de littératures de l'imaginaire, au détriment souvent de la science-fiction au sens strict. Pourtant, dans la mesure où la fantasy partage auteurs, éditeurs, collections, rayonnages de bibliothèque et de librairies avec cette dernière, elle nous en semble indissociable dans le cadre de notre étude. C'est pourquoi nous présentons ici l'ensemble de l'offre de littératures de l'imaginaire.

L'exemple le plus frappant de cette croissance de la fantasy est l'ascension phénoménale des éditions Bragelonne. À leur création en 2000, elles s'emparent du marché très restreint de la fantasy. Choix judicieux : dès 2001, Aurélia Jakmakejian, rédactrice à *Livre Hebdo*, déclare, dans son dossier consacré à la science-fiction : « Désormais, on publie, en partie, ce qui marche et ce qui se vend bien. Et la locomotive des littératures de l'imaginaire, c'est la fantasy » [46]. Dix ans plus tard, après une croissance incessante et le lancement de son label Milady, Bragelonne est à la tête du secteur des littératures de l'imaginaire, avec 29,1% des titres vendus en 2011, devant les groupes Flammarion (J'ai Lu, Pygmalion, Librio) et Editis

45. Idem, « Littératures de l'imaginaire : contre vents et marées », op. cit.
46. Aurélia Jakmakejian, « Science-fiction : la ruée vers la fantasy », in : *Livres Hebdo* 427 (2001), p. 65–70.

(Pocket, Fleuve Noir) [47]. D'après *Livres Hebdo*, la fantasy occupe désormais près de la moitié des titres vendus en littératures de l'imaginaire (46%), devant la science-fiction au sens strict (31%) et le fantastique (23%) [48].

L'analyse du classement des cinquantes meilleures ventes, présenté annuellement par *Livres Hebdo*, reflète cette croissance de la fantasy, poussée par des effets de mode et le succès important mais ponctuel de certains titres. Ainsi, à côté de plusieurs « classiques » du genre, présents presque chaque année, comme Bernard Werber, Pierre Bordage, Edgar Allan Pœ, Ray Bradbury, Dan Simmons, Franck Herbert, Pierre Boule, Philip K. Dick, Barjavel, ou Isaac Asimov, on observe l'influence des adaptations cinématographiques ou télévisuelles sur les ventes, ce qui pousse Gérard Klein à déclarer que « la SF est devenue un produit audiovisuel plus que littéraire » [49]. Premier cas en date, de 2001 à 2003, suite à l'adaptation au cinéma du *Seigneur des anneaux*, les romans de J. R. R. Tolkien sont propulsés dans le haut du classement et s'y maintiennent jusqu'à la sortie du troisième film.

Au cours des années suivantes, le succès de la fantasy se confirme, avec l'apparition de la saga *L'Assassin royal* de Robin Hobb et de la trilogie de Philip Pullman, *À la croisée des mondes*, dans le classement. En 2008, un second cas notable se présente : avec l'adaptation au cinéma de la saga *Twilight*, les titres de Stephenie Meyer se hissent en tête du classement. Cet effet se prolonge en 2009-2010, et bénéficie à d'autres récits sur le thème des vampires, comme les volumes de *La Communauté du Sud* de Charlaine Harris, à l'origine de la série télévisée *True Blood*. En 2011, on note un essoufflement de la « bit-lit », c'est-à-dire des histoires mettant en scène des créatures de la nuit sur fond sentimental, et un nouvel effet de mode se fait sentir : les volumes du *Trône de fer* de George R. R. Martin prennent la tête du classement, simultanément à la diffusion de la première saison de leur adaptation télévisuelle en France et s'y maintiennent depuis. De la même manière, l'adaptation télévisuelle de la saga *Le Dôme* de Stephen King bénéficie aux ventes de l'auteur fantastique en 2013 et 2014,

47. Répartition du marché en 2011 en nombre d'exemplaires vendus : Bragelonne 29,1% (dont Bragelonne 7,8% et Milady 21,3%), Groupe Flammarion = 27,4% (dont J'ai lu 25,4% et Librio 2%) - plus de la moitié de la production -, Pocket 9,4%, Livre de poche 9,2%, Folio 6,9% Albin Michel 3,7%, Atalante 1,8%, autres 9,9%, d'après Moulin, « Littératures de l'imaginaire : d'un monde à l'autre », op. cit. Avec une percée notable de Bragelonne/Milady en 2009 : de 3,1% à 14,8% des ventes, d'après Kock, « Littératures de l'imaginaire : le goût de la conquête », op. cit.

48. Moulin, « Littératures de l'imaginaire : contre vents et marées », op. cit.

49. Kock, « SF & Fantasy : la quête du Graal », op. cit.

tandis que Tolkien remonte dans le classement avec les adaptations cinématographiques du *Hobbit*.

### 3.2.4 Cartographie de l'offre éditoriale contemporaine

À première vue, le paysage éditorial semble avoir changé considérablement depuis l'analyse qu'en avait faite Anita Torres en 1997 [50]. Pourtant, si les éditeurs présents sur le marché ont évolué, et qu'il faut désormais compter avec la fantasy, les différentes postures éditoriales dégagées par son étude (pôle orthodoxe-puriste, pôle hétérodoxe commercial, pôle hétérodoxe élitiste) restent pertinentes, puisque certain·e·s éditeurs et éditrices continuent de ne publier que de la science-fiction au sens strict, comme Gérard Klein, alors qu'une majorité d'autres s'est ouverte à la fantasy ; certain·e·s défendent la qualité littéraire de leurs titres, comme Lunes d'encre ou Nouveaux Millénaires, tandis que d'autres, comme les éditions de poche, publient des succès commerciaux.

Se pose toutefois la question de définir comment rendre compte de cette production de plus en plus foisonnante. Dans leur enquête sur les romans policiers, Annie Collovald et Erik Neveu [51] se basent sur plusieurs types de critères de classement pour établir leur cartographie de l'offre éditoriale : le capital symbolique (prestige, reconnaissance, légitimité), opposé au capital économique (tirages, bénéfices, chiffres d'affaire), le portefeuille d'auteurs (nombre d'auteur publiés, d'auteurs reconnus, à succès) et le poids du policier au sein de la maison d'édition, les parts de marché de l'éditeur et son insertion dans des groupes. Ils synthétisent leur présentation par une schématisation de l'offre selon deux axes : le premier allant du capital économique et de la logique commerciale au capital symbolique et à la logique littéraire, le second des maisons établies (avec fort portefeuille, capacité économique d'achat des droits) aux entrants (petits portefeuille d'auteurs et de titres, faibles ressources financières, plus provinciaux). Ainsi, cette schématisation permet de distinguer trois pôles : le pôle « gestionnaire commercial » (Albin Michel, Robert Laffont : peu de titres, stratégies de best-seller, Le Masque : gros portefeuille), le pôle « académique-légitime » (Gallimard, Le Seuil, 10/18, Rivages), et le pôle « entrants innovateurs » (Viviane Hamy, l'Atalante, Zulma, Serpent noir).

50. Torres, *La science-fiction française*, op. cit.
51. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit.

Dans le cas des littératures de l'imaginaire, il nous semble intéressant de combiner ce modèle avec les analyses d'Anita Torres[52] et de retenir trois types de critères : d'abord le capital symbolique, avec les logiques commerciales d'un côté (caractérisées par le format poche, la réédition de succès commerciaux issus du grand format, le prix d'achat bas) et les logiques légitimistes de l'autre (caractérisée par le grand format, l'attention à l'écriture, la reconnaissance par des prix littéraires), puis le capital économique, avec des maisons d'éditions installées d'un côté (caractérisées par leur longévité, leur intégration dans des groupes d'édition) et les maisons entrantes de l'autre (caractérisées par leur arrivée récente sur le marché, leur indépendance), et enfin le contenu éditorial, avec les « puristes » science-fictionnel d'un côté (ne publiant que de la science-fiction au sens strict), ceux qui sont favorables à l'intégration au milieu (publiant à la fois science-fiction au sens strict, fantasy, fantastique, voire d'autres genres) et ceux qui ne publient que de la fantasy à l'autre extrémité.

| | **SF au sens strict uniquement** | | **SF au sens strict et fantasy** | | **Fantasy uniquement** | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | **commercial** | **légitimiste** | **commercial** | **légitimiste** | **commercial** | **légitimiste** |
| **Maisons d'édition installées** | Le Livre de Poche SF (jusque 2013) | Ailleurs et demain | J'ai lu SF<br>Librio SF<br>Pocket SF<br>Folio SF<br>Orbit<br>Albin Michel<br>Milady | Nouveaux millénaires<br>Lunes d'encre<br>Exofictions<br>Bragelonne<br>Eclipse<br>Terre de Brume<br>L'Atalante | Pygmalion | Mille saisons |
| **Maisons d'édition entrantes et/ou indépendantes** | | | Critic<br>Nestiveqnen<br>Mnémos | La Volte<br>Au Diable Vauvert<br>Le Bélial<br>Griffes d'encre<br>ActuSF<br>Les Moutons électriques | Octobre | Scrinéo |

FIGURE 3.3 – Classification de l'offre éditoriale selon trois critères.

Idéalement, il faudrait donc recourir à une représentation en trois dimensions, en rajoutant un axe « contenu » à la schématisation proposée par Erik Neveu et Annie Collovald. Cependant, au vu du nombre d'éditeurs à prendre en compte, il parait difficile de parvenir

52. TORRES, *La science-fiction française*, op. cit.

à une visualisation lisible et parlante en procédant de cette façon. Le choix d'un tableau à entrées multiples (Cf Figure 3.3) n'est pas non plus entièrement satisfaisant : s'il permet de rendre compte des trois axes évoqués, il oblige à catégoriser de façon schématique chaque éditeur dans une case, et ne permet pas de rendre compte du continuum de nuances possibles sur chaque axe. Par exemple, sur l'axe du capital symbolique, entre les maisons installées depuis longtemps et intégrées à des groupes (comme Folio SF, « Ailleurs et demain » ou « Lunes d'encre ») et les éditeurs récemment apparus sur le marché (comme La Volte, Griffes d'encre ou Les moutons électriques), on trouve un groupe d'anciens « entrants-innovateurs », selon la terminologie d'Annie Collovald et Erik Neveu [53], toujours indépendants mais désormais bien installés sur le marché, comme L'Atalante ou Terre de Brume. De la même manière, sur l'axe du capital symbolique, entre les éditeurs caractérisés par leur logique commerciale (J'ai lu SF ou Livre de Poche SF) et ceux qui adoptent une logique légitimiste (Lunes d'encre, Diable Vauvert), se trouvent des cas intermédiaires, qui publient en grand format mais dont le contenu peine à être reconnu littérairement, comme Octobre ou Eclipse.

Considérant enfin que la majorité de la production occupe la même position sur l'axe du contenu, à savoir l'ouverture à l'intégration, avec des publications relevant à la fois de la science-fiction au sens strict et de la fantasy, et que les autres positions possibles sur cet axe (publication de fantasy uniquement ou de science-fiction « pure » uniquement) ne concernent que quelques éditeurs [54], le mieux apparait donc être la conservation de deux axes principaux, celui du capital symbolique et celui du capital économique, et l'ajout ponctuel d'informations de contenu le cas échéant. Si l'on obtient ainsi une représentation proche de celle d'Erik Neveu et d'Annie Collovald (cf Figure 3.4), il est plus difficile d'y reconnaître les pôles mis en évidence par ceux-ci. En effet, aux extrémités, on distingue bien un « pôle commercial » d'un côté, et un « pôle d'innovateurs » de l'autre, mais le milieu du graphique est plus flou, avec une multiplication des positions éditoriales possibles, qui rend difficile l'assimilation de l'ensemble du groupe à un seul pôle. Il semble donc plus pertinent de subdiviser les positions médianes en deux pôles : les maisons les plus installées formeraient le pôle « légitime » tandis que les autres formeraient un groupe d'« aspirants », visant à rejoindre soit le pôle commercial, soit le

53. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit.

54. Notamment, la position « puriste », consistant à ne publier que de la science-fiction au sens strict, n'est plus représentée que par Gérard Klein avec la collection « Ailleurs et demain », son contrat avec Le Livre de poche ayant pris fin en 2013.

pôle légitime. De gauche à droite du graphique, seraient ainsi représentés différents moments possibles de la vie d'une maison d'édition.

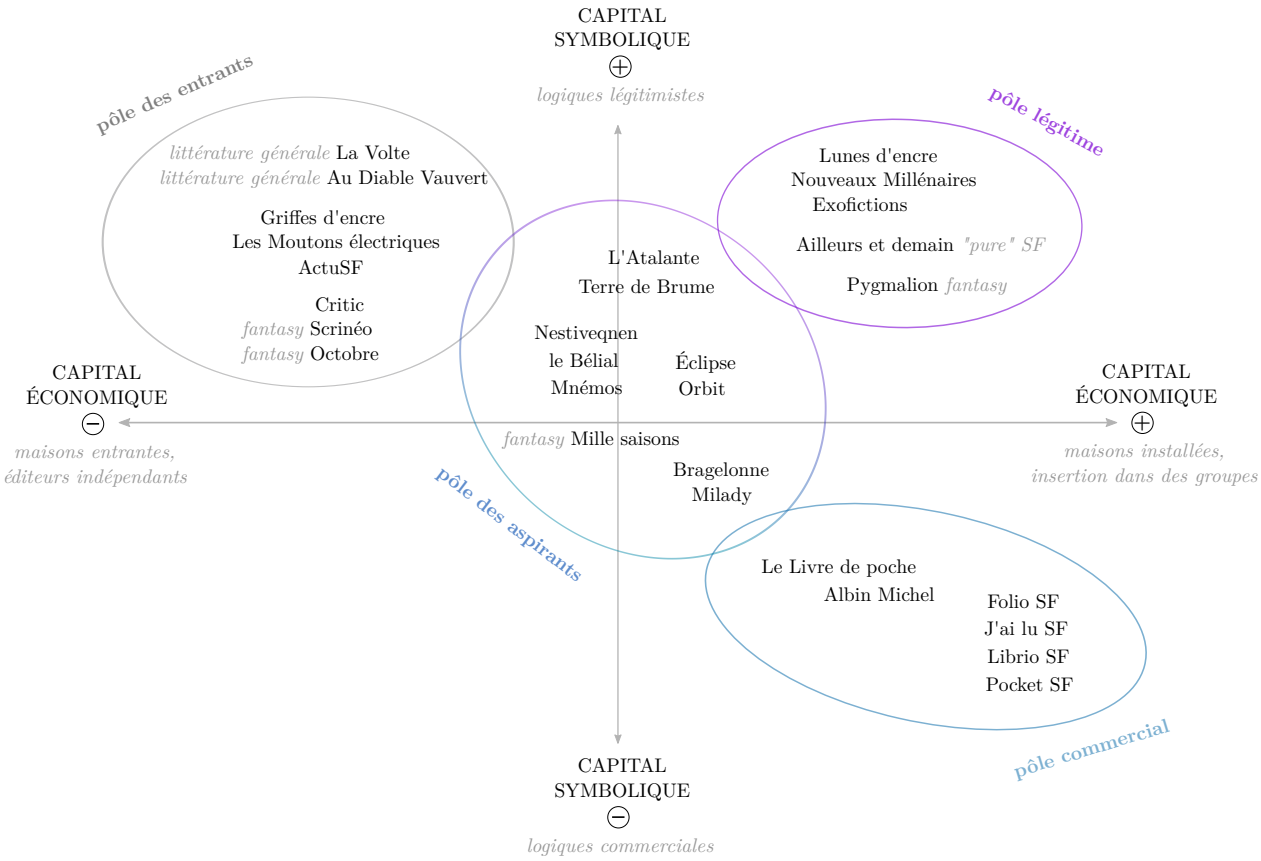


FIGURE 3.4 – Cartographie de l'offre éditoriale française contemporaine.

À gauche du graphique, le pôle des « entrants » rassemble les maisons d'éditions récemment créées : Octobre, Critic, Scrinéo, Griffes d'encre, ActuSF, Les Moutons électriques, La Volte et Au Diable Vauvert. Indépendantes, souvent localisées en provinces, ces maisons d'édition revendiquent pour la plupart un rôle de « découvreurs » de talents, et publient des inédits. Si la logique légitimiste prédomine sur la logique commerciale, les éditeurs de ce groupe présentent différents niveaux de légitimité, avec d'un côté Octobre, qui ne publie que de la fantasy, dont le degré de légimité est moindre par rapport à la science-fiction au sens strict, et des novélisations de jeux vidéos souvent critiquées par les instances culturelles dominantes, et de l'autre La Volte et Au Diable Vauvert, qui n'ont pas de collection estampillée science-fiction mais publient de la littérature générale, comme l'explique Anne Guérand du Diable Vauvert : « Nous avons intérêt à ne pas sortir nos auteurs dans une collection SF. Ça

les enferme. À la Fnac Saint-Lazare, les Morrow [...] ont été placés dans le rayon littérature étrangère parce qu'en science-fiction ça ne se vendait pas. Et là, ça cartonne » [55].

En position intermédiaire, le pôle des « aspirants » regroupe les maisons d'éditions indépendantes qui se sont fait une place sur le marché : Bragelonne, Milady, Mnémos, Atalante, Le Bélial, la collection « Mille saisons » des Éditions du Grimoire, Terre de Brume ou Nestiveqnen, laissant la place à une nouvelle génération d'entrants. On y ajoute Orbit et Éclipse qui, bien que nouveaux, sont issus ou ont été intégrés à des groupes d'édition [56]. Ce groupe se caractérise donc par une position économique intermédiaire, par une localisation souvent provinciale, et est en voie de rapprochement du pôle légitime pour certains (L'Atalante) ou du pôle commercial pour d'autres (Milady, avec son succès dans le domaine du poche).

Au sein du pôle légitime, se positionnent les éditeurs et collections caractérisés par la prédominance d'une logique légitimiste : « Ailleurs et demain », « Nouveaux millénaires », « Exofictions », « Lunes d'encre » ou Pygmalion. Cette stratégie passe le plus souvent par le choix du grand format, avec des couvertures sobres et un papier de qualité, et par une attention soutenue portée à la qualité des textes. De plus, cette recherche de qualité doit être sanctionnée par une reconnaissance du milieu, par exemple avec l'obtention de prix. On distingue cependant, selon notre troisième axe de contenu, deux positions au sein de ce pôle : la légitimité littéraire d'un côté, représentée par « Lunes d'encres », qui publient aussi bien science-fiction au sens strict que fantasy. Comme le déclare le directeur de collection Gilles Dumay : « L'important est de publier des textes littéraires, sans se préoccuper du genre » [57]. De l'autre côté, chez « Ailleurs et demain », c'est toujours la légitimité scientifique qui est recherchée, autour de « puristes » qui rejettent la fantasy, comme Gérard Klein, qui déclare : « Le problème de la fantasy, c'est que c'est une production saisonnière. Il n'y a pas de titres qui tiennent sur le long terme. C'est du produit périssable » [58].

Enfin, dans le pôle « commercial », on retrouve les éditeurs et les collections présentant la plus forte logique commerciale, ce qui se caractérise notamment par le choix du format poche, un papier de moindre qualité et des illustrations de couverture plus bariolées : J'ai lu SF,

55. Jakmakejian, « Science-fiction : la ruée vers la fantasy », op. cit.
56. Orbit, maison d'édition internationale crée en 1974, a lancé sa filiale française en 2009, et Éclipse, créée en 2010, a été intégrée au groupe Panini en 2012.
57. Kock, « SF & Fantasy : la quête du Graal », op. cit.
58. Aurélia Jakmakejian, « La SF sous influence », in : *Livres Hebdo* 543 (2004), p. 89–93.

Librio SF, Pocket SF, Folio SF, Albin Michel et Le Livre de poche. La plupart d'entre eux proposent leurs titres à petit prix, et privilégient le choix d'auteurs et de récits qui ont fait leur preuves en grand format pour leurs publications. La multiplication de ces titres à succès est vivement critiquée par les éditeurs aux logiques légitimistes. Ainsi, Olivier Girard, du Bélial accuse : « Le problème reste, pour les maisons très spécialisées et pointues, l'encombrement des rayons SF par une noria de bit-lit, fantasy bas de gamme et autres novélisations de jeux vidéo, bref, tout ce qui n'a absolument rien à voir avec une littérature qui pense le futur pour mieux réinventer le présent, et qui, bien souvent, n'a rien à voir avec la littérature tout court » [59].

59. Moulin, « Littératures de l'imaginaire : soleil rose », op. cit.

# Chapitre 4

# Un objet aux contours flous : réception des catégories éditoriales par les lecteurs et lectrices

Les littératures de l'imaginaire constituent un ensemble éditorial foisonnant, avec diverses branches et différentes prises de position des éditeurs et directeurs de collections. Les titres de science-fiction et fantasy ne sont pas repérables par un format particulier, ni par un rayon spécifique en librairies et bibliothèques, où les appellations « science-fiction », « fantasy », « fantastique », « littératures de l'imaginaire » ou encore « imaginaire » se côtoient et se recouvrent de façon ambiguë. On peut alors se demander comment cet objet complexe est appréhendé et décrit par les lecteurs et lectrices au cœur de notre enquête.

## 4.1 Maîtrise des catégories éditoriales

Comme le soulignent Annie Collovald et Erik Neveu à propos des lecteurs et lectrices de romans policiers [1], il importe de garder en tête que les catégories éditoriales et littéraires constituent une approche savante des produits culturels, et qu'il ne faut pas trop vite attribuer au lecteur ou à la lectrice la passion des universitaires pour les catégorisations. Classer, définir, délimiter, sont autant de compétences culturelles, qui nécessitent la maîtrise de « codes » du genre, qui ne sont pas nécessairement partagés par le lecteur occasionnel. Dans le cas des

1. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit.

littératures de l'imaginaire, on peut dégager trois compétences classificatoires : la capacité à définir le genre et ses critères, la connaissance des courants et sous-genres internes, la capacité à situer le genre par rapport aux genres voisins et notamment la fantasy. Les questions des entretiens portant sur la définition de la science-fiction et sur ses sous-genres permettent de constater que ces compétences sont inégalement réparties parmi les lecteurs et lectrices. On peut alors se demander quels sont les lecteurs et lectrices qui possèdent ces compétences savantes, et comment les ont-ils acquises ? Au delà de la question de la compétence, qui parmi les lecteurs et lectrices attribue une valeur ou un intérêt à ces catégorisations ?

### 4.1.1 Des approches savantes minoritaires

Qu'il s'agisse de définir le genre, d'en citer des sous-catégories, d'analyser la place de la science-fiction, ou encore de connaître les éditeurs ou collections associées aux titres, certain·e·s lecteurs et lectrices apparaissent comme plus outillés que d'autres. Annie Collovald et Erik Neveu mettent en évidences trois variables susceptibles d'influencer le « savoir classer » des lecteurs et lectrices, qu'on retrouve au cours de nos entretiens : la scolarisation (et notamment le suivi de filières littéraires), l'intensité de la pratique de lecture (avec l'acquisition d'une érudition autodidacte, d'une vision structurée de l'offre), et « l'effet des institutions » du genre (l'adoption des catégories des spécialistes variant en fonction de l'insersion des lecteurs et lectrices dans des réseaux d'information et de sociabilités propres au genre).

Ainsi, les lecteurs et lectrices les plus à l'aise pour donner une définition du genre, ou pour en citer des catégories, sont celles et ceux qui ont suivi des études littéraires, comme Ophélie (professeur de français), ou Marlène (agrégative de lettres classiques), ou qui travaillent dans les métiers du livres, comme Delphine, Dylan ou Julien, les grands lecteurs et lectrices, qui ont acquis une connaissance « empirique » du genre, comme Amaury, Thierry ou Marie-Claire, ou encore celles et ceux qui sont insérés dans des réseaux de sociabilité autour du genre, que ce soit par le biais d'associations qui en font la promotion, comme Sébastien ou Perrine, ou via l'activité d'écriture amateure ou semi-professionnelle, comme Philippe ou Morgane [2].

Ces compétences littéraires transparaissent dans le discours des personnes interrogées, à travers la connaissance et la mobilisation de concepts littéraires, comme la notion de genre

2. Voir Introduction pour la méthodologie de l'enquête de terrain, le recrutement des enquêté·e·s et leurs profils.

littéraire, employée par Marie-Claire, qui a suivi des études en école de commerce et lit plus de cinq titres de science-fiction ou fantasy par mois, la définition du fantastique de Todorov[3], mobilisée par Philippe, diplômé d'un master d'anglais et jeune auteur de fantasy, la distinction entre *high fantasy* et *low fantasy* de Thymm, Boyer et Zahorski[4], citée par Marina, documentaliste et écrivaine amateure, ou encore la notion d'extrapolation scientifique, d'expérience de pensée, qui revient tout au long de l'histoire critique de la science-fiction, et qui s'avère centrale pour Perrine, formatrice pour adultes, engagée dans une association de promotion du genre, qui a suivi des études de sociologie :

> « Littérairement, on a une définition précise du fantastique de Todorov, qui est voilà, que c'est le moment de passage, le moment de doute entre la réalité et le merveilleux, etc. » Philippe, 28 ans, professeur d'anglais, traducteur et journaliste, master LLCE anglais et master adaptation sous-titrage doublage, père chargé de cours à l'université, mère infirmière cadre.

> « Science fiction, ben genre littéraire… qui présente dans une œuvre de fiction des éléments scientifiques, avec des théories scientifiques établies, mais avec des applications ou des corrélations qui n'ont pas été exploitées encore dans notre réalité. » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

> « Donc y'a la high fantasy et la low fantasy. Dans la high fantasy, le monde dans lequel évolue le personnage est complètement nouveau, est créé de A à Z, la low fantasy, c'est tu as un lien qui permet de passer d'un monde à l'autre, mais tu as quand même un lien avec notre monde. » Marina, 29 ans, documentaliste en santé publique, licence de biologie et DUT documentaliste, père technicien supérieur à France Télécom, mère vendeuse.

> « L'idée je dirais fondamentale de la science fiction, c'est une expérience de pensée pour moi. C'est, on pose une idée, donc une modification, on parle de science, donc une modification scientifique, mais que ce soit technologique, une connaissance scientifique ou une organisation politique, parce que la science, la politique c'est aussi, c'est pas une science dure mais c'est aussi une science, hein, comme, ça peut être aussi une science, comme la psychologie, science dure ou science humaine, on modifie voilà, un de ces aspects là, ensuite on voit ce qui se passe. Pour moi c'est vraiment ça, c'est une expérience de pensée. » Perrine, 31 ans, formatrice, master de sociologie politique, père chercheur en physique, mère employée.

Ces lecteurs et lectrices, qui ont été sensibilisés aux catégorisations littéraires, que ce soit par leur formation, leur métier ou leur investissement dans le genre des littératures de l'imaginaire, sont également ceux qui disent prêter attention aux maisons d'édition ou aux

3. Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, op. cit.
4. Thymn, Boyer et Zahorski, *Fantasy Literature*, op. cit.

collections, catégories par ailleurs peu mobilisées par les jeunes interrogé·e·s, comme dans le cas des lecteurs et lectrices de policiers [5]. Ces lecteurs et lectrices « connaisseurs » sont les seuls à distinguer les éditions et collections en fonction de leur ligne éditoriale, de leurs choix de publications, et à exprimer des préférences pour l'une ou l'autre. Pour la majorité des lecteurs et lectrices interrogés, l'attention portée à l'édition se limite au choix du format (poche ou grand format) [6].

### 4.1.2 Un champ éditorial flou pour la plupart des lecteurs et lectrices

Si les lecteurs et lectrices les plus familiers avec le genre font preuve d'aisance quand il s'agit de le décrire ou de le définir, les choses ne sont pas aussi claires pour la majorité des jeunes interrogé·e·s. Les catégories éditoriales ne leur semblent pas évidentes, et leurs limites floues. Les questions portant sur la définition du genre [7] donnent lieu à de nombreux soupirs, onomatopées et silences embarassés. Les questions sur les sous-genres de science-fiction et fantasy [8], ou sur le rapport entre ces deux pans des littératures de l'imaginaire donnent lieu à plusieurs quiproquos, qui illustrent le manque de pertinence de ces catégories pour les lecteurs et lectrices, ou le fait qu'ils ne les investissent pas.

Le terme de « sous-genre » par exemple, à plusieurs reprises, a été mal compris par les enquêté·e·s, et j'ai dû préciser que j'entendais par là des catégories. Un autre exemple concerne le rapport entre fantasy et science-fiction : je demande à Cindy si elle pense que l'un est inclu dans l'autre. J'entends la question au sens de l'inclusion d'un ensemble dans un autre, tandis qu'elle interprête « inclusion d'éléments propres à un genre dans l'autre » : « Je verrais pas de la science fiction dans la fantasy [...] Tandis que par contre dans la science fiction, y'a vraiment de la fantasy. ». Ce qui donne lieu à une incompréhension mutuelle jusqu'à ce qu'elle explicite sa pensée.

> « Mais je trouve que ce n'est pas facile d'identifier la SF en tout cas pour ma part, parce que je n'en ai pas lu beaucoup. Et je trouve que ce n'est pas évident

5. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit.
6. Voir Partie II, chapitre 7, section sur le rapport à « l'objet livre ».
7. « Comment tu définirais la science-fiction ? Et la fantasy ? Le lien entre les deux ? ».
8. « Qu'est-ce que tu connais comme types ou sous-genres de romans de SF/fantasy ? Comment tu les décrirais ? ».

parce que tu as la SF où tu pars complètement, ouais tu n'as aucune forme d'humanité, t'es dans des vaisseaux spatiaux des machins, voilà ce n'est pas très facile. Tu en as d'autres comme *La Horde* qui sont quelque part assez ancrés dans la réalité, et puis bon bah tu as *Les Chats* qui est encore plus ancré dans la réalité. Je trouve que ce n'est pas évident » Cécile, 24 ans, documentaliste technique, licence professionnelle documentation numérique, père conducteur TGV, mère ergothérapeute.

« Alors, c'est... j'en ai certainement, après je sais pas... 'fin y'a des romans que j'identifie très très bien comme de la science fiction, type Asimov et tout, parce que c'est aussi reconnu et tout, voilà. Y en a d'autres où je sais pas trop si c'est de la SF. Et si je l'identifie comme ça, mon roman préféré ce serait Dune. Toute la série. Mais est-ce que c'est vraiment de la SF ? » Esther, 25 ans, étudiante en doctorat de géographie, master de géographie, père artiste et cuisinier, mère directrice de compagnie de danse.

« Fantasy, là par contre, je pense qu'on est vraiment plus dans l'imaginaire, sans forcément les sciences. Donc ce serait plutôt tout ce qui est magie, fantastique, tandis que ouais, science fiction, j'apporterais plutôt ça avec les machines, les planètes... les, tout ce qui est... sciences un petit peu... un petit peu trop réaliste pour moi, genre les clones... euh ouais, fiction y'a plus vraiment un monde imaginaire, avec des... des personnages vraiment imaginaires avec des pouvoirs, des personnages qui n'existent pas, genre les nains, les elfes, c'est pas très précis ce que je dis... (rires) »Cindy, 30 ans, assistante vétérinaire, école d'assistante vétérinaire, père routier, mère aide-comptable.

« Alors je dirais que du coup, c'est quelque chose de décalé. Qui a une base réelle, mais qui est totalement irréel après sur comment ça se passe, quelque chose qui fait rêver, et où y'a pas forcément la même notion du temps, ou de l'espace. Pas les mêmes règles... qu'on a dans la vie réelle ouais. Et où on est surpris au cours du livre quoi, c'est quelque chose de pas attendu. » Aurélie, 24 ans, assistante sociale, DUT carrière sociales, DEASS, père réparateur informatique et musique amplifiée à son compte, mère secrétaire d'un cabinet de comptables.

Le caractère foisonnant et varié des littératures de l'imaginaire est souvent cité comme une difficulté majeure face à l'entreprise de définition, aussi bien par les lecteurs et lectrices interrogés, comme Cécile ci-dessus, que par les spécialistes de science-fiction et fantasy avec qui j'ai eu l'occasion de discuter[9]. Ne pas avoir de connaissance théorique du genre, une vue d'ensemble, qui peut être acquise par une étude académique du domaine ou par une lecture intensive, s'avère également, pour elle comme pour d'autres jeunes lecteurs et lectrices, un obstacle à la capacité à définir. L'absence ou la faiblesse de compétences littéraires, notamment chez les lecteurs et lectrices les moins dotés en capital culturel, est alors compensée par

9. Libraires spécialisés et organisateurs de festivals.

le recours à des critères et catégories profanes pour parler de leurs lectures, comme Cindy qui s'attache aux thématiques abordées ou Aurélie qui oppose réel et irréel en évoquant un caractère « décalé ».

## 4.2 Catégorisations profanes

Qu'elles soient connues, maîtrisées, ou non, par les jeunes lecteurs et lectrices, les catégories éditoriales sont peu utilisées par les lecteurs et lectrices pour parler de leurs lectures. Si les termes de science-fiction ou fantasy reviennent fréquemment dans le discours des enquêté·e·s, leurs contours sont flous et mouvants, y compris parfois chez un même lecteur. Les maisons d'édition ou collections, en revanche, sont très peu citées pour leur ligne éditoriale, à l'exception des lecteurs et lectrices plus connaisseurs évoqués précédemment. Le recours aux sous-genres n'est pas systématique non plus, en dehors des réponses à la question portant sur ce point. Chez la majorité des lecteurs et lectrices interrogés, ces catégories savantes ne sont pas investies, et ils s'appuient sur d'autres critères, d'autres niveaux d'analyses pour raconter ce qui se joue dans leurs lectures.

### 4.2.1 Manque de pertinence des catégories éditoriales

À écouter les lecteurs et lectrices, définir des catégories et classer les titres apparait véritablement comme une spécificité de l'étude universitaire des œuvres. La plupart d'entre eux n'adoptent pas cette attitude de catégorisation, voire la rejettent quand il s'agit de leurs lectures personnelles[10] : « Moi j'ai jamais labellisé dans ma tête l'appartenance d'un roman à un genre » (Maxime), « Enfin dans mon esprit, je suis pas tout le temps à cataloguer, ça, ça, ça... » (Ophélie), « C'est compliqué de mettre des étiquettes » (Marina). Labelliser, cataloguer, étiquetter... autant de termes qui décrivent, presque péjorativement, la lecture et l'analyse littéraire des œuvres.

10. Le cas d'Ophélie, professeure de français, est intéressant à cet égard : si elle adopte un type de lecture savant et analytique face aux œuvres classiques étudiées en cours ou lues pour compléter ses connaissances, elle ne se pose pas ce genre de questions quand il s'agit d'un roman de science-fiction lu pour se détendre. Cette attitude n'est pas sans rappeler les pratiques culturelles dissonantes des individus de classes supérieures, et notamment des professeurs de lettres, mises en avant dans Bernard Lahire, *La culture des individus, Dissonances culturelles et distinction de soi*, Textes à l'appui, série Laboratoire des sciences sociales, Paris : La Découverte, 2004.

Mais cette attitude classificatoire, délaissée par la majoritée des lecteurs et lectrices, n'est pas attribuée qu'aux littéraires, comme en atteste la comparaisons avec les styles de musique qui est faite par par Marc et Maxime. La tendance à la taxinomie et à l'hyperspécialisation apparait ainsi plus comme une posture savante, perçue comme pédante ou snob par ces lecteurs et lectrices, et rejettée en tant qu'entrave au plaisir de l'écoute musicale, ou dans notre cas, de la lecture.

> « Fin ce que c'est l'anticipation j'ai pas regardé, j'ai pas cherché plus, les différents genres de la science fiction. Pour moi c'est vraiment un genre, c'est comme si tu demandais, comment tu définis un groupe de musique, genre je sais pas Iron Maiden ou Slipknot, moi je vais te dire c'est du métal, moi je fais pas du tout de distinction... j'écoute pas la musique ou je lis pas des livres pour les classer dans des genres, moi je vais pas m'embêter avec ce genre de choses. » Marc, 29 ans, sans emploi, niveau terminale, père agent caténaire SNCF et chef d'équipe, mère sans profession.

> « C'est ça, les gens mettent dedans ce qu'ils veulent, c'est exactement comme la musique. J'écoute de tout, mais alors est-ce que c'est du rock, est-ce que c'est du rap, est-ce que c'est du machin, j'en sais rien. Je sais que ça me plait. » Maxime, 21 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père chef de projet informatique et consultant en ressources humaines, mère manager évènementiel.

Enfin, il est nécessaire de souligner l'effet de la situation d'enquête, du fait même de poser la question, sur les réponses apportées par les lecteurs et lectrices à propos de la définition des littératures de l'imaginaire, de leurs différentes composantes et du lien entre celles-ci. Comme dans le cas des enquetes d'opinion critiquées par Pierre Bourdieu, poser ce type de questions « consiste précisément à mettre les gens en demeure de répondre à des questions qu'ils ne se sont pas posées » [11]. Céline précise ainsi que ce n'est pas le genre de questions qu'on se pose au cours de la lecture, ni même en parlant d'un livre à ses amis. Ainsi, nombreux sont les lecteurs et lectrices qui ne se posent jamais la question du genre du livre qu'ils ont entre les mains, le seul critère pertinent pour eux étant le plaisir que celui-ci est susceptible de leur apporter (ledit plaisir pouvant passer par des critères variables selon les individus : thématiques abordées, suspense, écriture agréable...).

> « Sur ce que c'est la science fiction ? Peut-être c'est le genre de questions que je me pose là parce que tu m'en parles, mais finalement c'est une question à

11. Pierre Bourdieu, « L'opinion publique n'existe pas », in : *Questions de sociologie*, Éditions de Minuit, Paris, 1984, p. 222–235.

laquelle je réponds avec mes mots à chaque fois que quelqu'un me demande ce que je lis. Donc, je me suis jamais trop... C'est tellement plus important pour moi ce qu'est le livre en soi, que la définition de la catégorie dans laquelle on peut le ranger... À chaque fois les catégories sont toujours trop vastes pour moi. C'est pas... Je vendrais pas *Ender's Game* en disant que c'est de la science-fiction point. Je dirais que c'est de la science-fiction, que c'est l'histoire d'un jeune garçon... Voilà. » Céline, 29 ans, pharmacienne, doctorat de pharmacie, père médecin, mère pharmacienne.

### 4.2.2 Catégories non savantes

L'appréhension du genre par les lecteurs et lectrices se base sur des catégories qu'on pourrait qualifier de « profanes », dans la mesure où elles diffèrent des catégories savantes que sont le genre et les sous-genres. Ces catégories profanes s'opposent aux catégories savantes à la manière des catégories enfantines de description de l'ordre social analysées par Julie Pagis et Wilfried Lignier [12]. Pour les lecteurs et lectrices, elles sont ainsi porteuses de plus de sens, aptes à mieux rendre compte de l'expérience de lecture, car elles s'appuient sur des éléments concrets, tandis que les catégories éditoriales ou littéraires sont plus flottantes pour les lecteurs et lectrices non « connaisseurs ». Une partie des catégories employées par les lecteurs et lectrices, en particulier lorsqu'il s'agit de décrire leurs goûts et quelles sont les œuvres qu'ils apprécient, s'appuient sur des éléments internes au texte, au premier rang desquels les thématiques abordées dans le récit. Celles-ci aident la quasi totalité des lecteurs et lectrices interrogés à catégoriser les titres, y compris ceux qui ont une meilleure maîtrise des catégories éditoriales.

« Ben de... fin je me suis jamais penchée dessus, mais je pense qu'il doit y avoir le genre robots, il doit y avoir le genre bioéthique, il doit y avoir... » Nadia, 23 ans, étudiante en master de géographie, agrégée de géographie, père sans emploi, mère hôtesse d'accueil.

« Ben... un peu, dans le sens, où moi mon père il lisait beaucoup de science-fiction, mais c'était quasiment tout le temps des livres où ça se passait dans l'espace. C'est clairement ça, tout dans l'espace. Alors que moi ce que j'ai lu, ça se passe pas dans l'espace. » Aurélie, 24 ans, assistante sociale, DUT carrière sociales, DEASS, père réparateur informatique et musique amplifiée à son compte, mère secrétaire d'un cabinet de comptables.

12. Wilfried Lignier et Julie Pagis, « Quand les enfants parlent l'ordre social : Enquête sur les classements et jugements enfantins », in : *Politix* 99.3 (2012), p. 23–49.

> « C'est un état littéraire, où l'auteur prend un peu de la réalité, en général, mais ça peut être avec rien à voir avec la réalité quand même, pour mélanger avec la fantastique, et faire une façon, peut-être futuriste, peut-être épique, peut-être n'importe quoi, et pour faire des histoires par rapport à ça. Et ça peut arriver à être science fiction avec l'amour, science fiction avec des questions philosophiques, etc. » Eduardo, 23 ans, étudiant en licence traduction et interprétariat, baccalauréat espagnol, père sans emploi, ancien employé de casino, mère femme de ménage.

Certains lecteurs et lectrices, comme Eduardo, ont également recours au type de récit pour établir des catégories (roman d'amour, roman philosophique). Les autres catégories profanes s'appuient sur des éléments externes au texte, comme le type de support, l'époque de rédaction des œuvres ou encore l'effet produit sur le lecteur. Ces éléments sont plus faciles à appréhender et ne nécessitent pas une analyse poussée du texte, ce qui peut contribuer à expliquer leur adoption par des lecteurs et lectrices non spécialistes du genre. Mais ils sont également pertinents comme outils d'analyse littéraire, ce qui explique que des lecteurs et lectrices plus connaisseurs puissent aussi s'y référer pour caractériser les œuvres, et comme éléments d'explication de leur contenu.

> « Bah je dirais que si je devais vraiment faire des sous-genres ce serait plutôt dans les genres, si c'est une saga, si c'est un roman, si c'est une nouvelle, si c'est une BD, si c'est... Parce que ça va obéir, pareil, à des... [...] Voilà des règles très différentes. Le médium, va forcément orienter, je trouve, comment ça va se dérouler etc... » Marlène, 23 ans, étudiante en préparation à l'agrégation de grammaire, master de lettres classiques, père kinésithérapeute, mère cadre infirmière supérieure en maison de retraite.

> « Ce que je trouve intéressant c'est que par rapport aux auteurs, à quelle époque ils écrivent, t'as des futurs qui sont différents. Si tu veux. Donc la version du futur de Asimov par exemple sera pas la même qu'un écrivain d'aujourd'hui, c'est ça que je trouve intéressant aussi. » Delphine, 21 ans, libraire dans une boutique de jeux et littératures de l'imaginaire, L1 de lettres modernes histoire de l'art, BP libraire, père professeur des écoles, mère professeure des écoles.

> « Tu veux que je définisse le genre en fait ? Ben... ben c'est une alliance de notre monde... et ben de l'évasion que je recherche en fait. » Marina, 29 ans, documentaliste en santé publique, licence de biologie et DUT documentaliste, père technicien supérieur à France Télécom, mère vendeuse.

### 4.2.3 Critères de classement profanes au sein des catégories éditoriales

À côté de l'utilisation de catégories profanes, on trouve également chez les lecteurs et lectrices un usage de certaines catégories éditoriales, plus faciles à appréhender, notamment l'opposition entre fantasy et science-fiction, mais qui ne s'appuie pas sur des critères purement textuels. Ainsi pour distinguer science-fiction et fantasy, si le recours à l'extrapolation scientifique est cité par certains des lecteurs et lectrices qui ont une meilleure connaissance du genre, comme Sébastien, la plupart d'entre eux font appel à des critères différents de ceux de l'analyse littéraire. Par exemple, la distinction entre passé et futur est souvent évoquée comme élément distinctif entre les deux composantes des littératures de l'imaginaires. On a ainsi d'un côté, des récits futuristes, de l'autre des récits situés dans le passé, semblables aux romans historiques, mieux identifiés. Le cadre temporel est effectivement un élément de caractérisation des deux genres de l'imaginaire, ce qui explique qu'il soit mobilisé également par des lecteurs et lectrices plus outillés, mais il ne permet pas de trancher définitivement, notamment dans le cas des uchronies ou des récits rétrofuturistes.

> « La fantasy ça va plutôt se tourner vers le passé, des trucs plus médiévaux avec, dans les deux cas de toute façon y'a des races un peu bizarroïdes, mais là, la science fiction va plus se tourner vers le futur, et plus des choses un peu intergalactiques. » Anaïs, 23 ans, sans emploi, projet de création d'entreprise de commerce, licence de lettres, père cadre ingénieur, mère démarcheuse téléphonique.

> « Je pense les space, les space opera, là j'en ai pas tellement en tête, ce qui me vient surtout en tête ça va être surtout les jeux vidéos où on voit en général un, c'est une esthétique très fonctionnelle, très lissée, qui se veut principalement utilitaire. » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

> « Ouais c'est vraiment une ambiance de science, de futur, d'inventions nouvelles, de voyages spatiaux. [...] Mais voilà, pour moi, vraiment c'est vraiment la, les boulons, je trouve que ça résume bien... » Morgane, 25 ans, vétérinaire, école vétérinaire, père chef d'équipe en maçonnerie, mère comptable.

Le cadre temporel, tout comme les thématiques abordées, apparaît comme un élément directement perceptible au cours de la lecture, et qui ne nécessite pas une analyse approfondie du texte. Il est largement utilisé par les lecteurs et lectrices, comme Anaïs ci dessus, pour catégoriser les œuvres en science-fiction et fantasy. Cette perception du cadre temporel est

souvent directe, intuitive, non basée sur une réflexion rationnelle, ce qui est illustré par l'emploi de termes comme « l'ambiance » chez Morgane, ou la référence à l'esthétique faite par Marie-Claire. Certains petits éléments très concrets peuvent ainsi devenir les indices et critères d'appartenance à l'une ou l'autre facette de l'imaginaire, comme les boulons évoqués par Morgane [13], ou la poudre, dont l'absence est une condition déterminante de la fantasy selon Thibault. Enfin certains lecteurs et lectrices préfèrent s'appuyer sur des jugements extérieurs, comme les prix obtenus, évoqués par Laurent, quand il s'agit de décider de l'appartenance générique d'un titre. En s'en remettant à l'avis des spécialistes, c'est un critère tangible qu'ils privilégient à leur propre perception de l'œuvre, évitant ainsi de devoir trancher par eux-mêmes.

> « *Dôme* de Stephen King, est-ce que ça compte comme science-fiction ? Oui ça a gagné le prix Locus du meilleur roman de science-fiction. C'est bon, ça compte comme science fiction. » Laurent, 23 ans, étudiant en école d'ingénieur, master d'informatique, père professeur des écoles, mère orthophoniste.

## 4.3 Des approches variables d'un genre mal délimité

Les contours des littératures de l'imaginaire étant flous, y compris au niveau littéraire ou éditorial, il n'est pas surprenant que les lecteurs et lectrices en aient des définitions variables. On retrouve ainsi chez les jeunes interrogé·e·s les différentes positions éditoriales : ouverture ou non à la fantasy, science-fiction décrite comme un genre basé sur la science, ou science-fiction décrite comme un genre réflexif, porteur d'analyses sur l'homme et sur la société.

> « La fantasy et la SF c'est quand même deux genres qui s'opposent, même si on a tendance – comme l'histoire et la géo en France. On colle ensemble alors que y'a rien à voir, la SF et la fantasy on s'est dit "oui, une littérature de l'imaginaire on colle ensemble". » Julien, 25 ans, assistant d'éducation et pigiste, classe préparatoire scientifique, master d'histoire, master métiers du livre, père ouvrier, mère en recherche d'emploi.

> « Non ouais, y'a des passerelles, après un moment, je pense que dans n'importe quel milieu artistique, que ce soit l'écriture, la musique, c'est obligé qu'il y a des passerelles à des moments, donc y'a forcément à un moment de la science fiction qui a éclaboussé sur l'héroic fantasy, qui a éclaboussé euh… C'est obligé qu'il y ait des passerelles. » Megane, 31 ans, galériste, master communication et gestion tourisme international, père ouvrier d'État, mère infirmière.

13. Elle cite ici la définition de la science-fiction donnée par Terry Pratchett, son auteur favori : « La science-fiction, c'est de la fantasy avec des boulons ».

> « Après moi j'aime bien de la SF un petit peu *borderline*, on va dire, que certaines personnes appellent pas SF finalement. Le coup de, les gens voyagent entre les univers, pour moi c'est un peu de la science-fiction finalement, pour d'autres ça sera ben non c'est de l'heroic fantasy. » Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

Une partie des lecteurs et lectrices, notamment parmi ceux qui maîtrisent le mieux les catégories littéraires, comme Julien ou Dylan, à travers leur métier de libraire, distinguent nettement la science-fiction et la fantasy. Pour Julien, il s'agit même de genres contradictoires, porteurs de « deux systèmes de valeurs qui s'opposent », tandis que Dylan souligne que si on range la fantasy dans le rayon science-fiction dans les librairies, « c'est bien que entre guillemets, enfin on peut le ranger que là ».

D'autres lecteurs et lectrices, comme Megane, font la différence entre science-fiction et fantasy, mais soulignent la proximité et le dialogue entre les deux. Enfin, pour les autres, qui constituent une majorité, la distinction entre les deux n'est pas si nette, et ils ont tendance à évoquer un continuum reliant les deux, en rivalisant d'images et de métaphores : « deux versants » pour Morgane, « la gauche et la droite d'une fresque » pour Philippe, ou encore des genres cousins, « qui se croisent aux fêtes de familles mais qui font leur vie le reste du temps » pour Marie-Claire. Olivier, par exemple, qui est physicien, classe en science-fiction la saga des *Princes d'ambre* de Roger Zelazny, qui met en scène des personnages voyageant entre des mondes, mais comprend que d'autres le rattachent à la fantasy. Pour lui, le récit se base sur un postulat scientifique, la théorie des univers multiples. Delphine, en s'appuyant sur ses connaissances de libraire, explicite le lien entre science-fiction et fantasy. Elle souligne que de nombreux auteurs de science-fiction écrivent de la fantasy et inversement, que les deux genres sont publiés dans les mêmes collections et que les récits hybrides se multiplient. Ainsi pour celle, « l'un ne va pas sans l'autre ».

Au delà de la question du lien entre science-fiction et fantasy, plusieurs approches de la science-fiction existent parmi les lecteurs et lectrices. D'un côté, ceux qui considèrent que la science-fiction doit se baser sur la rationnalité scientifique, et qu'il n'y a donc pas de science-fiction tant qu'il n'y a pas de science, comme l'explique Nadia, qui fait démarrer l'histoire du genre avec la science moderne. De l'autre côté, ceux qui reconnaissent que la science joue un rôle important dans la science-fiction, mais n'en font pas l'élément essentiel, le cœur du genre

étant la réflexion qu'il propose sur l'humanité, comme Amaury ou Gauthier. Ces différentes conceptions du genre peuvent être mises en lien avec les parcours variés des lecteurs et lectrices, qui trouvent des apports différents dans la lecture de science-fiction, comme nous le détaillerons dans la prochaine partie. Ainsi, pour Amaury, ou Gauthier, qui ont tous les deux suivi des études de sciences humaines et sociales, la lecture de science-fiction est l'occasion de réfléchir sur la société et sur l'humain par la projection dans un espace autre. Le cas de Nadia est à distinguer : bien qu'ayant suivi des études de sciences sociales (géographie), elle est fascinée par les découvertes scientifiques et possède une grande confiance dans le progrès. Cet émerveillement est à l'origine de l'évasion qu'elle trouve dans sa lecture de science-fiction d'où la place centrale qu'elle attribue à la science.

> « C'est une fiction. Qui mêle de la science. Au sens de la science contemporaine. Par exemple si ça se passe au Moyen Âge, si c'est genre une potion magique, pour moi c'est pas de la science. Donc en général ça se passe soit à notre époque soit dans le futur... ou non ça peut se passer par exemple dans l'époque où on estime qu'il y a de la vraie science. (rires) [...] Nan mais à partir de mi-dix-huitième quoi. Quand il s'agit plus de magie. Par exemple si y'a des expérience scientifiques au dix-neuvième siècle, ça marche. Mais voilà. Et puis je pense que c'est plus facile quand c'est dans le futur parce que ça reste du domaine du possible tu vois. » Nadia, 23 ans, étudiante en master de géographie, agrégée de géographie, père sans emploi, mère hôtesse d'accueil.

> « C'est une tentative de, quand même, voir un p'tit peu qu'est-ce que l'humanité deviendra dans le futur. De toute façon moi je trouve que la science fiction, oui est de la science quand même, mais je trouve que on parle principalement de l'humain. La science-fiction c'est l'humain dans le futur et quel effet auront les technologies sur l'humain. Voilà. » Amaury, 30 ans, sans emploi et gestionnaire bénévole dans une boutique de jeux, licence LLCE anglais, père employé d'imprimerie, mère hôtesse d'accueil.

> « Bah alors, il y a plusieurs SF, mais je dirais que c'est un, une manière de, une manière de parler du présent avec euh, on va dire, en se projetant dans le futur. C'est parler de l'humain toujours en imaginant, en s'imaginant dans des situations euh, différentes de celles d'aujourd'hui. Et justement, on parle de l'humain parce qu'il y a toujours un côté universel. » Gauthier, 26 ans, étudiant en master production et distribution cinéma, master stratégie des échanges culturels internationaux, père professeur d'histoire-géographie, mère psychologue scolaire.

On a souligné dans ce chapitre l'inégale maîtrise des catégories éditoriales par les lecteurs et lectrices, non pour porter un jugement sur les compétences des enquêté·e·s, qui font souvent preuve de recul sur leurs lectures et de capacités réflexives, mais pour souligner le manque de pertinence de ces catégories auprès d'eux. En effet, seuls les plus « connaisseurs » ont recours

aux éditions ou collections pour décrire leurs goûts, et même pour ceux là, la collection ou encore le sous-genre n'est pas un critère de choix déterminant. Comme dans le cas des lecteurs et lectrices de policiers[14], le bouche à oreille et les conseils de lecture ont souvent plus d'influence. On peut reprendre ici les mises en gardes formulées par Annie Collovald et Erik Neveu à la fin de leur cartographie de l'offre éditoriale : il importe de ne pas confondre le public visé par un éditeur ou une collection, et son public réel. En l'absence de données d'enquête précises sur les lecteurs et lectrices de chaque catégorie[15], on ne se hasardera pas ici à tenter d'attribuer un type de lecture à un type de public ou à un type de lecture[16], mais on s'attachera à analyser l'expérience de lecture et ses enjeux. On se penchera ainsi sur les raisons et manières de lire, sur les parcours de lecture des enquêté·e·s, avant de replacer la lecture dans une constellation plus large de pratiques culturelles, et de s'interroger sur les enjeux de la légitimation du genre pour sa réception.

14. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit.

15. On regrettera ici le manque de catégories de livres proposées dans les enquêtes Pratiques culturelles des Français, où science-fiction, fantasy, fantastique et horreur sont rassemblés en une même catégorie.

16. La sociologie de la réception a par ailleurs montré les limites de ce type d'association, voir notamment Isabelle Charpentier, « Pour une sociologie de la réception et des publics », in : *Comment sont reçues les oeuvres ? Actualités des recherches en sociologie de la réception*, sous la dir. d'Isabelle Charpentier, Paris : Créaphis, 2006.

# Deuxième partie

# DES LECTURES VARIÉES : RAISONS ET MANIÈRES DE LIRE SCIENCE-FICTION ET FANTASY

# Chapitre 5

# Lire de l'imaginaire : divertissement, évasion, émotions

Pourquoi lit-on de la science-fiction ou de la fantasy ? Quelles les raisons les lecteurs et lectrices de « littératures de l'imaginaire » donnent-ils pour expliquer leur goût pour ce type de textes ? Quels sont les différents types de lectures possibles de ces récits, et comment s'articulent-ils aux manières de lire ? Dans quelle mesure la matérialité du livre entre-t-elle en jeu au cours de la lecture ? Les raisons et manières de lire, qui seront abordées dans cette première partie, ne sont pas spécifiques aux littératures de l'imaginaire, mais correspondent à des phénomènes d'appropriations mis en évidence par la sociologie de la lecture et de la réception. Nous présenterons la façon dont elles s'incarnent dans la lecture de science-fiction et fantasy, en soulignant ce qui nous semble singulier au genre : une tension permanente, un équilibre délicat, entre imaginaire et réalisme.

La réception des textes est au cœur des travaux des théoriens de la réception et de l'École de Constance. Dans *Pour une esthétique de la réception*, Hans Robert Jauss souligne notamment les limites du formalisme qui, comme le décrit Jean Starobinski qui dans la préface de l'ouvrage « n'envisage la succession des codes, des formes, des langages esthétiques que dans l'univers séparé de l'art : à l'en croire, les systèmes littéraires, en se succédant, développent l'histoire propre des systèmes » [1]. Jauss invite ainsi à enrichir les approches esthétiques des œuvres, qui s'appuient sur des critères d'évaluation internes au champ littéraire et artistique

1. Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, op. cit., p. 11.

(lecture analytique du texte, intertextualité) par des approches « normales », qui s'appuient sur des critères d'appréciation issus des valeurs de l'expérience et de la vie quotidienne : « ni le lecteur moyen ni la critique traditionnelle ne prennent pour critère de leur jugement l'autonomie de l'art : au dessous de cette ligne de crête que constitue la réflexion esthétique, le poème est évalué par référence à l'expérience vécue ; on admire son authenticité, ou l'on déplore qu'il en manque » [2].

Dans la lignée des analyses littéraires, Pierre Bourdieu lie ces deux types de critères à deux grands ordres de dispositions en matières de goûts et de consommations de biens culturels, des dispositions esthétiques d'un côté (prise de distance avec l'objet consommé, connaissance du champ esthétique), et des dispositions éthiques de l'autre (appréciation de l'œuvre sur la base des valeurs mises en œuvre dans le groupe social auquel on appartient) : « Affrontés aux œuvres d'art légitimes, les plus démunis de compétences spécifiques leur appliquent les schèmes de l'ethos, ceux-là mêmes qui structurent leur perception ordinaire de l'existence ordinaire et qui, engendrant des produits d'une systématicité non voulue et inconsciente à elle-même, s'opposent aux principes plus ou moins complètement explicités d'une esthétique. Il en résulte une « réduction » systématique des choses de l'art aux choses de la vie, une mise entre parenthèses de la forme au profit du contenu « humain », barbarisme par excellence du point de vue de l'esthétique pure » [3]. Cette analyse en termes sociologiques permet de souligner le caractère socialement situé des réceptions esthétiques, qui nécessitent la mise en œuvre de compétences savantes, inégalement réparties parmi les individus, en fonction de leur capital et de leur parcours culturels : « Le détachement du regard pur ne peut être dissocié d'une disposition générale au « gratuit », au « désintéressé », produit paradoxal d'un conditionnement économique négatif qui, au travers des facilités et des libertés, engendre la distance à la nécessité » [4].

Dans la conclusion d'une enquête portant sur des portraits biographiques de lecteurs et lectrices et de leurs bibliothèques, Gérard Mauger, Claude Poliak et Bernard Pudal proposent une typologie des usages sociaux de la lecture, qui oppose lectures savantes et lectures « ordi-

2. Ibid., p. 289.
3. Pierre Bourdieu, *La distinction, Critique sociale du jugement*, Paris : Éd. de Minuit, 1979, p. 45.
4. Ibid., p. 58.

naires » (selon le terme de l'historien Robert Darnton [5]) : « À la lecture « pure » de l'esthète s'opposent par leur absence de distance, leur caractère intéressé, tant la lecture de divertissement, « plaisir sans pensée du naïf » , « plaisir sensible réduit à un plaisir des sens » que la lecture didactique vouée à l'acquisition méthodique et sérieuse de connaissances destinées à en faire usage, ou même la lecture de salut qui s'en remet, sans distance, aux prescriptions écrites pour s'initier à des arts de vivre et de penser et tenter de s'y conformer » [6]. Dans ces lectures ordinaires, de divertissement, didactiques ou de salut, le rapport au texte est immédiat, privilégiant le plaisir de lire, rapprochant le monde du texte du monde réel pour en apprendre quelque chose, ou pour contribuer à se construire par la confrontation à des expériences et à des modèles. Les lectures savantes correspondent au contraire aux manières de lire qui s'attachent à la forme du texte, à sa matérialité et à sa littérarité : « l'intérêt lettré pour le texte s'est progressivement déplacé du monde représenté vers le dispositif de représentation : l'analyse formelle du texte conçu comme machine linguistique et sémiotique a été peu à peu constituée en idéal-type de la lecture lettrée » [7]. Le rapport au texte est alors esthétique, et nécessite l'intervention d'outils d'analyse et une connaissance du champ littéraire dans lequel il se place pour s'en faire une opinion. Le terme de lectures ordinaires s'emploie ici sans aucun caractère péjoratif, mais bien au sens d'un mode de lecture habituel, en opposition aux lectures savantes, qui apparaissent elles, comme « extra-ordinaires » : « La lecture lettrée, inséparable de la situation scolastique, pour laquelle tout texte est invitation au déchiffrement d'un sens et qui voit dans l'exégèse, le commentaire, l'interprétation, la fin de toute lecture, n'est qu'un cas particulier dans l'ensemble des pratiques de lecture » [8].

C'est l'analyse des lectures ordinaires, autour de l'expérience de lecture, telle qu'elle est vécue par les jeunes interrogé·e·s, y compris dans sa matérialité, et des raisons de lire qu'ils invoquent, qui nous intéresseront dans cette partie. Les types de lectures savantes seront explorés plus en détail dans la cinquième partie, consacrée aux enjeux de légitimation du genre. Soulignons d'emblée que ces deux modes de réception ne sont pas exclusifs l'un de l'autre, mais peuvent se combiner de différentes manières selon les individus et leurs parcours

5. Robert Darnton, « La lecture rousseauiste et un lecteur « ordinaire » au XVIIIème siècle », in : *Pratiques de la lecture*, sous la dir. de Roger Chartier, Marseille : Payot & Rivages, 1985.
6. Mauger, Poliak et Pudal, *Histoires de lecteurs*, op. cit., p. 393-394.
7. Ibid., p. 422.
8. Ibid., p. 424.

culturels, comme le précise Jean-Pierre Esquenazi : « Une même spectatrice peut participer au pathos engendré par la narration proposée par le soap, puis adopter une attitude ironique ou moqueuse, avant de mettre en parallèle sa propre existence avec celle des personnages. Ainsi, la réception par le public est-elle particulièrement riche et détaillée » [9].

## 5.1 Sortir du quotidien : l'évasion

Dans leur typologie des usages sociaux de la lecture, Gérard Mauger, Claude Poliak et Bernard Pudal distinguent, à côté des lectures esthétiques (« lire pour lire »), trois types de lectures ordinaires : « lecture de divertissement (lire pour s'évader), lecture didactique (lire pour apprendre) et lecture de salut (lire pour se parfaire) » [10]. Ils décrivent la lecture de divertissement comme une recherche d'évasion : « Le divertissement dans et par la lecture induit un déplacement du monde social vécu au monde social représenté, du monde réel où le lecteur est pris au monde fictif où il se fait prendre, du monde du lecteur au monde du texte. C'est sans doute cette captation délibérée qui caractérise le mieux la lecture d'évasion par rapport à la lecture esthète dans la mesure où, pour satisfaire aux attentes, elle doit être abandon à la sensation immédiate, soumission aux affects, participation sans distance à l'illusion » [11]. Dans le cas des littératures de l'imaginaire, le divertissement et l'évasion sont les premiers motifs de lecture cités, d'autant plus que les récits se situent souvent dans un cadre spatial et/ou temporel différent du monde réel. Nous en interrogerons les différentes facettes dans ce chapitre.

### 5.1.1 Déconnecter, rêver, voyager

L'importance du divertissement dans la lecture de science-fiction ou de fantasy n'est pas à négliger, puisqu'il est mentionné par la totalité des lecteurs et lectrices interrogés. Si les lectures savantes ou les appropriations éthiques de la lecture sont inégalement réparties dans l'échantillon d'enquête, le caractère divertissant de ces récits fait véritablement l'unanimité, même si l'intensité de la pratique ou le statut accordé à ce type de lecture (« plaisir coupable »

9. Jean-Pierre Esquenazi, *Sociologie des publics*, Repères 366, Paris : la Découverte, 2003, p. 78.
10. Mauger, Poliak et Pudal, *Histoires de lecteurs*, op. cit., p. 394.
11. Ibid., p. 395.

pour ceux qui ont le plus fortement intégré les hiérarchies culturelles légitimistes, moment de détente innocent pour d'autres, élément nécessaire au bien-être pour les plus impliqués) peuvent varier. Ainsi, pour les lecteurs et lectrices interrogées au cours de cette enquête, lire des romans de littératures de l'imaginaire permet de s'évader. L'évasion est décrite au travers de différentes métaphores marquant notamment le déplacement, « sortir du quotidien », « voir autre chose », « voyager », « rêver », « s'émerveiller » ou encore « découvrir un autre univers », qui ne sont pas sans rappeler les mots de Michèle Petit dans son *Éloge de la lecture* : « si la lecture peut donner le sentiment d'une appartenance possible, elle procure aussi un sentiment d'appareillage : l'habitacle va se faire vaisseau, la cabane tapis volant. Le lecteur rompt les amarres, lâche tout, se laisse emporter » [12].

> « Ça... ça déconnecte en fait. Et ça c'est un truc que moi je recherche, je le sais, dans la lecture en général ou dans les séries ou dans les films, c'est que j'aime lire de l'*heroic fantasy* ou de la SF ou voilà... parce que j'aime sortir du monde, fin, aller dans un autre monde et voilà, me vider la tête du monde de, voilà. » Esther, 25 ans, étudiante en doctorat de géographie, master de géographie, père artiste et cuisinier, mère directrice de compagnie de danse.

> « Ben c'est magique ! Tu vois, c'est un monde, c'est possible quoi, c'est des scientifiques, ils font revivre les dinosaures. Tu vois quand t'es gamin, tu vois ça, tu te dis oh la la... » Nadia, 23 ans, étudiante en master de géographie, agrégée de géographie, père sans emploi, mère hôtesse d'accueil.

> « C'est une manière aussi de voyager, de se laisser aller dans un imaginaire, voilà, après je, justement l'imaginaire c'est aussi bien pour voyager et pas seulement se divertir. Et il en faut. Et du coup, ça me permet de, enfin je sais pas. [...] Voir autre chose, voilà c'est, et puis c'est aussi un prétexte, ça permet aussi de se distancier par rapport à notre époque. » Gauthier, 26 ans, étudiant en master production et distribution cinéma, master stratégie des échanges culturels internationaux, père professeur d'histoire-géographie, mère psychologue scolaire.

Ce décalage avec le quotidien, cette envie de découvrir d'autres horizons passe par différentes expressions, comme une « bouffée d'air » pour Marlène, une « soupape » pour Thibault, qui soulignent son caractère à la fois exceptionnel (« sortie du quotidien ») et circonscrit à un temps et lieu précis, celui de la lecture. Le monde représenté dans la fiction est perçu comme un autre monde, vers lequel s'opère un voyage, voyage de l'esprit, mais l'intérêt du jeu consiste à y croire [13], pour rendre possible le rêve, l'émerveillement, qui s'attache souvent aux univers représentés, s'ils sont agréables et accueillants, ou aux pouvoirs attribués

12. Michèle Petit, *Éloge de la lecture. La construction de soi*, Belin, 2016, p. 47.
13. La question du réalisme des univers représenté sera abordée dans le chapitre suivant.

aux héros, qu'ils soient d'ordre magique dans la fantasy ou d'origine technologique dans la science-fiction.

Le rêve déborde parfois du cadre de la lecture, et a alimenté, pour de nombreux lecteurs et lectrice, au cours de leur parcours, jeux et rêveries enfantines. Ainsi, ils sont plusieurs (Morgane, Marlène et Fabien) à me citer la même anecdote, celle d'avoir espéré, à l'occasion de leur onzième anniversaire, recevoir une lettre de l'école de sorcellerie Poudlard, ou de son équivalent français Beauxbâtons. Le jeune Harry Potter apprend de cette manière, dans le roman éponyme, qu'il appartient aux monde des sorciers qui lui était jusqu'alors inconnu [14].

> « Au moment de rentrer au collège, pendant l'été, on a reçu une enveloppe parcheminée, super bien écrite, pour Famille, avec écrit même pas des noms tu vois, pour Famille Durand. Je me suis dit « Oh la la mais non ! Je vais finir à Beauxbâtons » donc j'avais au moins lu, le quatrième tome, je pense. Ouais, et en fait, c'était une invitation à un mariage, qui était donc dans une enveloppe parcheminée, euh, oh j'ai été déçue hein ! (rires). Bon c'était un mariage, c'était un évènement heureux mais j'étais déçue hein ! Je ne serai pas une sorcière flûte ! » Marlène, 23 ans, étudiante en préparation à l'agrégation de grammaire, master de lettres classiques, père kinésithérapeute, mère cadre infirmière supérieure en maison de retraite.

La recherche de l'évasion, chez les lecteurs et lectrices interrogés, passe majoritairement par la projection dans un espace ou un temps différent, d'où leur goût prononcé pour les littératures de l'imaginaire. Chez les lecteurs et lectrices exclusif ou quasi-exclusifs de ce genre, comme Anne, Benjamin, Morgane, Romain, Céline ou Olivier, elle s'accompagne même d'un rejet de la littérature réaliste, trop proche du quotidien, de l'ordinaire vécu, et donc inapte à remplir cette fonction de divertissement dans le décalage au réel.

> « Moi la littérature blanche, enfin le côté le mec qui raconte son quotidien, moi ça ne m'intéresse pas, en fait, moi j'essaie de trouver dans mes lectures quelque chose qui me dépayse. » Morgane, 25 ans, vétérinaire, école vétérinaire, père chef d'équipe en maçonnerie, mère comptable.

> « Je lis surtout pour m'évader, donc… […] Ouais, du coup… si je me mets à, si ça me mets à me rappeller ma vie de tous les jours, ça perd un peu l'intérêt. » Romain, 21 ans, étudiant en master d'informatique, licence d'informatique fondamentale, père réalisateur et scénariste, mère ingénieure.

> « Moi si je lis un livre, c'est pas pour faire ce que je fais dans mon boulot. » Céline, 29 ans, pharmacienne, doctorat de pharmacie, père médecin, mère pharmacienne.

14. Lectrice assidue d'*Harry Potter* au cours de ma scolarité, j'ai moi-même expérimenté cette rêverie. On peut supposer qu'elle a été largement partagée par la génération de celles et ceux qui ont découvert les aventures du jeune sorcier avant l'entrée au collège et ont grandi en même temps que le personnage au fur et à mesure de la sortie des tomes.

> « Des univers réalistes, finalement, la littérature où y'a des univers bien réalistes m'intéresse moins. Peut-être parce que finalement, je la vois tous les jours, même si ça peut être des trucs, des bons livres, je suis bien d'accord, mais voir des trucs de science-fiction etc je trouve que c'est plus, ça stimule plus l'imagination, ou une forme d'imagination on va dire. » Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

Pour la majorité des lecteurs et lectrices interrogés, à l'instar d'Olivier, la lecture de science-fiction ou de fantasy, le contact avec des univers non réalistes, permet de faire travailler l'imagination. Loin d'être associée à une attitude enfantine ou superficielle, comme c'est souvent le cas dans les discours médiatiques sur ces genres, ou dans ceux émanant des instances culturelles légitimes [15], l'imagination est revalorisée dans les propos de ces lecteurs et lectrices comme quelque chose de positif. L'imaginaire apporte « un plus », un supplément par rapport au réel. Il est souvent décrit comme la condition de possibilité d'une prise de recul sur le monde réel, d'une réflexion critique, ce que nous verrons plus en détails dans le chapitre suivant, consacré aux lectures éthico-pratiques.

> « Euh... ben du coup, ça me... ça m'apporte une distraction. Mais c'est pas juste se distraire, pour se distraire et après on oublie quoi, ça m'apporte tout un univers, tout un imaginaire, et... et voilà. Ça, ça diversifie vachement... fin... en soi c'est bien de vivre dans le monde où on est etc, mais ça permet d'avoir quelque chose de plus diversifié dans la tête quoi. » Esther, 25 ans, étudiante en doctorat de géographie, master de géographie, père artiste et cuisinier, mère directrice de compagnie de danse.

> « J'vois clairement pas ça comme un échappatoire à la vie, à ma vie de merde. Non. J'aime bien ma vie, euh... Le jeu de rôle pareil, c'est, c'est pas pour m'échapper, c'est pour... Pour rajouter un truc, de l'imaginaire, du... Du cérébral dans ma vie, mais c'est pas vrai, c'est pas une échappatoire. » Julien, 25 ans, assistant d'éducation et pigiste, classe préparatoire scientifique, master d'histoire, master métiers du livre, père ouvrier, mère en recherche d'emploi.

Comme le souligne Julien, l'imaginaire ne doit pas être systématiquement attaché à l'idée d'échappatoire, comme le fait Alexandre Hougron : « Ce type de personnage - « bourré de complexes » dit-on dans le langage courant, ne sait de toute évidence pas « assumer » de façon à pouvoir s'intégrer parmi les « autres » et entretenir avec eux une relation « normale »

15. Alexandre Hougron évoque par exemple « un univers mental arrêté à l'âge pubère voire prépubère, une non-évacuation des scories de l'adolescence, qu'il importe à tout un chacun d'expulser au moment du passage dans la vie adulte et de ses indispensables mises au point », Hougron, *Science-fiction et société*, op. cit., p. 265.

(d'échange) : il préfère donc les « aliens » (virtuels) aux « humains » (réels) et la science-fiction constitue une stratégie de fuite nécessaire à son équilibre »[16]. Au contraire, pour la majorité des lecteurs et lectrices interrogés, la lecture de science-fiction et de fantasy ne constitue pas une fuite du réel, qui leur serait difficile à supporter, mais bien un ajout, un complément agréable. L'association de la lecture à une échappatoire n'apparait que dans le cas quelques lecteurs et lectrices (Igor et Thierry), chez qui se ressent par ailleurs un certain mal-être lié à des situations personnelles ou professionnelles difficiles. Et même dans ces cas spécifiques, d'autres usages et appropriations plus positifs de la lecture existent.

Au contraire, en cas de situation personnelle difficile, la lecture et notamment l'évasion peuvent apparaitre comme des ressources à mobiliser, plutôt que comme un refuge. C'est l'idée que défend Michèle Petit dans *Éloge de la lecture* : « les voyages lointains offerts par la lecture sont souvent dépréciés : ce serait le propre des enfants ou la consolation des femmes, là où elles sont exclues des affaires sérieuses – un opium, somme toute. C'est méconnaître l'importance de l'imaginaire. Pour agir sur le monde réel, on doit commencer par l'imaginer. L'imaginaire appelle une attitude créative, plus qu'une soumission à un état de fait ; il met en mouvement, donne à désirer. À partir de cet espace, de cette liberté intérieure découverte, maintenue ou retrouvée, l'idée peut venir de transgresser les limites assignées, d'être un peu plus sujet de sa vie, de se porter ailleurs, de se rebeller »[17]. C'est le cas de Marc, qui s'est retrouvé sans logement suite à la perte de son emploi, et vit dans un *squat* au moment de l'entretien. Il explique comment la lecture de science-fiction, ou plus largement de romans d'aventures, comme *Danse avec les loups* qu'il évoque ici, lui permet de s'aérer l'esprit, de se divertir à la fin de ses longues journées de recherche d'emploi, et constitue ainsi une alternative saine aux pratiques addictives du milieu dans lequel il évolue. Loin de constituer un paradis artificiel, la lecture lui permet de tenir le coup face aux difficultés et de se motiver à se battre pour s'en sortir.

> « Celui là je l'ai lu d'une traite, en une journée. Je m'y suis mis le matin, fin je l'avais trouvé dans un coin... [...] ben je pense aussi c'est le milieu où j'étais qui a joué. Parce que c'est vrai que dans le milieu *squat*, c'est surtout des gens qui fument à longueur de journée du shit, qui boivent toute la journée, et du coup, je trouve c'est un peu oppressant, parce que je fume et je bois pas du tout, enfin à part des cigarettes, et du coup, un livre sur les plaines, les indiens... des

16. Ibid., p. 267.
17. Petit, *Éloge de la lecture*, op. cit., p. 53.

> lieux... imaginer qu'un soldat, fin non c'est... un colon on va dire, vraiment ouvert d'esprit arrive dans une nature totalement inexplorée quoi. Fin le premier homme blanc quoi, à arriver aux USA, enfin l'Amérique du nord sans tous les buildings, sans rien comme ça, ça devait être grandiose quoi. M'aérer quoi. Je pense, sans m'en rendre compte, forcément ça m'a aéré l'esprit, plutôt que de voir des gens qui picolent sur leur matelas, qui font rien de leurs journées, qu'arrivent pas à s'en sortir. Du coup ça m'a aéré l'esprit, je l'ai lu d'une traite. » Marc, 29 ans, sans emploi, niveau terminale, père agent caténaire SNCF et chef d'équipe, mère sans profession. [18].

La science-fiction et la fantasy, par l'ouverture quasi-infinie des possibles qu'elle représentent, semblent particulièrement propices à devenir de telles ressources, comme le soulignent Frédéric Lebas et Wilfried Coussieu, dans l'introduction d'un numéro de *Sociétés* consacré à la science-fiction : « comment peut-on rendre compte du double mouvement dialogique qu'instigue la Sf ? À la fois celui de sécréter sans cesse de nouveaux horizons d'attentes, tout en invitant – sorte de logique double du désir humain – à combler l'écart esthétique entre ces mêmes horizons dévoilés et la sphère de la vie quotidienne ? C'est dans la béance de cet interstice, à bien des égards matriciel, que se loge le champ infini des possibilités relationnelles, ou conditions de possibilité d'émergence, entre les mondes fictionnels et nos réalités physiques » [19]. L'expérience fictionnelle contribue ainsi à décharger les lecteurs et lectrices concernés du coût cognitif des limitations de leur propre situation sociale, tout en la sublimant par leurs lectures.

### 5.1.2 Se plonger dans un monde riche et cohérent

Le caractère exotique, différent, décalé, du monde représenté dans la fiction par rapport au monde réel est, comme nous l'avons vu, une condition à l'évasion pour une partie des lecteurs et lectrices de science-fiction et fantasy interrogés. Mais l'évasion est d'autant plus réussie, et ce pour tous les types de lecteurs et lectrices (petits lecteurs et lectrices, grands lecteurs et lectrices, lecteurs et lectrices exclusifs ou non-exclusifs du genre) que le monde représenté est riche et détaillé. Ainsi, plus l'univers représenté est étoffé, cohérent, jusque dans ses moindres détails, plus l'immersion est facilitée, plus les lecteurs et lectrices « accrochent », se laissent

18. Nous avons fait ici le choix, comme pour d'autres citations, de reproduire intégralement les propos de l'enquêté, malgré leur longueur, plutôt que de les résumer, car ils nous semblaient particulièrement éloquents.
19. « (Science) Fiction », in : *Sociétés* 113 (2011), sous la dir. de Frédéric Lebas et Wilfried Coussieu, p. 5–118, p. 9.

prendre facilement au jeu de l'illusion romanesque[20]. Paradoxalement, en science-fiction et fantasy, l'imaginaire donne une impression de réalisme, de crédibilité, malgré sa distance affichée au réel.

> « Un livre où y'aurait vraiment que... deux trois personnages principaux et rien autour, 'fin, tout ce qui est familial, amical, 'fin tout ça, tout ce qui gravite autour, je pense que je m'en lasserais, je le lirais pas en entier.[...] Et je trouve que quand un, moi quand un livre il me plait, je le visualise, quitte à ce qu'après quand il soit adapté en film je sois déçue parce que c'est pas ce que j'imaginais, mais en tout cas je m'en fais une idée. C'est pour ça que ce qu'il y a autour c'est important. Les personnages secondaires. » Aurélie, 24 ans, assistante sociale, DUT carrière sociales, DEASS, père réparateur informatique et musique amplifiée à son compte, mère secrétaire d'un cabinet de comptables.

> « Si le personnage secondaire n'est pas, n'est pas crédible, c'est justement, ça peut casser un peu le bouquin, c'est pas, d'ailleurs la plupart du temps c'est des bouquins dont je ne me souviens pas, j'ai pas son nom, j'ai pas le nom des personnages mais je sais qu'il y avait un personnage secondaire, justement qui était, qui est pas crédible du tout, justement qui était un peu cliché, du coup, euh, ça me sortait du bouquin, chaque fois. Et du coup, ça le rendait pas crédible, l'univers n'était pas crédible. Donc du coup, j'adhérais, j'adhérais pas du tout. » Gauthier, 26 ans, étudiant en master production et distribution cinéma, master stratégie des échanges culturels internationaux, père professeur d'histoire-géographie, mère psychologue scolaire.

> « Et en fait, moi ce qui m'impressionne, c'est en fait, de créer un monde dans les moindres détails, mais que ce ne soit pas euh, ces détails le sujet de l'histoire mais que ce soit des détails mis au service de l'histoire. Et que ça rende tout ça crédible. » Sébastien, 26 ans, chargé de communication, BTS informatique, maîtrise communication et évènementiel, père ingénieur en informatique, mère assistante de direction.

L'œuvre de J. R. R. Tolkien, avec la trilogie du *Seigneur des anneaux*, *Le Hobbit* et les mythes fondateurs du *Silmarillion*, fait figure de cas exemplaire pour une grande partie des lecteurs et lectrices interrogés, qui le citent régulièrement en exemple de monde foisonnant, cohérent et prolifique. Cette œuvre concentre effectivement la plupart des critères mis en avant par les lecteurs et lectrices quand il s'agit de juger de la qualité d'un monde inventé : profondeur historique, mythologique de l'univers (présence d'une histoire, de mythes fondateurs antérieurs au temps du récit), géographie étendue et détaillée (symbolisée par la carte du monde imaginaire, souvent présente dans les livres), caractéristiques géo-politiques (relations entre les différents territoires ou planètes évoqués dans le récit), profondeur psychologique des

20. Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Paris : Gallimard, 1977.

personnages secondaires, qui ont leur propre histoire et leurs propres motivations, éléments de détail très travaillés (création de langues imaginaires, généalogie des personnages...).

> « Ce qui m'intéresse c'est que c'est des moments qui sont racontés, où il existe déjà des mythologies, par exemple dans Tolkien, le moment où ils sont c'est la fin du troisième âge et déjà y'a des choses qui pour les héros sont des mythes, alors que nous quand on le lit pour nous c'est une sorte de mythe aussi, et en même temps, eux-mêmes sont en train de créer un mythe, pour les générations futures. » Esther, 25 ans, étudiante en doctorat de géographie, master de géographie, père artiste et cuisinier, mère directrice de compagnie de danse.

> « C'est incroyable, il a créé une langue elfique, non mais c'est fou quoi, le mec a créé une langue ! » Marina, 29 ans, documentaliste en santé publique, licence de biologie et DUT documentaliste, père technicien supérieur à France Télécom, mère vendeuse.

> « Enfin vraiment, à terme, même moi je connais, ah cette planète c'est pour ceci, tu connais ses enjeux politiques, de chaque planète, à force, à terme, t'as vraiment un univers grand dans l'espace, mais aussi dans le temps, parce que ça s'étend de moins trois mille, ça s'étend sur trois mille ans ! Sur trois mille ans ! » Luc, 20 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père capitaine de gendarmerie, mère comptable et femme au foyer (à propos de *Star Wars*).

> « Tous ses univers, les personnages que tu as rencontrés une fois ils ont une vie à eux dans l'univers, c'est-à-dire que c'est pas des mecs artificiels qu'ont trois lignes de dialogue comme dans un jeu vidéo, qu'ils répètent en boucle quoi si tu vois c'que j'veux dire. C'est vraiment - t'as l'impression de croiser des individus. [...] C'est eux qui font la trame de l'univers quoi. » Julien, 25 ans, assistant d'éducation et pigiste, classe préparatoire scientifique, master d'histoire, master métiers du livre, père ouvrier, mère en recherche d'emploi.

Si les détails jouent un rôle essentiel dans la création du monde, leur foisonnement ne doit pas donner lieu à des incohérences, au risque de rompre l'illusion référentielle et l'immersion du lecteur dans le monde fictif. Le caractère cohérent de l'univers imaginaire est donc également un élément clé de l'évasion, puisqu'il rend possible l'adhésion du lecteur, au cours de sa lecture, au monde représenté. Pour parler de cette cohérence nécessaire, les lecteurs et lectrices filent la métaphore de la construction du monde fictif, avec des expressions comme « ça tient bien ensemble » ou « c'est bien ficelé ».

### 5.1.3 L'intrigue et le suspense

Parallèlement à l'évasion, au sentiment de voyage lié à l'immersion dans un monde fictif différent du monde réel, le divertissement passe également par le suspense ressenti au cours de la lecture, par l'intérêt pour l'intrigue. On rejoint ici les observations d'Annie Collovald et Erik Neveu à propos de la lecture de romans policiers : « L'un des bonheurs de lire un policier c'est d'être embarqué dans une histoire, et même une intrigue. Par-delà la diversité des sous-genres, il existerait une unité des lectures policières autour d'un contrat de lecture qui promet au lecteur de lui raconter une histoire avec un début, des rebonds, une issue. La narration est, presque au sens propre, un véhicule. Elle embarque le lecteur, le saisit, oblige – si du moins le livre est réussi – à ne plus lâcher le volume » [21]. De la même manière, dans le cas des littératures de l'imaginaire, la lecture est motivée et relancée par « l'envie de savoir ce qui se passe après », « d'être surpris ». Rebondissements et révélations constituent autant d'éléments scénaristiques qui happent les lecteurs et lectrices interrogés dans le monde fictif, qui leur permettent « d'accrocher ».

> « Y a beaucoup de rebondissements aussi, des trucs que t'apprends, franchement y'a des tas de trucs je m'en serais pas doutée, un personnage que t'apprends qu'en fait c'est pas celui là que t'imaginais et tout. Donc voilà, c'est vraiment super intéressant. » Sarah, 29 ans, sans emploi, licence arts du spectacle et cinéma, père serrurier, mère cadre commerciale.

> « Quand je suis arrivée au premier tiers du bouquin on va dire que j'étais dedans et plus ça va et plus j'ai envie de. Quand tu as des révélations au fur et à mesure... » Cécile, 24 ans, documentaliste technique, licence professionnelle documentation numérique, père conducteur TGV, mère ergothérapeute.

> « Ben par exemple dans les livres comme ça, que ça soit les *Harry Potter*, les *Game of Thrones*, y'a forcément des, y'a des batailles. Que ça soit à coup de baguette magique ou pas, mais c'est toujours décrit de manière assez... voilà on, c'est intense. On le vit, on s'imagine des choses spectaculaires. Assez... ouais, parfois un peu violentes, mais quand même. Y a beaucoup de personnes, on imagine que ça va vite... [...] Oui, oui, on s'imagine facilement. » Aurélie, 24 ans, assistante sociale, DUT carrière sociales, DEASS, père réparateur informatique et musique amplifiée à son compte, mère secrétaire d'un cabinet de comptables.

Le caractère spectaculaire, voire cinématographique des scènes d'action est souligné ci-dessus par Aurélie, qui exprime par ailleurs son intérêt pour les ressorts du scénario : « on sait jamais dès le début dans quel sens ça va aller », « ça finit jamais comme on pense ». Elle

21. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit., p. 171.

fait partie des rares lecteurs et lectrices qui ont pour habitude de lire les dernières pages d'un roman en début de lecture, et apprécie d'autant plus les histoires où cette pratique ne rompt pas le suspense et où le lecteur se demande jusqu'au bout « comment on va en arriver là ».

Comme dans la lecture de romans policiers, l'« intensité du plaisir de lire est souvent associée à des métaphores alimentaires, à une addiction » [22]. Ainsi, plusieurs lecteurs et lectrices, comme Rémy ou Romain, citent comme critère d'un bon roman le fait de le « dévorer », sans voir passer le temps de la lecture, ou encore, à l'instar de Marina, Delphine, Nadia, Anne, Igor, Benjamin ou Gauthier, l'incapacité à « lâcher » le livre avant de l'avoir fini, quitte à lutter contre le sommeil, voire à en oublier de dormir... ou même d'aller travailler.

> « Un bon roman de SF ou de fantasy, c'est que... tu arrives à la dernière ligne sans t'en être rendu compte. » Romain, 21 ans, étudiant en master d'informatique, licence d'informatique fondamentale, père réalisateur et scénariste, mère ingénieure.

> « Un bon roman ? Ah ben, c'est celui que j'ai pas envie de lâcher quoi ! » Marina, 29 ans, documentaliste en santé publique, licence de biologie et DUT documentaliste, père technicien supérieur à France Télécom, mère vendeuse.

> « Des fois où j'ai passé des nuits blanches aussi à lire, jusqu'à ce que je pleure de fatigue. [...] T'as pas envie de lâcher, après tu sens que t'es fatigué, que tu lis plusieurs fois le même paragraphe, mais tu dis, non je veux savoir la suite... » Igor, 24 ans, étudiant en LLCE japonais, baccalauréat, parents musiciens, vit avec sa belle-mère, psychologue.

> « Le troisième bouquin [*Hunger Games*], je l'ai lu en trois jours, dont la dernière moitié, en une nuit ! Et je crois que c'est une des seules fois que j'ai fait sauté le boulot pour ça en fait. Parce que j'ai lu, à six heures du matin je dormais toujours pas, il fallait que je finisse le livre. » Benjamin, 30 ans, conducteur de tramway, niveau terminale, père chauffeur poids lourds, mère assistante familiale.

La métaphore de l'addiction, qui compare la lecture à une véritable drogue, est fréquemment employée par les très grands lecteurs et lectrices, comme Amaury ou Marie-Claire.

> « Y a des fois je me dis faudrait que je lève un peu le pied. En fait surtout, c'est y'a des fois, quand j'aime un livre qui me passionne vraiment, c'est que je suis physiquement incapable de le lâcher, c'est-à-dire que je vais faire la cuisine, je mets le bouquin devant qui va m'occuper, je l'emmène avec moi aux toilettes et dans le bain... et y'a des fois je me dis, bon, ça fait un peu accro qui veut pas lâcher sa dose. » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

22. Ibid., p. 175.

> « Le problème c'est que j'tombe vite à court. [...] Tant qu'le livre dure, après, y'en a plus, après c'est le manque (rire). Ça donne l'impression que j'parle de drogue. » Amaury, 30 ans, sans emploi et gestionnaire bénévole dans une boutique de jeux, licence LLCE anglais, père employé d'imprimerie, mère hôtesse d'accueil.

L'attente de la sortie du tome suivant peut alors devenir une véritable « torture », évoquée par Nadia ou Céline, d'autant plus que le suspense est alimenté par des *cliffhangers*, « terme provenant des serials, films en série américains qui s'achevaient sur des scènes au suspense haletant pour amener le spectateur à venir voir la suite au cinéma, avec l'exemple emblématique du héros suspendu dans le vide, accroché au bord d'une falaise » [23]. Depuis les feuilletons romanesques du dix-neuvième siècle jusqu'aux épisodes de la série *Plus belle la vie* analysés par Muriel Mille, la scène finale « incite, par les interrogations laissées en suspens, le spectateur à revenir le lendemain. Ce procédé est commun autant au roman feuilleton qu'au soap opera » [24].

> « La fin du deuxième tome c'est un truc du genre, il avait pris sa décision, trois petits points ! Tu sais même pas ce que c'est. C'était atroce ! » Céline, 29 ans, pharmacienne, doctorat de pharmacie, père médecin, mère pharmacienne (à propos de *À la croisée des mondes*).

### 5.1.4 Immersion et oubli du texte support

Dans leur analyse de la lecture de divertissement, Gérard Mauger, Claude Poliak et Bernard Pudal soulignent la façon dont elle s'oppose à la lecture esthète dans son rapport au texte. Là où la lecture savante privilégie la distance réflexive, le plaisir de la forme, le lecture de divertissement se base sur une immersion dans le monde fictif qui fait abstraction du texte support : « D'abord, l'évasion suppose que ni la syntaxe ni la sémantique ne soient un obstacle à la compréhension : de ce point de vue, un livre « bien écrit » est un livre « facile à lire » Donnant à voir le monde représenté « comme si on y était », trompe-l'œil réussi dissimulant l'écran des mots, le texte « transparent » s'annule alors comme tel » [25]. Le texte peut en effet poser problème dans sa matérialité : pour une évasion réussie, il doit se laisser oublier au profit de la fiction, permettant au lecteur d'« entrer » dans le monde représenté.

23. Muriel Mille, « Rendre l'incroyable quotidien, Fabrication de la vraisemblance dans Plus belle la vie », in : *Réseaux* 165.1 (2011), p. 53–81, p. 58.
24. Ibid., p. 58.
25. Mauger, Poliak et Pudal, *Histoires de lecteurs*, op. cit., p. 396.

> « Mais c'est aussi la fluidité des phrases, le fait que ça soit pas comme dans le *Trône de fer* des phrases de trois kilomètres de long... [...] Ouais, les phrases trop longues, ouais... *Seigneur des anneaux* il fallait quand même être bien... parce que c'est pareil, il avait tendance à faire des phrases assez longues, et il fait énormément, énormément de descriptions... et quand y'a trop de descriptions, ça devient un peu difficile. » Cindy, 30 ans, assistante vétérinaire, école d'assistante vétérinaire, père routier, mère aide-comptable.

> « Pour reprendre l'exemple classique du Asimov, moi j'ai un peu du mal des fois, il écrit vraiment comme si... 'fin il faisait une notice de quelque chose, c'est un peu compliqué, voilà, du coup ça, ça peut un peu me gêner. » Fabien, 23 ans, étudiant en école d'ingénieur, master de mathématiques, père cadre technique, mère institutrice.

> « À part les *Game of Thrones*, où je me suis dit mince, j'ai une licence de lettres et y'a des mots que je connais pas, j'ai fait du français médiéval, j'ai fait du français de tous les siècles depuis le seizième, et y'a des mots que je ne connais pas ! » Anaïs, 23 ans, sans emploi, projet de création d'entreprise de commerce, licence de lettres, père cadre ingénieur, mère démarcheuse téléphonique.

> « Quand y'a beaucoup de mots complexes, y'a des livres des fois, le vocabulaire, il est pas forcément accessible à tout le monde. Et c'est vrai que de devoir toutes les cinq minutes, chercher ce que veut dire un mot... » Aurélie, 24 ans, assistante sociale, DUT carrière sociales, DEASS, père réparateur informatique et musique amplifiée à son compte, mère secrétaire d'un cabinet de comptables.

Différents éléments textuels peuvent ainsi faire obstacle à l'immersion des lecteurs et lectrices interrogés : des descriptions trop nombreuses ou trop longues, un vocabulaire trop compliqué, une narration au rythme insuffisamment dense, un style d'écriture trop soutenu, difficile à comprendre, ou au contraire, trop simpliste pour les lecteurs et lectrices les plus chevronnés. Des caractéristiques structurelles du récit peuvent également freiner l'adhésion au monde fictif, en rendant la lecture moins fluide, comme des intrigues trop complexes et difficiles à suivre, ou encore des effets élaborés, perçus comme pertubants, de construction du récit. Par exemple, dans *La Horde du Contrevent*, citée par Cécile, le récit est pris en charge par une vingtaine de personnages différents, et le narrateur change à chaque paragraphe. Un symbole graphique accompagne l'alinéa, associé à un personnage, et permet de repérer « qui parle ». Ce dispositif particulier requiert un temps d'adaptation, l'usage d'un marque page - dictionnaire des symboles, et un niveau de concentration plus élevé dans la lecture. De la même manière, Cindy se dit déstabilisée dans sa lecture des *Héritiers de Camelot* par les fréquents changements de lieux qui interviennent dans le récit, et Aurélie a également du

mal à se faire à la multiplicité des narrateurs du *Trône de fer*. Certains procédés littéraires, qui ont justement pour effet d'annuler l'illusion référentielle, contribuent à « faire sortir » le lecteur du monde fictif, comme l'intervention de l'auteur, exprimant son point de vue dans le récit, évoqué par Sarah, ou l'intervention d'un personnage qui brise délibérément le quatrième mur [26] pour s'adresser au lecteur, comme Deadpool, cité par Luc.

Les spécificités de certains textes de science-fiction peuvent être perçues comme des difficultés au cours de la lecture : ainsi, les descriptions trop techniques, l'emploi de termes trop spécifiques ou spécialisés, sont souvent des obstacles, notamment pour les lecteurs et lectrices non scientifiques. Ainsi, les textes de *hard science fiction* sont décrits comme arides ou difficile à aborder par Nadia, Morgane ou Perrine. Même les lecteurs et lectrices de formation scientifique n'y trouvent pas toujours leur compte : c'est le cas de Fabien ou Jérémie, soit parce que les sujets abordés n'appartiennent pas à leur champ de connaissances, soit parce que la science représentée est trop futuriste ou pas assez cohérente pour eux. Enfin des éléments externes au texte peuvent jouer dans la capacité des lecteurs et lectrices à s'immerger dans le monde fictif, comme les conditions de lecture : il est ainsi plus facile de se plonger dans un récit complexe le soir, au calme dans son lit, que dans les couloirs du métro.

En regardant de plus près quels textes sont cités comme faciles, ou difficiles par les jeunes interrogé·e·s, on constate que ceux-ci sont très variables selon les lecteurs et lectrices, un même texte, comme *Le Seigneur des anneaux* ou *Le Trône de fer*, pouvant être cité comme facile ou difficile par des lecteurs et lectrices différents. Gérard Mauger, Claude Polial et Bernard Pudal soulignent l'importance de l'adaptation du texte au niveau du lecteur, pour une immersion réussie : « le niveau de complexité syntaxique et sémantique du texte doit être adapté aux compétences du lecteur : un texte trop « difficile » découragera le lecteur malhabile, comme un texte trop « simple » provoquera l'ennui du lecteur plus averti » [27]. On retrouve tout à fait ces conclusions parmi les lecteurs et lectrices de science-fiction et fantasy interrogés. En effet, les lecteurs et lectrices qui ont une plus grande familiarité avec l'écrit (celles et ceux qui lisent beaucoup, qui ont suivi des études supérieures, notamment en filières littéraires), comme Thibault, Mégane ou Marie-Claire, ressentent moins les difficultés liées

26. Notion inventée par Diderot, mur imaginaire séparant le public de la scène au théâtre : « Imaginez sur le bord du théâtre un grand mur qui vous sépare du parterre : jouez comme si la toile ne se levait pas », Denis Diderot, *Discours sur la poésie dramatique*, 1758.

27. Mauger, Poliak et Pudal, *Histoires de lecteurs*, op. cit., p. 396.

à un style d'écriture soutenu ou à un vocabulaire recherché, au contraire, ces derniers sont même plus souvent pertubés dans leur lecture par une écriture perçue comme de moindre qualité littéraire. Cependant, certaines « ruses de lecteurs » [28], comme le fait de sauter des passages, permettent de favoriser l'immersion en atténuant les obstacles textuels.

> « Si c'est trop lourd ça me gonfle [...] quand j'ai vraiment envie de lire, j'ai tendance à lire du coup en diagonale un peu, je saute des passages clairement, j'ai pas une lecture super attentive, j'ai envie d'aller à l'essentiel. [...] Et c'est les trucs que j'aime bien, j'essaie de les lire vite. Ce qui implique sauter, des passages que je zappe, quasiment involontairement quoi. Parce que c'est descriptif, je sais que ça va être descriptif, je sais que ça va rien m'apporter et que ça va pas faire avancer l'histoire, et du coup je lis vraiment vraiment en diagonale le passage. » Laurent, 23 ans, étudiant en école d'ingénieur, master d'informatique, père professeur des écoles, mère orthophoniste.

## 5.2 Rire et pleurer : aspects émotionnels de la lecture

### 5.2.1 Le rire, ressort du divertissement

Avec l'immersion du lecteur dans le monde fictif, la lecture devient l'occasion de ressentir toute une palette d'émotions, du rire aux larmes. Fanny Renard, dans son enquête sur les lectures des lycéens, qualifie ainsi de participative cette lecture qui « consiste à éprouver des réactions et expériences lectorales » [29]. Le rire suscité par la lecture de science-fiction et fantasy, dont nous allons étudier les ressorts dans un premier temps, constitue un élément manifeste du divertissement. L'humour, les aspects comiques, ne sont pourtant que rarement cités comme raison de lire ce type de récits par les lecteurs et lectrices interrogés. Certains d'entre eux, comme Morgane, regrettent même que la science-fiction ne soit pas un genre particulièrement drôle, à l'exception de quelques œuvres spécifiquement parodiques ou humoristiques, comme *Le guide du voyageur galactique* de Douglas Adams ou *Les annales du disque-monde* de Terry Pratchett. Ils ne sont que quelques uns, comme Marie-Claire, Anne, Thierry ou Céline, à se décrire comme « bon public », et à parfois éclater de rire au cours de leur lecture, suscitant la surprise de leur entourage. Néanmoins, si tous ne se mettent pas à rire aux éclats, nombreux sont les lecteurs et lectrices qui rencontrent des choses drôles au

28. Ibid., p. 396.
29. Fanny Renard, *Les lycéens et la lecture : Entre habitudes et sollicitations*, Rennes : PU Rennes, 2011, p. 104.

cours de leur lecture, qu'il s'agisse de situations décalées, de personnages amusants, de jeux de mots ou de détournements des codes.

> « Alors, en fait, y'a pas beaucoup d'humour en SFFF (rires), c'est un petit peu déprimant, c'est ça qui est si rafraîchissant chez Pratchett d'ailleurs. » Morgane, 25 ans, vétérinaire, école vétérinaire, père chef d'équipe en maçonnerie, mère comptable.

> « Des fois je vais être assis sur le canapé, mon petit copain va être sur son pc sur la table, et au milieu du silence il va m'entendre ricaner toute seule... » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

Les rires, comme le souligne Laure Flandrin, « sont aussi les traces d'un rapport au monde social et de représentations incorporées de ce monde » [30]. Elle précise : « Il vaut comme acte de positionnement relatif et comparatif d'une identité sociale propre en ce qu'il est une certaine façon de juger des situations comiques qui se présentent à nous et de catégoriser les personnages pris dans ces situations » [31]. Ainsi, « Une enquête sociologique menée aux Pays-Bas [32] conclut en ce sens que l'action de la variable statutaire de la classe est massivement déterminante en matière de rire et fait contraster un rire d'en haut, caractérisé par l'usage de l'ironie et de l'absurde, et un rire d'en bas, caractérisé par la valorisation de la convivialité comique » [33]. Les objets et les causes du rire étant socialement situés, il est intéressant de se demander qui rit de quoi.

Le comique burlesque, les situations de farce, constituent un premier facteur humoristique cité par les lecteurs et lectrices. Christine Détrez et Olivier Vanhée notent dans le cas des mangas que « le comique de dégradation burlesque, très présent dans les shonens d'aventure et d'action, met en scène des personnages ridiculisés, par leur maladresse et leur bêtise. Dans la dramaturgie des mangas shonens, le héros est souvent un adolescent maladroit, naïf et dépourvu d'expérience » [34]. C'est également le cas dans les récits de science-fiction, et surtout de fantasy, qui mettent fréquemment en scène des jeunes gens sous la forme de

30. Laure Flandrin, « Rire, socialisation et distance de classe. Le cas d'Alexandre, « héritier à histoires » », in : *Sociologie* 2.1 (2011), p. 2.
31. Ibid., p. 3.
32. Giselinde Kuipers, « Humour Styles and Class Cultures : Highbrow Humour and Lowbrow Humour in the Netherlands », in : *The Anatomy of Laughter*, sous la dir. de Toby Grafitt, Edith McMorran et Jane Taylor, Oxford : Legenda, 2005.
33. Flandrin, « Rire, socialisation et distance de classe. Le cas d'Alexandre, « héritier à histoires » », op. cit., p. 3.
34. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 161.

récits d'initiation. Cindy évoque ainsi la jeune héroïne des *Ailes d'émeraude* et ses chutes à répétition, sujettes aux moqueries du personnage adjuvant, tandis que Mathilde pense aux Hobbits chez Tolkien, archétypes de personnages bons vivants, qui se soucient plus de leur prochain repas que de la nécessité de sauver le monde, et ce décalage est à l'origine de nombreux quiproquos et distorsions comiques. Ce type de rire peut se faire auto-dérision quand les lecteurs et lectrices s'identifient aux personnages maladroits, et rient ainsi de leurs propres faiblesses.

> « Ouais, généralement dans les *Ailes d'émeraude*, par exemple, y'a plein de situations où elle se retrouve un petit peu… où elle chute, où elle tombe, où l'autre, le personnage se fout un petit peu de sa gueule, voilà. Tous ces trucs là, qui pourraient arriver dans la vie, ça c'est assez marrant. » Cindy, 30 ans, assistante vétérinaire, école d'assistante vétérinaire, père routier, mère aide-comptable.

> « Je pense que, y'a des sagas qui… qui peuvent jouer effectivement sur le comique de situation, même si c'est des sagas très sérieuses. Ben les Hobbits par exemple dans *Le Seigneur des anneaux*, qui sont effectivement décalés parfois par rapport à ce qui se passe, et c'est un facteur comique, clairement. » Mathilde, 29 ans, étudiante en master de pharmacie industrielle et chargée de recherches cliniques, études de sage-femme, licence de biologie, père médecin généraliste, mère médecin neurologue.

L'absurde, le non-sens, qu'on peut mettre en lien avec le comique de situation, mais sous une forme poussée à l'extrême, est fréquemment mentionné par les jeunes interrogé·e·s, notamment dans le cadre des récits humoristiques de Douglas Adams ou Terry Pratchett, dont il constitue le ressort comique principal. Le rire y est toutefois subordonné à une exigence de cohérence, évoquée par Céline : c'est le caractère systématique et homogène de l'absurde qui crée le rire, chez des lecteurs et lectrices qui ont tendance par ailleurs à rejeter les éléments irrationnels isolés du côté de l'incohérence et de l'obstacle à l'immersion.

> « Ah ben ce qui me plait dans ça, c'est le côté totalement déjanté de l'histoire. C'est ça qui me plait, c'est vraiment le côté totalement illogique, totalement irrationnel, mais c'est ça qui est sympatique. C'est… comment faire tenir un monde irrationnel. [...] Voilà. C'est pour ça que j'aimais bien. Ça c'est des livres qui m'ont beaucoup fait rire. » Céline, 29 ans, pharmacienne, doctorat de pharmacie, père médecin, mère pharmacienne.

Autre aspect du comique situationnel, les renversements de situation, où les relations de dominations habituelles sont subverties de manière carnavalesque, pour reprendre le terme de Mikhaïl Bakhtine. Exemplifiée par le carnaval médiéval, cette notion désigne une inversion

temporaire des normes et valeurs sociales : « À l'opposé de la fête officielle, le carnaval était le triomphe d'une sorte d'affranchissement provisoire de la vérité dominante et du régime existant, d'abolition provisoire de tous les rapports hiérarchiques, privilèges, règles et tabous » [35]. La description de personnages puissants dans des accoutrements ou des situations ridicules provoque ainsi le rire des lecteurs et lectrices : par exemple ce Pape Zinedine Premier, vêtu de jeans et de baskets, dans *Le Successeur de Pierre* de Jean-Michel Truong, évoqué par Sarah, ou encore cet officier militaire qui file à l'anglaise au milieu de la bataille, dans *Shadow Campaign* de Django Wexler, cité par Amaury.

> « À un moment ils sont en bataille, et le, l'officier supérieur de l'héroïne, en gros se barre comme une, voilà, et quand elle doit faire son rapport, comme on est dans la hiérarchie militaire on n'a pas le droit de dire... (rire) « il s'est barré comme une lopette », voilà, elle fait « oui, manifestement il était très pressé de donner son rapport ». » Amaury, 30 ans, sans emploi et gestionnaire bénévole dans une boutique de jeux, licence LLCE anglais, père employé d'imprimerie, mère hôtesse d'accueil.

L'intérêt pour cet humour qui renverse l'ordre social établi, et notamment les positions de pouvoir, peut être mis en lien avec des espérances sociales déçues. Dans les cas de Sarah, et Amaury, en recherche d'emploi malgré des études supérieures (licence art du spectacle/cinéma et licence d'anglais), il s'agit de jeunes qui n'ont eux-mêmes pas trouvé leur place dans le monde professionnel. L'humour absurde peut également être mis au service d'une satire de la société, comme le met en évidence Marina.

> « Y a un espèce de peuple dans *Le Guide du voyageur galactique*, qui s'appelle les Vogons. Qui sont très administratifs, qui ne peuvent rien faire, sans avoir des papiers, et des signatures en trois exemplaires, c'est vraiment pour se moquer de l'administration, voilà. [...] Ouais ça ça me fait rire. Ça me fait délirer. Il est très fort. » Marina, 29 ans, documentaliste en santé publique, licence de biologie et DUT documentaliste, père technicien supérieur à France Télécom, mère vendeuse.

En haut de l'échelle des légitimités du comique, certains types d'humour nécessitent des compétences lectorales pour être appréciés : c'est le cas des jeux de mots, qui sont plus souvent cités par les lecteurs et lectrices au capital culturel élevé, qui s'amusent des réparties subtiles des personnages ou de leurs bons mots. Parfois, le jeu de mot engendre la narration, comme dans *Space Opera* de Jack Vance, mentionné par Morgane, où l'auteur prend l'intitulé du

35. Mikhail Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Gallimard, Paris : Gallimard, 1982, p. 18.

sous-genre (récit d'aventures spatiales) au sens littéral, en décrivant un opéra qui se déplace de planète en planète... La capacité de décryptage des lecteurs et lectrices est d'autant plus nécessaire dans le cas de détournements des codes du genre. Ceux-ci ne sont effectivement perceptibles que par les lecteurs et lectrices qui maîtrisent ces codes, par leur familiarité avec le genre (via des lectures nombreuses et/ou une formation littéraire), et peuvent ainsi s'en amuser.

> « Pratchett ce qui est marrant c'est que ça tourne en dérision tous les codes que tu as l'habitude de voir, où tu as l'aventurier qui va sauver sa princesse, et là c'est une espèce de grosse barbare, la peau verte, ou à l'envers le mage qui est censé être super puissant, qui est en fait totalement nul, des trucs comme ça, ou des espèces de batailles épiques, et ce qui va être intéressant c'est de savoir est-ce qu'ils ont signé le bon formulaire ou n'importe quoi... des détails absurdes qui créent au milieu d'une situation... ça suit suffisament les codes pour que tu te sentes dans un truc de fantasy, mais en même temps ça rajoute des éléments. » Fabien, 23 ans, étudiant en école d'ingénieur, master de mathématiques, père cadre technique, mère institutrice.

> « Dans *Lanfeust* y'a un moment il dit "Que la force soit avec toi", ben voilà c'est drôle quoi. Parce que c'est marrant de voir dans un univers, un appel à un autre univers que tu connais. » Anne, 23 ans, webmaster et community manager, licence information communication et formation webmaster, père ingénieur et directeur d'école d'infographie, mère conseillère Pôle emploi.

### 5.2.2 Pleurer, être ému

Si la lecture est l'occasion de rire et de s'amuser, elle peut aussi faire pleurer les lecteurs et lectrices de science-fiction et fantasy. En effet, la quasi-totalité des jeunes interrogé·e·s affirment ressentir des émotions au cours de leur lecture, qu'elles soient positives ou négatives. Cependant, tous ne sont pas touchés par les mêmes éléments, ne sont pas émus de la même façon ou avec la même intensité. Certains, comme Maxime, Amaury et dans une moindre mesure Jessie, affirment ne pas ressentir d'émotions particulières en lisant. Pour Maxime, l'absence d'émotion est liée à un rapport distancié au texte, à une faible identification aux personnages. Selon Amaury, s'il n'est plus souvent ému, c'est parce qu'il a « trop lu » : « C'est le, le, le revers de... de l'expérience, c'est que, maintenant pour me toucher [...] il faut arriver à me faire lire quelque chose que je n'ai encore jamais vu d'une façon ou d'une autre, ça devient très difficile vraiment... ». Pour Jessie, c'est une question de médium : elle explique ressentir plus d'émotion via la forme cinématographique que littéraire.

Malgré ces exceptions, une large majorité des lecteurs et lectrices affirment être émus au cours de la lecture. Les manifestations d'émotions sont diverses, et varient notamment selon le genre des personnes interrogées. Comme l'ont observé Christine Détrez et Olivier Vanhée à propos de la lecture de mangas, « Cette autre forme de lecture participante, qui engage ainsi des réactions physiques, est récurrente dans les entretiens. Affirmée et assumée par les filles, sa déclaration est également présente, dans une moindre mesure, chez les garçons, tant s'y jouent évidemment des normes sociales de la masculinité [36]. De la même manière, dans le cas des littératures de l'imaginaire, les déclarations ouvertes à ce sujet sont majoritairement féminine. En effet, près de la moitié des jeunes femmes interrogées (Céline, Anne, Anaïs, Marie-Claire, Megane, Marina, Marlène, Delphine, Morgane) déclarent qu'il leur arrive de verser des larmes au cours de la lecture, contre seulement deux des jeunes hommes interrogés (Thierry et Thibault). De plus, le vocabulaire et les modalisations employés pour caractériser les pleurs varient selon le genre : ainsi, Thibault « a parfois la larme à l'œil », tandis que Megane peut « chialer comme un bébé » et Morgane « pleurer toutes les larmes de [son] corps ».

> « J'ai pleuré comme tout le monde à la mort de Dumbledore, de Sirius Black... oui ça m'arrive souvent... surtout quand y'a des personnages auxquels tu t'attaches beaucoup, qu'on fait souffrir, ou... qui meurent. Ça arrive. » Delphine, 21 ans, libraire dans une boutique de jeux et littératures de l'imaginaire, L1 de lettres modernes histoire de l'art, BP libraire, père professeur des écoles, mère professeure des écoles.

Comme le précise Éric Maigret, à propos des lecteurs de comics, il est socialement plus difficile pour un homme d'exprimer ses émotions ou d'admettre verser des larmes : « Avouer avoir pleuré, c'est alors donner libre court à une sensibilité en public en allant contre les définitions traditionnelles de la masculinité » [37]. L'ampleur de la différence entre les genres est sans doute à relativiser si on prend cet effet de non-déclaration en compte, d'autant plus que, même si les larmes restent particulièrement taboues, l'émotion n'est pas absente des propos des jeunes hommes interrogés. Mais d'autres variables entrent en jeu quand il s'agit de parler de ses émotions. Ainsi, parmi les lecteurs et lectrices de mangas, « tous les adolescents de milieu social favorisé racontent des épisodes les ayant émus ou bouleversés,

36. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 170.
37. Éric Maigret, « « Strange grandit avec moi », Sentimentalité et masculinité chez les lecteurs de bandes dessinées de super-héros », in : *Réseaux* 13.70 (1995), p. 79–103, p. 90.

employant le champ lexical du « tragique » ou du « dramatique », ils sont bien plus rares du côté du pôle le moins favorisé socialement [38]. En outre, « Quel que soit le milieu social, la forme de réception basée sur l'émotion est plus présente chez les adolescents les plus âgés, comme si, pour pouvoir être ému, il fallait avoir déjà donné des preuves de sa masculinité » [39]. De manière similaire, les déclarations d'émotions sont plus fréquentes chez les lecteurs et lectrices les plus âgés de l'échantillon ou parmi ceux issus de milieux favorisés.

> « Ah ben la fin en général c'est émouvant. [...] les trucs émouvants, ben la fin du bouquin c'est toujours émouvant, parce que si le bouquin m'a bien accroché, ça m'embête un peu de quitter le... l'univers. » Benjamin, 30 ans, conducteur de tramway, niveau terminale, père chauffeur poids lourds, mère assistante familiale.

> « C'est clair parce que je suis facilement ému mais bon déjà, c'est vrai que tout ce qui est grande échelle, grande cause tout ça, ça me touche donc voilà. » Sébastien, 26 ans, chargé de communication, BTS informatique, maîtrise communication et évènementiel, père ingénieur en informatique, mère assistante de direction.

Comme l'exprime Marie-Claire, l'émotion ressentie, même s'il s'agit de tristesse, n'est pas un phénomène négatif, au contraire : elle participe pleinement au plaisir de la lecture, à l'évasion, en procurant au lecteur une charge émotionnelle différente de son quotidien. Elle rejoint ainsi les propos d'Hélène Merlin-Kajman, professeure de littérature, qui souligne dans *Lire dans la gueule du loup*, comment la littérature « desserre la pression de la réalité, joue avec les points traumatiques du réel sans les dévoiler crûment, et fait plaisir à proportion du déplaisir qu'elle révoque et déplace » [40].

> « Parce que je trouve que c'est généralement une littérature qui est très chargée émotionnellement, y'a de la peine, y'a de la joie, y'a du rire, y'a de la rage, et quand on est vraiment dedans et qu'on ressent tout ça, à la fin on est fatigué, parce que c'est très lourd émotionnellement, mais c'est, moi c'est ce que j'en retire, c'est que c'est un grand moment d'émotion, et un grand moment de rêve. » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

L'intensité de l'émotion ressentie varie selon les lecteurs et lectrices, tout comme les motifs d'émoi. Les éléments qui touchent le plus les jeunes interrogé·e·s sont ceux liés au sort des personnages, envers qui ils ressentent une empathie d'autant plus grande qu'ils s'y identifient.

38. Christine Détrez, « Des shonens pour les garçons, des shojos pour les filles ? », in : *Réseaux* 168-169.4 (2011), p. 165–186, p. 175.
39. Ibid., p. 176.
40. Hélène Merlin-Kajman, *Lire dans la gueule du loup : Essai sur une zone à défendre, la littérature*, Paris : Gallimard, 2016, p. 271.

Le sort tragique de personnages appréciés est presque toujours associé à la tristesse par nos enquêté·e·s, comme celui du narrateur de *Des Fleurs pour Algernon* de Daniel Keyes, cité par Ophélie, qui assiste impuissant à sa propre régression intellectuelle, après être devenu surdoué grâce à une opération, ou celui du couple de protagonistes dans *1984* de George Orwell, forcés de se trahir mutuellement sous la torture, que décrit Perrine. L'effet est amplifié dans le cas des décès de personnages, surtout si ils sont présentés de façon dramatique ou pathétique dans le récit, comme la mort particulièrement héroïque de Boromir, dans *Le Seigneur des anneaux*, mentionnée par Rémy ou l'épisode sanglant des noces pourpres dans *Game of Thrones*, évoqué par Fabien et Jessie.

L'empathie envers les personnages est l'également l'occasion de partager leurs joies, comme l'explique Anaïs, à propos de l'issue heureuse d'un de ses romans favoris, *La Moïra* de Henri Lœvenbruck, qui lui fait verser des larmes de joie à chaque fois qu'elle la relit.

> « À chaque fois je sais que je pleure, alors que c'est con, là pour le coup je me retrouve pas du tout, je ne veux pas d'enfants, j'ai pas ce, cette aspiration là du tout, mais à chaque fois je me dis voilà, après tout ce qu'elle a vécu, et... ça arrive comme une sorte de, de cadeau, de fin de... je sais pas oui, ça me fait toujours le même effet. » Anaïs, 23 ans, sans emploi, projet de création d'entreprise de commerce, licence de lettres, père cadre ingénieur, mère démarcheuse téléphonique.

Mais l'attachement aux personnages peut aussi occasionner un vide lorsque le livre se referme, une certaine nostalgie de quitter le monde fictif devenu familier (pour Fabien et Benjamin par exemple). Enfin l'émotion peut-être liée au caractère épique des récits, qui « galvanise » certains lecteurs et lectrices, comme Luc, Sébastien ou Esther.

### 5.2.3 Relire : un geste affectif, émotionnel

Si le récit et les aventures des protagonistes touchent souvent les lecteurs et lectrices interrogés, l'acte de lecture lui-même, en littératures de l'imaginaire comme dans d'autres domaines, peut faire l'objet d'un investissement émotionnel. Ainsi, pour plusieurs jeunes lecteurs et lectrices, il constitue un temps pour soi, un moment de détente privilégié. Luc explique ainsi : « C'est une manière de m'accorder du temps pour moi, c'est quelque chose que j'aime faire quoi. Et je pense que c'est vraiment le principal ». Pour lui comme pour

Cécile, Thibault, ou Fabien, le moment du coucher constitue un temps de lecture privilégié : chez soi, au calme, dans son lit, c'est l'occasion de se détendre, de s'apaiser avant de dormir.

> « Le soir et sans bruit, au calme, c'est mon moment avant de dormir. (...) Bah c'est, enfin c'est un moment où je suis vraiment dans ma bulle. J'ai toujours fait ça, enfin depuis que j'ai commencé à lire, à lire pour moi au collège, j'ai toujours eu besoin de ce moment là. Je lis, je lis, je lis, j'en ai besoin de toute façon le soir avant de m'endormir. Ça m'apaise en fait, après les stimulations de la télé, de l'ordinateur, de machin. » Cécile, 24 ans, documentaliste technique, licence professionnelle documentation numérique, père conducteur TGV, mère ergothérapeute.

Certains titres sont particulièrement marqués émotionnellement, que ce soit pour des raisons personnelles, comme dans le cas de Céline, française expatriée aux États-Unis pour suivre son mari, qui attache une importance spécifique à la saga *Dune*, dont les opus constituent les derniers titres qu'elle a lus en français à son arrivée, ou alors parce qu'il s'agit d'œuvres qui ont suscité une émotion forte au cours de la lecture, un attachement du lecteur au monde fictif. Cécile explique ainsi prendre le temps de « digérer » les titres qui la bouleversent, en prenant le temps de faire le point, avant d'attaquer un nouveau livre.

Ainsi, la relecture de romans constitue le plus souvent un geste affectif[41] : le choix des titres relus, les raisons de relire données par les lecteurs et lectrices interrogés sont presque toujours liés à un attachement au monde représenté. En effet, relire un livre, c'est retrouver un univers fictif qu'on a apprécié, prolonger le plaisir en « se replongeant dedans », comme l'exprime Michèle Petit : « Les écrivains, les peintres, les illustrateurs nous font cadeau d'une géographie, d'une histoire, d'un paysage où reprendre souffle. Un livre, c'est une hospitalité qui est offerte, une sorte d'abri que l'on peut emporter avec soi, où l'on peut faire retour, un refuge où résonne comme l'écho lointain de la voix qui nous a bercés, du corps où nous avons séjourné. L'aspect matériel du livre, quand il est imprimé, concourt peut-être à ce caractère accueillant : on l'ouvre, on s'y glisse, on peut y revenir »[42].

> « C'est parce que c'est un bouquin qui m'a tellement plu, que j'ai envie de me replonger dedans, fin j'arrive pas à le lâcher, ça me... je me sens tellement triste en fait, que j'ai envie de le relire pour prolonger le truc en fait. » Perrine, 31 ans, formatrice, master de sociologie politique, père chercheur en physique, mère employée.

41. À l'exception de la relecture à visée analytique, effectuée dans un cadre scolaire, ou dans un but savant, que nous étudierons dans le chapitre consacré aux lectures savantes.
42. Petit, *Éloge de la lecture*, op. cit., p. 47.

> « Ces bouquins là, c'est un peu comme si j'ouvrais la porte de chez moi, et voilà, je rentrais chez moi. » Megane, 31 ans, galériste, master communication et gestion tourisme international, père ouvrier d'État, mère infirmière.

Au delà du plaisir de retrouver les mondes et les personnages avec lesquels les lecteurs et lectrices ont déjà vécu des aventures, la relecture constitue une « valeur sûre », l'assurance de ne pas être déçu, comme l'expliquent Esther et Aurélie. En effet, le choix des titres à lire est loin d'être anecdotique, comme nous le verrons dans le chapitre consacré à la matérialité du livre, et il arrive que les romans ne soient pas à la hauteur des attentes des lecteurs et lectrices. Relire un livre qu'on a aimé, c'est donc retrouver une « zone de confort », « repasser de bons moments ». La relecture constitue également un confort de lecture supplémentaire, puisque que le monde fictif est déjà connu, l'effort pour s'y immerger est donc moindre.

> « Je sais que j'ai aimé un truc, et que du coup je vais pas être déçue, je vais le relire et ça va être bien. » Esther, 25 ans, étudiante en doctorat de géographie, master de géographie, père artiste et cuisinier, mère directrice de compagnie de danse.

> « Ben déjà l'histoire que t'as bien aimée à la base. Les moments forts, les choses comme ça. Et puis c'est plus facile de relire que des fois se remettre dans un nouveau livre. » Aurélie, 24 ans, assistante sociale, DUT carrière sociales, DEASS, père réparateur informatique et musique amplifiée à son compte, mère secrétaire d'un cabinet de comptables.

Le retour à un univers connu peut également être lié à une attitude nostalgique, à l'envie de retrouver des lectures de jeunesse qui ont marqué son parcours de lecteur. Hélène Merlin-Kajman, dans son essai *Lire dans la gueule du loup*, s'appuie sur les analyses de Donald W. Winnicott sur les objets transitionnels [43] et fait de la lecture un « espace transitionnel » : « Dès qu'il le peut, le bébé joue avec son doudou des scénarios où la question de savoir à quelle réalité se rattache cet objet, la sienne seule ou celle de l'extérieur, est suspendue. Dans ce jeu naît un espace caractérisé par une sorte de porosité ou de plasticité, espace que Winnicott appelle tour à tour potentiel, intermédiaire ou transitionnel, où le bébé expérimente et construit en la réinventant librement la frontière entre l'intérieur et l'extérieur. [...] Il est vrai que le doudou, avec lequel le bébé semble jouer solitairement, présente quelque analogie avec l'objet livre que l'on lit le plus souvent seul, une fois adulte : du reste n'y a-t-il pas désormais des livres doudous ? » [44]. Ophélie et Morgane parlent ainsi de « livres doudous » pour désigner les titres

43. Donald Woods Winnicott, *Les Objets transitionnels*, Paris : Payot, 2010.
44. Merlin-Kajman, *Lire dans la gueule du loup*, op. cit., p. 14-15.

qu'elles relisent régulièrement, « comme les enfants à qui on lit toujours la même histoire avant d'aller se coucher » (Ophélie).

> « Y'a trop de romans dans le monde, mais *L'Assassin Royal* c'est une des exceptions, je le lis très régulièrement, c'est mon roman doudou, je l'appelle. Si tu as ça, c'est un roman aussi familier qu'un doudou, vraiment c'est, tu le lis, tu connais les personnages par cœur, et pourtant t'arrives à revoir des choses. » Morgane, 25 ans, vétérinaire, école vétérinaire, père chef d'équipe en maçonnerie, mère comptable.

> « *Harry Potter*, c'est plus le côté doudou, nostalgie, mon livre de quand j'étais petite. » Ophélie, 22 ans, professeure de français stagiaire, M1 enseignement en lettres, classe préparatoire littéraire B/L, père informaticien, mère infirmière.

Certains romans font en outre l'objet de relectures régulières, voire rituelles, au sens d'Erving Goffman : « rituel est un acte formel et conventionnalisé par lequel un individu manifeste son respect et sa considération envers un objet de valeur absolue, à cet objet ou à son représentant » [45]. Anaïs, par exemple, relit *La Moïra* tous les ans, lors de son séjour estival chez ses parents où sont conservés les volumes, tandis que Cindy relit régulièrement *Harry Potter* au moment de Noël, qui lui rappelle son enfance et cette histoire qui a constitué sa première lecture. De plus, comme l'explique Sébastien, relire des livres de sa jeunesse, à côté de l'aspect nostalgique, permet de les redécouvrir avec un regard d'adulte, d'accéder à un autre niveau de lecture. Plusieurs lectrices interrogées (Nadia, Megane) ont ainsi apprécié relire *À la croisée des mondes* de Philip Pullman, car cette trilogie est porteuse selon elles de différents niveaux de lecture, susceptibles de parler aux enfants comme aux adultes.

> « Y a certains trucs que j'ai envie de relire et que je relirai un jour. [...] C'est, euh, les grandes sagas en fait, c'est *Dune*, c'est *Majipoor*. [...] Oui et que j'ai lu en étant jeune en fait et sur lesquels j'ai envie de porter mon regard actuel, voilà. » Sébastien, 26 ans, chargé de communication, BTS informatique, maîtrise communication et évènementiel, père ingénieur en informatique, mère assistante de direction.

Plus généralement, relire un livre permet d'approfondir la connaissance de l'univers fictif, en revenant sur des détails, en en complétant l'image qu'on s'en fait, comme l'expliquent Laurent, Marie-Claire, Cécile ou Gauthier. Cependant, tous les lecteurs et lectrices interrogés ne relisent pas : Anne, Maxime, Philippe ou Eduardo expliquent qu'ils préfèrent découvrir de

45. Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public*, Paris : Éditions de Minuit, 1973, p. 73.

nouveaux univers plutôt que de se replonger dans des mondes connus. Pour Maxime, comme nous l'avons évoqué plus haut, c'est lié à un moindre investissement émotionnel dans la lecture. Pour d'autres, comme Philippe ou Eduardo, à une habitude de lecture assez lente et attentive, qui permet une bonne mémorisation de l'histoire, et diminue le besoin d'approfondir en relisant.

# Chapitre 6

# L'imaginaire du réel : lectures éthico-pratiques

L'évasion est une des principales raisons de lire des littératures de l'imaginaire invoquées par les lecteurs et lectrices interrogés, et cette évasion est d'autant plus réussie que le monde fictif est un monde imaginaire, différent du monde réel, qui permet de s'en extraire le temps de la lecture. Pourtant, le monde du texte est rarement totalement déconnecté du réel au cours de la lecture. Au contraire, il est interprété, approprié, par les lecteurs et lectrices de façon individuelle, comme le souligne Michèle Petit, « Ceux qui lisent ne sont pas des pages blanches sur lesquelles le texte s'imprimerait, ils ne sont pas pure passivité. Ils changent le sens des ouvrages, les interprètent à leur guise en glissant leurs désirs, leurs angoisses, leurs questions entre les lignes : c'est toute l'alchimie de la réception » [1]. Elle poursuit : « Quand ils déconstruisent le monument et dérobent quelques lignes, une métaphore, les lecteurs ne font que reprendre leur dû, pour réaliser leur propre assemblage, leur propre bricolage ; pour retrouver ainsi, dans le plaisir du dialogue, le geste d'un peintre, la voix d'un poète, le chant d'une fileuse, l'étonnement d'un savant ou d'un voyageur, et s'y abriter » [2]. Ainsi, les mondes imaginaires de la science-fiction et de la fantasy sont appréhendés par les lecteurs et lectrices à l'aune de leur propre expérience, de leurs connaissances du monde réel. Par exemple, le réalisme technologique des mondes représentés est évalué, en particulier par les lecteurs et lectrices de formation scientifique. Le monde du texte fait l'object de jugements d'ordre

1. Petit, *Éloge de la lecture*, op. cit., p. 28.
2. Ibid., p. 36.

éthique, portés sur ses personnages ou son organisation sociale, qui s'appuient souvent sur une comparaison avec le réel, et le monde réel peut également être analysé en retour à la lumière de l'expérience de pensée proposée par la fiction spéculative.

Imaginaire et réalisme constituent donc deux éléments, en apparence opposés, mais souvent associés par les lecteurs et lectrices interrogés quand il s'agit d'expliciter ce qui se joue dans leurs lectures. Nous avons déjà vu dans le chapitre précédent que le divertissement passait par l'immersion dans le monde fictif, et que cette immersion était facilitée par les éléments familiers du récit (personnages auxquels il est possible de s'identifier, émotions humaines etc), bien que le but recherché soit l'évasion. C'est au travers de ces rapprochements entre monde imaginaire et monde réel que se jouent les dimensions éthiques et didactiques de la lecture. Bernard Lahire, dans ses travaux sur la lecture et l'écriture en milieu populaire, nomme « éthico-pratique » la manière de lire qui ne s'appuie pas sur le texte en tant que texte, mais en tant que représentation d'un monde qu'on peut confronter au monde réel : « Aux dispositions scolaires, théoriques, esthétiques ou politiques (selon les situations et les objets appropriés que l'on considère) et qui supposent toutes une attention spécifique à l'activité langagière en tant que pratique autonome (théories, problématiques politiques, courants esthétiques et styles...), *ie* un rapport au langage spécifique, s'opposent les dispositions éthico-pratiques et pragmatiques qui, lorsqu'il s'agit de littérature, engagent un goût profond pour la participation et l'identification (on veut vivre la vie des personnages, s'identifier au héros ou le détester, mais, dans tous les cas, on a une réaction aux personnages écrits du même type qu'aux personnages réels de la vie) »[3]. Ce type de lecture englobe les « lectures didactiques » (lire pour apprendre), mais aussi les « lecture de salut » (lire pour se parfaire), pour reprendre la typologie de Gérard Mauger, Claude Poliak et Bernard Pudal[4]. L'usage éthico-pratique des lectures de science-fiction et fantasy, ainsi que ses spécificités, seront détaillées dans ce chapitre.

3. Lahire, *La raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, op. cit., p. 126-127.

4. Mauger, Poliak et Pudal, *Histoires de lecteurs*, op. cit.

## 6.1 Apprendre en lisant

Toute lecture a des effets en terme de connaissances : c'est ce que soulignent les auteurs d'*Histoires de lecteurs* à propos des « lectures didactiques » dans leur conclusion sur les usages sociaux de la lecture. « À l'acquisition délibérée de connaissances appliquées au monde des choses matérielles par la lecture d'ouvrages explicitement didactiques s'oppose l'acquisition le plus souvent implicite de connaissances sur le monde des choses humaines par la lecture de romans, de témoignages ou d'essais » [5]. Ainsi, qu'il s'agisse d'une lecture véritablement effectuée dans le but de rechercher des informations, comme la lecture de modes d'emploi ou de manuels pratiques, ou non, comme dans le cas d'un roman de science-fiction lu pour se détendre ou s'évader, la lecture peut apporter des éléments de connaissance au lecteur : théories scientifiques, culture générale, évènements historiques, connaissance d'autres civilisations, ou encore meilleure compréhension de la psychologie humaine.

> « Oui, parce qu'on a des, alors notamment dans la SF, on a des cas où ça part quand même d'une base scientifique réelle, et ça extrapole énormément. Mais du coup, on arrive à découvrir, enfin, par curiosité, en cherchant derrière, on arrive à, ça nous amène souvent sur des choses très concrètes. [...] Ouais ouais, ou techniques, qui sont... réelles, qui existent, et qui de science-fiction pourraient passer à science tout court. » Jérémie, 26 ans, technicien de laboratoire en centre de recherche, licence de chimie, père cheminot, mère auxiliaire de vie.

> « J'ai appris un peu le fonctionnement de certains logiciels, de certains trucs, parce qu'ils en font une description assez détaillée, de la façon dont ils recherchent des fichiers sur internet, et de la façon dont ça passe. [...] Pas mal de détails, des trucs que je savais pas du tout, tu vois à des moments, il donne des trucs qui existent vraiment, qui sont inventés et qu'on connaît pas forcément, parce que là même si là maintenant les Google Glass et tout ça commence vraiment à être démocratisé, et on commence vraiment à en entendre parler, mais là voilà j'ai appris des choses que j'imaginais pas que ça avait déjà été inventé quoi. » Sarah, 29 ans, sans emploi, licence arts du spectacle et cinéma, père serrurier, mère cadre commerciale.

> « Euh... parfois, avec la *hard science*, t'apprends un peu des trucs sur, ben sur le thème du bouquin, typiquement voyage dans l'espace, la terraformation, les dynamiques de groupe en milieu clos, voilà, donc oui on peut dire que là j'apprends des choses, même si ça reste, enfin, ça a rien à voir avec du savoir théorique, je sais pas si on peut vraiment dire apprendre, mais... y'a des informations qui sont, ouais que je retiens éventuellement, voilà. » Perrine, 31 ans, formatrice, master de sociologie politique, père chercheur en physique, mère employée.

5. Ibid., p. 406.

> « Alors, ben typiquement, Jœ Haldeman, sur là où les soldats reviennent plus tard, ils sont en complet décalage, j'avais lu quelque part où il disait que effectivement l'auteur Jœ Haldeman avait fait la guerre du Vietnam, du coup il avait vécu ce truc où on est complètement en décalage, du coup après ça m'a fait me renseigner sur ce qu'on appelle le syndrôme du Vietnam, ce genre de trucs, du coup ça... y'a des thèmes abordés qui vont me pousser à faire des recherches à côté on va dire. C'est plutôt par... y'a un intermédiaire entre apprendre, fin ça va me... pousser à aller me renseigner sur des thématiques on va dire. » Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

Les récits de science-fiction, et notamment de *hard science fiction*, ont pour particularité de se baser sur l'extrapolation de théories scientifiques. Comme le soulignent Jérémie ou Sarah, il est alors possible de tirer des connaissances scientifiques de sa lecture. Certains lecteurs et lectrices interrogés, comme Philippe, parlent même de « vulgarisation scientifique » pour qualifier les récits de science-fiction les plus réalistes. Cependant, comme l'explique Perrine, il ne s'agit pas de « savoirs théoriques » mais de récits, qui ne prennent pas la forme d'un manuel scientifique ou d'un cours de sciences. Les connaissances acquises via la lecture sont donc éparses, rarement approfondies, ce qui fait hésiter des lecteurs et lectrices comme Perrine à affirmer qu'ils apprennent quelque chose au cours de leur lecture. Pourtant, les bribes de savoirs récoltées contribuent à l'acquisition d'une culture scientifique, voire éventuellement d'un intérêt pour la science, et peuvent attiser la curiosité des lecteurs et lectrices : ils sont ainsi plusieurs, comme Olivier ou Jérémie, à expliquer que la lecture est surtout l'occasion d'attirer leur attention sur certains phénomènes, sur lesquels ils vont se renseigner plus en détails par la suite.

Mais les connaissances scientifiques ne sont pas les seules « graines de savoir », pour reprendre une expression empruntée à une lectrice de mangas[6], à disposition du lecteur dans un roman de science-fiction ou de fantasy. À propos de la lecture de mangas, Christine Détrez et Olivier Vanhée observent en effet : « Un peu comme les lectrices de romans sentimentaux rencontrées par Janice Radway, qui, en lisant des romans dont l'intrigue mêlait histoire et romance, disaient améliorer leurs connaissances en histoire, les adolescents soulignent tout ce qu'ils ont appris par les mangas »[7]. Ils ajoutent : « Plus généralement, le manga est perçu comme élément métonymique d'une culture, que l'on peut ainsi approcher par la lecture. Que

6. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 231-232.
7. Ibid., p. 231.

ce soit par les détails de la vie quotidienne mis en scène, par les références mythologiques, ou par des éléments historiques, le manga permet ainsi, selon ces lecteurs et lectrices, d'acquérir des connaissances sur un monde étranger »[8]. Similairement, puisque les récits de science-fiction et fantasy se déroulent habituellement dans d'autres mondes, aux autres mœurs, ils contribuent à compléter les connaissances culturelles de leurs lecteurs et lectrices. Si les mondes représentés sont fictifs, ils s'appuient le plus souvent sur des mythologies ou des éléments culturels réels qui constituent autant de civilisations à découvrir pour les lecteurs et lectrices, comme le souligne Céline. De plus, une grande partie des récits de fantasy se situent dans un cadre temporel passé, ce qui permet aux lecteurs et lectrices d'en apprendre plus sur ces périodes, comme l'explique Delphine. En effet, si les batailles et évènements mis en scène dans le récit sont fictifs, le cadre historique, l'ambiance de l'époque peuvent être tout à fait réalistes. Benjamin souligne ainsi la vraisemblance historique du *Trône de Fer*, attestée par des articles d'historiens qu'il a eu l'occasion de lire. Ici encore, il faut prendre le temps de démêler la fiction de l'histoire : la lecture agit comme une incitation à aller plus loin, à compléter ses connaissances historiques ou culturelles.

> « En fait, je suis très intéressée par tout ce qui est religion, tout ce qui est croyances, tout ce qui est magie, tout ce qui est choses inexplicables *et caetera*, et c'est ça que je préfère le plus, dans la science fiction ou dans l'*heroic fantasy*. C'est pas tellement ce qui est possible ou ce qui est pas possible, c'est plutôt ce en quoi les gens croient, ce pour quoi ils vivent, c'est ça que je trouve, que je trouve plus intéressant. C'est ça qui me passionne le plus. » Céline, 29 ans, pharmacienne, doctorat de pharmacie, père médecin, mère pharmacienne.

> « J'essaie de me mettre dans la fantasy un peu plus historique. Donc t'apprends, comme j'aime bien l'histoire, tu retombes un peu dans les trucs un peu plus, sur les histoires etc, et ça j'aime bien aussi. [...] C'est ça, sur la façon de vivre, la culture qu'il y avait autour, ouais, ça j'aime bien, je trouve ça intéressant. » Delphine, 21 ans, libraire dans une boutique de jeux et littératures de l'imaginaire, L1 de lettres modernes histoire de l'art, BP libraire, père professeur des écoles, mère professeure des écoles.

Chaque lecteur, selon sa formation scolaire et son parcours professionnel, porte un regard différent sur les connaissances transmises via la fiction. Pour les lecteurs et lectrices de formation scientifique, comme Laurent, Jérémie ou Marina, la lecture n'est pas le lieu d'acquisition d'un savoir scientifique qu'ils possèdent déjà amplement par ailleurs, mais plutôt, comme

8. Ibid., p. 232.

nous l'avons évoqué, une invitation à se renseigner plus en détail sur des phénomènes méconnus. Au contraire, pour les lecteurs et lectrices de formation non scientifique, comme Anne ou Nadia, la lecture peut vraiment occasionner des découvertes, comme les techniques de clonages citées par Nadia ou la vie sociale des fourmis évoquée par Anne. Inversement, pour Thierry, titulaire d'une licence d'histoire et passionné par ce domaine de savoir, la lecture n'apporte pas véritablement de nouvelles connaissances, mais constitue une mise en forme, une incarnation des époques historiques étudiés par ailleurs, tandis que pour les lecteurs et lectrices de formation scientifique, les récits regorgent d'éléments culturels à retenir.

La lecture peut également donner lieu à des apprentissages plus pratiques, qui compensent ou complètent les apprentissages scolaires, comme le développement de compétences linguistiques. La familiarité avec l'écrit, à travers la lecture régulière, permet en effet aux lecteurs et lectrices d'acquérir un vocabulaire plus développé ou de faire des progrès en orthographe. Ainsi Sarah, qui s'est mise récemment à la lecture de romans, via son intérêt pour la science-fiction et l'influence de son conjoint, explique que son vocabulaire s'est étoffé. Benjamin, qui n'a pas poursuivi ses études au delà du lycée, affirme également : « J'ai appris pas mal de vocabulaire, pas mal de façons de tourner les phrases, tout ça, et ça m'a grandement amélioré sur l'orthographe, et du coup maintenant j'écris bien, je suis content. ». Il lie ces progrès à la pratique consistant à consulter le dictionnaire pour apprendre le sens des mots inconnus. Dans le cas de Cindy, les « gains sont même reconvertibles directement sur le marché scolaire » [9], comme dans le cas des adolescent·e·s qui lisent des mangas. Ayant souffert d'une dyslexie qui a perturbé son apprentissage de la lecture, elle accorde ses progrès scolaires à la découverte d'*Harry Potter* et à sa lecture assidue, la passion pour le récit l'emportant sur les difficultés de déchiffrage, et occasionnant au passage un entrainement efficace. Enfin certains lecteurs et lectrices ont même appris, ou considérablement développé leur maîtrise d'une langue étrangère grâce à la lecture : c'est le cas d'Amaury, qui déclare avoir appris l'anglais (qu'il a par la suite étudié en licence) par les livres et films de science-fiction, ainsi que de Céline, qui a fait des progrès notables lors de son installation à Boston quand elle a commencé à lire ses auteurs de science-fiction favoris en version originale.

> « J'avoue que ça me fait du bien depuis que je me suis remise, que j'ai repris la lecture, je sens que mon, même si ça se voit pas forcément là maintenant tout de

9. Ibid., p. 232.

> suite, je sens que mon vocabulaire aussi tu vois, s'étoffe un peu, 'fin ça c'est... avec la lecture, c'est évident. On perd un peu et... on oublie un peu quand on arrête de lire. » Sarah, 29 ans, sans emploi, licence arts du spectacle et cinéma, père serrurier, mère cadre commerciale.

> « Ben déjà j'ai appris l'anglais. [...] Oui, c'est vrai que, c'est bête hein, mais rien que par rapport à l'apprentissage de l'anglais, ça m'ouvre un champ lexical et un niveau de langage... je suis pas peu fière de me dire que je suis en train de lire Isaac Asimov en anglais. Je suis contente. C'est plutôt bien aujourd'hui. » Céline, 29 ans, pharmacienne, doctorat de pharmacie, père médecin, mère pharmacienne.

Le fait d'acquérir des connaissances scientifiques ou historiques est rarement mentionné comme raison de lire de la science-fiction ou de la fantasy par les lecteurs et lectrices interrogés, bien que ces savoirs puissent être acquis en passant, au cours de la lecture. En revanche, « se cultiver » ou « compléter sa culture » sont des motifs de lecture fréquemment évoqués par les enquêté·e·s, expression d'une « bonne volonté culturelle »[10] de leur part. Au cours des entretiens, une liste de titres de science-fiction et fantasy est présentée aux enquêté·e·s, qui sont invités à indiquer pour chacun, s'ils en ont déjà entendu parler, s'ils l'ont lu et s'ils ont aimé. À plusieurs reprises, cette liste, mais aussi d'autres questions, donnent lieu à l'expression d'un « manque culturel » par les jeunes interrogé·e·s, qu'il s'agirait de « combler ». L'expression de cet impératif culturel passe par l'emploi récurrent du verbe falloir : « il faut que je m'y mette » ou « il faudrait que je le lise ». Certains titres sont ainsi identifiés comme des « classiques », qu'il « faut avoir lus ».

> « Ouais ben j'ai tellement pas aimé le film que je me suis lu le bouquin, en me disant, allez, faut que je lise le bouquin, en plus c'est un classique donc la honte de jamais l'avoir lu... » Megane, 31 ans, galériste, master communication et gestion tourisme international, père ouvrier d'État, mère infirmière (à propos de *La Guerre des mondes*, de H. G. Wells).

> « Je me suis dit, effectivement, c'est bien beau de lire de la science-fiction, de t'évader par rapport à ça, mais y'a aussi, dans cette littérature y'a des classiques, et il faut aussi les connaître, et il faut les lire. » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

Ainsi, nombreux sont les lecteurs et lectrices à déclarer « devoir » ou « avoir prévu » de lire prochainement tel ou tel titre, estampillé « classique » du genre. La nécessité de connaître

10. Bourdieu, *La distinction, Critique sociale du jugement*, op. cit., p. 365.

et maîtriser les classiques du genre s'étend même à l'enquêtrice, puisque Amaury se moque ouvertement de moi quand je lui annonce n'avoir pas encore lu de roman d'Asimov.

> « J'dois dire, tu fais de la socio, tu fais de la sociologie et tu n'as pas lu *Fondation* (rire) [...] J'ai envie de dire tu fais une thèse et t'as pas lu *Fondation* ! J'ai envie de dire, la psycho-histoire, t'en fais quoi (rire) [...] J'ai envie de dire, lis-les, sinon... »
> Amaury, 30 ans, sans emploi et gestionnaire bénévole dans une boutique de jeux, licence LLCE anglais, père employé d'imprimerie, mère hôtesse d'accueil.

Cet impératif culturel pèse plus lourdement chez les lecteurs et lectrices à fort capital culturel, en particulier quand ils sont issus de classes moyennes ou populaires, comme Thibault ou Megane, qui s'efforcent de « combler les lacunes ». Ceux-ci adoptent même des stratégies de lecture visant à « rattraper ses classiques », dans une attitude qui n'est pas sans rappeler celle des étudiant·e·s de classe préparatoire littéraire interrogé·e·s par Morgane Maridet : « Un autre principe suivi par les étudiants pour sélectionner leurs lectures est de faire en fonction de ce qu'ils considèrent être leurs « lacunes » : c'est en mesurant un écart entre l'état de leurs connaissances et celles qui sont demandées (ou la représentation qu'ils en ont) qu'ils déterminent quelles lectures sont prioritaires par rapport à d'autres » [11]. Thibault s'est ainsi fixé comme règle d'alterner un roman de médiéval fantastique, catégorie qui lui est plus familière et qu'il dévore aisément, avec un classique de science-fiction, titres qu'il juge un peu plus difficiles et qui le forcent à « sortir de sa zone de confort ». Les lecteurs et lectrices au capital culturel plus faible, qui ont moins intériorisé la hiérarchie légitimiste des produits culturels, admettent leur méconnaissance des classiques, sans pour autant chercher impérativement à la compenser, dans une attitude plus désinvolte : « les classiques c'est des bouquins que tout le monde aimerait avoir lus mais que personne n'a le courage de lire » (Benjamin). Ainsi, pour les lecteurs et lectrices au capital culturel élevé, la maîtrise des classiques, qui joue comme élément de distinction, peut contribuer à justifier le goût porté à un genre qui n'a pas encore accédé à une pleine légitimité culturelle [12].

11. Morgane Maridet, « La khâgne, un nouveau chapitre : élaborations et reconstructions du rapport à la lecture des étudiants en classe préparatoire littéraire. », Thèse de doctorat sous la direction de Bruno Péquignot, Paris : Université Sorbonne Nouvelle, 2016, p. 391.

12. Phénomènes de distinction et enjeux de légitimation seront étudiés plus en détails dans la cinquième partie.

## 6.2 Analyser le réel grâce à la fiction

Le caractère didactique de la lecture ne concerne pas que des connaissances factuelles (scientifiques ou culturelles) : celle-ci permet également aux lecteurs et lectrices de compléter leur expérience du monde par l'expérience de situations fictives. Gérard Mauger, Claude Poliak et Bernard Pudal parlent alors de « pédagogie du romanesque » [13] : l'immersion du lecteur dans le monde représenté lui permet de se confronter à des situations qui peuvent être proches de la sienne ou radicalement opposées. Dans les deux cas, ces situations agissent comme autant d'expériences pratiques que le lecteur peut réutiliser dans sa compréhension du réel. Le lecteur acquiert ainsi par la lecture de nouveaux schèmes d'interprétation du monde dont il se servira pour analyser des situations concrètes hors de la lecture.

Dans son essai *Façons de lire, manières d'être*, entreprise de réhabilitation littéraire de ces lectures éthico-pratiques ou participatives, Marielle Macé explique que la lecture contribue à aiguiser notre perception du réel : « souvent nous trouvons dans les formes littéraires des façons d'affiner ou d'infléchir nos instruments d'accès au monde ; et d'une tournure de langage, puis d'une autre, et encore d'une autre, nous faisons des dispositions attentionnelles et des modalisations actives de notre vie perceptive » [14]. Elle précise que cette attention accrue passe par un ralentissement du regard : « Tout objet stylisé requiert cette lutte attentionnelle, il oblige à ralentir et à faire durer le moment perceptif, en le rechargeant constamment ; l'expérience esthétique consiste précisément en ce ralentissement et en l'acceptation de ce prolongement. C'est la réponse mentale apportée à la complexité inhérente aux formes perçues » [15].

En outre, dans un article intitulé « La littérature, la connaissance et la philosophie morale », Jacques Bouveresse explique que la connaissance de l'homme et la morale, trop complexes pour être réduites à des lois ou à des systèmes, s'apprennent par l'expérience : « C'est justement parce que la littérature est proprement le moyen le plus approprié pour exprimer, sans les falsifier, l'indétermination et la complexité qui caractérisent la vie morale, qu'elle

13. Mauger, Poliak et Pudal, *Histoires de lecteurs*, op. cit.
14. Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, Paris : Gallimard, 2011, p. 28.
15. Ibid., p. 58.

peut avoir quelque chose d'essentiel à nous apprendre dans ce domaine » [16]. Ce qui est vrai des œuvres littéraires évoquées par Jacques Bouveresse l'est aussi des romans en général, comme le souligne Bernard Lahire, en parlant des lecteurs et lectrices populaires, dans un propos qu'on peut élargir à toute lecture : « le roman livre aussi, pour ceux qui veulent le lire ainsi, des modèles de comportements, des normes de comportements, des rôles, des schèmes d'action, de réaction, de perception, de réflexion et peut être lu comme un manuel ou un guide éthico-pratique de savoir-vivre. La littérature (*vs* la théorie) livre des « cas » plutôt que des règles, des situations plutôt que des théories. L'activité du lecteur populaire peut être parfois comparée à une sorte de rapprochement jurisprudentiel entre des situations vécues et des situations écrites. » [17].

### 6.2.1 La fiction : un réservoir d'expériences

Pour les lecteurs et lectrices interrogés, la lecture, de science-fiction et fantasy, mais aussi d'autres genres, joue effectivement ce rôle, à la fois didactique et éthique, en leur livrant des modèles de comportements, en les aidant à savoir comment réagir face à certaines situations. Ces expériences par procuration, vécues à travers la fiction, sont particulièrement utiles dans le cadre des relations humaines, où il n'est pas toujours facile de savoir comment réagir, mais aussi quand il s'agit de faire des choix importants. L'expérience des lecteurs et lectrices interrogés rejoint ici les propos de Marielle Macé, qui présente les œuvres littéraires comme « d'authentiques laboratoires de formes par lesquelles nous essayons des configurations de l'action pour en éprouver la consistance et la plausibilité » [18]. Elle ajoute : « Ce registre de l'usage implique un changement de plan, une activité délibérée sur le réel et sur soi, qui s'appuie sur le livre pour inventer de toutes pièces des modes d'être. On élargit le domaine de la vie intérieure, pour entrer dans celui, contigu, des comportements, qui deviennent autant d'« interprétations pratiques » et d'applications » [19].

16. Jacques Bouveresse, « La littérature, la connaissance et la philosophie morale », in : *Éthique, littérature, vie humaine*, sous la dir. de Sandra Laugier, Éthique et philosophie morale, Paris : Presses universitaires de France, 2006.
17. Lahire, *La raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, op. cit., p. 119.
18. Macé, *Façons de lire, manières d'être*, op. cit., p. 156.
19. Ibid., p. 184.

> « Ben ne serait-ce que ton attirance sexuelle ! Que ce soit plus sur les filles, sur les garçons, sur les deux, ou… Sur les lézards, on ne sait pas ! Mais, euh… Il faut, il faut, à un moment donné, la question… Même si elle se pose pas, parce que… C'est-à-dire que t'y as déjà répondu, si tu te poses pas la question, si tu te poses la question tu vas chercher des réponses, d'une façon ou d'une autre, et quand tu vois un héros… résoudre ça d'une façon complètement différente, tu fais « ah ouais ben ça, ça me, tu peux le faire comme ça aussi ». Ok ! C'est… Pourquoi pas. […] Des fois, ça dédramatise, un peu, aussi, de… Voir les gens qui mettent leur expérience et qui, du coup, dédramatisent ça… Sur certains choix... » Julien, 25 ans, assistant d'éducation et pigiste, classe préparatoire scientifique, master d'histoire, master métiers du livre, père ouvrier, mère en recherche d'emploi.

Comme l'explique Julien, les choix effectués par les personnages peuvent servir d'exemples à suivre ou à méditer pour les lecteurs et lectrices. Ainsi, pour Anaïs, qui a été confrontée à des difficultés d'orientation au lycée, l'exemple d'Aléa, l'héroïne de *La Moïra*, qui prend son destin en main, a constitué une ressource pour l'aider à assumer ses choix, et à les défendre face à ses parents (ingénieur et cadre de direction), pour qui la filière littéraire était vue comme un échec : « Aléa c'était vraiment, bouge tes fesses, rentre pas dans une routine que t'as pas voulue… ». De la même manière, Marlène trouve une résonnance entre les aléas de la vie sentimentale d'Harry Potter, qui peine à comprendre le comportement des filles de son âge, et ses propres incompréhensions de l'attitude des garçons au collège et au lycée. Mais ces exemples d'expériences ne sont pas utiles qu'au cours de l'adolescence : pour Céline, qui vient de « quitter [son] pays pour aller vivre de l'autre côté de l'océan », l'exemple d'Ender, jeune adolescent séparé de sa famille pour être placé dans une école militaire, confronté à la solitude, à des problèmes d'intégration, l'aide à voir « comment réagir quand on se retrouve à être effectivement le seul étranger, ou le seul nouveau, le bizarre du groupe, et comment est-ce qu'on arrive à transformer l'essai », même si elle ne s'identifie pas directement à « un gamin de quinze ans ».

Les situations fictionnelles, en littératures de l'imaginaire comme ailleurs, peuvent ainsi avoir une résonnance particulière avec des situations personnelles. Dans le cas d'expériences douloureuses, elles contribuent alors à une forme de catharsis pour les lecteurs et lectrices, vivant par procuration les expériences des personnages et les confrontant à leur propre histoire, comme l'exprime Michèle Petit : « Même aux plus meurtris, une métaphore poétique peut offrir un écho de leur propre situation, sous une forme transposée ; un écho de ce qui se passe en soi, dans des régions qui ne peuvent pas s'exprimer. Et cela suffit parfois à susciter

un mouvement psychique, à éviter de devenir fou de douleur » [20]. Hans Robert Jauss parle d'ailleurs d'« identification cathartique » pour décrire ce type d'appropriations lectorales : « elle dégage le spectateur des complications affectives de sa vie réelle et le met à la place du héros qui souffre ou se trouve en situation difficile, pour provoquer par l'émotion tragique ou par la détente du rire sa libération intérieure » [21].

L'expérience fictionnelle peut alors aider à analyser, à comprendre ou à prendre du recul par rapport à sa propre expérience, notamment dans le cas de situations familiales complexes et/ou difficiles. Par exemple, Anne s'identifie au personnage de Katniss, dans *Hunger Games*, qui comme elle, a grandi seule avec sa mère et s'est sentie « obligée de grandir trop vite », tandis que Jessie se dit particulièrement touchée par les personnages délaissés ou battus par leurs parents, car elle a elle-même eu des relations conflictuelles avec ses parents qui l'ont poussée à quitter le foyer familial pour s'installer avec son compagnon dès l'âge de dix-huit ans. Le parcours personnel est ainsi réinterprété à la lumière de la fiction, comme chez les lecteurs et lectrices d'Annie Ernaux interrogés par Isabelle Charpentier : « Dans la mesure où elle constitue un vecteur mimétique de la (re)composition de l'identité personnelle et sociale des déclassés, leur permettant de trouver une « cohérence » dans une vie marquée par les ruptures, les changements et finalement la conversion, la lecture de l'écrivaine produit un effet d'oracle ; elle fonde (et s'incarne dans) la prise de parole directe des transfuges : les événements sociobiographiques passés sont interprétés et finalement reconstruits au travers et en fonction de l'expérience en miroir renvoyée par l'auteure » [22].

> « Euh… ben par exemple *Qui a peur de la mort*, [...] les métisses sont complètement rejetés, c'est pas fun. Mais… du coup en tant que, en tant que métisse moi-même, je suis métisse sud-américain français, effectivement ça me touche, ça me touche assez, je me suis projeté, je me suis dit, ah quand même, qu'est-ce qui se passe là, c'est… c'est pas évident. Et puis du coup les personnages avaient peut être plus d'emprise sur moi, parce que j'avais une identification un peu plus profonde, un peu… ça me rappelait des choses vécues aussi. » Philippe, 28 ans, professeur d'anglais, traducteur et journaliste, master LLCE anglais et master adaptation sous-titrage doublage, père chargé de cours à l'université, mère infirmière cadre.

20. Petit, *Éloge de la lecture*, op. cit., p. 84.
21. Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, op. cit., p. 166.
22. Isabelle Charpentier, « Les réceptions « ordinaires » d'une écriture de la honte sociale : les lecteurs d'Annie Ernaux », in : *Idées économiques et sociales* 155.1 (2009), p. 19–25, p. 25.

Dans son *Éloge de la lecture*, Michèle Petit met en avant le caractère réparateur de la lecture : « Si elle permet de se découvrir ou de se construire, elle devient cruciale lorsque l'on doit se reconstruire, après un deuil, une maladie, un accident, une séparation amoureuse, la perte de son emploi, une dépression, toutes épreuves dont nos destins sont faits, toutes situations qui mettent à mal la représentation que l'on a de soi et le sens de sa vie. La lecture joue alors le rôle d'autothérapie [23]. Elle poursuit :« il y a dans la lecture, ou dans la remémoration d'œuvres littéraires, quelque chose qui va bien au delà de la « distraction », de l'oubli temporaire de sa peine ; quelque chose qui se rapporte au sens de la vie, à la dignité maintenue, en dépit des mutilations, des soins humiliants ; qui touche à la recomposition de l'image de soi, un soi parfois blessé au plus profond de lui-même » [24]. Comme d'autres lectures, les récits de science-fiction et fantasy peuvent en effet constituer des ressources face au deuil. Que ce soit en préparant les lecteurs et lectrices à cette éventualité, comme dans le cas de Marlène, ou en leur présentant des exemples de personnages confrontés à la perte d'un proche, qui deviennent alors des exemples, des guides pour trouver comment vivre avec l'absence.

Ainsi Thierry, qui a perdu son père étant enfant, s'identifie au personnage de Bastien dans *L'Histoire sans fin*, qui vit seul avec son père suite au décès de sa mère, avec qui il partage une passion pour les livres, qui deviennent une source de réconfort. De manière similaire, Philippe fait rétrospectivement le lien entre sa fascination pour *Dune* et le personnage de Paul, qui est comme lui orphelin de père, tandis que pour Sarah, dont le père est également décédé, le motif narratif de « la mort d'un proche pour pouvoir évoluer », auquel les personnages font souvent face, apparait comme un appui pour prendre du recul et apprivoiser sa propre perte. Comme le lecteur ou la lectrice de récit horrifique, le lecteur ou la lectrice de littératures de l'imaginaire « est à la fois un incrédule issu de la modernité, formé au doute et au cogito par l'éducation scolaire, mais en même temps se questionne sur des points que la modernité n'a pu résoudre tels la mort et son après » [25].

> « Dans *Dune*, y'a ben… Paul, Paul perd son père de manière violente, et après il est élevé, enfin il s'éduque et il est élevé par sa mère, parce que sa mère a

23. Petit, *Éloge de la lecture*, op. cit., p. 126.
24. Ibid., p. 127.
25. Fabienne Soldini, « La lecture du fantastique : terreurs littéraires, peurs sociales », in : *Belphégor* 3.2 (avr. 2004).

aussi autre chose à faire, et en fait, ben j'ai perdu mon père quand j'étais gamin, et du coup, effectivement je me suis retrouvé... encore plus immergé dans le récit d'initiation de Paul, parce que je me suis dit ah ok, il a perdu sa figure d'autorité... » Philippe, 28 ans, professeur d'anglais, traducteur et journaliste, master LLCE anglais et master adaptation sous-titrage doublage, père chargé de cours à l'université, mère infirmière cadre.

« Et ça m'a confortée dans plusieurs choses et pour ça mes lectures m'ont beaucoup aidée, enfin je veux dire, bon l'expérience en elle-même, m'a marquée et m'a fait évoluer mais, je pense que, pour surmonter ça, mes antécédents de lectures, m'ont préparée un peu. Parce que, avant ça, je n'avais jamais fait cette expérience là, et je pense que ça aurait été un peu plus rude, si je n'avais pas eu ça déjà auparavant. » Marlène, 23 ans, étudiante en préparation à l'agrégation de grammaire, master de lettres classiques, père kinésithérapeute, mère cadre infirmière supérieure en maison de retraite (décès d'un grand-oncle qui l'a beaucoup touchée).

Enfin, les expériences acquises au travers de la fiction peuvent devenir des clés de compréhension de l'univers quotidien des lecteurs et lectrices, et notamment des comportements humains. C'est le cas dans la lecture de littératures de l'imaginaire, comme dans celle de récits d'horreur : « Les sciences humaines, sociales, fournissent des modèles explicatifs du monde, qui sont aussi recherchés dans la lecture de romans fantastiques et de récits horrifiques, dont beaucoup s'inspirent d'une part de la réalité (faits divers horribles mis en scène et réinterprétés) et des théories psychanalytiques explicatives du comportement humain, présentant des modèles explicatifs comportementaux » [26]. Dominique Pasquier observe également ce type de réception face aux séries télévisées : « Les séries pour adolescents constituent un terrain privilégié pour s'initier aux règles de ce jeu social. Tout d'abord parce qu'elles ont un objet commun : le soir après l'école, c'est la vie avec ceux de l'école qui se poursuit. Elles constituent aussi une sorte de répertoire de situations et de caractères, dont il est possible de tirer des correspondances avec la vie dans la société des pairs » [27].

Amaury, grand lecteur de science-fiction et fantasy, explique ainsi : « Par exemple, en lisant les *House of card* et les Frank Herbert, j'ai appris énormément en psychologie, j'ai appris énormément... En fait j'ai appris à lire les gens avec des livres. Voilà. C'est, j'ai vraiment appris à connaître les gens par les livres, et pas l'inverse. ». En effet, les romans

26. Fabienne Soldini, « La littérature horrifique. Une construction littéraire de peurs sociales », in : *À la recherche du meilleur des mondes, Littérature et sciences sociales*, sous la dir. d'Alain Guillemin, Logiques sociales, Paris : L'Harmattan, 2006, p. 281.

27. Dominique Pasquier, *La culture des sentiments : l'expérience télévisuelle des adolescents*, Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1999, p. 21.

mettent en scène de nombreux exemples de caractères, d'interactions et de comportements, dont les raisons sont souvent motivées par le récit, qui peut donner accès à l'intériorité des personnages. Par la suite, si les lecteurs et lectrices sont confrontés à des situations similaires dans le monde réel, il leur sera donc plus facile de les analyser et de les comprendre. Cette transposition des connaissances fictionnelles est illustrée par le cas de Rémy, grand lecteur de fantasy et amateur de jeux de rôle se déroulant dans des univers imaginaires, qui est parvenu avec un collègue à trouver des clés de compréhension des acteurs de son lieu de travail, par l'intermédiaire des catégories rôlistes.

> « Ben en fait, ça nous aide, on était dans un endroit, on a réussi à définir l'endroit où on travaillait, comme un repère de chaotiques mauvais, euh... sûrement pour la plupart adeptes de différents dieux du chaos et de la folie, et que, nous le problème, on était comme des poissons hors de l'eau parce que... on était des loyaux neutres, on était obligés d'adopter une attitude de mauvais parce que sinon on survivait pas, parce que là où il fallait vraiment être mauvais, salaud et tricheur pour arriver à survivre parce que c'était vraiment des putes. [...] Et c'est vrai que alors, on arrivait pas à recaser des situations exactes, mais en fait on arrivait à faire un parallèle complet entre notre lieu de travail et ce qu'on faisait en jeu de rôle. »
> Rémy, 27 ans, agent de sécurité incendie, BTS informatique et développement et formation en sécurité incendie, père secrétaire, mère administratrice.

La confrontation d'un univers professionnel hostile et apparamment hermétique à l'univers familier et maîtrisé du jeu de rôle, lui a ainsi permis d'une part de mieux appréhender son lieu de travail, mais aussi de savoir comment réagir en se basant sur les connaissances issues du jeu.

### 6.2.2 Des récits imaginaires réalistes ?

Pour que cette transposition dans le quotidien des connaissances et expériences acquises dans la fiction soit possible, il faut que les lecteurs et lectrices puissent établir des liens entre le monde fictif et le monde réel. Dans le cas des récits de science-fiction et de fantasy, qui mettent en scène des univers futuristes ou magiques, parfois très éloignés du nôtre, la transposition peut paraître au premier abord surprenante. Pourtant, les lecteurs et lectrices mettent en avant un « contrat de lecture » [28], convention tacite entre l'auteur et ses lecteurs

28. La description faite par les lecteurs et lectrices de ce contrat n'est pas sans rappeler le « pacte de lecture » théorisé par Philippe Lejeune, voir Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Poétique, Paris : Seuil, 1975.

et lectrices, selon lequel le lecteur ou la lectrice accepte certains présupposés le temps de la lecture, comme l'existence de la magie, ou l'avancée technologique, et « fait semblant » d'y croire, à condition que l'univers représenté soit suffisamment réaliste et cohérent en soi. Anne Besson décrit cette « posture mentale » comme une « capacité à s'incorporer le vertige des possibles, à se faire multiple, à naviguer au sein des mondes, qui implique certes de se détacher de la terre ferme, mais aussi de garder de solides points d'ancrage » [29]. Le monde fictif doit ainsi présenter « la souplesse du possible et la consistance de l'actuel » [30]. La cohérence interne du récit est ainsi nécessaire à la réalisation du pacte de lecture. Comme le précise David Peyron, à propos des publics scientifiques : « L'incohérence scientifique serait alors comme quelqu'un qui vous tape sur l'épaule pendant que vous rêvez ce qui vous en sort, un élément perturbateur de l'immersion et de son aspect global » [31].

> « Ça me... je suis pas là pour être choqué, je suis là pour me divertir, et si il faut admettre des choses qui sont inadmissibles je le ferais, parce que c'est mon plaisir aussi. » Maxime, 21 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père chef de projet informatique et consultant en ressources humaines, mère manager évènementiel.

> « Hum ben ils sont... je dirais pas qu'ils sont réalistes, mais cohérents dans leur truc quoi. C'est à dire que plus ils sont réalistes dans leur fiction mieux c'est. » Anne, 23 ans, webmaster et community manager, licence information communication et formation webmaster, père ingénieur et directeur d'école d'infographie, mère conseillère Pôle emploi.

Si la cohérence de l'univers fictif est un critère d'immersion mis en avant par les lecteurs et lectrices, elle ne suffit pas toujours à leur faire considérer l'univers représenté comme « réaliste ». Plusieurs lecteurs et lectrices, opposent en effet deux types d'univers imaginaires : les univers proches du nôtre, comme ceux de la fantasy urbaine, d'une partie de la *low fantasy* et de la science-fiction d'anticipation à court terme, et les univers loins du nôtre, comme ceux de la *high fantasy* ou des projections futuristes distantes. De nombreux lecteurs et lectrices expriment une préférence pour l'un ou l'autre type d'univers, en fonction du degré de réalisme recherché. Quelles que soient leurs préférences, pour rendre possible l'usage éthico-pratique

29. Besson, *Constellations*, op. cit., p. 480.
30. Ibid., p. 478-479.
31. David Peyron, « Science-fiction et études scientifiques, comment les amateurs justifient-ils les liens entre pratiques culturelles et études menées ? », in : *Les cultures étudiantes : Socio-anthropologie de l'univers étudiant*, sous la dir. d'Yvonne Neyrat, Paris : L'Harmattan, 2010, p. 123-124.

de la lecture, l'essentiel pour eux est de « retrouver du connu dans l'inconnu », que le monde fictif s'appuie sur des bases suffisamment réalistes pour rendre la transposition possible.

> « Quand on lit *Le Seigneur des anneaux*, on se raccroche d'abord à des choses, c'est là un peu le génie de Tolkien, c'est on est d'abord dans la comté, qui pour moi, la comté, je vois ça comme un petit village alsacien, voilà, tout le monde est gentil, on a des belles maisons, dès qu'il y a quelqu'un qui arrive qui est pas pareil on est tous un peu racistes, donc voilà, c'est le petit village alsacien. [...] On se raccroche toujours à ce qu'on, au monde qu'on connaît pour voilà, y'a toujours ce petit côté, on arrive, on se raccroche quand même à quelque chose. » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

> « Dans le sens où… comme sur les livres qu'on, que je lis, ou sur la SF fantasy, c'est une base qui est somme toute réaliste, et somme, et que dont n'importe qui peut se dire… oui, ça me paraît normal. Ça fait que on peut s'identifier beaucoup plus facilement. » Maxime, 21 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père chef de projet informatique et consultant en ressources humaines, mère manager évènementiel.

Ces bases réalistes peuvent correspondre à des éléments de l'environnement, comme le respect des lois de la physique, ou l'intégration de la magie dans notre monde, mais elles passent le plus souvent par la mise en scène de personnages humains, ou humanoïdes, dans lesquels il est facile pour le lecteur de se reconnaître. On rejoint ici les observations de Fabienne Soldini sur la lecture de littérature fantastique horrifique : « Ainsi, même si la situation narrative est irréalisable dans le monde du lecteur, le processus d'empathie va prendre appui sur les éléments vraisemblables du récit, pour ensuite s'étendre jusqu'aux événements les plus incroyables. L'identification a besoin pour fonctionner d'une base proche de la vie du lecteur, pour s'en s'éloigner par la suite et l'ancrage dans la quotidienneté du roman fantastique est ce qui permet au lecteur de rentrer dans le roman et de s'identifier aux personnages » [32]. Malgré la transposition dans un univers différent, ce sont toujours des personnes qui sont représentées, que le lecteur peut appréhender comme celles qu'il croise au quotidien. La plupart des lecteurs et lectrices font ainsi des liens entre les personnages fictifs et des personnes réelles, soit en comparant les personnages rencontrés au cours de la lecture à des personnes connues, comme Cécile, qui apprécie Caracole dans *La Horde du contrevent* car il lui rappelle Sébastien, son compagnon, soit en retrouvant certains traits physiques, ou

32. Soldini, « La lecture du fantastique : terreurs littéraires, peurs sociales », op. cit.

traits de caractères des personnages dans des personnes réelles, comme Luc, qui compare un de ses amis, qui fait tout le temps des blagues, à Peter Parker (le personnage de *Spiderman*).

Dans les récits de science-fiction, les univers représentés sont le plus souvent futuristes. Ces projections futuristes sont au cœur de la question du réalisme pour une part importante des lecteurs et lectrices interrogés. Il est rare que les auteurs de science-fiction cherchent véritablement à « prédire » le futur, à part peut-être dans le cas de la *hard science fiction* (Laurent, informaticien, évoque par exemple les projections faites par Asimov et leur caractère scientifiquement plausible), mais ils produisent une vision du futur, qui va être soumise à l'épreuve du temps. C'est donc rétrospectivement que certaines idées s'avèrent réalistes, comme le caractère sur-connecté de notre société, mentionné par Sébastien, déjà décrit par les récit *cyberpunk* des années 1980, ou encore le voyage sur la Lune imaginé par Jules Verne, cité par Romain.

> « L'objectif du futur c'est de réaliser des choses auxquelles on a même pas encore pensé maintenant, la magie de la SF, c'est de se rendre compte que l'idée était déjà dans la tête de quelqu'un avant même que les scientifiques pensent que ça soit réalisable. Et c'est le plaisir que je prends à lire des vieux livres de science-fiction. » Céline, 29 ans, pharmacienne, doctorat de pharmacie, père médecin, mère pharmacienne.

> « Hum... ben en soi, si on regarde la science-fiction des années 1950, les téléphones sans fil, oui. Donc ouais, pourquoi pas. Parce que quand tu vois des technologies ultra avancées, les robots et tout ça, ouais je vois... même si y'a des trucs c'est un peu abusé, mais en même temps on se dit oui le téléphone sans fil c'est abusé... fin d'où est-ce qu'on va pouvoir téléphoner sans fil ? [...] Alors qu'aujourd'hui c'est tout à fait normal, donc oui pourquoi pas. » Nadia, 23 ans, étudiante en master de géographie, agrégée de géographie, père sans emploi, mère hôtesse d'accueil.

Plusieurs lecteurs et lectrices, comme Céline, Fabien ou Benjamin évoquent les interactions entre science et science-fiction : les récits de science-fiction s'inspirent des avancées scientifiques, mais peuvent également donner des idées à explorer aux chercheurs... Ainsi, certaines « prédictions » de la science-fiction s'avèrent réalistes, tandis que d'autres paraissent rétrospectivement « farfelues », mais très amusantes, comme l'explique Cécile. Qu'en est-il alors de la science-fiction contemporaine ? Pour les lecteurs et lectrices les plus confiants en la science et ses progrès, comme Nadia, tout semble possible avec l'avancée technologique. Pour d'autres, surtout ceux qui ont suivi des études scientifiques, comme Laurent, certains récits sont crédibles, tandis que d'autres restent de pures fictions. Enfin, certain·e·s, comme Laura

ou Marie-Claire, voient plus dans la science-fiction des récits qui reflètent des interrogations contemporaines que de véritables prédictions.

> « Hum... je pense que la science-fiction a plus tendance à dire quelque chose sur le présent que sur le futur. C'est à dire que la science-fiction va plutôt faire la caricature des tendances et des aspirations du moment où elles sont écrites. » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

> « J'ai envie de dire, c'est le successeur des contes philosophiques. Le conte philosophique c'était pour apprendre quelque chose en utilisant de l'imaginaire, bon ben la science-fiction et l'*heroic fantasy* bienvenue au club. On est dans les héritiers de dire quelque chose à apprendre sur notre monde, en changeant de décor, et en disant « mais non, on ne parle pas de notre monde », mais... Si, complètement ! (rire) » Amaury, 30 ans, sans emploi et gestionnaire bénévole dans une boutique de jeux, licence LLCE anglais, père employé d'imprimerie, mère hôtesse d'accueil.

« Successeur[s] des contes philosophiques » selon Amaury, les récits de science-fiction transposent dans d'autres mondes des questionnements et des problématiques contemporaines. Ainsi, les auteurs expriment leur propre vécu, leur propre expérience dans leurs histoires, comme l'explique Rémy, citant le principe physique de Lavoisier « rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme », ou comme l'expriment Perrine ou Marina, « ça parle de nous ». La science-fiction est donc apte à véhiculer un discours sur le monde contemporain, qui peut prendre la forme de la critique.

### 6.2.3 Transposer pour mieux analyser ou critiquer

Une partie des histoires de science-fiction, mais aussi de fantasy, sont décrites par les lecteurs et lectrices interrogés selon le fonctionnement littéraire de l'apologue : un discours argumentatif, parfois satirique, qui prend la forme d'un récit fictif à portée symbolique, afin de convaincre le lecteur [33]. Quelles que soient les intentions (critiques, argumentatives) des auteurs des romans cités [34], il est souvent possible de trouver dans les textes des éléments per-

33. « Fable morale, ou espèce de fiction, dont le but est de corriger les mœurs des hommes », d'après Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, *L'encyclopédie*, Paris, 1751

34. L'analyse sociologique de la production des œuvres de littératures de l'imaginaire et des intentions de leurs auteurs mériterait un travail à part entière. Par ailleurs, l'étude du caractère argumentatif des œuvres relève de l'analyse littéraire, qui a déjà produit de nombreux travaux sur certain·e·s auteurs ou textes emblématiques de cette science-fiction satirique. Voir par exemple Ruyer Raymond, *L'utopie et les utopies*, Presses Universitaires de France, 1950 ; Frédéric Regard, *1984 de George Orwell*, Paris : Folio, 1994 ; Jean-Jacques Rosat, « Éducation politique et art du roman - réflexions sur 1984 », in : *Éthique, littérature, vie humaine*, sous la dir. de Sandra Laugier, Éthique et philosophie morale, Paris : Presses universitaires de

mettant de les lire de cette manière. D'après Frédéric Grao, les récits futuristes fonctionnent ainsi selon un mécanisme particulier, quand il s'agit de faire réfléchir les lecteurs et lectrices ou de critiquer la société : « La fiction spéculative nous montre ainsi les conséquences humaines, comme si on y était, d'avances technologiques et de grands changements politiques et sociaux qui « ne se sont pas encore réalisés », si on ose dire. [Elle] nous informe sur le futur non dans le sens où elle le prédit, mais dans le sens où elle nous permet de mieux appréhender la réalité complexe du présent, dont le changement s'accélère sans cesse » [35]. Par l'immersion dans un monde décrit comme le futur potentiel du nôtre, les lecteurs et lectrices sont alors incités à s'interroger rétrospectivement sur celui-ci, à se demander « comment on pourrait en arriver là ». Ce type de réflexion est donc une spécificité des romans de science-fiction.

> « *Hunger Games*, oui bien sûr que je les ai lus ! Je les ai adorés, et j'attends que les films arrivent ! Pareil, ben là je vois une grosse critique de notre société, ben c'est… on en est pas très loin quoi ! La téléréalité, c'est quoi, c'est mettre des gens, ils se cassent la gueule, ils se cassent pas la gueule de la même manière, mais bon, ils se balancent des insultes et ils se frappent quand même donc… » Anaïs, 23 ans, sans emploi, projet de création d'entreprise de commerce, licence de lettres, père cadre ingénieur, mère démarcheuse téléphonique.

> « Ben ça m'a plu ça m'a un peu effrayée aussi, le côté, fin Big brother c'est génial comme concept, mais c'est super flippant comme société. Ça typiquement c'est une grosse critique de la société *1984*, c'est bien pour ça. » Anne, 23 ans, webmaster et community manager, licence information communication et formation webmaster, père ingénieur et directeur d'école d'infographie, mère conseillère Pôle emploi.

Selon la quasi-totalité des lecteurs et lectrices interrogés, les romans de science-fiction ou fantasy disent quelque chose de notre propre société. Le recours à l'imaginaire permet de mieux comprendre et analyser le monde réel, en grossissant certains traits, en accentuant certaines tendances. Dans une analyse de *1984* de George Orwell, Jean-Jacques Rosat explique : « Le roman fait de nous les habitants d'un monde qui pourrait être le nôtre pour qu'à partir de lui nous puissions regarder celui où nous vivons aujourd'hui » [36]. Il précise : « Le roman est un appareil optique au moyen duquel le lecteur peut ensuite redécrire le monde où il vit. Il ne

France, 2006 ; Cathy Boëlle-Rousset, *Le Meilleur des mondes d'Aldous Huxley : Analyse de l'œuvre*, Paris : Pocket, 2006.

35. Frédéric Grao, « Romans de science-fiction et imaginaire social », in : *À la recherche du meilleur des mondes, Littérature et sciences sociales*, sous la dir. d'Alain Guillemin, Logiques sociales, Paris : L'Harmattan, 2006.

36. Rosat, « Éducation politique et art du roman - réflexions sur 1984 », op. cit., p. 323.

soutient lui-même ni thèse ni hypothèse ; il m'offre un élargissement, et éventuellement, une transformation de ma vision du monde » [37]. Fabienne Soldini, dans son travail sur la lecture de littérature horrifique, observe que la « lecture de fiction va être utilisée par les lecteurs que nous avons rencontrés comme médiation pour interpréter la réalité et les horreurs réelles. Les thématiques horrifiques fantastiques sont alors construites comme des métaphores du réel » [38]. Plusieurs lecteurs et lectrices de notre propre enquête, comme Sébastien ou Sarah parlent ainsi de « miroir » de la société contemporaine, ou encore de « prisme déformant » (Laura). La métaphore du reflet modifié, déformé, exprime l'idée de cette transposition, qui conserve certains éléments, tout en les mettant en lumière en en modifiant d'autres. D'autres lecteurs et lectrices comme Julien ou Morgane évoquent un changement de regard, de point de vue : pour eux la fiction permet de « voir les choses sous un autre angle », de « prendre du recul » ou de porter un regard neuf, exempt de préjugés, sur ce monde perçu comme nouveau au cours de la lecture.

> « Et du coup, les présupposés de base, ceux qui font que c'est différent de notre monde réel, du coup amènent, ce, ce, un peu ce prisme déformant qui permet de voir les choses différemment. Et, en voyant les choses différemment de mieux comprendre certaines choses qui pourraient nous arriver. » Laura, 27 ans, secrétaire médicale vacataire, master génétique et biologie cellulaire, père directeur adjoint du travail, mère professeure d'espagnol.

> « Et du coup, je pense que le lecteur arrive avec un esprit ouvert, de se dire, bon c'est un univers différent, c'est des races différentes, et il a pas ses propres préjugés à lui, pour juger et du coup, il est plus ouvert à la parole de l'auteur et, plus ouvert à se dire « ah oui ça c'est pas juste ». » Morgane, 25 ans, vétérinaire, école vétérinaire, père chef d'équipe en maçonnerie, mère comptable.

> « Pour moi, et c'est là que l'art intervient, c'est de parler de notre monde, de parler de tout ça, en l'enjolivant ou pas, parce que *84* tout ça c'est pas forcément... mais en le regardant comme un miroir pour qu'on puisse à la fois faire voyager notre imagination, et en même temps je pense, c'est peut-être ce qui permet encore plus de réfléchir aux choses. Tu vois c'est parce que notre imagination s'émerveille et tout qu'en même temps on réfléchit peut-être autrement que juste en regardant les infos, ou voilà. » Sarah, 29 ans, sans emploi, licence arts du spectacle et cinéma, père serrurier, mère cadre commerciale.

D'autres lectrices, comme Sarah et Laura, soulignent de plus le caractère agréable de la transposition imaginaire : en « faisant voyager » le lecteur, ou par l'identification à des

37. Ibid., p. 324.
38. Soldini, « La littérature horrifique. Une construction littéraire de peurs sociales », op. cit., p. 274-275.

personnages dont le sort les touche, la réflexion se fait plus facilement (« ce que j'aime bien c'est surtout le côté de ça te fait réfléchir sans te donner l'impression d'y réfléchir. » Laura) et plus efficacement. Les lecteurs et lectrices interrogés sont également très sensibles à la mise en scène des dérives possibles du monde actuel dans la fiction.

> « Un bouquin, à la *Hunger Games*, où voilà, où [l'auteur] va nous montrer un univers en nous disant, vous voyez ça, ah ben ça c'est la prochaine étape de ce que vous êtes en train de vivre. Et là oui effectivement, on va commencer à se poser des questions. » Benjamin, 30 ans, conducteur de tramway, niveau terminale, père chauffeur poids lourds, mère assistante familiale.

> « Euh... ben ça dépend des livres hein, mais... ben vu que ça part souvent d'une base de réel où on extrapole, ben ça fait toujours réfléchir sur où on en est nous dans le réel et... ou quelles sont les conséquences de nos actes et est-ce qu'on va arriver à ce résultat... tout ça quoi. » Ophélie, 22 ans, professeur de français stagiaire, M1 enseignement en lettres, classe préparatoire littéraire B/L, père informaticien, mère infirmière.

> « Ben ça peut mettre en garde sur certaines choses, après... pas forcément de ce qui va se passer, mais ça permet peut-être de faire un peu plus attention, plus apprécier aussi, comment ça se passe en ce moment chez nous quoi. Des choses comme ça. » Aurélie, 24 ans, assistante sociale, DUT carrière sociales, DEASS, père réparateur informatique et musique amplifiée à son compte, mère secrétaire d'un cabinet de comptables.

Que ce soit par la projection dans un futur potentiel de notre monde, ou plus généralement par la transposition de questionnements et de problématiques actuelles dans un monde différent, la lecture occasionne des réflexions pour une grande partie des lecteurs et lectrices interrogés. C'est d'ailleurs une raison de lire de la science-fiction et de la fantasy invoquée par plusieurs d'entre eux, comme Sarah, Amaury, Perrine ou Aurélie. Sarah souligne que la lecture, au contraire des films de science-fiction qu'elle apprécie par ailleurs, surtout pour leur caractère divertissant, est particulièrement propice à la réflexion, et que c'est ce qu'elle y recherche. Pour Amaury, la lecture est indissociable de la réflexion, qui permet d'« interagir avec l'auteur ». Enfin, pour Perrine, la réflexion occasionnée par la lecture participe du plaisir de la lecture, et même de l'évasion : lire de la science-fiction, c'est réfléchir à des choses différentes de celles du quotidien.

> « Même si ça renvoie à des choses présentes, etc, c'est quand même des questions qui parfois sont des questions qu'on se pose pas forcément, ou pas forcément tous les jours etc, donc c'est une évasion dans ce sens là, une évasion de la réflexion, pas forcément, bon ça peut être une évasion de l'univers aussi ça c'est sympa, y'a des

> bouquins ou c'est vraiment au niveau de l'univers, mais parfois c'est une évasion intellectuelle. Réfléchir à des trucs différents. » Perrine, 31 ans, formatrice, master de sociologie politique, père chercheur en physique, mère employée.

L'importance de ce déplacement imaginaire dans la lecture, pour réfléchir mais aussi pour se construire, est mis en avant par Michèle Petit : « Il est aisé de le remarquer : un lecteur ne privilégiera pas toujours un texte qui colle à sa situation. Une trop grande proximité peut même se révéler inquiétante, intrusive, enfermante, tandis qu'il trouvera des mots qui lui rendront le sens de son expérience ou qui lui permettront une échappée dans un livre écrit par un homme ou une femme qui évoque de tout autres épreuves, quelquefois dans des temps anciens ou à l'autre bout du monde. C'est même sans doute là où elle suppose un voyage dans le temps ou dans l'espace, là où elle fournit une métaphore (qui crée du mouvement chez celui qui l'entend, on l'a remarqué de longue date), là où elle appelle une appropriation qu'une œuvre « travaille » vraiment un lecteur, qu'il peut en être bouleversé et, entre les lignes, retrouver sa fantaisie inventive, se laisser aller à la rêverie et penser » [39].

## 6.3 Un regard éthique sur le monde fictif

Bernard Lahire décrit la lecture en milieu populaire par la mise en œuvre de « modes pratiques d'appropriation des textes [qui] se caractérisent par l'ancrage de ces derniers dans une autre réalité que la seule réalité textuelle : dans une configuration pratique, dans un espace connu, vécu, dans les cadres, les schémas de l'expérience passée ou présente » [40]. Ce type de lecture, qui s'oppose à la lecture littéraire, n'est pas pour autant le propre des classes populaires, ni d'un certain type de productions : cette « lecture pragmatiquement ancrée », au cours de laquelle le monde du texte est évalué à l'aune de l'expérience du lecteur et des valeurs en vigueur dans son milieu social, peut être mis en œuvre par de nombreux types de lecteurs et lectrices [41], et sur de multiples genres de récits, dès lors qu'ils portent un regard sur le monde fictif similaire à celui qu'ils porteraient sur le monde réel. Les situations, personnages ou systèmes décrits dans la fiction peuvent être examinés, évalués, et jugés par les lecteurs et lectrices, de la même manière qu'ils jugeraient une situation ou une personne réelle. Le

39. Petit, *Éloge de la lecture*, op. cit., p. 82.
40. Lahire, *La raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, op. cit., p. 173.
41. Sur les pratiques culturelles éclectiques, voir par exemple idem, *La culture des individus*, op. cit.

caractère totalitaire des sociétés dystopiques, par exemple, est fréquemment condammé. Dans les propos de Mathilde, l'univers du *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley est examiné et jugé en tant que système politique, de la façon dont on pourrait réprouver un régime existant. La déshumanisation de ce monde, où les sentiments humains et toute forme d'empathie ont été éradiqués, heurte les valeurs humanistes de la jeune femme, qui a fait des études de sage-femme et travaille dans le domaine du soin. L'univers fictif est ainsi jugé au travers des cadres de l'expérience vécue.

> « Mais vraiment *Le Meilleur des mondes*, c'est vraiment un univers qui m'a, qui m'a beaucoup parlé, tu vois cette contre-utopie, où le sentiment humain est un peu renié, et complètement mis de côté, effacé et gommé. J'ai vraiment aimé, beaucoup aimé cette image, parce que c'est... ça montre un petit peu quelque part, l'horreur effectivement d'un univers totalement deshumanisé, le sentiment de plus avoir sa place, enfin moi ça m'a, ça m'a plu, parce qu'au bout d'un moment ça te montre quand même l'importance de, du sentiment humain, tu vois, de l'empathie humaine, les autres, même si c'est dans un univers pas parfait, est-ce qu'il vaut mieux un univers, tu vois, pas parfait comme le nôtre, avec... avec de l'humanité, plutôt qu'effectivement cet univers fait de façon parfaite, mais où le sentiment n'a plus de place... un monde en fait totalitaire et... et où tu te demandes même globalement quelles sont les chances dans la vie, parce qu'ils sont totalement prédestinés et tu te demandes même globalement au final, est-ce que ça vaut le coup leur vie quoi, tellement le sentiment en est effacé. » Mathilde, 29 ans, étudiante en master de pharmacie industrielle et chargée de recherches cliniques, études de sage-femme, licence de biologie, père médecin généraliste, mère médecin neurologue.

> « *Hunger games*, ça j'aime pas du tout. J'ai vu les films, j'aime pas du tout. [...] Ça me gêne. J'ai vu les films, bon c'est le concept même, on peut en parler si tu veux, ça me gêne vraiment, des enfants.... C'est vraiment le concept même. Tu vois, tout à l'heure, tu demandais des trucs qui me gênent, mais ça c'est parfait. C'est vraiment, ça me répugne, ça me... c'est franchement, la scène tu vois, où ils sont, quand ils doivent courir chercher les armes, moi j'avais un haut le cœur moi à ce moment là, littéralement. » Luc, 20 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père capitaine de gendarmerie, mère comptable et femme au foyer.

La désapprobation morale envers les mondes imaginaires n'est pas toujours le fruit d'une réflexion construite, comme celle de Mathilde, mais passe le plus souvent par la gêne des lecteurs et lectrices face à certaines situations ou évènements, qui peuvent les choquer. Ces ressentis rejoignent ceux des adolescent·e·s qui lisent des mangas face à la catégorie des *hentai*, ou mangas pornographiques, qui « soulèvent de la part de ces adolescents, surtout de

milieux favorisés, des réactions choquées et éthiques » [42]. Dans le cas de Luc, cité ci-dessus, les valeurs morales semblent tellement incorporées que la lecture provoque une réaction physique de dégoût. Pour lui comme pour de nombreux lecteurs et lectrices, c'est souvent la violence qui est choquante, notamment quand elle est gratuite, quand elle prend la forme de la torture ou quand elle est décrite de façon particulièrement évocatrice. Hélène Merlin-Kajman fait le lien entre ce type de réactions physiques dans la lecture et la réactivation de traumatismes : « Dans le vécu traumatique, celui où le réel a fait effraction brutale dans les psychisme au delà des capacités de ce dernier à en traiter l'excès, l'hyperintensité, les impressions restent intactes parce qu'elles ne parviennent pas à la conscience comme telles. De ce fait, dès qu'un sujet rencontre une situation qui lui rappelle inconsciemment l'évènement traumatique, ces impressions ressurgissent avec la même intensité, la même présence, la même vérité que lors de l'effraction traumatique, comme sous l'effet d'un choc répété à l'identique » [43].

Comme en ce qui concerne les émotions ressenties au cours de la lecture, on observe ici des variations selon le genre des lecteurs et lectrices : les filles sont plus nombreuses à se déclarer parfois choquées ou gênées, tandis que certains garçons, comme Thibault, Igor ou Thierry tiennent à souligner qu'il en faut beaucoup pour les choquer.

> « Dans *Le trône de fer*, des fois c'est un peu choquant. Bon les scènes un peu crues ça va encore, mais les scènes qui sont très sanglantes, ou on voit un peu de la barbarie... ça c'est un peu choquant. » Cindy, 30 ans, assistante vétérinaire, école d'assistante vétérinaire, père routier, mère aide-comptable.

> « Qui m'ont choquée ou gênée dans certaines histoires... ben gênée je suis pas facilement gênée... par contre choquée oui, parce que dans *Cornes* le dernier là, y'a des scènes de viol et une scène de meurtre violent, fin c'est violent quoi, c'est gore, c'est violent, c'est pas agréable à lire. Ça te met très très mal à l'aise. » Anne, 23 ans, webmaster et community manager, licence information communication et formation webmaster, père ingénieur et directeur d'école d'infographie, mère conseillère Pôle emploi.

> « Non non je, moi je suis un peu bourrin, voilà j'aime bien quand c'est très très sombre, voilà, quand c'est... quand c'est violent etc, c'est le côté un peu noir et un peu sympa, et justement, j'aime bien. Donc voilà, c'est le côté un peu violent, ça ça me dérange pas, donc je suis pas très choquable. » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

42. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 190.
43. Merlin-Kajman, *Lire dans la gueule du loup*, op. cit., p. 42-43.

Ainsi, pour les jeunes hommes, la violence est plus facilement perçue comme une composante habituelle de l'action. On peut faire le lien entre cette appréciation amoindrie de la violence et une « pétrification de la sensibilité » [44] provoquée selon Hélène Merlin-Kajman par la confrontation renouvelée aux images traumatiques, en « un récit indéfiniment répété, voire une habitude, qui auront pour caractéristique de s'être vidés de toute la menace émotionnelle contenue dans le récit traumatique » [45]. Les jeunes hommes peuvent en effet être habitués aux représentations de la violence par des pratiques culturelles majoritairement masculines (goût pour les films d'actions violents ou pour les films d'horreur) [46]. À propos de la lecture de récits d'horreur, Fabienne Soldini indique que « Par son parcours lectoral, le lecteur se construit comme sujet et non objet de sa peur [...] Le simulacre génère des effets émotionnels : c'est parce qu'on fait semblant de croire aux vampires ou aux démons que l'on peut ressentir une certaine peur. Au contraire, le refus du monde du texte sous prétexte de non réalité conduit soit à l'abandon de la lecture, soit à une lecture ironique, qui entraîne une distanciation maximale d'avec le texte et ne le travaille plus sous l'angle émotionnel » [47]. Cependant, sachant que la sensibilité est socialement associée à la féminité, on peut se demander dans quelle mesure il s'agit d'un effet de la pression sociale exercée sur les individus masculins (ne pas pleurer, ne pas être choqué...), voire d'une posture de la part des individus interrogés.

### 6.3.1 Identification, modèles et contre-modèles

Une grande partie des lecteurs et lectrices se projettent dans le monde représenté pendant qu'ils lisent, souhaitant partager les aventures des personnages, comme l'exprime Cécile (« Moi j'aimerais bien faire partie de ce genre de choses. [...] J'aimerais bien mener un peu l'enquête dans ce genre de lieux, chercher avec eux, être présente avec eux »), en imaginant ce qu'ils feraient à la place des personnages, voire même en tentant de leur souffler des conseils, à travers le papier, pour éviter la catastrophe : « Quand tu as Hermione qui écrit "armée de Dumbledore" sur le parchemin et là je crie "non ne l'écris pas, n'écris pas ça Dumbledore va se faire renvoyer !" » (Marlène). Hans Robert Jauss qualifie d'« identification associative » cette attitude lectorale par laquelle « le sujet assume un rôle à l'intérieur du monde imagi-

44. Ibid., p. 254.
45. Ibid., p. 43.
46. Donnat, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, op. cit., p. 108-109.
47. Soldini, « La lecture du fantastique : terreurs littéraires, peurs sociales », op. cit.

naire et clos du jeu dramatique. Ce qui caractérise l'identification associative à l'intérieur du jeu, c'est que l'acteur et le spectateur ne sont pas dissociés, que la conscience réceptrice n'est pas en face de l'œuvre, mais que le jeu met chacun en situation de s'exercer, en assumant un rôle et en reconnaissant les rôles des autres, à des modes de communication susceptibles, en tant que comportements éventuels, d'orienter en retour la vie sociale » [48].

> « Ouais, ben je pense qui n'a pas rêvé de voler. Qui n'a pas rêvé un jour d'être invisible pour une raison ou une autre, qui n'a pas rêvé... je sais pas, y'a des trucs, je pense c'est ce qui me plait chez les super héros, c'est je pense leurs pouvoirs je les envierais bien. » Luc, 20 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père capitaine de gendarmerie, mère comptable et femme au foyer.

> « Le fait qu'elle se retrouve comme ça à dix-huit ans, à avoir des pouvoirs... qui n'a pas rêvé un jour, qui a une vie tranquille, morne, un petit peu, voilà banale, et puis un jour, un pouvoir arrive... c'est... voilà. Et on s'identifie bien au personnage en fait, c'est comme ça... et je l'ai lu en une journée. Donc voilà, j'ai vraiment bien accroché. » Cindy, 30 ans, assistante vétérinaire, école d'assistante vétérinaire, père routier, mère aide-comptable.

Les personnages sont appréhendés par les lecteurs et lectrices comme des personnes réelles, ou comme le dit Bernard Lahire : « on veut vivre la vie des personnages, s'identifier au héros ou le détester, mais, dans tous les cas, on a une réaction aux personnages écrits du même type qu'aux personnages de la vie réelle » [49]. Philippe Coulangeon, à propos des programmes télévisés, précise que ce type de rapport aux personnages s'appuie « en partie sur l'illusion de familiarité qu'instaure des programmes [...] dont les acteurs, par la régularité de leurs interventions sur le petit écran, apparaissent souvent aux téléspectateurs comme des « familiers » » [50]. Le rapport aux personnages des jeunes lecteurs et lectrices peut prendre plusieurs formes : sympathie, attachement, identification ou admiration.

De nombreux personnages des récits de science-fiction ou de fantasy font en effet figure de modèles, qu'il s'agisse des preux chevaliers jedi dans *Star Wars*, des courageux combattants du *Seigneur des anneaux*, de l'intelligente et débrouillarde Hermione dans *Harry Potter* ou encore des super-héros des comics américains. C'est ce qu'Hans Robert Jauss appelle l'« iden-

48. Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, op. cit., p. 165.
49. Bernard Lahire, « Lectures populaires : les modes d'appropriation des textes », in : *Revue française de pédagogie* 104.1 (1993), p. 17–26.
50. Philippe Coulangeon, *Sociologie des pratiques culturelles*, Repères 418, Paris : La Découverte, 2005, p. 14-15.

tification admirative avec le héros parfait, le « modèle », l'exemple qui doit être suivi »[51]. Ces personnages, qui sont dotés de qualités morales exemplaires et de valeurs positives aux yeux des lecteurs et lectrices, peuvent susciter leur admiration, et sont décrits comme des idéaux auquels ils aimeraient ressembler : « ben je pense que ça renvoie un peu à comment on aimerait être » (Aurélie). Ce type d'usage éthique de la lecture correspond à ce que Gérard Mauger, Claude Poliak et Bernard Pudal appellent les lectures de salut (lire pour se parfaire)[52], au cours desquelles le lecteur ou la lectrice trouve des modèles éthiques à suivre.

> « C'est un personnage extrêmement noble, c'est un des personnages les plus nobles du *Seigneur des Anneaux*, qui est quand même rempli de personnages très nobles. Et euh, et pareil alors il voit le Hobbit arriver avec son anneau, avant même de savoir qu'il a l'anneau, et ils en parlent de manière un peu informelle, il fait mais moi, ça ne m'intéresse pas, je, ce n'est pas ça qui est important, enfin ça ne sert à rien de chercher le pouvoir pour le pouvoir, même si je trouvais cet anneau, je ne le prendrais pas. Et c'est à ce moment là que l'anneau décide de tomber de la poche de Frodon bien sûr, parce que l'anneau est un petit mécréant avec sa propre volonté, et euh, et il le regarde et il lui dit bah ouais, ça n'a pas changé, en fait. C'est juste, il est juste tellement fort psychologiquement. » Laura, 27 ans, secrétaire médicale vacataire, master génétique et biologie cellulaire, père directeur adjoint du travail, mère professeure d'espagnol (à propos du capitaine Faramir).

Ces personnages irréprochables peuvent susciter l'admiration des lecteurs et lectrices, mais ils ne constituent pas forcément des exemples directement imitables, plutôt des archétypes idéaux, des incarnations exemplaires de valeurs qui leur tiennent à cœur. Les jeunes interrogé·e·s s'identifient plus facilement à des personnages plus humains, moins parfaits et par là même plus accessibles, comme les héros des comics de la fin du vingtième siècle dont Éric Maigret étudie la réception[53]. Reprenant la distinction de la *Poétique* d'Aristote entre personnages « meilleurs que nous » et personnages « semblables à nous », Hans Robert Jauss oppose ainsi identification admirative et « identification par sympathie », « norme nouvelle d'un héros imparfait, plus familier, « de la même espèce » [...] que le spectateur et qui doit le conduire, par le jeu de la sympathie qui abolit la distance, à l'identification morale et à la reconnaissance d'une conduite à tenir[54]. Ainsi, le motif narratif de la personne lambda, avec ses qualités et ses défauts, embarquée dans une aventure extra-ordinaire, est souvent plus intéres-

51. Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, op. cit., p. 166.
52. Mauger, Poliak et Pudal, *Histoires de lecteurs*, op. cit.
53. Maigret, « « Strange grandit avec moi », Sentimentalité et masculinité chez les lecteurs de bandes dessinées de super-héros », op. cit.
54. Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, op. cit., p. 165-166.

sant pour les lecteurs et lectrices. La présence d'un personnage « normal » leur permet de s'y identifier, mais aussi de s'y attacher plus facilement. Voir comment un personnage similaire à eux, avec ses forces et ses faiblesses, parvient à s'en sortir dans une situation compliquée, s'avère particulièrement instructif, et leur apporte des exemples concrets de comportements à adopter, incarnations tangibles de valeurs qu'ils souhaitent défendre.

> « Ce que j'ai aimé chez Boromir, c'est qu'en fait c'est le perso totalement humain et faible, c'est un humain. On lui propose le pouvoir, l'argent, la victoire, ben il accepte. Il craque, il craque, comme, ben comme moi je pourrais craquer quoi, on me propose l'anneau unique qui peut mettre fin à la guerre quoi, ben... je serais prêt à le prendre. » Rémy, 27 ans, agent de sécurité incendie, BTS informatique et développement et formation en sécurité incendie, père secrétaire, mère administratrice.

> « Alors là non, c'est difficile... J'aime bien les personnages qui... qui sont pas forcément les héros au sens classique du terme. Donc... ça va être monsieur tout le monde, qui va arriver à sauver le monde... ça va être quelqu'un de banal qui va se révéler, plutôt que... le héros loyal bon, qu'on voit dans tous les jeux de rôle, ou voilà. » Marina, 29 ans, documentaliste en santé publique, licence de biologie et DUT documentaliste, père technicien supérieur à France Télécom, mère vendeuse.

Plus le personnage est perçu comme proche de soi par les lecteurs et lectrices, plus l'identification est facile et efficace. Plusieurs lectrices bonnes élèves, comme Marie-Claire ou Laura, se sont ainsi fortement identifiées au personnage d'Hermione dans *Harry Potter*, archétype du rat de bibliothèque, de l'élève appliquée, mais en même temps courageuse et débrouillarde.

> « Et à l'époque oui, je me sentais assez proche des héros, surtout de Hermione parce que j'étais moi aussi le petit rat de bibliothèque, alors ah tiens, je me sens moins seule. C'est le, je crois le pire que j'avais lu, c'était Hermione qui se démettait à moitié l'épaule pour pouvoir répondre en classe, et alors moi à l'époque je faisais la même chose moi en classe. Donc oui effectivement, là ça me parlait » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

Plus largement, les personnages enfants ou adolescent·e·s ont marqué les premières lectures de nombreux lecteurs et lectrices interrogés, qui s'en sont sentis proches à cause de la similiture d'âge, de situation ou de caractère : ainsi Megane, en pleine crise d'adolescence, s'est identifiée à l'héroïne rebelle de *Damia*, tandis que Cindy, qui ne se sentait pas très populaire à l'école, s'est retrouvée dans le personnage d'Harry Potter, l'orphelin malmené par son cousin Dudley et ses camarades. De façon générale, il se joue quelque chose de particulier autour de la saga *Harry Potter* pour la génération de lecteurs et lectrices concernés par l'enquête, qui a

littéralement grandi en même temps que le héros, au fur et à mesure de la sortie des tomes, tout comme les lecteurs et lectrices de mangas avec Naruto [55] ou les lecteurs de comics avec *Strange* : « Les lecteurs les plus âgés expriment le plus longuement leur attachement à un univers dans lequel ils ont investi des attentes, qui a été formé pour répondre à ces attentes, et qui les a, réciproquement, façonnés. Un lecteur résume ce processus d'élections réciproques par cette formule : « *Strange* grandit avec moi. » Les séries évoluent avec lui mais il évolue avec elles, il est acteur de ses propres changements, il participe à sa propre construction sociale » [56]. Cette évolution parallèle est à l'origine d'un attachement particulier des lecteurs et lectrices interrogés à l'univers mis en scène par J. K. Rowling et d'une identification particulièrement développée [57].

> « À chaque fois qu'on parle d'Harry Potter, en fait j'ai grandi avec *Harry Potter*, donc c'est les personnages d'*Harry Potter*, je suivais les sorties des tomes, avec mes amis, du coup... je pense qu'on fait tous partie de la génération qui a grandi avec *Harry Potter*, tous les personnages d'*Harry Potter* font rêver. » Ophélie, 22 ans, professeure de français stagiaire, M1 enseignement en lettres, classe préparatoire littéraire B/L, père informaticien, mère infirmière.

Ces processus d'identification ne sont évidemment pas spécifiques aux littératures de l'imaginaire, cependant, certains types de récits, comme les histoires de quêtes initiatiques, nombreuses en science-fiction et en fantasy, y semblent particulièrement propices, notamment face à un public adolescent, lui-même en phase d'apprentissage, d'interrogations et de recherche de soi. Comme dans les mangas mettant en scène des adolescent·e·s, le « parcours initiatique offre ainsi des accroches à l'identification, notamment par les modèles proposés, les situations exemplaires décrites » [58].

> « On peut pas nier qu'il y a des éléments... communs et structurants, qui sont toujours un peu répétitifs dans les romans de fantasy et de science-fiction... enfin, séparément quoi. Y a toujours cette idée de, plus ou moins quête initiatique, dans la fantasy [...] En science-fiction, c'est peut-être moins le cas. Sauf peut-être dans, sauf dans *Ender*, mais après, fin c'est... *Ender* est un peu un cas particulier, parce que c'est une histoire de fantasy dans un... dans un contexte de SF. Enfin pour moi, ce qui caractérise les idées de fantasy... les romans de fantasy c'est

55. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 181.
56. Maigret, « « Strange grandit avec moi », Sentimentalité et masculinité chez les lecteurs de bandes dessinées de super-héros », op. cit., p. 86.
57. Ce point sera développé dans la partie sur les parcours de lecture, mais on peut noter dès à présent que la saga *Harry Potter* a joué un rôle important dans le goût pour l'imaginaire, voire pour la lecture en général, pour une part importante des lecteurs et lectrices interrogés.
58. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 198.

> cette idée de quête initiatique quoi. Et donc forcément... qui dit initiatique dit initiation, et donc, apprentissage, évolution... » Romain, 21 ans, étudiant en master d'informatique, licence d'informatique fondamentale, père réalisateur et scénariste, mère ingénieure.

De nombreux exemples de « quêtes initiaques », « romans d'apprentissage » ou encore « récits picaresque » en science-fiction et fantasy, qui mettent en scène la formation et l'évolution de jeunes gens, sont ainsi cités par les lecteurs et lectrices interrogés : Frodon dans *Le Seigneur des anneaux*, Luke Skylwalker dans *Star Wars*, Ewilan ou Ellana chez Pierre Bottero, Ender dans la saga d'Orson Scott Card, Garion chez David Eddings, Paul Atréïde dans *Dune*, FitzChevalerie dans *L'assassin royal*... Comme le soulignent Marc ou Anaïs, il s'agit souvent de personnages en apparence normaux, sans rien de particulier, qui suscitent une « identification par sympathie » [59]. Ceux-ci vont ensuite évoluer pour devenir des héros, développer des pouvoirs ou des capacités extraordinaires et accomplir des exploits.

> « Ça part souvent du, c'est le garçon de ferme, qui est juste avec sa fourche on va dire, jeune garçon, et d'un coup il se fait kidnapper, machin, il sait pas, d'un coup il a, il est dans un univers qu'il ne connaît pas, et il développe ses pouvoirs innés, il découvre son passé, parce que souvent il connaît pas ses parents, il sait pas d'où il vient, on lui a dit qu'il a été, que ses parents étaient des fermiers, alors que c'est pas vrai, c'était des druides, et c'est souvent comme ça. Donc petit à petit jusqu'à la fin, jusqu'au final, où il est souvent poursuivi par de grandes puissances, et à la fin il est à l'apogée de ses pouvoirs, il a tout compris, et il se bat contre le grand méchant. » Marc, 29 ans, sans emploi, niveau terminale, père agent caténaire SNCF et chef d'équipe, mère sans profession.

> « Je les aime parce qu'ils sont... ils évoluent peut-être, je pense. Des personnages qui changent. Euh... ça m'embêterait de voir des personnages qui sont incapables de traverser une épreuve sans changer. » Philippe, 28 ans, professeur d'anglais, traducteur et journaliste, master LLCE anglais et master adaptation sous-titrage doublage, père chargé de cours à l'université, mère infirmière cadre.

> « En général, ben déjà il gagne en maturité, en expérience je dirais, en connaissance aussi. Et oui c'est, c'est quelque chose qui me plait beaucoup je pense, suivre l'évolution d'un... vers quelque chose de mieux en général, parce que les héros on va dire qu'ils poussent à peu près tous vers quelque chose de mieux. Non des fois sans quelques détours... » Anaïs, 23 ans, sans emploi, projet de création d'entreprise de commerce, licence de lettres, père cadre ingénieur, mère démarcheuse téléphonique.

Pour les lecteurs et lectrices adolescent·e·s, parfois mal dans leur peau ou hésitants face à leur avenir, leur orientation scolaire, ces personnages héroïques, qui débutent « au même

59. Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, op. cit., p. 165-166.

niveau » qu'eux, constituent des exemples, des sources d'inspiration. Même s'il ne s'agit pas pour nos lecteurs et lectrices de devenir chevalier jedi ou magicien, ces personnages qui prennent en main leur destinée et affrontent les difficultés peuvent les aider à surmonter leurs propres obstacles. Comme le dit l'anthropologue Michèle Petit dans son *Éloge de la lecture*, « plus largement, les adolescents sont en quête de mots qui les aident à apprivoiser leurs peurs, à se sentir moins seuls, à trouver des réponses aux questions qui les hantent, à donner sens à leur existence. » [60].

Pourtant, si de nombreux lecteurs et lectrices, comme Romain, soulignent la force de ces identifications adolescentes (« surtout que moi je les ai lus quand j'étais ado, du coup, les z'héros, les... héros, sont souvent des ados, donc t'as une forte tendance à l'identification c'est clair et net »), ce phénomène semble s'essoufler avec le passage à l'âge adulte. Plusieurs lecteurs et lectrices, comme Amaury, ou Delphine, expliquent en effet qu'ils ont désormais plus de recul sur ce qu'ils lisent, et s'identifient moins aux personnages, même s'ils peuvent toujours avoir de l'empathie pour eux.

À l'opposé des personnages modèles, qui peuvent être pris comme exemples, d'autres personnages constituent des repoussoirs, des contre-exemples pour les lecteurs et lectrices interrogés. Il s'agit notamment des méchants, des personnages qui s'opposent au bien commun, à la réalisation de la quête dans le récit, comme Voldemort dans *Harry Potter*, cité par Morgane, le baron Arkonen de *Dune*, évoqué par Rémy, ou encore Royal de *L'assassin royal* mentionné par Esther. Ces archétypes de « méchants » remplissent une fonction narrative précise : celle d'incarner « le mal », l'ennemi à combattre. Il est donc compréhensible que ce type de personnages manichéens n'emportent pas la sympathie des lecteurs et lectrices.

Cependant, certain·e·s protagonistes ou personnages principaux sont aussi rejetés par les lecteurs et lectrices : dans ce cas, le rejet n'est pas lié à leur rôle négatif dans l'histoire, mais à des éléments plus personnels, liés au parcours des lecteurs et lectrices. Il peut s'agir notamment d'un trait de caractère particulier, comme l'arrogance d'Iron Man, dénoncée par Luc, en opposition à l'attitude morale exemplaire de Captain America, son personnage préféré, ou l'indécision d'Altaus, de *La Rédemption d'Altaus*, critiquée par Julien, qui ne comprend pas comment un personnage peut rester passif ainsi. Enfin, les personnages ambivalents suscitent

60. Petit, *Éloge de la lecture*, op. cit., p. 70.

la réflexion des lecteurs et lectrices. Comme l'explique Marielle Macé : « Lorsque Barthes propose dans *Le Discours amoureux* une description rigoureuse, réaliste, de sa lecture du roman de Gœthe, Werther, il donne à voir combien son élan est effectivement contradictoire ; il veut se différencier dans sa lecture, se dissocier du héros, se nuancer, protester de sa propre singularité… mais aussi bien s'y reconnaître semblable, s'y banaliser, voire s'y dissoudre – sautant « à pieds joints dans une flaque d'altérité » comme on se noie dans une foule, se reposant de la charge d'être qui incombe à tout individu, ou s'aidant dans cet acte » [61]. Ainsi la destinée tragique d'Anakin Skywalker devenu Dark Vador en fait pour Luc un exemple à ne pas suivre, un contre-modèle qui donne à méditer, puisque c'est un comportement très humain et compréhensible, le désir de vengeance, la colère, qui a occasionné sa chute. De façon similaire, les personnages de *Game of Thrones*, qui sont amenés à agir de façon cruelle, mais dont on comprend les motivations, font réfléchir les lecteurs et lectrices, comme le souligne Aurélie, notamment sur ce que seraient leurs propres réactions dans des situations similaires. En particulier, les personnages qui évoluent positivement, tout au long de la série, comme Jaime Lannister, cité par Thibault, suscitent la sympathie des lecteurs et lectrices.

### 6.3.2 Affirmer ses valeurs au travers de la lecture

La lecture constitue un enrichissement éthique pour les jeunes interrogé·e·s, dans la mesure où une interaction se produit entre leurs valeurs et le monde fictif auquel ils sont confrontés. D'une part, le jugement porté par les lecteurs et lectrices sur le monde imaginaire et ses personnages s'appuie sur leurs propres convictions morales et sur leurs parcours personnels. Mais en retour, la lecture peut avoir une influence sur les positions éthiques des lecteurs et lectrices, les renforcer ou les nuancer, via les réflexions occasionnées par la lecture. Comme l'exprime Marielle Macé, « Acquiescer en lisant à une conduite fait en revanche passer du registre de l'expérience à celui de la performance, d'une culture (phénoménologique) de la sensation à une culture (pragmatique ou constructiviste) de la simulation ; ce qu'on lit ne mène plus à affuter des perceptions ou des rythmes, mais à retourner la pratique de modélisation de

61. Macé, *Façons de lire, manières d'être*, op. cit., p. 19.

la littérature vers soi-même »[62]. « Car ce sont toutes sortes de configurations esthétiques qui s'offrent en modèle, en miroir ou en obstacle au mouvement de notre propre individuation »[63].

> « Bah euh, *Harry Potter* forcément, *Harry Potter* a joué, quand t'es ado et que tu te retrouves on va dire « mais c'est pas juste qu'elle se fasse traiter de sang de bourbe », « mais c'est pas juste que les centaures, ils soient traités comme de la merde ! », ou, tu vois, c'est un sentiment d'injustice qui reste. Il reste et puis, quand tu deviens plus grand tu te rends compte que ouais, c'est pas juste non plus qu'on traite différemment les femmes, les homosexuels ou les noirs. » Morgane, 25 ans, vétérinaire, école vétérinaire, père chef d'équipe en maçonnerie, mère comptable.

Comme l'explique Morgane, les jugements moraux effectués au cours de la lecture (sentiment d'injustice, rejet de la discrimination), dont les lecteurs et lectrices gardent un souvenir d'autant plus vif qu'ils se sont attachés aux personnages concernés, qu'ils ont ressenti des émotions fortes face à l'histoire, peuvent contribuer à former les orientations éthiques des individus ; plus tard ils peuvent appliquer celles-ci à leur appréhension du réel hors de la lecture. Plusieurs jeunes lecteurs et lectrices de science-fiction et fantasy, comme Morgane, Marie-Claire ou Delphine, soulignent ainsi le rôle que la lecture a pu jouer dans la construction de leur système de valeurs, en particulier à l'adolescence. Elles expliquent ainsi qu'il est particulièrement important qu'un roman « véhicule des valeurs » (Marie-Claire et Delphine), que les romans lus à l'adolescence ont « formé [leur] esprit » (Morgane).

> « Comme c'est des, des romans, 'fin surtout la fantasy d'ailleurs, des romans où les valeurs morales sont importantes, le fait, qu'elles soient décrites dans un roman, ça te permet à un moment donné, surtout à l'adolescence, au début de l'adolescence tout ça, ça te permet de te situer par rapport à elles justement, ça je suis d'accord, ça je suis un peu moins d'accord, et ça t'apprend quelque chose sur toi au final. » Romain, 21 ans, étudiant en master d'informatique, licence d'informatique fondamentale, père réalisateur et scénariste, mère ingénieure.

Analyser ce qui se passe dans les romans, porter un jugement sur les situations décrites, comme l'explique Romain, permet aux lecteurs et lectrices de « se situer par rapport à elles ». Marielle Macé appelle « stylisation » « cette opération générale par laquelle un individu ressaisit d'une façon partiellement intentionnelle son individualité, répète toutes sortes de modèles mais aussi les module, redirige, infléchit les traits, dans le maintien et la transformation desquels cet individu s'atteste et se reconnaît activement, en s'exposant, en engageant son

62. Ibid., p. 183-184.
63. Ibid., p. 157-158.

identité dans sa façon même de la dégager »][64]. Les personnages positifs sont ainsi pris en modèles, tandis que certaines situations, certaines attitudes sont rejetées. Amaury explique par exemple que les futurs dystopiques mis en scène dans de nombreux romans de science-fiction, notamment dans ceux de Philip K. Dick le gênent particulièrement, car ils ne correspondent pas à sa vision optimiste du futur et de l'humanité, « à l'opposé de [sa] personnalité ». De manière similaire, ce sont souvent les partis-pris de l'auteur, qui transparaissent dans les récits, qui dérangent les jeunes interrogé·e·s : Dylan, qui se situe politiquement à gauche, affirme avoir été dérangé par « l'ambiance réactionnaire » des romans de Barjavel, Perrine, de gauche également, par les discours politiques fascisants d'une partie des personnages de *La Zone du dehors*, dont l'auteur ne se démarque pas assez clairement pour elle.

Enfin les situations extraordinaires mises en scène dans la science-fiction ou dans la fantasy peuvent pousser les lecteurs et lectrices à l'introspection, en les incitant à se demander ce qu'ils auraient fait s'ils avaient été eux-mêmes à la place des protagonistes. Par exemple, à propos du dénouement de *L'Opéra de Shaya* de Sylvie Lainé, Sébastien explique qu'il réprouve la réaction destructrice de l'héroïne, même s'il comprend son désir de vengeance.

> « Oui ça apprend énormément, parce que... parce que c'est se confronter à des situations auxquelles on s'est pas forcément déjà confronté. [...] Sur moi-même. Très clairement, à chaque fois que je lis un livre et que je suis un personnage, même si il tombe dans des situations qui m'arriveront jamais, je me pose toujours la question. Est-ce que déjà moi, est-ce que je suis comme cette personne là, est-ce que je serais capable de me mettre dans une situation pareille, et forcément qu'est-ce que je ferais à ce niveau là. Et du coup, apprendre des choses... pas forcément, mais... ça pose des questionnements, qui font que moi je vais m'apprendre beaucoup sur moi même. » Maxime, 21 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père chef de projet informatique et consultant en ressources humaines, mère manager évènementiel.

> « Je pense que n'importe quel lecteur dans n'importe quel livre s'imagine un petit peu à la place du personnage, ce qu'il aurait fait, ou s'imagine à la place ouais. [...] Non ben le furet qui tue des gens, voilà parce que c'est son travail, ben à sa place comment tu ferais, est-ce que tu arriverais à te détacher aussi facilement, où est ta part d'humanité par rapport à ça, mais ouais je pense que, en fait on lit pour ça. » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

64. Ibid., p. 166.

Ainsi, en se projetant dans le monde fictif, en se confrontant aux choix des personnages, les lecteurs et lectrices tirent des leçons éthiques de leur lecture, des graines de savoir-vivre. Ces savoirs, acquis au travers de la fiction, peuvent par la suite occasionner un retour réflexif au réel, en servant de références face à des circonstances de la vie quotidienne.

Qu'il s'agisse d'apprendre des choses au cours de la lecture, de réfléchir à des questions morales ou de s'interroger sur le réel par le biais de la fiction, les usages éthiques et didactiques des romans de science-fiction et fantasy sont nombreux parmi les lecteurs et lectrices interrogés. Ces usages, rendus possibles par le rapprochement effectué entre monde fictif et monde réel, ne sont pas tous spécifiques aux littératures de l'imaginaire. Pourtant, la tension permanente entre imaginaire et réalisme, entre évasion et identification, qui caractérise la lecture de science-fiction et fantasy accentue la force de certaines appropriations, comme l'analyse du présent au prisme de son futur potentiel, ou l'auto-réflexivité suscitée par le caractère extraordinaire des situations. Suffisamment fantaisistes pour permettre l'évasion, tout en étant assez réalistes pour qu'un usage pragmatique en soit possible, les romans de science-fiction et fantasy et leur lecture se situent dans un équilibre qui rend leur réception particulière, et participe du goût pour ce genre parmi les lecteurs et lectrices interrogés.

# Chapitre 7

# Réalité et matérialité du livre

L'expérience de lecture passe avant tout par le rapport au monde imaginaire représenté dans la fiction, que ce soit au travers de l'évasion qu'il constitue, ou par un rapprochement avec le vécu quotidien des lecteurs et lectrices, qui leur permet d'en tirer des connaissances. Cependant, pour reprendre les termes de Marielle Macé, « Nous n'avons pas seulement à faire à des conduites, mais à des façons de se conduire, pas à des lectures, mais à des styles de lecture. Or, dans ces occasions esthétiques, la manière des pratiques est aussi leur matière : le style d'une lecture, son comment, est le contenu de l'expérience qu'elle constitue, son contenu enfin individué » [1]. Il ne faudrait pas oublier le rôle que joue le support, le livre en tant qu'objet, physique ou électronique [2], dans ces manières de lire. Les études menées en histoire de la lecture, notamment par Roger Chartier [3], retracent l'évolution du rapport à l'écrit et au livre au cours des siècles. Elles ont montré à quel point les normes de lecture correspondent à des constructions sociales, et l'importance des aspects matériels du lire et du livre dans les pratiques de lecture. Nous avons déjà vu dans les chapitres précédents les enjeux de la matérialité du texte (lecture plus ou moins ardue, immersion facilitée ou rendue difficile par le style) dans la réussite de l'évasion, mais d'autres aspects concrets sont à prendre en compte pour appréhender l'expérience de lecture des jeunes interrogés, en littératures de l'imaginaire comme ailleurs, tels que les moyens d'approvisionnement, les critères de choix des titres lus et

1. Ibid., p. 20.

2. La lecture de livres numériques sera abordée spécifiquement à la fin du chapitre. Les questions d'approvisionnement et de choix des titres qui seront présentées préalablement concernent aussi bien les livres papier que les fichiers numériques.

3. Voir par exemple *Pratiques de la lecture*, Marseille : Payot & Rivages, 1985 ou encore Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris : Éditions du Seuil, 1997.

le rapport au livre en tant qu'objet (attention aux formats et éditions, attachement à l'objet, lecture numérique).

## 7.1 Se procurer les livres : enjeux du choix des titres

Le choix d'un titre à lire, qu'il porte sur un livre imprimé ou sur un fichier numérique, qu'il s'effectue en librairie, dans une bibliothèque ou sur internet, constitue la première étape de la relation qui se noue entre le lecteur et le livre. Les circonstances de cette rencontre jouent un rôle central dans la réception des textes lus par les lecteurs et lectrices interrogés, puisque s'y jouent leurs premières impressions sur l'ouvrage. Ces impressions déclenchent ou non le désir de lire, suivi de l'achat ou de l'emprunt du livre, puis de sa lecture. Ces enjeux ne sont bien sûr pas spécifiques aux littératures de l'imaginaire, comme l'attestent les recherches d'Emmanuelle Guittet : sa thèse intitulée *Vers quels romans se porte la lecture ? Les déterminants du choix*[4] porte sur les prescriptions et critères de choix de lectures à l'échelle des pratiques lectorales, tous genres confondus, de la population française. Il nous a semblé toutefois utile de replacer la lecture de science-fiction et fantasy dans le contexte plus général des pratiques et conditions de lecture globales des jeunes interrogés. Le choix des titres revêt ainsi une importance particulière pour les lecteurs et lectrices de notre enquête, d'autant plus quand ils lisent peu, ou lentement, car le livre devient alors un compagnon de route pour une longue période, comme l'explique Sarah :

> « Donc j'arrive pas à trouver le temps. Donc aujourd'hui, oui je vais devoir à des moments, choisir et sélectionner des lectures, parce que je... parce que je lis pas beaucoup donc j'essaie de... [...] Oui ben même les lecteurs compulsifs au bout d'un moment faut qu'ils fassent des choix quand même. Mais moi c'est encore pire parce que je sais que ça va être très précieux le bouquin que je vais lire pendant les trois mois qui viennent. » Sarah, 29 ans, sans emploi, licence arts du spectacle et cinéma, père serrurier, mère cadre commerciale.

De la même manière, pour Maxime, le choix d'un livre « n'est pas anodin », mais suppose une démarche personnelle, liée à l'implication future dans la lecture, qu'il juge plus active que le visionnage d'un film par exemple. Quels sont alors les critères sur lesquels se base cette sélection des titres à lire ? Dans une enquête sur les critiques amateures postées sur un

4. Emmanuelle Guittet, « Vers quels romans se porte la lecture ? Les déterminants du choix », Thèse de doctorat en sociologie, Paris : Université Sorbonne Nouvelle.

site d'actualités cinématographiques [5], Dominique Pasquier, Valérie Beaudoin et Tomas Legon étudient l'usage fait de ces critiques par les internautes dans leurs choix de films. Ils observent que les critiques ou les notes attribuées aux films sont très peu prises en considération par les jeunes lycéen·ne·s interrogés, par rapport à d'autres éléments comme le titre, la bande-annonce, le résumé du film, son affiche ou encore la présence dans le casting d'un·e acteur/trice ou réalisateur/trice connu·e des spectateurs et spectatrices. Ils soulignent également le rôle prépondérant joué par le bouche à oreille dans l'opinion préalable que les jeunes se font d'un film, et plus généralement dans le choix d'aller le voir ou non. On retrouve ces critères de choix, transposé au média écrit, parmi les lecteurs et lectrices de science-fiction et fantasy interrogés.

> « Mais parfois, juste, je vais dans un rayon et je vois une belle couverture donc je vais prendre le bouquin. 'Fin je vais regarder la quatrième de couverture et si ça me plait… mais sur l'étalage je vais regarder les couvertures, et celle qui me plait le plus c'est le bouquin que je vais essayer de lire quoi. » Nadia, 23 ans, étudiante en master de géographie, agrégée de géographie, père sans emploi, mère hôtesse d'accueil.

> « J'pense, pour me faire un avis sur un livre, ce serait mentir que de dire que ça m'prend plus de cinq minutes. Euh, déjà y'a la couverture qui m'fait un premier avis et qui est souvent l'avis, l'avis final quand j'achète, si j'achète ou j'achète pas. La couverture et le… On va dire le titre, l'ambiance dégagée par le bouquin. » Julien, 25 ans, assistant d'éducation et pigiste, classe préparatoire scientifique, master d'histoire, master métiers du livre, père ouvrier, mère en recherche d'emploi.

Pour de nombreux lecteurs et lectrices, comme Nadia et Julien, le choix d'un titre, en littératures de l'imaginaire comme ailleurs, passe d'abord par le contact direct avec le livre, et se base sur des éléments visuels, comme la couverture, ou des indications de contenu, comme le titre ou le résumé présent sur la quatrième de couverture. Ces choix sont ainsi indirectement influencés par ceux des éditeurs (couvertures, titres, résumé de quatrième de couverture) mais aussi des diffuseurs (mise en avant du livre sur les rayonnages des libraires et bibliothèques). Ils sont également plusieurs, comme Marc, Benjamin ou Eduardo à feuilleter le livre, voire à lire les premières pages pour se forger une opinion. Tout comme le nom d'acteurs/trices ou de réalisateurs/trices appréciés sur l'affiche d'un film peut donner envie de le voir aux lycéens interrogés par Tomas Legon, le fait qu'un livre soit écrit par un auteur aimé peut

5. Pasquier Dominique, Beaudouin Valérie et Legon Tomas, *"Moi, je lui donne 5/5". Paradoxes de la critique amateur en ligne*, Presses de l'École des mines, 2014.

également susciter l'envie de lire, comme le mentionne Fabien. C'est l'idée d'une « valeur sûre » qui entre en jeu ici, comme en ce qui concerne la relecture analysée précédemment, mais également dans le cas, évoqué par Fabien, des nouveaux tomes d'une série en cours de lecture.

> « J'aime bien le style de l'auteur. Après c'est pas nécessairement le sujet qui m'intéressait le plus mais comme j'avais bien aimé ses autres livres je me suis dit pourquoi pas. » Fabien, 23 ans, étudiant en école d'ingénieur, master de mathématiques, père cadre technique, mère institutrice.

> « Nan c'est juste par... juste je vois ce qu'il y a à vendre, ou ce qu'il y a de nouveau... ou alors exception quand j'attends un livre et que du coup je sais à peu près quand il va sortir. Je sais quand est-ce qu'il va sortir le nouveau *Trône de fer*, ou je sais quand est-ce qu'il va sortir le trois d'une série, trucs comme ça. Mais par contre y'a d'autres séries que je lis mais je sais pas du tout quand il va sortir, juste je passe, je me dis ah tiens il a sorti [sic], et je vais l'acheter. » Fabien, 23 ans, étudiant en école d'ingénieur, master de mathématiques, père cadre technique, mère institutrice.

Une grande partie des lecteurs et lectrices interrogés se fient aux conseils de leur entourage, voire de libraires ou de bibliothécaires pour les guider dans leurs choix de lecture[6]. Le bouche à oreille, ce qu'on a entendu dire sur un livre, constitue en effet un critère important, comme l'illustrent les propos de Cécile :

> « Si j'entends trois personnes me dire que tel livre est génial je vais m'orienter vers cette lecture, c'est plus comme ça que je fonctionne. » Cécile, 24 ans, documentaliste technique, licence professionnelle documentation numérique, père conducteur TGV, mère ergothérapeute.

Tout comme dans le cas des choix cinématographiques des lycéens[7], la lecture de critiques n'apparait que comme un critère secondaire parmi les lecteurs et lectrices de notre enquête, derrière le contact direct avec le livre et les conseils de proches. Les prix littéraires, gages d'une reconnaissance par les institutions culturelles légitimes, ne sont cités comme critère que par un seul des lecteurs interrogés, Thibault, qui adopte par ailleurs un mode de lecture assez légitimiste.

> « Je me basais sur les prix littéraires, les prix de l'imaginaire, pour moi c'est une valeur sûre on va dire de la qualité d'un roman, donc ça effectivement, les prix

6. Ces réseaux de conseils seront décrits plus en détails dans le chapitre consacrés aux sociabilités autour des littératures de l'imaginaires.

7. Pasquier Dominique, Beaudouin Valérie et Legon Tomas, *"Moi, je lui donne 5/5". Paradoxes de la critique amateur en ligne*, op. cit.

> Jules Verne, et les prix de l'imaginaire ou je sais plus exactement, là effectivement pour moi c'était un bon critère. » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

Certains lecteurs et lectrices cependant, comme Olivier ou Romain, préfèrent « savoir à quoi s'attendre » et se renseignent sur les livres avant de se décider. Le fait de se renseigner ainsi activement sur un titre en particulier avant de le lire, en consultant des avis ou des critiques, n'est le fait que d'une minorité de lecteurs et lectrices.

> »Y a un site que j'aime bien parfois, c'est pas vraiment un blog sur la SF à proprement parler ça s'appelle Babelio, je sais pas si tu connais. [...] Voilà y'a des critiques, et puis généralement tu dis j'ai lu ça, j'ai aimé ça, et puis il te dit, ah tiens, tu devrais peut-être lire ça... j'ai trouvé des trucs comme ça, c'était assez intéressant. » Romain, 21 ans, étudiant en master d'informatique, licence d'informatique fondamentale, père réalisateur et scénariste, mère ingénieure.

> « C'est pour ça que j'ai tendance à lire pas mal de critiques avant d'acheter un bouquin, comme ça je sais un peu à quoi m'attendre. » Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

Ils sont en revanche nombreux·ses à se tenir informés des nouveautés et des sorties en matière de littératures de l'imaginaire. Ce sont en particulier les gros lecteurs et lectrices, qui ont acquis une bonne connaissance du genre et de ses titres existants, voire qui, comme Amaury, ont le sentiment d'avoir « déjà tout lu », qui cherchent parmi les sorties de nouveaux titres ou auteurs à découvrir. Leur démarche de veille passe principalement par internet, via les réseaux sociaux et les fils d'actualité des éditeurs qu'ils apprécient, ou encore par des blogs ou sites internet spécialisés (blogs de lecteurs et lectrices, sites de librairies spécialisées ou d'éditeurs, sites et forums spécialisés, sites de lecture généralistes). Audrey Petit, des éditions Orbit, observe ainsi : « Des sites comme ActuSF ou Elbakin sont devenus prescripteurs, et c'est là que les lecteurs viennent chercher informations et conseils » [8]. Le rôle d'information et de prescription d'internet ressort également de l'enquête menée par Babelio, même si la proportion peut être biaisée par l'échantillon interrogé, qui rappelons-le, se constitue uniquement d'internautes, et principalement de grands lecteurs et lectrices : « le lecteur imaginaire multiplie les supports de découverte. Babelio et les blogs figurent en effet dans le trio de tête de ces lieux de découverte, ce qui constitue une différence notable avec les autres genres littéraires.

8. Taillandier, « Littératures de l'imaginaire : épreuves en rayon », op. cit.

De nombreux lecteurs interrogés ont en effet cité les booktuber, ces lecteurs/prescripteurs qui utilisent les vidéos YouTube comme canal de communication, comme source de prescription et ce phénomène est relativement répandu dans les littératures de l'imaginaire »[9]. Pour les lecteurs et lectrices impliqués dans la promotion du genre, comme Sébastien ou Perrine, ou encore plus pour ceux qui travaillent dans les métiers du livre, comme Delphine, Dylan ou Julien, être au courant des sorties apparait comme une nécessité professionnelle.

Au contraire, pour les lecteurs et lectrices moins investis, ou ceux qui ne parviennent pas à consacrer autant de temps qu'ils le souhaiteraient à la lecture, et possèdent déjà une longue « liste de choses à lire », le suivi de l'actualité littéraire semble moins primordial. Ceux là privilégient la lecture de « classiques », de titres « qui ont fait leurs preuves », et comme Jessie, attendent des nouveautés qu'elles aient « fait leur petit bonhomme de chemin » avant de s'y pencher. Ces lecteurs et lectrices, comme Megane, Marina ou Mathilde, comptent sur le bouche à oreille ou les réseaux sociaux pour être informés des nouveautés qui « en valent la peine ». Enfin quelques lecteurs et lectrices, comme Esther, regrettent de ne pas savoir « où trouver l'info ».

L'épaisseur du livre, sa longueur, et l'estimation de la durée de lecture nécessaire pour en venir à bout, peuvent également intervenir dans les choix de titres à lire. En effet, parmi l'offre contemporaine de littératures de l'imaginaire, de nombreux récits prennent des formes sérielles, en se développant sur plusieurs volumes. La lecture d'une série, et notamment d'une série en cours d'écriture, dont on en sait pas forcément quand le prochain tome sortira ni de combien de volumes elle sera constituée lors de son achèvement, nécessite un investissement lectoral plus important, notamment temporel. C'est pourquoi une partie des lecteurs et lectrices interrogés, comme Morgane, Marina, Delphine, ou Dylan, sont réticents à se lancer dans la lecture de longues séries.

> « Le problème c'est que j'ai pas beaucoup de temps. Et que... comme j'aimerais lire beaucoup de choses pour pouvoir accumuler plein de connaissances et pouvoir conseiller des gens, c'est difficile de rester fixée dans une saga en particulier. Ça me frustre un peu sinon. [...] Voilà. Mais de lire les premiers tomes de sagas ça m'arrive. » Delphine, 21 ans, libraire dans une boutique de jeux et littératures de l'imaginaire, L1 de lettres modernes histoire de l'art, BP libraire, père professeur des écoles, mère professeure des écoles.

9. *Où Babelio présente une étude sur les littératures de l'imaginaire*, op. cit.

> « Euh… tu sais en fantasy, beaucoup y'a des séries de sagas qui continuent pendant des tomes et des tomes. Moi je m'en lasse très vite, ce qui fait que j'ai… maintenant j'ai décrété une règle, je ne lis que le premier cycle et je m'arrête. » Marina, 29 ans, documentaliste en santé publique, licence de biologie et DUT documentaliste, père technicien supérieur à France Télécom, mère vendeuse.

> « Ben voilà, parce que quand on prend par exemple *Les Annales du disque-monde* de Pratchett, on sait qu'on en a, au moins pour vingt tomes devant soi ! Alors faut se préparer psychologiquement. Quand on se dit, y'a que quatre cinq tomes, bon c'est un peu plus gérable. » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

Pour ces lecteurs et lectrices qui aimeraient lire plus, mais ont du mal à trouver le temps, privilégier le format court, ou ne lire que les premiers tomes d'une série, permet une plus grande variété dans la lecture, et ce, d'autant plus que les séries trop longues sont souvent perçues comme répétitives ou lassantes (« ça tourne en rond »). Le choix du format court s'intègre ainsi au sein des différentes stratégies qui peuvent être mises en place par les lecteurs et lectrices occupés afin d'accroître leur volume de lecture. Morgane par exemple, met en œuvre plusieurs techniques visant à venir à bout de ce qu'elle appelle sa « P.A.L. » (Pile À Lire) : recenser les livres à lire dans un fichier Excel, où elle les classe par ordre de priorité, restreindre ses achats en se fixant des règles strictes (uniquement des auteurs français, de préférence en salon où elle peut discuter avec eux, se faire dédicacer les ouvrages), se forcer à lire un peu chaque jour, en cochant les jours où elle lit sur son calendrier (« et y'a un côté entrainement en fait [...] une fois que t'es dans le roman, t'as envie de le finir »). Cet effet d'entrainement du livre entamé est également mentionné par Kevin, qui s'efforce de commencer rapidement un nouveau roman à chaque fois qu'il en finit un, pour ne pas risquer de passer trop de temps sans lire. Ces tentatives de rationnaliser sa lecture, d'en tenir compte, sont également le fait d'Ophélie, qui se renseigne sur des logiciels de gestion de bibliothèque, ou de Sébastien, qui photographie et poste sur Facebook la couverture de chaque livre qu'il débute. Ces stratégies de mise à la lecture et ce rapport au temps, qui rappellent ceux des étudiant·e·s de classe préparatoire[10], peuvent en effet concerner d'anciens préparationnaires, comme Morgane (classe préparatoire scientifique) ou Ophélie (classe préparatoire littéraire).

10. Muriel Darmon, *Classes préparatoires*, Paris : La Découverte, 2013 ; Maridet, « La khâgne, un nouveau chapitre : élaborations et reconstructions du rapport à la lecture des étudiants en classe préparatoire littéraire. », op. cit.

Pour d'autres lecteurs et lectrices, notamment les grands lecteurs et lectrices, toujours en quête de choses à lire, comme Amaury, ou des lecteurs et lectrices plus modestes mais qui ne ressentent pas ce manque de temps à consacrer à la lecture, comme Cindy, ou encore ceux pour qui l'intérêt principal des littératures de l'imaginaire réside dans la mise en place d'un monde différent, comme Olivier, le format sériel permet au contraire de développer l'univers fictif plus en détails, de prolonger l'immersion.

> « Ben j'ai un rapport mitigé à ça, parce que c'est très très souvent le cas en fantasy, et ça a un peu tendance à m'énerver... [...] Parce que... alors y'a ceux qui font le choix d'une trilogie, ça ça me gêne pas trop à la limite la trilogie, c'est un peu le format... intermédiaire qui me gêne pas trop. Mais quand il commence à y en avoir dix-huit... pff... enfin ça te fait rire, mais ça arrive un peu trop souvent. Et en fait, ben d'une part je trouve que ça s'essouffle au bout d'un moment, c'est-à-dire que y'a eu une idée en général qui est intéressante et qui est bien exploitée au début, et ça... c'est comme *Artémis Fowl*, *Artémis Fowl* que... ben le premier est vachement bien, les trois premiers sont vachement bien et après bon... ah oui encore, mais j'avais déjà lu ça... » Romain, 21 ans, étudiant en master d'informatique, licence d'informatique fondamentale, père réalisateur et scénariste, mère ingénieure.

Autour de la question du nombre de pages, se joue donc un équilibre délicat entre immersion réussie (profusion de détails sur l'univers) et risque de lassitude (série trop longue, qui ne se renouvelle pas assez). C'est pourquoi plusieurs lecteurs et lectrices (Anne, Romain) désignent la trilogie comme le format le plus équilibré.

### 7.1.1 Moyens d'approvisionnement

Dans la mesure où l'offre disponible varie selon les lieux d'achat ou d'emprunt, les modalités de l'approvisionnement en livres conditionnent également le choix des titres lus, qu'il s'agisse de littératures de l'imaginaire ou d'autres lectures. C'est pourquoi nous avons veillé, au moment du recrutement des enquêté·e·s, à faire varier les canaux de recrutement [11] pour toucher des lecteurs et lectrices aux profils différents. En effet, selon les lieux et modes d'approvisionnement, la diversité de l'offre proposée varie, en nombre de titres mais aussi en termes de variété du contenu (titres grand public, titres confidentiels), ainsi que le format (poche, grand format, numérique) et le prix des livres. Les livres lus peuvent être acquis, par

11. Librairies spécialisées, librairies généralistes, grandes surfaces culturelles, bibliothèques généralistes, festivals et rencontres liées au genre.

achat ou illégalement, mais aussi empruntés (en bibliothèque ou à des amis) [12]. Le recours à tel ou tel mode d'approvisionnement est avant tout le fait de considérations pratiques (proximité du lieu d'achat, budget disponible), mais peut également faire l'objet d'enjeux éthiques, comme la volonté de soutenir les petites librairies.

L'achat en ligne par exemple, est souvent adopté pour sa facilité, comme l'explique Olivier : la commande s'effectue de chez soi, et le livre est expédié à domicile. Pour Mathilde, c'est un moyen pratique de se procurer des livres en anglais, dont les librairies généralistes sont peu fournies. Marie-Claire raconte qu'avant son déménagement récent à Lyon, elle habitait à la campagne, dans une commune excentrée, dont la plus proche librairie se trouvait à quarante-cinq minutes de route. D'où son enthousiasme pour le livre électronique et l'achat sur internet. Enfin Laurent est habitué à l'efficacité de gestion des stocks et la rapidité d'expédition d'Amazon, au point qu'il considère que leurs délais devraient constituer la norme, et refuse donc de commander des livres en librairies si le délais annoncé est supérieur à l'estimation de livraison du géant d'internet. Le contact direct avec le livre jouant un rôle important dans le choix des titres, la plupart des lecteurs et lectrices interrogés préfèrent acheter leurs livres papier physiquement, même s'il leur arrive d'en commander en ligne. Si Esther exprime une véritable préférence pour les grandes librairies, liée à la quantité et à la variété de livres proposés, la fréquentation de ces librairies généralistes et des grandes surfaces culturelles est souvent liée, comme exprimé par Aurélie, à leur facilité d'accès ou à leur proximité du lieu d'habitation ou de travail.

> « Je pratique pas beaucoup les petites librairies. Je vais plutôt genre à Gibert Joseph, les grandes, les grosses, les grands groupes, parce que j'ai, j'adore, j'adore regarder tous les bouquins, me dire, ah oui, celui là il était bien, et regarder, commencer à lire un petit peu. » Esther, 25 ans, étudiante en doctorat de géographie, master de géographie, père artiste et cuisinier, mère directrice de compagnie de danse.

> « Par ici y'a, ben à Chambéry, y pas mal de librairies, comme c'est entre chez moi et le boulot je peux m'arrêter. À Cultura. À la Fnac à Grenoble, parce que j'y descends souvent et ils ont quand même pas mal de choses. Ou un petit peu l'espace culturel de Leclerc. [...] Mais je préfère aller voir, aller choisir. » Aurélie, 24 ans, assistante sociale, DUT carrière sociales, DEASS, père réparateur

12. L'importance accordée à la possession du livre, par rapport à l'emprunt, sera développée dans la section suivante. Ce paragraphe est principalement consacré aux modes d'acquisition des livres physiques ou électroniques.

informatique et musique amplifiée à son compte, mère secrétaire d'un cabinet de comptables.

Pour les plus gros lecteurs et lectrices, comme Amaury, la librairie spécialisée constitue un passage obligé, un endroit où trouver de nouveaux titres à découvrir, indisponibles dans les librairies généralistes. De manière similaire, Luc souligne la difficulté de trouver des comics américains dans les grandes librairies et la nécessité de recourir à des boutiques spécialisées. Les salons, festivals ou conventions constituent également des lieux d'achat privilégiés pour les lecteurs et lectrices les plus investis, pour qui la rencontre et l'échange avec les auteurs, tout comme la pratique de la dédicace, représentent un plus. Mais l'achat en petites librairies peut également constituer un acte militant : c'est notamment le cas des lecteurs et lectrices qui travaillent en librairie indépendante, comme Delphine ou Julien, ou des écrivains amateurs ou semi-professionnels, comme Morgane ou Philippe.

> « Donc j'ai pris l'habitude d'aller en librairie, et je commence à boyc... maintenant je boycotte Amazon, j'achète que les romans VO sur Amazon et j'achète pas directement Amazon en fait. Je passe par des intermédiaires pour commander à des librairies étrangères. Et effectivement maintenant, vu les règles d'achat que j'ai, j'achète quasiment qu'en salon en fait. » Morgane, 25 ans, vétérinaire, école vétérinaire, père chef d'équipe en maçonnerie, mère comptable.

> « Des librairies indépendantes et surtout pas de la grande surface ou de la grande distribution ou de la grande surface commerc... euh, culturelle. Ni Internet. Ah ! Sauf... Y'a un site internet que j'aime beaucoup qui s'appelle Lalibrairie.com, tu achètes dans le stock d'un libraire quelque part en France et tu le fais livrer chez un libraire près de chez toi. » Julien, 25 ans, assistant d'éducation et pigiste, classe préparatoire scientifique, master d'histoire, master métiers du livre, père ouvrier, mère en recherche d'emploi.

Pour les lecteurs et lectrices dont le budget est serré, comme Ophélie, Benjamin ou Anaïs, il n'est pas toujours possible de se procurer des livres neufs, surtout s'ils lisent beaucoup. Ils ont donc recours aux emprunts en bibliothèque, ou au marché de l'occasion : bourses aux livres, puces, brocantes, marché aux livres ou encore systèmes de troc ou d'échange de livres entre particuliers par internet. Les plus intrépides, comme Marie-Claire, frôlent l'illégalité pour assouvir leur soif de livres, en « exploitant le système », c'est-à-dire qu'elle achète des livres en grandes librairies, les lit rapidement, puis les rapporte pour se faire rembourser. D'autres traquent les petits prix sur le net, les offres promotionnelles, voire téléchargent illégalement des livres électroniques.

## 7.2 Sacralisation et dématérialisation : rapports au livre en tant qu'objet

Les aspect concrets des livres peuvent jouer un rôle dans le choix des titres lus, comme nous venons de le voir. Mais au delà de l'étape de sélection, la matérialité du livre garde une place importante au cours de la lecture, et même au delà, lorsqu'il s'agit de ranger l'ouvrage dans sa bibliothèque. Les types de rapport au livre en tant qu'objet sont nombreux et variés parmi les lecteurs et lectrices interrogés, de ceux qui adoptent la lecture numérique et le livre dématérialisé, à d'autres qui présentent un fort attachement à leurs livres imprimés, les collectionnent, en prennent soin, parfois même refusent catégoriquement de les prêter.

Dans le chapitre consacré à la réception des catégories éditoriales par les lecteurs et lectrices [13], nous avons montré que seules certains types de lecteurs et lectrices (grands lecteurs et lectrices qui ont acquis une connaissance pointue de l'offre, lecteurs et lectrices ayant suivi des études littéraires, professionnels du livre ou promoteurs du genre) montraient une bonne connaissance des éditions et collections. Dans le cas de ces lecteurs et lectrices connaisseur·e·s, l'attention aux éditeurs peut porter sur la ligne éditoriale et le contenu des livres, ou encore sur leur idéologie et leurs pratiques. C'est le cas de Megane, qui critique les éditeurs qui paient mal leurs auteurs et illustrateurs, ou d'Esther et Marie-Claire, qui reprochent à Pygmalion de publier en trois volumes en français l'équivalent d'un tome en langue originale. Dans le cas de la vaste majorité de lecteurs et lectrices qui ne maîtrisent pas les catégories éditoriales, mais aussi pour ces lecteurs et lectrices plus connaisseur·e·s, l'attention à l'édition se traduit le plus souvent par une attention au format, à l'aspect visuel du livre.

> « Imagine je suis à Gibert Joseph, ou Gibert Jeune, bref où y'a beaucoup d'occasions, entre trois poches différents du même auteur, ça va plutôt être le cas pour des anciens bouquins, mais ça peut aussi exister en science-fiction où l'édition est pas tout à fait la même, bref, ben je vais prendre le bouquin où l'encre bave le moins, et où le papier est le plus sympa. Mais ça c'est plus... 'fin... c'est quand j'ai le choix. Et la couverture aussi c'est important. J'aime bien, en fait j'aime bien les couvertures genre, les couvertures à l'ancienne de science-fiction, je les trouve trop kitsch, et j'adore. » Esther, 25 ans, étudiante en doctorat de géographie, master de géographie, père artiste et cuisinier, mère directrice de compagnie de danse.

13. Voir Partie I, chapitre 4

Esther fait principalement référence ici à la qualité des livres, qui est liée à la maison d'édition, mais n'y est pas forcément associée dans ses propos. De manière plus générale, les lecteurs et lectrices interrogés ont souvent remarqué une collection ou une édition qui leur plait, ou au contraire leur déplait, que ce soit au niveau formel ou pour son contenu, sans pour autant savoir la replacer précisément dans le champ éditorial, voire même la nommer. Un exemple concret de cette attention profane aux éditions, c'est la référence faite par quelques lecteurs et lectrices (Olivier et Gauthier) à une collection de poche repérée par sa tranche grise, dont ils ne se rappellent pas le nom, et pour cause : différentes collections de science-fiction de poche possèdent un visuel similaire à leur description (Folio SF, Pocket SF et J'ai lu SF notamment).

> « J'ai pas l'édition en tête comme ça, mais y'a les livres de format de poche, où c'est, le bord est grisé, eux généralement j'ai jamais de mauvaise surprise. 'Fin les livres que j'ai achetés dans ces éditions là étaient des bons livres de SF. Du coup j'ai pas le nom en tête, mais si je vois un livre, si je vais dans un rayon et que je vois des livres avec cette édition là, ou cette tranche là, instinctivement je le prendrais pour voir ce que c'est. » Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

> « Mais il y a une édition que j'ai flashée entre guillemets dans le sens « celle-là il faut que je l'évite » c'est celle de *Tara Duncan*, de l'autre série que j'avais moyennement aimée, des mages et tout ça, c'était la même édition, en fait. [...] C'était euh, une édition qui n'arrête pas de sortir des livres fantasy. [...] Ouais, il y a un espèce de « m » ouais, enfin, je reconnais au derrière du livre et donc celle-là je ne prends pas, non »[14] Marlène, 23 ans, étudiante en préparation à l'agrégation de grammaire, master de lettres classiques, père kinésithérapeute, mère cadre infirmière supérieure en maison de retraite.

### 7.2.1 Bibliothèque et collection

Pour ces lecteurs et lectrices qui ne maîtrisent pas les catégories éditoriales, l'édition est identifiée par son aspect visuel, plus que par son nom, ou par sa ligne éditoriale au sens savant (choix des textes édités, posture éditoriale). Ainsi, un visuel particulier est associé, non à un style de récit particulier, mais à une appréciation du lecteur (« ça, je sais que je vais aimer »). L'attention portée à l'éditeur se concentre ainsi sur le format du livre, avec des préférences entre poche (plus pratique et moins cher) et grand format (plus beau, de meilleure

14. L'éditeur qu'elle évoque est Milady, qui publie principalement de la fantasy au format poche.

qualité, mais moins pratique à lire). Ainsi, le poche est souvent décrit comme plus adapté aux lectures nomades (par exemple par Olivier) et associé à la volonté de ne pas payer trop cher (par Fabien et Gauthier). Le livre grand format, au contraire, est présenté comme un bel objet, à mettre en avant dans sa bibliothèque. Pour plusieurs lecteurs et lectrices, comme Laurent, Marie-Claire, Jessie, Luc, Cindy ou Céline, le choix des éditions s'avère important dans le cadre du soin qu'ils apportent à leur bibliothèque : ils mettent en avant l'importance de posséder tous les volumes d'une même série au même format, afin de ne pas présenter une collection dépareillée.

> « Les collections je m'en fiche un petit peu. C'est juste peut-être si, par exemple, j'ai une série, je vais acheter le même format, voilà pour que ce soit joli dans le… [ … ] Dans la bibliothèque voilà. » Jessie, 25 ans, manager équipe service après-vente internet, L2 chinois, apprentissage bijouterie, père hypnothérapeute et pilote de rallye, mère secrétaire.

> « Ouais j'aime bien les avoir tous dans le même format… les *Harry Potter* malheureusement j'ai des grands et des petits, parce que j'ai pas réussi à attendre qu'ils sortent en poche. [ … ] Mais sinon, j'aime bien quand c'est dans une bibliothèque, que ce soit beau, et que ça soit tout du même format, et que ça présente bien. » Cindy, 30 ans, assistante vétérinaire, école d'assistante vétérinaire, père routier, mère aide-comptable.

Le livre, pour une part importante des lecteurs et lectrices interrogés, constitue un véritable objet de collection, qu'il s'agit d'exposer dans sa bibliothèque. Les aspects esthétiques revêtent donc un caractère primordial : il s'agit de « faire joli dans la bibliothèque ». Ces lecteurs et lectrices, comme Megane par exemple, qui « aime bien mettre en avant les livres chez elle », apportent donc un soin particulier au rangement et à la présentation de leurs livres sur les étagères, classés notamment selon des critères visuels : rassembler tous les tomes d'une même série, trier par format. Ces attentions ne concernent toutefois pas tous les livres, mais ceux qui leur tiennent le plus à cœur et qu'ils souhaitent afficher. Les livres dépréciés, ceux qu'on ne veut pas montrer, sont au contraire relégués au fond des placards ou des étagères. Comme le soulignent Christine Détrez et Olivier Vanhée à propos des mangas, « Dans l'importance de la possession se conjugue un rapport au livre, mais également l'importance des objets comme expression de soi, notamment dans la matérialité de la chambre »[15], ou de l'appartement des jeunes adultes interrogé·e·s.

15. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 162-163.

> « Les jolis devant et les moches derrière. Voilà. Et j'essaie de les ranger par taille. [...] Mon rêve ça serait ça, ça serait d'avoir une bibliothèque du sol au plafond, tout en bois, avec une échelle. Un jour y'aura ça. Mais je pense qu'un jour y'aura ça. On est en train de bosser dessus. » Megane, 31 ans, galériste, master communication et gestion tourisme international, père ouvrier d'État, mère infirmière.

Le rêve, évoqué par Mégane, de posséder une véritable pièce bibliothèque, à l'ancienne, avec belles éditions, échelle et rayonnages en bois, « comme dans les films », est partagé par plusieurs lecteurs et lectrices collectionneurs qui mentionnent cette envie, comme Laurent, Benjamin, Jérémie, Rémy ou Aurélie. Cette attitude de collectionneur se traduit souvent, par la recherche de belles éditions, de livres reliés, qui parfois deviennent plus des objets de décoration que des supports de lecture : Benjamin par exemple, explique qu'il lui arrive d'acheter un beau livre, même s'il sait que le contenu ne lui plaira pas ou qu'il ne le lira pas forcément. Dans son cas, le livre est d'autant plus un objet de décoration qu'il lit uniquement en numérique : les beaux livres achetés sont destinés à la bibliothèque, et il en télécharge une version électronique pour les lire sur sa liseuse, plus pratique[16].

> « Peut-être que... ma façon de consommer va être différente, maintenant je vais peut-être acheter moins de poches, et plus de livres aussi pour la beauté des belles éditions. » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

> « Après je peux me dire, tiens je vais prendre ce bouquin parce qu'il est beau. Et ça l'aspect visuel d'un livre, pour moi c'est très fort. Parce que, parce que le plaisir de feuilleter un livre, c'est aussi le plaisir de lire. » Maxime, 21 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père chef de projet informatique et consultant en ressources humaines, mère manager évènementiel.

> « Les livres que j'achète maintenant, je les achète pour le support en fait. Parce qu'il faut qu'un livre d'abord soit beau, avant autre chose. Donc j'ai acheté celui-là à Ukronium, *Les Crépusculaires* de Mathieu Gaborit. Il est magnifique, relié cuir tout ça, avec des gravures magnifiques, je l'ai payé quand même une petite blinde, trente-cinq euros. » Benjamin, 30 ans, conducteur de tramway, niveau terminale, père chauffeur poids lourds, mère assistante familiale.

Ces achats de beaux livres ne sont pas à la portée de toutes les bourses, et concernent plus particulièrement les jeunes qui travaillent. D'où la mention « maintenant » dans les extraits d'entretiens ci-dessus, qui distingue la période salariée actuelle d'une situation antérieure (études, travail précaire) où ce type d'achat n'était pas envisageable. Les aspects esthétiques

16. Les pratiques de lecture numérique seront détaillées à la fin de ce chapitre.

ne constituent pas les seuls critères de classement de la bibliothèque possibles : certains lecteurs et lectrices, comme Marie-Claire, les rangent par auteur, ou comme Cindy, par « genre de livre » [17]. Pour d'autres enfin, comme Anaïs, ou Philippe, le rangement des livres se fait selon des critères affectifs, reflétant l'attachement porté à certains livres en particulier : les titres appréciés sont mis en avant sur les rayonnages, tandis que ceux dont la charge affective est moindre sont relégués en deuxième rang, à l'arrière, tout en haut, ou tout en bas des étagères.

### 7.2.2 Des livres à soi

Pour une part importante des lecteurs et lectrices interrogés, au-delà des aspects esthétiques, la possession des livres est liée à des enjeux affectifs, à un attachement au livre en tant qu'objet, reflet de l'attachement au récit dont il est porteur, à son univers, à ses personnages, ou encore aux émotions qu'il a suscitées au cours de la lecture. Michèle Petit développe cette idée : « Tout comme le plafond de Montaigne, notre être est tatoué de mots. Plus encore, il en est constitué. Si beaucoup étaient là avant même que nous naissions, d'autres nous sont venus au fil des rencontres. Et certains dont nous sommes faits, avec lesquels nous avons bricolé du sens, c'est dans les livres que nous les avons trouvés. C'est pourquoi il est si difficile de se séparer de ses livres : c'est notre être qui est en jeu, c'est notre histoire que nous voyons défiler au long des rayonnages » [18]. Ainsi, plusieurs lecteurs et lectrices, comme Rémy ou Dylan, font part de leurs difficultés à se séparer de leurs livres, et nombreux sont ceux qui expliquent préférer se procurer les livres qu'ils ont aimés.

> « J'ai eu beaucoup de mal d'ailleurs, y'a des choses dont je peux me séparer sans vraiment sourciller, le livre pour le coup est quelque chose dont j'ai beaucoup de mal à me séparer. [...] En fait, mes souvenirs de lecture, qui... y sont liés pas mal. » Rémy, 27 ans, agent de sécurité incendie, BTS informatique et développement et formation en sécurité incendie, père secrétaire, mère administratrice.

> « C'est vrai que je lis beaucoup soit en bibliothèque, soit en numérique. Et quand voilà, quand ça me plait vraiment bah je les achète derrière, parce que ça me fait vraiment plaisir de les avoir. » Laura, 27 ans, secrétaire médicale vacataire, master génétique et biologie cellulaire, père directeur adjoint du travail, mère professeure d'espagnol.

17. Le terme de genre employé ici par Cindy, ne recoupe pas forcément les catégories littéraires, mais plutôt une catégorisation personnelle des types de récits.
18. Petit, *Éloge de la lecture*, op. cit., p. 78.

> « Bah je pense que si un jour je déménage et que j'ai un appartement plus petit, j'aurais peut-être plus la place de les garder, mais après ça m'embêterait de m'en débarrasser quoi. Non pour l'instant je les laisse, je les garde, enfin je vois pas trop l'intérêt de, c'est des romans que j'ai voulu lire à une époque donc que j'ai pour la plupart appréciés donc non, ça, ce serait un peu un crève-cœur que de m'en débarrasser quoi. » Dylan, 31 ans, vendeur en grande surface culturelle, L2 de lettres modernes, BTS management des unités commerciales, licence professionnelle commerce des produits culturels et audiovisuels, père ingénieur, mère documentaliste en CDI.

> « C'est pas… j'allais parfois à la bibliothèque, mais ça a jamais été le plus gros mode, parce qu'en fait j'ai, j'aime bien les avoir, les garder, sauf quand ils sont pas bons, mais ou alors je les achète d'occasion pas cher, parce que je les corne pour garder les pages, ou des trucs comme ça, donc globalement je préfère… » Perrine, 31 ans, formatrice, master de sociologie politique, père chercheur en physique, mère employée.

Comme l'évoque Perrine, mais aussi Nadia, posséder ses propres livres comprend aussi des avantages pratiques : on peut corner les pages, prendre des notes, emporter le livre dans sa poche ou dans son sac sans craindre de l'abimer et de s'attirer les foudres de son propriétaire ou du bibliothécaire. D'après une enquête menée par Ipsos sur la lecture en France, 73% des Français préfèrent ainsi lire des livres qui leur appartiennent [19]. Olivier, Anne et Fabien soulignent également qu'avoir le livre permet de le relire plus facilement, ou de le prêter, mais aussi de prendre son temps pour le lire, sans être pressé par une date limite pour le restituer. Si ces raisons pratiques sont exprimées par quelques lecteurs et lectrices, ce sont principalement des raisons émotionnelles qui poussent les lecteurs et lectrices interrogés à se procurer et à conserver leurs livres, considérés comme « quelque chose de personnel » (Céline, Maxime). Pour certain·e·s d'entre eux, il est même inenvisageable de les prêter, surtout par crainte qu'on ne les leur rende abimés, voire pas du tout.

> « J'ai horreur de prêter un livre. Et même de… même de me les faire prêter. Parce que, non, pour moi c'est quelque chose… je préfère vraiment l'avoir. Un livre c'est vraiment quelque chose de personnel, je trouve. Ça me dérangerait pas de prêter un cd, un dvd, un truc comme ça, mais le fait de donner un livre… pour rien que l'imaginer rendu détérioré ça me ferait mal. » Maxime, 21 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père chef de projet informatique et consultant en ressources humaines, mère manager évènementiel.

> « Et… Sinon… Se prêter des bouquins… (silence) C'est un peu le truc tabou. » Julien, 25 ans, assistant d'éducation et pigiste, classe préparatoire scientifique,

19. *Les Français et la lecture*, Ipsos/CNL, 2015, URL : `http : / / fr . calameo . com / read / 0018287151bf454f21996`.

master d'histoire, master métiers du livre, père ouvrier, mère en recherche d'emploi.

Qu'il s'agisse de se procurer de belles éditions, ou simplement les livres qu'on aime en poche, l'achat systématique n'est pas à la portée de toutes les bourses. Comme le précisent Christine Détrez et Olivier Vanhée à propos des mangas, « La possession est ainsi marquée socialement : le prix y contribue bien évidemment, ainsi sans doute que l'importance accordée à l'imprimé dans la socialisation familiale » [20]. Les lecteurs et lectrices aux budgets les plus serrés, comme les étudiants ou les actifs en recherche d'emploi, comme nous l'avons vu plus haut, privilégient le format poche meilleur marché, ainsi que les achats d'occasion, ou encore les formats dématérisalisés, souvent moins cher, parfois gratuits pour certains textes du domaine public, ou bénéficiant d'offres promotionnelles. Ceux-ci sont par ailleurs parfois téléchargés illégalement. Pour les budgets intermédiaires, comme ceux des jeunes actifs, il est possible d'acheter neuf, de « se faire plaisir » de temps en temps avec une belle édition, tout en « faisant attention » à ne pas dépenser trop en livres. Certains, comme Julien, ont un budget précis, défini d'avance (« 175 euros ! »), tandis que d'autres fonctionnent « au coup de cœur » (Benjamin) ou par « razzia » (Cécile) lors des salons ou conventions.

> « Non ou alors j'ai rendez-vous avec quelqu'un à Part-Dieu, je m'emmerde, je vais à la Fnac, et boum, j'ai un trou spatio-temporel, je ressors j'ai un livre dans la main. » Megane, 31 ans, galériste, master communication et gestion tourisme international, père ouvrier d'État, mère infirmière.

> « C'est difficile pour moi de définir un budget parce que je, je n'ai plus de budget (rires). Et voilà, il y a six mois, je faisais encore attention, mais là je, ouais je gagne bien ma vie donc c'est un luxe que je m'offre de pas me soucier des prix des livres que j'achète. » Morgane, 25 ans, vétérinaire, école vétérinaire, père chef d'équipe en maçonnerie, mère comptable.

> « Ben, quand j'étais ado j'allais à la bibliothèque, parce que j'avais pas forcément de sous pour me les acheter, maintenant comme j'aime bien les acheter et que je peux, ben j'en prends. » Aurélie, 24 ans, assistante sociale, DUT carrière sociales, DEASS, père réparateur informatique et musique amplifiée à son compte, mère secrétaire d'un cabinet de comptables.

Enfin pour certaines lectrices comme Morgane ou Aurélie, l'entrée dans la vie active et l'assurance d'un salaire régulier permet de ne plus avoir à se soucier de leurs dépenses en matière de livres. Malgré leurs probables différences de salaires (Morgane est vétérinaire et

20. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 102.

Aurélie assistante sociale), pour ces deux lectrices, c'est en comparaison avec leur situation financière antérieure (absence de revenus) que leur nouvelle condition salariée est envisagée comme une liberté en matière de dépenses pour la lecture.

### 7.2.3 Lire en numérique

Selon le discours des éditeurs de littératures de l'imaginaire, les lecteurs et lectrices de science-fiction seraient plus technophiles que la moyenne, et plus consommateurs de livres électroniques. Stéphane Marsan, des éditions Bragelonne, affirme ainsi : « Le livre numérique joue un rôle exceptionnel dans notre domaine et jouit d'une faveur particulière » [21]. Mathieu Saintout, des éditions de jeu de rôle Arkhane Asylum, précise : « Le public de cette génération n'a que faire des réticences que partagent ses aînés quant aux supports hi-tech, assure-t-il. Il s'y habituera très vite, et c'est une priorité évidente » [22]. En outre, plus de 38% des lecteurs et lectrices interrogés par Babelio affirment lire sur tablette, « même si ces lectures représentent moins de 25% du total pour 40% d'entre eux » [23]. Seul environ un quart des lecteurs et lectrices de science-fiction et fantasy interrogés au cours de notre enquête affirment préférer lire en numérique, et le livre électronique rencontre encore des résistances vives parmi la moitié des enquêté·e·s. Quels sont les raisons de l'attrait pour le livre numérique, et inversement, celles de son rejet ? Quels usages en sont faits ?

Pour les amateurs de livres électroniques (Marie-Claire, Cécile, Thierry, Perrine, Laura, Benjamin, Romain et Philippe), ce format présente de nombreux avantages pratiques : son prix réduit, le gain de place (en particulier pour les grands lecteurs et lectrices qui ne savent plus où ranger leurs livres), la facilité de transport (une bibliothèque entière tient dans la poche) et le confort de lecture (légèreté de l'appareil, encre électronique qui donne le même aspect qu'un livre papier, un seul clic suffit pour tourner les pages, on peut régler la taille de la police, choisir avec ou sans luminosité, consulter la définition des mots inconnus dans le dictionnaire par un simple clic, ou encore surligner des passages, et l'appareil garde la page en cours de lecture en mémoire).

21. Moulin, « Littératures de l'imaginaire : le temps du changement », op. cit.
22. Taillandier, « Littératures de l'imaginaire : épreuves en rayon », op. cit.
23. *Où Babelio présente une étude sur les littératures de l'imaginaire*, op. cit.

Au contraire, les défenseurs de la lecture sur papier sont attachés au livre en tant qu'objet, à sa matérialité (la texture, l'odeur du papier, les illustrations, les couleurs), aux gestes de la lecture (tourner les pages, feuilleter, écorner, lire le résumé au dos, mettre son marque-page, poser le livre). Avec la lecture électronique, ils ne retrouvent pas ces sensations associées au plaisir de la lecture. De plus, les livres papier peuvent être prêtés, au contraire des fichiers électroniques (formats parfois limités à un nombre réduit d'appareils), collectionnés et exposés dans la bibliothèque. Pour certains lecteurs et lectrices, comme Mathilde ou Olivier, le livre électronique est plus associé à la lecture sur ordinateur que sur liseuse, d'où la crainte d'avoir mal à la tête, aux yeux, et la nécessité exprimée de « faire un break de l'écran ».

> « Non, y'a pas le plaisir du livre, quand on tient pas les pages je trouve. C'est le côté, mettre son marque page, poser son livre, c'est pas pareil. » Aurélie, 24 ans, assistante sociale, DUT carrière sociales, DEASS, père réparateur informatique et musique amplifiée à son compte, mère secrétaire d'un cabinet de comptables.

> « Après... là pour le coup, c'est pareil, c'est pas réactionnaire, c'est juste que j'aime l'odeur et la sensation d'un livre sous mes doigts. C'est, j'y peux rien. J'ai essayé une fois en fait, c'est bien hein, ça fait pas mal aux yeux, c'est super bien, c'est très agréable, mais non, c'est pas la même chose. » Rémy, 27 ans, agent de sécurité incendie, BTS informatique et développement et formation en sécurité incendie, père secrétaire, mère administratrice.

Pourtant, l'usage du livre électronique ne signifie pas un abandon total du livre physique pour les amateurs de lecture numérique interrogés : en réalité, les deux supports cohabitent chez ces lecteurs et lectrices, et répondent à des usages différenciés. Comme nous l'avons vu avec l'exemple de Benjamin, le format numérique répond aux besoins de portabilité, à la lecture quotidienne, tandis que le format papier est associé à la collection, aux belles éditions. Le format électronique peut aussi servir de version d'essai, pour « tester un truc », commencer à lire quelques chapitre avant de se décider à faire la démarche d'acheter le livre, comme l'explique Esther. On retrouve ici des pratiques déjà observées chez les lecteurs et lectrices de mangas : « Mais les rapports entre scans, animés et imprimés ne s'épuisent pas dans une simple préférence, souvent liée à la socialisation familiale, pour l'imprimé. Par les degrés établis entre les divers supports s'élaborent des hiérarchies, qui s'objectivent dans l'achat. Ainsi, le scan et l'animé, on l'a vu, servent souvent de défrichage dans une offre pléthorique. Acheter le manga permet ainsi de le sélectionner, de l'élire, afin notamment de

le relire. C'est ainsi toute l'importance de la possession, de la collection, qui est engagée » [24]. Enfin, pour Morgane, la liseuse est utilisée pour lire les romans offerts en version électronique par les éditeurs dans le cadre d'offres promotionnelles, ou pour les titres publiés uniquement en numérique, qui se multiplient ces dernières années en littératures de l'imaginaire [25].

> « Puisque pour la poche j'ai le Kindle, je veux plus de livres de poche, donc maintenant j'achète tous mes livres en grand format. » Benjamin, 30 ans, conducteur de tramway, niveau terminale, père chauffeur poids lourds, mère assistante familiale.

> « Le papier va devenir comme le vinyle, c'est-à-dire que pour les trucs de tous les jours auquels on accorde pas forcément de prix, on va dire, ben je prends l'édition, comme les cds deux titres à l'époque, c'est on prend la version numérique, et quand y'a une série à laquelle on tient, qui nous fait plaisir, y'a un beau volume, et ben là, ben pour un cd, on s'offre le beau vinyle d'époque, et ben là on s'offre le beau volume papier. Et maintenant c'est ce que je fais. » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

Ces lecteurs et lectrices, bien qu'adeptes du numérique, ne sont pas inquiets pour l'avenir du livre papier : comme l'explique Marie-Claire, mais aussi Philippe, le livre numérique, avec son format mobile, correspond au créneau commercial du format poche, qu'il va sans doute être amené à concurrencer, mais le grand format continuera à se vendre en tant que bel objet à collectionner, à offrir, à faire dédicacer.

Une partie des lecteurs et lectrices de livres numériques, comme Laurent, Romain ou Benjamin, se fournissent en téléchargeant illégalement les titres lus. Ils justifient ce procédé par une critique virulente des pratiques éditoriales des maisons d'édition, en particulier en ce qui concerne le numérique, dont ils jugent les offres beaucoup trop chères par rapport au coût de production, estimé plus faible, du livre électronique. Ils dénoncent également l'utilisation de formats propriétaires, de DRM (*digital rights management*, mesures techniques visant à contrôler l'utilisation faite des œuvres numériques) ou encore la mauvaise qualité des fichiers. Romain et Benjamin me citent ainsi tous deux la même anecdote, l'histoire d'un roman lauréat du prix Goncourt, qui a été numérisé pour être distribué gratuitement par des militants pirates, qui se sont aperçus que l'édition contenait de nombreuses fautes d'orthographe et ont dû les corriger.

24. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 99.
25. Voir Partie 1, chapitre 3.

« Faudra continuer à faire évoluer l'offre. [...] Je pense que, et Amazon va vers ça en fait, je crois, si je me trompe pas, on va arriver à une offre de livres en streaming, avec un abonnement, et je pense que le livre électonique ça va évoluer vers ça. » Laurent, 23 ans, étudiant en école d'ingénieur, master d'informatique, père professeur des écoles, mère orthophoniste.

« Euh... dans l'absolu je trouve que c'est une très bonne idée, dans la pratique, ben je pense que les éditeurs font n'importe quoi avec. [...] Ben ils font la même erreur que... que les marchands de musique dans le temps avant eux, c'est-à-dire qu'ils comprennent pas que... qu'il faut absolument prendre le parti de libérer au maximum le livre électronique et du coup ils imposent des DRM hallucinants, ils font rien en fait pour la diffusion de l'œuvre... [...] tu vois avant euh... les fichiers étaient tellement mal conçus, et les liseuses étaient pas très puissantes au début, que y'avait deux secondes de délais quand tu tournais la page tu vois. Mais c'était pas la liseuse qui était mauvaise, c'était le fichier qui était mal fait. Du coup y'avait des forums de gens qui prenaient les ebooks commerciaux, qui viraient tout le, le non-sens qu'il y avait des ces fichiers, qui récupéraient juste le texte, et qui créaient, qui distribuaient les ebooks corrigés, et du coup là ça marchait très très bien tu vois ! C'est juste que c'est pas à eux normalement de faire le travail des éditeurs, tu vois, c'est un peu... » Romain, 21 ans, étudiant en master d'informatique, licence d'informatique fondamentale, père réalisateur et scénariste, mère ingénieure.

« Alors je les achète en format papier, et je les télécharge illégalement en format numérique, parce que je vais quand même pas payer les deux ! J'en achète un, c'est déjà bien. Après ça m'arrive beaucoup, et beaucoup plus maintenant que, comme ce que je fais avec la, les séries et les films, en fait, c'est que d'abord je les achète, d'abord je les pirate en numérique, et après je les achète si vraiment ça me plait. Parce que voilà, je vais pas acheter un bouquin, si je lis trois chapitres et que tout compte fait ça me soule. » Benjamin, 30 ans, conducteur de tramway, niveau terminale, père chauffeur poids lourds, mère assistante familiale.

Qu'il s'agisse de lectures numériques, de collectionner les romans qu'on aime ou les belles éditions, la matérialité du livre joue un rôle central dans l'expérience de lecture des jeunes amateurs de science-fiction et fantasy interrogés, dont elle fait partie intégrante. Entre divertissement et apprentissages, les raisons et manières de lire qu'ils présentent sont multiples. Cette variété est notamment l'effet de parcours de lecture diversifiés, que nous allons détailler maintenant, de la découverte du genre aux goûts actuels des lecteurs et lectrices.

# Troisième partie

# PARCOURS DE LECTURE EN LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

De la découverte du genre au moment de l'entretien, les goûts et pratiques des lecteurs et lectrices de littératures de l'imaginaire interrogés évoluent, s'intensifient, se diversifient, ou au contraire se resserent. Comment décrire ces parcours de lecture ? Peut-on dégager des similitudes, que l'on retrouverait dans le parcours de nombreux lecteurs et lectrices ? À l'inverse, comment les goûts et les pratiques s'individualisent-ils en fonction des caractéristiques sociales, mais aussi des parcours culturels, scolaires, professionnels et personnels des individus interrogé·e·s ?

La notion de « carrière », au sens où la définissent Howard Becker [26] et Erving Goffman [27], à la suite d'Everett Hughes [28], nous semble utile ici pour appréhender les parcours de lecteurs et lectrices, marqués par une succession d'étapes-clés (découverte du genre, exploration, puis spécialisation des goûts et confirmation / maintien de la pratique à l'âge adulte) : « Un concept utile pour construire des modèles séquentiels de divers types est celui de carrière. Dans les études de professions, où ce concept a d'abord été élaboré, il renvoie à la suite des passages d'une position à une autre accomplis par un travailleur dans un système professionnel. Il englobe également l'idée d'évènements et de circonstances affectant la carrière. Cette notion désigne les facteurs dont dépend la mobilité d'une position à une autre, c'est-à-dire aussi bien les faits objectifs relevant de la structure sociale que les changements dans les perspectives, les motivations et les désirs de l'individu » [29]. Issue de la sociologie des professions, la notion de carrière s'est avérée fructueuse dans l'analyse des parcours déviants, mais elle a également été adaptée efficacement en sociologie de la culture et de la réception pour décrire des parcours de spectateurs [30] ou, comme dans notre cas, des parcours de lecteurs et lectrices [31].

Dans sa thèse consacrée aux carrières anorexiques, Muriel Darmon reprend l'image d'un « trajet dans le métro », utilisée par Pierre Bourdieu à propos des études biographiques [32], en l'appliquant à la notion de carrière : « Cette métaphore du « trajet dans le métro » peut

26. Becker, *Outsiders*, op. cit.
27. Erving Goffman, *Asiles. Étude sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris : Les Editions de Minuit, 1968.
28. Everett C. Hughes, *Le regard sociologique. Essais choisis*, Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1997.
29. Becker, *Outsiders*, op. cit., p. 47.
30. Aurélien Djakouane, « La carrière du spectateur », in : *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines* 14 (15 nov. 2011).
31. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit. ; Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit.
32. Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », in : *Actes de la recherche en sciences sociales* 62.1 (1986), p. 69–72.

apparaître comme fort pertinente pour désigner la notion de carrière : un parcours, marqué par des séquences (entre deux stations) et des points d'option (à chaque station) ; une fois que l'on est monté dans une rame, il n'est pas obligatoirement facile d'en descendre, mais la sortie est possible, notamment aux moments des points d'option, à partir desquels on peut arrêter le trajet ou changer de direction. D'une séquence à l'autre, la scène sociale se modifie (il y a plus ou moins de monde dans la rame, ce ne sont pas les mêmes personnes qui sont présentes d'une séquence à l'autre, on peut être assis ou debout, se faire reprocher d'être assis à un moment mais non à un autre, etc.) »[33]. La carrière ainsi décrite permet d'appréhender les parcours de lecteurs et lectrices de « littérature de l'imaginaire » dans leur complexité et leurs nuances individuelles : on peut en effet y observer des étapes, des séquences communes, des points d'option, où la lecture peut se poursuivre ou s'arrêter, ou encore des variations du contexte selon les étapes (prescripteurs et sociabilités lectorales, mais aussi temps et budget disponible pour la lecture, influence de socialisations scolaires, professionnelles sur la lecture).

L'intérêt de la notion de carrière est également qu'elle permet de faire tenir ensemble dans l'analyse à la fois les points communs et les variations individuelles observées dans les parcours, comme le souligne Muriel Darmon : «  une perspective en termes de carrière s'assigne deux objectifs : tout d'abord, montrer ce qui est commun aux divers individus engagés dans une même carrière en faisant émerger et en construisant des phases communes aux diverses expériences individuelles. Mais il s'agit également de repérer, au sein de ces phases communes, les variations qui peuvent s'y trouver[34] ». Ce sont les questions auxquelles cette partie autour des parcours de lecteurs et lectrices en littératures de l'imaginaire vise à répondre. Les deux premiers chapitres tenteront de dégager les éléments récurrents des parcours, de décrire des itinéraires types, une carrière de lecteurs et lectrices en littératures de l'imaginaire, en analysant tout d'abord les modalités de découverte et d'exploration du genre, puis l'évolution des goûts et pratiques de lecture au cours de l'adolescence et de l'entrée dans l'âge adulte. Les deux chapitres suivants détailleront les variations individuelles des parcours, en analysant l'interaction entre lectures et trajectoires scolaires et professionnelles, puis en étudiant l'influence du genre sur les lectures.

33. Muriel Darmon, *Devenir anorexique*, Paris : La Découverte, 2008, p. 93.
34. Ibid., p. 87.

# Chapitre 8

# Commencer à lire de la science-fiction ou de la fantasy

Plus de la moitié [1] des lecteurs et lectrices de science-fiction et fantasy interrogés affirment avoir commencé à lire de la science-fiction ou de la fantasy au collège. En quoi cette période est-elle propice à la découverte du genre ? Quels intermédiaires, quelles incitations (familiales, scolaires, via les pairs) poussent les collégiens vers cette lecture ? Sur quelles œuvres porte-t-elle ? Quel rôle les autres supports du genre jouent-il dans cet apprentissage ? Au contraire, comment s'expliquent les premières lectures plus précoces ou plus tardives [2] du genre ? Quelles logiques avancent ou retardent l'entrée dans la carrière de certains lecteurs et lectrices ?

## 8.1 Des prescriptions lectorales marquées par la famille et les pairs

Les études sociologiques consacrées à la socialisation culturelle des individus ont permis de distinguer l'influence de différentes sources de prescriptions culturelles. Dans *La Culture des individus*, Bernard Lahire qualifie de « vie sous triple contrainte » [3] le rapport des jeunes à la culture. Il distingue ainsi trois instances (les parents, l'école et les pairs) susceptibles d'influer sur les goûts et pratiques culturelles des jeunes. Ces trois pôles de socialisation

1. Vingt-cinq lecteurs et lectrices sur quarante.
2. Respectivement neuf et six lecteurs et lectrices.
3. Lahire, *La culture des individus*, op. cit., p. 497.

peuvent ainsi être à l'origine de la constitution de dispositions culturelles « consonnantes » ou « dissonantes ». Dominique Pasquier, dans *Cultures lycéennes*[4] analyse l'évolution des « transmissions verticales » (via l'école et les adultes, notamment les parents) face au développement d'une « transmission horizontale » (via les camarades du même âge), qui fait la part belle à une « culture des pairs » en se distinguant de celle des adultes.

Dans l'ouvrage tiré de sa thèse sur les lectures des lycéens, Fanny Renard développe ces analyses en reprenant le modèle en trois pôles de socialisation de Bernard Lahire, qui présente l'avantage de distinguer l'effet des injonctions scolaires de celui des incitations parentales au sein de ce que Dominique Pasquier regroupe sous le terme de « transmission verticale ». Cette distinction s'avère également utile dans le cadre de notre enquête où injonctions scolaires et familiales sont susceptibles de s'opposer, sur le cas de ce genre en cours de légitimation, qui occupe de plus une position ambiguë au sein de l'institution scolaire. Fanny Renard distingue ainsi les « "pairs" les individus décrits comme amis, camarades de classe, mais aussi les frères, sœurs et cousins d'âges proches [...] les sollicitations scolaires (celles évoquées dans les entretiens émanent principalement des "cours de français"). [et les] "adulte[s] proche[s]"[5], tout adulte évoqué comme ayant sollicité des lectures, qu'il soit membre de la famille - parents, grands-parents, oncles et tantes, frères et sœurs beaucoup plus âgés, etc. - ou membre du voisinnage.[6] ».

Le choix de regrouper frères et sœurs du même âge avec les amis et camarades de classe plutôt qu'avec les parents, qui permet de distinguer l'influence de la « culture des pairs »[7] de celle de la famille, nous semble également pertinent dans le cas de nos enquêté·e·s. En effet, les pairs (frères, sœurs ou cousins du même âge, amis et camarades de classe), comme nous allons le voir, jouent un rôle important d'incitation à la lecture au cours de cette période chez les lecteurs et lectrices interrogés.

4. Dominique Pasquier, *Cultures lycéennes, La tyrannie de la majorité*, Paris : Autrement, 2005.

5. « D'autres adultes, comme les professionnels de la lecture (bibliothécaires ou libraires), animateurs de cours de théâtre, enseignants de religion, ou lieux, ont été rassemblés sous l'expression "lieux ou activités relais" de la socialisation familiale, dans la mesure où ils émettaient des sollicitations lectorales à l'occasion d'activités adolescentes pratiquées avec l'assentiment parental »Renard, *Les lycéens et la lecture*, op. cit., p. 64-65.

6. Ibid., p. 64-65.

7. Pasquier, *Cultures lycéennes*, op. cit.

### 8.1.1 Famille et héritages lectoraux

Dans *Les lycéens et la lecture*, Fanny Renard analyse l'inégale constitution des habitudes de lecture, qu'elle confronte aux sollicitations lectorales de l'institution scolaire. Dans un premier chapitre consacré aux lectures d'enfance, elle distingue deux types de jeunes lecteurs et lectrices : les « initiés », qui ont connu une familiarisation précoce avec la lecture individuelle de récits longs, avant l'apprentissage scolaire du déchiffrage, notamment au sein de la famille (exemple des lectures parentales, récits lus à voix haute par les adultes, mise à disposition d'imprimés), et les « tard-venus », qui ont découvert la lecture à travers l'apprentissage du déchiffrage, sans familiarisation précoce (notamment parce que d'autres types d'activités enfantines sont encouragées au sein de la famille, que les histoires sont racontées plutôt que lues, ou encore que la lecture collective prend une place plus importante chez ces jeunes lecteurs et lectrices) [8].

Elle souligne le rôle déterminant de la famille et notamment des pratiques et du capital culturel des parents dans la socialisation à la lecture des jeunes enfants : « Globalement, les enfants de parents détenteurs du baccalauréat ont connu une familiarisation familiale avec la lecture : précoce (avant l'enseignement scolaire du déchiffrage), encadrée - non seulement pour le déchiffrage mais aussi pour la compréhension-, passant par l'appropriation d'imprimés divers dont des romans et encourageant une modalité individuelle de réalisation de la lecture. [...] Outre le niveau de diplôme des parents, l'appréhension plus fine des conditions d'existence et de cœxistence des enquêté·e·s nous a permis de comprendre que des enfants de parents ne possédant pas le baccalauréat aient connu une familiarisation avec la lecture proche de celle d'enfants de bacheliers du fait 1/ des rapports à l'écrit et pratiques de lecture des parents, 2/ de la plus ou moins grande orientation des activités enfantines vers les activités scolaires ou inscrites dans des relations de type pédagogiques, 3/ de la participation des autres membres de la famille - aînés, grands-parents, etc.- à cette familiarisation, 4/ du recours aux équipements culturels » [9].

Les lecteurs et lectrices de notre enquête qui ont commencé à lire de la science-fiction ou de la fantasy à l'école primaire se placent plutôt du côté de la catégorie des initié·e·s : ils ont le plus souvent été familiarisés tôt avec la lecture, y compris avec la lecture de récits relevant

8. Renard, *Les lycéens et la lecture*, op. cit., p. 29.
9. Ibid., p. 60.

de l'imaginaire (contes ou légendes lus à voix haute par les parents ou adultes proches), ont été témoins des lectures parentales, y compris lectures de science-fiction et fantasy, souvent associées aux pères, et ont été encouragés à lire par leurs parents.

> « Ça date d'il y a très longtemps. [...] Ben j'étais à l'école primaire. En SF j'ai dû commencer par... j'ai tout de suite plus lu de la science-fiction en fait, parce que mon père avait beaucoup de livres de science-fiction, du coup je suis tombée dedans, dans sa collection. Et j'ai commencé par les *Chroniques martiennes* de Bradbury que j'ai lues quand j'avais huit neuf ans en fait. » Marina, 29 ans, documentaliste en santé publique, licence de biologie et DUT documentaliste, père technicien supérieur à France Télécom, mère vendeuse.

> « Mon père lisait beaucoup, ma mère... beaucoup moins. C'est mon père qui, qui... [...] Alors lui, il lisait... extrêmement majoritairement de la SF, moi j'avais aussi l'*heroic fantasy*, donc euh, j'ai... j'ai branché de façon à ce que, on... Parce que moi j'aime les deux, du moment que c'est fantastique, bien écrit, etc, ça me... [...] Vu que de toute façon j'étais, comme je t'ai dit à quatre ans j'écoutais les Jules Vernes, et j'voyais mon père lire, avec une énorme bibliothèque, moi ça m'a toujours... ça m'a toujours fasciné, et... c'est juste que... Il avait fait, j'pense qu'il avait fait exprès, en gros les bouquins les bouquins les plus accessibles, en bas de bibliothèque étaient plus ceux - ceux que j'pouvais lire (rire).[...] C'est ça. Sachant que ceux qui, ceux qui étaient plus trashs tu vois étaient hors portée ! (rire) » Amaury, 30 ans, sans emploi et gestionnaire bénévole dans une boutique de jeux, licence LLCE anglais, père employé d'imprimerie, mère hôtesse d'accueil.

Comme dans le cas des lectures enfantines, impulsées et favorisées par l'environnement familial, les parents et adultes proches jouent un rôle important dans la mise à la lecture au collège. À travers l'exemple de leurs propres pratiques de lecture, par la mise à disposition d'imprimés (bibliothèque familiale, fréquentation des librairies ou des bibliothèques avec les enfants, livres offerts), par les discussions portant sur les lectures effectuées ou par les conseils donnés, les parents et adultes proches peuvent contribuer au développement des pratiques de lectures des collégiens : « De fait, que leurs parents soient ou non bacheliers, tous les enquêté·e·s ont connu des sociabilités lectorales en famille. En revanche, selon les lectures du cercle familial, ils les ont nouées autour de catégories de textes différentes (aucun texte n'excluant par ses qualités intrinsèques ces sociabilités) »[10]. C'est le cas pour plus de la moitié des lecteurs et lectrices de science-fiction et fantasy interrogés, qui citent l'exemple ou l'influence de leurs parents, ou d'un adulte de la famille, quand ils évoquent leur découverte du genre.

10. Ibid., p. 79.

> « Surtout mon père ouais, surtout mon père. Il lit énormément de science fiction, c'est lui qui m'a, qui m'a initiée. » Anne, 23 ans, webmaster et community manager, licence information communication et formation webmaster, père ingénieur et directeur d'école d'informatique, mère conseillère Pôle emploi.

> « Ma belle-mère m'a conseillé aussi. Tiens essaie ça, et tiens essaie ça aussi. [...] Elle lisait, ben elle lisait beaucoup aussi. [...] Ben Orson Scot Card, David Eddings, Terry Pratchett c'est elle. » Igor, 24 ans, étudiant en LLCE japonais, baccalauréat, parents musiciens, vit avec sa belle-mère, psychologue.

> « Mes parents sont instits, donc mes parents ils sont plus sur la lecture, donc ils voulaient que je lise, ils m'ont pas forcée, mais ils m'ont proposé beaucoup de choses... » Delphine, 21 ans, libraire dans une boutique de jeux et littératures de l'imaginaire, L1 de lettres modernes histoire de l'art, BP libraire, père professeur des écoles, mère professeure des écoles.

L'exemple des parents ou adultes proches peut porter directement sur le genre des littératures de l'imaginaire, comme dans les cas d'Anne ou d'Igor. Près d'une quinzaine de lecteurs et lectrices interrogés évoquent ainsi un parent amateur de science-fiction ou de fantasy : la belle-mère d'Igor, les pères d'Anne, Laurent, Fabien, Thierry, Esther, Eduardo, Aurélie et Marina, les mères de Morgane, Céline, Megane et Mathilde ou encore la tante de Julien. On pourrait qualifier ces lecteurs et lectrices d'« héritiers », dans le sens où ils ont hérité du goût pour les littératures de l'imaginaire via leur socialisation familiale. Dans d'autres cas (Philippe, Romain, Dylan, Delphine, Perrine, Laura ou Benjamin), c'est plus généralement le goût pour la lecture qui a été transmis aux jeunes lecteurs et lectrices via les parents ou adultes proches, qu'ils soient eux-mêmes de grands lecteurs et lectrices, comme la mère de Megane, ou des lecteurs et lectrices plus occasionnels empreints de bonne volonté culturelle [11].

### 8.1.2 L'influence des pairs

Parallèlement aux parents et adultes proches, les pairs (frères et sœurs, cousins, amis ou camarades de classe) sont aussi fréquemment cités comme facteurs de découverte des littératures de l'imaginaire, ou de la poursuite de la lecture. Qu'ils soient à l'origine de la découverte du genre, ou plus simplement de nouveaux titres, de nouveaux auteurs, pour les jeunes préalablement initiés, les camarades du même âge se font vecteur de transmissions culturelles intra-générationnelles, comme l'observe Éric Maigret à propos des mangas et des-

11. Bourdieu, *La distinction, Critique sociale du jugement*, op. cit., p. 365.

sins animés japonais : « si le contrôle parental sur les BD est fort, celui sur la télévision est insuffisant pour empêcher le développement d'une consommation juvénile de dessins animés japonais et celui d'une culture autonome à partir d'eux. Cette culture n'est pas partagée par tous mais elle est suffisamment prégnante pour amener les enfants les plus hostiles à suivre par curiosité et besoin de voir ce que les autres voient [12]. C'est par ce biais que certain·e·s jeunes interrogé·e·s, comme Olivier, Marc ou Jessie, dont les parents ne lisent pas ou peu, découvrent la lecture en général et la littérature de l'imaginaire en particulier. La plupart du temps, ces découvertes et échanges ont lieu en face à face, mais parfois aussi via internet, comme dans le cas de Jessie ou de Delphine [13].

> « Il devait être sur une étagère chez un de mes cousins. Et j'aime bien *Star Wars*, du coup je le prends, je vais le lire. Typiquement c'était ça. »» Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

> « Ouais, c'était par une, une fille qui était dans mon collège, oui j'étais petit. Elle m'a donné le premier, et après ça, on a commencé à les lire. » (à propos d'*Harry Potter*) Eduardo, 23 ans, étudiant en licence traduction et interprétariat, baccalauréat espagnol, père sans emploi, ancien employé de casino, mère femme de ménage.

> « Ouais, ben en fantasy ouais, [ma sœur] aime les mêmes que moi. Après je lui connais pas vraiment de lectures de science-fiction, mais peut-être c'est moi... je crois pas non. Mais en SF, euh en fantasy pardon, c'est même souvent elle qui trouvait les bouquins et moi qui les lisait derrière elle... » Romain, 21 ans, étudiant en master d'informatique, licence d'informatique fondamentale, père réalisateur et scénariste, mère ingénieure.

> « Et autour de *Tara Duncan* en fait y'avait une communauté si tu veux. Y avait un site internet, où tu pouvais rencontrer d'autres personnes qui lisaient, et c'est par le biais de ces autres personnes, que j'ai commencé à lire autre chose aussi. » Delphine, 21 ans, libraire dans une boutique de jeux et littératures de l'imaginaire, L1 de lettres modernes histoire de l'art, BP libraire, père professeur des écoles, mère professeure des écoles.

12. Éric Maigret, « Le jeu de l'âge et des générations : culture BD et esprit Manga », in : *Réseaux* 17.92 (1999), p. 241–260, p. 245-246.

13. Les réseaux de lecteurs et lectrices, virtuels ou physiques, et la sociabilité autour de la lecture seront abordés plus en détail dans la partie IV.

### 8.1.3 L'école : une presciption marginale

Le rôle de l'école, en revanche, est marginal pour la plupart des lecteurs et lectrices interrogés. La place restreinte qu'occupe le genre dans les programmes scolaires (malgré la reconnaissance de certaines œuvres emblématiques par les institutions littéraires) ne contribue généralement pas à faire des injonctions scolaires un facteur de découverte des littératures de l'imaginaire. Plusieurs lecteurs et lectrices interrogés, comme Igor, Rémy ou Marc opposent au contraire la pénibilité des lectures scolaires obligatoires au plaisir de leurs lectures en science-fiction et fantasy. Seuls certains titres associés au genre échappent à cette dichotomie : les histoires fantastiques de Maupassant ou Dino Buzzati évoquées par Laurent, les contre-utopies, comme *1984* ou *Le Meilleur des mondes*, lus à l'école par Mathilde, les auteurs de science-fiction française comme Jules Verne ou Pierre Boule mentionnés par Perrine.

Dans quelques rares cas, l'école, souvent par l'intermédiaire d'un professeur spécifique, joue un rôle particulier dans la découverte du genre ou son exploration. Ainsi, Nadia, dont les parents, qui n'ont pas fait d'études, et les frères, ne lisent pas, prend goût à la lecture au travers des cours de français. Appréciant la science-fiction, abordée notamment au travers des nouvelles d'Isaac Asimov, au même titre que la littérature classique, elle a ensuite suivi des études en lettres et sciences humaines.

> « Ben c'était plus à l'école en fait. C'était plus au collège quand ils nous donnaient des livres à lire. Dans ces thématiques là, ben du coup y'avait pas mal de nouvelles en général [...] Et puis je me souviens qu'en terminale on nous donnait souvent des recueils de nouvelles. On nous achetait genre *Ten short stories* ou des trucs comme ça où dedans c'était plein de nouvelles de science-fiction qui se suivaient. Mais les titres... je me souviens plus trop. » Nadia, 23 ans, étudiante en master de géographie, agrégée de géographie, père sans emploi, mère hôtesse d'accueil.

De la même manière, Cécile, dont les parents lisent peu, a découvert la lecture avec l'école, et les littératures de l'imaginaire via un livre emprunté au CDI (*Les Chats*), qui reste un de ses titres favoris. Rémy doit sa découverte de la fantasy à son professeur de français de quatrième, qui leur a fait étudier *Bilbo le hobbit*, Thibault à une professeure de sixième ou cinquième, qui lui conseille *L'enchanteur* de Barjavel, puis des nouvelles merveilleuses médiévales.

### 8.1.4 Des initiations visuelles

L'initiation à la science-fiction et à la fantasy peut également passer par d'autres supports que le récit écrit, comme les histoires enregistrées écoutées « en boucle » par Amaury, les films ou encore les dessins animés. Plusieurs lecteurs et lectrices, comme Perrine, Megane, Thibault, Cindy, Aurélie ou Marina, évoquent ainsi les animés du Club Dorothée[14], les adaptations des contes traditionnels par les studios Disney (Esther, Élodie) ou encore les dessins animés de Hayao Miyazaki (Marlène, Esther).

> « Alors, comment j'ai découvert la SF. Alors, j'avais 4 ans, j'avais... des mange-disques oranges qu'on faisait à l'époque, et y'avait les contes de – enfin les contes, les histoires de Jules Verne que j'me passais en boucle. Voilà. Donc j'ai commencé très très petit (rire) » Amaury, 30 ans, sans emploi et gestionnaire bénévole dans une boutique de jeux, licence LLCE anglais, père employé d'imprimerie, mère hôtesse d'accueil.

> « Alors... je pense que j'ai découvert la science-fiction, probablement par les dessins animés, quand j'étais toute petite, parce que je regardais beaucoup la télé. J'étais scotchée sur TF1, tout le temps. Je regardais le Club Dorothée. Donc j'ai commencé... ouais mes premiers trucs de science-fiction c'était je pense style *Ulysse 31*, *Goldorak*, euh, pfff tous les trucs, *Bioman*, pas *Dragon Ball Z*, c'est pas de la science-fiction mais, fin, tous les trucs de cette époque, tout ce qui est mangas etc. » Perrine.

> « Et puis à la télé, bon moi je suis de 1985, les films de SF des années 1980 je les ai toujours vus sur la télé, tu vois pour moi c'est un peu un univers, enfin, c'est un univers imaginaire qui a toujours été là, qui a toujours existé au même titre que d'autres, d'autres plus traditionnels » Mathilde, 29 ans, étudiante en master de pharmacie industrielle et chargée de recherches cliniques, études de sage-femme, licence de biologie, père médecin généraliste, mère médecin neurologue.

À côté des dessins animés, certains films ont marqué la génération des lecteurs et lectrices interrogés dans cette enquête : ainsi, la saga *Star Wars*, de George Lucas, a été citée quasi-systématiquement par les enquêté·e·s, et plus d'un quart d'entre eux (Céline, Olivier, Sarah, Marc, Megane, Luc, Gauthier, Benjamin, Mathilde, Eduardo, Dylan, Julien et Perrine) affirment en avoir vu au moins certains films avant leur entrée au collège. En parallèle de ce titre incontournable pour les jeunes interrogé·e·s, d'autres films sont fréquemment cités comme éléments d'initiation au genre, visionnés au primaire ou au collège : ils s'agit principalement de

14. Émission de télévision française destinée à la jeunesse, diffusée entre 1987 et 1997 sur TF1. A notamment contribué à la diffusion en France des animés, films d'animation d'origine japonaise, adaptés des mangas. Sur la réception des mangas et animés par les adolescent·e·s, voir Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit.

films sortis dans les années 1980 ou 1990, qui ont été vus au cinéma lors de leur sortie ou à la télévision, comme *Jurassic Park*, *Retour vers le futur*, *L'histoire sans fin* ou encore *E.T. l'extra-terrestre*. Les trois quarts des lecteurs et lectrices interrogés évoquent des films ou des séries de science-fiction et de fantasy marquants, visionnées au cours de leur enfance ou adolescence. Le rôle du média vidéo dans la découverte du genre est particulièrement sensible dans le cas des jeunes qui ne sont pas poussés à la lecture par leur environnement familial, comme dans les cas de Sarah ou Nadia, qui ont principalement consommé science-fiction et fantasy sous forme de films ou de séries.

> « Ben je pense que j'ai découvert surtout avec la télé au début. [...] Nan mais j'ai une culture assez télé. Avec mes parents c'était plutôt télé que livres. Je pense que mon père il a jamais lu un livre en entier, nan mais même lui il le dit, et je pense pas qu'il exagère, il a jamais lu un livre en entier. Déjà parce qu'il a pas eu une culture où on lisait, et puis ensuite parce qu'au bout de trois pages il s'endort. Ma mère elle a beaucoup lu quand elle était jeune, mais bon... pas forcément de la science-fiction. Et donc c'était, nous on a eu une éducation télé, clairement. Et après c'était à l'école ils ont, ils ont commencé à nous faire lire des choses. » Nadia, 23 ans, étudiante en master de géographie, agrégée de géographie, père sans emploi, mère hôtesse d'accueil.

Mais d'autres supports de découverte et de consommation du genre, comme le jeu de rôle ou les jeux vidéos, font leur apparition à la période du collège pour une partie des lecteurs et lectrices interrogés, majoritairement masculins (Marc, Rémy et Olivier pour le jeu de rôle, Thibault, Jessie, Amaury et Rémy pour les jeux vidéos)[15]. Ces pratiques peuvent prendre le pas sur la lecture, activité solitaire et domestique associée à la féminité, qui diminuent ou restent peu nombreuses, comme dans le cas de Thibault, qui lie directement cette évolution à son genre : « Voilà, quand t'es un garçon, quand t'es adolescent, tu lis pas trop, ben tu joues à des jeux vidéos, t'as pas beaucoup à lire, tu vas te rattraper un petit peu comme ça ».

## 8.2 Des « romans d'apprentissage » de l'imaginaire

L'intérêt et le goût pour le genre est le plus souvent déclenché par la lecture d'un roman marquant, qui est identifié comme emblématique des littératures de l'imaginaire et donne

15. Par ailleurs, notons que la découverte des jeux vidéos par Jessie se fait par l'exemple de son grand frère. L'influence du genre sur les lectures sera détaillé dans le chapitre 4 de la présente partie, et la répartition genrée des pratiques connexes à la lecture dans la partie IV.

alors envie aux jeunes lecteurs et lectrices d'en lire d'autres du même type, roman souvent qualifié de « coup de cœur » ou même de « révélation ».

> « J'ai commencé la fantasy quand je suis rentré au collège, parce que... [...] je suis tombé dans des bouquins comme *Eragon*, qui là sont des pavés beaucoup plus intéressants, [...] j'avais réussi à lire les deux premiers d'une traite, et voilà à partir de là, j'ai commencé la SF, la fantasy, du coup ouais c'est à partir de quatorze quinze ans. » Maxime, 21 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père chef de projet informatique et consultant en ressources humaines, mère manager évènementiel.

> « J'ai vraiment... plus accroché sur les *Tara Duncan*, quand j'étais jeune. J'étais adolescente, au début j'aimais pas trop lire quand j'étais petite. Et c'est à partir de là où j'ai vraiment commencé à lire, et ça a toujours été plus de la fantasy, enfin de la littérature de l'imaginaire. Ça a vraiment été mon domaine de prédilection. » Delphine, 21 ans, libraire dans une boutique de jeux et littératures de l'imaginaire, L1 de lettres modernes histoire de l'art, BP libraire, père professeur des écoles, mère professeure des écoles.

> « Euh, réflexion, il n'y a pas très longtemps j'ai relu *Dune*, parce que j'aime beaucoup *Dune*. C'est vraiment très bien. [...] Ouais, je pense que c'est un des tout premiers qui m'a initiée à la SF, j'avais 13-14 ans. [...] C'est ça, et c'était vraiment, la révélation. J'ai lu en même temps *Le Seigneur des Anneaux*, c'était euh, c'était également une révélation mais pas dans le même domaine (rires). Ouais, sincèrement moi je le vois vraiment comme ça, et à partir de là, j'ai lu beaucoup, beaucoup de SF et de fantasy. » Laura, 27 ans, secrétaire médicale vacataire, master génétique et biologie cellulaire, père directeur adjoint du travail, mère professeur d'espagnol.

Comme Annie Collovald et Erik Neveu parlent de « romans d'apprentissage du policier » [16], on peut ici qualifier ces premières lectures de « romans d'apprentissage de littératures de l'imaginaire ». En effet, les romans cités comme premiers titres lus font souvent partie des titres les plus accessibles mais aussi les plus connus du grand public. Il s'agit d'une part des romans qualifiés de « classiques » du genre par les institutions culturelles et littéraires, comme *Dune* de Frank Herbert, *Fahrenheit 451* ou les *Chroniques martiennes* de Ray Bradbury, *Les Androïdes rêvent-ils de moutons électriques* de Philip K. Dick, les nouvelles d'Isaac Asimov ou encore les romans de Jules Verne pour la science-fiction, *La Belgariade* de David Eddings, *Le Seigneur des anneaux* ou *Bilbo le hobbit* de J. R. R. Tolkien pour la fantasy, d'autre part de romans de science-fiction ou de fantasy destinés à la jeunesse, dont l'offre s'est étoffée au cours de l'adolescence des lecteurs et lectrices interrogés [17], comme *Harry Potter* de J. K.

16. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit., p. 117.
17. Voir Partie I, chapitre 3.

Rowling, *À la croisée des mondes* de Philip Pullman, *Eragon* de Christopher Paolini, *L'île du crâne* d'Anthony Horowitz, *Bjorn le Morphir* de Thomas Lavachery, les romans de Pierre Bottero ou Erik L'Homme, les séries *Tara Duncan* de Sophie Audouin-Mamikonian, *Peggy Sue et lesfantômes* de Serge Brussolo, *Bobby Pendragon* de D.J. MacHale, ou *Animorphs* de K. A. Applegate.

Ces premières lectures se concentrent sur un nombre relativement restreint de titres ou d'auteurs, qui semblent donc constituer une étape ou un bagage commun au parcours de lecteurs et lectrices de littératures de l'imaginaire, comme dans le cas des lecteurs et lectrices de romans policiers : « Avec des variations liées aux différences de milieux sociaux et de scolarisation, tous les membres d'une génération se trouveraient alors exposés à une sorte de minimum commun d'expérience des littératures policières [18] ». Certains romans en particulier, qui ont fait l'objet de vagues médiatiques et d'effets de mode au cours de l'adolescence des jeunes interrogé·e·s, sont plus fréquemment cités comme premiers titres lus que les autres : la saga *Harry Potter* de J. K. Rowling cité comme première lecture par huit lecteurs et lectrices (Fabien, Anne, Marlène, Jessie, Eduardo, Aurélie, Delphine, Julien) et les romans de J. R. R. Tolkien, *Bilbo le hobbit* et *Le Seigneur des anneaux* cités par huit lecteurs et lectrices (Olivier, Thierry, Laura, Jessie, Rémy, Marina, Julien, Marc [19]).

C. Lee Harrington and Denise D.Bielby analysent cet effet générationnel dans un article sur le fandom et les âges de la vie : « Les médias sont, bien sûr, profondément impliqués dans les processus et transitions du parcours de vie, offrant des représentations des identités et activités normativement appropriées à tel ou tel âge de la vie [...] produisent ce qu'on appelle des générations « télévision », « ordinateur » ou « Facebook » [...] Les textes médiatiques et les technologie contribuent à unir les cohortes, à définir les générations et les différences inter-générationnelles et donnent une structure et un sens à nos vie au fur et à mesure qu'elles se déroulent. Par exemple, quand J. K. Rowling a publié le septième et dernier tome d'*Harry Potter* en juillet 2007, les critiques ont non seulement fait le deuil de la série, mais aussi de la fin d'une étape de vie » [20]. Bien sûr, toutes celles et ceux qui ont lu *Harry Potter*, vu ou lu

18. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit., p. 118.

19. Dans les cas de Jessie et Julien, les deux séries ont été lues à la suite l'une de l'autre et sont toutes deux mentionnées comme titres marquant leur entrée dans le genre.

20. Traduit de C. Lee Harrington et Denise D. Bielby, « A life course perspective on fandom », in : *International Journal of Cultural Studies* 13.5 (9 jan. 2010), p. 429–450, p. 431.

le *Seigneur des anneaux*, ou encore vu la trilogie *Star Wars*, ne sont pas devenus des lecteurs et lectrices de littératures de l'imaginaire, mais les amateurs et amatrices du genre identifient ces titres comme des lectures marquantes de leur parcours. C'est donc rétrospectivement, à la lumière de la poursuite des lectures au sein du genre, que ces titres sont identifiés comme décisifs pour les lecteurs et lectrices de littératures de l'imaginaire (au contraire d'autres lecteurs et lectrices, qui peuvent les avoir lus sans avoir pris goût au genre pour autant).

Les éléments que les jeunes lecteurs et lectrices ont appréciés dans ces récits, qui leur ont donné envie de continuer à en lire, relèvent principalement de l'évasion procurée par ces lectures : immersion dans un monde imaginaire qui « fait rêver », caractère épique, qualité de l'intrigue et du scénario, facilité d'immersion (style accessible et lecture fluide), identification aux personnages (notamment dans le cas des récits à destination de la jeunesse qui mettent en scène des enfants ou adolescent·e·s de l'âge des lecteurs et lectrices).

## 8.3 La temporalité des découvertes

### 8.3.1 Enfance et premiers contacts

Une majorité des lecteurs et lectrices de romans policiers interrogés par Annie Collovald et Erik Neveu ont rencontré dans leur jeunesse « un ensemble de lectures de distraction qu'on peut associer à une catégorie extensive des récits d'aventure pour la jeunesse. Tous ne relèvent pas directement des genres policiers, mais tous participent de certains de ses ingrédients ; enquête, énigme, action de résolution d'un problème par des héros récurrents. La liste des lectures qui mènent, comme les cailloux du Petit Poucet, vers les genres policiers est assez cohérente » [21]. De la même manière, de nombreux lecteurs et lectrices interrogés dans notre enquête, comme Marlène ou Sébastien, identifient des histoires proches de la science-fiction et de la fantasy, comme les contes, le merveilleux ou la mythologie, découverts pendant l'enfance, qui peuvent leur avoir été lus à voix haute, comme premiers contact avec les univers imaginaires.

> « Je me souviens d'avoir lu des choses et que, effectivement, même des histoires de magie, les *Merlin l'Enchanteur*, les, les livres de Chrétien de Troyes, sur la quête du Graal tout ça, je pense que ça en fait partie. » Sébastien, 26 ans, chargé

21. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit., p. 121.

de communication, BTS informatique, maîtrise communication et évènementiel, père ingénieur en informatique, mère assistante de direction.

« Ah bah si je suis bête, les contes ! Enfin c'est des contes, c'est pas du fantastique mais j'ai toujours adoré les contes, donc ça amène au goût pour le fantastique. » Marlène, 23 ans, étudiante en préparation à l'agrégation de grammaire, master de lettres classiques, père kinésithérapeute, mère cadre infirmière supérieure en maison de retraite.

« Comme je t'ai dit, moi j'ai grandi avec Disney, mais j'ai aussi grandi avec les contes classiques, parce que je passais beaucoup de temps chez mes grands parents étant petite, et ma grand-mère m'a toujours fait lire… Perrault, Grimm, et des fois les versions originales… voilà, je sais que j'ai eu *Boucle d'or et les trois ours* pour m'endormir jusqu'à l'âge de cinq ans [Livre sur lequel elle a appris à lire]. Donc après quand j'ai commencé à lire étant petite, j'ai commencé tout de suite là dedans. Par ailleurs, ben… je voilà, j'étais dans les contes, vraiment les contes de fée, mais traditionnels, et quand j'ai commencé à m'intéresser à la littérature un peu plus moderne, j'étais, j'ai été attirée un peu par les histoires de science-fiction et de fantasy quasi-immédiatement. » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

Ces récits n'appartiennent pas, strito censu, aux littératures de l'imaginaire, mais partagent avec elles des éléments clés, comme la présence de la magie, le déroulement de l'action dans un univers imaginaire, le caractère épique. Les lecteurs et lectrices qui les mentionnent estiment que ces rencontres enfantines avec des « ingrédients » du genre ont contribué à former un goût pour l'imaginaire, qui s'est plus tard[22] transféré à la lecture individuelle. Comme dans le cas d'*Harry Potter* ou du *Le Seigneur des anneaux*, les lecteurs et lectrices de littératures de l'imaginaire ne sont pas les seuls enfants qui ont lu, ou à qui on a lu des contes, mais ces amateurs et amatrices du genre relient a posteriori leur goût pour les mondes imaginaires à ces lectures d'enfance, qui deviennent significatives pour eux.

Plusieurs lecteurs et lectrices (Laurent, Nadia, Gauthier, Eduardo, Maxime) se souviennent également avoir lu et apprécié les histoires de Jules Verne dans leur enfance, sans forcément les avoir identifiées comme de la science-fiction, ou sans que cela ne leur ait donné envie de lire d'autres récits du même genre. Ces lectures enfantines (contes, romans de Jules Verne) font donc figure de précurseurs, qui prennent place avant des découvertes plus marquantes au collège et l'affirmation du goût pour le genre. D'autres jeunes lecteurs et lectrices et lectrices comme Igor ou Laura ont lu quelques histoires de littératures de l'imaginaire à

22. Au collège pour Marlène et Sébastien.

destination de la jeunesse, sans que ces lectures ne déclenchent le goût pour le genre, qui est venu plus tard, face à d'autres récits plus marquants, mais ces premières lectures ont sans doute contribué à leur initiation.

### 8.3.2 Des initiations précoces

Parmi les lecteurs et lectrices de science-fiction et fantasy interrogés, presque un quart d'entre eux (Anaïs, Marie-Claire, Thierry, Perrine, Esther, Amaury, Ophélie, Marina, Philippe) affirment avoir commencé à lire de la science-fiction ou de la fantasy à l'école primaire. Chez ces jeunes lecteurs et lectrices, l'intérêt pour les récits de littératures de l'imaginaire suit de près l'apprentissage de la lecture, voire même le précède, dans les cas d'Amaury ou Marie-Claire, et s'inscrit dans un goût plus général pour la lecture. Quatre de ces amateurs précoces [23] sont encore aujourd'hui de grands lecteurs et lectrices (déclarent lire quatre livres ou plus par mois en moyenne), et tous déclarent l'avoir été au cours de leur enfance et adolescence. La rencontre avec le genre semble donc pour eux s'inscrire logiquement dans un itinéraire de jeunes lecteurs et lectrices avides de nouvelles découvertes.

> « Ben c'est facile c'est avec *Harry Potter*. J'étais en... CE1. Donc toute, plutôt petite. Déjà je, je lisais, en fait j'ai appris toute seule à lire, donc boulimique un peu de lecture très tôt, et mes parents qui se sont vite rendus compte que les petits livres pour mon âge ça ne me suffisait pas, et mon père un jour qui est revenu avec le premier tome d'*Harry Potter* dans les mains, en disant, ben regarde, j'ai trouvé ça à la librairie, ça a l'air rigolo, y'a des sorciers, et voilà. Et du coup ça a commencé comme ça. » Ophélie, 22 ans, professeur de français stagiaire, M1 enseignement en lettres, classe préparatoire littéraire B/L, père informaticien, mère infirmière.

> « Euh... alors j'ai découvert la Sf et la fantasy tôt... en fait, quand j'étais gamin j'aimais pas la télé. Du coup je lisais beaucoup, et... je lisais tellement que j'allais à la bibliothèque, et j'empruntais beaucoup de livres. En général je dépassais... et j'ai découvert la SF et la fantasy en emprutant des bouquins, tout bêtement... » Philippe, 28 ans, professeur d'anglais, traducteur et journaliste, master LLCE anglais et master adaptation sous-titrage doublage, père chargé de cours à l'université, mère infirmière cadre.

On retrouve ici un phénomène observé par Annie Collovald et Erik Neveu à propos des lecteurs et lectrices de romans policiers, à savoir la systématicité du contact avec le genre au cours du parcours lectoral d'un individu : « Dans la socialisation familiale, l'exposition aux

23. Marie-Claire, Thierry, Amaury et Ophélie.

médias, la fréquentation obligatoire de l'école, les individus acquièrent des compétences, et d'abord celle de la lecture. Exposés de manière quasi obligée au contact avec un ensemble d'œuvres de fiction, ils y rencontreraient presque obligatoirement des récits policiers ou des fictions proches. [...] Rares sont, en effet, les personnes qui n'ont jamais lu un récit policier [24] ». De la même manière, les littératures de l'imaginaire constituant une partie de l'offre fictionnelle offerte aux lecteurs et lectrices en général, rares sont probablement ceux qui n'en ont jamais rencontré. D'où un contact précoce avec le genre pour les lecteurs et lectrices précoces : ces premiers contacts durant l'enfance sont donc liés à la socialisation à la lecture en général de ces jeunes lecteurs et lectrices.

La période de l'école primaire constitue donc une première étape de la carrière de lecteur de littératures de l'imaginaire pour la plupart des jeunes interrogé·e·s dans notre enquête : celle de l'initiation au genre et de sa découverte, à travers l'expérience de récits imaginaires, relevant directement ou marginalement des littératures de l'imaginaire, que ceux-ci soient appréhendés directement sous forme écrite pour une minorité d'enquêté·e·s, plus généralement sous forme orale (lecture à voix haute) ou encore via des films, séries ou dessins animés. Une minorité de lecteurs et lectrices, ceux qu'on pourrait rapprocher des « initiés » décrits par Fanny Renard [25], ceux qui ont été socialisés tôt à la lecture individuelle de récits, passent à l'étape suivante, celle de l'exploration du genre par des lectures personnelles, dès ces jeunes années, tandis que celle-ci ne prend place pour la majorité des lecteurs et lectrices qu'un peu plus tard, à la période du collège.

### 8.3.3 Le collège : découverte du genre et exploration

Dans le cas des lecteurs et lectrices initié·e·s, qui ont déjà expérimenté les littératures de l'imaginaire sous la forme de lectures individuelles à l'école primaire, la période du collège se traduit par une affirmation du goût pour le genre et une multiplication des lectures, comme chez les lecteurs et lectrices de mangas étudiés par Christine Détrez et Olivier Vanhée : « parce qu'elle participe de la culture adolescente, dans toutes les composantes que nous avons évoquées, la lecture des mangas s'affirme ainsi dans l'étape suivante : le collège, et notamment à partir de la quatrième. Les adolescent·e·s se mettent alors à en lire de plus en

24. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit., p. 118.
25. Renard, *Les lycéens et la lecture*, op. cit., p. 29.

plus, et à multiplier les séries[26] ». Dans le cas des lecteurs et lectrices qui découvrent les littératures de l'imaginaire sous leur forme écrite au collège, cette étape d'exploration suit directement la découverte du genre via les premières lectures en son sein.

Dans les deux cas, l'exploration du genre permet de poursuivre l'apprentissage de celui-ci, d'en découvrir les ramifications et la diversité, et d'affirmer son goût pour les littératures de l'imaginaire, comme le souligne Howard Becker à propos des carrières déviantes : « Avant de se livrer à ces activités avec plus ou moins de régularité, la personne n'a aucune idée des plaisirs qu'elle peut en retirer : c'est au cours des interactions avec des déviants plus expérimentés qu'elle apprend à prendre conscience de nouveaux types d'expériences et à les considérer comme agréables. Ce qui a fort bien pu n'être qu'une impulsion fortuite qui incitait à essayer quelque chose de nouveau, devient un goût durable pour quelque chose de déjà connu et expérimenté[27] ». En effet, c'est par la pratique du genre que se forme le goût pour les littératures de l'imaginaire, et ce processus laisse une large place aux conseils et recommandations de lectures, qui vont guider les découvertes et le parcours des jeunes lecteurs et lectrices, comme nous l'avons vu précemment.

### 8.3.4 Des découvertes et mises à la lecture tardives

Une petite partie des jeunes interrogé·e·s n'ont découvert et apprécié la lecture de science-fiction et fantasy que tardivement, comme ces lecteurs et lectrices de récits policiers interrogés par Annie Collovald et Erik Neveu : « Carrière n'est plus ici synonyme d'une progression plus ou moins rapide (dans une profession, une compétence de lecteur) mais l'expression de mouvements qui peuvent être erratiques, singuliers, de désinvestissement, réinvestissement d'une pratique de lecture. Nous rencontrerons des lecteurs dont la « carrière » d'amateurs de policiers s'amorce sur le tard, connaît des éclipses, des ruptures »[28]. De la même manière, le parcours des lecteurs et lectrices de littératures de l'imaginaire n'est pas toujours linéaire, et peut comporter des ruptures, des « pauses », comme nous le verrons dans le prochain chapitre à propos de la poursuite des lectures à l'âge adulte, ou commencer tardivement.

26. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 147.
27. Becker, *Outsiders*, op. cit., p. 53.
28. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit., p. 119.

Parmi ces lecteurs et lectrices tardifs, une partie d'entre elles et eux se mettent véritablement à lire avec la science-fiction et la fantasy (Sarah, Cindy, Jérémie et Luc), tandis que d'autres étaient déjà lectrices sans avoir eu de coup de cœur pour le genre (Céline et Mathilde). Ces deux jeunes femmes, dont les parents lisent (notamment de la science-fiction en ce qui concerne la mère de Céline), sont de grosses lectrices depuis l'enfance. Pourtant, contrairement aux jeunes initié·e·s évoqué·e·s précédemment, qui sont entré·e·s en contact avec le genre à travers leur large consommation de livres et l'ont apprécié immédiatement, celles-ci n'ont « pas accroché ». Le goût pour les littératures de l'imaginaire n'est venu que plus tard, au lycée pour Mathilde et au cours des études de pharmacie pour Céline. Chez ces jeunes femmes, le caractère tardif du goût pour le genre peut s'expliquer par un retard du « déclic », de la rencontre avec un titre marquant. Une hypothèse explicative pourrait être l'absence du genre parmi la culture des pairs fréquentés au moment du collège, compensée par les injonctions scolaires lycéennes chez Mathilde, et par la socialibilité étudiante scientifique chez Céline.

> « Nan, c'est vrai que je pense quand j'ai commencé à lire, j'ai pas particulièrement lu de SF… [...] Je pense que vraiment c'est plus vers la fin du lycée que je me suis mis à en lire plus, que ça m'a plus parlé, mais dans le lycée déjà, parce qu'on nous a fait lire, *Le Meilleur des mondes*, j'ai beaucoup aimé, et c'est vrai que moi spontanément, j'ai eu envie d'embrayer sur d'autres classiques, comme *1984*, *Fahrentheit*… » Mathilde, 29 ans, étudiante en master de pharmacie industrielle et chargée de recherches cliniques, études de sage-femme, licence de biologie, père médecin généraliste, mère médecin neurologue.

> « La fantasy, j'ai commencé quand j'ai commencé mes études. [...] Donc j'ai découvert *La Belgariade* en, oui en deuxième année de fac. C'est là que j'ai aimé l'*heroic fantasy*. [...] C'est une copine de fac qui m'en a parlé.» Céline, 29 ans, pharmacienne, doctorat de pharmacie, père médecin, mère pharmacienne.

La situation est différente pour Sarah, Jérémie et Luc, dont les parents ne lisent pas, ou très peu, et qui n'ont donc pas reçu de fortes incitations familiales à la lecture. En l'absence de socialisation familiale au livre, les injonctions scolaires à la lecture ont souvent été perçues comme difficiles ou inintéressantes. Ces jeunes n'ont donc pas développé de goût pour la lecture, associée à une activité scolaire pénible. Dans leur cas, la découverte du genre va se superposer à la découverte du plaisir de la lecture : à travers la science-fiction et la fantasy, ils trouvent (plus tardivement que d'autres) des récits susceptibles de leur plaire et de leur donner envie de lire, de la même façon que la rencontre avec d'autres types de récits différents des

lectures scolaires, comme les récits policiers, peut déclencher l'envie de lire : « Dans certains cas, ces rencontres peuvent être associées à des situations qu'on pourrait décrire comme une forme de parrainage culturel. Ici l'entrée dans le policier est entrée dans la lecture tout court. Prescripteur ou conseiller, une personne fait découvrir à une relation qui n'aimait pas lire ou était restée sur des expériences négatives, un monde insoupçonné de plaisirs de lire dans le policier [29] ». En effet, nous avons vu précédemment que la découverte du genre était souvent dûe à l'intervention d'intermédiaires, adultes ou pairs, prêtant un livre ou conseillant un titre. Ces prescriptions, comme autant de socialisations secondaires à la lecture, ont lieu au lycée (Jérémie et Luc) ou après le baccalauréat (Sarah) dans le cas de ces découvertes tardives, ce qui accrédite l'idée d'un rôle déterminant des intermédiaires dans la mise à la lecture.

> « Alors celui là c'est un bouquin, c'est un peu le livre qui m'a mis à la lecture. Donc j'avais, qu'on m'avait passé, qu'une, cousine m'avait passé, qui lit beaucoup de fantastique aussi, en me disant, que c'était sympa, qu'elle aimait bien cette série là, et bon je suis tombé dedans sans trop savoir sur quoi j'allais tomber. Déjà parce que je lisais pas des masses. » (*L'Assassin royal*) Jérémie, 26 ans, technicien de laboratoire en centre de recherche, licence de chimie, père cheminot, mère auxiliaire de vie. .

> « Ben ouais je pense ouais, parce que jusqu'à maintenant, les livres que j'ai pu lire, c'était ce que j'avais à lire avec l'école et effectivement tous ces trucs là, et en général c'était plus de la littérature très classique etc [...] c'est plutôt mon copain qui m'a mis à la lecture SF. » Sarah, 29 ans, sans emploi, licence arts du spectacle et cinéma, père serrurier, mère cadre commerciale.

Le cas de Cindy, qui se met à lire au lycée avec *Harry Potter*, peut sembler particulier, à cause de ses problèmes de dyslexie, qui ont fait de la lecture un exercice particulièrement pénible pour elle. Cependant, suite à cette lecture, elle se rend compte du plaisir qu'elle peut prendre à lire, malgré les difficultés de déchiffrage, et enchaine avec d'autres titres. L'entrainement aidant, elle progresse et ressent de moins en moins l'effet de la dyslexie, jusqu'à devenir une lectrice assidue. Malgré le frein de la dyslexie, ici encore, c'est l'intervention d'un tiers, le coup de cœur pour un titre en particulier qui déclenchent le goût pour la lecture et l'envie de lire plus.

> « J'avais des petits problèmes de dyslexie, et du coup, les seuls livres qu'on me faisait lire, c'était les livres en classe quoi. Qui généralement sont pas du tout passionnants, quand on est en cinquième sixième, les livres qu'on lit, compliqués en

29. Ibid., p. 128-129.

> plus, quand on nous faisait lire du Racine, moi qui était dyslexique, j'y comprenais rien du tout quoi. Et puis un jour [...] y'a une fille qui m'a dit, tiens, si tu veux tu peux t'exercer à lire, moi je viens de lire *Harry Potter*, c'est, je l'ai lu en une seule traite, c'est assez facile de lecture, je pense que t'aimeras bien. Et en fait c'est comme ça que j'ai commencé à lire, c'était au lycée, vraiment le premier livre. » Cindy, 30 ans, assistante vétérinaire, école d'assistante vétérinaire, père routier, mère aide-comptable.

En résumé, on peut distinguer deux types de parcours-type parmi les lecteurs et lectrices de littératures de l'imaginaire : d'un côté, les « héritiers/héritières-initié·e·s », qui ont été socialisé·e·s précocément à la lecture au sein de la famille, et découvrent souvent le genre à l'école primaire, soit directement via les conseils d'un parent amateur du genre, soit via un intérêt plus général pour la lecture, valorisé et encouragé par les parents, qui les pousse à explorer une large palette de récits. L'autre parcours-type est marqué par la culture des pairs, qui peut compléter ou se substituer à la socialisation familiale à la lecture, avec une découverte du genre souvent au moment du collège, via les conseils d'amis, frères et sœurs ou cousins du même âge. Cette culture collégienne est rythmée par de nombreux phénomènes de mode, suivant les sorties des sagas à succès ou les adaptations cinématographiques ; les médias audio-visuels et ludiques jouent en effet un rôle notable dans l'iniation à l'imaginaire, au moment de la découverte du genre ou même avant celle-ci. Les mises à la lecture plus tardives s'expliquent notamment par un manque d'intérêt pour la lecture en général, la découverte du genre pouvant alors constituer un point d'entrée dans la lecture elle-même, ou par l'absence du genre dans la culture du groupe de pairs fréquenté au moment du collège.

À la suite des réflexions d'Erik Neveu et Annie Collovald sur la découverte du genre policier, on peut toutefois s'interroger sur la spécificité de la rencontre avec les littératures de l'imaginaire : on retrouve ici comme chez les lecteurs et lectrices de policiers ou de mangas un rôle central des intermédiaires (prescription des pairs ou de la famille) dans la mise à la lecture. Ces phénomènes de transmissions horizontale et verticale ne sont donc pas spécifiques à un genre, mais s'appliquent aux goûts et pratiques lectorales dans leur ensemble. Cependant, « Pour qu'un genre permette l'entrée dans la lecture de personnes pour lesquelles un contact avec la littérature « classique » ou « générale » n'avait pas engendré une pratique de lecture régulière, il faut que ce genre présente des propriétés particulières qu'on peut associer à des notions comme facilité d'accès, capacité à faire sens pour des lecteurs qui n'entretiennent

pas au lire un rapport intellectualisé. [...] ce recrutement dans l'univers des fictions policières questionne sur les séductions propres au genre, le pourquoi de son impact sur des lecteurs que d'autres fictions n'emballent pas. [...] Enfin, le personnage du « légitimateur » suppose à l'évidence une illégitimité à surmonter, qui renvoie aux caractéristiques singulières des « mauvais genres » [30] ». Le caractère peu légitime aux yeux des institutions culturelles dominantes d'une partie des littératures de l'imaginaire peut contribuer à expliquer la mise à la lecture via ce genre de jeunes dont le rapport au livre s'éloigne des attentes scolaires ou littéraires. Inversement, la question d'une « illégitimité à surmonter » sous-tend par toute une partie des choix et pratiques de lecture de la part la plus cultivée des lecteurs et lectrices interrogés, qui mettent en œuvres des stratégies de distinction qui seront présentés dans la cinquième partie consacrée aux enjeux de légitimation du genre. Quant aux « séductions propres au genre », elles sont probablement à chercher du côté de la spécificité des lectures de littératures de l'imaginaire décrite précédemment, de l'équilibre permanent entre évasion dans un univers fictif et « capacité à faire sens » [31] dans la réalité. Après avoir présenté dans le prochain chapitre la suite de la carrière des lecteurs et lectrices de littératures de l'imaginaire, nous nous interrogerons dans le chapitre suivant sur le lien entre ce goût particulier et les socialisations scolaires et professionnelles des lecteurs et lectrices.

30. Ibid., p. 131-132.
31. Ibid., p. 131-132.

# Chapitre 9

# Grandir avec l'imaginaire et affirmer ses goûts

Comme dans le cas des adolescent·e·s lecteurs et lectrices de mangas, après la découverte du genre, généralement au collège, via des romans clés, comme *Harry Potter* ou *Le Seigneur des anneaux* que la plupart des jeunes interrogé·e·s ont lus, et une phase d'exploration du genre, les lectures se spécialisent au lycée : « la distinction ne doit pas se comprendre uniquement dans les termes de la légitimité classique. Il s'agit de se distinguer des autres, du groupe, de trouver son « individualité », son « authenticité ». Le but est alors de se signaler par la lecture de mangas moins connus, moins consensuels, après « la période Naruto » ou Dragon Ball » [1]. Dans le cas des lecteurs et lectrices de science-fiction et de fantasy de notre enquête, ce mouvement de personnalisation des goûts se poursuit au delà du baccalauréat, au cours des études et de l'entrée dans la vie active. Dans ce chapitre, sera présentée l'évolution des goûts et des manières de lire science-fiction et fantasy au fur et à mesure que les jeunes lecteurs et lectrices grandissent et deviennent adultes. Avec les études et l'entrée dans la vie active, les lectures diminuent souvent ou évoluent : on se demandera également quelles sont les conditions de la poursuite de la lecture à l'âge adulte.

1. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 148.

## 9.1 Évolution des goûts et pratiques à la sortie de l'adolescence

Interrogés rétrospectivement sur leur parcours de lecteurs et lectrices en science-fiction et fantasy, nombreux sont les jeunes adultes à souligner les évolutions de leurs goûts. Après une période de découverte du genre et de lectures nombreuses (au primaire puis au collège), marquées par des titres incontournables, les parcours s'individualisent à partir du lycée, de manière similaire aux lecteurs et lectrices de mangas : « Quand ils grandissent, et que l'adhésion au groupe, aux goûts majoritaires, peut se retourner en stigmatisation, laissant la place à la recherche d'originalité et d'individualité, la plupart, notamment dans les milieux favorisés, s'en détournent » [2]. Nous avons vu que les littératures de l'imaginaire constituent un genre multiple et foisonnant : après une phase d'exploration, les jeunes lecteurs et lectrices identifient mieux les courants, sous-genres, auteurs ou thématiques susceptibles de leur plaire. Plusieurs d'entre eux, comme Marlène ou Laura, expliquent au moment de l'enquête être devenus plus sélectifs, « mieux savoir ce [qu'ils] cherchent ».

> « Et en fait, bah, enfin, j'ai pas envie de lire un truc pour me... [...] Pour me déprimer. Ça ne m'attire pas beaucoup, (rires) donc il y'a aussi cette optique là qui joue dans le fait, que, que, que je n'ai pas lu beaucoup de *Game of Thrones*. Je pense que ça joue aussi, ça a pas mal joué, en fait, je me suis rendu compte que je lisais pour me faire plaisir, je lisais pour rêver, je lisais pour euh, pour ouais pour me transporter dans un autre univers. » Laura, 27 ans, secrétaire médicale vacataire, master génétique et biologie cellulaire, père directeur adjoint du travail, mère professeur d'espagnol.

> « Il fut un temps où je lisais, bah vraiment tout ce qui me passait sous la main. [...] quand je vois sur la première ligne il y a une prophétie qui dit que, je me dis « bon déjà ça commence mal ». » Marlène, 23 ans, étudiante en préparation à l'agrégation de grammaire, master de lettres classiques, père kinésithérapeute, mère cadre infirmière supérieure en maison de retraite.

Si la plupart des lecteurs et lectrices ont débuté leur parcours en science-fiction et fantasy par le biais de titres destinés à la jeunesse ou adaptés à leur jeune âge, en grandissant et en mûrissant, leur intérêt envers les histoires destinées aux adultes se développe. Igor, Amaury, Cécile ou Thierry décrivent ainsi leurs goûts actuels comme plus adultes, c'est-à-dire que les titres lus peuvent comporter des élements plus durs, plus sombres, plus violents ou plus

2. Ibid., p. 151.

sexuellement explicites que leurs lectures d'enfance et d'adolescence. Tout comme les lycéens qui se mettent à lire des *seinen*, catégorie éditoriale de mangas destinée aux adultes [3], le goût pour des courants comme la *dark fantasy*, le cyberpunk ou le thriller fantastique-horrifique se développe avec l'avancée en âge, avec la découverte d'auteurs comme Stephen King, H. P. Lovecraft ou William Gibson.

> « Ben tout public, des héros de base que j'aime, les gentils contre les méchants, je passe à des choses plutôt dans le genre... maintenant j'ai tendance à préférer les héros qui... la fin justifie les moyens. Qui ont ce genre de pensée en tête. Un peu plus complexe et plus travaillé. Plus que les héros manichéens de base. [C'est dû à quoi tu penses ?] À l'âge je pense. Surtout au niveau des intérêts... c'est pas mal, mais... ouais maturité, c'est pas mal hein, peut-être que ça me parle plus aussi... je sais pas. Mais ça a viré comme ça petit à petit » Igor, 24 ans, étudiant en LLCE japonais, baccalauréat, parents musiciens, vit avec sa belle-mère, psychologue.

> « C'est-à-dire que en, en vieillissant, je préfère les histoires plus matures, je suis maintenant incapable de lire des œuvres pour enfants. [...] En vieillissant c'était de pire en pire, j'veux dire... J'peux plus du tout, si c'est pas un truc adulte c'est pas la peine. Je lis plus maintenant (rire) sachant que c'est valide aussi pour d'autres supports, donc euh... Les Disneys c'était valable quand j'étais p'tit, maintenant j'peux plus en voir ! » Amaury, 30 ans, sans emploi et gestionnaire bénévole dans une boutique de jeux, licence LLCE anglais, père employé d'imprimerie, mère hôtesse d'accueil.

De nombreux lecteurs et lectrices décrivent également leurs lectures actuelles comme « plus sérieuses » que celles de leur enfance et de leur adolescence. La complexité des intrigues, les récits porteurs de réflexions politiques ou éthiques peuvent être ainsi privilégiés. Comme dans le cas de la lecture de mangas, « l'enjeu est ici de se démarquer de l'esprit dominant, de ce « qui est à la mode », notamment pour les adolescent·e·s de milieux favorisés ou qui, par leurs connaissances en mangas, visent à développer un capital culturel reconnu dans la sphère amicale et générationnelle. Ainsi, l'insistance sur l'abandon des séries enfantines, comme Naruto, opposées aux séries « psychologiques », est une façon, pour les garçons qui continuent à lire, de signaler leur évolution en termes de maturité » [4].

3. « Autre façon de grandir avec les mangas : se tourner vers d'autres genres, et devenir plus compétent. C'est ainsi le cas de ceux qui, explicitement, vont aller piocher dans les *seinen*, catégorie éditorialement identifiée pour adultes. (...) Pour se distinguer de ces mangas « pour enfants », étiquette accolée à de nombreuses reprises à ces mangas qu'ils ne lisent plus, certains mettront en avant l'aspect bien plus psychologique des mangas lus : il s'agit alors de réfléchir à des sujets graves, comme la mort, ou des thèmes « plus philosophiques » (...) Pour d'autres, c'est le degré de violence de certains titres qui leur permet de se classer du côté du public « averti » » ibid., p. 207.

4. Ibid., p. 149.

Plusieurs lecteurs et lectrices justifient de cette manière l'évolution de leurs goûts de la fantasy (ou du moins d'un certain pan de la fantasy, associé à l'évasion, à la légèreté) à la science-fiction (perçue comme plus réflexive, plus sérieuse). En effet, la science-fiction, par son aspect technologique, scientifique, peut sembler dans un premier temps plus aride, moins abordable aux lecteurs et lectrices débutants, comme Céline, qui ne savent pas forcément « par où commencer ». Cécile, amatrice de fantastique, se tourne ainsi vers la science-fiction grâce aux conseils de son conjoint, lecteur plus chevronné. Après une période « d'apprentissage du genre », avec la découverte de ses classiques, Mathilde se sent prête à aller vers des titres plus pointus.

> « Maintenant je serais plus réceptive à des titres, pour lesquels au départ, effectivement qui m'attiraient pas, je pense peut-être de plus petits titres qui m'attiraient pas au départ, peut-être en connaissant mieux la littérature et les classiques, j'irais peut-être plus vers eux. [...] Au départ c'était vraiment, non que les grosses valeurs sûres, le reste... non... là je pense que j'irais plus facilement, je pense que j'irais plus facilement sur d'autres choses. Peut-être que voilà, les Arthur Clarke, je commence à me dire, tiens... » Mathilde, 29 ans, étudiante en master de pharmacie industrielle et chargée de recherches cliniques, études de sage-femme, licence de biologie, père médecin généraliste, mère médecin neurologue.

> « Au début j'ai lu un peu d'*heroic fantasy*, un peu de fantasy médiévalisante, c'est des lectures qui sont sympas hein, mais aujourd'hui j'en relirais pas, ça m'attire pas, j'ai eu mon quota, c'est bon quoi, faut vraiment qu'il y en ait un traitement un peu original pour me donner envie quoi. » Morgane, 25 ans, vétérinaire, école vétérinaire, père chef d'équipe en maçonnerie, mère comptable.

À la manière des lecteurs de *comics* étudiés par Éric Maigret, qui « repoussent également avec l'âge tous les aspects «populaires », « hyper-masculins », des séries » [5], Morgane et Fabien soulignent le caractère stéréotypé, répétitif, voire lassant des récits de fantasy qu'ils ont pu lire ; la science-fiction est pour eux un moyen de diversifier leurs lectures sans quitter le genre des littératures de l'imaginaire qu'ils apprécient. De la même façon, l'exploration de la production française peut également permettre de sortir des archétypes du genre, les récit anglo-saxons étant parfois perçus comme « trop formatés » par les lecteurs et lectrices interrogés. Cette évolution des lectures, qui constitue une forme de distinction [6], est plus courante chez les lecteurs et lectrices qui s'investissent dans le genre : les membres d'association de

5. Maigret, « « Strange grandit avec moi », Sentimentalité et masculinité chez les lecteurs de bandes dessinées de super-héros », op. cit., p. 101.

6. Les stratégies de distinctions des lecteurs et lectrices seront détaillées dans la partie V.

promotion des littératures de l'imaginaire, les écrivains amateurs ou professionnels sont plus nombreux à lire de la science-fiction et fantasy francophone [7].

> « Quand j'étais plutôt adolescente, et que j'ai commencé la lecture, et que je me suis mise à lire de la SFFF, je lisais que de la littérature américaine. Anglo-saxonne, mais voilà. Et ces derniers temps, je me suis remise à l'écriture de façon sérieuse et j'avais envie de voir ce que faisaient les Français en matière d'imaginaire. Et donc du coup depuis deux trois ans, je me suis mise vraiment à lire régulièrement de la littérature française, francophone. J'essaie de rattraper voilà, ces lacunes. » Marina, 29 ans, documentaliste en santé publique, licence de biologie et DUT documentaliste, père technicien supérieur à France Télécom, mère vendeuse.

La plupart des lecteurs et lectrices interrogés déclarent que leurs goûts ont évolué, mais ils présentent des rapports variables aux lectures de leur adolescence, tout comme les lecteurs et lectrices de mangas interrogés par Christine Détrez et Oliver Vanhée : « Si les étapes collégiennes rassemblent les adolescents, en revanche les années lycée dessinent deux façons de poursuivre sa carrière de lecteur/lectrice de mangas, dont le rapport à Naruto, manga-phare des années collège, cristallise les différences. En effet, se distinguent alors ceux et celles qui restent fidèles à Naruto de ceux et celles qui vont explorer d'autres titres, au moment du lycée, rejetant Naruto comme le symbole même du manga commercial. » [8]. De la même manière, on peut différencier les lecteurs et lectrices de science-fiction et fantasy qui continuent d'apprécier le même genre de récits, comme Benjamin ou Cindy, de celles et ceux qui rejettent les titres qu'ils ont pu lire au cours de leur adolescence, associés à la littérature jeunesse, à l'immaturité (« c'est pour les ados ») ou à la littérature commerciale. Julien par exemple, rejette ainsi « les romans d'initation », qu'il appréciait quelques années auparavant, et qu'il associe désormais à une période de construction de soi révolue :

> « J'ai grandi, j'ai mûri, et les romans d'initiation, euh… me saoulent désormais beaucoup. J'ai… Ben c'est normal en même temps, les romans d'initiation c'est pour nous construire, une fois que t'as – que tu sais ce que tu veux faire dans ta vie, que t'es stable, que… que t'as répondu à tes questions, tes interrogations… C'est bouquins-là ils perdent… trois quarts de leur intérêt. Et comme le seul intérêt qu'y pourrait leur rester c'est la qualité d'écriture, et que souvent c'est écrit pour un public jeune, euh, ben… […] oui c'est ça, c'est l'initiation, c'est-à-dire que t'as un jeune mec qui sait rien faire, qui connaît… pas du tout, qui va se découvrir des capacités, qui va apprendre, et du coup t'as des étapes, qui

7. Le caractère international du genre et les préférences nationales des lecteurs et lectrices seront détaillées dans la partie IV.

8. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 148.

> sont les mêmes... dans toutes les civilisations du monde [...] Il, il fallait qu'ils se prouvent quelque chose, et – ben j'ai plus rien à m'prouver. Je, je sais ce que je... Ben voilà, j'ai fait c'que je voulais entre guillemets faire de ma vie, c'est peut-être prétentieux dit comme ça, mais euh... Je sais où je vais, je... [...] Voilà ! je... je pense être arrivé à un stade où, je sais c'que je veux, je sais ce que je veux pas, et... j'ai fini de me chercher, et... et ça me parle plus, du coup ! » Julien, 25 ans, assistant d'éducation et pigiste, classe préparatoire scientifique, master d'histoire, master métiers du livre, père ouvrier, mère en recherche d'emploi.

La volonté de se détacher des lectures adolescentes (qui se concentrent, rappelons-le, sur les titres publiés dans des collections destinées à la jeunesse, sur des titres à succès, mais aussi sur les romans considérés comme « classiques » du genre par les lecteurs et lectrices, « valeurs sûres ») comporte une part de stratégie de distinction sociale (lire des romans « plus complexes », « plus intelligents » ou « mieux écrits » pour se distinguer de la « masse » des lecteurs et lectrices qui ne lirait que les titres à succès), notamment chez les lecteurs et lectrices possédant un fort capital culturel (hérité ou acquis par les études et/ou les lectures), mais semble surtout exprimer le besoin de s'affirmer en tant qu'adulte, de se distinguer des lecteurs et lectrices adolescent·e·s, de prendre du recul par rapport à soi plus jeune.

Comme l'exprime Bernard Lahire, « si le monde social est un champ de lutte, les individus qui le composent sont souvent eux-mêmes les arènes d'une lutte de classement. Et c'est la lutte de soi contre soi, la domination d'un soi légitime sur la part illégitime de soi, le contrôle et la maîtrise de ce qu'il y a d'illégitime en soi, qui engendrent le sentiment de supériorité distinctive par rapport à ceux dont on imagine qu'ils n'ont aucune maîtrise ni aucun contrôle de soi » [9]. C'est cette « lutte de soi contre soi » qui est en jeu dans la prise de distance des jeunes adultes vis-à-vis de leurs lectures antérieures.

D'autres lecteurs et lectrices, comme Benjamin ou Cindy, qui n'ont pas ou peu fait d'études et ont probablement moins intériorisé la hiérarchie légitimiste des bien culturels, continuent à lire des titres de littérature jeunesse ou à destination des « jeunes adultes ». Même s'ils ne présentent pas de stratégie de distinction sociale par le choix des titres lus, ces lecteurs et lectrices mettent également à distance leurs propres lectures adolescentes en précisant que s'ils peuvent toujours lire et apprécier ce genre de titres, ils ont élargi leurs centres d'intérêt et aiment aussi désormais « des choses plus compliquées, plus adultes », et surtout qu'ils savent faire la différence entre les deux. Benjamin explique ainsi : « même encore maintenant les

9. Lahire, *La culture des individus*, op. cit., p. 30.

trucs pour ados, ça passe bien. [...] ça me sert surtout de transition en fait, entre les trucs un peu plus compliqués ». Cindy, qui précise qu'elle lit aussi maintenant « des trucs qui sont un peu compliqués », dit apprécier « l'univers ado » ; même si ces titres sont classés dans les rayons jeunesse, elle les trouve toujours intéressant. Ici encore, il s'agit surtout de s'affirmer en tant que lecteur ou lectrice adulte.

Certains lecteurs et lectrices au capital culturel plus important, comme Marie-Claire, Anne ou Thibault, notamment les grands lecteurs et lectrices, toujours en quête de nouveaux titres, continuent également de lire des titres destinés aux adolescent·e·s ou des succès commerciaux, mais ne le disent qu'en passant, en soulignant bien qu'il s'agit de productions qu'ils jugent inférieures, ou en mettant en place des justifications à leurs pratiques, comme leur curiosité (Anne) ou leur boulimie de lecture (Amaury). L'âge est également un facteur à prendre en compte dans le fait de déclarer la lecture de titres de jeunesse, puisque comme le soulignent Christine Détrez et Olivier Vanhée à propos des lecteurs et lectrices de mangas, le « risque d'être pris au sérieux si on a des figurines collées sur sa Playstation ou si on joue aux cartes Pokémon est certes bien moins important à 18 ans qu'à 13 ou 15 ans, où on pourrait être soupçonné de vraiment aimer ça. À 18 ans, c'est même la nostalgie qui est permise, de ces années d'enfance comme objectivées dans les mangas conservés » [10].

Au delà du choix des titres lus ou non, ce sont également les façons de lire qui évoluent avec l'avancée en âge, et ces évolutions peuvent, elles aussi, être mises en avant par les lecteurs et lectrices pour se distinguer de l'adolescent·e qu'ils ou elles ont été. « Il s'agit donc, pour ceux qui veulent continuer à lire des mangas, de rendre cette lecture « de leur âge ». Si l'évolution physique des personnages a déjà été soulignée, comme pour Naruto, dans le processus d'identification, ici, les adolescents vont insister sur l'évolution psychologique des personnages, et leur prise de maturité au fil des tomes, que viendrait renforcer la « maturité du dessin » : mieux dessinés, les personnages gagneraient également en épaisseur, en profondeur, bref deviennent adultes, et leurs lecteurs avec » [11]. Deux modalités de lecture, associées à la jeunesse, font ainsi office de repoussoir quand il s'agit d'affirmer sa maturité de lecteur, la « consommation » (manière de désigner des lectures faciles, rapides et propices à l'évasion), qui devient parfois même « boulimie », et l'identification aux personnages.

10. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 208.
11. Ibid., p. 205-206.

> « Après, donc après le lycée, j'avais eu, j'avais eu vraiment ma grosse période justement quand j'étais à Marseille, en mode boulimique, principalement je prenais de la romance paranormale, ben voilà, en 24h, ça pouvait être réglé, c'était pour moi vraiment, la série, pour moi, c'est la boite de chocolats ! Boulimique. Mais je l'appréciais pas vraiment » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

> « Ben en fait, comme je te disais avant, avant je consommais, donc effectivemment du Gemmel, où ça se lisait bien, ça se lit facilement, où y'avait des *cliffhangers* etc, où ça te donne envie de lire la suite. » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

> « Quand j'étais plus jeune, ouais je pense, c'est vraiment ça, je cherchais plus à me transférer dans les personnages, j'aimais les personnages super *badass*, et là aujourd'hui, je pense que c'est plus du réalisme, de l'originalité dans les scénarios etc, des personnages plus travaillés, alors qu'avant c'était vraiment plus l'histoire qui m'intéressait, je pense que c'est ça. » Delphine, 21 ans, libraire dans une boutique de jeux et littératures de l'imaginaire, L1 de lettres modernes histoire de l'art, BP libraire, père professeur des écoles, mère professeure des écoles.

Évidemment, ce rejet ne concerne pas tous les lecteurs et lectrices interrogés, puisque nous avons vu dans la partie précédente que le divertissement, l'évasion et l'identification faisaient partie intégrante des usages sociaux de la lecture de littératures de l'imaginaire, mais ce type de lectures étant perçu comme immature et peu réflexif, il est mis à distance par les lecteurs et lectrices quand ils cherchent à prendre du recul par rapport à leurs lectures antérieures. Que ces types de réception des œuvres soient effectivement présents ou non chez ces lecteurs et lectrices, dans une proportion équivalente ou inférieure à celle de leurs lectures adolescentes, ne remet en rien en cause la posture de distinction adoptée par ces jeunes adultes par rapport à leurs cadets [12].

À l'opposé de leurs lectures d'adolescence, les lecteurs et lectrices en quête de distinction mettent plutôt en avant la réflexion, la complexité des intrigues et le travail du style pour décrire leurs goûts actuels. En grandissant, en poursuivant des études ou en entrant dans le monde du travail, ces jeunes adultes ont en effet acquis de nouvelles connaissances, littéraires, historiques, culturelles, scientifiques ou autres, qui leur permettent d'aborder leurs lectures d'un autre œil, de leur apporter de nouveaux éclairages. Anaïs et Ophélie, par exemple,

12. Sans compter la difficulté voire l'impossibilité pratique qu'il y aurait à vouloir rendre compte précisément de cette évolution à partir de discours rétrospectifs. Une étude longitudinale serait plus à même de d'objectiver ces changements de modes de lecture.

mettent en lien leur exigence accrue de qualité stylistique des textes avec leurs études littéraires. Le regard qu'elle portent sur les textes est en effet aiguisé par les outils d'analyse littéraire acquis au cours de leur parcours.

> « J'ai un œil plus critique en fait, sur... dès que je lis un résumé je vais savoir direct si j'ai envie de le prendre ou pas le livre. [...] Ouais avec des études de lettres, du coup j'ai pris un peu de recul... [...] Plutôt sur la trame narrative je pense... voilà les adjuvants, tout ça... si c'est trop simple ça va m'embêter en fait je pense. » Anaïs, 23 ans, sans emploi, projet de création d'entreprise de commerce, licence de lettres, père cadre ingénieur, mère démarcheuse téléphonique.

> « Ben quand j'ai commencé les études de lettres. Après le problème c'est que je suis devenue de plus en plus exigeante. Donc pareil pour la SF et la fantasy, j'aime bien qu'il y ait un petit peu de fond, en plus de juste les fées et les... et les gnomes quoi. [...] Neil Gaiman, c'était lequel... euh *Neverwhere*. [...] En fait y'a tout un chapitre, où il imagine ce que, ce que son livre donnerait si y'avait pas eu le pacte de lecture, c'est-à-dire si le lecteur n'avait pas fait semblant de bien vouloir croire qu'il y avait un monde qui existait sous Londres. [...] Donc du coup c'est plein de... plein de choses derrière. » Ophélie, 22 ans, professeur de français stagiaire, M1 enseignement en lettres, classe préparatoire littéraire B/L, père informaticien, mère infirmière.

Au delà du style, le regard critique et l'exigence de qualité des lecteurs et lectrices adultes portent des aspects variés : la sophistication du scénario, l'originalité de l'histoire, la réflexion que peut occasionner le roman. Olivier prend ainsi pour exemple le roman *Forever War* de Jœ Haldeman, qui met en scène des soldats qui se retrouvent propulsés dans le futur, sans possibilité de retour, et peinent à s'adapter à un monde qui a évolué sans eux. Cette histoire évoque métaphoriquement le syndrôme du Vietnam, décalage ressenti par les soldats qui rentrent au pays, et s'inspire de l'expérience personnelle de l'auteur. Olivier explique que ce roman peut très bien se lire comme un récit d'aventure, et qu'il l'aurait probablement lu ainsi étant adolescent, sans prêter attention au sous-texte réflexif, mais que c'est bien cette réflexion qui l'intéresse maintenant dans la fiction. Tout comme les lecteurs et lectrices qui délaissent certains récits stéréotypés de fantasy pour diversifier leurs lectures, Marina ou Philippe expliquent ne plus lire de séries ou sagas, car ils les trouvent trop répétitives, et recherchent maintenant l'originalité.

## 9.2 Conditions de la poursuite de la lecture à l'âge adulte

Les carrières des lecteurs et lectrices de littérature de l'imaginaire ne sont pas toujours linéaires : bien qu'elles traversent des étapes communes, elles peuvent débuter plus tôt, ou plus tard, connaître des moments de ralentissement, voire d'arrêt de la lecture. Comme l'exprime Muriel Darmon, « la dynamique interne de la carrière – sa force d'entrainement pour ceux qui s'y engagent – s'accompagne également de tout un ensemble de possibilités de « sortie » de carrière » [13]. La fin du lycée, avec le début des études ou l'entrée dans la vie active, constitue un moment clé dans la poursuite ou l'arrêt des lectures chez les jeunes interrogé·e·s.

D'après une enquête de 2015 commanditée par le Centre National du livre et réalisée par Ipsos [14], deux tiers des jeunes Français aimeraient lire plus [15] ; pour plus de la moitié d'entre eux [16], le manque de temps est la principale raison qui les empêche de lire davantage, suivie par la concurrence d'autres activités de loisir. Les jeunes lecteurs et lectrices de science-fiction et fantasy interrogés dans notre enquête ne sont pas en reste : plusieurs d'entre eux, comme Nadia ou Marina, indiquent qu'ils lisaient plus, de littératures de l'imaginaire en particulier et de romans en général, « avant ». Le référent du terme n'est pas toujours clair : il peut désigner les années du lycée, la période du collège ou même l'enfance. Il marque en tout cas une rupture entre un « avant », phase de lectures libres et multiples, et un « après », où les lectures sont contraintes et se raréfient. Cette rupture peut se faire au moment du passage au lycée, comme observé par Christian Baudelot, Marie Cartier et Christine Détrez [17], ou au début des études, notamment chez les étudiants de classe préparatoire, ce que montre Morgane Maridet dans le cas des classe préparatoires littéraires [18]. Pour une partie des lecteurs et lectrices, le ralentissement des lectures prend la forme d'un « passage à vide » (Cécile), une « césure » (Maxime), après laquelle les lectures reprennent. Quelles sont les contraintes qui s'exercent sur la lecture ? Quelles conditions font que les lectures diminuent, et au contraire, quelles sont les conditions de la poursuite de la lecture à l'âge adulte ?

13. Darmon, *Devenir anorexique*, op. cit., p. 90.
14. *Les Français et la lecture*, op. cit.
15. 67% des 15-24 ans et 66% des 25-35 ans.
16. 54% des 15-24 ans.
17. Christian Baudelot, Marie Cartier et Christine Détrez, *Et pourtant, ils lisent...* L'Épreuve des faits, Paris : Éditions du Seuil, 1999.
18. Maridet, « La khâgne, un nouveau chapitre : élaborations et reconstructions du rapport à la lecture des étudiants en classe préparatoire littéraire. », op. cit.

### 9.2.1 Le manque de temps

> « J'en ai lus pas mal, plus au collège et au lycée quoi, puis les premières années d'études… » Marina, 29 ans, documentaliste en santé publique, licence de biologie et DUT documentaliste, père technicien supérieur à France Télécom, mère vendeuse.

> « Enfin après la troisième moins, parce que j'ai commencé à travailler du coup, j'avais plus trop le temps. Mais avant la troisième ouais j'avais lu pas mal. » Nadia, 23 ans, étudiante en master de géographie, agrégée de géographie, père sans emploi, mère hôtesse d'accueil.

> « J'avais fait un peu trois ans de césure dans mes lectures, à cause justement de mon parcours scolaire, on lisait quoi, on lisait du Pascal des trucs comme ça, mais j'avais pas eu le temps de relire des vrais livres entre guillemets, dans le sens, des livres qui me faisaient plaisir. J'avais lu du Beigbeder entre temps, parce que c'est des petits bouquins, comme le bouquin que je te disais récemment, qui fait deux cent pages, ça se lit comme ça, d'une traite, et c'est vraiment… c'est vraiment appréciable, mais… c'est pas du tout de la même teneur, de la même substance, qu'un *Gagner la guerre* qui va faire huit cent, neuf cent pages, et qui vraiment à chaque chapitre relance un souffle à, à l'histoire, alors qu'on s'attend pas forcément à ce qui va se passer, même on s'y attend et ça se passe, et c'est quand même jouissif à ce niveau là. » Maxime, 21 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père chef de projet informatique et consultant en ressources humaines, mère manager évènementiel.

Le manque de temps est fréquemment cité par les lecteurs et lectrices interrogés comme motif de la baisse de la lecture en général. Il peut s'agir d'un manque de temps à consacrer à la lecture (notamment à cause de la concurrence d'autres activités de loisir), mais aussi d'un manque de temps libre en général, lié aux contraintes des études (avec notamment la concurrence des lectures scolaires) ou de l'activité professionnelle. La plupart des lecteurs et lectrices interrogés ont suivi des études supérieures, pour certain·e·s dans des filières où un investissement important, en termes de temps et de travail fourni, est requis (classes préparatoires, études médicales). Comme l'a souligné Muriel Darmon dans son étude sur les classes préparatoires, l'« usage intensif du temps rend illégitimes tous les moments qui ne sont pas consacrés au travail et proscrit notamment les usages « vides » du temps. Parmi ces derniers, figurent les moments qui ne sont pas studieux, qui sont « perdus » pour le travail, mais aussi, dans la logique de la « gestion de soi » promue par l'institution [...], les moments

qui ne sont pas activement récréatifs ou enrichissants, c'est-à-dire qui ne peuvent pas servir le travail par d'autres voies » [19].

Lors de la poursuite d'étude, les lectures nécessaires à l'acquisition des connaissances scolaires se multiplient, souvent au détriment des lectures de loisir, comme dans le cas spécifique des étudiants de classe préparatoire littéraire étudié par Morgane Maridet : « Lire pour le loisir alors que l'on a des objectifs scolaires à mener à bien – par la lecture, c'est courir un risque, celui d'être en retard ou de perdre pied [...] Ce ne sont donc pas seulement les différentes lectures de travail qui sont hiérarchisées, mais également les lectures de loisir par rapport à celles liées au scolaire : les objectifs scolaires sont prioritaires » [20]. Cette réduction des lecture se fait notamment au détriment des lectures de science-fiction et fantasy dans le cas de nos enquêté·e·s. Tout comme les études, l'activité professionnelle peut constituer une contrainte temporelle importante, en particulier lorsque le temps libre restant est comparé à celui de l'enfance ou de l'adolescence.

> « La fin de mes études, j'avais tellement de choses à faire, j'étais en stage en temps plus que complet, franchement j'ai eu le temps de rien faire du tout pendant mon année de... [...] Ouais typiquement ça c'est une année où j'avais presque arrêté de lire. » Laura, 27 ans, secrétaire médicale vacataire, master génétique et biologie cellulaire, père directeur adjoint du travail, mère professeur d'espagnol.

> « En fait j'ai, je les ai tous achetés y'a trois quatre ans, et je voulais les lire, mais j'ai pas eu le temps parce que j'ai fait, j'avais maths sup maths spé aussi, du coup ça m'a pris un peu de temps et j'ai pas eu vraiment l'occasion. » Maxime, 21 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père chef de projet informatique et consultant en ressources humaines, mère manager évènementiel.

> « Ouais je lisais beaucoup plus quand j'étais ado, jusqu'à dix-huit ans, après quand j'ai commencé mes études on devait lire énormément de livres pour le, ben pour les mémoires tout ça donc, ça laisse pas beaucoup de temps, ça laisse pas beaucoup de temps à côté. » Aurélie, 24 ans, assistante sociale, DUT carrière sociales, DEASS, père réparateur informatique et musique amplifiée à son compte, mère secrétaire d'un cabinet de comptables.

> « Globalement c'est vrai qu'avec le boulot... tu lis moins. Parce que forcément t'as des horaires plus calés, donc voilà. » Perrine, 31 ans, formatrice en savoirs généraux, master de sociologie politique, père chercheur en physique, mère employée.

19. Darmon, *Classes préparatoires*, op. cit., p. 147.
20. Maridet, « La khâgne, un nouveau chapitre : élaborations et reconstructions du rapport à la lecture des étudiants en classe préparatoire littéraire. », op. cit., p. 421.

Au contraire, la fin des études, le passage de la classe préparatoire à l'université ou à une école, le chômage, certaines activités professionnelles moins contraignantes, ou plus ponctuellement les vacances, sont associés à un gain de temps libre et peuvent occasionner une hausse de la lecture. Ainsi, Sarah et Marc se sont « remis à lire » depuis qu'ils sont en recherche d'emploi, tandis que Marie-Claire a connu une période de « boulimie de lecture » en sortant de classe préparatoire.

> « Et puis surtout je suis passée, ben fin d'école de commerce, j'avais, euh fin de prépa, j'avais, ooh, minimum 40 heures de cours par semaine, sans compter le travail personnel, et je suis arrivée en école de commerce, on m'a dit, ben vous aurez dix-huit heures de cours par semaine. Pardon ? Qu'est-ce que vous voulez faire de mon temps ? Pour l'amour du ciel, qu'est-ce que je suis censée faire de mon temps là ? Donnez-moi des cours ! Donc je me suis rattrapée sur les bouquins là » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

Pour d'autres, la flexibilité de l'activité professionnelle, ou l'existence de « moments de creux » permet de consacrer du temps à la lecture. Par exemple Anne, qui travaille à domicile comme *web designer* et *community manager*, organise librement son temps de travail, et lit régulièrement un chapitre ou une bande dessinée quand elle fait une pause. Céline, ouvreuse dans un cinéma, a toujours un livre dans sa poche, car à certaines heures, les clients sont rares, tout comme Rémy, agent de sécurité incendie, au cours de ses gardes, tandis que Benjamin, chauffeur de tramway, écoute des livres audio en conduisant.

> « Et en fait, on fait des journées de douze heures, où on peut mettre son cerveau sur off, et travailler en mode automatique. Pour le coup, ben je me suis remis à lire énormément, parce que ben, voilà, le cerveau est disponible pour poursuivre d'autres activités que juste réfléchir à mon travail. Ce qui fait que c'est un métier qui me convient beaucoup mieux. Et c'est un métier où on peut lire pendant le boulot. » Rémy, 27 ans, agent de sécurité incendie, BTS informatique et développement et formation en sécurité incendie, père secrétaire, mère administratrice.

Face aux contraintes temporelles des études ou de l'activité professionnelle qui réduisent le temps disponible pour la lecture, les jeunes adultes qui aimeraient lire plus, comme Sarah, Cindy, Anaïs, Thibault, Esther ou Jessie, exploitent les interstices de leurs emplois du temps chargés. Comme dans le cas des adolescent·e·s lecteurs et lectrices de mangas [21], le temps passé

21. « les volumes de mangas se glissent aisément dans les affaires scolaires et personnelles de ces adolescents, et les accompagnent dans leurs déplacements quotidiens, et notamment lors des trajets scolaires » Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 63.

dans les transports en particulier est mis à profit. L'habitude de lire dans le train, dans le bus ou dans le métro peut d'ailleurs avoir été prise au collège ou au lycée. L'éloignement entre domicile et lieu d'étude/de travail, le mode de transport, deviennent ainsi autant de facteurs favorisant ou défavorisant la lecture, notamment si on prend en compte l'effet « d'amorçage » évoqué par les lecteurs et lectrices. Ainsi, la passionnante lecture entamée dans le bus ou dans le train est susceptible de se poursuivre une fois arrivé à destination, alors que l'initiative d'ouvrir un livre à domicile est souvent entravée par d'autres sollicitations (tâches domestiques, autres loisirs ou sociabilité familiale).

> « Pendant deux mois j'avais une heure aller, une heure retour de ça, donc forcément j'avais rien d'autre à faire. Mais maintenant que ma voiture refonctionne je lis beaucoup, beaucoup, beaucoup moins, j'ai mon bouquin il fait 600 pages et ça doit faire un mois déjà que je l'ai sur la table de chevet, j'ai un peu honte, c'est plus lent en fait (rires). » Jessie, 25 ans, manager équipe service après-vente internet, L2 chinois, apprentissage bijouterie, père hypnothérapeute et pilote de rallye, mère secrétaire.

> « Les temps de lecture je les trouve souvent en fait dans les transports en commun. Voilà. Et là récemment j'avais des trajets à faire où j'avais plus d'une demi-heure de trajet aller retour, et voilà ça me permettait de lire, d'avancer. Voilà j'étais assez contente pour ça » Sarah, 29 ans, sans emploi, licence arts du spectacle et cinéma, père serrurier, mère cadre commerciale.

### 9.2.2 La concurrence d'autres types de loisirs

La deuxième raison pour laquelle les jeunes interrogé·e·s ne lisent pas autant qu'ils aimeraient est la concurrence d'autres types de loisirs, qu'on peut mettre en lien avec l'accentuation de la logique du cumul des pratiques culturelles mise en avant par Olivier Donnat : « Tout laisse à penser par conséquent que la logique du cumul s'est plutôt accentuée des dernières années avec l'enrichissement du parc audiovisuel des ménages, la diversification de l'offre sur le marché des loisirs et le développement des pratiques numériques, avec pour principale conséquence une aggravation des tensions au plan de l'affectation du temps libre. Aussi il n'est pas étonnant de constater que le sentiment de manquer de temps soit si fort et surtout qu'il soit particulièrement répandu chez celles et ceux qui disposent des ressources économiques et socioculturelles nécessaires pour répondre aux sollicitations sans cesse renouvellées du marché des loisirs » [22].

22. Donnat, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, op. cit., p. 42.

Cette logique du cumul peut concerner d'autres d'activités domestiques, comme le visionnage de films et séries ou l'utilisation de l'ordinateur, incriminés par Laurent, Anaïs, Thierry, Sébastien, Gauthier, Benjamin, Eduardo, Marina ou Dylan. Ces activités ont en commun, d'après les lecteurs et lectrices, de nécessiter un investissement intellectuel moindre que la lecture ; elles sont donc plus facilement adoptées lorsque la fatigue se fait sentir. Mais elles sont également présentées comme « chronophages » et « addictives », dans la mesure où il semble plus facile de regarder un épisode supplémentaire que d'entamer un nouveau chapitre de roman. Enfin, dans la sphère domestique, la lecture, activité solitaire, n'est pas forcément très adaptée à la sociabilité conjuguale ou familiale : Dylan explique ainsi préférer regarder un film avec sa compagne, à propos duquel ils peuvent ensuite échanger, plutôt que de lire chacun de leur côté [23].

> « Euh… manque de temps, je suis devenue un peu une accro à l'ordinateur, donc je regarde beaucoup de séries, et l'avantage des séries, de mon point de vue, je peux faire quelque chose en même temps (rires). Et je me rends compte maintenant, à chaque fois que je lis, je me fais violence pour juste lire. » Anaïs, 23 ans, sans emploi, projet de création d'entreprise de commerce, licence de lettres, père cadre ingénieur, mère démarcheuse téléphonique.

> « C'est con mais quand je suis à la maison il y a un PC, j'ai Internet, je trouve toujours des trucs à faire sur Internet, donc, quand je suis à la maison, je prends rarement le temps de lire. » Sébastien, 26 ans, chargé de communication, BTS informatique, maîtrise communication et évènementiel, père ingénieur en informatique, mère assistante de direction.

### 9.2.3 La fatigue intellectuelle

Si ces activités domestiques considérées comme « plus faciles » sont favorisées, c'est souvent par manque de disponibilité intellectuelle pour la lecture. Celle-ci peut être dûe à des études ou une activité professionnelle trop prenante ou fatiguante, comme dans le cas de Nadia, qui a beaucoup aidé ses parents dans leur restaurant au cours de son adolescence, ou de Rémy, qui rentrait épuisé de son précédent travail en tant que développeur informatique. Dans le cas des étudiants qui poursuivent des études supérieures, et notamment en classe préparatoire littéraire, comme l'a souligné Morgane Maridet, c'est souvent une lassitude vis-à-vis de la lecture qui se fait sentir : « La cause la plus souvent invoquée pour cette réduction est

23. Le cas spécifique de la sociabilité lectorale conjugale sera détaillé dans la partie IV.

le manque de temps mais si les (hypo)khâgneux lisent peu à côté des prescriptions scolaires, c'est aussi parce qu'ils lisent beaucoup pour le travail et qu'ils préfèrent occuper leur temps de loisir avec d'autres activités. Regarder un film, une série, vient se substituer à la pratique de la lecture lorsqu'est recherché un divertissement ou une détente [...] Les enquêté·e·s expliquent ce recul de leur pratique de lecture de divertissement par le fait qu'ils passent déjà de nombreuses heures à se concentrer sur des lectures pour leur travail »[24]. Dans notre enquête, cette saturation envers la lecture s'observe plus généralement chez les étudiantes ou anciennes étudiantes qui ont beaucoup lu dans le cadre de leurs études, qu'il s'agisse de littérature classique pour Anaïs, Marie-Claire, Marlène, ou Ophélie, ou d'articles scientifiques pour Mathilde.

> « Alors oui ça a évolué selon les périodes. Euh... paradoxalement, c'est en prépa et en études de lettres que j'ai le moins lu. Là je pense qu'on aura tous les mêmes réponses, c'est quand même triste... [...] Ben j'ai eu un moment où plus rien, parce qu'on avait tellement lu en fait, en mode bachotage, bourrage de crâne, que stop ! (rires). Je veux plus voir un livre de ma vie s'il vous plait ! Et puis après c'est revenu progressivement. [...] Voire même plus. » Ophélie, 22 ans, professeur de français stagiaire, M1 enseignement en lettres, classe préparatoire littéraire B/L, père informaticien, mère infirmière.

> « Bah, en licence, on avait une moyenne de, enfin ça dépendait des années hein, mais on avait une moyenne de dix livres à lire, euh, classiques, avec les cours à côté. [...] Par semestre, ouais, donc c'est vrai que c'était un peu dur quoi, c'était un peu dur de lire autre chose. » Marlène, 23 ans, étudiante en préparation à l'agrégation de grammaire, master de lettres classiques, père kinésithérapeute, mère cadre infirmière supérieure en maison de retraite.

Le goût pour les mondes imaginaires peut aussi être satisfait via d'autres médias que le livre, comme les films ou séries, ou encore via les jeux vidéo pour Jessie, ou les jeux de rôle pour Thibault. À côté de la concurrence d'activités à domicile, le temps consacré à la lecture, associée à une activité d'intérieur, fait aussi parfois les frais de la hausse des activités extérieures, qui se multiplient au fur et à mesure que les adolescent·e·s puis jeunes adultes deviennent indépendants. Cécile et Sébastien par exemple, privilégient les sorties et les activités associatives depuis qu'ils ont quitté le domicile familial.

24. Maridet, « La khâgne, un nouveau chapitre : élaborations et reconstructions du rapport à la lecture des étudiants en classe préparatoire littéraire. », op. cit., p. 417.

### 9.2.4 Les contraintes matérielles

Enfin, en plus du manque de temps et de la concurrence d'autres activités de loisirs, un certain nombre de contraintes matérielles peuvent s'exercer sur la lecture et en modifier les pratiques, comme l'éloignement des lieux ou des réseaux d'approvisionnement habituels, l'offre de littératures de l'imaginaire disponible au lecteur, ou encore les moyens financiers.

> « Parce que les comics on les trouve pas comme ça au coin de la rue, c'est assez chiant à trouver, et moi j'avais une boutique à Metz [...] qui en vendait tout plein [...] Ils en vendaient pas mal, donc moi j'allais là bas. Mais depuis que je suis à Lyon j'en ai pas encore trouvé une correcte, que je trouve correcte, et... donc du coup voilà. » Luc, 20 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père capitaine de gendarmerie, mère comptable et femme au foyer.

> « C'est pour ça aussi que je lis un peu moins aussi, c'est parce qu'avant on se filait les bouquins et là vu que j'ai un peu moins de contact avec eux. [...] Ouais voilà, et puis même il y en a un aussi qui lit, deux trois potes qui lisent toujours de la SF et avec qui je suis resté en contact, on a les mêmes années d'études, mais on était pas dans la même ville en fait donc on pouvait pas s'échanger des bouquins. » Gauthier, 26 ans, étudiant en master production et distribution cinéma, master stratégie des échanges culturels internationaux, père professeur d'histoire-géographie, mère psychologue scolaire.

Ainsi, avec les déménagements, fréquents chez ces jeunes adultes qui poursuivent des études ou se lancent dans la vie active, les habitudes d'approvisionnement sont perturbées, et par là même leurs lectures, comme le décrit Luc, désormais étudiant dans une grande école scientifique à Lyon, après une classe préparatoire à Metz. La mobilité géographique ne joue pas que sur la fréquentation des boutiques spécialisées ou des librairies et bibliothèques, mais aussi sur la sociabilité des enquêté·e·s. Les réseaux de lecteurs et lectrices, au sein desquels on se prête des livres et/ou échange des conseils, se dispersent, et perdent de leur efficacité, corroborant l'hypothèse d'Annie Collovald et Erik Neveu selon laquelle « un minimum d'accès [au] réseau [des institutions du polar] est une condition de durée des carrières de lecteurs et lectrices, au sens d'une capacité à inscrire dans le temps long une permanence des lectures policières » [25].

> « Et euh, et là, c'est plus récemment en fait, que je me suis remise vraiment à la lecture, parce que j'ai eu un emploi, et un emploi qui paye bien, tu peux acheter des trucs différents, c'est vrai que quand tu es étudiant et que tu n'as pas de sous. [...] C'est, c'est moins pratique. » Jessie, 25 ans, manager équipe service

25. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit., p. 145.

après-vente internet, L2 chinois, apprentissage bijouterie, père hypnothérapeute et pilote de rallye, mère secrétaire.

« Tout simplement, un moment où je... bah où j'ai fini la bibliothèque, là j'ai – là j'ai dû ralentir parce que bah, y'avait plus grand-chose à lire (rire). » Amaury, 30 ans, sans emploi et gestionnaire bénévole dans une boutique de jeux, licence LLCE anglais, père employé d'imprimerie, mère hôtesse d'accueil.

Parallèlement, avec l'obtention d'un travail, le budget des lecteurs et lectrices augmente, ce qui se traduit par une moindre restriction dans les achats de livres et peut contribuer à augmenter le volume des lectures, comme le soulignent Jessie, Cindy, Morgane, Philippe ou Julien. Enfin, l'offre de littératures de l'imaginaire disponible joue également dans le cas d'Amaury, très gros lecteur, qui a dû réduire son nombre de lectures face au manque de nouveaux titres à découvrir.

## 9.3 Faire découvrir le genre à des débutants

Après la découverte, l'exploration et l'affirmation de son goût pour le genre, la transmission du goût pour l'imaginaire à des lecteurs et lectrices plus jeunes constitue une forme d'aboutissement dans la carrière de lecteur ou lectrice de science-fiction et fantasy. En effet, si les discussions et les échanges de conseils avec d'autres lecteurs et lectrices peuvent être présents tout au long du parcours de lecture en littératures de l'imaginaire, l'initiation de lecteurs et lectrices plus jeunes ferme en quelque sorte la boucle, puisque comme nous l'avons vu, les intermédiaires jouent un rôle primordial dans la mise à la lecture. Aucun des lecteurs et lectrices interrogés n'est encore parent ; notre étude ne présente donc pas de cas de socialisation à la lecture de science-fiction et fantasy d'un enquêté à ses enfants. Pourtant, un mouvement de transmission s'amorce en direction des frères, sœurs ou cousin·e·s plus jeunes chez de nombreux lecteurs et surtout lectrices, comme Céline, Nadia, Olivier, Sarah, Cécile, Sébastien, Perrine, Megane, Maxime, Eduardo ou Ophélie. La majorité de jeunes femmes parmi ces lecteurs et lectrices qui expriment une volonté de transmission corrobore les observations faites par Viviane Albenga à propos des grands lecteurs et lectrices participants à

des cercles de lecture : les grands lecteurs cherchent à écrire, les grandes lectrices cherchant à transmettre [26].

> « Ouais globalement je pense que le premier public que j'essaie de faire lire c'est mes petites sœurs, peut-être parce que je suis l'aînée mais j'essaie de les guider dans leurs lectures, de partager des choses avec elles mais maintenant, on est très différentes toutes les trois donc. J'essaie de nous trouver des points communs qui puissent nous lier un petit peu, j'essaie de faire passer ça par la lecture. » Cécile, 24 ans, documentaliste technique, licence professionnelle documentation numérique, père conducteur TGV, mère ergothérapeute.

> « Fin, effectivement, ben avec mon, la petite sœur de mon ex, elle je, elle bon elle avait un copain à l'époque, elle était avec son copain, et à tous les deux je leur offrais régulièrement des bouquins de SF etc, et en général ils aimaient bien. » Perrine, 31 ans, formatrice en savoirs généraux, master de sociologie politique, père chercheur en physique, mère employée.

> « Et mon frère, les deux, j'ai toujours essayé de leur faire lire de la SF, j'ai commencé par de la SF en disant, c'est cool, la SF, ça permet quand même de visiter d'autres mondes, non ils ont pas accroché, j'ai essayé de faire lire *Harry Potter*, à mes deux frères ça a pas marché non plus, en fait je me suis rendue compte que c'est la littérature, la lecture qui les emmerde » Megane, 31 ans, galériste, master communication et gestion tourisme international, père ouvrier d'État, mère infirmière.

Que la tentative de faire lire de la science-fiction ou de la fantasy à de jeunes lecteurs et lectrices fonctionne ou non, il est intéressant de noter que les lecteurs et lectrices interrogés s'engagent dans cette démarche, visant en quelque sorte à restituer ce qu'on leur a eux-mêmes transmis. À cet égard, le choix des titres conseillés est révélateur, puisque ceux-ci recoupent largement les premières lectures des jeunes adultes interrogés : titres qui ont connu un succès commercial, de littérature jeunesse, ou considérés comme des « classiques » du genre (*Harry Potter*, *Le Seigneur des anneaux* ou *Fondation* par exemple).

La découverte du genre, première étape du parcours de lecture type en littératures de l'imaginaire, au primaire ou au collège le plus souvent, marquée par un ou plusieurs titres-clé, parfois par une initiation cinématographique ou ludique antérieure ou simultanée, qui déclenchent l'envie de poursuivre la lecture, est souvent suivie par une période d'exploration, avec des lectures multiples et variées. Dans un troisième temps, au lycée, au cours des études ou de l'entrée dans la vie active, les goûts se précisent et se spécialisent en fonction des

26. Viviane Albenga, *S'émanciper par la lecture : Genre, classe et usages sociaux des livres*, Presses Universitaires de Rennes, 2017.

parcours individuels et des caractéristiques sociales de lecteurs et lectrices. Avec les goûts, ce sont également les manières de lire qui évoluent : l'identification et la construction de soi, associées à une lecture « adolescente » sont souvent mises à distance, et le travail du style, la réflexion sont plus valorisés et recherchés par les jeunes adultes. Enfin la poursuite de la lecture à l'âge adulte est soumise à de nombreuses conditions matérielles de possibilité : disponibilité temporelle et intellectuelle, aisance financière, proximité des réseaux d'approvisionnement et/ou de sociabilité autour du genre.

# Chapitre 10

# Interactions entre lectures et parcours scolaires et professionnels

Des étapes communes marquent le parcours des lecteurs et lectrices de littératures de l'imaginaire interrogés dans cette enquête : initiation et découverte du genre (primaire/collège), affirmation de ses goûts (lycée), poursuite de la lecture à l'entrée dans l'âge adulte (études, début de la vie active). Mais ces parcours, et notamment les goûts personnels au sein du genre, s'infléchissent également en fonction des situations individuelles des lecteurs et lectrices : filière scolaire, poursuite ou non d'études, catégorie socio-professionnelle, genre. Dans ce chapitre, nous présenterons en particulier les interactions entre lectures et parcours scolaires et professionnels, en nous penchant d'abord sur la convergence observée entre intérêts lectoraux et professionnels, puis en s'interrogeant sur le cas particulier du rapport des scientifiques à la science-fiction.

## 10.1 Convergence d'intérêts lectoraux et professionnels

Dans l'affirmation des goûts en science-fiction et fantasy des jeunes lecteurs et lectrices interrogés, on constate une influence réciproque des pratiques de lecture et des parcours scolaires ou professionnels, une convergence d'intérêt lectoraux et professionnels. D'un côté, l'appartenance à un milieu socio-professionnel peut conduire à des pratiques de lecture ou des types de réception spécifiques à celui-ci, quand les thèmes et interrogations abordés sont proches de ce qui intéresse les lecteurs et lectrices dans leurs études ou leur métier, et de l'autre,

un ensemble de goûts ou de pratiques culturelles ayant aiguisé l'intérêt d'un individu pour certains sujets ou problématiques, peuvent mener à une orientation scolaire/professionnelle particulière, correspondant à ces intérêts. Il est souvent difficile de faire la part des choses entre l'un et l'autre phénomène, qui peuvent également s'auto-alimenter. Le terme d'interaction, employé dans son sens commun d'action réciproque de deux phénomènes l'un sur l'autre, semble utile pour désigner ce qui se joue ici entre pratiques de lecture et parcours individuels [1].

> « C'est vrai qu'on a pas beaucoup parlé de Jules Verne mais je l'ai pas beaucoup lu hein, j'ai dû commencer quand j'étais jeune *20 000 lieues sous les mers*, mais celui que j'ai le plus lu c'était *Voyage au centre de la Terre*, j'ai fait des études de géologie, c'est peut-être pour ça. » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

> « Dans les *Harry Potter* moi ce qui m'avait touché c'était le tout début, le fait qu'il soit orphelin, et qu'il soit recueilli par son oncle et sa tante qui s'occupent pas de lui. Après ça me renvoie à mon boulot, aussi maintenant, donc c'est… je pense que c'est pas anodin qu'à l'époque ça soit là dessus que ça m'ait touché quoi. Mais c'est plus… à ce niveau là. Des choses… plus sur les enfants. Ou les retrouvailles dans les livres. Ça pas mal aussi. Ces choses là. […] C'est peut-être les prémisses de quelque chose… à l'époque… […] Voilà, et je pense que d'autres personnes l'aurait lu aurait été touchées par totalement autre chose, moi c'était par ça. » Aurélie, 24 ans, assistante sociale, DUT carrière sociales, DEASS, père réparateur informatique et musique amplifiée à son compte, mère secrétaire d'un cabinet de comptables.

Les lectures de jeunesse peuvent être associées par les lecteurs et lectrices interrogés à leurs choix d'orientation ou professionnels, comme dans le cas de Thibault, titulaire d'un Deug en sciences de la Terre, qui fait le lien avec sa lecture de *Voyage au centre de la Terre*, ou d'Aurélie, assistante sociale, pour qui la situation du jeune Harry Potter, orphelin élevé par un oncle et une tante qui le maltraitent, entre en résonnance avec son métier actuel. Il ne s'agit pas ici de dire que l'un a étudié la géologie car il a lu Jules Verne ou que l'autre est devenue assistante sociale car elle a lu Harry Potter, mais ces lectures peuvent avoir contribué à la construction d'un intérêt pour un sujet donné (la géologie), d'une sensibilité

1. J'ai par ailleurs mobilisé ces interactions entre lectures et parcours individuels pour étudier le rôle de la lecture dans la construction identitaire des jeunes adultes dans Elodie Hommel, « Construire et affirmer son identité par ses lectures à l'entrée dans l'âge adulte : le cas des amateurs de science-fiction et fantasy », in : *Étudier la culture aujourd'hui. Enjeux identitaires, numériques, artistiques et spatiaux d'un objet de recherche pluriel*, sous la dir. de Cécile Fries-Paiola et al., Presses universitaires de Nancy - Éditions Universitaires de Lorraine, 2017.

à certaines questions (problèmes sociaux), voire au renforcement de certaines dispositions (curiosité scientifique, *care*), qui sont elles-même entrées en jeu lors des choix scolaires et professionnels effectués par ces lecteurs et lectrices.

Inversement, les parcours scolaires et les situations professionnelles peuvent rendre les lecteurs et lectrices sensibles à certains thèmes ou problématiques auxquels ils sont confrontés dans leur vie quotidienne. Par exemple, Morgane, vétérinaire, et Cindy, assistante vétérinaire, se disent toutes deux particulièrement sensibles à tout ce qui touche les animaux dans leurs lectures ou dans les films qu'elles regardent. Les mésaventures de ceux-ci sont ainsi particulièrement susceptibles de toucher ces lectrices. Cindy se dit de plus attirée, dans les histoires de fantasy qu'elle apprécie, par les pouvoirs permettant de communiquer avec les animaux, pouvoirs qui lui serait parfois bien utiles dans son métier.

> « Mais en même temps je pleure assez facilement dans les, que ce soit devant un film ou... je pleure très facilement. Dans *L'Assassin royal*, quand ils font mourir le chien... [...] Fitz Chevalerie, que j'ai bien aimé... ça je pense peut-être du fait qu'il arrive à communiquer avec les animaux, ça y a fait beaucoup, ça y a fait beaucoup (rires), parce que ça c'est un truc que j'aimerais pouvoir faire (rires) [...] Tout ce qui est lié aux sens en fait, je trouve c'est quelque chose qui m'intéresserait beaucoup. Aux sens, et notamment, dans *L'Assassin royal*, quand il arrive à communiquer avec son loup, son chien, avec tous les animaux, forcément vu le métier que je fais, c'est quelque chose qui m'intéresserait vraiment beaucoup, mais même, tout ce qui est, avoir une vue perçante, l'ouie fine, l'odorat très... » Cindy, 30 ans, assistante vétérinaire, école d'assistante vétérinaire, père routier, mère aide-comptable.

Les mondes imaginaires, par l'ouverture du champ des possibles, par les potentialités infinies qui les caractérisent, autorisent ainsi une extension fantasmatique des situations vécues, une projection extraordinaire des gestes de tous les jours, voire une sublimation de l'activité professionnelle dans la lecture. Le concret du quotidien, d'activités parfois techniques ou terre-à-terre, laisse place à un libre développement des intérêts et dispositions exprimés dans les choix professionnels. Cette sublimation par l'imaginaire est rendue possible par les propriétés spécifiques de la science-fiction et de la fantasy en matière de potentialités, et constitue donc un phénomène de réception propre à ce genre.

David Peyron considère d'ailleurs que l'évasion joue un rôle particulier dans la réception de la science-fiction par les scientifiques, pour qui elle peut constituer une « respiration » au sein d'un univers rigide et rigoureux : « les mondes imaginaires foisonnants, très différents

du nôtre, soit lointains dans le futur soit totalement détachés de toute ancrage diégètique au nôtre, sont un moyen pour des individus confrontés de manière quotidienne à un univers de pensée très cartésien, très positiviste, de s'évader et d'oublier pendant quelques instants ces préoccupations très (trop ?) terre à terre. [...] Pour utiliser une formule, la science-fiction apparaît comme une échappatoire à la science. La science est ici associée au travail, au quotidien, ce sont les cours auxquels l'on n'a pas envie d'aller préférant rester chez soi jouer à un jeu vidéo ou lire un livre. Et la science apparaît comme l'ordre froid et ennuyeux, par opposition au foisonnement des mondes imaginaires. Et donc plus ces derniers seraient extravagants plus ils seraient un remède contre le rappel à la triste réalité représenté par la pensée cartésienne, techniciste, scientiste. » [2]. Si la recherche d'évasion dans la fiction peut en effet être accentuée par la fréquentation d'un univers professionnel cartésien, les phénomènes d'identification, de projection de soi et de sublimation de son activité professionnelle ne sont pas spécifiques aux scientifiques dans le cadre de notre enquête.

Parallèlement, les préoccupations professionnelles des lecteurs et lectrices peuvent influencer leur réception d'une œuvre, leur manière d'analyser les situations ou le comportement des personnages. Ainsi Marlène, titulaire d'un master de lettres classiques, qui prépare actuellement le concours de l'agrégation afin de devenir professeur de français, est particulièrement sensible au système scolaire mis en scène dans *Harry Potter*, qu'elle relit pour se détendre. Elle met ainsi en lien l'enseignement prodigué aux petits sorciers, et notamment la préparation des Buses, examens de sorcellerie, avec sa propre formation et préparation au concours, jugée trop théorique et non adaptée aux réalités du métier d'enseignant.

> « En plus là les cinquièmes c'est les Buses qu'ils sont en train de préparer, et Ombrage, mais leur fait lire un livre, absolument théorique, et en plus qui n'a, a priori, pas l'air en accord du tout avec le réel en fait. Et je trouve qu'on s'y retrouve un peu, enfin je m'y retrouve complètement avec l'agrégation. C'est que c'est un concours très théorique, et la préparation elle-même c'est que du formatage. C'est vraiment quelque chose, c'est du bourrage de crâne. [...] Et McGonagall voilà ça rejoint ce que j'ai dit tout à l'heure. C'est la prof qui a beaucoup de discernement, qui est stricte mais qui s'attache quand même à... [*C'est un modèle de prof pour toi du coup ?*] Presque j'ai envie de dire. Si je pouvais être aussi fantastique que McGonagall, ça serait un grand pas en avant, je crois. » Marlène, 23 ans, étudiante en préparation à l'agrégation de grammaire, master de lettres classiques, père kinésithérapeute, mère cadre infirmière supérieure en maison de retraite.

2. Peyron, « Science-fiction et études scientifiques, comment les amateurs justifient-ils les liens entre pratiques culturelles et études menées ? », op. cit., p. 119-121.

L'identification à tel ou tel personnage d'un récit est souvent favorisée par le fait de partager des points communs avec le lecteur, comme nous avons déjà pu le constater plus haut avec le cas des valeurs éthiques [3]. La situation socio-professionnelle ne fait pas exception, comme l'illustre l'admiration de Marlène envers le professeur McGonagall, ou l'identification de Fabien, mathématicien, aux scientifiques mis en scène dans *Le retour des ténèbres* d'Isaac Asimov, où ils sont les seuls à comprendre le phénomène de l'éclipse et à ne pas paniquer lors de la disparition du soleil.

> « Y a une éclipse et du coup, ils deviennent tous fous, du coup ça oppose un peu toute la population à un petit groupe de gens qui sont scientifiques qui s'en rendent compte, du coup... qui savent comment ça va se passer. Donc du coup là tu te sens un peu obligé d'être de ce côté là. » Fabien, 23 ans, étudiant en école d'ingénieur, master de mathématiques, père cadre technique, mère institutrice.

Ces influences réciproques entre intérêts de lectures et intérêts professionnels, qui se construisent au fur et à mesure, constituent donc une interaction constante. Cette idée est corroborée par Jérémie, chimiste, qui fait le lien entre son intérêt pour la science (et donc son choix professionnel) et ses lectures de science-fiction, en parlant d' « auto-alimentation », ou encore par Laurent, incapable de dire « lequel est arrivé le premier ».

Ces liens denses entre lectures et parcours scolaires/professionnels peuvent contribuer à expliquer les affinités des lecteurs et lectrices interrogés, en fonction de leur parcours, avec certains sous-genres des littératures de l'imaginaire, caractérisés par des thématiques ou des problématiques particulières. Ainsi, la *hard science fiction*, qui s'attache à décrire des univers futuristes basés sur des extrapolations réalistes des connaissances scientifiques actuelles, ou le *cyberpunk*, qui traite de thématiques technologiques récentes comme la réalité virtuelle, internet et les réseaux, remportent un succès particulier auprès des lecteurs et lectrices de formation scientifique, comme Olivier, astrophysicien, Morgane, vétérinaire, Rémy, informaticien ou Jérémie, chimiste.

> « Ben généralement j'aime bien quand y'a un concept scientifique utilisé, même de façon minime. La plupart des livres de science-fiction que j'ai lus sont comme ça. » Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

> « Déjà le *cyberpunk*, son genre *cyberpunk*, qui est hyper consistant, très bien raconté, sur des trucs qui sont très abstraits. Très techniques. [...] Et le fait que...

3. Voir partie II, chapitre 6 consacré aux réceptions éthico-pratiques.

> tout ce qui fait le *cyberpunk*, la cybernétique, les matrices, le trafic de l'information, toutes ces choses là est hyper présent, et en fait les personnages se battent un peu au milieu de tout ça. » Jérémie, 26 ans, technicien de laboratoire en centre de recherche, licence de chimie, père cheminot, mère auxiliaire de vie.

Au contraire, ces sous-genres, par leur côté très technique et spécialisé, peuvent paraître austères aux lecteurs et lectrices non scientifiques, comme Megane, qui travaille dans le domaine de l'art. Au delà du réalisme scientifique des récits de *hard science fiction*, caractérisés par un vocabulaire spécifique, des descriptions détaillées d'engins et de théories scientifiques, c'est toute l'esthétique de ce sous-genre qu'elle rejette, ce qui transparaît dans le choix du terme « froid », utilisé ici pour décrire le style d'écriture, mais qui peut aussi s'appliquer aux images cinématographiques. Elle oppose cette esthétique « froide » à d'autres univers, plus colorés, des littératures de l'imaginaire, comme le *space opera* et son exubérance, le manga, ou encore le *streampunk* qu'elle valorise dans son métier de galeriste [4].

> « J'ai quand même du mal à accrocher, parce que déjà y'a tout un vocabulaire qui n'existe pas, auquel il faut se familiariser, des termes techniques, et des fois en fait, c'est vrai que quand je lis des bouquins, ben Asimov, y'a des termes des fois qui sont hyper scientifiques, où j'allais chercher, ça m'arrivait quand même de lire dans le dico en me disant qu'est-ce qu'il veut dire. [...] Parce que lui justement y'a tout un lexique, y'a tout un, c'est vraiment hyper réfléchi, et ça se voit que le gars, c'est vraiment un scientifique. [...] Ça j'ai vraiment du mal, ça me paraît très... trop froid, c'est froid, en fait [...] parce que c'est froid, c'est blanc, c'est les lumières bleues tu sais avec les néons... » Megane, 31 ans, galériste, master communication et gestion tourisme international, père ouvrier d'État, mère infirmière.

À l'instar de Megane, les lecteurs et lectrices dont les parcours scolaires sont plus centrés sur les sciences humaines vont avoir tendance à préférer des sous-genres qui entrent en résonnance avec ces intérêts disciplinaires. On remarque notamment, parmi les lecteurs et lectrices interrogés, une corrélation entre études d'histoire et goût pour l'uchronie [5] ou la fantasy historique. C'est le cas de Thierry et Julien, qui ont suivi des études d'histoire à

4. Elle met par ailleurs en lien ces différents univers visuels avec les « quartiers » du festival Geekopolis, qui cherche à restituer selon elle les différentes nuances des cultures de l'imaginaire : « le festival Geekopolis par exemple, c'est un... leur idée ça a été d'imaginer la culture geek dans tous ses aspects, que ce soit le manga, ou l'*heroic fantasy*, le *steampunk* [...] Et t'as le comics. Et tu as le, la science-fiction. Et ben quand tu vois physiquement tous ces quartiers mélangés pendant le festival, le seul où je vais pas, qui m'intéresse pas, c'est le tech-lab. Il s'appelle ça. C'est le quartier de la science-fiction. Pourquoi, parce que c'est exactement ce côté science-fiction que je n'aime pas, et que je lis pas, ou que j'ai du mal à lire [...] parce que c'est froid, c'est blanc, c'est les lumières bleues tu sais avec les néons... ».

5. Récits imaginaires dont l'action se situe dans des univers alternatifs qui se distinguent du nôtre par la modification d'un ou plusieurs éléments du passé. *Le Maître du haut château* de Philip K. Dick, qui présente un univers où l'Allemagne nazie et le Japon ont gagné la seconde guerre mondiale, en constitue un exemple emblématique.

l'université,et qui font directement le lien entre leur parcours et leurs goûts en littératures de l'imaginaire ou avec des lectures marquantes, mais aussi de Marie-Claire, qui a fait de l'histoire en classe préparatoire et en école de commerce, ou d'Esther, qui a suivi une classe préparatoire littéraire. Pour ces lecteurs et lectrices, l'évasion procurée par la projection dans les époques anciennes est similaire à celle procurée par les mondes imaginaires, comme le souligne Esther.

> « La SF, plus que la SF, la fantasy, j'ai un grand lien avec ça aussi, c'est parce que les deux sont mêlées en fait avec l'histoire. Parce qu'en fait j'ai fait des études d'histoire. » Thierry, 35 ans, facteur, licence d'histoire, formation webmaster et informatique, père décédé, mère employée des postes.

> « Son premier bouquin, que j'ai – que j'ai lu quand j'étais au lycée, et que j'me suis décidé à faire une fac d'histoire - qui est le... *Le Lion de Macédoine*, qui est une uchronie aussi, avec l'intervention de la magie et compagnie, euh... A fait beaucoup dans mon, on va dire parcours perso... » Julien, 25 ans, assistant d'éducation et pigiste, classe préparatoire scientifique, master d'histoire, master métiers du livre, père ouvrier, mère en recherche d'emploi.

> « Ils réintroduisent leur quotidien d'homme du XIXème. Alors moi ça me parle, parce que certains ils vont dire, bon le XIXème ça fait un peu loin pour nous, moi ça me parle parce que j'aime beaucoup l'histoire [...] Ouais, je connais pas mal, qui me tient à cœur, et sur laquelle j'ai beaucoup beaucoup étudié. » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère experte-comptable. .

> « Donc ça c'est, je sais que c'est évidemment lié, et mon intérêt pour la science-fiction et la fantasy, et mon intérêt pour l'histoire est complètement lié, c'est-à-dire que quand j'étais petite, les histoires du Moyen Âge et tout pour moi c'était, ça avait le même statut quoi, ça me transportait autant. » Esther, 25 ans, étudiante en doctorat de géographie, master de géographie, père artiste et cuisinier, mère directrice de compagnie de danse.

De façon similaire, les lecteurs et lectrices qui ont suivi des études de sciences sociales ou sciences politiques présentent un intérêt particulier envers les questions d'organisation sociale et politique dans les romans. C'est le cas par exemple de Perrine, titulaire d'un master en sociologie politique, ou de Gauthier, qui a suivi un cursus de master en IEP. Ils apprécient notamment l'anticipation, ou la dystopie, qui permettent des expériences de pensée et une réflexion sociale.

> « Dans *Fondation* c'est plus euh, de l'aventure humaine de différents gouvernants. C'est le côté, on va dire euh, je sais pas, on gère, toi tu connais du coup *Fondation* ?

> [...] Voilà. Ce côté un petit peu de, il y a des gouverneurs qui vont gérer un petit peu la ville de plusieurs genres c'est, on se met un peu à la place de gouvernants, comment ils gèrent une sorte de crise et ça, ça j'aime bien. C'est peut-être le fait que j'ai fait Science Po avant et ça j'aime bien. [...] Ça m'intéresse ce que peuvent faire les gouvernants. » Gauthier, 26 ans, étudiant en master production et distribution cinéma, master stratégie des échanges culturels internationaux, père professeur d'histoire-géographie, mère psychologue scolaire.

> « Ça et un peu les dystopies. Fin, après je peux trouver des bouquins bons dans tous les styles, mais effectivement, je crois que c'est, mon style de prédilection, ça sera l'anticipation un peu politique [...] » Perrine, 31 ans, formatrice en savoirs généraux, master de sociologie politique, père chercheur en physique, mère employée.

Delphine et Julien de leur côté, mettent en lien la diversité de leurs lectures avec les besoins de leur travail de libraires : il est nécessaire pour eux de connaître un large panel de titres, et notamment les nouveautés, afin de pouvoir conseiller les lecteurs et lectrices. Delphine souligne toutefois que dans son cas, « c'est aussi par curiosité » ; on retrouve ainsi ici l'idée d'une interaction réciproque entre pratiques culturelles et professionnelles.

## 10.2 La science-fiction, une littérature de scientifiques ?

Puisqu'on s'interroge ici sur le lien entre lectures et parcours scolaires et professionnels, que penser du stéréotype qui associe scientifiques et lecteurs et lectrices de littératures de l'imaginaire, science-fiction en particulier, évoqué en introduction ? Nous avons montré que les lecteurs et lectrices du genre pouvaient présenter des profils variés, ne se réduisant pas à la figure fantasmée du scientifique masculin, et ce d'autant plus quand on s'intéresse à des sous-genres où la science et la conjoncture rationnelles jouent un moindre rôle, comme la fiction spéculative ou même la fantasy. Il reste que ce genre littéraire, et notamment la science-fiction au sens strict, s'appuie sur des connaissances et des thématiques scientifiques qui peuvent faire écho au quotidien des lecteurs et lectrices scientifiques, suscitant ainsi leur intérêt. Deux questions se posent alors : les scientifiques lisent-ils vraiment plus de science-fiction au sens strict par rapport à l'ensemble des lecteurs et lectrices ? Et quand ils en lisent, en font-ils une réception particulière, liée à leur formation ?

Notre enquête qualitative, basée sur un échantillon non représentatif des lecteurs et lectrices français, ne permet pas de répondre précisément à la première question. Anita Torres,

synthétisant les données quantitatives disponibles sur le lectorat de science-fiction [6], abonde dans le sens d'une sur-représentation des scientifiques parmi les lecteurs et lectrices de science-fiction [7], tandis que Sandra Rocquet souligne leur forte proportion au sein de son échantillon d'enquête : « Les individus ayant suivi un cursus scientifique représentent 46% de notre échantillon n° 1 [...] On observe donc une nette prédominance des cursus scientifiques (c'est-à-dire essentiellement les sciences "dures", la physique, la chimie, les mathématiques, la biologie et la médecine) et informatiques » [8].

Cette idée d'une affinité entre scientifiques et science-fiction se retrouve dans les impressions de nos lecteurs et lectrices : plusieurs d'entre eux, de formation scientifique ou qui travaillent dans un domaine scientifique (Laurent, informaticien, Olivier, physicien, Anne, webmaster ou encore Sébastien, titulaire d'un BTS informatique), affirment en effet être entourés, ou avoir été entourés, de gens qui apprécient la science-fiction dans leur travail ou dans leurs études. Mathilde, chargée de recherches cliniques, nuance cette idée en soulignant que cet intérêt pour la science-fiction passe plus généralement par d'autres médias que la lecture, comme les films ou les jeux vidéos, mais que les scientifiques lisent peu de manière générale. Céline partage cette impression, mais ajoute que quand ils lisent, les scientifiques lisent surtout de la science-fiction.

> « Ben en général ils adorent ça. Dans ma formation webmaster, y'avait cinquante pour cent de gens qui aimaient la science fiction quoi. » Anne, 23 ans, webmaster et community manager, licence information communication et formation webmaster, père ingénieur et directeur d'école d'informatique, mère conseillère Pôle emploi.

> « Je vis un peu avec des barbares qui ne lisent pas j'ai l'impression, ça me... ça me fait mal au cœur, mais y'a beaucoup de scientifiques qui ont un véritable problème avec la lecture. Ils n'ont pas compris que, que c'est pas parce que tu étais scientifique que tu ne lisais pas, et que tu ne réfléchissais pas. [...] Pour eux, tu vois, la lecture c'est des SHS et nous on fait de la vraie science, donc tu fais bon... c'est bizarre ! » Mathilde, 29 ans, étudiante en master de pharmacie industrielle et chargée de recherches cliniques, études de sage-femme, licence de biologie, père médecin généraliste, mère médecin neurologue.

> « Ceux qui lisent, vont aller quasiment que, vers de la science-fiction. C'est presque frustrant en fait, parce que mais vous pourriez lire d'autres trucs. » Céline, 29 ans, pharmacienne, doctorat de pharmacie, père médecin, mère pharmacienne.

6. Études dont les limites ont été soulignées dans l'introduction de ce travail.
7. Torres, *La science-fiction française*, op. cit., p. 167.
8. Rocquet, « Un regard sociologique sur la science-fiction et ses amateurs », op. cit., p. 106.

Bien qu'il ne s'agisse que d'impressions de lecteurs et lectrices, forcément subjectives et socialement situées, qu'il ne faudrait pas prendre pour des faits sans les objectiver par ailleurs, on peut noter que celles-ci convergent avec les données quantitatives dont nous disposons. Mais plus encore, le discours des lecteurs et lectrices sur le lien entre scientifiques et science-fiction nous permet d'appréhender la spécificité de la lecture de science-fiction par les scientifiques. D'après nos lecteurs et lectrices, les scientifiques liraient donc peu, surtout de la science-fiction, mais auraient un intérêt général pour le genre via d'autres supports que le livre. La science-fiction, et plus généralement les littératures de l'imaginaire, font en effet partie d'une « sous-culture » [9] répandue au sein des professions scientifiques, notamment parmi la génération des 20-30 ans actuelle, et qualifiée de « culture geek » par David Peyron qui l'analyse dans son travail de thèse : « Tout d'abord, il s'agit d'observer comment se construit un rapport convergent à la culture, c'est-à-dire rechercher ce qu'il y a de transversal dans les pratiques et dans le rapport des individus à celles-ci. Encore une fois, cela implique de ne pas se focaliser sur une pratique mais de considérer comme objet, comme concept instrumental, la convergence culturelle et d'analyser les interactions. Le second objectif est d'analyser comment de cet ensemble émerge un potentiel sentiment d'appartenance à une identité collective de passionnés, que l'on appelle la culture geek, c'est-à-dire quel est le rapport entre les individus, leurs pratiques et la forme totalisante impliquée par cette expression et par le vocable geek. » [10].

Tout comme les étudiants scientifiques interrogés par David Peyron, qui jugent « la corrélation faite [entre sciences et science-fiction] parfaitement naturelle et justifiée » [11], nombreux sont en effet les scientifiques interrogés dans cette enquête à faire allusion à une « culture partagée » au sein de ce groupe professionnel, à « des références communes », qui donnent le sentiment d'appartenir à une « communauté » partageant un bagage culturel commun. Ces références communes peuvent donc inciter certain·e·s à se lancer dans la lecture de titres qui

9. Le terme n'est pas ici employé dans un sens péjoratif (une culture qui serait inférieure), mais bien pour qualifier une culture spécifique, propre à un groupe social distinct.

10. David Peyron, « La construction sociale d'une sous-culture : l'exemple de la culture geek », thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Lyon : Université Jean Moulin Lyon 3, 2012, p. 204.

11. Idem, « Science-fiction et études scientifiques, comment les amateurs justifient-ils les liens entre pratiques culturelles et études menées ? », op. cit., p. 118-119.

ne les auraient pas forcément attirés de prime abord, « parce que c'est important pour la culture », sous entendu, la culture commune à ce groupe.

> « Ben je pense qu'il y a une certaine, une certaine culture sous-jacente, je pense que par exemple Asimov, même si pas tout le monde l'a lu, je pense que tout le monde connaît au moins les trois lois d'Asimov, et a entendu parler de son œuvre tu vois. Enfin je pense que c'est un peu sous-jacent intrinsèquement au domaine, parce que c'est quelque chose, c'est les thématiques sur lesquelles les gens travaillent donc ça les intéresse de voir ce que les auteurs en disent. » Romain, 21 ans, étudiant en master d'informatique, licence d'informatique fondamentale, père réalisateur et scénariste, mère ingénieure.

On retrouve dans les propos de Romain l'idée d'un lien étroit entre lectures et parcours professionnels, puisque que ce serait selon lui le fait de travailler dans le domaine scientifique qui donnerait envie aux lecteurs et lectrices de lire des titres évoquant les thématiques scientifiques. « Voir ce que les auteurs en disent », pour un scientifique, cela signifie notamment porter un regard d'expert sur les questions scientifiques et les techniques décrites dans la fiction.

### 10.2.1 Lecture et expertise scientifique

Cette d'idée d'expertise des scientifiques lisant de la science-fiction est développée par David Peyron, s'interrogeant sur la forte proportion de scientifiques au sein de son échantillon d'enquête : « Ainsi sur l'ensemble des cinquante et un entretiens, vingt-huit individus ont une formation ou un travail en rapport avec les sciences, physique, chimie, science des matériaux, mathématiques, etc. Et parmi ceux-ci douze se situent dans le domaine de l'informatique, le plus représenté largement devant les diplômes d'ingénieurs (hors informatique). C'est donc une énorme surreprésentation, qui ne peut pas être anodine et qui confirme un lien indéniable et qui donne une légitimité, une caution d'autorité et d'expertise souvent mobilisée pour justifier la qualité ou les défauts d'un monde imaginaire. » [12]. Ces chiffres peuvent s'expliquer en partie par le fait que l'enquête porte sur la culture geek, qui présente une large composante scientifique. Le profil des personnes interrogé·e·s par David Peyron correspond donc à celui des lecteurs et lectrices les plus investis dans le genre de notre propre échantillon.

12. Idem, *Culture geek*, op. cit., p. 288.

David Peyron compare la posture d'expertise des scientifiques face à la science-fiction à celle des « publics particulièrement concernés » interrogés par Sabine Chalvon-Demersay, instituteurs et médecins, à propos des séries télévisées *L'instit* et *Urgences*[13]. Ceux-ci utilisent en effet les connaissances liées à leur activité professionnelle (connaissance du monde médical pour les médecins ou connaissance du système éducatif pour les instituteurs) pour juger du réalisme, de la crédibilité du monde fictif représenté dans ces productions télévisuelles. De la même manière, les scientifiques interrogés par David Peyron, tout comme les lecteurs et lectrices de formation scientifique de notre enquête, mobilisent leurs connaissances scientifiques pour analyser les récits de science-fiction : « Ici le monde fantastique est en fait abordé de manière scientifique, il est presque étudié comme le serait notre monde en fonction de ses caractéristiques fondamentales. [...] La science et particulièrement les sciences dures basées sur les mathématiques sont donc aussi un mode de pensée et une manière de voir le monde. En étant étudiant en science, c'est-à-dire baignant dans un savoir académique spécifique avec une approche spécifique de la réalité, les enquêté·e·s semblent ainsi appliquer cette approche au monde fantastique. Ainsi ils construisent sa réalité ou sa plausibilité par l'interprétation scientifique du monde imaginaire, ce qu'ils sont habitués à faire pour le monde réel »[14].

Parmi les lecteurs et lectrices interrogés, celles et ceux qui ont suivi des études scientifiques ou travaillent dans le domaine scientifiques sont particulièrement attentifs aux incohérences scientifiques dans les romans, films ou séries de science-fiction auquels ils ont affaire. Les lecteurs et lectrices possédant moins de connaissances scientifiques ou technologiques sont plus enclins à accepter des projections futuristes farfelues, en se disant « ah mais oui, avec le progrès technologique, ça pourrait arriver » (Nadia, agrégée de géographie), ou « on sait pas ce qui va être inventé dans le futur » (Sarah, licence arts du spectacle et cinéma). Au contraire, les scientifiques portent généralement un regard plus critique sur la cohérence et la vraisemblance du monde représenté. Leur agacement vis-à-vis des exagérations, raccourcis ou invraisemblances des scénarios sont d'autant plus vifs lorsqu'il s'agit de leur domaine de

13. Sabine Chalvon-Demersay, « La confusion des conditions. Une enquête sur la série télévisée *Urgences* », in : *Réseaux* 17.95 (1999), p. 235–283 et Sabine Chalvon-Demersay, « Enquête sur les publics particulièrement concernés. La réception comparée des séries télévisées *L'instit* et *Urgences* », in : *Les sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*, sous la dir. de Dominique Pasquier et Daniel Cefaï, Paris : Presses universitaires de France, 2003.

14. Peyron, « Science-fiction et études scientifiques, comment les amateurs justifient-ils les liens entre pratiques culturelles et études menées ? », op. cit., p. 122-123.

spécialité, comme Laura, biologiste, face aux questions de génétique, ou Olivier, physicien, face aux inquiétudes générées par les accélérateurs de particules.

> « Si je vois un truc de SF qui est complètement farfelu, ça va me faire m'arracher les cheveux, je vais faire non ça c'est n'importe quoi. Typiquement tout ce qui est film à scénario catastrophe, téléfilms américains... Par exemple y'a un film là, je crois il est pas passé au cinéma, peut-être pas en France, qui s'appelle *Collider*, où en gros le pitch c'est on a fait un accélérateur de particules, ça a créé des trous noirs, débat qu'il y avait eu quand le LHC avait été lancé, nan ça va créer des trous noir, ça va détruire le monde ! [...] Donc ça c'est le genre de truc, on a vraiment fait un truc juste pas crédible scientifiquement, mais vraiment pas du tout, et ça ça me fait un peu m'arracher les cheveux... » Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

L'évaluation du réalisme des sciences et techniques dans les romans de science-fiction est donc accentué chez les lecteurs et lectrices scientifiques, qui bénéficient, en outre, comme le souligne David Peyron, d'une légitimité à porter un jugement sur ces sujets. Mais en plus de leur posture d'experts dans leur domaine, leur façon d'appréhender les mondes fictionnels est marquée par la démarche et le vocabulaire scientifique : « Logiquement si le monde imaginaire peut être interprété avec les mêmes critères que le nôtre sans que sa cohérence en souffre alors il en ressort renforcé et devient ce que les théoriciens de ce type de questions ont nommé un monde possible, mais alors un monde scientifiquement possible. Un monde qui pourrait exister, dont l'essence est crédible même si son existence n'est pas actualisée. » [15]. Nous avons déjà évoqué l'importance, pour de nombreux lecteurs et lectrices, pas uniquement scientifiques, de la cohérence interne des mondes imaginaires, cohérence nécessaire afin que le monde fictif puisse être appréhendé comme « réaliste » (au sens où on peut y croire et y retrouver des éléments connus) [16]. Nous avons vu que les lecteurs et lectrices étaient souvent prêts à accepter des éléments jugés non réalistes, à condition que le reste soit cohérent avec ceux-ci, à la manière d'une expérience de pensée. En effet, comme le souligne Denis Guiot, « la science-fiction n'emprunte pas à la science ses seuls objets - sinon il n'y aurait de S-F que la hard science - mais essentiellement sa démarche, sa cohérence interne, son souci de comprendre » [17]. Ce mode de lecture est quasi-systématique chez les lecteurs et lectrices

15. Ibid., p. 123.
16. Voir partie II, chapitre 5.
17. Denis Guiot, Jean-Pierre Andrevon et George W. Barlow, *La science-fiction*, Paris : M.A. éditions, 1987, p. 198.

de formation scientifique, qui le décrivent en reprenant le champ lexical de la logique, du raisonnement scientifique : accepter des « axiomes », imaginer les « implications », « rester cohérent ».

> « Je peux admettre des axiomes en fait. Par exemple je suis pas gêné, y'a des histoires ça sert à rien de les lire si on accepte pas les axiomes, après faut voir si on a envie de les accepter, ça reste... [...] Il faut que ça tienne. Il faut que ça tienne avec ces axiomes. » Laurent, 23 ans, étudiant en école d'ingénieur, master d'informatique, père professeur des école, mère orthophoniste.

> « En tout cas ceux que je lis j'aime bien quand ça l'est, enfin réaliste ou du moins cohérent quoi. On part du principe qu'on peut faire du voyage dans le temps ok, mais du coup qu'est-ce que ça implique, ou oui on a le droit de se téléporter mais du coup qu'est-ce que ça fait. Oui faut que les gens aient réfléchi un peu à ce que ça implique pour l'univers d'avoir ajouté cet élément quoi.» Fabien, 23 ans, étudiant en école d'ingénieur, master de mathématiques, père cadre technique, mère institutrice.

> « Bon moi je suis à dominante scientifique, bon voilà, j'ai fait MP etc, donc forcément y'avait le côté scientifique qui me plaisait aussi bien, ils apportaient une espèce de raisonnement, alors alchimie etc, ça ça m'avait beaucoup plu. » Luc, 20 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père capitaine de gendarmerie, mère comptable et femme au foyer.

Il est intéressant de noter que cette démarche « logique » permet d'appréhender la vraisemblance aussi bien en science-fiction qu'en fantasy, si l'axiome de base qu'on accepte concerne l'existence de la magie. C'est un point commun notable entre ces deux pans des littératures de l'imaginaire, qui pourrait contribuer à expliquer leur présence souvent conjointe dans les pratiques de lecture des scientifiques mais aussi de la majorité des lecteurs et lectrices interrogés dans cette enquête. En effet, si la posture d'expertise scientifique est réservée aux lecteurs et lectrices de formation scientifique, la lecture « scientifique » des récit (identification d'axiomes fictionnels qui diffèrent du réel, analyse de la cohérence des implications de ces différences dans la fiction) est à la portée de tous les lecteurs et lectrices, dès qu'ils se posent la question du réalisme des mondes représentés dans leurs lectures. La spécificité de la réception des littératures de l'imaginaire par les scientifiques reposerait donc sur la systématicité de ce type de lecture, conjointe à l'expression d'une posture d'expertise.

Cependant, il convient de nuancer cette spécificité en soulignant que l'expertise n'est pas l'apanage des scientifiques : d'autres types de regards experts sur le monde représenté (historique, psychologique, sociale...) sont possibles, et mis en œuvre par les lecteurs et lectrices

selon leurs connaissances respectives. Ainsi, les lecteurs et lectrices ayant suivi des études d'histoire, comme Rémy, vont être plus regardants sur le réalisme historique des histoires situées dans une époque antérieure, même si le caractère imaginaire des récits permet une certaine flexibilité avec les faits. Le réalisme appréhendé ici n'est donc plus technique, scientifique, mais historique, ou encore social (cohérence du système politique, de la société mise en scène) ou psychologique (personnalité des personnages suffisamment complexe pour être crédible).

> « Alors *Game of Thrones* et *Viking*. Alors *Vikings* au début elle était super. Avec une pointe de fantastique, mais dans une série très historique. Genre y'avait une scène où on voyait Odin, une scène où on voyait un corbeau à trois yeux, et ça s'arrêtait là. La deuxième saison, y en a eu un peu plus, mais ils ont commencé à faire des erreurs historiques graves, et pour une série qui se prétend historique... mettre des casques seizième siècle au neuvième siècle, ça commence à être un peu bizarre quoi. À la troisième saison... alors... je veux bien être chauvin, je veux bien que la France c'est génial, mais... des Vikings qui débarquent en France au 9ème siècle, où le roi de France a du mobilier 16ème siècle... non ! C'est pas possible !» Rémy.

Enfin, on peut se demander si le réalisme scientifique, dans le cadre des récits de science-fiction, ne serait pas un critère de légitimité et de distinction des scientifiques, de la même manière que peut l'être la qualité du style ou de la construction narrative pour un littéraire. Comme le souligne David Peyron : « On a là finalement une approche très distinctive, au sens de Bourdieu, des choses, le plaisir du monde imaginaire n'est pas accessible à tous, il est un plaisir d'esthète éduqué et c'est par conséquent logique si tout le monde ne l'éprouve ou ne peut y avoir accès immédiatement, tout comme il faut une certaine éducation à l'art pour apprécier un tableau et non simplement se tenir devant pour attendre la révélation. Le goût pour les mondes fantastiques de la science-fiction ou de la fantasy comme pour toute forme d'art, se construit, et une éducation scientifique peut être une des pierres de cette construction. » [18]. Si l'absence d'éducation scientifique n'empêche pas la construction d'un goût pour l'imaginaire (qui peut être initié par d'autres voies), le fait d'avoir suivi des études scientifiques permet en effet aux lecteurs et lectrices de se distinguer en tant qu'experts, capable de distinguer le vrai du faux dans la fiction, et leur permet également de tracer une

18. Peyron, « Science-fiction et études scientifiques, comment les amateurs justifient-ils les liens entre pratiques culturelles et études menées ? », op. cit., p. 124.

limite entre ceux qui en sont, et ne sont pas dupes, et un grand public plus crédule qui se laisserait berner par les artifices hollywoodiens.

En adoptant cette posture d'expertise, les scientifiques s'écartent alors des critères habituels de la légitimité littéraire, affirmant leur propre légitimité. En effet, si les scientifiques peuvent être perçus comme dominants dans un champ professionnel où sciences, technologie et informatique sont en position privilégiée[19], ils sont souvent en position dominée en termes de capitaux culturels et littéraires. Faire du réalisme scientifique un critère de légitimité leur permet ainsi de revaloriser le genre selon leurs propres normes, tout en échappant à l'homologie entre position relativement dominée des littératures de l'imaginaire dans le champ littéraire et position des scientifiques dans le champ culturel, qui ferait de la lecture de science-fiction un choix « par défaut » (lire de l'imaginaire à défaut d'avoir les capitaux nécessaires pour lire une littérature plus légitime).

### 10.2.2 Une littérature hybride pour un lectorat hybride ?

La construction du terme « science-fiction », par juxtaposition des termes « science » et « fiction », met en avant le caractère hybride qui serait celui de ce genre, à la fois littéraire et scientifique, imaginaire et réaliste. Nous avons vu en quoi ce mélange des registres avait pu constituer un élément frein à la légitimation de cette littérature[20]. Au prisme des liens entre lectures et parcours scolaires et professionnels des lecteurs et lectrices, on peut alors se demander dans quelle mesure cette caractéristique propre à la science-fiction au sens strict[21] pourrait faire écho à des caractéristiques de son lectorat.

Dans une « Note préparatoire pour une sociologie des publics de la science-fiction », où il fait la synthèse des recherches existantes sur le public du genre, David Morin Ulmann souligne qu'il rassemble « soit des scientifiques littéraires, soit des littéraires scientifiques. Autrement dit, [...] de gros lecteurs, souvent très cultivés, y compris de culture classique, mais portés sur les sciences et l'imaginaire qui les accompagne, ou bien [...] des scientifiques

19. Bien qu'il convienne de nuancer ce propos selon les positions dans une hiérachie socio-professionnelle qui distingue les chercheurs-intellectuels des techniciens-exécutants.
20. Voir Partie I, chapitre 2.
21. Le cas de la fantasy au sens strict, où l'extrapolation scientifique est absente, est exclu de cette analyse.

de formation épris de littérature »[22]. Pour Sandra Rocquet, cette « diversité des publics, [...] répond à la diversité développée par le genre lui-même sur le plan littéraire. [...] Ainsi, aux deux pôles "scientifique" et "littéraire", se substitue une mosaïque plus complexe dans laquelle les lecteurs se répartissent et se croisent, partageant leur goût pour ce genre littéraire qui mêle, justement, la science et la fiction. »[23]. Elle précise par ailleurs : « Toutefois, on l'a dit, la science- fiction ne parle pas que de "sciences", surtout aujourd'hui. Et, pour certains interviewés elle est d'abord porteuse d'extra-ordinaire (au sens propre du mot) et même de merveilleux, ces lecteurs étant peu intéressés par les sciences elles-mêmes. Ils constituent un pôle particulier, de même que d'autres lecteurs, malgré un cursus scientifique (et parfois un métier en relation directe avec cette formation), témoignent d'un goût prononcé pour tout ce qui relève du fait littéraire »[24]. À cette littérature hybride, qui rassemble des productions très variées, correspondrait donc un public lui aussi hybride, avec un double profil : d'un côté des lecteurs et lectrices de formation littéraire avec un intérêt pour les sciences, de l'autre des lecteurs et lectrices de formation scientifique avec un intérêt pour la littérature et la culture.

On retrouve en effet ce double profil scientifique et littéraire, parmi les lecteurs et lectrices interrogés dans notre enquête, avec des jeunes gens qui présentent des goûts et intérêts extérieurs, voire opposés, à leur champ de formation. C'est le cas par exemple de Céline, pharmacienne et grande lectrice, de Philippe, titulaire d'une licence en langue et civilisation anglaises et passionné de sciences, d'Anaïs, titulaire d'« un bac L [qu'elle a] eu grâce aux maths et [d'] une licence de lettres [qu'elle a] eu grâce aux maths », ou encore de Marie-Claire, titulaire d'un baccalauréat scientifique qui « [s'ennuyait] beaucoup avec le très peu de livres qu'on [leur] donnait à lire en français ». Leurs intérêts multiples jouent sur la posture disciplinaire que ces lecteurs et lectrices adoptent. En effet, ils ne se reconnaissent pas dans les représentations associées aux figures du « littéraire » ou du « scientifique », comme l'illustrent les propos de Céline (« Je suis pas une vraie scientifique ») ou Philippe (« Je suis un scientifique râté »).

> « Ben... c'est... je suis pas vraie scientifique. Je suis plus une littéraire qu'une scientifique en fait. [...] Et ben je... j'aime pas trop les chiffres. J'aime pas trop

22. David Morin Ulmann, *Note préparatoire pour une sociologie des publics de la science-fiction*, Observatoire des mondes numériques en sciences humaines, URL : `http://archive.omnsh.org/spip.php?article167` (visité le 15/05/2014), cité dans Peyron, *Culture geek*, op. cit., p. 288.
23. Rocquet, « Un regard sociologique sur la science-fiction et ses amateurs », op. cit., p. 116.
24. Ibid., p. 106.

> les chiffres, ce qui m'intéresse c'est ce qu'on peut leur faire dire. Voilà. C'est plutôt ce côté là de, de la science qui est bien. [...] Oui, ou plutôt le côté justement, je sais pas... plutôt le côté... comment expliquer ça... c'est peut-être justement moins concret. J'aime plus imaginer, que la science de base. J'aime bien quand on peut justement pousser la science, pousser les possibilités... je suis pharmacien, donc moi ce que j'aime c'est soigner. Donc prendre les choses pour comprendre comment les faire marcher mieux, c'est ça qui m'intéresse. » Céline, 29 ans, pharmacienne, doctorat de pharmacie, père médecin, mère pharmacienne.

> « Je suis un scientifique raté (rire). C'est à dire que j'ai fait des études de lettres, enfin un bac L, et des études de langue, culture et civilisation en anglais, mais la science m'a toujours passionné, je... consulte régulièrement des articles, fin des sites de vulgarisation scientifique, qui vont jusqu'assez loin, et même aujourd'hui quand je bosse avec des scientifiques, je suis super content de traduire des documents dégueulasses avec des centrifugeuses... » Philippe, 28 ans, professeur d'anglais, traducteur et journaliste, master LLCE anglais et master adaptation sous-titrage doublage, père chargé de cours à l'université, mère infirmière cadre.

Qu'il s'agisse de jeunes adultes de formation scientifique qui apprécient la lecture, ou de lecteurs et lectrices de formation littéraire ou de sciences humaines qui s'intéressent aux sciences, notamment à travers la vulgarisation scientifique, comme l'explique Philippe (via des magazines, sites internet ou émissions de télé), notre échantillon d'enquête présente en effet des « scientifiques littéraires » et des « littéraires scientifiques », comme suggéré par David Morin Ulmann [25]. Mais ce profil hybride, à la fois scientifique et littéraire, ne concerne pas que les lecteurs et lectrices au parcours linéaire présentant des intérêts extérieurs à leur champs disciplinaire. Il peut être également le fait du parcours même des lecteurs et lectrices, lorsque celui-ci est marqué de reconversions, ou de réorientations.

Ces parcours complexes concernent un quart des lecteurs et lectrices interrogés, qu'il s'agisse de légères réorientations dans un domaine adjacent, ou de véritables bifurcations [26] vers un domaine opposé. L'analyse sociologique des ruptures biographiques tend à lier ces dernières à des tensions entre dispositions et situation sociale des individus : « Ces formes de dissonance doivent s'exprimer dans la perception subjective qu'ont les individus de leur situation. Un élément d'explication sur le plan individuel renvoie ainsi au sentiment de ne pas

25. Ulmann, *Note préparatoire pour une sociologie des publics de la science-fiction*, op. cit.

26. Michel Grossetti, *Sociologie de l'imprévisible : Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, Paris : Presses Universitaires de France, 2004 ; Marc Bessin, Claire Bidart et Michel Grossetti, *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris : La Découverte, 2010.

être à sa place dans l'espace social » [27], d'« occuper une position professionnelle en décalage avec ses dispositions ou aspirations socialement constituées » [28].

Ainsi, pour les lecteurs et lectrices au parcours sinueux [29], on peut faire l'hypothèse que la lecture d'un genre hybride comme la science-fiction entre en résonnance avec les socialisations scolaires et professionnelles multiples qu'ils ont pu connaître, avec les dispositions potentiellement dissonantes qu'ils ont pu constituer. Ici encore, le lien entre parcours et lectures doit être envisagé comme une interaction : le goût pour la science dans la fiction contribue à encourager des lecteurs et lectrices au profil plutôt littéraire à entreprendre une formation scientifique, comme Thierry et Anne, qui ont suivi une formation de webmaster après leur licence, respectivement en histoire et en sciences de l'information et de la communication, ou des scientifiques à se tourner vers une formation plus littéraire, comme Sébastien, qui a entrepris une maîtrise en communication et évènementiel après son BTS informatique, ou Marina, devenue documentaliste après une licence de biologie. Dans le même temps, le caractère hybride du parcours de ces lecteurs et lectrices participe de leur intérêt pour la science-fiction et ses deux facettes, littéraire et scientifique.

> « Alors, j'ai commencé par une licence de biologie, c'était micro-bio virologie. J'ai passé les concours de l'éducation nationale, que j'ai eu. [...] J'ai présenté ma démission très vite ! Et donc je me suis réorientée, j'ai fait une autre formation, donc c'était un DUT mais en un an, ce qu'on appelle les années spéciales, en gestion de l'information et des documents dans les organisations pour devenir documentaliste. [...] Ben je m'intéresse quand même aux nouvelles technologies, aux réseaux, à la comm', donc y'a des liens... ça m'a permis de faire beaucoup plus de littéraire, mine de rien. » Marina, 29 ans, documentaliste en santé publique, licence de biologie et DUT documentaliste, père technicien supérieur à France Télécom, mère vendeuse.

Que ces réorientations attestent d'une volonté personnelle de compléter sa formation, d'en changer, ou du rejet d'orientations scolaires imposées (notamment face à la pression enseignante et parentale poussant les bons élèves vers les filières scientifiques, même quand ils préfèrent les matières littéraires), on peut faire l'hypothèse que le parcours scolaire hybride

27. Stéphane Moulin, Arnaud Dupray et Raphaëlle D'Amour, « Les politiques publiques au cœur des bifurcations individuelles », in : *Sociologie et sociétés* 45.1 (2013), p. 203–228, p. 204.

28. Sophie Denave, « Les conditions individuelles et collectives des ruptures professionnelles, SUMMARY », in : *Cahiers internationaux de sociologie* 120 (3 oct. 2007), p. 85–110, p. 93.

29. On en compte six dans notre échantillon qui sont passés des sciences aux lettres et sciences humaines ou inversement (Anne, Sébastien, Thierry, Thibault, Marina, Quentin), plus deux orientations professionnelles distinctes des études suivies (Rémy, Anaïs).

des lecteurs et lectrices, même partiellement subi, est à l'origine de socialisations disciplinaires multiples, qui peuvent être mises en lien avec le goût pour la science-fiction, faisant d'eux des « scientifiques littéraires » ou des « littéraires scientifiques », au même titre que l'intérêt pour des domaines extérieurs à leur champ disciplinaire présenté par les lecteurs et lectrices évoqués précédemment.

Sandra Rocquet souligne en outre, à propos des lecteurs et lectrices en ascension sociale de son échantillon, que « la science-fiction se trouve être le pendant ludique et plaisant à une insatiable soif de découverte qui s'exprime dans d'autres domaines, y compris celui des études [...]. Par ailleurs, la situation de mobilité sociale ascendante crée un décalage entre le milieu d'origine et le milieu auquel l'individu accède. Ce dernier se trouve dès lors plus ouvert à la notion de « différent » et/ou de nouveauté, ce qui peut influer sur son attirance pour un genre comme la science-fiction » [30]. On retrouve ici l'idée de dissonance entre des dispositions multiples (celles du milieu d'origine et celle du milieu d'arrivée), mais également celle d'une « soif de connaissance » [31], d'une disposition à la curiosité, à la découverte, qui s'actualiserait dans la lecture de science-fiction. Plus généralement, la science-fiction, par sa dimension intégrative et son potentiel illimité, semble à même de satisfaire les attentes dispositionnelles des lecteurs et lectrices se réclamant d'un esprit « curieux » ou « généraliste », celles et ceux qui peinent à accepter la restriction de leur champ d'apprentissage ou d'exercice sur le plan professionnel.

Dans le chapitre précédent, nous avons souligné que les goûts des lecteurs et lectrices se précisaient et se spécialisaient à partir du lycée, puis au cours des études et de la vie professionnelle : en effet, les pratiques culturelles sont en lien étroit avec les socialisations scolaires et professionnelles, influencent les goûts et pratiques des invididus, et réciproquement, les pratiques culturelles peuvent également jouer sur les choix scolaires et professionnels. D'où la convergence observée entre intérêts lectoraux et intérêts scolaires / professionnels parmi les lecteurs et lectrices interrogés. Le cas particulier du rapport des scientifiques à la science-fiction se traduit par un mode de lecture particulier adopté par ces derniers, portant une expertise sur la science représentée dans la fiction. Enfin chez les lecteurs et lectrices au parcours hybride (à la fois littéraire et scientifique), les multiples socialisations scolaires et

30. Rocquet, « Un regard sociologique sur la science-fiction et ses amateurs », op. cit., p. 110.
31. Ibid., p. 109.

professionnelles s'expriment dans la lecture d'un genre qui allie texte fictionnel et conjecture rationnelle.

# Chapitre 11

# Lectures de filles, lectures de garçons

De nombreuses études de sociologie de la réception[1] ont montré qu'on ne lit pas de la même façon selon que l'on est une fille ou un garçon, un homme ou une femme. Les façons de lire et les intérêts de lecture sont marqués par le genre des lecteurs et lectrices. Les goûts culturels des jeunes hommes et jeunes femmes sont en effet liés à leur socialisation de genre, qui favorise la consommation de certains produits, socialement associés à la féminité, pour les femmes, et d'autres, socialement associés à la masculinité, pour les hommes. Cette dichotomie du lectorat selon le sexe est accentuée par le marketing genré qu'opèrent les éditeurs, notamment dans la littérature pour enfants, adolescent·e·s ou jeunes adultes[2].

Mais les lecteurs et lectrices ne sont pas passifs face aux textes. Comme l'exprime Michel de Certeau, « Bien loin d'être des écrivains, fondateurs d'un lieu propre, héritiers des labou-

1. Voir par exemple Sylvie Octobre, « La fabrique sexuée des goûts culturels. Construire son identité de fille ou de garçon à travers les activités culturelles », in : *Développement culturel* 150 (2005), p. 1–10 ; Christine Détrez, Patrick Cotelette et Charline Pluvinet, « Lectures des filles et des garçons : à propos du Seigneur des anneaux », in : *Les jeunes et l'agencement des sexes*, sous la dir. de Sylvia Faure et Henri Eckert, Le genre du monde, Paris : La Dispute, 2007 ; *Gender and Reading : Essays on Readers, Texts and Contexts*, Baltimore : Johns Hopkins University Press, 1er fév. 1986 ; Constance Schultheis, « A Study of the Relationship between Gender and Reading Preferences in Adolescents. », Mémoire de master, Kent State University, oct. 1990 ; Kate Summers, « Adult Reading Habits and Preferences in Relation to Gender Differences », in : *Reference & User Services Quarterly* 52.3 (2013), p. 243–249, (visité le 08/01/2017).

2. L'évolution des bibliothèques rose et verte de chez Hachette est caractéristique de ce phénomène. Voir *Quand le marketing genré s'invite dans les collections de notre enfance...* Fille d'album, 21 mai 2014, URL : https://filledalbum.wordpress.com/2014/05/21/quand-le-marketing-genre-sinvite-dans-les-collections-de-notre-enfance-vive-les-stereotypes-8/ (visité le 08/01/2017). On retrouve également ce phénomène dans le domaine anglophone : Sarah Morrison, *Gender-specific children's books 'are easier to sell', insists*, The Independent, 11 mar. 2014, URL : http://www.independent.co.uk/arts-entertainment/books/news/gender-specific-children-s-books-are-easier-to-sell-insists-childrens-book-publisher-9185067.html (visité le 08/01/2017) ; Jason Pinter, *Why Men Don't Read : How Publishing is Alienating Half the Population*, Huffington Post, 10 juin 2010, URL : http://www.huffingtonpost.com/jason-pinter/why-men-dont-read-how-pub_b_549491.html (visité le 19/04/2017).

reurs d'antan mais sur le sol du langage, creuseurs de puits et constructeurs de maisons, les lecteurs sont des voyageurs ; ils circulent sur les terres d'autrui, nomades braconnant à travers les champs qu'ils n'ont pas écrits, ravissant les biens d'Égypte pour en jouir » [3]. Piochant dans le texte ce qui leur parle, laissant de côté ce qui les dérange, les jeunes interrogé·e·s se réapproprient les textes, et les réceptions effectives ne correspondent pas toujours aux réceptions présumées selon les normes de genre.

Dans ce chapitre, on étudiera l'influence du genre sur les lectures de littératures de l'imaginaire par les jeunes hommes et femmes interrogés, tout en l'articulant à d'autres variables comme le niveau d'étude, le milieu socio-professionnel et le capital culturel. On se demandera d'abord quels sont les stéréotypes de genre associés à la lecture de science-fiction et fantasy, et on les confrontera aux lectures effectives des enquêté·e·s, en s'interrogeant sur la façon dont leurs lectures peuvent être marquées par le genre en termes de goûts et de pratiques. Puis on se penchera sur la réception des personnages, féminins et masculins, par les lecteurs et lectrices.

## 11.1 Fantasy pour les filles, SF pour les garçons ?

Plusieurs stéréotypes sont attachés au lectorat de science-fiction, qui serait principalement masculin, jeune, parfois socialement isolé ou inadapté [4]. On peut penser à certaines productions universitaires dénuées d'études empiriques [5] et aux productions culturelles, comme la série télévisée *The Big Bang Theory*, qui met en scène de brillants jeunes physiciens américains, amateurs de science-fiction et de jeux vidéos, mais désemparés face aux relations sociales, notamment face aux femmes. Ceux-ci exemplifient la figure du « geek » [6], ou de l'« otaku » [7].

L'image stéréotypique du public de fantasy est plus nuancée. D'une part la réception de la saga emblématique du *Seigneur des anneaux* s'est faite auprès d'un public majoritairement

3. Michel de Certeau, « Lire : un braconnage », in : *L'invention du quotidien*, t. 1, Paris : Gallimard, 1990, p. 351.

4. Voir Introduction, section consacrée au lectorat de littératures de l'imaginaire.

5. Hougron, *Science-fiction et société*, op. cit.

6. Nous étudierons plus en détails l'emploi de ce terme et l'identification à cette figure par les lecteurs et lectrices dans la partie consacrée aux enjeux de légitimité du genre.

7. Équivalent japonais de « geek », le terme « otaku » désigne de la même manière un individu passionné par un objet, avec une connotation péjorative.

masculin, en tout cas avant son adaptation cinématographique, comme le soulignent Anne Besson [8], Martin Barker et Ernest Mathijs dans leur analyse de la réception du film dans différents pays [9], ou encore Christine Détrez, Patrick Cotelette et Charline Pluvinet : « les enquêtes sur la lecture montrent que le classique de Tolkien est essentiellement une lecture de garçons. Il est frappant de remarquer alors que, contrairement au livre, le film semble quant à lui avoir drainé un public mixte, si l'on en prend du moins comme indice l'importance que lui a consacré la presse destinée aux adolescentes » [10]. De plus, la figure du joueur de jeux vidéo, dont les histoires se situent souvent dans des univers de fantasy, est également majoritairement masculine [11]. D'autre part, la réception de la fantasy est marquée par la vogue récente de la romance paranormale auprès des jeunes filles, suite au succès de la saga romanesque *Twilight* et de son adaptation sur grand écran. En outre, l'étude de l'offre éditoriale contemporaine nous a permis de remarquer que la fantasy était de plus en plus associée à un lectorat féminin dans le discours et les pratiques des éditeurs.

L'opposition entre une science-fiction masculine et une fantasy féminine est ainsi reprise par Marie Kock, rédactrice chez *Livres Hebdo*, en charge des dossiers annuels sur la littérature de l'imaginaire : « Avec ses airs de romans de Far-West transposés dans l'espace, d'anticipation politique ou technologique, de récits apocalyptiques et de guerres nucléaires, la science-fiction s'est forgée une image très masculine : réservée aux garçons, qu'ils soient lecteurs, auteurs ou éditeurs ; avait-on jamais vu des filles jouer aux petites voitures ? Puis l'essor de la fantasy, réputée intrinsèquement plus féminine, parce que plus portée sur l'individu que sur l'espèce, plus sentimentale, a permis l'irruption de toute une communauté de lectrices, auteures et éditrices, qui ont construit le pendant féminin de ce qu'il est désormais convenu d'appeler la littérature de l'imaginaire, un ensemble qui regroupe la science-fiction, la fantasy et parfois le fantastique » [12].

Cependant, les réceptions effectives des lecteurs et lectrices ne correspondent pas toujours, loin s'en faut, aux réceptions présumées, aux stéréotypes de ce qui est socialement perçu comme goût masculin ou féminin. Dans une enquête sur les goûts en matière de lecture

8. Besson, *La fantasy*, op. cit.
9. Martin Barker et Ernest Mathijs, « Researching world audiences : the experience of a complex methodology », in : *Participations* 9.2 (nov. 2012), p. 664–689.
10. Détrez, Cotelette et Pluvinet, « Lectures des filles et des garçons », op. cit., p. 46.
11. Fanny Lignon, *Genre et jeux vidéo*, Toulouse : Presses Universitaires du Midi, 2015.
12. Marie Kock, « SF & Fantasy : une affaire de femmes », in : *Livres Hebdo* 763 (2009), p. 76–81.

d'écoliers canadiens, Marilyn Chapman, Margot Filipenko, Marianne McTavish et Jon Shapiro mettent en avant l'opposition entre les goûts personnels des garçons et leur perception des lectures de garçons en général : « Il semble que la perception par les garçons de ce que les autres garçons aiment lire est basée non pas une généralisation de leurs propres pratiques de lecture, mais sur une représentation socialement construite » [13]. La naturalisation des goûts selon le genre et la prégnance des représentations stéréotypées est si forte qu'elle outrepasse les nuances des goûts individuels quand il s'agit de généraliser des pratiques de lecture à l'ensemble des membres de son sexe.

Mais les caractéristiques, et par extension, les goûts et pratiques, socialement attribués à l'un ou l'autre sexe varient selon les contextes culturels, tout en respectant une « valence différentielle des sexes » [14], telle que l'a décrite Françoise Héritier, valence différentielle qui attribue les éléments socialement valorisés dans une ère culturelle donnée au masculin, tandis que les éléments opposés, socialement dévalorisés, sont attribués au féminin. Selon que le goût pour l'imaginaire dans les pratiques de lecture est valorisé ou non, il peut être attribué aussi bien aux femmes qu'aux hommes dans les représentations. Ainsi, parmi les joueurs de jeu de rôle interrogés par Wenceslas Lizé, « le point de vue selon lequel les filles seraient moins attirées par l'imaginaire et moins aptes à s'investir dans le jeu de rôle est attesté chez de nombreux enquêté·e·s [...] Ainsi, à la faveur d'un syllogisme, l'intelligence et l'imagination peuvent être implicitement perçues comme des attributs masculins » [15]. Au contraire, parmi les lecteurs et lectrices interrogés par Constance Schultheis, qui valorisent le réalisme dans les récits, « certains associent la différences de goûts à une préférence masculine pour le réalisme : [...] « les hommes préfèrent lire des choses intéressantes ou réalistes » [...] »les filles ont tendance à ne pas être réalistes » » [16]. Dans les deux cas, le goût pour l'imaginaire est naturalisé comme un goût masculin (valorisé) ou féminin (dévalorisé) qui serait inné. Au-delà des goûts stéréotypiques et des réceptions présumées, qui transparaissent dans les discours

13. Traduit de Marilyn Chapman et al., « First Graders' Preferences for Narrative and/or Information Books and Perceptions of Other Boys' and Girls' Book Preferences », in : *Canadian Journal of Education* 30.2 (2007), p. 531–553, p. 539.

14. Françoise Héritier, *Masculin/Féminin, La pensée de la différence*, Paris : Odile Jacob, 1996.

15. Wenceslas Lizé, « Imaginaire masculin et identité sexuelle. Le jeu de rôle et ses pratiquants », in : *Sociétés contemporaines* 55 (2004), p. 43–67, p. 53-54.

16. Schultheis, « A Study of the Relationship between Gender and Reading Preferences in Adolescents. », op. cit., p. 23.

médiatiques et éditoriaux, il convient donc de s'interroger sur les goûts et réceptions effectives des lecteurs et lectrices.

Dans son analyse de l'enquête « Pratiques culturelles des Français » de 2008 [17], Olivier Donnat met en évidence quelques éléments concernant le genre du public de science-fiction et fantasy, mais ceux-ci ne permettent pas de conclure de façon probante sur une éventuelle répartition du lectorat selon le sexe en fonction des sous-genres. Dans le chapitre consacré aux pratiques cinématographiques, il relève une opposition de goûts en fonction du genre : « La première opposition qui se dessine à l'échelle de la population française met aux prises les amateurs de films d'action, d'horreur ou de science-fiction qui le plus souvent rejettent les films d'amour et les comédies dramatiques et les personnes dont les goûts sont à l'exact opposé. Les premiers sont en général des hommes plutôt jeunes tandis que l'attitude opposée est celle de femmes adultes, souvent âgées, ce qui indique que la logique de cet affrontement renvoie plus à des questions d'âge et de sexe que de niveau de diplôme. » [18]. De manière similaire, il souligne que les titres appréciés par les hommes et les femmes s'opposent de manière symétrique, notamment dans les cas de *Star Wars*, *Matrix* ou *Le Seigneur des anneaux*, largement appréciés par les hommes et plus ou moins rejetés par les femmes, à l'opposé des titres plus romantiques, comme *Titanic* ou *Brokeback Mountain*.

Si une légère opposition semble se dessiner dans le cas des films entre goût pour la science-fiction des jeunes hommes, et rejet de celle-ci par les femmes adultes, celle-ci ne nous dit rien, d'une part, des goûts selon le genre de l'ensemble du lectorat jeune étudié ici, ni d'autre part sur les goûts en matière de romans de littératures de l'imaginaire, que l'enquête Pratiques culturelles des Français peine à saisir avec un niveau de détail suffisant à une analyse du lectorat par sous-genres, dans la mesure où science-fiction, fantastique, heroic-fantasy et horreur sont regroupés au sein de la même modalité de variable dans le questionnaire. Dans le chapitre consacré à la lecture de presse et de livres, Olivier Donnat note toutefois que « Les romans de science-fiction et de fantastique, qui semblent plutôt en progression (Note : il est impossible d'être affirmatif sur ce point car cette catégorie a été enrichie en 2008 des sous-genres fantasy et horreur), font doublement figure d'exception dans ce paysage dans la mesure où c'est le seul genre littéraire à attirer les plus jeunes (six lecteurs de romans de

17. Donnat, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, op. cit.
18. Ibid., p. 109.

15-19 ans sur dix déclarent lire le plus souvent des livres relevant de cette catégorie) et à être lus presque autant par les hommes que les femmes »[19]. En effet, la lecture de roman est une activité majoritairement féminine : les lectrices sont trois fois plus nombreuses que les lecteurs à préférer la catégorie « romans autres que policiers » quel que soit leur âge ou leur milieu social, toujours selon l'enquête Pratiques culturelles des Français de 2008. Si les hommes sont aussi nombreux que les femmes à lire des romans de littératures de l'imaginaire, on peut donc parler d'un genre mixte, et relativement plus masculin que d'autres, majoritairement féminins.

En l'absence de données quantitatives représentatives et suffisamment précises, il demeure cependant impossible de tirer des conclusions sur la répartition effective du lectorat au sein des littératures de l'imaginaire selon le genre des lecteurs et lectrices. Cette enquête qualitative se basant sur un échantillon restreint ne le permet évidemment pas. Pourtant, il est possible de formuler quelques remarques sur les goûts des lecteurs et lectrices interrogés, tout en gardant à l'esprit que celles-ci ne sont pas quantitativement conclusives en raison du caractère statistiquement non-significatif de l'échantillon d'enquête. Elles proposent simplement des pistes, invitant à une étude quantitative plus développée et plus précise du lectorat de science-fiction, qui pourrait faire l'objet d'une enquête à part entière.

Parmi les jeunes interrogé·e·s, rares sont les lecteurs et lectrices véritablement exclusifs de l'un ou l'autre pan des littératures de l'imaginaire. Certains et certaines expriment une préférence nette pour la science-fiction au sens strict, comme Laurent, Sarah, Cécile, Perrine, Gauthier et Dylan ou pour la fantasy, comme Anaïs, Marie-Claire ou Marlène. Pour d'autres, les pratiques de lecture sont marquées de fait par des lectures plus nombreuses en science-fiction (Mathilde) ou en fantasy (Eduardo, Benjamin, Cindy et Delphine), sans pour autant rejeter l'autre catégorie de romans. Mais la grande majorités des jeunes interrogé·e·s apprécie autant la science-fiction que la fantasy, et consomme indifféremment les deux genres, parfois sans même opérer de nette différence conceptuelle entre les deux[20].

C'est l'occasion de souligner également la difficulté, évoquée dans la première partie de ce travail, à tracer une frontière claire entre science-fiction et fantasy[21], dans un contexte

19. Ibid., p. 157.
20. Voir Partie I, chapitre 4 consacré à la réception des catégories éditoriales par les lecteurs et lectrices.
21. Besson, « Science-fiction et fantasy : frontières disputées », op. cit.

de segmentation et d'hybridation de la catégorie des littératures de l'imaginaire. Certains titres, certains sous-genres étant difficiles à ranger de l'un ou l'autre côté, même pour des universitaires spécialistes du sujet, il n'est pas étonnant que cette distinction ne soit pas non plus pertinente pour une partie des lecteurs et lectrices. Ces difficultés de classification des titres rendent encore plus compliquée une potentielle analyse quantitative du lectorat selon le genre (sous-genre littéraire et genre des lecteurs et lectrices). Les précédentes études sociologiques sur le genre [22] ne permettent pas non plus de répondre à cette question, puisqu'elles se concentrent sur la science-fiction au sens strict uniquement. C'est pourquoi la suite du chapitre sera consacrée aux modalités genrées de la réception des littératures de l'imaginaire dans leur ensemble plutôt qu'à une vaine tentative de classification du lectorat selon le sexe.

## 11.2 La science et la romance

Même si la répartition du lectorat entre science-fiction et fantasy selon le sexe n'est pas claire, on peut se demander pourquoi les stéréotypes associent la science-fiction à un lectorat masculin d'une part, et la fantasy à un lectorat féminin d'autre part. Comme nous l'avons mis en évidence dans notre étude de l'offre éditoriale de littératures de l'imaginaire, la fantasy occupe une part croissante des rayonnages estampillés « imaginaire » depuis une quinzaine d'années, et cette croissance va de pair, selon les éditeurs, avec une féminisation du lectorat du genre. Jérôme Vincent, des éditions ActuSF, déclare ainsi : « Ce public achète en masse les romans qui sont vendus à côté des nôtres. Il vient dans le même rayon : c'est un réservoir potentiel. Il nous faut amener ce lectorat, essentiellement féminin et aventurier, à la science-fiction ou au fantastique, et le fidéliser » [23]. En effet, face à cette perception de l'évolution du lectorat, le marketing genré à destination du public féminin se développe, avec une multiplication de collections de fantasy ou de fantastique visant les jeunes femmes et un design qui adopte les codes esthétiques associés à la féminité (couleurs pastels, illustrations féériques ou romantiques). Ces nouvelles collections plus « féminines » s'opposent visuellement aux collections traditionnelles de science-fiction, qui présentent une esthétique plus associée au masculin : couleurs froides, métalliques, illustrations qui mettent en avant

22. Torres, *La science-fiction française*, op. cit. ; Rocquet, « Un regard sociologique sur la science-fiction et ses amateurs », op. cit.

23. Taillandier, « Littératures de l'imaginaire : épreuves en rayon », op. cit.

la technologie (vaisseaux spatiaux et autres engins futuristes) ou l'action (scènes de combat, « méchants » extra-terrestres), ou représentations des femmes flattant le regard masculin hétérosexuel (plantureuses demoiselles en détresse dénudées). Ces oppositions esthétiques, associées au masculin et au féminin, entre science-fiction et fantasy, sont soulignées par certaines lectrices, comme Sarah, quand je l'interroge sur ses activités artistiques et sa pratique du dessin :

> « Et très souvent c'est quand même fantasy machin, et pas franchement SF. [...] Alors en fait tout ce qui est technologie machin, on va dire que j'ai un style un poil trop rond et tout, donc, comme j'imagine des fois une technologie qui est en poil plus, linéaire, droite, tout ça, et j'ai, je me sens moins à l'aise avec ce style de trucs... [...] à chaque fois, ça va plus tourner autour du médiéval fantastique ou des trucs comme ça, et pas franchement... j'ai un autre gros bouquin là bas, [...] je sais pas si tu vois qui c'est, le dessinateur qui est à l'origine des designs d'*Alien* et des trucs comme ça, donc là on est à fond dans le côté technologique, avec des... avec des circuits imprimés, des cables, des machins, des vaisseaux et tout, donc lui il avait vraiment cet imaginaire là, et moi non, c'est pas du tout le mien. Je sais pas faire les vaisseaux, non... » Sarah, 29 ans, sans emploi, licence arts du spectacle et cinéma, père serrurier, mère cadre commerciale.

Les propos de Sarah mettent en évidence une opposition entre esthétique science-fictionnelle « linéaire, droite », axée sur la technologie, et l'esthétique plus « ronde » de la fantasy dans laquelle elle est plus à l'aise. Si l'investissement artistique d'un type d'esthétique et non de l'autre est associé par cette lectrice à un goût, à une aptitude personnelle, sans interroger son caractère genré, il est difficile de ne pas faire le lien entre les esthétiques qu'elle décrit et des caractéristiques socialement associées au masculin (lignes droites) ou au féminin (rondeur, courbes). On peut analyser de manière similaire les réflexions de Marie-Claire, qui compare l'esthétique *steampunk* à celle de la science-fiction : ici encore, ce sont des éléments traditionnellement associés à la féminité (chaleur, élégance, importance accordée à l'apparence) ou à la masculinité (caractère utilitaire, fonctionnel) qui lui permettent de distinguer les deux esthétiques.

> « Ce que j'aime bien dans le steampunk, c'est oui, on fait avancer la technologie, comme ça a pû être dans la science fiction classique, de manière futuriste, mais en conservant l'esthétique. Le laiton, le cuivre. Qui sont, une esthétique un petit peu désuète pour certains, mais qui pour ma part me parle plus que sabre laser, rayons plasma et autres armures. [...] Oui voilà un peu plus chaude, et puis qui se veut moins... euh... qui se veut moins tournée vers l'efficacité. Je pense les *space*, les *space opera*, là j'en ai pas tellement en tête, ce qui me vient surtout en tête ça

> va être surtout les jeux vidéos où on voit en général un, c'est une esthétique très fonctionnelle, très lissée, qui se veut principalement utilitaire, alors que là, ben on a par exemple, on va avoir une esthétique qui va se tourner plus vers, il faut être utile mais il faut maintenir le bon goût et l'élégance. Y en a qui diront que c'est du temps et de la matière inutile, moi je trouve que c'est ce qui fait un bel emballage. » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

Les remarques de Sarah et Marie-Claire, mettent en évidence la présence au sein de chacun de ces sous-genres d'éléments socialement associés traditionnellement au masculin et au féminin, comme l'omniprésence des sciences et techniques, de l'action, socialement associées au masculin dans la science-fiction, et la romance, plutôt socialement associée au féminin dans la fantasy. Il serait cependant trop simpliste de réduire la science-fiction aux batailles spatiales et la fantasy à la romance paranormale : en effet, on trouve autant de scènes d'action et de bataille en fantasy qu'en science-fiction, notamment dans l'*heroic fantasy*, et la science-fiction n'est pas exempte d'histoires sentimentales, qui peuvent même constituer le moteur du récit. En revanche, ces aspects (science et technologie, action, romance) sont bel et bien connotés masculins et féminin dans la société française contemporaine. Il est donc intéressant de s'interroger sur leur réception, dans l'ensemble des littératures de l'imaginaire, par les lecteurs et lectrices, qui peut varier selon le genre mais aussi selon le parcours de chacun·e et selon le capital culturel.

### 11.2.1 Action et violence au prisme du genre

Comme nous l'avons vu précédemment [24], la plupart des lecteurs et lectrices interrogés apprécient le suspense et l'intrigue au cours de leur lecture. Cependant, les garçons sont plus nombreux à mettre en évidence le rôle que jouent les scènes d'action, de combat ou de bataille dans leur appréciation du récit, adhérant ainsi au « modèle classique des préférences masculines » [25], tout comme les adolescent·e·s spectateurs du *Seigneur des anneaux* interrogés par Christine Détrez, Patrick Cotelette et Charline Pluvinet, ou encore les joueurs de jeu de rôle étudiés par Wenceslas Lizé : « le choix tacite des situations simulées privilégie le goût pour l'action, sous sa forme pure ou associée à la ruse, au savoir ou à la technique. Au cœur de ce registre, l'expression de la virilité trouve sans doute sa réalisation paroxystique dans

24. Partie II, chapitre 5, section 1.
25. Détrez, Cotelette et Pluvinet, « Lectures des filles et des garçons », op. cit., p. 58.

la simulation des combats, événements incontournables des parties de jeu de rôles » [26]. Cet intérêt pour l'action, moteur de l'évasion, est souvent mis en lien avec des jeux et rêveries enfantines, dans lesquelles la lecture permet de se replonger, mais aussi naturalisé en tant que goût de « garçon ».

> « J'ai toujours le petit garçon de onze ans qui vit à l'intérieur de moi, qui a toujours vécu, enfin, envie de vivre avec une épée, sur un cheval avec une cotte de mailles, et une arbalète sur le côté, et effectivement y'a ce moment où on s'échappe pendant quelques minutes » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

> « C'est juste que ben quand t'es ados t'as envie de lire des trucs où y'a des coups de feu et des pistolets laser uniquement, et tu trouves ça cool » Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

Dans le cas de la lecture de mangas, « Aucun garçon ne rejette les mangas d'action. Mais à ce socle commun, certains lecteurs masculins ajoutent une autre caractéristique : l'attention portée à la dimension psychologique ou stratégique des affrontements entre personnages, et non plus seulement à l'engagement physique des combats » [27]. De manière similaire, une partie des jeunes hommes interrogés, notamment quand ils sont issus de classes moyennes et supérieures, affiche un intérêt particulier pour la stratégie et les affrontements psychologiques. On rejoint ainsi les observations de Wenceslas Lizé à propos des joueurs de jeu de rôle : « aux systèmes de relations reposant sur les valeurs de virilité traditionnelles, caractéristiques des formes de sociabilité juvéniles populaires ou des pratiques sportives, ils opposent un principe de classement essentiellement fondé sur des dispositions mentales et sur la mobilisation de ressources culturelles (...) stratagèmes et subterfuges, gestion de l'information, conspirations, jeux d'influence, manipulations, autant de moyens stratégiques de parvenir à ses fins qui s'inscrivent dans un mode de domination non plus fondé sur la force physique ou ses dérivés mais sur des ressources intellectuelles » [28]. Ce modèle de domination, intellectuelle plutôt que physique, correspond à la « masculinité complice » décrite par Raewyn Connel : « Le nombre d'hommes qui se conforment rigoureusement au modèle hégémonique dans son ensemble est sans doute assez limité. Pourtant la majorité des hommes bénéficient de cette hégémonie, en

26. Lizé, « Imaginaire masculin et identité sexuelle. Le jeu de rôle et ses pratiquants », op. cit., p. 56.
27. Détrez, « Des shonens pour les garçons, des shojos pour les filles ? », op. cit., p. 172-173.
28. Lizé, « Imaginaire masculin et identité sexuelle. Le jeu de rôle et ses pratiquants », op. cit., p. 57.

tant qu'ils bénéficient des dividendes du patriarcat, c'est à dire les avantages que le groupe des hommes dans son ensemble tire de la subordination des femmes [...] On peut considérer que les masculinités dont la construction permet la perception de dividendes patriarcaux, tout en évitant les tensions et les risques qu'implique le fait le tenir la ligne de front du patriarcat, se trouvent dans un tel rapport de complicité »[29]. Quant aux jeunes femmes interrogées, elles apprécient également les jeux d'esprit et la stratégie, mais elles évoquent moins les batailles et les combats comme éléments déterminants.

Comme nous l'avons analysé précédemment[30], le rapport à la violence décrite dans les histoires varie également selon le genre des lecteurs et lectrices : les jeunes filles, comme Aurélie ou Delphine, sont plus nombreuses à déclarer être parfois choquées ou gênées au cours de leur lecture par la violence de certaines scènes (en particulier les descriptions graphiques et/ou sanglantes de tortures ou de viol)[31], même si la « violence gratuite » gêne également certains lecteurs comme Rémy, notamment quand elle n'est pas nécessaire à l'histoire.

> « Ben choquée dans les *Game of Thrones*, les, les... les morts sont très violentes quand même. Et y'a beaucoup beaucoup de personnages qui meurent. C'est violent, c'est sanglant... donc après... oui y'a peut-être trop de... oui la scène où... ils se font tuer au mariage, où c'est quand même assez, alors je dirais pas choquant mais... euh... ça ébranle un petit peu quand même. » Aurélie, 24 ans, assistante sociale, DUT carrière sociales, DEASS, père réparateur informatique et musique amplifiée à son compte, mère secrétaire d'un cabinet de comptables.

Certains garçons, au contraire, comme Thibault, Igor ou Thierry, apprécient les récits violents, noirs, et précisent qu'il en faut beaucoup pour les choquer. Cette attitude peut se comprendre comme une posture d'affirmation de leur masculinité par ces lecteurs, la sensibilité étant socialement associée à la féminité, mais aussi un effet de l'habitude liée à d'autres pratiques culturelles étiquettées comme masculines (visionnage de films d'action violents ou de films d'horreur), la violence étant alors plus facilement perçue comme une composante de l'action. Comme chez les adolescents lecteurs de mangas, s'exerce probablement aussi un effet de l'âge : « Si pour les plus jeunes, ce sont les combats et l'action qui sont mis en avant,

29. Raewyn Connell et al., *Masculinités : Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris : Editions Amsterdam, 2014, p. 77.
30. Voir Partie II, chapitre 6.
31. Voir également partie II chapitre 6, section 2.

certains lycéens plus âgés se distinguent par un goût affiché pour des mangas décrits comme violents, relevant plutôt de la catégorie seinen (pour adultes) » [32].

### 11.2.2 La science, un truc de garçons ?

Sciences expérimentales, théories scientifiques et technologies sont autant de domaines socialement associés au masculin dans notre société, où les filières scientifiques de l'enseignement supérieur accueillent une majorité de jeunes hommes, et où les métiers scientifiques et technologiques sont majoritairement exercés par des hommes [33]. Parmi les lecteurs et lectrices que j'ai interrogés, la moitié des jeunes hommes ont en effet suivi des études scientifiques (informatique, mathématiques, physique, sciences naturelles...) contre seulement un tiers des jeunes femmes, et la plupart d'entre eux déclarent s'intéresser à la science. Pour la plupart, cet intérêt pour la science remonte à l'enfance :

> « Parce que ben la science j'aime ça depuis hyper longtemps, rien qu'au collège, en cinquième, je fais, hum j'ai envie de faire astrophysicien. » Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

> « J'étais passionné par la science quand j'étais en, au collège, euh, lycée aussi. [...] J'aime bien comprendre, avoir des sources, regarder des documentaires, pas très souvent, mais quand je tombe sur un documentaire intéressant, je le regarde, en général. Même *C'est pas Sorcier*, qui est une excellente émission. » Sébastien, 26 ans, chargé de communication, BTS informatique, maîtrise communication et évènementiel, père ingénieur en informatique, mère assistante de direction.

> « Nan ben nan... je suis curieux de nature. Je me suis intéressé plus spécifiquement à l'informatique, quand j'étais petit j'étais vraiment intéressé par tout ce qui était du domaine scientifique. Et du coup ça me... fin je, je continue à avoir un intérêt pour les découvertes qui sont faites dans d'autres domaines que le mien

32. Détrez, « Des shonens pour les garçons, des shojos pour les filles ? », op. cit., p. 169.

33. *Filles et garçons sur le chemin de l'égalité. De l'école à l'enseignement supérieur*, Ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche - Direction de l'évaluation, de la prospective et de la performance, 2015, URL : `http://www.enseignementsup-recherche.gouv.fr/pid26420/filles-et-garcons-sur-le-chemin-de-l-egalite-de-l-ecole-a-l-enseignement-superieur.html` ; Christian Baudelot et Roger Establet, *Allez les filles ! Une révolution silencieuse*, Paris : Points, 2006 ; Clotilde Lemarchant, « La mixité inachevée : Garçons et filles minoritaires dans les filières techniques », in : *Travail, genre et sociétés* N° 18.2 (2007), p. 47–64 ; Michèle Ferrand, Françoise Imbert et Catherine Marry, « Femmes et sciences une équation improbable ? L'exemple des normaliennes scientifiques et des polytechniciennes », in : *Formation Emploi* 55.1 (1996), p. 3–18 ; Anne E. Preston, « Why Have All the Women Gone ? A Study of Exit of Women from the Science and Engineering Professions », in : *The American Economic Review* 84.5 (1994), p. 1446–1462 ; Sue V. Rosser et Mark Zachary Taylor, « Why Are We Still Worried about Women in Science ? », in : *Academe* 95.3 (2009), p. 6–10.

quoi. » Romain, 21 ans, étudiant en master d'informatique, licence d'informatique fondamentale, père réalisateur et scénariste, mère ingénieure.

Le rapport des filles interrogées à la science est plus ambigu : quand elle déclarent s'y intéresser, il relève moins du registre de la vocation. Si elles s'intéressent aux sciences, c'est à un certain type de sciences, la biologie par exemple (citée par Perrine et Anne), ou certains thèmes de physique, perçus comme moins arides, et non aux domaines les plus masculins des sciences, comme les mathématiques ou l'informatique fondamentale qu'elles rejettent. Pour certaines d'entre elles, comme Nadia ou Perrine, la science est un objet d'admiration, d'émerveillement, qui ne s'est pas concrétisé par des études dans ce domaine. Elles se défendent donc d'une quelconque expertise sur le sujet :

> « J'aime bien... la... les neurosciences, j'en ai fait un peu quand j'étais en master aussi, donc c'est un truc qui m'intéresse aussi, la physique, mais bon j'ai pas un niveau extraordinaire, ça reste très fragmentaire, et bien sûr l'astronomie, l'astrophysique, mais bon de manière extrêmement profane, j'y connais rien, mais ça m'intéresse, donc de temps en temps je lis des trucs mais c'est des trucs ultra-vulgarisés... » Perrine, 31 ans, formatrice en savoirs généraux, master de sociologie politique, père chercheur en physique, mère employée.

> « Oui, même si je ne la comprends pas forcément, parce que je suis juste pas douée avec ce genre de trucs, j'étais vraiment pourrie en maths, physique, tout ça, ça m'intéresse à fond, surtout l'astrologie, les planètes, les trucs comme ça, des fois je me prends à lire un petit peu des trucs de physique. » Jessie, 25 ans, manager équipe service après-vente internet, L2 chinois, apprentissage bijouterie, père hypnothérapeute et pilote de rallye, mère secrétaire.

On rejoint ici les observations effectuées par Christine Détrez et Claire Piluso à propos des dispositifs de vulgarisation scientifique et de leur impact différencié sur filles et garçons : « Chez les filles, le passage entre aimer la science comme loisir et aimer la science à l'école est moins évident que pour les garçons du même milieu. Dans la plupart des cas, le passage correspond à une forme de stratégie scolaire, obligeant à une certaine bonne volonté culturelle » [34]. En effet, dans notre enquête, parmi les filles interrogées qui aiment lire de la science-fiction et s'intéressent aux découvertes scientifiques, le choix d'études scientifiques est le fait de profils particuliers : bonnes élèves encouragées à « aller en S » par leurs parents

34. Christine Détrez et Claire Piluso, « La culture scientifique, une culture au masculin ? », in : *Questions de genre, questions de culture*, sous la dir. de Sylvie Octobre, Questions de culture, Paris : La Documentation Française, 2014, p. 42.

et leurs enseignants (Laura, Marina), ou présence de modèles scientifiques féminins dans la famille (mère pharmacienne pour Céline, mère médecin pour Mathilde).

Comme le souligne Clémence Perronnet, « La littérature sociologique fournit des pistes explicatives pertinentes pour comprendre comment la force des représentations et des stéréotypes conduit les filles à incorporer très tôt l'idée que les sciences ne sont pas faites pour elles. [...] Même les filles qui déclarent aimer les sciences et avoir beaucoup de pratiques scientifiques font ce constat. La science a beau les intéresser elles, ce n'est pas un sujet qui passionnent les autres filles, ni même une aspiration souhaitable, tant elle entre en conflit avec une compréhension de la féminité attachée au soin de soi » [35]. Ces difficultés à se projeter en tant que femme scientifique s'observent chez les lectrices à travers un certain manque de légitimité des filles scientifiques ; ainsi, même Céline, docteure en pharmacie, qui possède donc le plus haut niveau d'expertise scientifique parmi les jeunes femmes interrogées, met ses connaissances scientifiques à distance, revendiquant son côté littéraire : « Je suis pas une vraie scientifique. Je suis plus une littéraire qu'une scientifique en fait », et le caractère utile, humain de son métier : « Je suis pharmacien, donc moi ce que j'aime c'est soigner. Donc prendre les choses pour comprendre comment les faire marcher mieux, c'est ça qui m'intéresse ». L'intérêt sans réserve pour la science est donc majoritairement le fait des jeunes hommes interrogés.

> « En fait la science... je suis pas scientifique et j'ai jamais... enfin j'aime bien la science justement dans les fictions. Après la science, science je m'intéresse pas... j'aime bien l'astronomie, par exemple, tout ce qui est rapport à la conquête spatiale des choses comme ça, ça ça me passionne vachement, par contre la science genre les maths... (fait la moue) non. Pas du tout. (...) Ouais plutôt la biologie, et voilà, l'espace surtout, ça c'est super, ça c'est hyper intéressant. » Anne, 23 ans, webmaster et community manager, licence information communication et formation webmaster, père ingénieur et directeur d'école d'informatique, mère conseillère Pôle emploi.

Pourtant, comme le précise Anne, même quand on n'est pas scientifique, qu'on ne s'intéresse pas à la science en tant que telle, il est possible d'apprécier les éléments scientifiques mis en avant dans les récits, qui sont souvent les aspects les moins théoriques de la science, les plus propices à l'évasion (conquête spatiale, découverte de nouveaux mondes) ou à la réflexion (avenir de l'humanité face à la technologique, bioéthique). Cette distinction, au sein de la

35. Clémence Perronnet, « "Les sciences, c'est (pas) pour moi" : genre, culture scientifique et construction de représentations différenciés des sciences chez les enfants de milieux populaires », in : *Transverse*, Éducation/Culture (Genre et Culture, coord. par Didier Chavrier 2017).

fiction, entre science « réelle » et science divertissante était déjà soulignée par Sandra Rocquet dans sa thèse : « À la question "vous intéressez-vous à la science ?" une majorité d'interviewés (scientifiques de formation ou pas) ont répondu par l'affirmative. Mais quelques uns, et le plus souvent des femmes, ne s'intéressent pas à la science "réelle". Elles voient d'abord dans la science-fiction une continuation des contes de fées qu'elles lisaient dans l'enfance. Elles ne parlent pourtant pas de la fantasy, mais bien de la science-fiction » [36].

De manière globale, on peut donc dire que l'intérêt pour la science dans les récits est équitablement partagé entre hommes et femmes parmi les jeunes interrogé·e·s, mais qu'il ne s'agit pas toujours de la même science. Théories et explications scientifiques vont retenir l'attention des lecteurs et lectrices les plus experts sur le sujet [37] (ceux qui ont fait des études en science théorique, majoritairement des garçons), tandis que les aspects divertissants de la science (évasion, émerveillement), ou ses enjeux sociaux (réflexion) vont intéresser plus largement lecteurs et lectrices indifféremment de leur genre.

### 11.2.3 Intérêt pour les relations sentimentales

#### Goût pour la romance

La sentimentalité, l'attention à la romance est une caractéristique socialement associée à la féminité. Les femmes sont plus nombreuses que les hommes à lire des histoires à l'eau de rose [38]. Parmi les lectrices interrogées, la majorité d'entre elles disent en effet prêter attention aux relations sentimentales entre les personnages dans les romans qu'elles lisent, et plus de la moitié d'entre elles déclarent apprécier les histoires d'amour dans les récits de littératures de l'imaginaire et/ou aimer lire des récits sentimentaux en règle générale. Ce goût pour la romance, quand il est présent, est souvent présenté et naturalisé comme un « goût de fille ». Déclarer aimer les histoires d'amour est donc une façon pour ces lectrices d'affirmer leur identité féminine, en particulier pour les jeunes femmes issues de milieu populaire.

> « Bon, je suis une fille, et le romantisme c'est le propre des filles, mais j'aime bien quand y'a une petite touche d'histoire d'amour, d'ailleurs j'aime moins en général

36. Rocquet, « Un regard sociologique sur la science-fiction et ses amateurs », op. cit., p. 181.
37. Voir Partie III, chapitre 10, section sur l'expertise scientifique.
38. Donnat, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, op. cit. ; Janice A Radway, *Reading the Romance, Women, Patriarchy, and Popular Literature*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1984.

> les livres ou les films qui n'en traitent pas » Sarah, 29 ans, sans emploi, licence arts du spectacle et cinéma, père serrurier, mère cadre commerciale.
>
> « Hum, oui, parce que je suis une indécrottable romantique, et qu'un petit peu de romance de temps en temps me fait toujours du bien au cœur… » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.
>
> « J'aime bien quand y'a des belles histoires d'amour. Euh… ça c'est le côté fille, hein, quand y'a une belle histoire d'amour, avec un… un homme, qui protège, moi je trouve ça… je trouve ça trop mignon quoi » Cindy, 30 ans, assistante vétérinaire, école d'assistante vétérinaire, père routier, mère aide-comptable.
>
> « Oui quand même. Oui parce qu'on s'attache aux personnages donc on fait quand même attention. Après un livre où y'aurait pas du tout, du tout de relation sentimentale dedans, ça manquerait.» Aurélie, 24 ans, assistante sociale, DUT carrière sociales, DEASS, père réparateur informatique et musique amplifiée à son compte, mère secrétaire d'un cabinet de comptables.

Les jeunes femmes interrogées présentent un rapport variable aux poncifs romantiques. Une partie d'entre elles, en majorité issues de familles de classes populaires, apprécient les histoires d'amour même quand elles présentent des caractéristiques attendues et stéréotypées. Ces observations illustrent la force des normes de féminité au sein des classes populaires. Mais l'origine sociale ne suffit pas à rendre compte de la complexité des socialisations, comme l'illustre l'exemple de Nadia : issus d'une famille de classe populaire, elle a effectué des études supérieures (agrégation de géographie) et possède un niveau de capital culturel élevé. Parallèlement aux lectures analytiques fines dont elle fait preuve par ailleurs, elle présente une forte implication émotionnelle dans les histoires d'amour qu'elle lit, avec une part d'identification importante et une tendance à s'imaginer ce qu'elle ferait à la place des personnages, ou comment les choses auraient pu se passer différemment. Sa réception de la romance s'oppose ainsi à l'attitude des jeunes femmes de classe supérieure à fort capital culturel, qui adoptent la posture des jeunes hommes, rejetant les lieux communs romantiques et les récits trop simplistes.

> « J'aurais préféré, qu'il ait un vrai enfant, avec la fille, ça aurait été trop bien quoi. J'aurais été trop contente de la fin quoi. […] Alors qu'au début de la série, tu peux te dire mais bien sûr qu'elle va sortir avec Peter, ils sont tous les deux jeunes, ils ont le même âge, ils ont des vies tourmentées, ils sont liés par le sort… mais ça met super longtemps avant d'arriver, donc c'est frustrant ! » (*Le Papillon des étoiles/Fringe*) Nadia, 23 ans, étudiante en master de géographie, agrégée de géographie, père sans emploi, mère hôtesse d'accueil.

> « Y en un nouveau, c'est un livre aussi, *Divergente*. Qui est aussi basé sur un livre, j'ai pas lu non plus le livre mais le film vient de sortir, roh c'est niais. Pour le coup c'est toujours sur le même modèle, c'est le modèle *Twilight*, *Hunger Games*, *Divergente*, qui... moi qui me passionne pas. » Céline, 29 ans, pharmacienne, doctorat de pharmacie, père médecin, mère pharmacienne.

### Rejet de la romance

En effet, les situations romantiques, surtout quand elles sont stéréotypées, sont largement rejetées par les garçons. Une très faible minorité d'entre eux déclare de l'intérêt pour la romance, les autres n'y prêtent pas attention au cours de leur lecture. Ces observations rejoignent celles de Christine Détrez sur les jeunes lecteurs et lectrices de manga : « apprendre son genre, quand on est un garçon, passe par le fait d'adhérer aux principes de la masculinité, incarnés ici par la violence, mais également par le fait de se démarquer des pratiques de l'autre sexe. [...] Si un garçon se doit de lire des mangas de garçons, surtout, il se doit de dédaigner les mangas pour filles » [39]. La population étudiée ici étant plus âgée, et l'identité genrée des jeunes adultes potentiellement plus affirmée, le rejet de la romance est moins virulent qu'il peut l'être chez les adolescents, plus proche de l'indifférence. L'affichage de cette indifférence au cours de l'entretien souligne néanmoins l'importance que conservent les représentations genrées des goûts à l'âge adulte, et la difficulté pour les jeunes hommes à déclarer adopter des pratiques perçues comme féminines. Ainsi si quelques lecteurs déclarent en effet porter attention aux histoires sentimentales dans les romans qu'ils lisent, la plupart d'entre eux justifient cette attention par l'intérêt que l'histoire d'amour apporte au roman, à l'intrigue en règle générale, tout comme les adolescents qui « avouent » lire des shojos (malgré la différence d'âge), tout en « [inscrivant] cette lecture dans un rapport distancié au contenu » [40].

> « Là par exemple, dans *Le Furet*, euh y'a une relation amoureuse, très particulière, pour l'instant elle apporte pas grand-chose, mais elle va apporter quelque chose dans l'intrigue plus tard. Voilà, je sens que ça arriver » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

> «C'est-à-dire que si c'est justifié et que dans le bouquin, ça a un sens, c'est – si tu me balances, « non il va se marier avec elle ! », juste parce que, toi dans ta tête, un homme et une femme qui font une aventure ensemble sont obligés de se

39. Détrez, « Des shonens pour les garçons, des shojos pour les filles ? », op. cit., p. 170.
40. Ibid., p. 171.

> marier à la fin, non, là me pose un problème, parce que... Ou si tu fais coucher ton héros avec toutes les gonzesses à gros nibards qu'y croisent, ça va aussi me poser un problème, parce que... Voilà. » Julien, 25 ans, assistant d'éducation et pigiste, classe préparatoire scientifique, master d'histoire, master métiers du livre, père ouvrier, mère en recherche d'emploi.
>
> « Je vais te donner deux exemples, le premier c'est *Star Wars*, c'est le films, et tu prends Anakin, il devient Dark Vador par amour, et c'est vraiment, c'est à cause de ça concrètement. Je vais te donner un autre exemple, c'est chez Marvel, c'est un méchant qui s'appelle Kingpin, Le Caid en français, et ce mec là, il devient un méchant, euh un méchant, par amour aussi. » Luc, 20 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père capitaine de gendarmerie, mère comptable et femme au foyer.
>
> « Bah je trouve ça intéressant parce que, si c'est un élément d'intrigue, si ça peut amener le personnage à se surpasser. » Marlène, 23 ans, étudiante en préparation à l'agrégation de grammaire, master de lettres classiques, père kinésithérapeute, mère cadre infirmière supérieure en maison de retraite.

De la même manière, les lectrices qui prêtent attention aux relations sentimentales dans les romans sans déclarer d'intérêt particulier pour les récits sentimentaux en général expliquent cette attention par le rôle joué par la romance dans l'histoire : quand celle-ci est un moteur de l'intrigue, un élément du scénario, elle devient intéressante pour ces lectrices non amatrices de romance par ailleurs. Cette position, qui est le plus souvent le fait de lectrices issues de milieux favorisés (comme Céline ou Perrine), peut être analysée comme une stratégie de distinction : ces lectrices adoptent en effet les goûts et le mode de lecture des garçons, socialement plus valorisés. Dans un article récapitulant les études antérieures sur les préférences lectorales des enfants selon le genre, Sylvia-Lee Tibbetts explique la tendance des filles à lire des livres « pour garçons » par une volonté d'éviter l'identification au sexe féminin socialement inférieur [41].

Mais il faut préciser, comme le fait Christine Détrez, qu'« afficher ces « goûts de filles » est stigmatisant [surtout] pour des filles de milieux favorisés » [42]. « Disposant de capitaux sociaux et scolaires, ces jeunes filles n'entendent pas les amoindrir par l'adoption d'une identité dont elles perçoivent la valence différentielle, pour reprendre les termes de Françoise Héritier. [...] pour ces jeunes filles, il n'est pas « déclarable » d'avoir des goûts « de fille » » [43]. Ainsi, tout comme les adolescentes de milieu favorisé qui ne déclarent que du bout des lèvres leurs

41. Sylvia-Lee Tibbetts, « Sex Differences in Children's Reading Preferences », in : *The Reading Teacher* 28.3 (1974), p. 279–281.
42. Détrez, « Des shonens pour les garçons, des shojos pour les filles ? », op. cit., p. 178.
43. Détrez, Cotelette et Pluvinet, « Lectures des filles et des garçons », op. cit., p. 57.

lectures de shojos, les lectrices de littératures de l'imaginaire de milieu favorisé, de même que les garçons, mettent en avant de bonnes raisons, presque des « excuses » de s'intéresser aux histoires sentimentales, tout en marquant leur prise de distance avec celles-ci (rôle joué par la romance dans l'histoire souligné, non-déclaration d'une lecture empathique de ces éléments de récit).

Parallèlement, qu'ils prêtent ou non attention aux relations sentimentales dans les romans, les garçons dénoncent les clichés romantiques qu'ils rencontrent dans leurs lectures, ou même ceux qu'ils imaginent être présents dans des romans qu'ils n'ont pas lu, et n'ont pas l'intention de lire, comme les titres de romance sentimentale, ou de bit-litt [44], qui sont souvent perçus comme stéréotypés par les lecteurs interrogés.

> « C'est toujours un peu cliché quoi, c'est obligatoire que si y'a un homme et une femme, je sais quand je commence à lire un livre, je vois un homme c'est le héros, et la femme c'est le personnage secondaire, je sais que dans deux cent pages ils vont être ensemble, et ça arrive tout le temps. [...] Après y'a vraiment des sujets, genre, *Twilight*, c'est un livre que je lirais pas du tout. J'avais lu le résumé avant que le film sorte, j'avais trouvé le livre. Ça m'a paru vraiment, enfin ça m'a paru ridicule. » Marc, 29 ans, sans emploi, niveau terminale, père agent caténaire SNCF et chef d'équipe, mère sans profession.

> « On va dire Bragelonne, Milady [45], allez on va faire du Harlequin avec des vampires, voilà, et on va dire que c'est de la SF alors que c'est pas de la SF quoi, c'est de l'eau de rose, mais pas pareil quoi. » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

## 11.3 Personnages masculins, personnages féminins vus par les lecteurs et lectrices

L'interaction entre genre et lecture, comme nous l'avons vu, peut s'étudier sous l'angle de la variation des goûts et modes de lecture selon le genre. Mais on peut également s'interroger sur la réception par les lecteurs et lectrices du monde représenté dans la fiction, et notamment leur perception des personnages masculins et féminins.

44. Composé de *bit*, anglais pour mordre et « litt », abréviation de littérature, ce mot-valise désigne de façon humoristique et parfois péjorative les titres de littératures de l'imaginaire mettant en scène vampires et loup-garous, souvent dans le cadre de fiction sentimentales (exemple archétypique : *Twilight*).

45. Bragelonne est un éditeur de fantasy, qui publie de nombreux titres de romance paranormale, notamment via son label poche, Milady.

### 11.3.1 Chevaliers et demoiselles en détresse : modèles de masculinité et de féminité traditionnels

Parmi les lecteurs et lectrices interrogés, la plupart d'entre eux déclarent trouver plus intéressants les personnages complexes, dont on comprend la psychologie, qui présentent un caractère humain, avec leurs défauts et leurs qualités [46]. Ainsi, ces lecteurs et lectrices regrettent le caractère trop simpliste ou stéréotypé d'une partie des personnages issus des « littératures de l'imaginaire », qui remplissent d'après eux des rôles assez manichéens dans les intrigues. Cependant, comme le soulignent Fanny Lignon, Vincent Porhel et Hérilalaïna Rakoto-Raharimanana dans leur analyse des stéréotypes de genre dans les manuels scolaires, il est parfois difficile de dire quelles images, quelles caractéristiques relèvent du stéréotype ou non : « Stéréotypes et contre-stéréotypes sont des catégories qui n'ont rien de normatif et demandent donc à être contextualisées dans le cadre de l'étude. Ainsi, la dimension stéréotypée d'une image – au sens où elle avalise les représentations des rôles de sexe en cantonnant le sexe féminin à l'infériorité et le sexe masculin à la supériorité – peut être lue à plusieurs degré en fonction de la sensibilisation du lecteur aux problématiques de genre. D'une autre manière, nous considérons qu'une image « anodine » (Pierre face à son ordinateur), peut devenir stéréotypée par un processus de répétition (Pierre, Paul, Jacques face à leur ordinateur) » [47].

En effet, dans notre enquête, le repérage des stéréotypes dans les histoires est fonction de la sensibilisation des lecteurs et lectrices aux questions de genre. Ainsi, la prise de recul par rapport au monde et aux personnages représentés est plus souvent le fait des lecteurs et lectrices au capital culturel élevé, soit parce qu'ils sont issus d'une famille avec un capital culturel élevé dont ils ont hérité, soit parce qu'ils ont effectué des études supérieures, ou encore car ils sont de grands lecteurs et lectrices et se sont ainsi constitué un bagage culturel. Les personnages qui correspondent à l'archétype de la masculinité hégémonique (« la configuration des pratiques de genre visant à assurer la perpétuation du patriarcat et la domination des hommes sur les femmes » [48]), des guerriers, grands, forts, virils et courageux, sont ainsi souvent pointés du doigt comme stéréotypés par les lecteurs et lectrices à fort capital culturel :

46. Voir aussi partie II, chapitre 6.
47. Fanny Lignon, Vincent Porhel et Hérilalaïna Rakoto-Raharimanana, *Genre et manuels scolaires au filtre des images*, oct. 2012, URL : `https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00849916` (visité le 16/04/2017).
48. Connell et al., *Masculinités*, op. cit., p. 11.

> « Ben déjà, les présentations étant quasiment toujours similaires, à savoir, au niveau du physique, [...] plus d'un mètre quatre-vingt-dix, pas un gramme de gras, et des épaules larges comme une porte de grange. À un moment faut arrêter de rêver, on croise pas ça à tous les coins de rue, désolée. » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

> « Ça devenait un peu trop cliché quoi, c'était le personnage puissant mais y'a un problème plus gros, donc il devient plus puissant, puis un autre problème donc il devient plus puissant etc. c'est bien mais y en a marre quoi » Sébastien, 26 ans, chargé de communication, BTS informatique, maîtrise communication et évènementiel, père ingénieur en informatique, mère assistante de direction.

Au contraire, les lecteurs et lectrices qui adhèrent à ce modèle traditionnel de masculinité sont plus souvent des jeunes à faible capital culturel, ayant fait peu ou pas d'études, issus de classes populaires, comme Marc (29 ans, parents de classe populaire, niveau terminale) qui reproche au héros d'*Abysses* son manque de courage et de témérité, ou Cindy (30 ans, parents de classe populaire, baccalauréat) qui apprécie le caractère protecteur des personnages masculins et déclare rechercher également cette qualité chez son compagnon.

> «Ben j'aime bien je pense, c'est surtout parce que j'ai eu un père très protecteur, et du coup j'avoue que pour moi c'est un petit peu, la notion... du prince charmant hein [...] on veut tous quelqu'un qui ressemble un petit peu à la figure paternelle, et ouais mon père était quand même très protecteur. Donc je pense que pour moi c'est quelque chose d'important. Mon chéri aussi, est quand même assez protecteur. Donc j'aime bien. [...] Euh... dans beaucoup ils sont très machos. Très protecteurs. C'est aussi ce qui plait. Pour les filles, généralement... quand ils sont protecteurs on aime bien ça. » Cindy, 30 ans, assistante vétérinaire, école d'assistante vétérinaire, père routier, mère aide-comptable.

De la même manière, la perception des personnages féminins par les lecteurs et lectrices interrogés dépend plus de leur niveau de capital culturel et de leur sensibilisation aux rapports sociaux de genre que de leur sexe. En effet, la majorité des jeunes qui ont suivi des études supérieures dans le domaine des sciences humaines, mais aussi celles et ceux qui ont acquis une bonne connaissance du champ par des lectures intensives, soulignent la place inégale qu'occupent les personnages féminins dans les romans de « littératures de l'imaginaire ». La plupart d'entre eux, aussi bien garçons que filles, remarquent que les personnages féminins sont moins nombreux que les personnages masculins, et qu'ils jouent plus souvent un rôle mineur dans l'intrigue. Cette disproportion apparait moins nettement aux lecteurs et lectrices à faible capital culturel.

Cette variation de sensibilité aux représentations des hommes et des femmes dans la fiction résonne avec les travaux de Berverly Skeggs sur les femmes de classes populaires, et notamment sur leurs réticences à l'égard du féminisme : « Il y a un écart phénoménal entre la facilité avec laquelle certaines femmes « blanches » des classes supérieures adoptent le féminisme et les réticences de femmes de cette étude. Le capital culturel des femmes de classes supérieures les prédispose au féminisme, et inversement pour les femmes des classes populaires de cette enquête. » [49]. Elle explique comment l'image médiatique et populaire du féminisme, la diversité de ses courants et le caractère très théorique de certains d'entre eux, notamment dans le monde académique, concourent à en éloigner les jeunes femmes de milieu populaire qui ne s'y reconnaissent pas : « Si on considère le féminisme comme un bien culturel, on peut considérer qu'il ne parle pas du tout en tant que tel aux femmes des classes populaires, car il promeut un modèle qui n'est pas du tout le leur » [50]. De manière similaire, il semble que les questionnements féministes, tels qu'ils ont été théorisés dans les classes supérieures et intellectuelles, notamment autour du rôle des représentations dans la reproduction des inégalités de genre, soient moins présents chez les lecteurs et lectrices issus de classes populaires, en particulier chez celles et ceux qui n'ont pas fait d'études universitaires. Ils et elles sont alors moins sensibles à la place parfois réduite des femmes dans les romans de science-fiction et fantasy. Au contraire, l'inégale représentation des sexes apparait plus clairement aux lecteurs et lectrices qui ont été sensibilisés à ces questions, que ce soit via des études supérieures en sciences humaines et sociales, une forte politisation et/ou via une socialisation familiale aux questions féministes.

> « Les femmes sont généralement absentes de ces romans [...] C'est soit des personnages... soit des personnages secondaires, et c'est jamais trop des héroïnes » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

> « Aussi, un problème un peu, vis-à-vis des rôles féminins, qui sont à peu près inexistants et potiches à souhait... » Perrine, 31 ans, formatrice en savoirs généraux, master de sociologie politique, père chercheur en physique, mère employée.

> « C'est pas la princesse mais c'est celle qu'on doit sauver, ou alors elle a un rôle petit... c'est pas la reine de l'histoire. C'est pas la perso principale de l'histoire.

49. Beverley Skeggs, *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, trad. par Marie-Pierre Pouly, Agone, 2015, p. 297.
50. Ibid., p. 356.

> Elle est toujours, par rapport à un homme, en général, elle est toujours rattachée à un homme, donc ça je trouve ça nul, fin c'est dommage, qu'on fasse pas juste une histoire où y'a une héroïne super, super géniale » Anne, 23 ans, webmaster et community manager, licence information communication et formation webmaster, père ingénieur et directeur d'école d'informatique, mère conseillère Pôle emploi.

Au delà du nombre de personnages féminins, ce sont également leurs caractéristiques et leur rôle dans l'histoire qui peuvent être dénoncés par les lecteurs et lectrices. Les garçons aussi bien que les filles regrettent leur absence de rôle notable dans les histoires, où elles font souvent office d'adjuvant, de personnage secondaire, ainsi que leur caractère, trop conforme aux attentes socialement associées à la féminité : douceur, passivité, faiblesse physique. Lecteurs et lectrices à capital culturel élevé sont également nombreux à regretter la place tenue par les personnages féminins dans le cadre des histoires sentimentales, où elles apparaissent comme faibles, « nunuches », et dans le pire des cas n'ont pour seule utilité que de motiver le héros dans l'accomplissement de sa quête :

> « Genre Bella pour moi c'est l'exemple d'une perso ratée de bouquin quoi. C'est la nana voilà, elle pourrait jouer un rôle dans sa vie, sauf qu'elle est complètement inactive et passive, et elle se laisse complètement faire, et c'est horrible » Anne, 23 ans, webmaster et community manager, licence information communication et formation webmaster, père ingénieur et directeur d'école d'informatique, mère conseillère Pôle emploi.

> « Y a parfois des trucs [...] qui me gênent, effectivement, avec le recul quand je repense à Dune, à cette fille forte qui devient une épouse dévouée. [...] Ça me choque quelque part de détruire son personnage comme ça » Sébastien, 26 ans, chargé de communication, BTS informatique, maîtrise communication et évènementiel, père ingénieur en informatique, mère assistante de direction.

> « En fait d'ailleurs, après l'avoir re-regardé, on parlait de la place de la femme dans la SF, la princesse Leïa a une place nulle à chier. Enfin je veux dire elle aussi, c'est censée être un jedi, elle aussi c'est la fille de Dark Dador, elle aussi ça devrait être un gros steak qui envoie du pâté, ben non, elle se contente d'attendre et de faire des bisous à Han Solo, pleurer son retour. À faire des bisous à son frangin et à dire oh, reviens moi entier, mais fais quelque chose bon sang, t'es impératrice, mais fais quelque chose. Ouais si j'étais la princesse je dirais à Luke, écoute, t'es gentil, mais moi aussi j'ai la force, donc je veux aussi régler les problèmes, hein, t'es mignon, va te faire repousser ta main, et je gère. » Megane, 31 ans, galériste, master communication et gestion tourisme international, père ouvrier d'État, mère infirmière.

### 11.3.2 D'autres modèles de masculinité et de féminité

Si une partie des lecteurs et lectrices interrogés adhèrent au modèle de virilité qui est celui de la masculinité hégémonique[51], représenté par certains personnages de romans de « littératures de l'imaginaire », d'autres au contraire ne reconnaissent pas ce modèle comme un idéal masculin, et privilégient des qualités différentes, comme la ruse et l'intelligence. D'autres modèles de masculinité émergent ainsi, et notamment celui du héros malin et rusé, capable de se sortir de situations compliquées, non par ses muscles mais par son intelligence.

Il convient toutefois de relativiser le caractère « alternatif » de ces modèles masculins intellectuels. En effet, dans ses analyses sur la masculinité hégémonique, Raewyn Connel fait de la figure de l'intellectuel un des avatars de la domination masculine : « Une thématique courante dans l'idéologie patriarcale est l'idée selon laquelle les hommes sont rationnels tandis que les femmes sont émotionnelles. C'est une hypothèse fermement ancrée dans la philosophie européenne. C'est une des idées maîtresses dans la théorie des rôles de sexe [...] et elle est largement répandue dans la culture populaire également. Les sciences et techniques, considérées comme les moteurs du progrès par l'idéologie dominante, sont culturellement définies comme des domaines masculins. La masculinité hégémonique établit sa domination en partie par sa prétention à incarner le pouvoir de la raison, et ainsi à représenter les intérets de la société dans son ensemble »[52]. Le modèle du héros intellectuel s'opposerait donc socialement à celui du héros musclé, le premier étant plus reconnu dans les classes favorisées, le second dans les classes populaires, mais les deux contribuant au maintien de la domination masculine.

L'intellect, comme la force physique, peut en effet se faire instrument de domination, comme chez les joueurs de jeux de rôle observés par Wenceslas Lizé : « Ainsi soumise à une forme d'autocontrainte qui incline au discernement, la violence apparaît bien plus souvent sous sa forme « domestiquée » que comme expression de la force brute, instinctive et impulsive, violence sans raison associée à la représentation de la virilité populaire. D'autant qu'au niveau de la simulation, l'action physique exige du joueur une série d'opérations mentales visant la gestion optimale des ressources du personnage en fonction des paramètres qui définissent la situation abstraite : plus proche alors de l'idéal de virilité des classes dominantes,

51. Connell et al., *Masculinités*, op. cit.
52. Traduit de R. W. Connell, *Masculinities*, 2nd revised edition, Berkeley : University of California Press, 2005, p. 164.

le rapport à la violence relève d'une intellectualisation, d'une instrumentalisation de la force par l'esprit où le contrôle de soi prédispose à l'efficacité, à la maîtrise de la situation [...] En revanche, la féminité comme l'homosexualité sont parfois convoquées symboliquement pour qualifier la faiblesse » [53].

Ainsi, les personnages préférés des lecteurs et lectrices de science-fiction et fantasy peuvent également être des intellectuels, des scientifiques en position de pouvoir, comme Seldon de *Fondation*, ou le robot Daneel, cités par Laurent, ou des personnages plus banaux mais doués de bon sens, comme les hobbits du *Seigneur des anneaux*, appréciés par Marc, ou encore ceux qui ont le don de jouer avec les mots et d'amuser leur entourage, comme Caracole, de *La Horde du contrevent*, personnage préféré de Cécile. Comme dans le cas des lecteurs et lectrices de mangas étudiés par Christine Détrez, « cette insistance sur l'intelligence des personnages et leur domination par les ressources intellectuelles est ainsi caractéristique des garçons de milieu moyen ou favorisé » [54].

> « Pourquoi on l'aime bien ? Ben c'est parce qu'il est, encore une fois c'est quelqu'un qui est décrit comme vachement malin, et qui parie sur les bonnes choses, qui voit, qui a son plan, qui a fait plusieurs paris, c'est vrai que c'est un grand planificateur, je pense que c'est ça que j'aime bien, c'est que c'est des grands planificateurs, surtout le robot. Et puis après au final tu apprends à t'attacher parce que tu le suis vraiment, dans plein de livre. » Laurent, 23 ans, étudiant en école d'ingénieur, master d'informatique, père professeur des écoles, mère orthophoniste [à propos du robot Daneel].

> « Qu'ils soient intelligents aussi, un peu malins. Peut-être pas malins genre, pas malin... je sais pas comment on dit, mais tu vois, langue de serpent quoi, c'est-à-dire à faire des coups de pute derrière... c'est pas terrible de dire ça, des trucs derrière le dos c'est pas ouf, quoi, mais assez intelligents pour se débrouiller quoi. Les persos bêtes ou qui voient pas plus loin que le bout de leur nez c'est pas terrible quoi. » Anne, 23 ans, webmaster et community manager, licence information communication et formation webmaster, père ingénieur et directeur d'école d'informatique, mère conseillère Pôle emploi.

Bien que les personnages féminins soient décrits comme peu nombreux, le plus souvent stéréotypés par les lecteurs et lectrices interrogés, il existe des figures qui font exception, et qui ne manquent pas d'être remarquées, et souvent appréciées. À côté du personnage repoussoir de la jeune fille passive et romantique, le modèle féminin de la guerrière, de la femme forte, remporte un franc succès auprès des lecteurs et lectrices de mon enquête.

53. Lizé, « Imaginaire masculin et identité sexuelle. Le jeu de rôle et ses pratiquants », op. cit., p. 56-57.
54. Détrez, « Des shonens pour les garçons, des shojos pour les filles ? », op. cit., p. 173.

« Dans *Game of Thrones* par exemple, j'adore la Khaleesi, comment elle s'appelle Daenerys. Voilà. Pour moi c'est une super personnage quoi. [...] Parce que je suis une femme et je trouve qu'elles sont représentées de manière toujours caricaturale voilà, et justement Daenerys c'est une femme forte, indépendante, et quand même super badass, parce qu'elle a des dragons quoi, voilà quoi, c'est juste super stylé, elle peut rentrer dans le feu, bon tranquille » Anne, 23 ans, webmaster et community manager, licence information communication et formation webmaster, père ingénieur et directeur d'école d'informatique, mère conseillère Pôle emploi.

« C'est surtout la vision de la femme dans la série, parce que bon bah globalement dans *Buffy*, les femmes sont fortes. [...] J'ai adoré quand j'étais petite et quand tu la regarde d'une forme un peu plus adulte là, tu la vois différemment, bah tu te rends compte que c'est super bien fichu » Cécile, 24 ans, documentaliste technique, licence professionnelle documentation numérique, père conducteur TGV, mère ergothérapeute.

« La saga du *Trône de fer*... j'aime bien, j'aime bien ça parce qu'il a des personnages féminins qui sont, qui sont bien trempés, comme celui d'Asha Greyjoy, ou Arianne Martell qui sont effectivement... des filles, mais quand même des filles héritières de quelque chose, et qui... qui vont essayer de pas s'enfermer dans cette condition, parce que l'univers du *Trône de fer* donc c'est plutôt un univers médiéval, donc qui est relativement effectivement misogyne et où effectivement la femme n'a pas forcément la possibilité de faire ce qu'elle veut, mais t'as quand même quelques personnages féminins qui se rebellent un petit peu, contre cet ordre établi, et qui essaient de, voilà, de... d'accroitre une influence et de tirer leur épingle du jeu... » Mathilde, 29 ans, étudiante en master de pharmacie industrielle et chargée de recherches cliniques, études de sage-femme, licence de biologie, père médecin généraliste, mère médecin neurologue.

« En fait y'a un parallèle à un moment sur l'évolution de nos cellules par exemple, de celles qui vont se multiplier etc, et des logiciels qu'a créé le personnage féminin le plus important dans l'histoire qu'on apprend être la mère du héros. D'où le fait qu'il soit un peu l'élu et tout, parce qu'en fait c'était une technicienne très très intelligente, une informaticienne de génie, qui a créé des mini-logiciels qui sont capables de se développer un peu comme le, comment dire, comme le système de darwin, c'est-à-dire seuls les plus intelligents, les plus aptes etc seront amenés à évoluer, et au contraire les autres, n'évoluent pas, pour que le logiciel soit de plus en plus performant, ce qui est censé être un parallèle avec l'humanité, c'est-à-dire que voilà, au fur et à mesure... voilà. » Sarah, 29 ans, sans emploi, licence arts du spectacle et cinéma, père serrurier, mère cadre commerciale.

Pourtant, la figure de la guerrière a elle aussi ses défauts, puisque comme le remarquent certain·e·s, celles et ceux qui lisent le plus et possèdent donc le plus de références à mobiliser, ou celles et ceux qui sont issues de familles à capital culturel élevé, si la figure de la guerrière a le mérite de remettre en cause les attributs négatifs socialement associés à la féminité, comme la faiblesse physique ou la passivité, elle est elle aussi caricaturale et manque de

nuance. Aussi, les personnages les plus intéressants pour ces lecteurs et lectrices sont ceux de femmes plus réalistes, moins monolithiques, c'est-à-dire qui ont à la fois du caractère et des faiblesses, qui combinent de manière variable caractéristiques socialement masculines et féminines, positives et négatives, sans que leur personnalité ne soit définie par leur genre.

> « En fait, le problème c'est que ça donne l'impression que pour être forte, une femme ça doit être une culturiste. » Rémy, 27 ans, agent de sécurité incendie, BTS informatique et développement et formation en sécurité incendie, père secrétaire, mère administratrice.

> « Là c'est ce que j'aime avec Kate Daniels, c'est que c'est un personnage qui est décrit comme avec une capacité de pouvoirs assez phénoménale, mais qui [...] est faillible. Oui, il lui arrive des moments où elle se dit qu'elle va mourir [...] Et là, j'aime beaucoup, parce que, bon, déjà d'un point de vue féministe, c'est vraiment une femme forte indépendante, et qui même quand elle se met en couple, ne se transforme pas en guimauve dans les bras d'un mâle alpha [...] Ce que j'ai tendance à un petit peu regretter, c'est que maintenant, j'ai l'impression qu'il y a un espèce d'amalgame, pour qu'une héroïne soit forte, il faut que ça soit une combattante. Pour ma part j'attends encore le roman, où, on aura une héroïne forte qui est une intellectuelle. Surtout en fantasy. On a encore jamais vu une héroïne forte qui soit un rat de laboratoire ou un rat de bibliothèque. C'est dramatique. » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

### 11.3.3 Les ressorts genrés de l'identification

Si les personnages féminins non traditionnels sont appréciés par les lectrices interrogées, c'est notamment car ils permettent une identification positive. L'identification aux personnages joue un rôle notable dans l'appréciation d'un roman pour la plupart des lectrices de mon enquête, et il est plus facile pour elles de s'identifier à des personnages proches d'elles, notamment en termes de genre. Ces jeunes femmes sont ainsi nombreuses à citer les héroïnes de leurs lectures d'adolescence comme des personnages auxquels elles se sont identifiées, ou qu'elles ont pu prendre pour modèle dans leur propre vie : Lyra de *À la croisée des mondes* pour Céline et Anne, Hermione d'*Harry Potter* pour Anne et Marie-Claire, Aléa de *La Moïra* et Ellana du roman éponyme pour Anaïs.

> « C'est pas pour rien que mon pseudo a longtemps été Ellana, c'est que c'est un personnage qui m'a, qui m'a marqué quoi » Anaïs, 23 ans, sans emploi, projet de création d'entreprise de commerce, licence de lettres, père cadre ingénieur, mère démarcheuse téléphonique.

Pourtant, bien que les héroïnes féminines favorisent l'identification des lectrices, on observe que celles-ci s'identifient également fréquemment aux personnages masculins, alors que les lecteurs formulent des difficultés à s'identifier aux personnages féminins. Dans son étude sur les préférences lectorales des adolescent·e·s, Constance Schultheis a observé que les personnages préférés des deux sexes étaient majoritairement masculins, tout comme les personnages avec lesquels lecteurs et lectrices s'identifient le plus : « 64% des personnages principaux dans les livres choisis par des femmes sont masculins, tandis que 90% des des livres choisis par les hommes présentent des protagonistes masculins. Ces résultats vont dans le sens des études antérieures qui montrent que les hommes sont moins susceptibles de lire des livres avec des protagonistes du sexe opposé, tandis que les femmes les liront » [55]. Elle ajoute : « Les réponses des femmes de l'enquête montrent que celles-ci ont également une préférence pour les personnages masculins, et qu'elles s'identifient plus souvent aux personnages masculins qu'aux personnages féminins » [56]. Kate Summers obtient un résultat similaire auprès du public adulte : « les hommes présentent une préférence forte pour les protagonistes masculins. [...] Au contraire, la majorité des femmes interrogées n'exprime pas de préférence pour le genre d'un protagoniste de roman » [57]. Dominique Pasquier observe également, à propos de la réception d'*Hélène et les garçons* par les adolescent·e·s que les filles « n'hésitent [...] pas à dire préférer un personnage masculin (54 % le font) alors que les garçons se gardent bien de choisir un personnage féminin – qui pourrait laisser penser qu'ils lui portent un intérêt d'ordre sexuel » [58]. La difficulté des jeunes hommes à s'identifier aux personnages féminins s'illustre dans notre enquête par les propos de Julien :

> « C'est une fille qu'est là... Qui est l'héroïne. Et ça m'avait énormément dérangé quand j'avais 14 ans. [...] Ben j'voulais un mec, tu vois, qui devienne un... un vrai bonhomme tu vois, un mec badass et compagnie. Et là c'était une, une gamine, qui essayait de se défiler, qui allait – qui allait plus dans la – et ça me dérangeait ! Et en fait j'adorais ce personnage, mais je, j'osais pas me l'avouer (rires). » Julien, 25 ans, assistant d'éducation et pigiste, classe préparatoire scientifique, master d'histoire, master métiers du livre, père ouvrier, mère en recherche d'emploi.

55. Traduit de Schultheis, « A Study of the Relationship between Gender and Reading Preferences in Adolescents. », op. cit., p. 17.

56. Traduit de ibid., p. 25.

57. Traduit de Summers, « Adult Reading Habits and Preferences in Relation to Gender Differences », op. cit., p. 247.

58. Dominique Pasquier, « Des audiences aux publics : le rôle de la sociabilité dans les pratiques culturelles », in : *Le(s) public(s) de la culture, Politiques publiques et équipements culturels*, sous la dir. d'Olivier Donnat et Paul Tolila, Paris : Presses de Sciences Po, 2003, p. 112.

Les réticences de Julien à apprécier, ou en tout cas à déclarer apprécier un personnage féminin, s'estompent avec l'avancée en âge, probablement sous l'effet d'un recul critique sur la représentation des personnages dans la fiction, lié à ses nombreuses lectures, mais aussi à une assurance gagnée quant à sa masculinité : une fois son identité d'homme mieux affirmée, il est plus facile de « s'autoriser » des modes de lecture qui pourraient passer pour féminins (admirer ou s'identifier à un personnage féminin).

Comment expliquer que l'identification aux personnages du sexe opposé soit si répandue chez les jeunes femmes et si problématique chez les jeunes hommes ? Au delà de l'effet numérique lié à la surreprésentation de personnages masculins dans la fiction, et donc de modèles masculins disponibles auxquels s'identifier, autant pour les hommes que pour les femmes, il apparait ici comme ailleurs que les écarts à la norme de genre (s'identifier à des personnages de son propre sexe) soient plus coûteux pour les hommes que pour les femmes. La prégnance du masculin « neutre », soulignée notamment par Sylvie Cromer, dans son travail sur les magazines pour enfants [59], peut également jouer un rôle dans ce phénomène. La perception de ces figures comme « neutres » plutôt que comme masculines (malgré des attributs physiques et moraux parfois stéréotypiques), rend possible l'identification des jeunes femmes aux personnages masculins, qui occupent des rôles plus valorisants dans la fiction.

Le manque de personnages féminins, de variété parmi ceux-ci, complique en effet l'identification des lectrices, en particulier quand les modèles féminins présentés n'occupent pas des rôles valorisants dans l'histoire [60], comme le souligne Constance Schultheis, dans un mémoire dédié à l'influence du genre sur les lectures des adolescent·e·s : « dans les descriptions plus traditionnelles des personnages féminins et masculins, les personnages masculins sont impliqués dans une variété plus large et plus stimulante d'activités que les personnages féminins. Ces derniers sont décrits comme moins compétents et assurés, c'est-à-dire inférieurs. Il semble naturel qu'aucun des deux sexes ne préfère s'identifier avec des personnages faibles et pas-

59. « La bicatégorisation de sexe est en fait une sous-catégorisation du féminin à partir d'un « masculin-neutre » : ainsi pour marquer un personnage comme féminin sont ajoutés des attributs spécifiques, comme des nœuds, robes, bijoux, état de grossesse, des seins, à partir en fait d'un neutre déclaré comme masculin. Aussi le masculin apparaît-il comme représentant de l'universel, englobant le masculin et le neutre, et le féminin comme une sous-catégorie », Sylvie Cromer, Isabelle Cromer et Carole Brugeilles, *Comment la presse pour les plus jeunes contribue-t-elle à élaborer la différence des sexes ?*, 104, Caisse d'Allocations Familiales, mai 2008, p. 28.

60. Sur le rôle des modèles dans la construction des normes de genre et l'importance de disposer de modèles positifs auxquels s'identifier, voir Christine Détrez, *Les femmes peuvent-elles être de grands hommes ?*, Paris : Belin, 2016.

sifs » [61]. Les femmes trouveraient ainsi dans ces personnages masculins une alternative à des personnages féminins perçus comme trop peu nombreux et/ou stéréoptypés, d'autant plus qu'elles appartiennent à un milieu social favorisé et souhaitent échapper à la valence différentielle des sexes [62] qui stigmatise les rôles féminins traditionnels. En conclusion, Constance Schultheis préconise ainsi : « Une saine avancée vers l'égalité et la libération des limitations des rôles de genre dans la littérature consiste à transcrire dans les livres les changements que nous souhaiterions voir dans notre société. Cela signifie mettre en scène des personnages plus androgynes, représenter plus équitablement les membres des deux sexes dans les livres, et décrire des personnages effectuant des activités diverses, y compris celles traditionnellement associée aux membres du sexe opposé. » [63].

### 11.3.4 Sensibilisation aux enjeux de genre et perception des inégalités

Comme nous l'avons mentionné, les lecteurs et lectrices sont nombreux à relever l'inégale proportion de personnages féminins par rapport aux personnages masculins, et les rôles inférieurs occupés par les femmes dans une grande partie des récits (Gauthier parle ainsi de « rôle décoratif »). Plusieurs jeunes interrogé·e·s vont plus loin dans l'analyse, souvent en adoptant une posture critique, voire militante, sur ces questions de représentation dans les romans. Dans la mesure où les entretiens ne portaient pas sur le parcours politique et/ou militant des jeunes interrogé·e·s, nous ne disposons que de peu d'éléments concernant leur socialisation aux questions féministes et aux rapports sociaux de genre. Cependant, les discours tenus dans plusieurs entretiens faisaient apparaitre des concepts et des analyses attestant d'une sensibilisation à ces questions. Ces discours étaient plus fréquemment tenus par des jeunes femmes issues de classes moyenne et supérieure qui avaient suivi des études universitaires.

> « Si c'est trop sexiste ça va finir par m'énerver parce que, parce que bah c'est vrai que, en étant moi-même une femme, j'ai tendance à apprécier de pouvoir m'identifier à un personnage plus ou moins fort dedans qui me corresponde. » Laura,

61. Traduit de Schultheis, « A Study of the Relationship between Gender and Reading Preferences in Adolescents. », op. cit., p. 17.
62. Héritier, *Masculin/Féminin, La pensée de la différence*, op. cit.
63. Traduit de Schultheis, « A Study of the Relationship between Gender and Reading Preferences in Adolescents. », op. cit., p. 26.

27 ans, secrétaire médicale vacataire, master génétique et biologie cellulaire, père directeur adjoint du travail, mère professeur d'espagnol.

« Donc ça c'est quelque chose qui ne me dérangeait pas spécialement quand j'étais plus jeune, parce que je pouvais m'identifier à un mec sans problème, mais qui me pose question aujourd'hui sur la, fin, culturellement, qu'est-ce que ça veut dire qu'il y ait pas de personnages féminins dans ces bouquins-là, et quel problème ça pose parce qu'ils sont hyper diffusés. » (romans de Tolkien) Esther, 25 ans, étudiante en doctorat de géographie, master de géographie, père artiste et cuisinier, mère directrice de compagnie de danse.

Pour plusieurs jeunes interrogé·e·s, comme Esther ou Morgane, la réflexion sur les représentations du monde social dans les romans correspond à une prise de conscience ou à une évolution récente de leurs manières de lire. Dans le cas d'Esther par exemple, l'omniprésence des personnages masculins, qui n'était pas interrogée à l'adolescence, pose aujourd'hui problème à cette jeune femme dont la sensibilité féministe s'est développée au cours du temps. Cette capacité d'analyse se retrouve en effet plus fréquemment chez les lecteurs et lectrices un peu plus âgés (25-30 ans), la prise de recul s'étant probablement effectuée progressivement au fil de leur parcours, de leurs lectures, des connaissances acquises dans leurs études et de leurs réflexions personnelles. Le problème de la représentation des minorités et groupes sociaux discriminés dans les romans ne concerne pas que le genre, mais aussi l'ethnicité, la couleur de peau ou encore l'orientation sexuelle, comme le souligne Morgane, qui fait attention dans son activité d'écriture à varier les types de personnages, ou Fabien, qui note la rareté des relations amoureuses homosexuelles dans les productions culturelles.

« Ouais, hum, disons que je m'intéresse beaucoup à tous ces problèmes de représentation, euh, je suis pas mal sur le sujet, donc c'est une prise de conscience que j'ai depuis maintenant six mois, un an, donc j'essaie de faire plus attention, en tant qu'auteur si j'ai pas d'intérêt particulier à avoir un personnage de tel ou tel sexe. Alors des fois je mets des femmes parce que je pars du principe qu'il y a des hommes de partout qu'il y en a assez. Et pareil, j'essaie de faire attention, de mettre des personnages plus diversifiés aussi, enfin, j'essaie de faire en sorte de diversifier, mais c'est vrai qu'en SFFF, on a un peu l'impression que le personnage par défaut c'est le mec, c'est le mec blanc. » Morgane, 25 ans, vétérinaire, école vétérinaire, père chef d'équipe en maçonnerie, mère comptable.

« Après ce qui m'a marqué plus personnel, c'est quand on commence à parler un peu d'homosexualité aussi, par exemple dans la suite justement des *Aventuriers de la mer*, les personnages créent une relation homosexuelle entre eux parce que ils partent hors de la ville et du coup ils fondent une nouvelle colonie en haut, fin bref, donc ils se sentent plus libres de vivre etc, comme c'est ni cliché ni totalement,

> je sais pas que ce soit pour dire ah au fait, ils sont ensemble, y'a une histoire qui se créé, c'est intéressant de mon point de vue parce que c'est rare de lire ça. [...] Identifié je sais pas, mais c'est toujours intéressant d'avoir, on va dire des références culturelles, des choses comme ça. » Fabien, 23 ans, étudiant en école d'ingénieur, master de mathématiques, père cadre technique, mère institutrice.

Relever les stéréotypes de genre, critiquer la représentation des rapports sociaux de sexe dans les récits est donc le fait de la part la plus âgée et la plus cultivée des lecteurs et lectrices interrogés (aussi bien hommes que femmes). Qualifient-ils pour autant les littératures de l'imaginaire de genre sexiste ? La plupart d'entre eux soulignent le caractère foisonnant et très hétérogène du genre pour distinguer entre les récits qui leur posent problème au niveau des représentations véhiculées et les récits plus progressistes qu'ils apprécient.

Qu'il s'agisse du goût pour l'action, la science ou la romance, des manières de lire ou de la réception des stéréotypes de genre mis en scène dans les romans, le genre des lecteurs et lectrices joue sur leurs pratiques de lecture. Le genre, tout comme les parcours scolaires et professionnels, contribue à modeler la carrière de chaque lecteur, de chaque lectrice, à ajouter des inflexions individuelles au parcours plus général du lecteur-type de littératures de l'imaginaire que nous avons dégagé : initiation au genre pendant l'enfance, multiplication des lectures au collège, personnalisation des goûts au lycée et poursuite de la lecture à l'âge adulte quand les conditions le permettent.

# Quatrième partie

# CONSTELLATION DE PRATIQUES ET CULTURE DE L'IMAGINAIRE

# Chapitre 12

# Science-fiction et fantasy : une constellation de pratiques

Les jeunes amateurs et amatrices de science-fiction et fantasy rencontrés au cours de cette enquête se contentent rarement de lire des « littératures de l'imaginaire ». Leur goût pour le genre s'étend à d'autres supports, à travers d'autres pratiques culturelles autour des univers imaginaires. Cet ensemble de pratiques, qu'on peut qualifier de « constellation », à l'instar de ce qu'ont observé Christine Détrez et Olivier Vanhée autour des mangas[1], est souvent appréhendé comme tel par les lecteurs et lectrices, qui parlent facilement de « culture de l'imaginaire ». L'étude de cette « culture », au sens « ensemble de pratiques », sera approfondie dans cette partie, qui en présentera tout d'abord les différents constituants et ramifications, en mettant en relation la diversité des pratiques avec celle des parcours des amateurs et amatrices du genre. Puis en seront analysés les effets en terme de sociabilité : constitution de groupes de lecteurs et lectrices/amateurs de science-fiction et fantasy, échanges autour du genre et pratiques culturelles effectuées en commun. Enfin on s'interrogera sur la circulation internationale des œuvres, notamment sous l'influence du numérique et de la généralisation d'internet, et sur les pratiques souvent cosmopolites des jeunes interrogé·e·s (consommation de produits culturels en langue étrangère) en se demandant si on peut parler d'une « culture mondialisée ».

1. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 71.

## 12.1 Multiplication des supports et brouillage des frontières médiatiques

La science-fiction et la fantasy font leurs premières apparitions en tant que genres littéraires. Mais face au succès grandissant de ces récits, tout au long du vingtième siècle, ils tendent à se développer sur d'autres supports : au cinéma tout d'abord, plus récemment dans les séries, jeux vidéos et jeux de rôle [2]. Des liens et interactions fortes subsistent entre les supports, avec une intertextualité (ou « intermédialité ») forte : adaptations en films, séries ou jeux de romans, novellisation de succès vidéos ou ludiques. Cet effet, qui n'est pas spécifique à la science-fiction et à la fantasy, mais que celles-ci exemplifient de manière remarquable, s'accentue notamment depuis les années 1980 avec une multiplication des œuvres qui s'étendent et se déploient sur de multiples supports. Henry Jenkins qualifie ce phénomène de culture ou de narration (*storytelling*) « transmédiatique » : « le storytelling transmédia se déploie sur de multiples plateformes médiatiques, chaque texte apportant à l'ensemble une contribution différente et précieuse. Dans la conception idéale du storytelling transmédia, chaque média fait ce qu'il sait faire le mieux : un récit peut ainsi être introduit dans un film, puis se développer à travers la télévision, le roman, la bande dessinée. Son univers peut être exposé au public par le jeu vidéo ou transformé en expérience vivante dans un parc d'attraction ou de loisir. Chaque entrée de la franchise doit être indépendante, de sorte qu'il ne soit pas nécessaire de voir le film pour aimer le jeu vidéo, et vice-versa. Tout produit donné est un point d'entrée dans l'ensemble de la franchise. La lecture transmédia permet une profondeur d'expérience qui incite toujours à davantage de consommation » [3]. L'univers de *Matrix*, ou encore la saga *Star Wars*, en constituent des exemples emblématiques, comme le décrit Luc :

> « J'ai aussi lu beaucoup de comics *Star Wars*, c'est principalement ça, j'ai toute une armoire remplie, parce que, bon *Star Wars* à la base c'est les films… […] Ouais, y'a des, ouais… en fait, je t'explique un peu le topo, donc *Star Wars* c'est six films, et ces six films, donc ça a commencé, voilà, c'est vraiment une idée originale, et ils ont fait après ce qu'on appelle l'univers étendu, c'est-à-dire que l'histoire de *Star Wars* elle s'étend grosso modo, faut pas que, que je dise pas de bêtise, de moins vingt avant la bataille de Yavin, jusqu'à neuf après la bataille de Yavin. La bataille de Yavin, c'est le quatrième film. Donc ça s'étend

2. Peyron, *Culture geek*, op. cit., p. 39-58.
3. Henry Jenkins, *La culture de la convergence. Des médias au transmédia*, trad. par Christophe Jaquet, Paris : Armand Colin, 2013, p. 142-143.

> sur une trentaine d'années à peu près, quarante ans, mais ils ont créé un univers qui s'étendait de moins trois mille avant la bataille de Yavin jusqu'à plus 125 après la bataille de Yavin. Donc c'est vraiment tout un univers étendu qui a été composé de romans, y en avait très très peu, mais principalement de comics. Y avait énormément de comics qui, qui ont été fait, certains qui racontaient une période particulière, etc, y'a aussi les séries, etc. » Luc, 20 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père capitaine de gendarmerie, mère comptable et femme au foyer.

Du côté des lecteurs et lectrices et de la réception de ces univers multimédiatiques, les adaptations permettent de prolonger le plaisir, d'« aller plus loin » en retrouvant un univers connu qu'on a apprécié. Ainsi, comme le souligne David Peyron dans son travail sur la culture geek : « cette culture de genre est une culture multimédiatique, une culture où les médias s'entremêlent. On est rarement uniquement lecteur de science-fiction ou amateur de films de science-fiction, on est joueur de jeu vidéo, de jeu de rôle, lecteur… bref public multimédiatique » [4]. Ces observations sont partagées par Wenceslas Lizé, à propos des joueurs de jeu de rôle : « Bien qu'il apparaisse souvent comme une passion envahissante, le jeu de rôle n'en demeure pas moins l'un des éléments d'un ensemble de goûts et de loisirs : les joueurs sont aussi lecteurs, auditeurs, spectateurs, etc » [5] et par Christine Détrez et Olivier Vanhée, à propos des lecteurs et lectrices de mangas : « l'entrée dans l'univers lectoral des mangas peut être facilitée et guidée par diverses formes de « continuité thématique » entre les pratiques culturelles et les activités de loisir des adolescents. On l'a évoqué, le processus même de production des mangas les insère en effet dans des constellations auxquelles participent les programmes télévisés, les magazines, l'univers numérique et la musique, le manga étant au cœur d'une industrie culturelle puissante » [6].

De manière plus générale, les produits culturels qui mettent en scène des univers imaginaires sur d'autres supports permettent de retrouver les mêmes effets que ceux qui sont recherchés par les jeunes interrogé·e·s dans leurs lectures en science-fiction et fantasy : évasion, prise de recul sur le quotidien qui permet la réflexion. L'horizon d'attente [7] générique des lectures de littératures de l'imaginaire s'étend ainsi aux supports connexes. De manière

4. Peyron, « Science-fiction et études scientifiques, comment les amateurs justifient-ils les liens entre pratiques culturelles et études menées ? », op. cit., p. 114.
5. Lizé, « Imaginaire masculin et identité sexuelle. Le jeu de rôle et ses pratiquants », op. cit., p. 49.
6. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 71.
7. Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, op. cit.

similaire, les compétences génériques des lecteurs et lectrices [8] sont partagées entre les supports : la connaissance du genre, qui vaut pour tous les médias, permet de s'y retrouver ou de s'amuser du détournement des codes (notamment dans le cas des récits parodiques comme *Le Guide du voyageur galactique de Douglas Adams* ou son adaptation cinématographique *H2G2*). Si tous les lecteurs et lectrices ne sont pas adeptes de toutes les pratiques, rares sont ceux qui ne font que lire, comme le souligne Olivier :

> « Généralement les gens qui aiment bien la science-fiction aiment bien l'*heroic fantasy*, aiment bien éventuellement le jeu de rôle, pas tous, y en a qui aiment pas, éventuellement les jeux vidéo qui ont attrait à ces ambiances là, et du coup y'a pas mal de thématiques récurrentes, dans le jeu de rôle qui sont tirées de la science-fiction et de la fantasy et inversement, y'a des jeux de rôles qui sont tirés de livres, y'a des livres qui sont tirés de jeux de rôle, donc... [...] Entre les différentes œuvres. Pas mal de supports, voilà, et tout ça gravite les uns par rapport aux autres. » Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

D'où l'image de constellations de pratiques [9], qui peut s'appliquer à d'autres univers culturels, reprise par Christine Détrez et Olivier Vahnée à propos des lecteurs et lectrices de mangas [10], mais aussi par Anne Besson, dans une analyse littéraire de ces mondes fictionnels multimédiatiques : « Nous vivons donc un âge de la fiction, de l'imagination réhabilitée – l'adjectif substantivé « l'imaginaire » s'est d'ailleurs imposé de façon spectaculaire pour désigner des constellations culturelles partagées, des modalités d'appréhension communes dont il faut relever qu'elles se disent en terme de fiction : la coalescence des « images » que l'on se fait de telle ou telle chose produit un total « imaginaire »... » [11]. Ces constellations plus ou moins foisonnantes selon les individus, du simple dyptique « lecture de romans/visionnage de films ou séries » à des configurations très complexes chez les jeunes les plus investis dans le genre, avec de nombreuses variations selon le sexe, le parcours scolaire, la catégorie socio-professionnelle ou encore le niveau de capital culturel des lecteurs et lectrices, dont il importe de rendre compte dans le panorama des pratiques effectué ici.

Il faut également garder à l'esprit l'évolution des pratiques culturelles liée au numérique et à la généralisation d'internet. Comme l'explique Olivier Donnat dans *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, la dématérialisation des produits culturels remet en cause

8. Voir Partie V, chapitre 15, section consacrée aux compétences lectorales.
9. Pasquier, *Cultures lycéennes*, op. cit.
10. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 71.
11. Besson, *Constellations*, op. cit., p. 12.

l'adéquation traditionnelle entre un support, une pratique et un temps et/ou un lieu : « la cohérence de la majorité des pratiques culturelles reposait sur une certaine unité de lieu et de temps : on ne connaissait que la consommation en direct – d'un spectacle comme d'un programme de télévision. Avec les nouvelles possibilités de stockage, d'échange et d'écoute en différé offertes par le numérique, on assiste à une diversification croissante des modalités de consommation : le temps de la diffusion d'un programme n'est plus nécessairement celui de sa consommation, et bon nombre de contenus culturels ou d'œuvres, qui étaient accessibles auparavant sur un seul type de support (disque, livre, cassette vidéo…) ou à travers un seul média, le sont désormais sur plusieurs et à des moments différents. En un mot, rares sont désormais les pratiques culturelles qui se laissent facilement réduire à l'équation simple de naguère : une activité = un contenu ou un programme + un support ou un média + un lieu et un moment »[12]. Les pratiques convergent dorénavant vers des terminaux uniques, ou « médias à tout faire »[13] (ordinateur, smartphone ou tablette) : lecture de livres numériques, visionnages de films, séries, jeux vidéos, musique… C'est particulièrement vrai dans le cas des jeunes interrogé·e·s dans cette enquête, qui ont été socialisés au numérique durant leur enfance ou leur adolescence et qui ont grandi et évolué avec. Les frontières entre médias deviennent particulièrement floues dans le cas de certains produits « hybrides », comme les livres audio, qui permettent d'écouter le texte et qui rencontrent un certain succès auprès des lecteurs et lectrices de cette enquête.

> « Je passe la plupart de mon temps sur mon ordinateur quand même. Que ce soit pour être sur internet et lire des choses sur internet, ou pour jouer, ou pour regarder des séries. » Esther, 25 ans, étudiante en doctorat de géographie, master de géographie, père artiste et cuisinier, mère directrice de compagnie de danse.

> « Et maintenant, maintenant je lis mes classiques par audiobooks, au boulot. Je me suis fait les *Sherlock Holmes* par audiobooks… […] Je les écoute ouais, ça va plus vite. Et parce que, voilà, j'ai pas le temps de tout lire, c'est pas possible. » Benjamin, 30 ans, conducteur de tramway, niveau terminale, père chauffeur poids lourds, mère assistante familiale.

> « Mais sinon oui, cinéma quand y'a un bon film qui sort et que j'ai l'occasion d'aller le voir, et sinon c'est ordinateur. Soit via Netflix, quand j'avais Netflix, ou téléchargement, quand j'ai pas Netflix. » Laurent, 23 ans, étudiant en école d'ingénieur, master d'informatique, père professeur des école, mère orthophoniste.

12. Donnat, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, op. cit., p. 14-15.
13. Ibid., p. 14.

> « Télé, bah, comme... à un certain moment j'ai envie de regarder certains types de films, la télé c'est pas adapté parce que ben ils passent, eux ils ont leur programme, et ils vont pas s'adapter à moi. » Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

Comme l'évoquent les propos d'Olivier, et de Laurent dans une moindre mesure, via son utilisation du service de vidéo à la demande Netflix, ce qui change avec le numérique ce n'est pas uniquement le support via lequel les produits culturels sont consommés, mais aussi le moment, qui devient l'objet d'un choix, et non plus une soumission à des programmes de diffusion prédéfinis par les médias (télévisuels par exemple) [14].

## 12.2 Spécificité et complémentarité des supports

Le goût pour les mondes imaginaires s'exerce au sein d'une constellation de pratiques culturelles, via une large diversité de supports, qui présentent chacun leurs spécificités. Ainsi, les modalités de la pratique peuvent varier selon les supports, que ce soit au niveau des goûts (par exemple, les goûts culturellement moins légitimes sont moins censurés sur le support filmique, plus associé au divertissement) ou des critères de choix.

> « Je regarde beaucoup de séries de vampires, alors qu'en roman ça me... (...) Non. Je regarde beaucoup d'adaptations de comics, alors que les comics j'en ai jamais lu un seul. » Anaïs, 23 ans, sans emploi, projet de création d'entreprise de commerce, licence de lettres, père cadre ingénieur, mère démarcheuse téléphonique.

Les pratiques des lecteurs et lectrices interrogés mettent en jeu différents supports : tous ne font pas appel à tous les médias (romans, bandes dessinées, films, séries, jeux...) mais tous ont affaire à la science-fiction et à la fantasy via au moins un autre support que les récits romanesques, très souvent a minima le média vidéo. De nombreuses comparaisons entre les supports, avec détail des avantages et inconvénients de chacun sont ainsi effectuées, comme chez les adolescent·e·s qui lisent des mangas : « Pour la plupart, lire et regarder sont des pratiques qui se complètent, selon les caractéristiques respectives et les temporalités de chaque support [...] Suivre et lire une même série entraîne d'ailleurs des jeux de comparaisons entre les deux versions, source de nouvelles compétences fonctionnant ainsi sur une intertextualité

14. Le rôle du numérique et d'internet dans ces consommations « à la demande » sera développé dans le chapitre consacré au caractère international de la culture de l'imaginaire et à la circulation des œuvres.

brouillant les frontières entre supports »[15]. De manière similaire, chez les lecteurs et lectrices de notre enquête, la comparaison entre livres et films/séries est la plus fréquente et la plus détaillée. L'avantage principal du livre selon les enquêté·e·s est d'être plus détaillé : le monde fictif y possède plus de profondeur, présentant le passé des personnages, l'histoire et la mythologie de l'univers.

> « En général, pour les livres, ben comme c'est plus, plus travaillé on peut, les personnages sont un peu plus riches. Créer un personnage riche dans un film ou un jeu c'est un peu compliqué sans rajouter une voix off qui va raconter tout ce que le personnage pense et du coup ça va être bizarre. (...) Je préfère... alors pour, on va dire je suis plus films et séries, parce que ça, ça demande moins d'investissement, je lance et puis je peux faire autre chose en même temps, mais pour, ça c'est l'aspect pratique, mais l'aspect avoir un contenu plus... plus riche et plus détaillé je préfère le livre. » Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

En revanche, bien que moins détaillé, le film possède plusieurs dimensions sensorielles supplémentaires (visuelle, auditive), qui contribuent à en faire un « spectacle total ». Celles-ci peuvent permettre une meilleure immersion et un caractère sensationnel. Revers de la médaille selon les lecteurs-spectateurs, la dimension visuelle peut constituer un obstacle à leur imaginaire personnel, les mettant dans une position plus passive.

> « Ben je préfère les regarder en film, c'est plus impressionnant, ben la transposition des pouvoirs des super héros, est mieux transposée dans les films que dans le livre quoi. [...] Ben c'est mieux, certains films, c'est mieux à regarder sur, au cinéma que sur un petit écran. *Interstellar* ouais, j'aurais préféré le regarder au cinéma ouais. » Marc, 29 ans, sans emploi, niveau terminale, père agent caténaire SNCF et chef d'équipe, mère sans profession.

> « Mais je trouve que regarder un film ou une série c'est très passif en fait. On a pas d'imagination, parce que c'est le réalisateur qui nous a tout donné, tout pris en main. Après... à part certains trucs qui nous poussent un peu à réfléchir quand même, mais après les... les bouquins, ça fait vraiment un peu plus travailler l'imagination. » Benjamin, 30 ans, conducteur de tramway, niveau terminale, père chauffeur poids lourds, mère assistante familiale.

Le caractère systématique de la comparaison entre livres et films est aussi lié au grand nombre d'adaptations cinématographiques ou en séries de romans de science-fiction et de fantasy. Il est donc très fréquent que les lecteurs et lectrices aient connaissance à la fois des récits écrits originaux et de leurs adaptations. Notons que si certaines adaptations, comme

15. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 73.

celle du *Hobbit* de Peter Jackson, qui divise littéralement les enquêté·e·s entre approbation et rejet, suscitent de vives critiques, les jeunes interrogé·e·s font preuve la plupart du temps d'une certaine indulgence vis-à-vis des adaptations, en considérant qu'il s'agit d'« une autre œuvre », d'« une œuvre différente ». Cette attitude permet aux lecteurs et lectrices d'apprécier les adaptations peu fidèles en leur trouvant d'autres qualités.

> « Après c'est sûr quand on est un puriste on veut pas forcément voir ça, on veut de la retranscription fidèle, mais voir le film d'un livre qu'on a lu... autant lire le livre quoi. [...] Pas forcément... non non, ben pour moi c'est même plus les mêmes œuvres en fait, c'est plus le même message, c'est plus la même envie, parce que, par exemple, j'ai un ami qui a lu *Game of Thrones* et qui les regarde, et qui dit que c'est pas tout à fait la même chose, parce que forcément, on transmet pas les mêmes émotions via un livre, ou via une émission de télé, mais... je sais pas, c'est pas ce que je recherche. » Maxime, 21 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père chef de projet informatique et consultant en ressources humaines, mère manager évènementiel.

Pour les nombreux lecteurs et lectrices qui apprécient les adaptations, une question cruciale se pose cependant : faut-il d'abord lire le livre, puis regarder le film, ou d'abord voir le film, puis lire le livre ? Ce dilemme, digne de celui de l'œuf et de la poule, se résout différemment selon les lecteurs et lectrices et leurs critères d'appréciation des récits. Chez les lecteurs et lectrices moins assurés, comme Laurent, la lecture, qui nécessite un investissement temporel et intellectuel plus fort que la visionnage de films, et fait donc l'objet d'une sélection importante des titres lus, est souvent seconde. Le visionnage d'un film, d'une série, ou encore le fait de jouer à un jeu [16], déclenche parfois l'envie de lire le livre source, pour différentes raisons (appréciation de l'œuvre adaptée, souhait de se replonger dans un univers qu'on a aimé, ou au contraire, rejet de l'adaptation souhait de retour à l'original). La lecture permet alors d'« aller plus loin », d'approfondir son expérience du monde imaginaire en l'explorant plus en détails.

> « Si je vois un film qui me plait, ben je peux essayer, par exemple *Game of Thrones* c'est pas de la science fiction mais je me suis mis à lire les livres à cause de la série, grâce plutôt. Sinon, si le film est bof, mais qu'on me dit que le livre est mieux, je peux aller lire le livre, parce que c'est vrai que souvent les adaptations au cinéma sont quand même assez... ben d'après les standards du blockbuster parce que ça passe bien en blockbuster, ça s'arrête là quoi. » Laurent, 23 ans,

16. Il existe en effet des adaptations en jeux vidéo ou jeux de rôle de romans, comme les jeux vidéo *Metro 2033*, du roman de Dmitri Glukhovski, *The Witcher*, adaptation du *Sorceleur* de Andrzej Sapkowski, ou encore le jeu de rôle *Ambre* tiré de la saga de Roger Zelazny.

étudiant en école d'ingénieur, master d'informatique, père professeur des écoles, mère orthophoniste.

« Mais en plus général, ça m'est arrivé de jouer à un jeu vidéo inspiré d'un film, euh d'un livre, puis de lire les livres. Ben là c'est le cas du sorcelleur. Là ils vont en sortir un troisième jeu vidéo. C'est tiré des livres, en fait ça suit pas mal l'histoire des livres finalement, et donc du coup j'ai joué au premier, et j'ai acheté les bouquins. » Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

Au contraire, ceux qui préfèrent lire le livre avant de voir le film sont souvent de grands lecteurs et lectrices, comme Perrine ou Megane, dont le nombre de titres lus est plus important. Dans la mesure où les adaptations visuelles sont souvent décevantes en terme de fidélité à l'œuvre originale, lire le livre d'abord permet à ces lecteurs et lectrices d'apprécier l'histoire, supposée bonne, du fait de la meilleure réputation du support écrit, culturellement plus légitime, alors qu'une mauvaise impression suite au visionnage de l'adaptation pourrait couper l'envie de lire le livre. L'intériorisation de cette hiérarchie culturelle qui place la lecture au dessus du visionnage étant surtout le fait de jeunes dotés de capitaux culturels (acquis via les études ou par leurs lectures nombreuses), on peut lier leur goût plus prononcé pour la version livre à un habitus culturel légitimiste.

« En général je préfère lire le livre d'abord, si je peux. Et quel que soit le genre. Par exemple récemment y'a eu le film qui est sorti, *Gone girl*. Je me suis dit ah tiens ça a l'air intéressant je vais lire le livre. J'ai pas... je suis allée voir le film après. Parce que j'avais pas envie de.... Donc ouais, en général je préfère lire avant de voir l'adaptation » Perrine, 31 ans, formatrice en savoirs généraux, master de sociologie politique, père chercheur en physique, mère employée.

« Ben tu prends les, certains épisodes de *Harry Potter* ils sont hyper frustrants, quand tu lis les bouquins où t'as l'armée de Dumbledore qui s'emmerdent à se retrouver, ils se battent vraiment, t'as tout un côté entrainement, c'est hyper important, et on termine dans un épisode où t'as Ron qui sort avec c'te nana, et puis t'as Hermione qui fait sa crise de jalousie, pendant que Harry Potter il court avec Cho Chang... ben c'est bon quoi. » Megane, 31 ans, galériste, master communication et gestion tourisme international, père ouvrier d'État, mère infirmière.

« Non ben généralement quand j'ai vu le livre, non quand j'ai vu le film, et que je sais qu'il est sorti en livre, je vais pas lire le livre, parce que je connais déjà l'histoire ça a plus vraiment de, y'a plus vraiment de secrets quoi. » Marc, 29 ans, sans emploi, niveau terminale, père agent caténaire SNCF et chef d'équipe, mère sans profession.

Cependant, lire le roman après avoir vu le film, peut aussi rebuter les lecteurs et lectrices moins assurés, comme Marc, à cause du manque de suspense : ils disent qu'il leur est alors plus difficile d'« accrocher » à un livre (difficultés de concentration, d'immersion dans le monde représenté) dont ils connaissent déjà l'histoire, tandis que l'inverse (voir le film après avoir lu le livre) pose moins de problèmes, dans la mesure où le visionnage serait plus passif. On peut ici lier ces difficultés à des capitaux culturels moins développés, à des dispositions à la lecture plus faibles, chez des lecteurs et lectrices qui n'ont pas intériorisé la hiérarchie légitimiste des biens culturels. En définitive, les différents supports disponibles pour s'immerger dans des mondes de fantasy et science-fiction possèdant chacun leurs avantages et leurs inconvénients, c'est leur caractère complémentaire, et parfois hiérarchisé, qui est mis en avant par les lecteurs et lectrices pour décrire l'ensemble de leur pratiques culturelles en lien avec l'imaginaire.

## 12.3 Un large spectre de pratiques

### 12.3.1 Mettre les histoires en image : films et séries télé

La vidéo (qu'il s'agisse du format film ou du format série) est le type de média qui connaît le plus de succès, à la fois parmi les lecteurs et lectrices interrogés dans cette enquête, qui ont quasiment toutes et tous affaire aux univers imaginaires via ce support, mais plus généralement parmi les amateurs de science-fiction et fantasy qui ne lisent pas, et qui sont nombreux à connaître le genre principalement sous cette forme[17]. La pratique du visionnage de films ou de séries au domicile semble adaptée au mode de vie des jeunes interrogé·e·s, qui rappelons le, sont nombreux à ressentir l'impression de manquer de temps pour lire. La temporalité d'un film (environ deux heures), et encore plus d'un épisode de série (souvent moins d'une heure), qui peuvent être visionnés d'un coup, pendant une soirée, présente donc un avantage matériel sur la lecture d'un roman qui s'étale nécessairement sur plusieurs jours, et demande en outre, d'après les enquêté·e·s, un niveau de concentration souvent accru.

> « Euh, bah, l'avantage disons entre guillemets, bah disons que actuellement pour mes études, je ne suis pas aussi accro aux séries et aux films qu'aux livres. C'est à dire qu'une série je peux la lâcher, tandis que les livres non c'est un peu plus

17. Bien qu'il soit évidemment difficile de quantifier le phénomène à partir de ce point de vue situé, j'ai rencontré de nombreux jeunes amateurs et amatrices de science-fiction et/ou fantasy, assidus mais non lecteurs, au cours de mes observations effectuées dans les festivals consacrés au genre.

compliqué. Et puis comme je lis lentement aussi alors que non un épisode ça passe vite. Voilà, je sais que dans 40 mins j'ai fini, alors qu'un livre je vais le garder trois heures, donc en rapport de temps. » Marlène, 23 ans, étudiante en préparation à l'agrégation de grammaire, master de lettres classiques, père kinésithérapeute, mère cadre infirmière supérieure en maison de retraite.

« Non ben, évidemment je regarde plus de films séries, parce que c'est plus rapide, et puis le soir en rentrant du boulot, hop, on se met une série en mangeant, ou un film en mangeant. » Benjamin, 30 ans, conducteur de tramway, niveau terminale, père chauffeur poids lourds, mère assistante familiale.

L'intensité de la pratique varie selon les individus, mais la moitié des lecteurs et lectrices interrogés y consacre plusieurs soirées par semaine, à raison d'un film ou un épisode par soirée. Pour les jeunes qui vivent en couple, le visionnage de films ou vidéo présente également l'avantage d'être une activité qui peut se partager, contrairement à la lecture, perçue comme plus solitaire (même s'il est possible de se conseiller des livres ou de parler de ses lectures comme nous le verrons dans le chapitre suivant). Pour plusieurs enquêté·e·s, notamment celles et ceux en recherche d'emploi, qui disposent de plus de temps libre, le visionnage de films et de séries peut s'étaler quotidiennement sur plusieurs heures. Dans ce cas, le visionnage est souvent effectué parallèlement à d'autres activités (bricolage ou couture pour Anaïs par exemple).

Tout comme les pratiques lectorales peuvent être exclusivement dédiées aux « littératures de l'imaginaire » ou laisser la place à d'autres genres littéraires, les films et séries visionnés varient selon les individus interrogés. Pour une partie des lecteurs et lectrices interrogés, science-fiction et fantasy n'occupent qu'une fraction minimale des films et séries visionnées, tandis que le genre est central pour d'autres, notamment celles et ceux qui rejettent les récits réalistes, comme Megane ou Anaïs, aussi bien dans leurs lectures que dans leurs pratiques filmiques.

« C'est toujours un peu autour de ça... Non parce que même les adaptations de comics, c'est... fin... y'a pas de pouvoirs, mais c'est pas notre univers quand même. Donc ouais non. Je crois qu'il y a rien de... en fait avant je regardais beaucoup la télé, et j'ai arrêté de regarder la télé, les séries que je regardais à la télé je les regarde plus. Tout ce qui est les *NCIS*, ou *Mentalist* ou quoi, je regarde plus du tout. » Anaïs, 23 ans, sans emploi, projet de création d'entreprise de commerce, licence de lettres, père cadre ingénieur, mère démarcheuse téléphonique.

« Euh... y'a quand même une grosse part de... de science fiction, après y'a des séries, des films, je saurais pas si c'est de la sf ou de la fantasy... mais en

grosse majorité, la plupart des séries et des films que je regarde, c'est quand même des séries et des films qui sont pas très réalistes hein. Donc une grande majorité, voilà. Sinon le reste m'emmerde, les biopics et compagnie, ça me soûle. » Megane, 31 ans, galériste, master communication et gestion tourisme international, père ouvrier d'État, mère infirmière.

« Ben… le fantastique, je pense que c'est ce qui me plait vraiment de loin le plus au cinéma. J'adore j'adore ça. Et j'adore de surcroit surtout les sagas je t'ai dit, je pense avoir vu quasiment toutes les sagas fantastiques, y en a très peu que j'ai pas vus, genre *Alien* et *Predator* je les ai pas vus parce que c'est pas trop mon kiffe et je pense… » Luc, 20 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père capitaine de gendarmerie, mère comptable et femme au foyer.

« Oui, oh oui bah c'est un, c'est un univers global hein donc je baigne dedans hein. D'ailleurs, en cinéma je vais plus naturellement vers la SFFF oui. » Morgane, 25 ans, vétérinaire, école vétérinaire, père chef d'équipe en maçonnerie, mère comptable.

Le visionnage de films et séries à domicile est une pratique largement accessible à tous les lecteurs et lectrices interrogés, qu'elle passe par l'achat de DVD ou d'abonnement à des services de vidéo à la demande, ou par le téléchargement illégal. En revanche, le prix peut constituer un obstacle plus important dans le cadre des sorties au cinéma, qui constituent une pratique plus distinctive des classes moyennes et supérieures. De nombreux lecteurs et lectrices soulignent ainsi les tarifs pratiqués qu'ils jugent trop élevés. Pour les plus aisés, c'est une simple constatation qui n'influe pas sur leurs pratiques, mais les jeunes au budget plus limité tendent à diminuer la fréquence de leurs sorties au cinéma, ou à les conditionner à l'obtention de tarifs préférentiels.

« De plus en plus. Là je dois prendre l'abonnement aujourd'hui rires. [...] Bah, pour l'instant, pour des questions économiques, j'y vais tous les deux mois en moyenne. [...] C'est le but justement, j'ai envie d'y aller plus souvent mais ça coûte trop cher. » Sébastien, 26 ans, chargé de communication, BTS informatique, maîtrise communication et évènementiel, père ingénieur en informatique, mère assistante de direction.

« En trois mois j'y suis allé une fois parce que j'avais encore un peu de sous et j'avais une place à cinq euros, pour voir *Le Hobbit*, et sinon ça devient trop cher. Ça devient vraiment trop cher. À moins d'avoir les places à cinq euros là sur internet. Et puis en ce moment ouais, si j'ai des sous c'est pour acheter à manger ou un peu de tabac. […] Mais je pense que j'irais plus après, quand j'aurai, quand j'aurai un emploi stable. Ou même quand je toucherai le RSA. » Marc, 29 ans, sans emploi, niveau terminale, père agent caténaire SNCF et chef d'équipe, mère sans profession.

En raison de ces motifs financiers, les films vus au cinéma font l'objet d'un choix souvent plus pointilleux que ceux visionnés au domicile. Sont ainsi privilégiés les films que les jeunes interrogé·e·s ont « vraiment envie de voir », ceux qui « méritent d'être vus au cinéma » et notamment ceux pour lequels le format cinématographique marque une différence dans l'expérience de visionnage (grand écran, son haute résolution...). Il s'agit souvent de films dont les aspects visuels (décors, effets spéciaux, images de synthèse) et auditifs (bande originale, effets sonores) sont prépondérants. Or les films de science-fiction ou fantasy, par la mise en scène de mondes imaginaires, de créatures inventées ou de voyages spatiaux, proposent souvent ce genre d'expérience sensorielle, peut-être plus fréquemment que d'autres genres cinématographiques plus réalistes (comme les comédies ou les biographies). Les succès cinématographiques de *2001, l'Odyssée de l'espace* en 1968, ou plus récemment de *Gravity* en 2013 [18], constituent des exemples emblématiques de ces expériences cinématographiques totales.

> « Un truc avec des belles images dans l'espace, des planètes, des machins, en général je vais aller le voir au cinéma. Je me dis, ça va vaut le coup de dépenser un peu d'argent, parce que sur un petit écran c'est moins intéressant. Donc ça c'est un truc que j'aime dans les films de SF. En prendre plein la vue. » Perrine, 31 ans, formatrice en savoirs généraux, master de sociologie politique, père chercheur en physique, mère employée.

> « Vu le prix du ciné maintenant, ce serait tellement plus rentable de me prendre une carte d'abonnement, mais voilà... et donc la SF, et c'est vrai que bon, autant profiter du format super grand écran, super son et tout, pour aller voir autre chose que de la comédie française quoi. » Sarah, 29 ans, sans emploi, licence arts du spectacle et cinéma, père serrurier, mère cadre commerciale.

> « Je préfère les voir sur grand écran, surtout les films de SF où généralement ben y'a, l'image est importante quoi, parce que c'est... C'est comme *2001, l'Odyssée de l'espace*, je conçois pas de le voir sur petit écran, c'est vraiment des films qu'il faut voir sur grand écran quoi. Bon après, si j'ai pas le choix ou quoi, je peux aussi m'accomoder d'un DVD ou quoi, mais je préfère vraiment le voir sur grand écran, si j'ai une possibilité. » Romain, 21 ans, étudiant en master d'informatique, licence d'informatique fondamentale, père réalisateur et scénariste, mère ingénieure.

> « Mais je trouve que la science fiction s'adapte particulièrement bien au cinéma. Parce que c'est grandiose, et que y'a des effets spéciaux, et que c'est aussi mon domaine, parce que je travaille pour une école d'infographie en ligne, donc j'aime bien voir les effets spéciaux. Donc c'est plutôt ça, j'aime beaucoup le cinéma

18. Notamment comparé à du « grand spectacle » par Mathieu Macheret dans *Les Cahiers du cinéma*, ou qualifié de « cinéma immersif » par Didier Péron dans *Libération*.

pour ça. » Anne, 23 ans, webmaster et community manager, licence information communication et formation webmaster, père ingénieur et directeur d'école d'informatique, mère conseillère Pôle emploi.

Mais comme le visionnage de films à domicile peut constituer un moment partagé en famille, au sein du couple ou entre amis, les sorties au cinéma ont souvent un aspect social autant que culturel : pour une partie des jeunes interrogé·e·s, comme Esther ou Philippe, il s'agit avant tout de passer du temps avec des amis [19], c'est pourquoi ils ne s'y rendent jamais seuls.

> « Après je vais voir un petit peu de tout, mais après, pas tant parce que j'ai envie d'aller au cinéma, mais pour passer du temps avec des gens. Où c'est un peu un rituel de se dire, bon ben on va au ciné. Mais j'y vais pas beaucoup. J'y vais, je dirais, une fois par mois, en moyenne, mais y'a des fois... voilà. » Esther, 25 ans, étudiante en doctorat de géographie, master de géographie, père artiste et cuisinier, mère directrice de compagnie de danse.

> « Et j'y vais pas... en fait j'y vais en société, c'est-à-dire que je vais avec des amis. Ou avec ma famille, mais pas... pas tout seul. » Philippe, 28 ans, professeur d'anglais, traducteur et journaliste, master LLCE anglais et master adaptation sous-titrage doublage, père chargé de cours à l'université, mère infirmière cadre.

### 12.3.2 D'autres rapports au texte écrit

Dans *Les mangados*, Christine Détrez et Olivier Vahnée décrivent le succès des mangas auprès des adolescent·e·s. Ces bandes dessinées d'origine japonaise, qui mettent une scène une large variété d'histoires, des plus réalistes aux plus fantaisistes, font partie du parcours lectoral de plusieurs lecteurs et lectrices interrogés (Laurent, Marie-Claire, Marc, Laura, Igor ou Luc). Les séries fantastiques ou science-fictionnelles notamment peuvent avoir contribué à leur initiation au genre. Plus généralement, la lecture de bandes dessinées, quel que soit le format (albums franco-belges, mangas japonais, romans graphiques ou encore comics américains) fait souvent partie des pratiques de lecture des jeunes interrogé·e·s, ou en a fait partie à un moment de leur parcours.

La lecture de bande dessinée, forme hybride mêlant texte et image, reste souvent considérée comme moins légitime que celle des romans, comme le souligne par exemple Éric Maigret :

19. Les pratiques de sociabilités autour de la lecture seront développées plus en détails dans le chapitre suivant.

« la fin de la stigmatisation de la bande dessinée n'implique pas dès lors de consécration sociale à la hauteur du discrédit initial, raison pour laquelle il est préférable de parler de reconnaissance plutôt que de légitimation » [20]. Pourtant ce média permet à certain·e·s jeunes de découvrir ou de renouer avec la lecture, et contribue au développement de compétences lectorales : « Pour les petits ou non-lecteurs de romans, la lecture de mangas a ouvert d'autres horizons, et pour certains, opère comme une réconciliation avec la lecture » [21]. C'est notamment le cas de Luc, qui ne lit science-fiction et fantasy que via la bande dessinée, sous forme de mangas ou de comics, mais fait preuve de connaissances encyclopédiques et d'une capacité d'analyse narrative développée en ce qui concerne ses séries favorites. En raison du coût souvent élevé des albums, l'achat de bandes dessinées est surtout le fait des jeunes en activité de l'échantillon. Ceux dont le budget est plus restreint les lisent ou les empruntent souvent à la bibliothèque, avec les inconvénients que cela implique en terme de disponibilité des albums et de possibilité d'effectuer une lecture linéaire des séries.

> « Le plus récent que j'ai lu c'était, pour la sortie de *Captain América : Winter Soldier* l'année dernière, ben j'ai lu le comics *The Winter Soldier*, qui... donc j'ai lu celui là qui est dans le même arc que *Civil War*. Je sais pas si tu connais, dans l'univers Marvel ? Ouais ben je t'explique vite fait, Civil, qu'il y aura le film en 2016 d'ailleurs, *Civil War* c'est un arc, peut-être l'arc comics Marvel le plus connu, il date de deux mille... cinq je crois, si je dis pas de bêtise, 2005, début des années 2000 quoi, et dedans c'est une guerre entre les super héros. *Civil War*. [...] Mais du coup, toi tu disais que tu savais pas trop, c'est quelque chose qui se fait pas mal, depuis assez souvent chez Marvel, je crois que le premier c'était en 70, il s'appelait *House of Hem*, et depuis à ce moment là ils ont fait des sous-équipes, les Avengers, t'as plein d'équipes comme ça qui existent.» Luc, 20 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père capitaine de gendarmerie, mère comptable et femme au foyer.

> « Y a beaucoup de petites bds de SF super bien. Mais bon après c'est les, ça reste exactement les mêmes problématiques pour moi, qui tournent autour, avec en plus le dessin. Et le dessin permet encore plus facilement de rentrer dans l'univers quoi. Voilà » Esther, 25 ans, étudiante en doctorat de géographie, master de géographie, père artiste et cuisinier, mère directrice de compagnie de danse.

> « le terme roman graphique est apparu parce que ben, en fait c'est une histoire, c'est une histoire de fiction, c'est un roman, et en même temps c'est, c'est une BD, donc tu peux pas dire que c'est un roman, et pourtant, c'est un roman,

20. Éric Maigret, « La bande dessinée dans le régime du divertissement : reconnaissance et banalisation d'une culture », in : *La bande dessinée : quelle lecture, quelle culture ?*, sous la dir. de Benoît Berthou, Études et recherche, Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2015, p. 102.

21. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 96.

> c'est une histoire. [...] Là t'as, t'as vraiment, t'as tout quoi, t'as la construction narrative...» Julien, 25 ans, assistant d'éducation et pigiste, classe préparatoire scientifique, master d'histoire, master métiers du livre, père ouvrier, mère en recherche d'emploi.

La bande dessinée, à la fois visuelle et textuelle, constitue donc un autre rapport au texte écrit, qui peut précéder ou accompagner la lecture de romans. Une autre manière d'appréhender le texte, en l'écoutant, est possible via les livres audio, qui peuvent être écoutés dans des contextes où la lecture est impossible ou difficile, par exemple en conduisant (situation évoquée par Thibault et Benjamin). Mais la lecture de fiction peut aussi être complétée par la fréquentation de textes non-fictionnels, qui permettent de prolonger le plaisir lié aux univers imaginaires en développant ses connaissances sur ceux-ci : fanzines ou magazines spécialisés, essais sur le genre et son histoire, albums graphiques (*concept art*). Ces lectures complémentaires sont souvent le fait des lecteurs et lectrices les plus impliqué·e·s dans le genre (grand·e·s lecteurs et lectrices, libraires, membres d'associations de promotion du genre) ou de celles et ceux qui possèdent le plus de capital culturel (en particulier dans le cas des essais).

> « J'ai des gros bouquins sur le ciné ou quoi, genre truc qu'on m'a offert à Noël, c'est pas forcément des trucs qu'on peut lire... attends je te le trouve, il est là. Le truc de *Star Wars*... (...) C'est du making-of ouais. Donc y'a beaucoup d'images. Ah mais y'a quand même du texte. Sur les conceptions, les décors, les trucs. Bon gros bouquin, voilà mais souvent ça va plus être des bouquins de collection comme ça, avec des images et des machins. » Sarah, 29 ans, sans emploi, licence arts du spectacle et cinéma, père serrurier, mère cadre commerciale.

> « Ceux de *Star Wars* [magazines spécialisés] oui ça m'arrive parce qu'en plus avec les sorties, la sortie du sept je suis dans les starting blocks, j'ai mes petites boutiques même à Boston où j'en ai trouvés. Je les feuillette, je les achète rarement, mais... mais c'est vrai que j'aime bien. » Céline, 29 ans, pharmacienne, doctorat de pharmacie, père médecin, mère pharmacienne.

> « Sur les vampires en Louisiane. Non mais oui je pense que, tu vois si je n'avais pas lu ce truc là, récemment j'aurais pu te dire que non, mais en fait je me suis, parce que moi ce que j'aime dans la lecture c'est m'évader. Le soir j'avais du mal à me représenter que j'allais lire un truc, une étude, un truc sérieux et puis en fait, finalement ça passe très bien quand c'est un sujet qui te plait. » Cécile, 24 ans, documentaliste technique, licence professionnelle documentation numérique, père conducteur TGV, mère ergothérapeute.

À côté des créations originales (bandes dessinées ou textes non-fictionnels), les réécritures occupent un statut particulier dans les lectures des jeunes interrogé·e·s, qu'il s'agisse de suites écrites par un autre écrivain que l'auteur original, de novellisation de jeux vidéos

ou jeux de rôle à succès ou encore de fanfictions. Ces « récits de fans [...], ces textes que certains spectateurs écrivent pour prolonger, compléter ou amender leurs romans, films ou encore séries télévisées favoris » [22], dont l'action se déroule dans un univers existant (suites, prologues ou histoires parallèles), sont souvent source de réactions contrastées chez les lecteurs et lectrices, de l'adhésion au rejet virulent. Comme souligné par des enquêtes antérieures, la lecture de ces récits, tout comme leur écriture, est une activité principalement féminine [23]. Celles et ceux qui les apprécient, mettent en avant le plaisir de retrouver un univers connu, de découvrir la façon dont les fans peuvent exploiter les « blancs » de la narration (ellipses, évocations rapide d'évènements passés ou à venir...) pour y insérer leurs propres histoires. Dans le cadre des lectures sérielles dans lequel elles s'inscrivent le plus souvent, ces histoires peuvent également constituer un moyen de « tromper l'attente du tome suivant » (Morgane).

> « Prolonger la lecture, prolonger le plaisir de la découverte de l'univers... et parce que des fois c'est, des fois c'est dommage quand on referme un livre, quand une série est finie, quand le point final est posé, on se dit, ça y est. Et ça se milite à ça. Tout ce que tu pourras dire sur le sujet et sur l'univers se limitera à ça, et ce que tu pourras faire de ton petit cerveau. Et donc c'est vrai que lire ces fanfictions, c'est un petit peu agréable parce qu'on se dit non, ça prolonge, y'a encore des choses... voilà. » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

> « J'aime, j'aimais beaucoup les fanfictions, et c'est pour ça que j'aime bien cet exercice, quand ils exploitaient des failles. Les tous petits indices, qui sont laissés ou les personnages qui pouvaient être exploités sous telle ou telle période de leur vie, les ellipses comme tu dis etc, et c'est vraiment intéressant. » Marlène, 23 ans, étudiante en préparation à l'agrégation de grammaire, master de lettres classiques, père kinésithérapeute, mère cadre infirmière supérieure en maison de retraite.

Au contraire, parmi les motifs de rejet figure le manque de qualité stylistique ou narrative de ces productions, perçues comme majoritairement rédigées par des fans sans expérience de l'écriture et leur caractère décrit comme souvent simpliste ou caricatural : « c'est un petit peu niais généralement » (Fabien), « souvent un petit peu ridicule et très cliché aussi » (Sébastien).

22. Sébastien François, « Fanf(r)ictions, Tensions identitaires et relationnelles chez les auteurs de récits de fans », in : *Réseaux* 153.1 (2 fév. 2009), p. 157–189, p. 159.

23. « Dès les premiers travaux sur les fanfictions là encore, les chercheurs américains se sont aperçus que la majorité des auteurs étaient des femmes [...] Le fait d'observer à notre tour cette constante forte confirme donc que les jeunes filles et les jeunes femmes (même s'il n'est pas étonnant de les trouver surreprésentées pour une pratique d'écriture) trouvent dans ce genre d'écrit un moyen privilégié pour s'exprimer », ibid., p. 167-171 ; « la lecture de fanfiction semble bien plus fréquente chez les filles, comme d'ailleurs leur écriture, très marquée du côté féminin », Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 82.

C'est notamment le cas des fanfictions mettant en scène un personnage avatar de l'auteur (souvent une auteure) placé dans des situations avantageuses mais « dénuées d'intérêt » pour le lecteur. Ce type de protagonistes « trop parfaites », sont souvent qualifiées de « Mary-Sue » [24], en référence au personnage de Paula Smith portant ce nom dans le récit parodique *A Trekkie's Tale*. Dans son enquête sur les auteur·e·s de fanfiction, Sébastien François précise que pour les internautes amateurs ou amatrices de ces récits, « il s'agit depuis longtemps d'une dérive des fanfictions et les Mary Sue, considérées comme le degré zéro du récit de fan, sont sans doute devenues les textes les plus critiqués, au point que les internautes ont identifié leurs lieux communs constitutifs pour mieux les dénoncer » [25]. Il précise encore : « Outre les remarques qui pointent l'orthographe ou la grammaire de tel ou tel récit déposé sur fanfiction.net, les membres actifs du métatexte attaquent autant les lectures naïves de l'œuvre de Rowling à l'image des Mary Sue que celles qui ne sont pas en « cohérence » avec le canon, les débats étant évidemment âpres quant à la définition de ce qui est permis et interdit avec l'intrigue ou le caractère des personnages. Le terme de « fangirl », même sur les forums écrits en français, incarne justement la nature des piques adressées à certains (ou plutôt certaines) fans : en raison de leur jeune âge et/ou de leur manque de recul, les « fangirls » dénaturent l'œuvre originale et la manière d'écrire correctement une fanfiction » [26]. Ainsi, Marie-Claire, qui apprécie par ailleurs certaines fanfictions, qualifie cette pratique de projection de soi dans un personnage idéalisé de « fantasme narcissique ». De plus, nous avons vu que l'originalité des histoires constituait un critère d'évaluation pour certains lecteurs et lectrices, qui cherchent à lire « des choses nouvelles » et ne voient donc pas l'intérêt de lire « une moins bonne version » d'une histoire qu'ils ont par ailleurs appréciée (« dans l'absolu, c'est pas des écrivains en tant que tels, parce que l'intérêt c'est quand même d'avoir des idées différentes », Esther). Pour certain·e·s, l'écriture de fanfiction frôle le plagiat, et ils invoquent une hiérarchie légitimiste des productions qui les amène à privilégier « les vrais auteurs » (Cécile).

> « Oh mon Dieu ! Oh ! Oh mon Dieu, quelle horreur. Oh pitié, ne me parle pas de ça. C'est un des grands points de contentieux avec ma femme. Parce que ma, ma…

24. Ce terme, initialement utilisé pour désigner des personnages de récits de fans, s'emploie également par extension pour qualifier des personnages de récits originaux jugés trop stéréotypés.

25. François, « Fanf(r)ictions, Tensions identitaires et relationnelles chez les auteurs de récits de fans », op. cit., p. 183-184.

26. Ibid., p. 185.

> Ma femme adore lire ces horreurs, que je considère comme des... des hérésies les plus totales, le refuge de... de la médiocrité, oh ! oh mon dieu. » (à propos des fanfictions) Amaury, 30 ans, sans emploi et gestionnaire bénévole dans une boutique de jeux, licence LLCE anglais, père employé d'imprimerie, mère hôtesse d'accueil.

> « Mais je trouve que et puis ça manque de légitimité, bah c'est ça, je pense que c'est ça, j'avoue que j'ai un gros problème par rapport à ça, ça manque de légitimité, j'arrive pas à... De ma part, je trouve ça totalement irrationnel mais je trouve que ça manque de légitimité. » Gauthier, 26 ans, étudiant en master production et distribution cinéma, master stratégie des échanges culturels internationaux, père professeur d'histoire-géographie, mère psychologue scolaire.

Les suites rédigées par un autre auteur rencontrent des jugements similaires chez les lecteurs et lectrices en quête d'originalité, comme Laurent, qui se dit « pas convaincu » par les continuations de *Fondation*, tout comme les novellisations de jeux vidéo ou de jeux de rôle, évoquées par Philippe, qui souffrent selon Rémy de leur conditions de production. Il s'agit en effet souvent de récits de commande correspondant à une franchise, qui sont censés suivre un scénario prédéfini et laissent ainsi très peu de marge de manœuvre artistique à leurs auteurs.

> « En fait y'a un moment où j'ai vraiment cherché tout ce que je pouvais lire, et... je suis tombé sur des novellisations de... de jeux de rôle, de jeux de cartes... j'ai essayé tu vois, je me suis dit bon, je vais essayer, et c'était horrible. Par exemple les novellisations de *Donjons et dragons* mais... c'est poilant tellement c'est cliché et caricatural... c'est vraiment drôle. » Philippe, 28 ans, professeur d'anglais, traducteur et journaliste, master LLCE anglais et master adaptation sous-titrage doublage, père chargé de cours à l'université, mère infirmière cadre.

Enfin, la lecture de livres de jeu de rôle constitue une dernière manière d'aborder les univers imaginaires à l'écrit, même si celle-ci à vocation à se transposer ultérieurement dans le jeu. Cette pratique, contrairement à la lecture de fanfiction qui est principalement féminine, est surtout le fait des joueurs de jeu de rôle, majoritairement masculins.

### 12.3.3 Le jeu, un degré d'immersion supplémentaire

Le jeu, sous ses différentes formes (jeux vidéo, jeu de rôle, jeux de société...), constitue un degré d'immersion supplémentaire dans les univers imaginaires. En effet, tout comme la lecture, il contribue à l'évasion, mais il permet de surcroît à ses participant·e·s de devenir acteurs et actrices de l'histoire, de faire appel à leur créativité tout en partageant un mo-

ment convivial. Comme le rappelle Vincent Berry dans son travail sur les jeux vidéos : « La littérature scientifique a longtemps pensé le jeu vidéo comme une expérience narrative, en empruntant essentiellement ses cadres d'interprétation à la sémiologie, à la narratologie, et plus largement aux théories de l'art et de la communication. Dans cette perspective, il s'agit d'établir des liens et relations entre anciennes formes de narration, livresque ou filmique, et la façon dont les jeux vidéo produisent des récits singuliers, dont les joueurs sont en quelque sorte les héros, les lecteurs et auteurs. Par leurs actions dans le jeu, une histoire se fabrique : certains parlent ainsi de « lectaceurs » ou de « spectacteurs » pour qualifier cette double position » [27]. Ainsi, il s'agit « d'être impliqué [soi-même] dans une histoire » (Sébastien), de participer à « une histoire interactive [...] un peu comme les « livres dont vous êtes le héros » (Igor).

> « Alors c'est... pour moi c'est la suite, fin un peu dans la suite logique de livres et films, finalement c'est la même chose [...] Donc c'est un peu une étape au-dessus on va dire dans l'implication dans les histoires. Autant dans les livres je ne me dis pas qu'est-ce que je ferais, ce genre de choses, alors qu'en jeu de rôle ben c'est, c'est ce qu'on fait concrètement. » [jeu de rôle] Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

> « Faire partie... alors les jeux auquels je joue en fait, c'est des jeux où on est vraiment en immersion dans le jeu en fait, c'est pas des courses de voiture, des trucs comme ça, c'est on a le perso au milieu de l'univers, et c'est vraiment... voilà, c'est toujours pour rentrer, comme dans le bouquin, pour rentrer dans un univers à côté en fait. » [jeux vidéo] Benjamin, 30 ans, conducteur de tramway, niveau terminale, père chauffeur poids lourds, mère assistante familiale.

Jeux vidéo et jeux de rôle présentent une affinité particulière avec la science-fiction et la fantasy, puisqu'une large part des histoires qu'ils mettent en scène se déroulent dans des univers imaginaires (mondes futuristes, fantastique ou magiques). D'après Anne Besson, les univers imaginaires, par leurs potentialités illimitées, sont en effet particulièrement propices à l'appropriation et aux usages ludiques : « Les mondes que proposent d'explorer les nouvelles pratiques d'appropriation des fictions [...] sont plus précisément des mondes de jeu, des mondes « pour jouer ». On y entre pour s'évader (médias « passifs » du livre et du film), pour expérimenter les possibles de son identité (jeux de rôle et mondes sociaux virtuels) et

27. Berry, *L'expérience virtuelle*, op. cit., p. 26.

bien sûr pour faire sien l'autre monde en en devenant l'un des acteurs (jeux et en particulier MMORPG, fan fictions et fan arts) » [28].

Cette proximité entre jeu et culture de l'imaginaire est également constatée par Vincent Berry, à propos du jeu vidéo : « une seconde variable relie fortement les joueurs entre eux : un répertoire culturel partagé, littéraire, cinématographique, musical, focalisé autour du thème de la fantasy, du merveilleux et du jeu [...] leurs références [cinématographiques] renvoient d'abord à un genre : le médiéval fantastique, la science-fiction, le merveilleux, la fantasy. [...] En ce qui concerne les livres « préférés », les mêmes logiques sont à l'œuvre. La littérature liée à la fantasy, au merveilleux et à la science-fiction prédomine nettement » [29]. Il précise qu'une « interprétation plus solide consiste à considérer sérieusement l'émergence d'une culture de la fantasy, non pas sous l'angle d'une « culture de masse » ou d'une « culture jeune », mais comme d'un ensemble de ressources littéraires, cinématographiques, musicales spécifiques, historiquement constituées, qui font aujourd'hui culture. Celle-ci tend à se définir non pas par un public spécifique (« les jeunes ») ou par des modes de production (« de masse »), mais par des contenus et des thèmes particuliers qui traversent différents médias (littérature, cinéma et jeux vidéo) et concernent des publics divers » [30].

Ces pratiques ludiques rencontrent donc un succès important parmi les lecteurs et lectrices de littératures de l'imaginaire interrogés, qui sont nombreux à avoir expérimenté jeux vidéo ou jeux de rôle [31] ; plusieurs d'entre eux sont même des joueurs assidus (Olivier, Marie-Claire, Thierry, Laura, Igor, Amaury, Jérémie, Rémy et Julien pour le jeu de rôle, et la moitié des jeunes interrogé·e·s jouent régulièrement aux jeux vidéo [32]). Ceux-ci évoquent fréquemment les liens qui existent entre leurs pratiques ludiques et leurs autres pratiques culturelles en science-fiction et fantasy, soulignant le caractère global de la « culture de l'imaginaire » que cet ensemble de pratiques incarne.

> « Je pense que tout s'est un peu auto-entretenu, ça allait bien ensemble, j'ai continué le jeu de rôle, alors j'ai eu une petite phase où j'en faisais moins, mais où je continuais quand même. Je suis jamais vraiment complètement sorti de cet

28. Besson, *Constellations*, op. cit., p. 21-22.
29. Berry, *L'expérience virtuelle*, op. cit., p. 65-66.
30. Ibid., p. 69.
31. Plus des trois quarts des lecteurs et lectrices interrogés.
32. Cette proportion est supérieure au pourcentage de jeunes jouant au moins une fois par semaine parmi les 15-30 ans (39% des hommes et 16% des femmes) selon l'enquête Pratiques culturelles des Français de 2008, bien que ce chiffre puisse avoir évolué depuis avec le développement des jeux mobiles.

univers là. » Jérémie, 26 ans, technicien de laboratoire en centre de recherche, licence de chimie, père cheminot, mère auxiliaire de vie.

« Ah c'est souvent des jeux imaginaires, c'est pas des... c'est souvent propre, de toute façon la litté, tous les genres de l'imaginaire trouvent leur place là dedans... c'est souvent de la SF ou de la fantasy hein. [...] Ben... c'est... je vais te dire c'est mon deuxième loisir après la, l'écriture quoi. J'y joue assez régulièrement. Allez on va dire trois quatre grosses sessions par semaine. » Marina, 29 ans, documentaliste en santé publique, licence de biologie et DUT documentaliste, père technicien supérieur à France Télécom, mère vendeuse.

Comme dans la lecture, joueurs et joueuses interrogés recherchent l'évasion dans leurs pratiques ludiques. Wenceslas Lizé décrit ainsi goût pour l'imaginaire et pratiques ludiques comme « l'expression d'une même inclination au divertissement, ou plus précisément à "l'évasion". En effet, souvent associé par ces jeunes gens à leurs lectures et au jeu de rôles, le plaisir de « l'évasion mentale hors du monde réel » est également l'un des effets subjectifs (ou l'un des mobiles) de la participation aux pratiques ludiques : activité libre et gratuite, le jeu engendre « une conscience spécifique de réalité seconde ou de franche irréalité par rapport à la vie courante » (Caillois, 1994). Pratiques tournées vers l'imaginaire et activités ludiques peuvent donc être perçues, sous cet angle, comme des équivalents fonctionnels »[33].

Mais au contraire de la lecture où le lecteur occupe une position de spectateur (même s'il est possible de se projeter dans le monde représenté), dans le jeu de rôle ou dans les jeux vidéo, le joueur est placé au cœur de l'action. L'action prend alors plusieurs formes : découvrir des univers différents, sortir du quotidien, incarner des personnages différents de soi, s'imaginer doté de pouvoirs magiques, se mettre en scène dans des situations imaginaires, « faire partie d'un autre univers » (Esther) ou encore se « laisser transporter par une histoire » (Philippe). Les jeux vidéo ou jeux de rôle permettent ainsi de retrouver des plaisirs ludiques de l'enfance, comme l'évoque Esther, sur le mode du « faire comme si ».

« Ça rejoint ce que je disais, j'aime bien découvrir des univers, et ben c'est des jeux de découverte d'un univers, t'as pas de temps imparti, c'est pas des jeux où tu dois forcément butter des gens, c'est plus, t'essaies d'explorer un endroit et tu dois comprendre ce que tu dois faire déjà. Comprendre ce qui se passe, comprendre ce que tu dois faire, quelles sont les règles qui s'appliquent... » Perrine, 31 ans, formatrice en savoirs généraux, master de sociologie politique, père chercheur en physique, mère employée.

33. Lizé, « Imaginaire masculin et identité sexuelle. Le jeu de rôle et ses pratiquants », op. cit., p. 50.

> « Mais je jouais beaucoup, et je jouais beaucoup à incarner des personnages qui avaient des pouvoirs, que ce soit seule, ou avec des potes [...] qui [étaient] dans le même délire. Ou on jouait à être les sorcières, ou on jouait à avoir des pouvoirs magiques... [...] Et je pense que cette soif là maintenant, d'avoir un pouvoir ou quelque chose de différent, je pense que je le, je l'ai transféré dans les jeux vidéos en fait. Et que en étant dans des jeux vidéos où tu contrôles des personnages qui eux on des pouvoirs, c'est un peu le même sentiment quoi » Esther, 25 ans, étudiante en doctorat de géographie, master de géographie, père artiste et cuisinier, mère directrice de compagnie de danse.

De plus, dans le jeu de rôle, et dans une moindre mesure dans le jeu vidéo, joueurs et joueuses occupent un rôle actif : ils sont co-constructeurs de l'histoire, qui s'écrit au fur et à mesure de la partie, en fonction des actions des joueurs. Ces jeux comprennent ainsi une large part d'invention, et font appel à la créativité de leurs participant·e·s. Les compétences créatives des joueurs et joueuses sont mises à contribution à la fois dans le déroulement du scénario, mais aussi dans la mise en scène de l'univers dans le cas du jeu de rôle grandeur nature (GN), qui se joue en costumes (souvent confectionnés par les joueurs : c'est le cas d'Olivier par exemple) dans un décor adapté. L'univers du récit et la personnalité des personnages constituent un cadre dans lequel les joueurs évoluent, dont ils peuvent exploiter les failles et les ellipses, tout en confrontant leur personnalités ; l'histoire se construit collectivement, au fur et à mesure des jets de dès, des concessions faites ou des batailles gagnées.

> « La créativité. Après... [...] Et en plus il faut improviser parce que tu peux pas savoir qu'est-ce qu'il va faire, c'est pas simple, tu as plus ou moins les directives, et après, c'est quand tu crées, tu as ton ligne argumentative, mais là bas tu joues avec la mentalité des autres, et alors ils font certaines choses, tu dois inventer, ou essayer de dire okay, mais ce personnage à cette situation, qu'est-ce qu'il va faire, il va être énervé, ou il va essayer de le tuer, ou des intrigues comme ça, j'aime bien. » Eduardo, 23 ans, étudiant en licence traduction et interprétariat, baccalauréat espagnol, père sans emploi, ancien employé de casino, mère femme de ménage.

> « Qui est un jeu un peu plus... où c'est tes scénarios et tes choix qui ont une conséquence en fait. Je sais pas si tu vois un peu le genre... [...] De ce que tu réponds, ça influe sur ton avancée. Et j'aime bien parce que, dans ces jeux là, t'as l'histoire en fait qui est importante, j'aime bien. » [jeux vidéo] Delphine, 21 ans, libraire dans une boutique de jeux et littératures de l'imaginaire, L1 de lettres modernes histoire de l'art, BP libraire, père professeur des écoles, mère professeure des écoles.

À côté de l'évasion et de la créativité, un aspect central du jeu mis en avant par les lecteurs et lectrices interrogés est la sociabilité. C'est évident pour le jeu de rôle, qui se joue à plusieurs

en coprésence, ou pour les jeux de plateau (jeux de société), mais c'est également vrai pour le jeu vidéo, qui rassemble en ligne des équipes de joueurs qui s'affrontent. Il est également possible de jouer ensemble en ligne tout en étant dans la même pièce (*LAN party*) : Jessie et son compagnon jouent ainsi régulièrement tous les deux, tandis que d'autres organisent des soirées ou des journées jeux vidéo à domicile avec leurs amis. Le jeu devient alors une occasion de se retrouver et de partager des moments entre amis autour du goût pour les univers imaginaires[34].

> « Dans ces jeux là… ben comme c'est un jeu co-op, c'est sympa de jouer en co-op. On passe un bon moment, on passe une bonne soirée. Je trouve tu vois, ce genre de choses, c'est un support pour passer une bonne soirée, après on discute d'autre chose, tu vois, après y'a toujours le jeu bien entendu… […] Voilà, c'est vraiment un côté social on va dire. » (jeux de plateau) Luc, 20 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père capitaine de gendarmerie, mère comptable et femme au foyer.

> « Euh… ben c'est être, en fait être avec les gens en fait, et créer des… créer des choses avec les gens. Parce qu'en soi, en fait en soi les… sur un livre on est tout seul, on est tout seul avec soi, quand on partage, on partage son expérience alors que là on crée une expérience commune, qui est vraiment beaucoup plus forte. Et c'est un peu le même sentiment que j'ai sur un jeu de société, le jeu… c'est bien, mais c'est pas super important. […] ce qui compte c'est être avec des gens que j'aime et… s'amuser ensemble. » Philippe, 28 ans, professeur d'anglais, traducteur et journaliste, master LLCE anglais et master adaptation sous-titrage doublage, père chargé de cours à l'université, mère infirmière cadre.

> « « Les bières et la pizza (rire) sans déconner c'est 50% du plaisir du jeu de rôle, c'est de me retrouver avec des potes… [...] mon plaisir de, de recevoir mes potes à la maison, on se met dans le salon, et… et on est entre potes, quoi ! voilà… C'est, c'est le côté aussi, t'as ton moment à toi. » Julien, 25 ans, assistant d'éducation et pigiste, classe préparatoire scientifique, master d'histoire, master métiers du livre, père ouvrier, mère en recherche d'emploi.

Les études menées sur les pratiques ludiques[35] tendent à décrire les jeux vidéo et jeux de rôle comme des pratiques majoritairement masculines[36]. Parmi les jeunes interrogé·e·s, les garçons sont effectivement plus nombreux à les apprécier ou à les avoir expérimentés, tandis qu'on trouve plus de filles qui expriment un désintérêt ou une indifférence à leur égard. Si

34. Voir également Partie IV, chapitre 13 consacré aux sociabilités autour de la culture de l'imaginaire.

35. Lizé, « Imaginaire masculin et identité sexuelle. Le jeu de rôle et ses pratiquants », op. cit. ; Anne-Christine Vœlckel, « Jouer ensemble. Approche biographique d'un loisir : le jeu de rôle », in : *Sociétés contemporaines* 21.1 (1995), p. 57–74 ; Berry, *L'expérience virtuelle*, op. cit.

36. Bien que Dominique Pasquier évoque l'existence de jeux de rôle chez les collégiennes spectatrices de la série sentimentale *Hélène et les garçons*, jeux au contraire décriés par les jeunes garçons, laissant entrevoir une partition thématique genrée des pratiques de jeu de rôle.

les joueuses existent, on peut remarquer des différences dans leurs parcours ludiques par rapport aux garçons : ceux-ci ont la plupart du temps découvert jeux vidéo et/ou jeux de rôle à l'adolescence au sein de groupe de joueurs majoritairement masculins, tandis que les filles ont souvent été initiées à ces pratiques ludiques plus tardivement, par des garçons de leur entourage qui les pratiquaient déjà (frères, cousins, petit ami ou compagnon). Enfin, au niveau du type de jeux appréciés, elles sont plus nombreuses à pratiquer ou à avoir pratiquer le jeu de rôle « écrit », via des forums de discussion dédiés à cette pratique (forums RPG pour « role playing game »), qui s'insère alors dans « la culture de chambre » féminine [37].

> « Pas de jeu de rôle en mode à l'ancienne avec des dés et un plateau, mais une pseudo école de sorciers, ou un pseudo monde, dans lequel tu te crées ton personnage et après t'interagis avec les autres, comme tu t'étais ton personnage. Donc ça j'ai beaucoup fait. En fait c'était une extension des jeux de quand j'étais enfant, sauf que j'avais plus personne avec qui jouer en vacances ou quoi et donc c'est sur les forums que j'ai fait ça. » Esther, 25 ans, étudiante en doctorat de géographie, master de géographie, père artiste et cuisinier, mère directrice de compagnie de danse.

### 12.3.4 S'approprier le monde fictif par la création

Dans *Deux pouces et des neurones*, Sylvie Octobre souligne l'importance des activités d'expression en amateur au sein des pratiques culturelles des jeunes : « Le processus de construction de soi qui caractérise la jeunesse prend pour appui privilégié les pratiques en amateur, dans des stratégies d'essai, erreur, prise et déprise, qui relèvent moins de la volatilité que de l'expérimentation active. Les jeunes sont toujours ceux qui présentent une appétence pour les pratiques en amateur la plus forte et ce trait va croissant au fil des générations » [38]. Derrière la danse et la musique, largement plébiscitées par les jeunes, les arts plastiques, avec le dessin (un tiers des 15-29 ans) et la peinture (un sixième des 15-29 ans), constituent un second pôle de pratiques amateurs, tandis que « le dernier pôle rassemble les jeunes autour des expérimentations textuelles (écriture et théâtre) » [39].

Dans le cadre de notre enquête, on constate que ces pratiques amateurs, qui permettent de s'approprier l'univers d'un récit en devenant soi-même créateur, concernent en effet de nom-

37. Hervé Glevarec, *La culture de la chambre : Préadolescence et culture contemporaine dans l'espace familial*, Paris : La Documentation française, 2009.
38. Sylvie Octobre, *Deux pouces et des neurones. Les cultures juvéniles de l'ère médiatique à l'ère numérique*, Questions de culture, Paris : La Documentation Française, 2014, p. 79.
39. Ibid., p. 80.

breux jeunes interrogé·e·s, sous différentes formes : écriture de fanfiction, d'histoires originales, dessins de leurs personnages préférés, création de costumes (cosplay ou personnages originaux dans un univers donné), bricolage ou encore recettes de cuisine, comme en témoigne le succès de librarie du *Gastronogeek*[40]. Si « la pratique amateur a une place centrale lors de l'enfance et l'adolescence » [41], les activités créatives effectuées dans le prolongement de la lecture, souvent par les lecteurs et lectrices les plus investis, occupent également une place notable dans le quotidien des jeunes qui les pratiquent, à la fois temporellement et symboliquement. Pour une partie des jeunes interrogé·e·s, ces pratiques correspondent à des expérimentations de jeunesse dont ils se sont détachés, parfois évoquées avec nostalgie, mais pour d'autres la pratique se poursuit, voire s'intensifie à l'âge adulte, souvent au prix d'ajustements visant à la rendre plus légitime (distanciation vis-à-vis des premières expérimentations, des pratiques les moins légitimes comme le cosplay ou les fanfictions, parfois professionnalisation partielle de la pratique créative).

Du côté du « pôle arts plastiques », un tiers des lecteurs et lectrices pratiquent ou ont pratiqué le dessin ou la peinture. Cette pratique artistique n'est bien sûr pas exclusivement centrée sur la science-fiction et la fantasy, mais les mondes imaginaires constituent une source d'inspiration et occupent souvent une place particulière dans les réalisations des jeunes concernés, comme le souligne Megane. Si la pratique amateur a pris une tournure professionnelle pour cette lectrice qui travaille dans le milieu artistique (en tant que galeriste), pour la plupart des lecteurs et lectrices concernés, comme Marc, Cindy ou Morgane, la pratique du dessin a été une expérimentation adolescente, plus de l'ordre de la copie (« décalquer », »recopier », ou encore « refaire » les couvertures de ses romans favoris), que de la création originale, et elle reste une activité personnelle, pratiquée à titre de loisir pour la majorité des autres (Anne, Jessie, Rémy).

> « Mes dessins sont jamais très réalistes. C'est toujours un univers imaginaire, très... je dessine plus de fée depuis un certain temps parce que je trouve ça quand même un peu culcul la praline, mais je garde quand même un côté très onirique. [...] C'est assez... c'est peut-être pas de la science fiction, mais y'a quand même une touche des fois aussi. » Megane, 31 ans, galériste, master communication et gestion tourisme international, père ouvrier d'État, mère infirmière.

40. Thibaud Villanova, *Gastronogeek. 42 recettes inspirées des cultures de l'imaginaire*, Paris : Hachette Pratique, 2014.
41. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 123.

> « Euh, alors pas comme ça, à main levée, par contre, je sais qu'à une époque, où je dessinais beaucoup, j'aimais bien dessiner les illustrations qui étaient dans les bouquins. J'aimais bien les refaire, je me rappelle avoir déjà fait la couverture d'*Harry Potter*... [...] Non les redessiner... voilà, je les copiais, j'aimais bien le faire, mais sinon, comme ça, imaginer, enfin, tirer quelque chose d'un bouquin et le reproduire sur papier en dessin... c'est trop compliqué pour moi. Faut avoir du talent dans le dessin pour ça (rires). » Cindy, 30 ans, assistante vétérinaire, école d'assistante vétérinaire, père routier, mère aide-comptable.

Les créations plastiques se déclinent également à travers le bricolage (fabrication de bijoux et accessoires notamment pour Anaïs, Sarah et Marie-Claire), la fabrication de costumes (Olivier, Anaïs, Sarah, Marie-Claire, Thierry, Perrine, Megane, Laura, Benjamin, Mathilde, Cécile, Sébastien, Thibault, Amaury, Cindy, Delphine) ou encore la cuisine (Marie-Claire et Thierry). La poursuite de ces activités liées aux mondes imaginaires à l'âge adulte fait souvent l'objet d'aménagements de la pratique ou de justifications de la part des lecteurs et lectrices interrogés, qui tiennent à se distinguer de la figure jugée immature du « fan obsessionnel » [42]. Certaines, comme Anaïs, professionnalisent leur activité de bricolage en essayant de vendre leurs créations. D'autres, comme Thierry ou Marie-Claire se tournent vers une activité socialement considérée comme « adulte », la cuisine, tout en liant celle-ci aux mondes imaginaires qu'ils apprécient.

> « Ben j'ai mon, j'ai le site avec mes créations et j'ai mon blog en plus. (...) D'inspiration steam. (...) Des bijoux, j'ai des trousses, des peluches, j'ai... j'ai plein de choses. Je fais de la customisation de fausses armes. » Anaïs, 23 ans, sans emploi, projet de création d'entreprise de commerce, licence de lettres, père cadre ingénieur, mère démarcheuse téléphonique.

> « Voilà, ça pour nous, la cuisine, comme on est fan, c'est aussi un autre moyen de vivre notre passion de la lecture, de revivre encore des moments, je pense notamment, ben les plats du *Trône de fer*, ou les plats qui sont inspirés du *Seigneur des anneaux*, y'a des sites, qui sont dédiés à ça, c'est pour nous, c'est une autre manière de vivre nos lectures. De rêver avec ça, voilà. [...] Oui, on s'invite les uns les autres, ou alors quand y'a des soirées, ben on fait des recettes à thème. » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

La pratique du cosplay et/ou du costume est particulièrement intéressante à cet égard, puisque qu'une véritable hiérarchie de légitimité se met en place en son sein. D'une part, il est très mal vu de porter un costume que l'on n'a pas fabriqué soi-même, et les cosplayeurs

42. Voir Partie V, chapitre 15.

qui achètent leur costume se situent donc en bas de cette échelle de légitimité. D'autre part, une partie des jeunes concernés font une distinction importante entre le cosplay, c'est-à-dire le fait de se grimer en un personnage spécifique, et le costume, c'est-à-dire la création d'un personnage original, avec sa personnalité et ses caractéristiques propres, dans un univers donné (futuriste ou *streampunk* par exemple), jugé plus légitime. C'est notamment le cas de Thierry, qui me reprend assez sèchement quand j'emploie le terme de « déguisement », associé aux pratiques enfantines, pour évoquer sa pratique du costume. Le cosplay est ainsi associé à une activité adolescente, liée à une passion un peu immature, tandis que le costume se veut véritable pratique créative, parfois pratiquée dans le cadre du jeu de rôle grandeur nature, qui devient ainsi un motif de travestissement. Certains comme Thibault ou Sébastien assument pourtant ce côté jugé régressif du déguisement, dans la mesure où celui-ci est pratiqué ponctuellement, à la manière d'un rite carnavalesque[43], l'occasion de retomber en enfance le temps d'une soirée. D'autres comme Luc, Gauthier ou Romain rejettent ces pratiques jugées ridicules ou excessivement fanatiques.

> « Justement, en fait là on arrive au terrain de différence entre déguiser et costumer. Déguiser... enfin, t'as la différence entre le cosplay et le costume. Le costume c'est vraiment créer son propre personnage. Et ça, ça je le fais. » Thierry, 35 ans, facteur, licence d'histoire, formation webmaster et informatique, père décédé, mère employée des postes.

> « En steampunk, quand on crée nos costumes, quand on crée, des accessoires, ou autres, on leur invente une histoire. Une histoire, une utilité, une raison d'être. » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

> « Ouais bah c'était rigolo parce que c'est *Star Wars*, qu'on peut faire le con avec un sabre laser (rires) ouais c'était rigolo. [...] *Star Wars* c'est toujours rigolo hein, il n'y a pas de soucis (rires) ça c'est un truc de gosses. Pour pouvoir faire le gosse pendant une soirée. » Sébastien, 26 ans, chargé de communication, BTS informatique, maîtrise communication et évènementiel, père ingénieur en informatique, mère assistante de direction.

> « Je fais mes costumes. Là je me suis mis à la couture avec le jeu de rôle grandeur nature, un petit peu au travail du cuir aussi. Du coup maintenant, si y'a besoin de faire un ourlet à mon pantalon j'ai pas besoin de demander à ma maman, je peux le faire moi-même (rires). » Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

43. Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, op. cit.

Chez ces jeunes adultes, le goût pour les univers imaginaires s'exprime peu dans l'habillement de tous les jours, comme cela peut être le cas chez les adolescent·e·s passionné·e·s de mangas [44], à l'exception des tshirts humoristiques, qui seront évoqués avec les autres produits dérivés, mais aussi du style *steampunk*. Celui-ci présente en effet des éléments « élégants », comme des chapeaux, chemises, vestons ou corsets, qui sont assez facilement adoptés, par petites touches, dans la vie quotidienne par les jeunes qui pratiquent ce type de costume. Ce style leur permet ainsi de manifester leur goût pour le genre, sans toutefois s'écarter trop des normes sociales.

Ces diverses pratiques artistiques (dessin, bricolage, fabrication de costumes) concernent à la fois des filles et des garçons, même si elles sont majoritairement le fait des filles, en particulier en ce qui concerne la fabrication de bijoux ou de costumes (pratique de la couture traditionnellement féminine). Cependant, le jeu de rôle, dont la pratique est majoritairement masculine, et notamment le jeu grandeur nature, pratiqué en costume, contribue à la mixité de ces pratiques créatives, puisqu'il incite des jeunes hommes, comme Olivier, à confectionner leurs propres costumes. Les stratégies de distinction évoquées ci-dessus (création de personnages originaux plutôt que cosplay, valorisation de la créativité) contribuent probablement à la diffusion de pratiques traditionnellement féminines comme la couture parmi les lecteurs masculins.

On retrouve cette hiérarchie légitime des pratiques au sein du « pôle écriture », où les fanfictions s'opposent aux créations originales, et où les scénarios de films ou de jeux de rôle ne sont pas considérés comme de véritables pratiques d'écriture par leurs jeunes auteurs, dotés de capitaux culturels (Sarah et Gauthier pour les scénarios de film, Olivier et Julien pour les scénarios de jeux de rôle), qui valorisent la forme romanesque, et où les essais de jeunesse sont mis à distance, alors que la pratique cesse ou tente de se professionnaliser à l'âge adulte.

> « Je me souviens la première fois que j'ai écrit sur l'ordinateur, j'avais envie d'écrire un truc et d'inventer quelque chose, mais en fait ce que j'ai fait, j'étais petite, j'ai recopié un bouquin. Fin genre je recopiais un peu, je disais ah ouais c'est trop bien, et j'avais l'impression que moi j'écrivais l'histoire. Enfin je me projetais dans l'histoire en écrivant. » Esther, 25 ans, étudiante en doctorat de

44. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 130.

géographie, master de géographie, père artiste et cuisinier, mère directrice de compagnie de danse.

« Alors, j'ai arrêté depuis quelques temps. Mais je sais que quand je m'ennuyais en cours au lycée, j'avais tendance à commencer à écrire. J'ai participé à un ou deux concours de nouvelles, vite fait. Sans plus. Sans grand résultat. J'ai pas mal pratiqué l'écriture comme défouloir. » Rémy, 27 ans, agent de sécurité incendie, BTS informatique et développement et formation en sécurité incendie, père secrétaire, mère administratrice.

« Euh hésitation, j'ai toujours aimé écrire. J'ai décidé de m'y mettre un petit peu plus sérieusement il y a 10 ans et je m'y suis mise très sérieusement il y a trois ans. Mais j'ai toujours rêvé d'être écrivain, j'ai toujours aimé écrire. J'avais un cahier rempli de débuts de romans tout pourris. » Morgane, 25 ans, vétérinaire, école vétérinaire, père chef d'équipe en maçonnerie, mère comptable.

À l'instar de Morgane, plusieurs lecteurs et lectrices se sont « mis sérieusement à l'écriture » depuis quelques temps (Marina, Philippe, Julien), dans le but de faire publier leurs créations, et éventuellement d'en faire une activité professionnelle. Plusieurs d'entre eux se sont inscrits sur un forum d'écriture, dont les membres se relisent et corrigent mutuellement, où participent à des concours et initiatives d'écriture collectives pour se motiver dans leur progression. Tous soulignent le travail nécessaire à la rédaction d'un manuscrit publiable, et évoquent le plaisir de faire partager à d'autres les univers qu'ils imaginent. Philippe a publié un roman quelques semaines avant notre entretien, Morgane et Marina surtout des nouvelles, mais dans tous les cas, la démarche va plus loin qu'une simple pratique amateure.

« Ben je m'évade d'une autre façon en fait. J'espère aussi emmener des gens avec moi, ça c'est... si j'arrive à en emmener avec moi c'est gagné quoi. Partager les mondes en fait, que je crée avec d'autres personnes. C'est ça qui me plait. » Marina, 29 ans, documentaliste en santé publique, licence de biologie et DUT documentaliste, père technicien supérieur à France Télécom, mère vendeuse.

« En fait souvent c'est des images, qui se projettent d'elles-mêmes, et je trouve ça super cool de... de faire voyager les gens, de les transporter avec une émotion ou un paysage, ou... un personnage. J'essaie de le faire. Je sais pas si je réussis hein, mais » Philippe, 28 ans, professeur d'anglais, traducteur et journaliste, master LLCE anglais et master adaptation sous-titrage doublage, père chargé de cours à l'université, mère infirmière cadre.

Une grande partie de ces pratiques amateurs sont encouragées, facilitées et diffusée via le recours à internet et au numérique. Comme le souligne Sylvie Octobre dans *Deux pouces et des neurones* : « si l'ordinateur et l'internet sont des pourvoyeurs d'accès aux contenus

culturels et à des modes de consommation individualisés, l'ordinateur est également un outil de créativité et d'expression, tandis que l'internet fonctionne d'abord auprès des jeunes comme un dispositif technique de sociabilité - communiquer et rencontrer - mais également comme un vecteur de collaboration, de contribution ou de partage »[45]. Internet devient un espace de diffusion et de discussion autour des productions amateures, notamment via les blogs : « les blogueurs sont aussi des producteurs de contenus amateurs qu'ils valorisent en s'affranchissant des canaux de distribution traditionnels. [...] Le développement de formats vidéo et musicaux permettant la mise en ligne, la syndication et le téléchargement (notamment via le podcasting) ouvre aujourd'hui considérablement cet espace de production amateur »[46]. Anne Besson souligne encore que l'appropriation des œuvres s'en trouve ainsi renforcée, la production amateur constituant à son tour un pan des constellations culturelles autour de l'imaginaire : « Reste qu'avec notre contemporanéité, l'échelle des phénomènes d'appropriation, qui n'avait cessé de croître déjà au fil des exemples ci-dessus, explose avec la démocratisation d'Internet et la diffusion des hauts débits : se trouvent dès lors mis à la portée d'une proportion croissante des usagers, lecteurs, spectateurs, joueurs, non seulement des outils simples d'emploi pour devenir créateurs à leur tour, mais encore un énorme public potentiel (quoique virtuel...), à qui soumettre variations sur un monde connu, parodiques ou respectueuses, ou propositions inédites d'autres univers alternatifs »[47]. Ce double phénomène d'expansion multimédiatique des œuvres et de développement des apports du public à l'univers fictionnel correspond à ce que Henry Jenkins décrit sous le nom de « culture de la convergence » : « La convergence ne repose pas sur un mécanisme particulier de diffusion. Elle constitue un changement de paradigme : il s'agit de passer d'un contenu propre à un média à un contenu circulant sur de multiples canaux médiatiques, à une interdépendance accrue des systèmes de communication, à une multitude de moyens d'accès au contenu médiatique, et à des relations encore plus complexes entre l'industrie des médias, où est organisé du sommet vers la base, et la culture participative, organisée de la base vers le sommet »[48].

45. Octobre, *Deux pouces et des neurones. Les cultures juvéniles de l'ère médiatique à l'ère numérique*, op. cit., p. 75.

46. Dominique Cardon et Hélène Delaunay-Téterel, « La production de soi comme technique relationnelle : Un essai de typologie des blogs par leurs publics », in : *Réseaux* 138.4 (2006), p. 15–71, p. 52.

47. Besson, *Constellations*, op. cit., p. 10.

48. Jenkins, *La culture de la convergence. Des médias au transmédia*, op. cit., p. 348.

### 12.3.5 Consommation de produits dérivés et musique

En marge des pratiques culturelles à proprement parler (lecture, visionnage de films et séries, sorties culturelles, pratiques amateurs), la consommation de produits dérivés et de musiques liées au genre (musique de films ou de jeux vidéo) concerne une proportion non négligeable des lecteurs et lectrices interrogés. Comme les enquêtes statistiques l'ont montré [49], la musique occupe une place centrale dans les pratiques culturelles des jeunes. Elle joue un rôle symbolique d'identification au sein des groupes de pairs : affirmer ses goûts musicaux contribue à affirmer son identité sociale. Dans le cadre de notre enquête, près de la moitié des jeunes interrogé·e·s écoutent de la musique liée au genre. Elle leur permet de prolonger le plaisir du récit en se replongeant dans le monde imaginaire, tout en affirmant leur goût pour le genre.

> « Ouaiiiis ! J'ai toute une playlist avec toutes les musiques de film ! Je t'assure, j'ai tout plein de musique *Star Wars*, de musique de *Tron legacy*, qui a été faite par Daft Punk, j'ai la musique *Seigneur des anneaux*, j'ai plein plein de films, tu sais, genre même une musique, plein plein plein, j'ai toute une playlist. » Luc, 20 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père capitaine de gendarmerie, mère comptable et femme au foyer.

Les produits dérivés, qu'il s'agisse de vêtements (souvent des tshirts, mais aussi pulls ou sous-vêtements à l'image des univers de science-fiction et fantasy) ou d'éléments de décoration (posters, figurines, maquettes, cartes...) constituent une autre manière d'affirmer son goût pour le genre. Plus de la moitié des lecteurs et lectrices interrogés possèdent de la décoration ou des vêtements liés à la science-fiction ou à la fantasy. Les vêtements, qui constituent un affichage plus ostentatoire du goût, sont un peu moins plébiscités que la décoration, plus intime, qui permet de se constituer un espace à soi [50], visible uniquement aux personnes que l'on choisit d'inviter à son domicile.

> « Alors, qu'est-ce que j'ai... j'ai un, j'ai deux, trois tshirts *Star Wars*. Le premier que j'avais acheté c'était un sith avec une guitare électrique et c'était le, le... comment ça s'appelle déjà ? Le *Dark Side Galaxy Tour* quelque chose comme ça. Et après y'a, j'en achète régulièrement sur *Qwertee*, je sais pas si tu connais ? C'est un site où tous les jours ils sortent deux tshirts [...] Donc y'a des références à des séries, à des films... » Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation

49. Octobre, *Deux pouces et des neurones. Les cultures juvéniles de l'ère médiatique à l'ère numérique*, op. cit. ; Donnat, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, op. cit.
50. Serfaty-Garzon, *Chez soi : Les territoires de l'intimité*, Paris : Armand Colin, 2003.

de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

« Oui donc oui ça envahit un peu la maison. (...) On a une tirelire R2D2, on a le Sonic Survivor, le tournevis sonique de *Doctor Who*, on a le R2D2 tirelire, on a des figurines, donc chacun la sienne hein, Sébastien il a *Tomb Raider*[51] et moi j'ai Mike Myers. Chacun son truc ! Euh ouais on a de petits goodies de temps en temps, ça nous plait c'est rigolo. Il y a des trucs qui passent bien, de toutes façons. Je crois que le coffret là bas c'est du *Assassin's Creed*, mais il est joli. Oui on n'a pas de problème, on en a un peu partout. Bon par contre je ne mettrai jamais un grand poster, tu vois les tableaux c'est un peu féérique mais ce n'est pas très estampillé SF ou quoi. » Cécile, 24 ans, documentaliste technique, licence professionnelle documentation numérique, père conducteur TGV, mère ergothérapeute.

Ces acquisitions sont évidemment soumises aux ressources financières des jeunes, car certains objets sont chers, et la décoration n'est pas un poste de dépense prioritaire pour les budgets les plus restreints. Pourtant, même parmi les jeunes les moins aisé·e·s, certain·e·s tiennent à « se faire plaisir » de temps en temps par ce genre d'achats, ou se les font offrir à l'occasion de leurs anniversaires par exemple. Enfin, certain·e·s rejettent la consommation de produits dérivés, associée à une attitude immature, la figure du collectionneur étant souvent associée à celle du fan au sens péjoratif du terme, comme nous le détaillerons dans la partie V consacrée aux enjeux de légitimité et de distinction autour du genre.

### 12.3.6 Faire la promotion du genre

Les lecteurs et lectrices les plus investis dans le genre manifestent une volonté de transmettre leur passion pour la science-fiction et la fantasy à d'autres, en contribuant à la promotion des littératures de l'imaginaire. Cela peut passer par la tenue d'un blog ou d'un site dédié au genre, par l'engagement dans une association ou par le choix d'une activité professionnelle en lien avec l'imaginaire. À la fois espace de publication et de discussion (via les commentaires), le blog permet à la fois de promouvoir le genre et de renforcer la sociabilité lectorale en ligne, comme le soulignent Dominique Cardon et Hélène Delaunay-Téterel dans leur analyse de ces outils : « Le blogueur cherche à rencontrer d'une part un collectif qui partage les mêmes goûts et pratiques, une sorte de communauté de pairs, et d'autre part un public plus

51. Cécile confond ici le titre du jeu (*Tomb Raider*) avec sa protagoniste, Lara Croft.

large de curieux qui permettra la diffusion des œuvres présentées »[52]. Ils précisent : « Dans le prolongement des blogs de fans, mais en endossant une posture littéraire et distanciée, on compte enfin de nombreux blogs dans lesquels est affichée une compétence critique dans un domaine culturel particulier. [...] Parfois individuel et quasi personnel, une sorte de carnet d'enregistrement de ses consommations culturelles établit sous forme de liste, d'autres fois beaucoup plus élaboré, et souvent collectif, ce type de blog constitue un important vivier de la participation des consommateurs à l'évaluation partagée des produits culturels »[53]. Ainsi, Anne tient un blog consacré à la culture de l'imaginaire, Morgane poste des billets en lien avec son activité d'écriture, Anaïs présente ses créations sur son site, Julien propose des critiques de livres, et Sébastien aimerait relancer le blog qu'il a tenu il y a quelques années. De plus, dans la région lyonnaise où j'ai mené mon enquête, deux associations contribuent à la promotion de la culture de l'imaginaire, une plutôt centrée sur la science-fiction, l'autre sur le steampunk. Un quart des lecteurs et lectrices interrogés[54] sont membres de l'une ou l'autre de ces associations et participent à l'organisation d'évènements visant à faire connaître et apprécier le genre au grand public.

> « Et comme la plupart du temps, mon boulot, c'est écrire pour les gens, et que je me restreins vachement, et que je prends, voilà j'adapte vachement mon discours, ben sur mon blog, c'est liberté quoi. C'est mon truc. Donc si ça plait tant mieux, si ça plait pas... voilà. Parce que c'est mon truc. Mais j'aime bien parler de ce qui m'a passionné, d'un bouquin que j'ai vachement aimé, ou d'un film qui est super, ou qui est pas du tout bien, ça m'arrive aussi de tailler les trucs. (...) Je sais pas, ça me prend, si je veux écrire un article ça me prend au moins une heure par jour. Si je veux écrire un article par jour. (...) Ouais c'est ça, c'est une passion. » Anne, 23 ans, webmaster et community manager, licence information communication et formation webmaster, père ingénieur et directeur d'école d'informatique, mère conseillère Pôle emploi.

> « Oui, souvent en tant qu'organisateur. C'est-à-dire que [cet évènement], je ne sais pas si tu connais, c'est la convention du jeu, j'ai fait partie des créateurs, [cet autre évènement] j'y suis allé en tant que bénévole et modérateur de table ronde. [Ce troisième évènement] je suis bah, orga-modérateur. Globalement en fait, c'est, je suis dans l'organisation, ou si je ne suis pas dans l'organisation je suis bénévole quoi. C'est voilà, c'est une espèce de passion. [...] je ne sais pas en fait ça me, en fait c'est une satisfaction, euh, de créer des moments qui plaisent aux gens et quelque part bah c'est une satisfaction créatrice. Il y a ça » Sébastien,

52. Cardon et Delaunay-Téterel, « La production de soi comme technique relationnelle », op. cit., p. 49.
53. Ibid., p. 51.
54. Sarah, Cécile, Sébastien, Laura, Perrine, Philippe, Anaïs, Marie-Claire, Mathilde et Thierry.

> 26 ans, chargé de communication, BTS informatique, maîtrise communication et évènementiel, père ingénieur en informatique, mère assistante de direction.

L'investissement personnel dans le genre va plus loin pour quelques personnes interrogées, qui ont réussi à faire de leur passion pour l'imaginaire une activité professionnelle. C'est le cas de Megane, à travers son activité de galeriste, qui organise des expositions autour des mondes imaginaires, ou de Delphine, libraire dans un magasin spécialisé dans les littératures de l'imaginaire (elle participe également à ce titre à de nombreux festivals et évènements consacrés à la science-fiction et à la fantasy). D'autres aspirent à cette professionnalisation de leur goût pour le genre : c'est le cas de Julien, qui cherche à travailler dans les métiers du livre, publie des critiques et participe à l'organisation de salons du livre en parallèle de son activité alimentaire d'assistant d'éducation, de Marie-Claire, en recherche d'emploi, qui envisage à long terme ouvrir un café librairie, ou encore d'Anaïs, qui est en train de lancer son « café créatif » après une période de chômage (une sorte de salon de thé où on peut également bricoler, coudre, confectionner divers accessoires) marqué par une ambiance fantasy [55]. Chez ces trois diplômés de l'enseignement supérieur précaires, on retrouve un profil décrit par Dominique Cardon et Hélène Delaunay-Téterel à propos des auteurs de blogs spécialisés : « Les interprétations de l'amateurisme et de l'autodidaxie se sont souvent polarisées sur l'idée que les pratiques amateurs avait des visées « professionnelles » et qu'elles étaient le fait d'exclus de la culture légitime. De nombreux profils de blogueurs spécialisés rendent effectivement visible une population d'amateurs à la recherche de consécration qui usent des blogs comme d'une solution de contournement. Beaucoup travaillent dans des professions à dimensions intellectuelles dans lesquelles l'écriture, l'image, la culture ou la recherche sont importantes. Certains, sans doute, souffrent d'un décalage entre leur diplôme et leur statut professionnel précaire (pigistes, salariés en contrat à durée déterminée, en contrat emploi-solidarité, chercheurs indépendants, vacataires, etc.) » [56]. L'engagement dans la promotion du genre permet ainsi à ces lecteurs et lectrices de mieux faire coïncider leurs aspirations professionnelles à leurs situations effectives. Comme le souligne Olivier Donnat, à propos

55. Sans donner trop de détails afin de respecter l'anonymat de l'enquête, on peut tout de même préciser que le nom choisi constitue un jeu de mot en référence à un titre de fantasy emblématique, que la décoration s'inspire du *steampunk* et que des évènements autour du genre sont envisagés, comme des rencontres avec des auteurs locaux.

56. Cardon et Delaunay-Téterel, « La production de soi comme technique relationnelle », op. cit., p. 54.

des passions culturelles : « Parvenir ainsi à professionnaliser sa passion constitue donc une première stratégie possible pour faire coïncider ses rêves d'enfant ou d'adolescent avec les exigences de la vie adulte. Il en existe une autre qui consiste à valoriser sur le marché du travail des compétences ou des dispositions liées à la pratique du hobby-passion » [57]. Pour les jeunes écrivain·e·s qui commencent à être publiés (Morgane, Marina et Philippe), l'écriture constitue aussi un horizon professionnel potentiel. Ils et elles contribuent également au développement du genre, par leurs récits bien sûr, mais aussi, pour celles et ceux qui sont inscrits sur un forum d'écriture, par leur contribution aux progrès d'autres jeunes écrivain·e·s (via leur activité de relecteur/trice ou dans le cas de Marina, en participant à la rédaction d'un guide des éditeurs à destination des jeunes auteur·e·s).

> « Je baigne beaucoup dedans en fait donc euh, ça m'apporte euh, bah c'est ma lecture, c'est ma lecture donc euh, donc c'est mon univers, c'est mon imaginaire, ça construit mon imaginaire, c'est, c'est... C'est mon métier, c'est ma vie, c'est mes amis, pour moi c'est un tout en fait la SFFF [58] donc c'est vrai que... Moi la lecture de SFFF, c'est voilà, c'est, c'est comme de la lecture tout court, c'est un bon moment, c'est de l'évasion, c'est un petit peu de réflexion, c'est... [...] Mais après si j'élargis ouais, c'est mon univers donc c'est, c'est mes amis, c'est l'écriture, c'est mes relations, c'est un peu mon plan de futur. [...] Je rêve de pouvoir m'arrêter de travailler pour écrire » Morgane, 25 ans, vétérinaire, école vétérinaire, père chef d'équipe en maçonnerie, mère comptable.

La lecture de romans de science-fiction et fantasy s'inscrit donc au sein d'un large spectre de pratiques culturelles : visionnage de films et séries, lecture de bandes dessinées, de novellisations, de réécritures, pratique du jeu de rôle ou du jeu vidéo, pratiques créatives amateurs, consommation de musique et de produits dérivés liés au genre, pratiques associatives ou professionnelles visant à promouvoir le genre. Mais ce que les lecteurs et lectrices désignent par le terme de « culture de l'imaginaire » ne recouvre pas seulement les pratiques culturelles en elles-mêmes, mais aussi la communauté d'amateurs réunis autour du goût pour le genre, et les pratiques de sociabilité qui y ont trait.

57. Olivier Donnat, « Les passions culturelles, entre engagement total et jardin secret », in : *Réseaux* 153.1 (2 fév. 2009), p. 79–127, p. 121.
58. Abréviation pour « Science-Fiction Fantasy Fantastique ».

# Chapitre 13

# Sociabilités autour de la culture de l'imaginaire

La lecture de science-fiction et fantasy est au cœur d'une « culture de l'imaginaire », qui se déploie, comme nous l'avons vu, dans de multiples pratiques culturelles, mais aussi au travers d'une sociabilité lectorale, de la constitution de « réseaux » de lecteurs et lectrices, d'échanges de conseils, de pratiques partagées. Comme le souligne Dominique Pasquier, à partir de ses recherches sur la réception de la série télévisée *Hélène et les garçons* et sur les sorties au théâtre, « on ne peut pas comprendre les phénomènes culturels sans s'intéresser en même temps aux phénomènes de sociabilité. La culture se constitue précisément à travers les interactions qui représentent un mode d'appropriation par les individus » [1]. Les sociabilités lectorales jouent en effet un rôle important dans la réception des œuvres de science-fiction et fantasy pour une grande partie des jeunes interrogé·e·s.

Dans le domaine anglophone, Paul DiMaggio a par ailleurs montré le rôle des pratiques culturelles sur les réseaux de sociabilité : « Les intérêts culturels partagés constituent le dénominateur commun des échanges sociaux. La consommation de produits culturels donne un sujet de conversation aux inconnus et facilite les relations sociales nécessaires à faire mûrir les connaissances en amitiés » [2]. Il précise que « la télévision fournit un stock de symboles commun pour presque tout le monde [tandis que] les arts légitimes sont devenus d'importants

1. Dominique Pasquier, « Publics et hiérarchies culturelles : Quelques questions sur les sociabilités silencieuses », in : *Idées économiques et sociales* 155.1 (2009), p. 32–38, p. 36.

2. Traduit de Paul DiMaggio, « Classification in Art », in : *American Sociological Review* 52.4 (1987), p. 440–455, p. 443.

marqueurs de statut social » [3]. Cette influence des pratiques culturelles sur les réseaux sociaux est précisée par Omar Lizardo, qui montre que « la consommation de produits issus de la culture populaire a un effet positif sur la densité des réseaux de liens faibles mais pas sur celle des réseaux de liens forts, tandis que la consommation de produits issus de la culture légitime augmente de façon sélective la densité des liens forts, mais n'a pas d'effet sensible sur les liens faibles » [4].

En France, François Héran a de plus souligné l'importance du capital culturel sur les pratiques de sociabilité, et la proximité entre pratiques de sociabilité et pratiques culturelles : « Ce que l'on savait déjà de la participation au monde associatif vaut en fin de compte pour l'ensemble de la sociabilité : elle se distribue dans l'espace social comme une pratique culturelle. Certes, elle est corrélée positivement avec le revenu, mais plus encore avec le diplôme : c'est dans les fractions intellectuelles des classes supérieures que la sociabilité atteint ses plus hauts sommets » [5].

Dans ce chapitre, nous montrerons l'existence de communautés de lecteurs et lectrices parmi les amateurs de science-fiction et fantasy, liés par un goût commun pour le genre et par un partage de pratiques. Bien que les lecteurs et lectrices interrogés soient insérés à des degrés divers dans ces réseaux de sociabilité lectorale, la plupart d'entre eux soulignent l'existence d'une « culture de l'imaginaire », constituée de références communes et de pratiques partagées, qui créent un sentiment de communauté autour du genre, même chez les lecteurs et lectrices isolés. Nous détaillerons comment cette sociabilité intervient de manière concrète dans les goûts et pratiques culturelles des jeunes lecteurs et lectrices, que ce soit au travers de discussions, de réseaux d'échanges et de conseils, ou encore de sorties culturelles.

## 13.1 Une communauté de lecteurs et lectrices

La plupart des personnes interrogées dans cette enquête ne sont pas des lecteurs et lectrices isolés : la lecture de science-fiction et fantasy constitue un loisir partagé avec des amis pour une grande partie d'entre eux. De nombreux lecteurs et lectrices font ainsi partie, ou ont fait

3. Traduit de ibid., p. 443.

4. Traduit de Omar Lizardo, « How Cultural Tastes Shape Personal Networks », in : *American Sociological Review* 71.5 (1er oct. 2006), p. 778–807, p. 778.

5. François Héran, « La sociabilité, une pratique culturelle », in : *Economie et statistique* 216.1 (1988), p. 3–22, p. 17.

partie à un moment de leur parcours lectoral, d'un groupe d'amis amateurs du genre. Dans certains cas, le goût pour le genre est même un élément constitutif du groupe d'amis, qui s'est rassemblé autour de cette passion commune, que ce soit à travers la lecture, le visionnage de films, le jeu de rôle ou les jeux vidéos. Dominique Cardon et Fabien Granjon défendent cette idée dans leur analyse des pratiques culturelles via les réseaux de sociabilité : « Tout en ne s'y réduisant pas, et de façon différente selon les groupes sociaux, de nombreuses relations sociales se construisent autour des activités culturelles et de loisirs, soit parce qu'elles sont effectivement réalisées en commun, soit parce qu'elles nourrissent les conversations ou sont l'objet de goûts partagés, soit encore parce qu'elles donnent lieu à des échanges d'objets (livres, magazines, CD , cassettes audio ou vidéo, etc.) » [6]. Ainsi, comme le décrit Aurélie, le goût partagé pour les littératures de l'imaginaire peut être à l'origine d'affinités lors d'une rencontre, puisqu'il crée un point commun, un sujet de discussion. Ce goût qui rassemble les lecteurs et lectrices est alors un facteur de rencontres amicales, de liens qui se tissent, ce que soulignent Benjamin ou Olivier.

> « Voilà, ben y'a d'autres, Valentin, tout ça qui étaient des amis de lycée, qu'on s'est connus par les jeux, jeux de cartes à collectionner, *Warhammer*, machin, tous ces jeux là en fait, qui tournent autour de l'univers de fantasy. L'univers un peu geek en fait, donc du coup, on est un peu... on lisait peu près les mêmes bouquins en fait. » Benjamin, 30 ans, conducteur de tramway, niveau terminale, père chauffeur poids lourds, mère assistante familiale.

> « Alors j'avais un collègue, parce que on s'était découvert ce point commun, un petit par hasard. On avait passé une soirée où on était restés deux heures à discuter de lectures. C'est quelqu'un qui écrivait aussi. Qui était allé à l'étranger, qui avait lu plein de choses différentes. » Aurélie, 24 ans, assistante sociale, DUT carrière sociales, DEASS, père réparateur informatique et musique amplifiée à son compte, mère secrétaire d'un cabinet de comptables.

> « Indirectement par les milieux, voilà, jeux de rôle, steampunk etc, je rencontre des gens par ce milieu là. Comme de mon point de vue c'est quand même intimement lié à la science fiction, à l'*heroic fantasy*, à ce genre de littérature, c'est un petit peu aussi grâce à la science-fiction on va dire. » Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

6. Dominique Cardon et Fabien Granjon, « Éléments pour une approche des pratiques culturelles par les réseaux de sociabilité », in : *Le(s) public(s) de la culture, Politiques publiques et équipements culturels*, sous la dir. d'Olivier Donnat et Paul Tolila, Paris : Presses de Sciences Po, 2003, p. 94.

Ce phénomène de constitution de groupes d'amis autour des univers imaginaires a été observé par Anne-Christine Vœlckel, à propos de joueurs de jeu de rôle : « le jeu de rôle a pu être utilisé comme une ressource pour la constitution d'un groupe de pairs. Le groupe de jeu de cinq à six personnes était une forme virtuelle disponible, qui rendait plus aisément pensable la formation d'un nouveau groupe. Il permettait de donner une structure, pour ainsi dire, toute faite, réglée et autonome à un regroupement d'individus différents. Le groupe d'amis s'est ainsi glissé dans la forme groupe de jeu » [7]. Mais les relations ainsi constituées peuvent par la suite s'étendre hors du champ des pratiques culturelles. Vincent Berry met par exemple en évidence la naissance d'amitiés ou de relations conjugales à travers la pratique du jeu vidéo : « Ce sont aussi des moments à partir desquels des groupes d'amis se forment, mais aussi des sociabilités qui ne concernent dès lors plus seulement le jeu mais d'autres pratiques sociales : sorties régulières au restaurant, cinéma, parties de poker, vacances communes... Parfois, certains tombent amoureux, rencontrent leur conjoint(e) et se marient « pour de vrai ». Contre la thèse (post)moderne du cyberespace comme processus de déréalisation du monde, ce travail, au contraire, met en évidence l'importance du « réel » aussi bien en analysant les différentes significations que les joueurs accordent au jeu qu'en étudiant la façon dont des sociabilités se développent simultanément dans le jeu et dans la « vraie vie » » [8]. Le plaisir du goût partagé peut également inciter de nouvelles personnes, comme Sarah, à intégrer un groupe d'ami·e·s déjà constitué. Inversement, l'arrivée d'une nouvelle personne dans un groupe d'amis lecteurs et lectrices peut constituer une incitation à la lecture pour le nouvel arrivant qui découvre le genre à cette occasion, comme l'évoque Thibault.

> « Donc ouais, je pense que ce qui a fait que je suis rentrée [dans l'association] c'est quand j'ai vu qu'il y avait tout un petit groupe qui était tout aussi fan que moi de *Star Wars*, de machin... ça me fait plaisir d'entrer dans un groupe où je pouvais partager ce genre de délire. » Sarah, 29 ans, sans emploi, licence arts du spectacle et cinéma, père serrurier, mère cadre commerciale.

> « Ben c'est très simple, en biologie à l'IUT, j'ai plein de copains qui adoraient tout ce qui était science-fiction, voilà, c'est eux qui m'ont vraiment fait découvrir.» Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

7. Vœlckel, « Jouer ensemble. Approche biographique d'un loisir », op. cit., p. 65.
8. Berry, *L'expérience virtuelle*, op. cit., p. 25.

L'intensité de cette sociabilité amicale autour de la lecture, ces affinités créées par le partage d'un goût pour le genre, donnent à certain·e·s jeunes interrogé·e·s, comme Anne ou Laurent, l'impression que « tous [leurs] amis lisent de la SF », contrairement aux lecteurs et lectrices de romans policiers interrogés par Annie Collovald et Erik Neveu : « lire des romans policiers singularise socialement ceux qui s'y adonnent. La plupart des enquêté·e·s, d'ailleurs, déclarent être bien souvent les seuls de leur entourage immédiat à pratiquer cette littérature qui a tout d'une sorte de dérèglement dans les règles sociales. La singularité sociale de cette pratique lectorale est au principe des échanges possibles qui l'entourent » [9]. Si les sociabilités autour des romans policiers sont framentées, isolées, les lecteurs et lectrices de littératures de l'imaginaire interrogés décrivent au contraire des échanges nombreux autour de cette pratique. S'agirait-il d'une spécificité du genre ? Si la culture de l'imaginaire semble effectivement fédératrice, notons toutefois que les lecteurs et lectrices de romans policiers sont plus nombreux que les lecteurs et lectrices de littératures de l'imaginaire [10], il est donc surprenant que les uns se sentent plus isolés que les autres. Il faut probablement ici envisager également un effet de génération, autour d'œuvres emblématiques et d'effets de mode, qui ont contribué à la constitution d'un bagage culturel commun pour les jeunes nés dans les années 1980-1990 [11]. De plus, d'autres enquêté·e·s évoluent professionnellement dans des domaines où le goût pour le genre est particulièrement répandu (informatique, sciences, ou encore boutiques spécialisées) [12], d'où cette même impression d'être entouré de lecteurs et lectrices du genre.

> « Dans le milieu artistique avec lequel je travaille, ça va être ça, ça va être des gens qui sont vraiment très très imprégnés de la culture geek, donc si je veux avoir des conversations sur la culture de l'imaginaire, geek mais de l'imaginaire dans son ensemble, ça va être avec eux que je vais discuter. » Megane, 31 ans, galériste, master communication et gestion tourisme international, père ouvrier d'État, mère infirmière.

> « J'suis associé à [cette boutique de jeux], donc euh (rire) dans le milieu professionnel, la SF qu'est-ce que c'est, c'est les jeux de figurines, science-fiction (rire) Voilà. » Amaury, 30 ans, sans emploi et gestionnaire bénévole dans une boutique de jeux, licence LLCE anglais, père employé d'imprimerie, mère hôtesse d'accueil.

9. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit., p. 277.
10. Donnat, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, op. cit., p. 156-157.
11. Voir Partie III, chapitre 8 sur la découverte du genre, ainsi que la prochaine section consacrée aux références communes.
12. Voir Partie III, chapitre 10.

> « C'est surtout professionnellement, j'en ai beaucoup. Au niveau professionnel, puisque j'ai mes clients, j'ai les personnes qui font les livres aussi, avec qui je parle beaucoup... [...] Les auteurs, les éditeurs, on a plutôt pas mal de contacts avec eux, plutôt intéressant » Delphine, 21 ans, libraire dans une boutique de jeux et littératures de l'imaginaire, L1 de lettres modernes histoire de l'art, BP libraire, père professeur des écoles, mère professeure des écoles.

Dans certains cas, ces groupes de lecteurs et lectrices sont formalisés par l'appartenance à une structure commune, comme un club, une association ou un collectif, qui regroupe des amateurs du genre autour d'activités communes (organisation d'évènements, visionnage de films, soirées jeux, ou encore repas conviviaux), mais la plupart du temps il s'agit de réseaux informels, de sociabilité amicale. D'où un caractère très mouvant, au gré des rencontres et des parcours de vie, et variable en fonction des activités concernées : au sein d'un même groupe d'amateurs de science-fiction et fantasy, certain·e·s vont être de gros lecteurs et lectrices, d'autres vont lire moins mais regarder beaucoup de films, ou passer du temps à jouer aux jeux de rôles etc.

> « Ben oui, parce que déjà, ben je suis [dans cette association], donc là y'a des lecteurs de science fiction. Avant d'[y] aller, j'ai été insérée dans un groupe [...] d'amateurs de science fiction, là c'était des gens qui étaient plus de la génération avant moi, mais moi j'étais un peu avec eux, donc avec eux j'ai pû discuter, ben ça c'était, y'a peut-être cinq ans » Perrine, 31 ans, formatrice en savoirs généraux, master de sociologie politique, père chercheur en physique, mère employée.

> « J'ai d'autres amis on va dire, en-dehors de ces cercles-là, qui sont assez nombreux quand même, ou j'veux dire qui – ou au boulot -, mais grosso modo les gens avec qui j'passe le plus de temps sont tous des lecteurs... au moins de grands amateurs, certains ont pas le temps, mais... Ils achètent des livres audio, j'ai un pote qui est à Marseille il a pas le temps de lire et il passe des livres audio dans sa bagnole » Julien, 25 ans, assistant d'éducation et pigiste, classe préparatoire scientifique, master d'histoire, master métiers du livre, père ouvrier, mère en recherche d'emploi.

> « Je connais ce mec là qui a été mon coloc' pendant deux ans et qui est toujours un ami proche, euh, après euh, vraiment des lecteurs de SF. J'ai un ami qui a lu quelques Barjavel, qui aime beaucoup l'univers de Bernard Werber. [...] Après non, au niveau des bouquins, des livres de SF, en tout cas la SF je pense que ce qui était le plus simple c'était au cinéma. Où là tu peux vraiment échanger avec tes amis. » Dylan, 31 ans, vendeur en grande surface culturelle, L2 de lettres modernes, BTS management des unités commerciales, licence professionnelle commerce des produits culturels et audiovisuels, père ingénieur, mère documentaliste en CDI.

Il faut également distinguer les groupes de lecteurs et lectrices qui se rencontrent physiquement (collègues de travail, amis qui habitent la même ville) et ceux qui se constituent en ligne, via des forums ou des réseaux sociaux numériques. L'intensité des échanges dans ces communautés de lecteurs et lectrices virtuelles n'est pas moindre que celle des groupes « IRL » (de l'anglais *In Real Life*, dans la vraie vie), et la frontière entre réel et virtuel n'est pas toujours claire, puisque certaines amitiés qui se nouent sur internet se concrétisent par des rencontres physiques. Esther et Jessie décrivent ainsi toutes les deux leur participation à un forum de discussion autour des mondes imaginaires dont elles ont fait partie, sur lequel elles ont échangé assidument au point de devenir amies avec les autres membres, même hors du cadre du site. Dans d'autres cas, comme évoqué par Luc, les échanges n'ont vocation qu'à rester virtuels et ne dépassent pas le cadre du sujet discuté (tel film ou tel livre).

> « Et... et en fait j'ai aussi tout un groupe d'amis rencontrés sur internet. En fait je me suis un jour inscrite sur un forum sur *Le Seigneur des anneaux*, où on parlait du *Seigneur des anneaux*, mais en fait on a commencé à parler de plein d'autres trucs, et notamment c'est les gens avec qui j'ai beaucoup échangé littérature et on continue à échanger littérature [...] On se voyait aussi en direct. Quand on se voit. Et c'est un... c'est un plaisir, fin, j'aime beaucoup, justement discuter dans le détail, et ça c'est compliqué, il faut trouver des gens qui ont lu le bouquin, attentivement, et qui sont au même moment et tout, ou qui l'ont en tête et donc du coup c'est... ce groupe là c'est vraiment ça. » Esther, 25 ans, étudiante en doctorat de géographie, master de géographie, père artiste et cuisinier, mère directrice de compagnie de danse.

> « Dans, bah dans mon petit groupe, enfin sur le forum où j'étais, et il y a des personnes avec qui je garde bien contact et je sais qu'il y en a certains qui lisent pas mal de SF. [...] Sinon en général, ce sont juste des connaissances en ligne, sur le, sur Reddit comme je te l'ai montré ou les trucs comme ça. » Jessie, 25 ans, manager équipe service après-vente internet, L2 chinois, apprentissage bijouterie, père hypnothérapeute et pilote de rallye, mère secrétaire.

> « C'est principalement, enfin au final, y'a des gens du coup, ben à force tu les connais, et c'est, sans savoir où ils habitent en France ou quoi que ce soit, je discute souvent avec eux, y'a des gens bien particuliers, je sais que sur Allociné y'a quelques personnes. Très régulièrement ouais. [...] Ouais c'est ça, complètement, je sais même pas si c'est un homme ou une femme, leur âge, quoi que ce soit, ça se trouve c'est des gamins de seize ans. Voilà. » Luc, 20 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père capitaine de gendarmerie, mère comptable et femme au foyer.

En outre, certaines relations amicales peuvent se poursuivre en ligne, suite à un éloignement géographique par exemple. Annie Collovald et Erik Neveu précisent par ailleurs que les

« sociabilités nouées autour des romans policiers recréent parfois une communauté affective là où elle commence à se désagréger, là où les liens commencent à se distendre. Il en va ainsi pour tous ceux qui échangent des polars et sur les polars avec leurs frères et sœurs ou leurs parents, alors même qu'ils ne les voient pas fréquemment. Ces lecteurs rendent en quelque sorte effectives et concrètes des relations qui se nouent de plus en plus in abstentia, dans l'absence des autres. Il ne s'agit pas ici de combler un vide social, mais de l'empêcher en restaurant, sur la base du romanesque, des liens affectifs mis à mal par la vie quotidienne » [13]. Vincent Berry observe également comment le jeu vidéo « permet d'entretenir des liens avec des réseaux sociaux géographiquement éclatés, des « copains d'enfance » ou « la famille » » [14].

Pour les lecteurs et lectrices qui écrivent, internet permet également d'être en contact avec d'autres aspirants écrivains : plusieurs lecteurs et lectrices interrogés (Marina, Morgane et Philippe) sont ainsi membres d'une communauté d'écriture, via un site de relectures participatives, où les jeunes auteurs peuvent soumettre leurs manuscrits à avis et corrections. Les échanges en ligne permettent également un contact avec l'auteur ou l'éditeur, ce qui renforce le sentiment d'appartenance à une communauté privilégiée, comme l'évoque Jessie :

> « J'y vais, j'y vais tous les jours en fait et je regarde les nouvelles interviews, les nouveaux auteurs, les nouveaux machins, des fois ils mettent des extraits, des fois ils font des ventes, des promotions. Sur leur, sur Amazon, en Kindle ou ils font des *give aways*, euh, ouais il y a plein de bouquins que j'ai eu gratuitement comme ça, pour Noël ils font « ah bah voilà pour ma petite communauté je vais faire ça, je vais offrir un, une version e-book de mon livre ou des choses comme ça », ça c'est quelque chose qui me parle beaucoup aussi. La relation entre l'auteur et ses fans. » Jessie, 25 ans, manager équipe service après-vente internet, L2 chinois, apprentissage bijouterie, père hypnothérapeute et pilote de rallye, mère secrétaire.

Pour une partie des lecteurs et lectrices interrogés, l'insersion dans un groupe de lecteurs est moins marquée, seulement quelques personnes de leur entourage étant également lecteurs ou lectrices du genre. Ainsi, certain·e·s jeunes interrogé·e·s, comme Nadia, Marc ou Aurélie, parlent peu de leurs lectures, le plus souvent par manque d'interlocuteurs partageant leur intérêt pour le genre, ou, comme dans le cas d'Amaury, ayant lu les mêmes titres qu'eux (Amaury étant un très gros lecteur, il a du mal à trouver d'autres personnes qui s'y connaissent aussi bien que lui). Pour d'autres, comme Céline ou Aurélie, la lecture est quelque chose de personnel, qu'elles n'ont pas l'habitude de partager au cours de discussions.

13. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit., p. 279-280.
14. Berry, *L'expérience virtuelle*, op. cit., p. 247.

> « Ben je suis une râleuse alors soit je râle, soit je suis trop contente parce que j'ai lu un trop bon livre et tout. C'est plus pour partager ce que j'ai ressenti plus que pour parler vraiment du fond, parce que elles, elles lisent pas. C'est pas comme si on faisait un club de lecture à la maison. » Nadia, 23 ans, étudiante en master de géographie, agrégée de géographie, père sans emploi, mère hôtesse d'accueil.

> « Ben en lecture comme je t'ai dit – j'ai plus de facilités à faire partager mes autres... Mes autres hobbies, que... la lecture. Parce que bizarrement tu vois, vendre, du... « T'as lu tel manga », « t'as regardé tel anime », « t'as joué à tel jeu vidéo », tu trouves beaucoup plus facilement du public avec qui partager que... [Que la lecture...] Ouais » Amaury, 30 ans, sans emploi et gestionnaire bénévole dans une boutique de jeux, licence LLCE anglais, père employé d'imprimerie, mère hôtesse d'accueil.

> « En fait, c'est très... je parle pas beaucoup de mes livres. C'est... déjà c'est... je sais pas, c'est très personnel, la relation que j'ai avec mon livre, surtout quand je lis, je vis avec, je vis plus avec mon bouquin qu'avec mon mari, et c'est vrai que je, j'ai jamais eu trop de copains ou de personnes avec qui je pourrais débriefer mes lectures. Donc j'en ai jamais pris l'habitude. Donc je débriefe jamais mes lectures. » Céline, 29 ans, pharmacienne, doctorat de pharmacie, père médecin, mère pharmacienne.

Mais les cas de lecteurs et lectrices qui n'ont aucune interaction sociale autour du genre sont rares parmi les personnes interrogées, la plupart d'entre elles fréquentant au moins un ou deux autres amateurs du genre avec qui il leur est possible d'échanger à ce sujet. Et même dans ces cas où la sociabilité amicale autour de la lecture est faible, subsiste parmi les jeunes interrogé·e·s l'idée d'une « communauté » constituée autour de la culture de l'imaginaire. Selon Dominique Pasquier, « être fan n'est pas une activité individuelle, c'est avant tout une activité sociale fondée sur la participation à des groupes locaux et à une communauté imaginée » [15]. Comme l'explique Nadia, cette impression qu'il existe une communauté, même si elle-même n'en fait pas partie, autour de la culture de l'imaginaire, passe par la connaissance de la multiplicité des pratiques culturelles potentiellement partagées autour du genre, et par la perception de l'intertextualité forte entre les récits, qu'ils soient textuels ou médiatiques.

> « Je suis bien consciente que ça correspond à une communauté de lecteurs, d'auteurs, qui fait sens. [...] Et du coup je suis bien consciente que ça constitue un... c'est plus que des romans, c'est vraiment... toute une passion qui se retrouve dans les jeux vidéos, les films, les évènements et tout ça. Du coup je me rends bien compte qu'il doit y avoir des références, mais comme j'ai pas toute cette

15. Dominique Pasquier, « Identification au héros et communautés de téléspectateurs : la réception d'« Hélène et les garçons » », in : *Hermès* 1.22 (1998), p. 101–109, p. 102.

culture complète, et ben du coup sûrement je les vois pas. » Nadia, 23 ans, étudiante en master de géographie, agrégée de géographie, père sans emploi, mère hôtesse d'accueil.

« Voilà, non bah c'est vraiment à cet âge là, environ 12-13 ans que j'ai vraiment juste découvert qu'il y avait un monde à part entière avec ce, plein de trucs avec ce genre d'univers et tout ça et j'étais là genre « wahou trop bien, je ne suis pas toute seule » parce que j'avais l'impression d'être un peu seule aussi. Et ce genre de trucs. » Jessie, 25 ans, manager équipe service après-vente internet, L2 chinois, apprentissage bijouterie, père hypnothérapeute et pilote de rallye, mère secrétaire.

### 13.1.1 Culture et références communes

Dans sa thèse consacrée à la « culture geek », David Peyron étudie comment un ensemble de pratiques culturelles a priori hétérogènes (goût pour la science-fiction et la fantasy, jeux vidéos, jeux de rôle, intérêt pour l'informatique et les nouvelles technologies...) « font culture » pour les personnes interrogées, « la manière dont cet ensemble peut faire sens pour des individus qui en font une identité individuelle et une revendication collective, communautaire » [16]. Il souligne notamment le sentiment d'appartenance à une communauté qui anime ses enquêté·e·s, autour des pratiques qu'ils partagent : « Au delà de l'engouement et de l'image médiatique, l'essor grandissant de la culture geek invite à s'interroger sur le fond de ce mouvement, à se pencher sur ce qu'est ce phénomène, à le caractériser, à déterminer pourquoi et comment des individus s'en revendiquent, à comprendre les points communs entre toutes les pratiques dites « geek », ce qui fait du lien et comment cela s'incarne dans une culture geek. En effet, il manque encore des critère précis de ce tout, de cette culture. Cette communauté geek d'une diversité immense semble pourtant bien exister, au moins dans l'esprit de ceux qui s'en revendiquent » [17].

La « culture geek » qu'il étudie, bien que plus large, recouvre en partie ce que nous avons jusqu'ici appelé « culture de l'imaginaire », autrement dit l'ensemble des goûts et pratiques culturelles liées à la science-fiction et à la fantasy. De la même manière, nous pouvons faire appel à la notion anglo-saxonne de *subculture*, sous-culture, à entendre non pas comme « inférieure sur le plan axiologique, mais comme ensemble de valeurs et de pratiques partagées

16. Peyron, « La construction sociale d'une sous-culture : l'exemple de la culture geek », op. cit., p. 237.
17. Idem, *Culture geek*, op. cit., p. 14.

par un groupe spécifique au sein d'une société donnée » [18]. Emblématique et fédératrice, l'étiquette sous laquelle se rassemblent et se reconnaissent les individus (« culture geek » ou « culture de l'imaginaire »), contribue à la mise en place « d'un sentiment réflexif d'appartenance par des individus qui se découvrent des points communs avec d'autres. Avec l'usage de ce mot, ils découvrent qu'il désigne certaines personnes ayant des pratiques et une vision du monde proche de la leur, et ils construisent leur groupe social » [19].

En effet, la lecture de littérature de l'imaginaire, comme pratique partagée par ses lecteurs et lectrices, contribue à la mise en place d'une culture commune, présente chez ceux-ci, même quand ils ne se connaissent pas, et susceptible de créer des liens entre eux. David Peyron précise encore à cet égard que « Les sous-cultures modernes sont à considérer comme le fruit d'une construction identitaire propre à l'individualisme de nos société. Cet individualisme ne fait pas qu'isoler, il rapproche des personnes autour de passions communes et choisies. Il implique que chacun se pose des questions sur ce qu'il est, ce qu'il aime, et à quoi il veut s'affilier. Cet individualisme produit du lien » [20]. Un certain nombre d'œuvres, qu'il s'agisse de celles considérées comme des « classiques », ou de succès commerciaux, sont largement connues parmi le lectorat de science-fiction et fantasy. Même s'ils ne les ont pas lues, les lecteurs et lectrices en ont au moins entendu parler, en connaissent l'intrigue ou la thématique, et ce bagage culturel minimal constitue un ensemble de références communes aux amateurs du genre, comme le suggèrent Anne et Laurent :

> « Après y'a des œuvres que tout le monde connaît, *Voyage au centre de la terre*, je pense qu'il y a beaucoup de gens qui connaissent, *1984* aussi... mais après, je dirais que c'est ça les références. Et *Le Seigneur des anneaux* bien sûr. Ça c'est plus la base. » Anne, 23 ans, webmaster et community manager, licence information communication et formation webmaster, père ingénieur et directeur d'école d'informatique, mère conseillère Pôle emploi.

> « C'est quand même globalement un tout. Si on regarde... les gens ont des références communes sur ça, et si on regarde... la plupart des gens ont des références sur ça et c'est quand même une culture un peu geek qui reste présente et je sais qu'est-ce qui est le lien. Pourquoi la fantasy par exemple ? Ça a pas à voir avec la science, ça a à voir avec des mondes imaginaires sympathiques et cohérents. C'est toujours ça, juste ça qui les lie en fait, c'est que au moins c'est un peu scientifique... » Laurent, 23 ans, étudiant en école d'ingénieur, master d'informatique, père professeur des école, mère orthophoniste.

18. Idem, « La construction sociale d'une sous-culture : l'exemple de la culture geek », op. cit., p. 237.
19. Idem, *Culture geek*, op. cit., p. 65.
20. Ibid., p. 15.

Ces références partagées, qu'on pourrait qualifier de « bagage culturel générationnel » [21], interviennent concrètement dans les interactions qui se mettent en place entre les lecteurs et lectrices ; elles contribuent à l'instauration d'une connivence, alimentent un sentiment d'entre-soi et rendent possible les évocations allusives aux titres les plus connus. Wenceslas Lizé précise, à propos du jeu de rôle, que « les relations entre joueurs tirent leur singularité du fait qu'elles reposent principalement sur le partage de dispositions culturelles intimement liées au jeu et à l'univers de pratiques et de références qui lui est associé (« Tolkien, c'est la bible du jeu de rôles ») » [22]. Ainsi, au sein des groupes de lecteurs et lectrices, qu'ils soient physiques ou virtuels, de nombreuses blagues font appel à la connaissance supposées par les destinaires de tel ou tel titre. Ces « private jokes », à l'image du fameux « quarante-deux » [23], compréhensibles uniquement par les initiés, renforcent le sentiment d'appartenance à un groupe, et permettent également de tester « qui en est » ou non, comme s'amuse parfois à le faire Thibault.

> « Le personnage... quand on a quelqu'un qui a une réaction très blasée, on peut le comparer au robot de *H2G2* ou... si, les... quand on a deux personnages, qui, enfin deux amis qui se font des gros compliments très exagérés, on les compare à Legolas et Gimli, des choses comme ça. C'est des trucs qui arrivent. » Jérémie, 26 ans, technicien de laboratoire en centre de recherche, licence de chimie, père cheminot, mère auxiliaire de vie.

> « Ben dans des films les classiques genre « Que la force soit avec toi » ou des trucs absurdes, que je peux sortir » Fabien, 23 ans, étudiant en école d'ingénieur, master de mathématiques, père cadre technique, mère institutrice.

> « Je peux pas m'empêcher de faire de temps en temps des références geek, quand y'a quelqu'un qui est un peu proche de la direction, je dis que c'est l'œil de Sauron, et là je remarque les gens qui sont un peu sensibles par rapport à cette remarque ou pas, qui vont comprendre ou pas. Et y en a qui vont rien dire, et y en a qui vont un peu se marrer. » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

Ces blagues entre initiés peuvent également prendre la forme de la moquerie, notamment vis-à-vis de personnages jugés ridicules ou d'adaptations cinématographiques considérées râtées ou insuffisamment fidèles. Ces plaisanteries permettent à la fois de se réapproprier

21. Pasquier, *Cultures lycéennes*, op. cit.
22. Lizé, « Imaginaire masculin et identité sexuelle. Le jeu de rôle et ses pratiquants », op. cit., p. 51-52.
23. Référence au *Guide du voyageur galactique* de Douglas Adams : « quarante-deux » est la réponse donnée par le super-ordinateur Pensées profondes à « la grande question de la vie, de l'univers et du reste » après 7,5 millions d'années de calcul.

l'univers du récit, comme le souligne Philippe, mais aussi d'accepter plus facilement, en s'en amusant, les défauts de l'œuvre, comme pour Marlène, qui explique faire parfois appel avec ses amies à l'argument sans appel « Chut, c'est pas grave, c'est magique ! ».

> « Ben y'a pas exemple Frodon qui est geignard tout le temps, et on peut dire arrête de faire ton Frodon, c'est possible, ce genre de blagues. Enfin de blagues... alors, c'est de la moquerie pour les autres, mais en fait on utilise le... on réutilise, on se réapproprie simplement l'univers. » Philippe, 28 ans, professeur d'anglais, traducteur et journaliste, master LLCE anglais et master adaptation sous-titrage doublage, père chargé de cours à l'université, mère infirmière cadre.

> « Je sais qu'on s'est beaucoup moqués de l'adaptation du *Hobbit* de Peter Jackson. C'est surtout Legolas. On a considéré que Peter Jackson avait créé la nouvelle génération de Mary-Sue. Mais pas tout à fait, Mary-Sue, on a dit non, c'est Mary Stuart. Bon en plus pour nous c'est un gros jeu de mot sur Mary Stuart reine d'Écosse, mais ça y'a que nous qui comprenons ce genre de blague (rires) » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

Parfois, l'appropriation de l'univers va jusqu'à l'intériorisation des références. Jean-Pierre Esquenazi remarque au sujet de la réception de la série *Friends*, « qu'il s'agit plutôt de répéter ou de se remémorer des attitudes, des « gags » ou des « bons moments » ; les étudiants de licence sont les plus nombreux à commenter l'action, mais quatre sur dix avouent avoir adopté un geste ou une réplique provenant de la série. [...] Ce serait donc l'imitation des habitudes contractées par les personnages de la série qui formerait l'essentiel des conversations autour de *Friends* »[24]. Ainsi Megane avoue avoir adopté les tocs de langage d'un personnage de *Willow*[25] ou répondre spontanément « quarante-deux » quand on lui pose une question dont elle n'a pas la réponse, tandis que Esther remplace le juron « fuck » par « frac », à l'instar des personnages de *Battlestar Galactica*.

La citation constitue une autre forme d'interaction entre amateurs du genre, moins allusive et plus explicite que les plaisanteries. Leur compréhension, qui nécessite la connaissance du texte et du contexte, reste toutefois limitée pour l'observateur extérieur. Si la plupart des lecteurs et lectrices n'ont retenu que certaines répliques devenues cultes, comme le « Je suis

24. Jean-Pierre Esquenazi, « *Friends* : une communauté télévisuelle », in : *Les cultes médiatiques, Culture fan et œuvres cultes*, sous la dir. de Philippe Le Guern, Le sens social, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2002, p. 233–261, p. 237-238.

25. « Et oui y'a des réflexions des fois que j'ai, pareil, des tocs de langage. Par exemple dans Willow, t'as Mad Mortigen [...] qui appelle, en fait les nains il les appelle des pecs. Pec pec pec pec pec... sans arrêt. Et du coup à chaque fois je le fais. Et c'est des trucs qui reviennent sans arrêt. » Megane.

ton père » de *Star Wars*, certain·e·s, comme Thierry ou Marie-Claire peuvent se livrer par amusement à de véritables concours de citations :

> « Ça peut être une blague entre nous, quand on parle d'un bouquin, y en a un qui commence à citer une ligne, et les autres finissent, mais c'est pas quelque chose qu'on organise, c'est quelque chose qui se fait au débotté dans la conversation. » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

> « Ouais *L'Assassin Royal* [...] Bah, parce que je les ai lus plusieurs fois et parce qu'il y a plusieurs phrases que j'aime bien, donc je les ai retenues, je les ai écrites et voilà mais euh. » Morgane, 25 ans, vétérinaire, école vétérinaire, père chef d'équipe en maçonnerie, mère comptable.

D'autres, comme Morgane ou Romain, ont noté et mémorisé volontairement des phrases qui leur avaient plu ou les avait touchés. Philippe a appris des poèmes vogons extraits du *Guide du voyageur galactique*[26], et plusieurs jeunes interrogé·e·s connaissent également le texte gravé dans l'anneau unique du roman de Tolkien. Autre forme de citation et dernier usage possible des références communes, la pratique, relativement repandue parmis les lecteurs et lectrices interrogés, consistant à réciter les répliques phares d'un film de concert avec les personnages lors de son visionnage entre amis ou en festival.

> « Dans *Alien II* donc *Aliens*, tout à la fin, il y a Ellen Ripley qui monte dans un exo-squelette pour combattre la reine Alien, et protéger la petite fille et il lui dit en français « la touche pas, salope ! » et en anglais « get away from her, you bitch ! ». Et, en fait, c'est très drôle parce que pendant la nuit *Alien*, qui est donc pendant le festival Lumière, et, en fait, à ce moment, il y a énormément de gens qui l'ont dit en même temps, dont moi et quelques copains. » Sébastien, 26 ans, chargé de communication, BTS informatique, maîtrise communication et évènementiel, père ingénieur en informatique, mère assistante de direction.

> « À chaque fois dans *Star Wars*, dès que je regarde en VO, quand... Han Solo va être cryogénisé, que elle lui fait, au dernier moment elle lui dit « I love you », il la regarde, il fait, « I know ». À chaque fois je le fais. À chaque fois que je le dis aussi ça me fait rire. » Megane, 31 ans, galériste, master communication et gestion tourisme international, père ouvrier d'État, mère infirmière.

### 13.1.2 Le cas de la sociabilité lectorale conjugale

La sociabilité et les échanges entre amateurs de science-fiction et fantasy peuvent avoir lieu au sein de groupes d'amis lecteurs et lectrices, qui se rencontrent physiquement ou en

26. Les vogons sont une espèce extra-terrestre ; il sont connus notamment pour la mauvaise qualité de leur poésie, à tel point qu'une méthode de torture répandue dans la galaxie consiste à en réciter à un prisonnier.

ligne, comme nous l'avons vu, mais aussi au sein du couple. Parmi les lecteurs et lectrices et cette enquête, nous avons ainsi interrogés individuellement les membres de trois couples cohabitants (mariés ou non) : Cécile et Sébastien, Megane et Thibault, Delphine et Jérémie. Plus largement, toutes les personnes interrogées ont été questionnées sur les personnes avec qui elles échangeaient à propos de leurs lectures, et notamment sur leur partenaire de vie quand elles étaient en couple[27]. On a ainsi pu remarquer le rôle particulier de la sociabilité lectorale conjugale : si les échanges sont similaires à ceux qui ont lieu dans le cadre de la sociabilité amicale (discussions, connivence autour de références communes, conseils de lectures, sorties culturelles), ils se distinguent par leur intensité et leur régularité. Les discussions autour des lectures et le partage de conseils sont ainsi plus fréquents au sein du couple, d'autant plus que celles-ci ont lieu dans l'environnement domestique, à portée du regard de l'autre, et que dans le cadre de la vie commune, les sorties partagées sont plus nombreuses. Comme dans le cas de la sociabilité amicale, l'intérêt pour le genre peut constituer un point commun entre les membres d'un couple, et occasionner des activités partagées : visionnage de films, jeux, discussions autour d'une lecture.

> « Ça dépend les moments mais y'a des fois où ouais, on peut avoir toute une soirée où on fait que parler de certains bouquins, ça arrive ouais. Ça dépend si on est dans un bouquin ou pas, mais c'est arrivé qu'on parle pendant plusieurs heures de certains livres. » Perrine, 31 ans, formatrice en savoirs généraux, master de sociologie politique, père chercheur en physique, mère employée.

> « Je pense que ça a un peu fait ça depuis que je suis avec Sébastien, on a, c'est que je me suis plus épanouie, j'ai laissé éclore ce qui était au fond de moi. Parce qu'avant je le cachais un peu, c'est vrai que quand tu ne le partages pas tu te dis bah je vais arrêter de gaver tout le monde avec ce qui me plait. [...] du coup je me lâche et je me dis que je ne suis pas toute seule. » Cécile, 24 ans, documentaliste technique, licence professionnelle documentation numérique, père conducteur TGV, mère ergothérapeute.

> « Mais des fois du coup je me sens seule, parce que... c'est comme ça aussi qu'on s'entend avec Thibault, c'est que... on a des références, que je pensais être la seule à les avoir, que je pensais être la seule à avoir remarqué, et lui il me l'a ressorti. Je fais wouahou, t'as déjà vu ce film ? Il me fait tu rigoles ou quoi, c'est un classique ! Ah mon dieu ! » Megane, 31 ans, galériste, master communication et gestion tourisme international, père ouvrier d'État, mère infirmière.

27. Les personnes interrogées qui se sont déclarées en couple l'étaient toutes dans le cadre d'une relation hétérosexuelle.

Au travers du discours de certaines personnes interrogées, comme Megane et Cécile, la passion pour le genre apparait presque comme un critère de choix amoureux. En effet, la connivence, qui peut exister dans les groupes d'amis, liée à la présence de références communes, d'un goût partagé, joue un rôle crucial dans le cadre de la relation amoureuse : elle instaure un climat de confiance au sein du couple, où ces lectrices peuvent être elles-mêmes, sans se cacher ou cacher leurs goûts culturels, avoir l'impression d'appartenir « au même monde ». Au delà d'un intérêt commun, le goût pour le genre contribue à la mise en place d'un cadre familier. De plus, comme dans les cercles d'amis, certaines rencontres sont occasionnées par le goût ou les pratiques liées à la science-fiction et à la fantasy :

> «J'étais inscrite sur Meetic, et y'a beaucoup... enfin y'a mon ex ou mon chéri, je les ai rencontrés parce que, on avait en point commun, tout ce qui est fantasy, science fiction... manga, ou choses comme ça. Ou lui c'était jeux vidéos et voilà, mais du coup c'est quand même des petits points communs qui ont fait que, ben après on s'est rencontrés en fait... » Cindy, 30 ans, assistante vétérinaire, école d'assistante vétérinaire, père routier, mère aide-comptable.

Dernier élément comparable entre sociabilité lectorale amicale et conjugale, l'échange de conseils de lecture, semble plus important dans le couple que dans le groupe d'amis. D'une part, la prescription peut y prendre des formes plus informelles, comme se mettre à feuilleter le livre que son partenaire est en train de lire, ou plus simplement piocher un titre appartenant à l'autre dans la bibliothèque commune. D'autre part, dans le cas de conseils explicites, la confiance accordée au partenaire, la conviction d'avoir des goûts et intérets commun rendent la prescription plus efficace et augmentent les chances que le livre conseillé soit effectivement lu.

D'après les enquêtes sur les pratiques culturelles des Français, les femmes sont plus nombreuses que les hommes à lire des romans [28]. Ce sont également souvent elles qui initient les sorties culturelles au sein du couple hétérosexuel, comme le montre Dominique Pasquier : « dans l'immense majorité des couples, c'est la femme qui s'occupe de l'organisation pratique de la sortie. La question a été systématiquement posée : réserver les places, prendre les billets, résoudre les questions d'ordre domestique comme la garde des enfants, toutes ces tâches incombent aux conjointes » [29]. Elle précise que « 62% des spectateurs déclarant être sortis en

28. Donnat, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, op. cit., p. 147.
29. Dominique Pasquier, « La sortie au théâtre. Réseaux de conseil et modes d'accompagnement », in : *Sociologie* 3.1 (15 juin 2012), p. 21–37, p. 31.

couple sont des hommes et seulement 38% des femmes »[30]. À propos des lectures de romans policiers, Annie Collovald et Erik Neveu concluent également que « Les constats sont assez conformes à ce que la sociologie de la lecture suggère sur le tropisme féminin des lectures de fiction, les différences de lectures entre hommes et femmes et sur la place plus grande de la lecture dans les loisirs féminins. Les tendances qui se dégagent, à la lecture des entretiens, sont une assez nette dissociation des livres lus entre conjoints, une influence en termes de conseils et d'introduction à de nouveaux genres qui fonctionne plus souvent des femmes vers les hommes qu'en sens inverse »[31]. Il est donc intéressant d'observer dans quel sens se fait la prescription à la lecture dans le cadre de notre enquête. Pour une grande partie des lecteurs et lectrices interrogés, le goût pour la science-fiction et la fantasy est antérieur à la mise en couple, et constitue donc un point commun au moment de la rencontre, comme nous l'avons vu.

> « J'avoue que ouais, c'est plutôt mon copain qui m'a mis à la lecture SF. Mais très clairement parce qu'il proposé des lectures en fait et que je me suis un peu forcée. J'avoue que, si tu veux aussi c'est le fait que comme j'avais quelqu'un qui m'a proposé de les lire et qui quelque part attendait mon avis sur les bouquins, c'est aussi ce qui m'a un peu forcée à lire, tu vois ce que je veux dire ? [...] c'est qu'il a lui même une réflexion assez intense, assez poussée sur ces questions là, du devenir de l'être humain, du devenir de la technologie, et donc forcément un peu de la SF, si on pousse tout ça dans un, dans une sphère d'avenir et de futur, et du coup c'est vraiment passionnant de pouvoir, de pouvoir échanger avec quelqu'un comme ça. » Sarah, 29 ans, sans emploi, licence arts du spectacle et cinéma, père serrurier, mère cadre commerciale.

> «Ma femme ! (rire) C'est moi qui lui... Qui l'ai, euh... C'est moi qui l'ai introduit, elle lisait un p'tit peu, et... [...] Alors elle lisait, elle lisait plus de l'heroic fantasy. Mais bon, elle lisait beaucoup plus lentement, et... De manière beaucoup plus espacée, c'qui fait que elle... Elle peine beaucoup à rattraper là où j'en suis, j'ai beaucoup trop d'avance c'est irrattrapable (rire)» Amaury, 30 ans, sans emploi et gestionnaire bénévole dans une boutique de jeux, licence LLCE anglais, père employé d'imprimerie, mère hôtesse d'accueil.

> «Mais c'est vrai qu'il lisait pas, il était pas connu pour lire, sauf les BDs quoi, la première fois où on a été en vacances chez ses parents et qu'ils l'ont vu avec un bouquin dans la main ils ont assez halluciné. Mais ouais, maintenant il lit tous les soirs, il adore ça quoi.» Cindy, 30 ans, assistante vétérinaire, école d'assistante vétérinaire, père routier, mère aide-comptable.

30. Ibid., p. 30.
31. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit., p. 160.

Dans certains couples, les connaissances liées au genre sont équivalentes entre les deux membres du couples, les conseils vont donc dans les deux sens (Nadia, Anne, Megane et Thibault, Marlène, Dylan). Dans d'autres cas, l'un des deux connait mieux le genre que l'autre, et va donc conseiller le second, voire parfois lui faire découvrir le genre, un de ses aspects (Amaury, Mathilde), ou a minima sa composante livresque (compagnon de Sarah, Cindy, Delphine). Certain·e·s lecteurs et lectrices se sont ainsi mis (ou remis après une interruption liée au manque de temps ou d'intérêt) à la lecture sur l'impulsion de leurs partenaires : Sarah, qui les films de science-fiction mais ne lisait pas du tout, ou l'ami de Cindy, qui jouait à des jeux vidéos de fantasy. Chez les lecteurs et lectrices interrogés, la prescription n'est donc pas principalement féminine comme elle peut l'être pour d'autres pratiques culturelles ou sur d'autres genres.

## 13.2 Un « vecteur de sociabilité »

### 13.2.1 Échanger, discuter, argumenter : discussions et désaccords

Au cœur de la sociabilité lectorale, les discussions sur les lectures peuvent prendre de nombreuses formes, des allusions humoristiques précédemment évoquées au débat de plusieurs heures. À côté des conseils de lecture, que nous détaillerons par la suite, les sujets discutés sont variés, et font appel à toute la palette des usages sociaux de la lecture[32] : divertissement, lectures « éthico-pratiques »[33], lectures savantes. Une grande partie des discussions entre lecteurs et lectrices consiste à comparer leurs avis sur les titres lus : lesquels ont-ils aimés, moins aimés, et pour quelles raisons ? Les goûts et critères d'appréciation d'une œuvre pouvant varier selon les personnes, ces discussions peuvent occasionner des désaccords, menant à des échanges d'arguments visant à convaincre l'interlocuteur de la qualité (ou de l'absence de qualité) d'un récit en particulier.

> « Ouais, appréciations mais aussi, on argumente, on explique pourquoi quand même, c'est, c'est pas juste « oh c'est pourri », c'est vrai que ça m'énerve les gens qui disent « oh c'est pourri » sans dire plus. » Sébastien, 26 ans, chargé

32. Mauger, Poliak et Pudal, *Histoires de lecteurs*, op. cit.
33. Lahire, *La raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, op. cit.

de communication, BTS informatique, maîtrise communication et évènementiel, père ingénieur en informatique, mère assistante de direction.

« Je sais que sur Robin Hobb, j'ai appris que c'était pas la peine de me chamailler avec les gens rires qui m'expliquent qu'ils aiment pas et pourquoi ils m'expliquent qu'ils aiment pas, parce que au final je suis d'accord avec eux. C'est juste que, bah moi c'est des défauts euh qui m'empêchent pas d'aimer le roman en fait. Et eux, c'est des défauts qui font qu'ils aiment pas le roman. » Morgane, 25 ans, vétérinaire, école vétérinaire, père chef d'équipe en maçonnerie, mère comptable.

« Oui. Ben on s'engueule (rire) [...] Y'a un livre qu'un ami adore, de Pierre Bordage. Je trouve que Pierre Bordage c'est chiant, c'est mou [...] Voilà. Et lui est un grand fan. Donc à chaque fois qu'on se voit, on... On se lance des piques et on... finit par s'engueuler cordialement, hein ! Mais... bon » Julien, 25 ans, assistant d'éducation et pigiste, classe préparatoire scientifique, master d'histoire, master métiers du livre, père ouvrier, mère en recherche d'emploi.

Dominique Pasquier, dans son travail sur la réception des séries télévisées sentimentales chez les adolescentes et adolescents, souligne les phénomènes de présentation de soi et d'identité sociale qui se jouent dans ces échanges : « les jeunes téléspectateurs anticipent des contextes sociaux dans lesquels ils auront à parler d'eux comme téléspectateur. Ils sont bien conscients que ce qu'ils vont dire d'un programme, serait-ce même pour déclarer qu'ils ne l'aiment pas ou ne le regardent pas, engage toute leur personne socialement, et ils apprennent vite à opérer le travail de figuration nécessaire pour entrer en conformité avec les normes et les valeurs des groupes dans lesquels ils cherchent à s'insérer. Ils apprennent à nier certains goûts, à refouler des préférences, ou au contraire à regarder pour entrer dans une communauté de téléspectateurs » [34].

Dans le cas de notre enquête auprès de jeunes adultes, les normes de « bon goût » semblent moins prégrantes que chez les adolescent·e·s, et il est possible de s'autoriser des goûts originaux ou perçus comme peu légitimes. En effet, si les échanges entre lecteurs et lectrices à propos de leurs goûts respectifs peuvent prendre la forme de la « pique », de la moquerie amicale (toujours dans le cadre d'une connivence entre lecteurs et lectrices qui connaissent et reconnaissent leurs goûts de lecture) évoquée par Julien, ceux-ci sont le plus souvent construits, argumentés. La discussion entre lecteurs et lectrices est ainsi l'occasion d'effectuer un véritable retour critique sur son expérience de lecture, et de poursuivre l'analyse des œuvres amorcée au cours de la lecture. Les émotions ressenties au cours de la lecture peuvent

34. Pasquier, « Des audiences aux publics : le rôle de la sociabilité dans les pratiques culturelles », op. cit., p. 111.

ainsi être évoquées, en particulier dans le cadre de relations de confiance (amis proches ou conjoints), analysées ou mises à distance.

Les usages éthico-pratiques de la lecture, dont on a présenté précédemment la diversité chez les jeunes interrogé·e·s [35], se poursuivent à l'occasion des discussions entre lecteurs et lectrices. Les réflexions suscitées par la lecture peuvent ainsi se développer dans l'échange, les connaissances acquises se transmettre, les analyses se compléter, qu'il s'agisse de porter un jugement moral sur le monde représenté dans la fiction (notamment via ses personnages), d'analyser le réel au prisme du monde fictif, ou de récolter des « graines de savoir » [36] (connaissances scientifiques, historiques, psychologiques...).

> « Avec *Les Princes d'ambre* c'est ce personnage là a fait ça, est-ce que c'est vraiment un salaud ou pas. Est-ce que, quelle idée il a derrière la tête, des trucs comme ça je pense. Le cycle des *Princes d'ambre* s'y prête pas mal je trouve parce que les personnages sont assez retors. » Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

> « C'est vachement... on parle énormement du contexte, de la trame en général, très peu des détails, c'est vraiment sur... pour amener une réflexion par rapport à nous ce qu'on fait de nos vies, et le monde dans lequel on vit aujourd'hui en fait. C'est vraiment pour amener un recul, et mettre une hypothèse de situation. Et après ce qu'on vit nous, c'est vraiment se confronter ce qu'on a lu par rapport à ce qu'on vit. » Maxime, 21 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père chef de projet informatique et consultant en ressources humaines, mère manager évènementiel.

> « Mais avec lui, avec mon meilleur ami c'est surtout sur *Game of Thrones* qu'on a beaucoup de discussions, parce que forcément, y'a toute l'histoire qui est derrière, y'a tout un contexte qui est derrière, et je veux dire voilà, l'histoire elle est révoltant, bon j'ai vu que la série donc du coup, l'histoire elle est révoltante et tout, voilà, mon meilleur ami il adore parler de ça, parce que, du coup, parce que mon meilleur ami, il aime beaucoup savoir la réaction, savoir comment je réagis, c'est surtout ça qu'il veut savoir. » Luc, 20 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père capitaine de gendarmerie, mère comptable et femme au foyer.

Les aspects des œuvres discutés par les lecteurs et lectrices peuvent également relever des lectures savantes, esthètes ou analytiques. C'est notamment le cas des lecteurs et lectrices qui possèdent un fort capital culturel et une bonne connaissance du genre, comme les grands lecteurs et lectrices, qui l'ont acquis par la pratique, les aspirants écrivains, ceux qui travaillent

35. Voir Partie II chapitre 6.
36. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 231.

dans les métiers du livre, ceux qui ont fait des études supérieures (en particulier littéraires) ou ceux issus de familles à fort capital culturel (professions intellectuelles). Ainsi, les discussions peuvent porter sur l'écriture, sur le style de l'auteur (notamment chez les jeunes écrivains comme Marina ou Morgane), sur la question du genre littéraire (appartenance tel ou tel sous-genre, attentes génériques remplies ou non...), sur le rapport avec d'autres œuvres (intertextualité, inspirations réciproques) ou encore sur la réception des œuvres (succès contemporain de certains titres, évolution du lectorat du genre).

> « Si j'en discute avec quelqu'un qui est vraiment dans l'écriture comme moi on va plus, on va plus se pencher sur les rouages du récit. [...] Ou les rouages, l'intrigue. La façon dont c'est construit. » Marina, 29 ans, documentaliste en santé publique, licence de biologie et DUT documentaliste, père technicien supérieur à France Télécom, mère vendeuse.

> « Moi je suis défenseur de trouver des explications à chacun, et j'en ai pour chacune, pour chacun. Parce que, parce que moi j'ai lu les comics qui sont entre les films, du coup je sais où sont les héros entre chaque film. Du coup ça explique. Et... et du coup, ouais, j'aime bien informer les gens, j'aime bien qu'on m'informe de certaines choses. » Luc, 20 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père capitaine de gendarmerie, mère comptable et femme au foyer.

Dans le cadre de ces échanges, les lecteurs et lectrices qui possèdent le plus de connaissances littéraires et de compétences analytiques font ainsi figure de connaisseurs, de spécialistes qui peuvent contribuer à informer les autres (comme l'évoque Luc), à poursuivre leur réflexion sur une œuvre ou même à guider leurs lectures.

### 13.2.2 Réseaux d'échanges et de conseils

Les conseils de lecture et recommandations sont un élément central des sociabilités entre lecteurs et lectrices. En effet, comme nous l'avons vu plus haut [37], la prescription des pairs constitue un des critères principaux dans le choix des titres lus. De nombreuses lectures se font ainsi suite aux recommandations amicales, comme le souligne par exemple Rémy : (« J'ai toute une partie de mes lectures moi qui est suggérée par mes amis. »). Au sein des groupes de lecteurs et lectrices, peuvent aussi se mettre en place des systèmes de prêts et échanges de livres, qui concrétisent et redoublent l'incitation à la lecture. Annie Collovald

37. Voir Partie II, chapitre 7.

et Erik Neveu se demandent alors « si une des incitations à lire des romans policiers ne se trouve pas principalement dans les échanges sociaux qui se tissent autour de ce genre littéraire ; si, en quelque sorte, la sociabilité n'est pas une des sources principales de l'intérêt et de l'entretien de cet intérêt pour le « polar », à l'inverse de ce qui se passe chez les lecteurs d'autres romans qui trouveraient une part importante de leurs incitations à lire dans les injonctions scolaires ou strictement statutaires »[38]. Parmi les lecteurs et lectrices de notre enquête, il apparait effectivement que la sociabilité joue un rôle important dans les prescriptions lectorales. Comment décrire ces réseaux d'échanges et de conseils entre lecteurs et lectrices et comment s'organisent-ils ?

À la manière de Dominique Cardon et Fabien Granjon[39], on peut analyser les échanges entre lecteurs et lectrices via la métaphore du réseau, où chaque lecteur serait un point et où les lignes reliant ces points symbolisent les interactions entre lecteurs et lectrices. Ils distinguent ainsi « trois figures différentes : (1) les situations dans lesquelles un type spécifique de pratiques est réservé de façon (quasi) exclusive à un type de réseau de relation (spécialisation) ; (2) les situations dans lesquelles un type de pratiques culturelles est partagé (soit sous forme d'activités communes, de discussions et/ou d'échanges matériels) avec plusieurs cercles du réseau relationnel (distribution) ; enfin (3), les situations dans lesquelles plusieurs types de pratiques culturelles différentes sont conduites avec un même réseau de relation (polarisation) »[40]. Selon les personnes interrogées, les sociabilités autour de l'imaginaire concernent une proportion variable de leurs réseaux relationnels, allant d'un groupe d'amis spécifique (spécialisation) à la quasi-totalité de leurs relations (distribution). Différentes configurations sont également possibles au sein des groupes de lecteurs et lectrices. Dans certains cas, l'ensemble des membres du groupe a un niveau de lecture et une connaissance du genre similaire, et les échanges (de conseils ou de livres) se répartissent équitablement entre tous (« C'est complètement bilatéral. Ça va dans tous les sens. » Philippe.). Cependant, dans la plupart des cas, il y a différents niveaux de lecture et de maîtrise du genre au sein du réseau, et les échanges sont alors polarisés autour des lecteurs et lectrices les plus connaisseurs, ceux qui font figure d'« experts ».

38. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit., p. 277-278.
39. Cardon et Granjon, « Éléments pour une approche des pratiques culturelles par les réseaux de sociabilité », op. cit.
40. Ibid., p. 102.

> « Luc, typiquement, Luc c'est quelqu'un si je lui dis que *Star Wars* je trouve ça vide, il va me regarder avec des yeux comme ça et il va me dire... je suis allé à Star Wars Identities avec lui, et quand j'avais une question je lui demandais, et c'était Wikipédia, y'a pas de souci. » Maxime, 21 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père chef de projet informatique et consultant en ressources humaines, mère manager évènementiel.

Ces lecteurs et lectrices experts sont évidemment les grands lecteurs et lectrices, qui ont acquis une connaissance du genre et une capacité de prescription par leur expérience directe de lecture, mais aussi ceux qui en ont acquis la maîtrise via leur expérience professionnelle (métiers du livre) ou par l'activité d'écriture. Ceux-ci constituent un noyau dur autour duquel se regroupent des lecteurs et lectrices moins expérimentés, qui découvrent le genre ou simplement lisent moins, qui vont leur demander conseil et faire confiance à leur expérience pour leurs choix de lecture. Le capital culturel contribue ainsi à la constitution d'un capital social, devient « vecteur de distinction, d'élection au sein du groupe » [41]. De façon similaire aux conseils en matière de sortie au théâtre analysés par Dominique Pasquier, « ceux qui sont en position de conseil ont en commun de toujours bénéficier d'une confiance fondée sur des expériences passées. Il n'y a pas de « bonnes » pièces, il y a des pièces plus ou moins adaptées au type d'expérience théâtrale que recherche un spectateur. Un conseiller doit donc connaître très bien les goûts et les attentes de ceux qu'il conseille . Et ces derniers ne peuvent lui faire confiance que si les conseils passés ont débouché sur des expériences satisfaisantes » [42]. Ainsi, les lecteurs et lectrices-prescripteurs sont souvent décrits comme des personnes qui partagent ou a minima connaissent les goûts de leurs amis, capables de savoir « ce qui va leur plaire ».

> « Je vais souvent chercher pour des infos. C'est à dire que, que ce soit Andrew ici, ou ma copine qui est prof de français latin grec, c'est des amis qui ont l'habitude que je les appelle en leur disant trouve moi un truc à lire parce que j'ai envie de lire, et je sais pas quoi, alors qu'est-ce que je devrais lire ! » Céline, 29 ans, pharmacienne, doctorat de pharmacie, père médecin, mère pharmacienne.

> « Avec mes amis de Strasbourg oui, avec mes amis de Strasbourg, j'ai une copine qui me donne pas mal de conseils de lecture, c'est elle qui m'a conseillé Damasio, donc du coup voilà. [...] elle est très au fait des dernières sorties des choses comme ça, donc effectivement elle est toujours de très bon conseil. » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

41. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 116-117.
42. Pasquier, « La sortie au théâtre. Réseaux de conseil et modes d'accompagnement », op. cit., p. 26.

Chaque lecteur étant inséré dans différents cercles de sociabilités, le rôle de donneur ou receveur de conseils peut varier selon les groupes de lecteurs et lectrices (on peut être connaisseur dans sa famille et découvreur parmi ses amis plus expérimentés par exemple) ou même au cours du temps, selon les variations des pratiques de lectures. Certains lecteurs et lectrices, comme Morgane ou Mathilde, qui ne trouvent pas assez de temps pour lire autant qu'elles l'aimeraient, essaient d'éviter discussions autour des livres et conseils de lecture, car elles ont déjà « trop de choses à lire ». Bien que ces lectrices soient insérées dans des groupes où la sociabilité amicale autour du genre est forte, elles se mettent en retrait du réseau d'échanges et de conseils.

> « Ah, à une époque c'était plus moi, mais maintenant c'est plutôt les gens qui me conseillent, vu que je lis plus. Après y'a toujours ce que j'ai lu quand j'étais un peu jeune mais après... du coup vu que je lis beaucoup moins c'est souvent eux qui me parlent de nouveaux trucs. » Igor, 24 ans, étudiant en LLCE japonais, baccalauréat, parents musiciens, vit avec sa belle-mère, psychologue.

> « C'est complètement bilatéral. Ça va dans tous les sens. Après... par exemple ma maman me conseille moins que je la conseille. Ça dépend des gens, mais c'est pas... et encore, tu vois elle me conseille, c'est pas... » Philippe, 28 ans, professeur d'anglais, traducteur et journaliste, master LLCE anglais et master adaptation sous-titrage doublage, père chargé de cours à l'université, mère infirmière cadre.

La prescription à la lecture, l'échange de conseil, peut être redoublé concrètement par l'échange, le prêt ou le don de l'objet livre. C'est notamment le cas chez les lecteurs et lectrices au budget modeste, comme Eduardo, pour qui il est difficile de se procurer des livres neufs, qui vont privilégier le marché de l'occasion, l'emprunt en bibliothèque ou à des amis. En dehors de cette contrainte financière, le prêt ou le don de l'objet livre vient redoubler, renforcer la prescription à la lecture, puisqu'il supprime l'obstacle potentiel de l'approvisionnement, comme dans le cas de Sarah, qui a été incitée à lire par les initiatives de son compagnon.

> « Mais parce que c'est cher, et les salaires [...] sont pas très élévés avec la crise tout ça, et en général le monde fait ça. Certains achètent un livre, et pendant, si tu aimes bien le livre, tu veux payer l'auteur, tu vas et tu achètes le livre. Mais en général on échange.» Eduardo, 23 ans, étudiant en licence traduction et interprétariat, baccalauréat espagnol, père sans emploi, ancien employé de casino, mère femme de ménage.

> « C'est mon copain, encore, qui me l'a mis, il me les file même carrément. *1984*, je sais qu'il l'a trouvé, enfin on a dû en parler dans l'aprem, il m'en a parlé en me disant ça te plairait et tout, et j'ai ouais ben je l'ai jamais lu, et puis il est sorti pour faire j'sais pas quoi, il est revenu avec le bouquin. Il me dit tiens je l'ai trouvé en poche, je te le donne et tout. Donc j'ai attaqué direct. » Sarah, 29 ans, sans emploi, licence arts du spectacle et cinéma, père serrurier, mère cadre commerciale.

De manière générale, les lecteurs et lectrices interrogés offrent ou se font offrir peu de livres, en particulier et paradoxalement chez les grands lecteurs et lectrices, car il est toujours difficile à leurs amis de savoir ce qu'ils ont déjà lu ou les titres qu'ils possèdent déjà. Certains comme Marie-Claire contournent le problème en offrant à leurs amis des « ex-libris ou bouquins de référence », au lieu du roman lui-même, des livres à côté, à propos ou dans l'univers de, comme des albums d'illustrations, de making-of ou autres recueils de citations, mais dans la plupart des cas, les livres offerts le sont dans le cadre de la famille, ou du couple, où il est plus facile de connaître le contenu de la bibliothèque d'un lecteur, et souvent des parents aux enfants, pour des raisons de coût. Olivier, Fabien, Esther ou Aurélie se font ainsi offrir des livres pour leurs anniversaires ou pour Noël.

Si le don de livres se limite souvent au cadre familial ou conjugual, l'échange et le prêt sont plus répandus dans les cercles amicaux. Cependant, comme le note Sylvain Martet[43], dans son travail sur la construction des goûts musicaux au Québec, à propos des conseils musicaux : « ce qui s'échange, ce n'est pas l'objet, c'est le titre ». Ainsi, dans le cas des recommandations musicales, le prêt du CD ou même la transmission du fichier audio cède de plus en plus souvent la place à l'envoi d'une simple adresse internet (url) ou même du titre seul, présupposant qu'il sera facile au destinataire de trouver le titre conseillé en ligne. Nous avons pu également observer cette tendance dans le cas des romans de science-fiction et fantasy : le plus souvent, ce qui s'échange, ce sont les titres, les références, et non les objets livre eux-mêmes.

Cela s'explique souvent par le rapport au livre en tant qu'objet, qui serait quelque chose de personnel, ou qu'on aurait peur de retrouver abimé[44], mais aussi par la place grandissante du livre numérique. Si certain·e·s comme Ophélie s'échangent les fichiers de livres électroniques

43. Sylvain Martet, « Objets et relations humaines dans le partage de la découverte musicale », Congrès de l'Association Internationale des Sociologues de Langue Française, CR 18 - Sociologie de l'art et de la culture, Montréal, Canada, 2016.

44. Voir Partie II, chapitre 7.

(comme on échangerait un fichier mp3 : « Alors surtout maintenant on a les liseuses, donc on se fait des échanges de fichiers »), pour beaucoup, le titre suffit, car le téléchargement (légal ou illégal) de livres numériques via internet ne constitue pas un obstacle important à l'approvisionnement.

Nous avons vu que les discussions autour des lectures pouvaient avoir lieu au sein de groupes d'amis qui se retrouvent physiquement, mais aussi en ligne, via des forums, blogs ou réseaux sociaux. Selon Dominique Pasquier, les sorties au théâtre donnent lieu à « une intense activité de recommandation entre internautes. Ces avis postés sur les sites de ventes de billets à prix discount ou des sites consacrés à la critique de théâtre amateur ont une certaine influence sur les choix » [45]. De la même manière, les conseils de lecture se transmettent aussi bien en ligne que de vive voix, et ce d'autant plus que le conseil, la transmission d'une référence est décorellée du prêt de l'objet livre. Une fois le conseil transmis et le titre noté, chaque lecteur recourt à ses modes d'approvisionnement habituels pour se mettre à la lecture.

Dominique Cardon et Fabien Granjon lient le recours aux recommandations en ligne à la spécialisation des sociabilités culturelles : « la fréquentation des communautés d'intérêt virtuelles semble beaucoup plus développée dans la dynamique de spécialisation que pour les deux autres dynamiques. Lorsque l'on ne trouve pas ou plus d'interlocuteur à proximité, les échanges sur Internet constituent alors une ressource essentielle pour construire des espaces de communication sur des domaines spécialisés » [46]. Les recommandations en ligne, qui concernent par exemple Jessie, Esther ou Jérémie, permettent en effet de diversifier les choix de lecture en allant au delà de l'entourage lectoral habituel, de faire de nouvelles découvertes. Elles passent par différents canaux, comme les sites et réseaux sociaux consacrés à la lecture (Babelio), aux littératures de l'imaginaire (ActuSF, Elbakin), des blogs et critiques de lecteurs et lectrices, ou des sections spécialisées de forums plus généralistes (Reddit).

> « Reddit. C'est toutes les recommandations, c'est vraiment une mine d'or parce qu'il y a plein de gens, enfin, là par exemple, si tu vas sur le site, tu peux voir, qu'il y a, euh, qu'il y en a 77 en ligne, mais qu'il y en a 72 000 au total donc, il y a des gens qui viennent vraiment tous les jours pour regarder, pour donner leur suggestion. « Ah je cherche euh, je cherche un livre avec euh, où le héros principal il aime manger des carottes » et bah il y a quelqu'un qui va t'aider à

45. Pasquier, « La sortie au théâtre. Réseaux de conseil et modes d'accompagnement », op. cit., p. 25.
46. Cardon et Granjon, « Éléments pour une approche des pratiques culturelles par les réseaux de sociabilité », op. cit., p. 103.

trouver comme ça, qui va t'aider à trouver exactement ce que tu recherches et t'aider à chercher vraiment des trucs. » Jessie, 25 ans, manager équipe service après-vente internet, L2 chinois, apprentissage bijouterie, père hypnothérapeute et pilote de rallye, mère secrétaire.

### 13.2.3 Les évènements collectifs : festivals, salons, conventions

L'existence d'une communauté d'amateurs de science-fiction et fantasy se cristallise autour d'un certain nombre d'évènements collectifs organisés autour du genre (conventions, salons ou festivals) et de ses différentes composantes (livres, films et séries, jeux de rôle, jeux de plateau, jeux vidéo...). La participation à ces évènements concerne à différents degrés les lecteurs et lectrices interrogés, en fonction de leur investissement dans les pratiques culturelles autour des littératures de l'imaginaire, de leur lieu d'habitation mais également de leurs moyens financiers (coût du déplacement et parfois coût d'entrée aux évènements). Des visites occasionnelles d'évènements locaux à la fréquentation assidue au niveau national, voir international[47], les pratiques des personnes interrogées varient, mais les raisons données à cette participation sont en grande partie partagées, et relèvent souvent de la sociabilité autour du genre.

En effet, prendre part à ces évènements collectifs est d'abord une raison de se retrouver entre ami·e·s, de faire quelque chose ensemble. Le goût commun pour le genre, qui rassemble les amateurs et amatrices, devient l'occasion d'une activité culturelle partagée qui plaira à l'ensemble des membres du groupe. Certains participent ainsi avant tout pour passer du temps avec leurs amis, comme Céline qui suit ses copains dans les festivals de jeux de rôle, ou Marc qui accompagne Sarah à une soirée Star Wars, ou encore Thierry, qui « sort beaucoup plus » depuis qu'il est membre d'une association *streampunk*. Ces activités partagées autour du genre ne se limitent d'ailleurs pas aux évènements publics, mais peuvent également se mettre en place dans le cadre privé, comme lors de soirées films, jeux vidéo, jeux de rôle ou encore de soirées créatives (cuisine, écriture collective).

Un autre intérêt des évènements collectifs autour du genre réside donc dans leur caractère ouvert, dans les rencontres qu'ils permettent. De nombreux lecteurs et lectrices soulignent ainsi l'ambiance conviviale et amicale qui y règne, la diversité des rencontres qu'ils occa-

47. Plusieurs lecteurs et lectrices interrogés, comme Luc ou Megane, évoquent leur envie, parfois utopique, de participer à la convention Comicon de San Diego en Californie, de renommée internationale, et une lectrice, Marina, y a déjà assisté.

sionnent. À propos des sociabilités autour des lectures de policiers, Annie Collovald et Erik Neveu évoquent une « réouverture imaginaire des jeux sociaux » : « la lecture de romans policiers [...] est, en effet, l'occasion de rencontres sociales et d'échanges plus ou moins inhabituels » [48]. Si l'atmosphère est décrite comme « très ouverte », comme un lieu où la diversité des goûts et pratiques de chacun est respectée, les entretiens mettent également en avant l'importance de l'entre-soi dans ces évènements, qui rassemblent les participants autour d'une « passion commune » pour les mondes imaginaires. Là encore, la présence d'un bagage minimal de références communes permet la mise en place d'une connivence, via des blagues ou des jeux avec les codes du genre, et renforce le sentiment d'appartenance à un groupe constitué autour de ce goût pour le genre. À l'instar des rencontres autour du mangas, ces évènements permettent « de rencontrer des gens comme soi, de se retrouver parmi les siens » [49].

> « La convivialité, j'aime bien rencontrer du monde, j'aime bien, en plus, globalement, dans ce milieu là, les gens sont très sympathiques, très ouverts, j'aime beaucoup l'ambiance en fait simplement. Tu as l'impression en fait, le temps d'un week-end, le temps d'une journée, de sortir de la vie de tous les jours et de partir dans un truc complètement, hors du temps et ça fait du bien ! » Cécile, 24 ans, documentaliste technique, licence professionnelle documentation numérique, père conducteur TGV, mère ergothérapeute.

> « C'est très convivial en fait. Y a trop de monde à mon goût, y'a vraiment trop trop de monde, mais ça reste quand même convivial, c'est assez bon enfant, et... et voilà quoi, on peut se faire des blagues entre nous, personne le prendra mal, c'est vraiment... comme si on venait tous du même univers quoi. Donc c'est assez sympa. » Cindy, 30 ans, assistante vétérinaire, école d'assistante vétérinaire, père routier, mère aide-comptable.

> « Ça décomplexe beaucoup. Voilà, ben surtout pour moi qui, ben pendant mes études me suit un petit peu fait moquer pour mon choix de littérature, ben aller à la rencontre d'un auteur ou autre, en sachant ben que tout le monde a lu le même bouquin que moi, et que personne va me juger, ben pour lire ce genre de livre, ben c'est... c'est très libérateur. [...] Puis c'est se retrouver... on sait que, on peut avoir l'air bizarre, on peut avoir un comportement de groupie... c'est pas grave, tout le monde est là pour la même chose !» Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

Face à ce discours idéalisé de ceux qui sont insérés dans les réseaux d'amateurs, qu'ils percoivent comme « ouverts », il convient tout de même de s'interroger sur les modalités

48. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit., p. 276.
49. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 120.

d'entrée dans ces communautés d'amateurs. Si les évènements publics autour du genre nous ont effectivement semblés ouverts et accueillants lors de nos observations, notamment grâce au travail des associations de promotion du genre qui cherchent à le faire connaître et apprécier au plus grand nombre, certains freins éloignent une partie des lecteurs et lectrices de ces évènements. Certaines raisons individuelles sont invoquées (Luc : ne pas aimer la foule, Céline : considérer la lecture comme quelque chose de personnel), mais les déterminants sociaux pèsent également, notamment l'éloignement géographique, puisque ces évènements ont surtout lieux dans les grandes villes, parfois compensé par des moyens financiers permettant le déplacement. De plus, comme nous le détaillerons dans la partie suivante, les enjeux liés à la légitimité du genre jouent également, les lecteurs et lectrices au capital culturel élevé privilégiant certaines pratiques plus légitimes (lecture de titres reconnus pour leur qualité littéraire, fréquentation de salons du livre) et en rejettant d'autres considérées comme trop populaires (cosplay, dédicaces).

Pour ceux qui y prennent part, ces évènements sont l'occasion de découvrir de nouveaux produits culturels (livres, films ou jeux) mais aussi de rencontrer leurs producteurs : auteurs, éditeurs et autres créateurs. L'échange avec les auteurs est toujours décrit comme un moment privilégié par les lecteurs et lectrices interrogés, qu'il s'agisse d'obtenir une dédicace de quelqu'un qu'on admire, de parler de l'œuvre qu'on a aimée avec son créateur, voire même du travail d'écriture, quasiment d'égal à égal, pour les jeunes écrivains comme Morgane ou Marina.

> « N'étant moi même pas douée pour le dessin, j'adore voir le travail des autres, découvrir ce qu'ils produisent, surtout qu'en général, ben ça m'a donné quelques jolies découvertes en matière de bd, de fanzine. Voilà, donc rencontrer des créateurs, génial ! C'est l'occasion de rencontrer aussi des artistes professionnels, acteurs, scénaristes, écrivains… […] L'occasion d'avoir sa petite dédicace, ça c'est chouette ! Voilà. » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

> « Rencontrer des créateurs, des illustrateurs je pense en convention, c'est ça, trouver des créateurs, des illustrateurs, c'est plus ça, parce que… après en convention oui… parfois y'a d'autres gens dont tu connais un petit peu le travail, et que tu apprécies, et les conventions ça peut être l'occasion effectivement de les rencontrer, de discuter un petit peu avec eux… » Mathilde, 29 ans, étudiante en master de pharmacie industrielle et chargée de recherches cliniques, études de sage-femme, licence de biologie, père médecin généraliste, mère médecin neurologue.

> « Le contact avec les auteurs. Et les dessinateurs. Ce qui était vraiment intéressant en fait au Monde du jeu c'était les stands des éditeurs, ils invitaient auteurs, dessinateurs et créateurs de jeux, et pour le coup, alors y'avait la partie stand achat, souvent y'avait les nouveautés deux à trois mois à l'avance, mais y'avait aussi le fait qu'on pouvait se poser dix minutes un quart d'heure, se faire faire un petit dessin une dédicace et parler avec les auteurs. La plupart des auteurs de jeux de rôle faisaient des démos de leur jeu. » Rémy, 27 ans, agent de sécurité incendie, BTS informatique et développement et formation en sécurité incendie, père secrétaire, mère administratrice.

Pour les lecteurs et lectrices interrogés les plus investis dans le genre, la participation à ce genre d'évènements déborde du cadre des sorties culturelles entre amis pour devenir professionnelle ou semi-professionnelle. C'est le cas des libraires comme Delphine ou Julien, qui tiennent un stand pour leur boutique, des créatrices comme Megane ou Anaïs, qui vendent leurs productions, des jeunes écrivains comme Marina, Philippe ou Morgane, qui y rencontrent des éditeurs et d'autres écrivains, occasion pour eux de se construire un réseau professionnel. Pourtant, même dans le cas de ces participants « semi-professionnels », la sociabilité amicale personnelle reste présente et est mise en avant comme l'un des points forts de ces évènements.

> « C'est à la fois le côté professionnel du je vais mettre en avant mes artistes, je vais essayer de vendre mes œuvres etc, mais aussi, ça retombe toujours sur le cadre un peu plus personnel de la discussion, sur nos passions, sur nos... et ça c'est vraiment intéressant, parce qu'effectivement, t'arrives à en discuter sur tel ou tel film que t'as pas du tout aimé, t'arrive sur des débats sur pour ou contre *Le Seigneur des anneaux*, et pour ou contre *Star Wars*... si tu détestes *Star Wars* tu ne peux qu'aimer *Le Seigneur des anneaux* et vice versa... donc c'est super intéressant ce genre de convention. » Megane, 31 ans, galériste, master communication et gestion tourisme international, père ouvrier d'État, mère infirmière.

> « C'est ce qu'il y a de bien aussi, c'est que... c'est un centre d'intérêt commun, donc... ça crée des liens, et puis, moi dans l'optique d'une publication, tu te crées un réseau aussi. [...] Ouais, la partie personnelle, et la partie professionnelle. C'est ce que permettent les rencontres en festival. » Marina, 29 ans, documentaliste en santé publique, licence de biologie et DUT documentaliste, père technicien supérieur à France Télécom, mère vendeuse.

La sociabilité entre lecteurs et lectrices, qu'il s'agisse de discussions, d'échange de conseils ou de participation à des sorties culturelles autour du genre, joue donc un rôle clé dans la constitution d'une communauté de lecteurs et lectrices, partageant des références communes et une connivence d'initiés au genre. Les lecteurs et lectrices interrogés sont plus moins insérés dans ces réseaux de sociabilité autour des littératures de l'imaginaire, en fonction de leur investissement dans le genre mais aussi de facteurs sociaux comme le lieu d'habitation,

les moyens financiers ou encore le capital culturel. Pourtant, la majorité d'entre eux parlent de « culture de l'imaginaire » ou « culture geek » pour désigner la constellation de goûts et pratiques culturelles autour du genre. Qu'ils « en soient » ou non, la plupart des lecteurs et lectrices interrogés perçoivent donc l'existence de cette communauté diffuse d'intérêts et de pratiques.

# Chapitre 14

# Une culture qui s'internationalise ?

Avec le numérique et la généralisation de l'accès à internet, la circulation internationale des biens culturels est facilitée. Dans le cas des « littératures de l'imaginaire », on a affaire à un genre aux racines multiples, à la fois françaises, britanniques et américaines [1], à un genre voyageur, marqué par ses migrations et mutations successives. La circulation des œuvres de science-fiction et fantasy n'est donc pas un phénomène nouveau, pas plus qu'un certain monopole des œuvres anglo-saxonnes sur le genre, mais il est accentué et accéléré depuis le début du XXI$^{ème}$ siècle par les technologies numériques. La nouveauté dans les pratiques culturelles des jeunes, qui apparait dans la dernière enquête Pratiques culturelles des Français et dans deux études récentes [2], c'est la consommation d'œuvres étrangères directement en langue originale, et souvent avant leur sortie nationale. Ce chapitre décrira ainsi le caractère international, mondialisé de la culture de l'imaginaire à travers sa réception par les lecteurs et lectrices interrogés.

## 14.1 Pratiques multilingues et internationalisées

Dans son étude sur l'évolution de la culture des jeunes Français des années 1980 à nos jours, Sylvie Octobre note « un cosmopolitisme culturel et esthétique croissant » dans leurs goûts et pratiques culturelles. Ce cosmopolitisme se traduit à la fois par la consommation

1. Voir Partie I, chapitre 2.

2. Donnat, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, op. cit. ; Octobre, *Deux pouces et des neurones. Les cultures juvéniles de l'ère médiatique à l'ère numérique*, op. cit. ; Vincenzo Cicchelli et Sylvie Octobre, *L'amateur cosmopolite*, Questions de culture, La Documentation Française, 2017.

d'œuvres venues d'autres pays, mais aussi par leur consommation en langue originale : « La part des produits culturels d'origine étrangère ou en langue étrangère croît dans les agendas culturels des jeunes. Ce cosmopolitisme esthétique et culturel est largement nourri par les industries culturelles. Depuis les années 1960, la musique anglo-saxonne occupe une place importante dans les cultures jeunes, et ce trait ne fait que s'accentuer. [...] Le même phénomène s'observe également en matière de cinéma ou de séries télévisées. » [3]. Dans le cas des amateurs de science-fiction et fantasy interrogés dans notre enquête, nous avons largement observé ces consommations de films et séries en version originale, mais aussi la lecture de romans en langue étrangère.

### 14.1.1 Consommation d'œuvres en VO

Selon Sylvie Octobre et Vincenzo Cicchelli, « le cosmopolitisme concerne la très grande majorité des jeunes (83 % au total) et [...] l'ouverture esthético-culturelle s'est démocratisée : parmi les configurations [qu'ils distinguent], seule la « principielle » pourrait être assimilée à une caractéristique des élites. Cette diffusion du cosmopolitisme esthético-culturel peut être expliquée de deux manières : d'une part, sur le plan structurel, par la transformation du monde juvénile, devenu plus urbain, plus diplômé, plus mobile et plus multiculturel ; d'autre part, par la transformation des univers culturels juvéniles, marqués par l'éclectisme (ou l'omnivorisme) » [4]. Le visionnage de films ou de séries en version originale (avec ou sans sous-titres, selon le niveau de langue de chacun), concerne en effet la quasi-totalité des jeunes interrogé·e·s : trente-sept lecteurs et lectrices sur quarante. La présence des sous-titres aide souvent à la compréhension, et rend cette pratique moins intimidante que la lecture en version originale pour les jeunes les moins à l'aise en langue étrangère. L'habitude de visionner les vidéos en version originale s'accompagne souvent d'un rejet catégorique de la version française :

> «Oui, d'office, je ne veux pas regarder pas VF c'est pas possible. » Jessie, 25 ans, manager équipe service après-vente internet, L2 chinois, apprentissage bijouterie, père hypnothérapeute et pilote de rallye, mère secrétaire.

3. Octobre, *Deux pouces et des neurones. Les cultures juvéniles de l'ère médiatique à l'ère numérique*, op. cit., p. 93.
4. Cicchelli et Octobre, *L'amateur cosmopolite*, op. cit., p. 106.

> « Je suis une hystérique de la VO. Laura, 27 ans, secrétaire médicale vacataire, master génétique et biologie cellulaire, père directeur adjoint du travail, mère professeur d'espagnol.

> « En VO. Je suis une psychopathe là dessus. Je ne supporte pas ça. Ça peut être en VF si ça a été tourné en français, sinon je ne vois pas pourquoi je le regarderais en français, je parle très bien l'anglais... » Mathilde, 29 ans, étudiante en master de pharmacie industrielle et chargée de recherches cliniques, études de sage-femme, licence de biologie, père médecin généraliste, mère médecin neurologue.

Font exception à cette intransigeance pour la version originale les films marquants découverts pendant l'enfance des jeunes interrogé·e·s, ceux qu'ils ont vu un grand nombre de fois en français et dont ils connaissent les dialogues par cœur. Difficile alors de troquer ses répliques favorites pour leur version originale, expliquent Cécile et Perrine, qui continuent, par nostalgie, à regarder ces titres en version française[5].

> « J'ai une affection pour les vieux films que j'ai vus en VF, et dont j'ai, que j'ai ensuite regardé en VO et que j'ai moins aimés en VO, alors déjà je pense parce que j'étais habituée à la VF, et parce qu'à l'époque, les VF étaient un petit peu freestyle, et ils se permettaient un petit peu des choses, et en fait, ça change vraiment les personnages quoi. Typiquement, *Star Wars*, j'ai essayé de le regarder en VO et j'ai moins aimé en fait. » Perrine, 31 ans, formatrice en savoirs généraux, master de sociologie politique, père chercheur en physique, mère employée.

À côté de cette exception pour les films découverts pendant l'enfance, le rejet considérable de la version française est à mettre en lien avec la principale raison qui pousse les lecteurs et lectrices à consommer films et séries, mais aussi romans, en version originale, à savoir les pertes de qualité liées à la traduction. Intonations et voix originales des acteurs, jeux de mots, voire même parfois une partie du contenu disparaissent avec le doublage en français. Regarder ou lire en version originale permet ainsi de mieux appréhender l'œuvre originale, tout en se basant sur un support de meilleure qualité (style pour les romans, bande son pour les films et séries). Derrière ce souci de la « qualité » du visionnage, c'est un mode de consommation des biens culturels considéré comme plus légitime qui transparait, comme le soulignent Éric Dagiral et Laurent Teissier à propos des communautés de *fansubbing* (sous-titrage amateur des séries télévisées) : « Leur objectif est de fournir au spectateur les conditions de possibilité d'une consommation légitimante de ces produits culturels. Grâce à ces communautés, le spectateur va pouvoir regarder les épisodes de ces séries dans l'ordre, sans publicité, et surtout, grâce

5. On peut mettre en lien cette pratique « nostalgique » de la version française à l'effet « doudou » évoqué par Cécile. Voir Partie II, chapitre 5.

aux sous-titres fournis par les fansubbers, il va pouvoir suivre ces séries en version originale sous-titrée, et non en version doublée. Or, selon les critères de la cinéphilie française, la VOST incarne (au contraire de la VF), le mode de consommation légitime par excellence »[6]. Le visionnage en version originale contribue ainsi à relégitimer la consommation de produits culturels moins reconnus par les institutions culturelles dominantes (au niveau du genre, science-fiction ou fantasy, mais également du support, télévisuel ou dans une moindre mesure cinématographique).

> « Parce que y, ben y'a beaucoup de séries que j'ai vues à la base en français, et ensuite je suis passée sur la version anglaise et je me suis rendue compte de tout ce qu'on perdait en fait en traduction. Anaïs, 23 ans, sans emploi, projet de création d'entreprise de commerce, licence de lettres, père cadre ingénieur, mère démarcheuse téléphonique.

> « J'ai tendance à essayer de lire en version originale. Parce que ne serait-ce que pour les jeux de mots, les choses comme ça, des fois ils sont traduits comme on peut pour que ça reste un jeu de mots en français, et qui a pas du tout le même sens en français. Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

Sylvie Octobre et Vincenzo Cicchelli observent que l'anglais est en tête des consommations culturelles en version originale : « 91% des consommations de musique en langue étrangère se font au moins partiellement en anglais, 43% pour les films, 38% pour les séries, 15% pour la lecture de presse, 11% pour la télévision comme pour la lecture de livres, 4% pour la radio et pour la lecture de bandes dessinées »[7]. On retrouve cette prédominance de l'anglais dans les consommations en version originale chez les jeunes interrogé·e·s, aussi bien en termes de visionnage de films et séries que de lecture.

La lecture en langue originale est également assez répandue parmis les lecteurs et lectrices interrogés, même s'ils sont moins nombreux : une trentaine d'entre eux ont déjà lu au moins un peu dans une langue autre que le français, dont une vingtaine qui le font régulièrement. Par rapport au visionnage de film, la lecture en langue étrangère, sans l'appui des sous-titres, présente des difficultés supplémentaires, qui arrêtent une partie des jeunes interrogé·e·s.

6. Éric Dagiral et Laurent Teissier, « 24 heures ! Le sous-titrage amateur des séries télévisées », in : *Les arts moyens aujourd'hui*, sous la dir. de Florent Gaudez, t. 2, Paris : l'Harmattan, 2008, p. 107–123, p. 121.

7. Cicchelli et Octobre, *L'amateur cosmopolite*, op. cit., p. 27.

Certains d'entre eux ne la pratiquent alors que dans le cadre scolaire, ou sur certains titres réputés plus faciles d'accès.

> « Ben ça m'est arrivé, mais plutôt sur des trucs faciles on va dire. J'avais lu les *Twilight* en anglais, c'est pas très compliqué, mais j'ai un peu de mal quand c'est plus sérieux on va dire. J'avais essayé de lire Pratchett en anglais par exemple, je comprends rien à ce qui se passe. » Fabien, 23 ans, étudiant en école d'ingénieur, master de mathématiques, père cadre technique, mère institutrice.

> « Non parce que j'ai une lecture de l'anglais qui se fait difficilement. L'oral ça passe très bien, je regarde des tas de séries, fin toutes les séries que je regarde, je me dis que je pourrais enlever les sous-titres ça me dérangerait pas plus que ça, mais... (...) Voilà, mais à l'écrit non, j'ai plus de mal, c'est pour ça que j'ose pas en fait. Anaïs, 23 ans, sans emploi, projet de création d'entreprise de commerce, licence de lettres, père cadre ingénieur, mère démarcheuse téléphonique.

Pourtant, comme nous l'avons évoqué dans le chapitre consacré aux lectures didactiques [8], la consommation de produits culturels en langue étrangère permet aux lecteurs et lectrices qui la pratiquent de progresser en langues, et ce, pour certain·e·s, de façon beaucoup plus efficace que ne le permet la forme scolaire. Comme l'expriment Sylvie Octobre et Vincenzo Cicchelli, « même en l'absence de compétences et de maîtrise de langues étrangères, des implications et des identifications existent, qui génèrent des plaisirs réels, de natures diverses, et peuvent susciter de nouvelles envies d'apprendre » [9]. Marc par exemple, affirme ainsi avoir appris l'anglais à travers les films qu'il a vus, les romans qu'il a lus, plus que par l'école.

> « Je trouvais que c'était un bon moyen d'apprendre l'anglais, ben j'ai appris l'anglais, pas par l'école mais par les films en VO sous-titrés et avec les livres comme Anne Rice quoi. En jouant en ligne aux jeux vidéos. Enfin j'ai trouvé que j'apprenais mieux l'anglais, j'ai appris mieux l'anglais comme ça, et beaucoup plus rapidement que avec l'école. *Where is Bryan...* toutes les conjugaisons et tout ça. » Marc, 29 ans, sans emploi, niveau terminale, père agent caténaire SNCF et chef d'équipe, mère sans profession.

Pour autant, l'acquisition d'un capital culturel, transférable à d'autres champs, via les consommations culturelles, n'est pas évidente pour tous : « Pour certains jeunes, les compétences deviennent des capitaux, quand pour d'autres, elles n'y parviennent pas. [...] la transformation d'une compétence, liée à la mobilité ou aux langues, en capital cosmopolite n'est ni évidente ni automatique, y compris dans un monde global, et [...] elle dépend étroitement des ressources sociales et psychosociales des individus aux prises avec les contraintes

8. Voir Partie II, chapitre 6.
9. Cicchelli et Octobre, *L'amateur cosmopolite*, op. cit., p. 276.

et les opportunités que représente la globalisation » [10]. Sylvie Octobre et Vincenzo Cicchelli opposent ainsi les mobilités et compétences linguistiques tournées vers les pays d'origine, chez les jeunes issus de l'immigration et peu diplômés, qui sont socialement peu valorisées, à celles des jeunes issus de classes moyennes ou favorisées et diplômés, dont les compétences linguistiques et l'ouverture culturelle, tournées vers les pays du Nord, et notamment anglophones, sont reconnues, autant sur le marché de l'emploi que sur le plan symbolique. Les jeunes de notre enquête, qui ont complété leur apprentissage scolaire de l'anglais par leurs pratiques culturelles, appartiennent plutôt à la seconde catégorie.

### 14.1.2 Prédominance des productions anglophones

Dans un article consacré aux « Transformations des champs de production culturelle à l'ère de la mondialisation », Gisèle Sapiro, Jérôme Pacouret et Myrtille Picaud soulignent que les « circulations sur ce marché mondial des biens symboliques, dominé par les États-Unis et, dans une moindre mesure, par quelques autres pays (notamment le Royaume-Uni et l'Allemagne) qui varient selon le secteur et l'aire géographique, sont fortement asymétriques » [11]. Ce monopole culturel anglophone, et notamment américain [12], concerne notamment les littératures de l'imaginaire. Qu'elle soient consommées ou non en version originale, on observe une prédominance de la science-fiction et de la fantasy anglophone dans l'offre éditoriale française, mais aussi dans les pratiques effectives de lecture des jeunes de notre enquête. En effet, une grande partie des romans édités, surtout par le pôle commercial, qui s'avère être le mieux distribué, sont des traductions de récits qui ont déjà fait preuve de leur succès en version originale. Les productions françaises, qui existent, sont plus souvent éditées par de petites maisons d'édition, et connaissent une diffusion plus confidentielle, moins largement accessible au grand public.

En outre, Sylvie Octobre et Vincenzo Cicchelli notent que « certains pays sont spécialisés, d'après les jeunes, sur certains types d'œuvres et de produits culturels. Ainsi, parmi les jeunes

10. Ibid., p. 182-183.

11. Gisèle Sapiro, Jérôme Pacouret et Myrtille Picaud, « Transformations des champs de production culturelle à l'ère de la mondialisation », in : *Actes de la recherche en sciences sociales* 206-207.1 (2015), p. 4–13, p. 5.

12. Gisèle Sapiro, éd., *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, Paris : Nouveau Monde, 2009 ; Alain Quemin, *L'art contemporain international : entre les institutions et le marché*, Nîmes : Editions Jacqueline Chambon, 2002.

qui regardent des films étrangers, 79% regardent de la science-fiction contre seulement 64% des jeunes qui ne regardent pas de films étrangers, notamment parce que bon nombre de ces films sont des productions américaines »[13]. De nombreux lecteurs et lectrices interrogés soulignent en effet cette dominance de la production anglo-saxonne dans l'offre à laquelle ils ont accès. Ils sont ainsi nombreux à affirmer lire plus de science-fiction et fantasy anglo-saxonne que française, ou autre, que ce soit par véritable préférence, ou par manque de choix.

> « Je lis essentiellement de la littérature anglophone. Entre autres pour une question de volume, c'est que c'est la plus présente. » Thierry, 35 ans, facteur, licence d'histoire, formation webmaster et informatique, père décédé, mère employée des postes.
>
> « Hum… je dirais qu'en quantité, y'a quand même plus de productions anglo-saxonnes, anglophones, américaines que, que françaises. » Perrine, 31 ans, formatrice en savoirs généraux, master de sociologie politique, père chercheur en physique, mère employée.
>
> « Après y quand même beaucoup de réprésentation de la littérature anglophone en SF et fantasy, dans les grands auteurs… » Mathilde, 29 ans, étudiante en master de pharmacie industrielle et chargée de recherches cliniques, études de sage-femme, licence de biologie, père médecin généraliste, mère médecin neurologue.
>
> « La littérature anglo-saxonne, américaine est bien mise en avant parce que ils sont… […] Voilà, ils sont bien édités de façon peut-être… y'a moins d'a priori en fait, du coup ils éditent plus facilement ce genre. » Marina, 29 ans, documentaliste en santé publique, licence de biologie et DUT documentaliste, père technicien supérieur à France Télécom, mère vendeuse.
>
> Je sais pas l'univers fantastique pour moi ça sonne mieux en anglais. […] Euh ouais parce que ça fait, ça fait, ça passe plus, quand, par exemple, c'est vraiment juste au niveau du *flow*, de la langue, euh, « he cut his throat with his sword » ça, ça le fait plus que « il trancha sa gorge de son épée » enfin ça fait un peu kitch en fait en français j'ai l'impression. Jessie, 25 ans, manager équipe service après-vente internet, L2 chinois, apprentissage bijouterie, père hypnothérapeute et pilote de rallye, mère secrétaire.

La perception de Jessie, qui lie intimement science-fiction et fantasy à la langue anglaise, en qualifiant les récits en français de « kitchs », est intéressante, puisqu'elle exprime une intériorisation du caractère majoritairement anglophone du genre, qui dès qu'il est traduit en français « sonne mal ». Dans son cas, cette perception peut aussi être accentuée par le séjour de cinq ans qu'elle a effectué aux État-Unis et par une certaine nostalgie de ce pays.

13. Cicchelli et Octobre, *L'amateur cosmopolite*, op. cit., p. 29.

Si pour certain·e·s, comme Thierry ou Perrine, la consommation d'œuvres anglophones est plus l'effet de l'offre qu'un véritable choix, d'autres comme Sarah, Marie-Claire, Thibault, Luc, Gauthier, Benjamin affichent une préférence nette pour les œuvres anglophones, et notamment américaines. On rejoint ici les observations d'Olivier Donnat sur les préférences filmiques spécifiques des jeunes : « les moins de 35 ans préfèrent les films américains tandis que les 45 ans et plus penchent très nettement du côté des films français, les 35-44 ans étant pour leur part dans une position intermédiaire qui les conduit à choisir plus que les autres la réponse neutre consistant à se déclarer indifférents à la nationalité des films » [14], ainsi que celles de Sylvie Octobre et Vincenzo Cicchelli : « les jeunes d'aujourd'hui font ainsi partie des premières générations qui déclarent préférer les films américains, ils sont également massivement amateurs de séries américaines. La lecture n'est pas épargnée : les résultats de l'enquête L'Enfance des loisirs, portant sur les 11-17 ans, indiquaient que les préférences en matière de livres des plus jeunes étaient marquées fortement par les productions anglo-saxonnes » [15]. Cette préférence pour les productions américaines s'accompagne d'un rejet des productions nationales, du « style français », caractérisé pour ces lecteurs et lectrices par une certaine lenteur, un manque d'action, une trop grande place accordée à l'analyse psychologique et à l'introspection, bref, un style caractérisé par l'ennui.

> « Alors y'a très peu de littérature française que je lis, parce que la littérature française je trouve qu'elle est à l'image du cinéma français, on s'ennuie ! Mais qu'est-ce qu'on s'ennuie mon dieu ! » Benjamin, 30 ans, conducteur de tramway, niveau terminale, père chauffeur poids lourds, mère assistante familiale.

> « Et je pense que c'est justement le, les, y'a un esprit français qui fait que, on aime pas, faire des généralités d'un cas particulier, et donc, non mais il faut rester sur, le quant-à-soi, l'intérieur, la bulle. Et pas être dans l'action, être dans l'introspection. C'est très européen je crois. » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

> « Tout ce qui est français je regarde pas. Pas du tout. Téléfilms français c'est même pas la peine. Et films français, j'en regarde, comme je considère qu'il y en a un par an qui est bon ben j'en regarde un par an. Et donc voilà. Très peu de films français, et la télé très peu. » Luc, 20 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père capitaine de gendarmerie, mère comptable et femme au foyer.

14. Donnat, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, op. cit., p. 111.
15. Cicchelli et Octobre, *L'amateur cosmopolite*, op. cit., p. 23-24.

Ces préférences culturelles des jeunes s'expliquent en partie par des spécificités générationnelles mise en avant par Olivier Donnat : « les jeunes, depuis plusieurs décennies, voyagent plus que ne le faisaient leurs aînés, sont plus nombreux à avoir vécu à l'étranger, à écouter de la musique anglo-saxonne ou à regarder des séries américaines en version originale. Ces générations ont eu accès précocément à la culture américaine sous toutes ses formes, des produits les plus standardisés aux œuvres les plus confidentielles que s'échangent fans et amateurs, elles ont grandi dans des univers culturels largement globalisés où la langue anglaise règne en maître. Dès lors, comment s'étonner que leur rapport à la production française, que ce soit en matière de cinéma ou de musique, soit différent de celui de leurs aînés ? » [16].

Mais ces effets de génération peuvent être renforcés dans le cas de la science-fiction et de la fantasy par des spécificités de l'offre, ou a minima de la visibilité des productions, selon leur origine. À l'ennui qu'ils prêtent au cinéma et à la littérature française, ces lecteurs et lectrices opposent ainsi le « style américain », associé aux blockbusters hollywoodiens, aux productions à gros budgets, caractérisées par la qualité de leurs effets spéciaux, par leur esthétique spectaculaire, par un effet *page turner* avec des scénarios à suspense, par l'action et le mouvement. Face à cette préférence motivée pour les productions américaines, Sylvie Octobre et Vicenzo Cicchelli invitent à « réviser la thèse de la neutralisation culturelle, ce que Koichi Iwabuchi appelle « le sans-odeur culturel » (cultural odorlessness). Selon lui, les productions mainstream (les films américains par exemple) les plus récentes doivent leur succès au fait qu'elles sont de moins en moins culturellement spécifiques : leur terrain d'élection est la science-fiction, par nature délocalisée socio-historiquement [...] Les propos des jeunes invitent à revoir cette critique : s'ils percoivent que certains contenus sont conçus pour des audiences internationales, on l'a vu, ils localisent nationalement les œuvres et produits culturels, même mainstream. Dans leurs propos, le génie américain est parfois même justement identifié à cette aptitude à faire la synthèse culturelle d'influences variées » [17].

> « Je vais au cinéma juste pour voir les gros *blockbusters* américains, même si bon ben ça fait pas bien de dire ça mais (rires)... fin le cinéma est tellement cher, que pour moi je vais au cinéma pour voir un film où y'a des effets spéciaux qui vaut le coup d'être vu sur grand écran. [...] Si c'est pour voir une petite comédie française, moi je vais pas mettre dix euros pour voir ça ». Nadia, 23 ans, étudiante

16. Donnat, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, op. cit., p. 111-112.
17. Cicchelli et Octobre, *L'amateur cosmopolite*, op. cit., p. 276.

en master de géographie, agrégée de géographie, père sans emploi, mère hôtesse d'accueil.

« Effectivement entre un film français, se regarder le nombril et un film un peu *blockbuster* américain, la plupart du temps on regarde le *blockbuster*… [...] Mais effectivement, on attend toujours une production un peu science-fiction française. Parce que y en a pas. Si on regarde pas c'est qu'il y en a pas… peut-être que si y en avait… pour l'instant le truc le plus science-fiction au niveau de la France, c'est *Joséphine, ange gardien*. Voilà. » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

« Les films où on s'ennuie, j'ai horreur de ça. [...] Les séries où il se passe rien, les films où il se passe rien, où on va suivre l'histoire d'un mec, ou d'une nana, où il va lui arriver tous les malheurs du monde… qui va lui arriver des problèmes qui n'arrivent jamais à personne et la façon dont il va s'en sortir, ça me, c'est pour ça que j'aime pas le cinéma français, ça me soûle ce truc ! Voilà, moi j'aime bien les films, voilà, ça doit être du divertissement, donc, je dois être diverti. » Benjamin, 30 ans, conducteur de tramway, niveau terminale, père chauffeur poids lourds, mère assistante familiale.

Comme le souligne Thierry, les œuvres françaises se caractérisent selon ces lecteurs et lectrices par un style moins spectaculaire, plus psychologique, qui nuit au divertissement recherché dans la lecture ou le visionnage de films et séries de science-fiction et fantasy. Mais cette vision de la production française est souvent liée à une méconnaissance de celle-ci et de sa diversité. En effet, le caractère confidentiel de l'édition de science-fiction et fantasy française rend son accès difficile au grand public. La connaissance et le goût pour ces titres sont donc surtout le fait des lecteurs et lectrices les plus connaisseurs ou investis dans le genre.

### 14.1.3 Recherche d'auteurs de nationalités variées : cas particuliers

Sylvie Octobre et Vincenzo Cicchelli montrent que « le fait d'avoir un niveau de diplôme supérieur au baccalauréat plutôt qu'inférieur [. . . ] favorise la préférence nationale [. . . ] plutôt que le cosmopolitisme involontaire » [18]. Les lecteurs et lectrices qui recherchent des titres d'auteurs français correspondent en effet à des cas particuliers parmi les jeunes interrogé·e·s : il s'agit notamment des jeunes auteurs, des libraires et de ceux qui sont engagés dans la promotion du genre. Ceux-ci, qui par leur activité professionnelle, artistique ou associative

18. Ibid., p. 184.

développent une meilleure connaissance des auteurs et de la production française, avec lesquels ils sont en contact à l'occasion des festivals et autres rencontres auxquels ils participent en tant qu'organisateurs ou invités.

> « Eh bah, maintenant, beaucoup d'auteurs français, parce que, bah étant moi-même auteur, je commence à connaître pas mal d'auteurs français qui sont des copains pour moi [...] donc maintenant je fais pas mal de salons, et quand tu fais un salon tu rencontres les auteurs français et t'as l'occasion de découvrir. Donc c'est vrai que ado j'ai beaucoup fait de SFFF anglo-saxonne, mais maintenant, j'ai, je commence à varier. » Morgane, 25 ans, vétérinaire, école vétérinaire, père chef d'équipe en maçonnerie, mère comptable.

> « Alors de plus en plus ces dernières années. Parce que en fait... quand j'étais plutôt adolescente, et que j'ai commencé la lecture, et que je me suis mise à lire de la SFFF, je lisais que de la littérature américaine. Anglo-saxonne, mais voilà. Et ces derniers temps, je me suis remise à l'écriture de façon sérieuse et j'avais envie de voir ce que faisaient les Français en matière d'imaginaire. Et donc du coup depuis deux trois ans, je me suis mise vraiment à lire régulièrement de la littérature française, francophone. J'essaie de rattraper voilà, ces lacunes. » Marina, 29 ans, documentaliste en santé publique, licence de biologie et DUT documentaliste, père technicien supérieur à France Télécom, mère vendeuse.

Pour Morgane et Marina, l'intérêt pour la production francophone en littératures de l'imaginaire correspond à une découverte récente, liées à l'accroissement de leur activité d'écriture, puisque leur initiation au genre s'est faite, comme pour la plupart des lecteurs et lectrices, via les titres les plus connus et emblématiques du genre, qui appartiennent le plus souvent à la production anglophone. De manière plus générale, la recherche d'auteurs et de titres qui sortent des canons de la production américaine est surtout le fait de gros lecteurs et lectrices qui souhaitent diversifier leurs pratiques, découvrir autre chose que ce qu'ils peuvent lire partout, comme le souligne Laura, qui apprécie le film russe *Night Watch* pour son originalité.

> « Notamment, il y a des trucs assez particuliers, il y a un truc c'est polonais-tchéco-russe et ça s'appelle *Night Watch*, et c'est absolument génialissime. C'est un espèce de truc, c'est encore de l'urban space encore pour le coup. [...] Il est super bien ce film, c'est complètement n'importe quoi, ce n'est vraiment pas les codes qu'on a l'habitude de voir, ça m'éclate tellement et il est bien fait quoi. Donc voilà. » Laura, 27 ans, secrétaire médicale vacataire, master génétique et biologie cellulaire, père directeur adjoint du travail, mère professeur d'espagnol.

> « C'est à dire que l'école française justement a plus tendance à se... à travailler sa forme, à travailler... le goût, la matière, on va dire... la matière brute, le

> propos va toujours être plus ou moins équivalent, mais voilà, ça va souvent être plus intimiste, plus centré sur les personnages, et avec peut-être des essais un peu plus courageux sur le style alors que... par exemple les américains vont être très aventure, très *page turner*, où justement on a besoin d'avoir beaucoup de pages qui vont se dévorer, qui vont se consommer assez vite. » Philippe, 28 ans, professeur d'anglais, traducteur et journaliste, master LLCE anglais et master adaptation sous-titrage doublage, père chargé de cours à l'université, mère infirmière cadre.

Pour d'autres jeunes interrogé·e·s, notamment ceux qui possèdent un capital culturel élevé, comme Philippe ou Thibault, l'intérêt pour les productions françaises s'inscrit dans une stratégie de distinction, où il s'agit de sortir du *mainstream*, de ce que tout le monde lit et connait. Le goût pour les titres francophones s'accompagne alors d'un intérêt pour l'écriture et le style de l'auteur (« l'école française » évoquée par Philippe) qui est souvent analysé par ces lecteurs et lectrices.

## 14.2 Une circulation inédite des œuvres

Sous les effets cumulés de la dématérialisation des œuvres culturelles et d'internet, on assiste à une remise en cause des circuits de production et de diffusion traditionnels, et à une circulation croissante des œuvres. Sylvie Octobre en fait un facteur explicatif des pratiques culturelles internationales des jeunes : « La globalisation des industries culturelles et la circulation croissante des produits culturels permise par le numérique sont des éléments explicatifs majeurs de cette cosmopolisation des cultures jeunes » [19]. Parmi les lecteurs et lectrices de notre enquête, l'influence de la technologie sur les pratiques culturelles cosmopolites, et notamment en version originale, est également très marquée.

Les nouveaux formats des produits culturels, qu'ils soient multimédias (comme le DVD) ou dématérialisés (comme la vidéo à la demande), comprennent en effet de nombreuses fonctionnalités qui facilitent la consommation en langue originale : choix de la langue audio, ajout de sous-titres en français ou dans la langue originale (options des DVD ou des fichiers vidéo téléchargés), « dictionnaires » des livres électroniques, ou applications d'aide à la lecture en langue étrangère comme le décrit Benjamin :

19. Octobre, *Deux pouces et des neurones. Les cultures juvéniles de l'ère médiatique à l'ère numérique*, op. cit., p. 93.

> « Parce que j'ai trouvé une appli y'a pas longtemps sur l'Ipad qui permet de lire le bouquin en version originale, mais de basculer le paragraphe en français, quand on a des problèmes de compréhension, voilà, c'est l'avantage de la technologie en fait. » Benjamin, 30 ans, conducteur de tramway, niveau terminale, père chauffeur poids lourds, mère assistante familiale.

> « Ouais, ouais ça m'arrive ouais, l'anglais. Sinon, sur internet, parce que tu sais quand tu les télécharges sur internet, tu les as rarement en français quoi. Enfin c'est plus facile de les trouver en anglais quoi, les versions dématérialisées, donc à ce moment là aussi je les prends en anglais. » Luc, 20 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père capitaine de gendarmerie, mère comptable et femme au foyer.

La consommation de produits culturels en langue étrangère est une pratique facilitée et encouragée par internet, non seulement à cause de la présence des œuvres sur le net, mais aussi de leur plus grande diffusion en langue originale (souvent l'anglais), comme l'évoque Luc. Ainsi, le téléchargement ou visionnage en *streaming*, légal ou illégal, mais le plus souvent illégal, de films et de séries, concerne la quasi-totalités des lecteurs et lectrices interrogés dans cette enquête (38 lecteurs et lectrices sur 40).

> « En ce moment oui, parce qu'on télécharge… (il s'interrompt, jette un coup d'œil au dictaphone, se penche dessus) on regarde beaucoup, sur des sites légals (il insiste sur le mot), on achète voilà, de manière tout à fait légale des séries et des films (air faussement inquiet : je sais qu'il plaisante – enfin, j'imagine qu'il me fait confiance). Voilà. [C'est anonyme… (rires)] Voilà. J'emprunte sur Hadopi.com. » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

Si ce téléchargement illégal est parfois mal assumé, évoqué à mi-voix par des enquêté·e·s qui semblent alors soudain se rappeler la présence du dictaphone au cours de l'entretien, comme Thibault, la plupart des enquêté·e·s l'évoquent sans grands complexes, comme une pratique normale et répandue. Selon une étude commanditée par l'Association de Lutte contre le Piratage Audiovisuel et effectuée par Médiamétrie, plus de 14 millions de visiteurs uniques ont en effet visité au moins une fois dans le mois un site de *streaming*, de téléchargement direct ou de *peer-to-peer* en 2015, soit 30% des internautes [20]. Certains des lecteurs et lectrices interrogés assument même cette pratique et la revendiquent au nom d'un certain nombre de « bonnes raisons », notamment liées au coût des DVD et à la pauvreté de l'offre légale. Cette attitude conforte les préconisations émises par Emmanuel Durand dans un essai sur

20. *La consommation illégale de vidéos sur Internet en France*, Médiamétrie/Alpa, 29 avr. 2016.

les industries culturelles face au numérique : « Plutôt que de stigmatiser de soi-disant pirates et d'en faire les incarnations d'un nouveau péril, une approche pertinente des industries culturelles devrait s'appuyer sur la réalité des pratiques actuelles, qui montre une diminution des téléchargements illégaux aussitôt qu'est proposé une alternative légale. [...] Car ce que recherchent les consommateurs, ce n'est pas nécessairement la gratuité, mais avant tout la facilité d'utilisation » [21].

> « Non, je télécharge. Le jour où on aura un vrai service de streaming, à l'américaine, où on pourra ce qu'on veut, quand on veut, et n'importe quand [...] Donc ouais, quand ils nous feront, un service à la Spotify, où on écoute ce qu'on veut, quand on veut, et où dès que l'album est sorti dans les bacs, on l'a directement, et ben oui, là je paierais, mais en attendant je télécharge et je regarde à la télé. » Benjamin, 30 ans, conducteur de tramway, niveau terminale, père chauffeur poids lourds, mère assistante familiale.

> « C'est vraiment quand j'en ai envie, comme j'en ai envie. Je vais télécharger une saison, et je vais regarder l'épisode que je veux quand je veux, et si je veux re-regarder je re-regarde. J'ai pas la télé chez moi parce que ça m'insupporte. » Maxime, 21 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père chef de projet informatique et consultant en ressources humaines, mère manager évènementiel.

> « Je les télécharge illégalement, toujours. Je veux dire, si je payais tous les films que je regarde, je suis mal barré (rire). Non films et séries je les télécharge, mais par contre, genre les *Star Wars* je les paie. Je les ai. Tu vois les trucs que j'aime, je mets de l'argent dedans je les paie ouais. Luc, 20 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père capitaine de gendarmerie, mère comptable et femme au foyer.

Comme nous l'avons déjà évoqué dans le chapitre consacré à l'approvisionnement en livres [22], le téléchargement peut constituer un test avant l'achat, permettre une première lecture, un premier visionnage, aider à opérer une sélection parmi les livres que lecteurs et lectrices vont finalement se procurer parce qu'ils leur plaisent vraiment, ou parce qu'il s'agit de titres auxquels ils tiennent, comme le décrivent Luc et Anaïs.

> « Moi je suis partisane d'un truc qui est pas bien, je les télécharge, si ils m'ont vraiment plu, je les achète en DVD. (...) Je me dis, puis de choisir à qui je donne mes sous. Donc ouais en général je télécharge et là j'ai une petite collection, je dois en avoir une cinquantaine des DVDs. *Ender* il faut que je me l'achète » Anaïs.

21. Emmanuel Durand, *La menace fantôme. Les industries culturelles face au numérique*, Nouveaux débats, Paris : Presses de Sciences Po, 2014, p. 96.
22. Voir Partie II, chapitre 7.

Enfin, certain·e·s jeunes interrogé·e·s ne téléchargent pas, ou peu de films et séries, souvent en raison de leur parcours personnel ou professionnel qui les a amené à développer une certaine « éthique du téléchargement ». Ainsi Romain, dont le père est réalisateur, a été habitué à acheter ou emprunter en DVD les films qu'il regarde, tandis que Gauthier, même si il lui arrive de télécharger, préfère largement voir les films au cinéma qu'il fréquente plusieurs fois par semaine, en lien avec ses études dans le milieu cinématographique.

> « Parce que, par exemple, autant je, je, je téléchargeais vraiment mais je vais quand même trois ou quatre fois par semaine au ciné, après c'est spécial je suis dans, j'ai conscience que je veux travailler dans le monde du cinéma, donc du coup, euh, j'ai peut-être une éthique aussi à vouloir les voir au ciné, une autre manière de l'appréhender. Mais de toute façon, je pense pas qu'on puisse, les gens continueront à aller au cinéma, c'est une expérience particulière. » Gauthier, 26 ans, étudiant en master production et distribution cinéma, master stratégie des échanges culturels internationaux, père professeur d'histoire-géographie, mère psychologue scolaire.

À côté du téléchargement de films et séries, qui concerne la quasi-totalité des lecteurs et lectrices interrogées, le téléchargement de livres ne touche que les amateurs de livres électroniques, mais là encore, nombreux sont ceux qui téléchargent illégalement des titres parmi les lecteurs et lectrices de livres numériques. Laurent, Romain et Benjamin notamment, parlent ouvertement de cette pratique, qu'ils justifient par des critiques assez virulentes adressées aux maisons d'édition en terme d'édition numérique (politique tarifaire insuffisamment avantageuse par rapport au prix du format papier, utilisation de formats de fichiers propriétaires et de DRM, mauvaise qualité des fichiers).

Les pratiques des maisons d'édition (en format papier comme numérique), et notamment celle qui consiste à publier en plusieurs tomes en français l'équivalent d'un tome en langue originale, sont également à l'origine de la lecture en langue originale pour une partie des lecteurs et lectrices interrogés. Pour ces lecteurs et lectrices, comme Thierry, Esther, Luc ou Amaury, le prix des éditions françaises est trop élevé par rapport au travail éditorial fourni. Ils critiquent en effet la mauvaise qualité de certaines traductions, les découpes parfois opérées dans le texte original pour le raccourcir, ainsi que le « saucissonnage » des tomes originaux en plusieurs volumes traduits. La consommation des récits en version originale, quand elle est possible (compétences linguistiques, accès aux titres en version originale), devient alors une stratégie de contournement, d'évitement des éditions françaises qui sont rejetées.

« J'veux dire... pour le même livre, j'prends par exemple *Honor Harrington*, le même livre, donc en anglais, à 10 euros, en français, 52 pourquoi parce qu'ils l'ont divisé en deux livres à 26 euros ! Ouuuuuh ! Eh ben tu sais quoi j'reste en VO (rire) [...] Et après on s'demande pourquoi le public français trouve qu'on les prend pour des vaches à lait, ben... Ouais. J'ai bien mes idées » Amaury, 30 ans, sans emploi et gestionnaire bénévole dans une boutique de jeux, licence LLCE anglais, père employé d'imprimerie, mère hôtesse d'accueil.

« Euh, je me suis mise à la VO en anglais en première, donc ça va faire huit ans. Euh, à cause de Pygmalion justement, qui coupait les Robin Hobb en petites rondelles, et, et puis maintenant que je m'y suis mise, je lis pas systématiquement tous les auteurs anglo-saxons version originale mais euh, les sagas qui ont tendance à être un peu découpées en version française, ou j'ai pas la patience d'attendre, je prends en VO, donc je commence à avoir une belle collection. » Morgane, 25 ans, vétérinaire, école vétérinaire, père chef d'équipe en maçonnerie, mère comptable.

« Les techniques d'édition de ces bouquins m'exaspèrent, si ça t'intéresse aussi on pourra en parler, le monde de l'édition SF et fantasy, enfin surtout fantasy, où un tome en anglais en devient trois ou quatre en français, et ils se font d'autant plus de fric et ils mettent d'autant plus de temps à les sortir. Donc c'est aussi pour ça que j'ai commencé à lire en anglais, parce que j'étais sur des séries où j'avais envie d'avancer. » Philippe, 28 ans, professeur d'anglais, traducteur et journaliste, master LLCE anglais et master adaptation sous-titrage doublage, père chargé de cours à l'université, mère infirmière cadre.

« Les traductions françaises des années 1980-1990 étaient particulièrement mauvaises, notamment je pense aux éditions du Fleuve noir, qui sont dramatiques, où il manque carrément des morceaux de roman. Pour les faire rentrer dans leur format ils ont carrément fait sauter des chapitres entiers ! Donc c'est un peu dramatique. Ça m'avait donné pour le coup, une traduction si mauvaise, y'a des développements qu'on comprend pas, parce qu'il manque un chapitre complet. Voilà. » Rémy, 27 ans, agent de sécurité incendie, BTS informatique et développement et formation en sécurité incendie, père secrétaire, mère administratrice.

### 14.2.1 Nouveaux circuits de diffusion

Avec internet, de nouveaux circuits de diffusion des récits se développent, qui concernent aussi bien les pratiques d'écriture amateurs (fanfictions par ex.) que les auteurs professionnels. Auto-édition, publication en ligne, auto-diffusion, financement participatif, constituent autant de pratiques qui contribuent à faire bouger les lignes de circulation traditionnelles des œuvres. Le développement de ces nouveaux outils de diffusion donne une place plus centrale au lecteur, qui joue un rôle actif dans le processus de publication et de circulation des titres (participation au financement, publicité par le bouche à oreille...), comme l'évoquent Marie-

Claire, à propos de l'auto-diffusion de *Clean Sweep*, et Laurent, à propos du modèle du financement participatif.

> « Le couple d'auteurs a choisi un format assez intéressant, pour ce roman, c'est en fait, ils ont fait une expérience, ils en sont qu'au deuxième tome là, ça s'appelle le roman, *Clean Sweep*, ils ont choisi en fait un parti-pris assez intéressant pour publier leur livre, c'est-à-dire que le premier tome, ils l'ont sorti par, ils publiaient, ils ont publié la quasi-totalité du livre gratuitement, au fur et à mesure où ils l'écrivaient sur leur site. Alors eux ils disaient que c'était un exercice de style assez important, parce que comme auteurs, il arrive qu'ils réécrivent des passages, et là ben non, parce que les gens ils ont lu, voilà. Et la seule chose qu'ils avaient pas publié c'était le chapitre de fin, avant de mettre en vente le livre à un prix très bas. Et là ils ont repris le même format pour le tome deux, parce que ça avait été un énorme succès. » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

> « Par exemple un livre que j'ai acheté, je l'ai acheté sur un Kickstarter, donc c'est que le concept, je sais pas si tu vois le concept… ben en gros c'est un auteur de BD sur internet connu, qui s'est associé avec Boulet d'ailleurs, l'auteur de BD française, donc lui il écrit le livre, il a dit voilà je voudrais lancer le livre, j'ai besoin de 30 000 dollars pour pouvoir l'écrire, pour pouvoir passer un an à écrire, pour pouvoir l'éditer, et en échange, si tu donnais à partir de 25 dollars, tu donnais un peu plus pour une version plus jolie du livre, et comme y'a des illustrations dessinées par Boulet, et en gros, si la campagne, les gens font des promesses de dons, si l'objectif est atteint, le projet est fait, et en échange ils recevront le livre, là c'est en 2015 si y'a pas de retard, et voilà c'est très bien comme principe, et voilà le mec a lancé sa campagne il a récolté 384 000 dollars, plus de dix fois son objectif initial, et du coup ils ont rajouté plein de, ils vont donner des livres à des bibliothèques, ils ont rajouté des petits cadeaux à côté du livre, pour ceux qui vont le recevoir. Et il se passe totalement d'éditeur et ils s'autoproduisent d'une certaine manière. Et du coup je pense que l'industrie ça va se développer comme ça dans quelques années, comme la musique, va falloir qu'ils évoluent vers de nouvelles formes. » Laurent, 23 ans, étudiant en école d'ingénieur, master d'informatique, père professeur des école, mère orthophoniste.

En contribuant financièrement à l'édition d'un livre, en lisant les chapitres publiés sur internet au fur et à mesure, les lecteurs et lectrices peuvent participer à la diffusion d'un titre hors des circuits traditionnels. Mais les consommateurs jouent également un rôle clé dans la diffusion parallèle (et souvent illégale) des œuvres, que ce soit au travers du partage de fichiers en ligne (logiels *peer-to-peer*), de leur mise à disposition sur internet, ou encore en participant à la traduction ou au sous-titrage des films et épisodes de séries. La pratique de la traduction ou du *fansub* (sous-titrage amateur) concerne ou a concerné certain·e·s lecteurs

et lectrices interrogés, qu'elle soit effectuée à titre personnelle ou pour des amis (Megane, Maxime, Luc) ou en vue d'une diffusion (Laura, Amaury).

> « Je l'ai déjà fait, euh, par contre j'étais très contrôleuse, parce qu'en fait, je suis entrée dans une *team* de traduction temporaire, et en fait, ils m'ont fait traduire un truc à partir d'une autre langue, et en fait, je suis contre ce concept, donc j'ai vite quitté le truc, et je ne l'ai plus jamais refait. » Laura, 27 ans, secrétaire médicale vacataire, master génétique et biologie cellulaire, père directeur adjoint du travail, mère professeur d'espagnol.

> « Je le fais pour moi, je le fais pas pour diffuser, parce que ça demande déjà un travail énorme, et... bon, voilà, je préfère le faire pour moi, je veux dire, après je les prête souvent, enfin je les prête, je veux dire, je les donne, voilà, je les mets sur clé usb et je les passe à des gens, voilà, ça me dérange pas, mais... voilà. » Luc, 20 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père capitaine de gendarmerie, mère comptable et femme au foyer.

Un autre aspect des pratiques culturelles cosmopolites des jeunes, non spécifique à la science-fiction et à la fantasy, remet en cause les circuits habituels de circulation des œuvres : la consommation de titres avant leur sortie nationale. En effet, nombreux sont les lecteurs et lectrices interrogés à lire ou visionner en version originale les derniers épisodes des séries qu'ils suivent, dès leur sortie dans le pays source, sans attendre la mise en place des doublages ou traductions et la sortie française. Cette pratique répond à une recherche de consommation immédiate et à une crainte des *spoilers*[23], assez généralisée parmi les jeunes interrogé·e·s qui pour la plupart (plus de la moitié), ne supportent pas l'idée d'attendre la sortie française de leurs titres favoris. Or les produits culturels sont disponibles quasi-immédiatement sur internet après leur sortie dans le pays d'origine, par le biais de collectifs de fans qui les y « partagent » et produisent des sous-titres amateurs permettant une diffusion encore plus large : « pour les séries les plus attendues, il peut s'opérer seulement 24 heures entre la diffusion d'un épisode aux États-Unis et la mise à disposition des sous-titres en version française. Dans ce cas, le défi est bel et bien pour les fansubbers de réduire quasiment à néant l'intervalle de temps entre la première diffusion américaine et cette réception française »[24]. Ces pratiques contribuent à la mise en place d'une « culture internationalisée » puisque la découverte des épisodes se fait de façon quasi-simultanée dans le monde entier, contre les calendriers officiels des sorties nationales.

23. Révélations concernant l'intrigue de nature à gâcher le plaisir de la découverte.
24. Dagiral et Teissier, « 24 heures ! Le sous-titrage amateur des séries télévisées », op. cit., p. 125.

> « Ben quasiment que ça, ben du coup, le *Trône de fer*, le temps que ça arrive en France, pareil pour *Under the dome*, pour *Defiance*... donc ouais effectivement, on suit les sorties américaines ouais. » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

> « Tout simplement, ben déjà tout simplement parce que ça permet de les avoir plus vite. On va être honnête. Ça permet de gagner entre un à deux ans, voire pour certaines séries, toute la vie, puisqu'elles sont toujours pas traduites en français pour certaines. Et aussi ben pareil, pour les jeux de mots, les noms, ça permet de capter un petit peu plus. » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

> « On attend pas qu'ils sortent en français on les regarde directement en anglais. Même si les sous-titres sont approximatifs, ce qui est souvent le cas, on comprend, on écoute en même temps donc on traduit nous-mêmes. » Cécile, 24 ans, documentaliste technique, licence professionnelle documentation numérique, père conducteur TGV, mère ergothérapeute.

Les récits de science-fiction et fantasy s'étendent, comme nous l'avons vu, au delà des romans, et se développent sur de multiples supports. Du côté de la réception, la lecture de littérature de l'imaginaire s'inscrit alors pour les jeunes interrogé·e·s au sein d'une constellation de pratiques culturelles autour du genre, qu'il s'agisse du visionnage de films, de pratiques vidéo-ludiques ou artistiques amateurs. On peut parler d'une véritable « culture de l'imaginaire », qui est perçue comme telle par les jeunes interrogé·e·s, et donne lieu à la constitution de réseaux de sociabilité autour du genre (échanges, discussions et sorties culturelles).

Si on prend en compte les pratiques culturelles multilingues qui se multiplient chez les jeunes, la prédominance des œuvres anglo-saxonnes dans les consommations et le développement de nouveaux circuits de diffusion et de circulation des œuvres via internet et la dématérialisation des œuvres, on peut qualifier cette culture de l'imaginaire de culture internationalisée. Mais il faut alors garder à l'esprit que ce qui s'internationalise, ce sont surtout les titres les plus consommés et diffusés, notamment les productions anglophones, et ne pas oublier l'existence de productions nationales, recherchées par certain·e·s lecteurs et lectrices, mais moins bien connues et diffusées auprès du grand public.

# Cinquième partie

# ENJEUX LIÉS À LA LÉGITIMITÉ DU GENRE

# Chapitre 15

# Postures de lecteurs et lectrices face à la légitimité ambiguë du genre

Des œuvres reconnues par les institutions culturelles pour leurs qualités littéraires aux productions à grand tirage les plus stigmatisées, les littératures de l'imaginaire constituent un genre à la légitimité variable : comme nous l'avons vu plus haut, si la science-fiction au sens strict tend à se légitimer, c'est moins le cas de la fantasy, et chacun de ces pans du genre présente une variété de productions aux degrés de reconnaissance divers. Comment les lecteurs et lectrices se situent-elles par rapport à ces enjeux de légitimité ? Leur réception du genre est-elle marquée par l'intériorisation des hiérarchies culturelles dominantes ? Quels jugements sur les œuvres, quelles stratégies de distinction mettent-ils en œuvre ? Un certain nombre de stéréotypes sont également associés au lectorat du genre : comment les jeunes interrogé·e·s composent-ils avec ces stigmates [1] ?

Dans cette partie consacrée aux enjeux liés à la légitimité du genre, nous détaillerons dans un premier temps les postures lectorales face à la légitimité ambiguë du genre (conflits de légitimité et stratégies de distinction), puis nous étudierons les rapports des lecteurs et lectrices aux figures potentiellement stigmatisantes du fan [2] et du geek [3], et enfin nous pré-

1. Erving Goffman, *Stigmate, Les usages sociaux des handicaps*, trad. par Alain Kihm, Le Sens commun, Paris : Éditions de Minuit, 1975.

2. Christian Le Bart, « Stratégies identitaires de fans », in : *Revue française de sociologie* 45.2 (2004), p. 283–306.

3. Peyron, *Culture geek*, op. cit.

senterons les lectures savantes effectuées au sein du genre et la mise en œuvre de compétences littéraires et culturelles.

## 15.1 Jugements de légitimité : des freins à la lecture ?

Un certain nombre de jugements portés sur les choix de lecture des jeunes interrogé·e·s apparaissent dans les entretiens. Les discours critiques rapportés par les lecteurs et lectrices présentent les littératures de l'imaginaire comme infantiles, pas assez sérieuses ou encore trop éloignées de la réalité. Ces jugements, qui émanent aussi bien des parents, de l'institution scolaire ou encore des pairs pourraient constituer des freins à la lecture, comme c'est le cas chez les jeunes lecteurs et lectrices de mangas qui font face à de véritables « conflits de légitimité » [4]. Mais chez ces jeunes adultes, l'influence actuelle des prescriptions verticales semble moins forte que chez les adolescent.e.s interrogé·e·s par Christine Détrez et Olivier Vanhée. En effet, avec l'entrée dans l'âge adulte, les jugements scolaires et parentaux exercent une pression moindre, et le départ du domicile familial permet également d'échapper au regard parental sur les lectures effectuées. Ces critiques légitimistes des lectures n'ont pour autant pas été absentes du parcours des lecteurs et lectrices interrogés, comme l'évoquent Marina ou Marc.

> « Euh… c'était plutôt, pendant mon apprentissage et ma... que je grandissais, que je restais sur les mêmes lectures, donc c'était des remarques du style, mais tu veux pas changer un petit peu ? […] Oui, c'est ça, c'est ça, tu veux pas lire autre chose ? Mais c'est pour les enfants ça. […] Non, je pense qu'on m'a laissé assez de liberté, et par ailleurs je pense que je dois avoir assez de volonté pour… pour dire ça mais je m'en fiche en fait. » Marina, 29 ans, documentaliste en santé publique, licence de biologie et DUT documentaliste, père technicien supérieur à France Télécom, mère vendeuse.

> « Ouais, ils auraient préféré que je lise autre chose. Que je sois plus dans le, l'optique, je sais pas, de… ouais moins dans l'optique rêverie quoi. Plus dans lire des livres qui vont m'aider pour mes études plus tard, pour trouver un boulot, pour trouver… fin c'était vraiment, de toute façon quand j'étais au collège lycée c'était vraiment dans l'optique, tu réussis tes études, tu fais tout pour réussir tes études, tu… […] Ouais ouais, ben eux c'était les études, avoir un travail… gagner de l'argent. Moi j'étais, à quatorze ans, fin quatorze quinze ans je m'en foutais quoi. [...] Ouais ça leur plaisait pas que je fasse du jeu de rôle, que… […] Non mais je le faisais quand même, de toute façon c'était… fin c'est pas qu'ils

4. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 237.

> avaient vraiment le choix quoi, mais ils avaient pas de raison de me confisquer... » Marc, 29 ans, sans emploi, niveau terminale, père agent caténaire SNCF et chef d'équipe, mère sans profession.

Les critiques parentales pointent ainsi le caractère infantile supposé (« c'est pour les enfants ») ou le manque de légitimité (« tu devrais lire autre chose ») du genre. Dans le cas de Marc, une bonne volonté culturelle transparait [5], sous la forme d'inquiétudes liées à la réussite scolaire. Ainsi, ses difficultés scolaires sont mises en relation avec des choix de lecture jugés scolairement peu rentables. La bonne volonté culturelle prend pourtant une forme différente chez les parents d'une partie des lecteurs et lectrices interrogés (Fabien, Laura, Maxime, Jessie, Benjamin), principalement de bons élèves, dont les lectures n'ont jamais été remises en cause, mais plutôt encouragées (« Tant que je lis, ils sont contents »). Les bonnes notes à l'école se font ainsi gages de sérieux, de capacité à se conformer aux prescriptions scolaires, arrogeant à ces jeunes lecteurs et lectrices la liberté de lire ce qu'ils veulent, y compris des romans moins légitimes, à titre de détente. Le support du livre, culturellement plus légitime, n'y est sans doute pas non plus pour rien, comme si, par son statut supérieur, il donnait une légitimité accrue au genre. Dans notre enquête, cette attitude parentale d'ouverture vis-à-vis de la lecture se retrouve aussi bien dans les classes populaires que supérieures, bien que la bonne volonté culturelle soit ordinairement associée aux classes moyennes, et bien que la posture consistant à s'autoriser des consommations culturelles peu légitimes à condition d'avoir par ailleurs démontré son aptitude à des pratiques plus légitimes rappelle plutôt l'éclectisme culturel des classes supérieures [6].

> « J'ai toujours lu ce que je voulais. Non parce qu'ils étaient déjà très contents que je prenne un livre. » Maxime, 21 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père chef de projet informatique et consultant en ressources humaines, mère manager évènementiel.

> « Ah non, mes parents s'en foutent en fait de ce que je lis, et d'ailleurs au contraire, tant que je lis pour eux, quand j'étais gamin, tant que je lisais, c'était bien. » Benjamin, 30 ans, conducteur de tramway, niveau terminale, père chauffeur poids lourds, mère assistante familiale.

La lecture de romans, même jugés peu sérieux, reste ainsi souvent un bastion culturel légitime et favorisé dans les discours parentaux, qui concentrent leurs critiques et leurs in-

5. Bourdieu, *La distinction, Critique sociale du jugement*, op. cit., p. 365.

6. Philippe Coulangeon, « Classes sociales, pratiques culturelles et styles de vie : Le modèle de la distinction est-il (vraiment) obsolète ? », in : *Sociologie et sociétés* 36.1 (2004), p. 59–85.

quiétudes sur d'autres supports, comme le jeu vidéo ou le jeu de rôle, en lien avec les paniques médiatiques des années 2000 autour de ces pratiques [7].

> « Avec ma mère oui, à ce niveau-là… Quand je l'ai ai dit que je faisais du jeu de rôle elle m'a demandé si j'étais suicidaire ou ce genre de choses, quoi ! T'sais, les trucs que tu, en milieu rural que tu, qui sont ressassés par les médias, les légendes urbaines et tout, donc euh… Tous les rôlistes sont des suicidaires adorateurs de Satan, c'est bien connu (ton ironique) ben dans le Morban c'est le cas. Ils le connaissent, ils savent que c'est vrai, ils ont jamais vu un roliste de leur vie, mais euh… Tu me diras, ils détestent aussi les Arabes y z'en ont jamais vu, donc euh… (rire) ça, ça doit s'expliquer, j'pense. Et… Bon bref. » Julien, 25 ans, assistant d'éducation et pigiste, classe préparatoire scientifique, master d'histoire, master métiers du livre, père ouvrier, mère en recherche d'emploi.

À côté des jugements parentaux, nombreux sont également les enquêté·e·s qui disent avoir subi les regards désapprobateurs de leurs professeurs. L'enthousiasme avec lequel lecteurs et lectrices évoquent les membres du corps enseignant ayant présenté un accueil favorable à leur intérêt pour le genre, dit aussi en creux la rareté de ces postures professorales.

> « Avec certains de mes profs, ce qui avait beaucoup renforcé d'ailleurs mon amour pour l'écriture anglo-saxonne, parce que justement les quelques profs avec qui j'avais pu en parler, étaient des professeurs de culture anglo-saxonne. En France... je sais pas, c'est pas… la littérature… » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

> « Après que voilà, que ce n'était pas sérieux, alors ce qui m'a fait plaisir c'est que lundi, en cours de dissertation on a un prof qui a cité Tolkien, préface du *Seigneur des Anneaux*, ah ça fait plaisir ! Ah ça fait plaisir rires. » Marlène, 23 ans, étudiante en préparation à l'agrégation de grammaire, master de lettres classiques, père kinésithérapeute, mère cadre infirmière supérieure en maison de retraite.

> « Je sais que j'ai une prof de littérature médiévale avec qui j'en avais parlé, et à qui ça semblait logique parce qu'en fait c'est très inspiré justement de la littérature médiévale, de la chanson de geste. Quand on lit du Chrétien de Troyes, on se dit ben oui, les chevaliers, les choses comme ça, c'est… pour elle en tout cas c'était un découlement logique dans l'histoire de la littérature. Après y en a d'autre, oui, je sais que j'ai eu des profs du vingtième qui étaient très poésie, très trucs un peu métaphysiques machin… (rire de sa colocataire Marlène dans la cuisine). Il fallait que y'ait des trucs, ce que j'appelle des littératures un peu perchées des fois. Et

7. « les dernières polémiques à propos des programmes de télévision datent du lancement de la première édition du jeu de téléréalité Loft Story au début des années 2000 ; depuis cette date, les discours sur les effets de violence des images sur les enfants et les adolescent·e·s ou sur les dangers de l'addiction se sont déplacés vers les jeux vidéo et l'internet » Donnat, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, op. cit., p. 73.

> du coup la fantasy, non, ça sert à rien. » Anaïs, 23 ans, sans emploi, projet de création d'entreprise de commerce, licence de lettres, père cadre ingénieur, mère démarcheuse téléphonique.

La réception des travaux universitaires (exposés, mémoires ou même thèse de doctorat) portant sur les littératures de l'imaginaire en dit long sur la légitimité variable du genre, selon les disciplines (opposition littérature anglophone / littérature française évoquée par Marie-Claire), les institutions, ou encore les courants de recherche. Ainsi, Anaïs a pu réaliser un exposé sur un roman de fantasy en licence de lettres, Esther un devoir final de modélisation sur la création du monde chez Robin Hobb Philippe un mémoire d'études anglophones sur *Dune* et Perrine un mémoire sur les systèmes politiques dans la science-fiction. Pourtant, à côté de ces expériences réussies de transpositions des goûts lectoraux au monde universitaire, Perrine et Esther ont été découragées de poursuivre leurs recherches sur ce thème en doctorat. Perrine interprête le refus reçu comme un manque de financements à attribuer à des sujets sortant de l'ordinaire, tandis qu'Esther évoque des effets institutionnels, en lien avec l'université et le laboratoire dans lequel elle travaille.

> « En géographie y'a très peu d'études sur la science-fiction ou sur les jeux vidéos, par exemple, en socio je sais que c'est vachement plus développé, sur les jeux vidéos notamment, et donc ouais, c'est quelque chose de très peu développé, euh... dans la fac où moi j'étais, plus ou moins accepté. C'est-à-dire que... quand j'étais en master, en M1, j'avais un cours qui s'appelait modélisation graphique, où en gros on fait des petits schémas pour résumer le monde, pour aller vite, on fait des petits modèles graphiques donc des petits dessins, avec un prof qui était absolument génial, et qui, le devoir final, c'était de faire ce que lui appelle un chef d'œuvre, donc choisir un sujet, et modéliser ce sujet en particulier. Donc moi du coup j'ai décidé de modéliser la création du monde, de Robin Hobb. Et c'est super bien passé, il a adoré, après je faisais le lien avec la cartographie, parce que j'adore la cartographie, et je suis aussi cartographe, donc du coup je faisais le lien sur comment est-ce que elle elle construit sa carte et qu'est-ce qu'elle représente, est-ce que c'est une carte classique, est-ce que c'est pas une carte classique, et donc voilà, et après, fin je m'étais posé la question en fait de savoir si j'allais faire un mémoire, voire une thèse sur la cartographie en science-fiction, ou la cartographie en fantasy, en fait la cartographie en littérature, pour le coup, en littérature, c'est accepté. Genre... ouais, ça ça va. Mais en science fiction ça pose plus problème. Donc en fait, y'a deux ans j'étais dans un master recherche pour préparer ma thèse, et on avait un devoir qui s'appelait problématiques de la géographie contemporaine, où on nous disait, vous choisissez le sujet que vous voulez, vous choisissez les articles que vous voulez, et vous nous exposez une problématique de la géographie d'aujourd'hui et ses tenants, ses aboutissants, ou comment est-ce que différents auteurs les traitent. Et alors je peux te dire que j'ai essayé de bosser sur les jeux vidéos. Ensuite j'ai essayé de bosser, fin j'ai

proposé à mon prof, bon ben soit les jeux vidéos, soit la cartographie dans les romans de science fiction et de fantasy. Et je me suis pris un gros stop. » Esther, 25 ans, étudiante en doctorat de géographie, master de géographie, père artiste et cuisinier, mère directrice de compagnie de danse.

## 15.2 Une hiérarchie légitime interne au genre

Si les jugements parentaux, professoraux ou médiatiques qui présentent les littératures de l'imaginaire comme un genre « mineur » appréhendent souvent celui-ci comme un tout, il existe pourtant une hiérarchie de légitimité interne au genre : ce sont les titres les plus commerciaux, ou encore destinés à la jeunesse, qui concentrent l'essentiel des critiques. Cette hiérarchie est mobilisée, à différents degrés, par les lecteurs et lectrices interrogés, selon leur intériorisation des normes culturelles savantes.

L'effort fourni au cours de la lecture constitue un premier critère de classement, entre titres faciles ou difficiles à lire. La mobilisation de ce critère se fonde avant tout sur l'expérience de lecture : nul besoin d'avoir suivi des études littéraires pour distinguer les livres lus facilement de ceux qui posent plus de difficultés. Cette expérience est individuelle : des titres jugés faciles par les uns peuvent sembler difficiles aux autres, selon leur aisance face au texte écrit. Aussi, le classement des lectures selon leur niveau de difficulté apparaît chez la quasi-totalité des jeunes interrogé·e·s, même si l'endroit où placer la limite entre facile et difficile varie individuellement. Les titres « faciles » sont souvent associés dans les discours des lecteurs et lectrices à la littérature pour adolescent·e·s (par exemple par Nadia), et considérés comme de moindre qualité, tandis que face aux titres difficiles, « la lecture est alors travail et nécessite de la concentration, loin du stéréotype de la lecture facile, légère et purement divertissante » [8].

« Oui, ben y en a qui sont plus voilà, ben je dirais plus légers, comme Harry Potter ou Hunger games, voilà c'est des trucs sympas, c'est des univers magiques mais on va dire faciles, alors que 1984 ou Philip K. Dick ou des choses comme ça, c'est beaucoup plus sombre, beaucoup plus adulte, et quand même plus compliqué, et c'est souvent tu lis entre les lignes pour comprendre ce qu'il veut dire l'auteur » Anne, 23 ans, webmaster et community manager, licence information communication et formation webmaster, père ingénieur et directeur d'école d'informatique, mère conseillère Pôle emploi.

8. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 255.

> « Ben justement tout c'que je te décrivais comme, j'appelle la littérature légère, qu'elle soit science-fiction ou héroïque fantasy, qui globalement sont des livres plus courts, parfois des one-shots, sont des bons points d'entrée pour débuter, et ça se lit... en gros tu peux lire, ça rentre dans ton cerveau quoi, c'est juste, tu lis, tu t'amuses et c'est tout. [...] Ah bah, toute la – toute la SF philosophique, là ça demande plus de concentration ! C'est qu'on n'aura pas assez. [...] Y faut... Y faut tellement les lire et les relire, les travailler, que... Pfou ! C'est plus compliqué. » Amaury, 30 ans, sans emploi et gestionnaire bénévole dans une boutique de jeux, licence LLCE anglais, père employé d'imprimerie, mère hôtesse d'accueil.

> « Ben oui, je pense que Chair de poule c'est pas de la haute qualité par exemple. Non mais c'est bien pour des ados, c'est ultra simple à lire. En vrai tu le lis en une heure maintenant. » Nadia, 23 ans, étudiante en master de géographie, agrégée de géographie, père sans emploi, mère hôtesse d'accueil.

Parallèlement à la difficulté de lecture, le caractère « commercial », « populaire » ou encore « *mainstream* » des titres constitue un autre critère de classement largement répandu. Un certain rejet des titres commerciaux, considérés comme des productions plus stéréotypées, « selon un processus classique qui consiste à faire de la dénégation de l'économique un signe de qualité » [9], est présent chez la plupart des jeunes interrogé·e·s. Mais la hiérarchisation savante des titres, opposant productions commerciales aux titres dont la qualité littéraire est soulignée, la prise de recul par rapport aux conditions de production des titres, est surtout le fait des lecteurs et lectrices à fort capital culturel, hérité ou acquis. Comme l'exprime Christine Détrez dans un article sur la réception des adaptations d'œuvres littéraires par les adolescent·e·s, « la conscience des règles du marché peut elle-même être appréhendée comme un indicateur de l'intériorisation des normes de la légitimité savante » [10].

> « Y a une grosse production, fin y'a eu, et y'a encore une grosse production, qui était une production à bas coût, pour un lectorat qui lisait ça rapidement, de manière, pour vraiment juste de la distraction pure, comme du bouquin de gare en fait, donc y'a eu une grosse production, mais y en a des bons là dedans je dis pas, mais y'a eu une grosse partie de, de production qui était de la production de commande, des auteurs qui faisaient voilà des productions de commande, donc qui écrivaient vite, avec des histoires simplistes qui se répétaient, des bouquins qui, dont la plupart sont tombés dans l'oubli, mais oui y'a une grosse partie de la production de SF qui est à la fois très facile à lire, et... voilà, écrite simplement. » Perrine, 31 ans, formatrice en savoirs généraux, master de sociologie politique, père chercheur en physique, mère employée.

9. Philippe Le Guern, éd., *Les cultes médiatiques, Culture fan et œuvres cultes*, Le sens social, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2002, p. 32.

10. Christine Détrez, « Vues à la télé : Cosette, Nana, Juliette et les autres... », in : *Réseaux* 117.1 (2003), p. 133–152, p. 149-150.

> « [...] au départ j'avais lu *L'Assassin royal*, donc ce sont les trois premiers tomes c'est sympa, et puis là on se rend compte qu'il y en a quatorze, et qu'entre les trois premiers et le quatorzième, ben elle aurait pu en enlever tout plein, parce que t'as les trois premiers et le dernier, qui sont vachement, ça va ils sont bien, et que au milieu, c'est du remplissage. [...] Robin Hobb, malheureusement, c'est pas sympa pour l'auteur, mais c'est pas vraiment de la littérature on va dire. C'est un peu... c'est pas du Harlequin pour geek quoi, mais c'est parfois un peu ça quoi. » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

> [À propos de *Twilight*] « Alors le fait que, que grammaticalement ça ne tienne pas debout, qu'il y ait des néologismes complètement ridicules, que les personnages... [...] les personnages sont plats sans caractères, qu'ils n'ont absolument aucune personnalité, surtout l'héroïne elle n'a rien de, elle passe son temps à se plaindre, elle prend des décisions et elle s'en plaint. Tu assumes tes décisions ma fille ! Elle passe son temps à faire ça dans tout le bouquin ! Du moins jusqu'où je suis allée. Le chapitre treize est le plus ridicule du monde qui n'ait jamais été permis de lire ! » Laura, 27 ans, secrétaire médicale vacataire, master génétique et biologie cellulaire, père directeur adjoint du travail, mère professeur d'espagnol.

La saga *Twilight* de Stephenie Meyer apparaît dans les discours des jeunes interrogé·e·s comme le repoussoir ultime, cumulant tous les stigmates : récit destiné à la jeunesse, se lit facilement, succès commercial et thématique sentimentale. Si une partie des lecteurs et lectrices « avouent » l'avoir lue, elle ne trouve pas pour autant grâce à leurs yeux, en tout cas pas dans la situation d'entretien. À l'opposé du spectre de légitimité, certains titres sont mis en avant pour leurs qualités littéraires, élevés au rang de « classiques » du genre. Les critères de jugement d'ordre littéraire (qualité du style, richesse du vocabulaire ou complexité de la construction narrative) sont eux aussi le fait des jeunes à fort capital culturel, comme Mathilde ou Thibault, et en particulier de ceux qui ont suivi des études littéraires, et ont intégré la hiérarchie légitimiste des biens culturels : « des discours savants, des hiérarchies fondées sur des normes cultivées surgissent, qui, même s'ils sont suscités par la situation d'entretien, témoignent justement de la conscience de l'existence d'une hiérarchie, et d'un discours à tenir » [11].

> « Tandis que un autre bouquin, là ça a repris au niveau de l'intérêt c'était des bouquins d'Alain Damasio, *La Horde du contrevent* et surtout *La Zone du dehors*, où là y'a une grande implication, ça fait plus réfléchir, où là on se dit on est de nouveau sur de la littérature. » Thibault, 32 ans, responsable communication et

11. Ibid., p. 151.

marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

« Mais c'est vrai que c'est une lecture parmi d'autres, et c'est vrai que dans ce que je vais lire dans la SF et la fantasy, y'a quand même ce goût tu vois, pour la littérature classique et pour la belle écriture qui reste, tu vois, je trouve c'est peut-être pour ça que j'ai plus d'attachement à des gens comme Asimov et K. Dick en SF, qu'à d'autres écritures plus modernes, je pense que j'ai un attachement au style littéraire, voilà » Mathilde, 29 ans, étudiante en master de pharmacie industrielle et chargée de recherches cliniques, études de sage-femme, licence de biologie, père médecin généraliste, mère médecin neurologue.

« Souvent les gens ont lu, *La Nuit des temps*, voilà, ça c'était vraiment des trucs qui revenaient, *Ubik*... voilà en gros, les romans qui sont presque devenus, qui sont presque classés dans la littérature générale en fait, qui ont changé de rayon. Qui ont eu une sorte de promotion, donc voilà ces romans là » Perrine, 31 ans, formatrice en savoirs généraux, master de sociologie politique, père chercheur en physique, mère employée.

Les propos de Perrine témoignent non seulement de la maîtrise des normes littéraires qui placent certains titres de littératures de l'imaginaire au dessus des autres, mais aussi de la façon dont cette hiérarchie s'articule avec celle des genres littéraires entre eux, et de la connaissance du phénomène d'« extraction » du genre de certains titres qui sont alors admis au rang de la littérature générale [12].

## 15.3 Des stratégies de distinction

La connaissance et la maîtrise de la hiérarchie interne aux littératures de l'imaginaire permettent aux lecteurs et lectrices dotés de capitaux culturels (notamment familiaux ou scolaires) de mettre en place de véritables stratégies de distinction [13]. Il s'agit ici de se différencier du lecteur « de base », du « mauvais lecteur », « le lecteur captivé par une lecture immédiate, sans recul ni critique, de titres commerciaux portés par la mode, et qui, en outre, collectionne les produits dérivés » [14]. Cet idéal-type, évoqué par les lecteurs et lectrices, n'a pourtant pas été rencontré en tant que tel dans notre enquête, où tous les jeunes interrogé·e·s ont un usage réflexif minimal de leurs lectures.

12. Voir Partie I, chapitre 2.
13. Bourdieu, *La distinction, Critique sociale du jugement*, op. cit.
14. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 249.

La distinction passe d'abord par le choix des titres lus, l'enjeu étant de ne pas lire « comme tout le monde ». Les lecteurs et lectrices à fort capital culturel sont ainsi nombreux, comme Sarah, Sébastien ou Morgane, à mettre en avant les titres peu connus qu'ils ont pu lire, à souligner leur recherche d'originalité dans leurs choix de lecture (ou même cinématographiques pour Sarah avec l'exemple de *Krull*).

> « Alors je suis assez contente de *Krull*, parce que quand je le sors je suis contente parce que très peu de gens le connaissent, j'ai eu moins ma petite fierté personnelle, et quand je trouve des fans comme moi, c'est wouahou, on est un peu exceptionnels quoi » Sarah, 29 ans, sans emploi, licence arts du spectacle et cinéma, père serrurier, mère cadre commerciale.

> « Et bah écoute je trouve la SF française super créative ! C'est euh, j'ai, ouais pour l'instant, je ne suis pas, voilà je ne connais pas tout, mais c'est vrai que, je trouve la SF française, je ne sais pas si c'est le, par fierté on va dire, pour ne pas faire la même chose mais, en tout cas, de ce que j'ai lu pour l'instant, les auteurs français sortent des sentiers battus. Oui et essayent de sortir un petit peu des schémas classiques, ou alors quand ils les utilisent parce que c'est vrai que Sylvie Lainé, dans son recueil *L'opéra de Shaya*, je crois que dans à peu près toutes les nouvelles, c'est plus ou moins explicite qu'il y a un ordre galactique, qui est établi. Mais euh, ce n'est pas le sujet, en fait, le sujet c'est quelque part, un individu à un moment et je trouve ça hyper intéressant. » Sébastien, 26 ans, chargé de communication, BTS informatique, maîtrise communication et évènementiel, père ingénieur en informatique, mère assistante de direction.

> « Nan il y a , il y a hum, il y a, il y a un grand public, qui vont s'intéresser aux best-sellers en fait. Et puis il y a les passionnés qui vont aller creuser, qui vont aller chercher les auteurs français, qui vont aller chercher les auteurs moins connus, les choses moins évidentes et vont se renseigner et vont pas se contenter de la tête de gondole. Je pense vraiment qu'il y a un grand public et un public de passionnés éclairés. » Morgane, 25 ans, vétérinaire, école vétérinaire, père chef d'équipe en maçonnerie, mère comptable.

La lecture de titre réputés difficiles, peu accessibles, longs, ou nécessitant un haut niveau de concentration constitue également un motif de fierté pour les enquêté·e·s qui en sont venu.e.s à bout, et peuvent ainsi se distinguer de la masse des lecteurs et lectrices « ordinaires ». Lire des récits dans une langue ancienne ou étrangère participe aussi à ces phénomènes de distinction (un peu à la manière des étudiants de classe préparatoire littéraire qui « s'autorisent » la lecture de romans peu légitimes à condition de les lire en version originale [15]). Thibault évoque ainsi les nouvelles médiévales merveilleuses qu'il a lues en français

15. Maridet, « La khâgne, un nouveau chapitre : élaborations et reconstructions du rapport à la lecture des étudiants en classe préparatoire littéraire. », op. cit., p. 449-450.

médiéval, Maxime le vocabulaire mathématique aride d'Isaac Asimov dans *Fondation*, tandis qu'Amaury affirme avoir étudié *Le Seigneur des anneaux* en « vieil anglais » [16]. L'animosité qu'il exprime à l'égard de la version originale (et le conseil donné de ne pas la lire) est aussi une manière de valoriser sa propre lecture du texte, inaccessible au plus grand nombre (y compris supposément à l'enquêtrice).

> « Un bouquin [...] avec tous les arthurs, limite en vieux françois, euh... quand t'as treize ans, c'est un peu difficile à lire, un énorme bouquin, avec plein de petites feuilles en papier bible, j'ai mis des années à le lire, mais je l'ai lu » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

> « Du coup... et puis c'est un vocabulaire qu'on trouve pas forcément partout. Ça, y'a des gens qui supportent pas les mathématiques, si c'est pour lire quatre pages de vocabulaire probabiliste sur Fondation, ça peut désorienter, ou même... des petits mots de le renaissance, un peu enjolivés, ou même des personnages qui parlent dans une langue natale, avec un accent qui sera francisé entre guillemets, ça peut rebuter. C'est ça qui fait que ça sera compliqué à lire. » Maxime, 21 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père chef de projet informatique et consultant en ressources humaines, mère manager évènementiel.

> « Alors *Le seigneur des anneaux*, je l'ai étudié en vieil anglais, mon dieu, c'est horriiiible, c'est horrible, comment te dégoûter à tout jamais de lire ce bouquin (rire) c'est affreux. Pour le coup tu vois, la version française est la plus moderne, la plus facile à lire, c'est... Ne surtout pas lire la version originale. » Amaury, 30 ans, sans emploi et gestionnaire bénévole dans une boutique de jeux, licence LLCE anglais, père employé d'imprimerie, mère hôtesse d'accueil.

À l'opposé, les titres considérés comme mauvais par ces lecteurs et lectrices cultivé·e·s sont rejetés, voire décriés. Fréquemment, les jeunes concernés affirment qu'ils n'arrivent pas, qu'ils sont incapables de lire ce type de production, comme si la hiérarchie des biens culturels légitimes, le dégoût du goût des autres, étaient incorporés au point d'affecter leurs capacités de lecture (alors que ces mêmes lecteurs et lectrices n'hésitent pas à mettre en valeur le fait qu'ils aient dû « se forcer » à finir des titres difficiles mais littérairement reconnus). Celles et ceux qui les lisent quand même, adoptent une posture critique, soulignant la distance prise avec un texte dont la lecture pourrait les stigmatiser. Marie-Claire raconte par exemple ainsi avoir lu *Twilight* en secret alors qu'elle était en classe préparatoire.

16. Bien que publié en 1954-1955, *Le Seigneur des anneaux* inclut des passages en vieil anglais, utilisé pour transcrire la langue de la contrée fictive du Rohan.

> « Y a des bouquins comme ça, ça m'est arrivé d'aller acheter des bouquins dans les kiosques à deux euros le bouquin, principalement de l'héroic fantasy épouvante, et euh… sur dix bouquins achetés, y en a huit que j'ai laissés de côté, j'ai arrêté de lire. » Megane, 31 ans, galériste, master communication et gestion tourisme international, père ouvrier d'État, mère infirmière.

> « Le style c'est très très important, parce que quand y'a pas de style, y'avait un bouquin je l'ai commencé, je l'ai pas terminé, [...] mais j'ai pas pu le finir, peut-être que j'étais pas la cible, c'est peut-être pour ça que ça m'a pas plu, mais voilà, j'étais pas, j'ai pas réussi à lire le bouquin. C'est rare mais… […] Le style je trouvais, c'était c'était c'était, pour moi c'était pour adolescents quoi, c'était trop simple, y'avait pas assez de recherche. » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

> « Là je me souviens, y'avait eu le boom *Twilight*, j'étais… j'étais en prépa, et moi ça, j'avais commencé *Twilight*, j'étais au lycée quand le livre était sorti en France, mais qu'il avait pas fait un si gros boom que ça. Et je me souviens à l'époque, je faisais hyper attention, je voulais pas que mes copains sachent que je lisais ça. C'était mon petit secret, je me disais, mais personne de mon âge ne va apprécier ça, c'est complètement neuneu, gnangnan... » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

Comme chez les fans des Beatles interrogés par Christian Le Bart, qui « ne cessent de mettre à distance tout ce qui relève de la consécration médiatique hâtive » [17], les jeunes en quête de distinction culturelle, soucieux de « ne pas lire comme tout le monde », évitent les titres jugés commerciaux, trop « populaires », associés à une qualité moindre. À tel point que pour certain·e·s, comme Thibault, le succès d'une saga ou d'un sous-genre annonce nécessairement une perte de qualité, la logique commerciale visant à « rentabiliser » une série à succès prenant le pas sur la logique artistique ou littéraire. Les romans de science-fiction ou de fantasy, comme les mangas, peuvent ainsi « perdre de leur valeur parce qu'ils deviennent trop populaires » [18].

> « J'ai un peu peur quand même. Par rapport à l'évolution de ce courant, parce que, y'a plein de… si ça devient quelque chose à la mode, qui dit à la mode, ça devient un marché, et généralement, quand ça devient trop commercial, ben il va y avoir un petit peu de perte en ligne… [...] Et j'ai peur que de manière générale, ça perde un petit peu, et que des très bons auteurs comme Damasio ou Jarowski, ben on a de plus en plus de mal à en trouver, par rapport à de la consommation » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing,

17. Le Bart, « Stratégies identitaires de fans », op. cit., p. 294.
18. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 251.

DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

La distinction peut aussi passer par la connaissance exhaustive d'une œuvre, qui permet d'en comprendre les différentes ramifications, et de se distinguer de ceux qui n'ont lu « que » les titres les plus connus, et n'en tirent ainsi pas tout le sel. C'est le cas de Thibault avec l'œuvre de Tolkien, ou de Luc avec l'univers Marvel, qu'il connait via les comics et non uniquement par les adaptations cinématographiques.

> « C'est vraiment, vraiment la Genèse. En fait le seigneur des anneaux dans *Le Silmarillion*, c'est cinq pages, c'est pas grand chose, donc effectivement, je sais pas, y'a peut-être un côté un peu élitiste qui fait que t'as lu le *Le Silmarillion*, tu sais dix fois plus de choses sur *Le Seigneur des anneaux*, que les gens qui ont juste lu *Le Seigneur des anneaux*, ou qui ont juste vu les films, ben ils savent pas, il comprennent pas, effectivement y'a des passages dans *Le Seigneur des anneaux*... » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

> « Y a des gens, qui... c'est assez marrant parce qu'il y a des gens qui connaissent Marvel que aux films. Et c'est gens là justement souvent ils connaissent pas ou très peu les comics, et ce qui est assez marrant avec ces gens là, c'est qu'ils connaissent *Civil War*. Parce que c'est l'arc le plus connu et le plus récent. Et ces gens là ils connaissent *Civil War* et c'est assez marrant de discuter avec des gens là, parce qu'en fait, ils racontent n'importe quoi. » Luc, 20 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père capitaine de gendarmerie, mère comptable et femme au foyer.

En effet, au-delà du choix des titres lus, ce sont aussi les manières de lire qui sont distinctives. Il est ainsi possible de sublimer des titres peu légitimes en les appréhendant selon les normes de la culture savante, ou comme l'exprime Pierre Bourdieu « c'est la manière de consommer qui crée en tant que tel l'objet de la consommation et la délectation au second degré transforme les biens « vulgaires » livrés à la consommation commune, westerns, bandes dessinées, photos de famille, graffitis, en œuvres de culture distinguées et distinctives » [19]. Ce sont donc également les façons de lire considérées peu légitimes qui sont rejetées par les lecteurs et lectrices à fort capital culturel, qui se livrent au cours de l'entretien à de véritables analyses littéraires, stylistiques ou encore philosophiques des romans lus, et qui soulignent amplement le niveau de lecture « supérieur » auquel ils se placent. Dans cette attitude de distinction qui valorise un mode de lecture élitiste par rapport aux lectures « ordinaires », on

19. Bourdieu, *La distinction, Critique sociale du jugement*, op. cit., p. 321.

retrouve la posture décrite par Christian Le Bart à propos des fans des Beatles : « les fans se perçoivent donc comme très différents de tous ces gens qui « aiment bien » les Beatles. Ils n'écoutent pas, malgré les apparences, la même musique. Eux seuls en savent et en goûtent la profondeur car eux seuls ont parcouru le chemin, aride et austère, qui conduit au cœur de l'œuvre » [20].

> « Ils vont pas avoir les mêmes niveaux de lecture d'une même œuvre, ça va être assez différent. Euh... y'a une cousine de Megane, qui va lire des livres, qui va le prendre vraiment ras-la-pâquerette, qui va pas saisir la philosophie on va dire, de la chose, du machin. Et donc quand on va lui parler de cette réflexion là, elle est totalement perdue, et elle ce qui va l'intéresser, c'est un peu l'histoire d'amour à l'eau de rose entre deux personnages, où nous on est passés à côté, parce que c'est pas l'essentiel de... voilà, c'est différents niveaux de lecture. » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

> « Y a des lectrices comme moi, qui justement sont plutôt dans la réflexion et dans l'échange plutôt que dans l'immersion et que... Tout dépend en fait c'est pas vraiment le genre qui va influencer le style de lecteurs qu'il y aura en face, mais ça dépend aussi, c'est des lecteurs qui font des rencontres avec un genre particulier et que ces personnes qui sont à s'immerger dans un monde, ça serait pas un monde de fantasy elles auraient le même rapport à la lecture avec un autre bouquin donc... il faut pas diaboliser la fantasy et la SF... c'est le mode de lecture qu'il faut... on sent la prof de français là (rires). » Ophélie, 22 ans, professeur de français stagiaire, M1 enseignement en lettres, classe préparatoire littéraire B/L, père informaticien, mère infirmière.

## 15.4 La lecture comme ressource sociale et culturelle

### 15.4.1 Lire pour conserver un statut social

Mais la volonté de se distinguer, de sortir du lot n'est pas que l'apanage des lecteurs et lectrices issus de familles à fort capital culturel ou de ceux qui ont acquis un tel capital par des études supérieures littéraires. La lecture, de littératures de l'imaginaire comme d'autres genres littéraires, peut constituer une ressource culturelle pour des jeunes de classe populaire, en particulier quand ils se trouvent dans des situations professionnelles précaires et/ou difficiles. Le fait de lire, peu importe quoi, constitue alors à lui seul un critère de distinction par rapport à d'autres, dont les pratiques culturelles sont considérées comme moins légitimes.

20. Le Bart, « Stratégies identitaires de fans », op. cit., p. 294.

C'est par exemple le cas de Marc. Après avoir arrêté ses études en terminale, sans passer le baccalauréat, il a enchaîné plusieurs contrats précaires en tant qu'employé ou ouvrier, ainsi que quelques années dans l'armée. Au moment de l'entretien, il se trouve dans une situation extrêmement précaire puisqu'il est au chômage et a été obligé de quitter son appartement. Il vit actuellement « en squat » et la lecture lui permet à la fois de s'évader de ses difficultés quotidiennes et de se distinguer des personnes qui vivent avec lui. Conserver une activité culturelle malgré le déclassement subi lui permet en effet de se différencier des autres « squateurs », parfois sans domicile fixe depuis plusieurs années, et de mettre à distance la possibilité de ne pas réussir à s'en sortir lui-même. Continuer à lire et continuer à chercher du travail deviennent ainsi les deux faces d'un même combat visant à conserver une position sociale digne.

> « Dans le milieu du squatt non, ben après c'est des gens qui ont vraiment pas cette... la lecture c'est vraiment quelque chose qui leur passe au dessus, fin ils ont vraiment d'autres préoccupations, fin y en a qui ont vécu dans la rue depuis plusieurs années, y en a qui ont, ben qui sont HS quoi, qui ont plus du tout la préoccupation d'avoir une distraction culturelle ou fin la culture ça leur passe au dessus quoi. Pour eux c'est manger, oublier là où ils sont. Voilà donc ouais, c'est pas le meilleur milieu pour... [...] même moi j'ai pas la démarche d'en parler avec les gens ouais. Ouais c'est je lis pour moi. » Marc, 29 ans, sans emploi, niveau terminale, père agent caténaire SNCF et chef d'équipe, mère sans profession.

La situation est similaire pour Benjamin, conducteur de tramway : la lecture lui permet de se distinguer de ses collègues, dont les pratiques culturelles sont réduites, selon lui, au sport et à la radio. Là encore, la lecture rend possible une extraction d'un milieu social, ici le milieu professionnel, qui fait office de repoussoir, et qui s'oppose au cercle amical de Benjamin qui lui comprend de nombreux lecteurs et lectrices avec qui il peut partager cette passion. Comme la lecture de romans policiers, la lecture de science-fiction et fantasy permet de « déjouer les assignations statutaires » [21], selon les termes d'Annie Collovald et Erik Neveu : « Avec la littérature policière s'opère ainsi une ouverture de l'espace des jeux culturels et des usages sociaux de la lecture : l'évasion qui se joue alors dans l'engouement pour le polar prend la signification pratique d'une échappée de la domination sociale qu'exercent le statut et l'identité imposés par la position sociale. [...] La « libération identitaire » prend, pour les

21. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit., p. 247.

lecteurs aux origines sociales modestes et /ou aux pratiques lectorales tardives, la voie d'un reclassement culturel » [22].

> « Je travaille dans les tramway. Je conduis les tramways. [...] Alors c'est un peu compliqué dans mon milieu professionnel c'est un... C'est de la logistique, même si c'est du transport en commun c'est de la logistique. Disons que quatre vingt cinq, quatre-vingt dix pour cent de mes collègues c'est radio bière foot, donc c'est pas très, très... [...] C'est pas le même genre. J'ai deux trois collègues, avec qui ça passe bien, avec qui je peux en discuter ou quoi. Pour prendre un exemple, moi je lis là dessus au boulot, parce que ça tient dans ma poche, quand ils me... je peux pas avoir la paix deux minutes. Ah c'est bien, c'est quoi, c'est un kindle, ça sert quoi ? Ben c'est pour lire des bouquins... ah ouais, et c'est vraiment mieux, parce que moi je préfère quand même les bouquins. Eh mec, t'as jamais ouvert un bouquin de ta vie, me dis pas que... enfin voilà quoi ! Et c'est assez hallucinant, de les voir, et je peux pas, je peux pas avoir la paix deux minutes, et parler deux minutes d'un bouquin avec des gens. Je leur parlerais pas du disque monde, je leur parlerais pas... à part Harry Potter, si, parce que c'est connu. C'est question, ça a été fait en film, donc voilà. C'est pas vraiment le public de littérature... » Benjamin, 30 ans, conducteur de tramway, niveau terminale, père chauffeur poids lourds, mère assistante familiale.

### 15.4.2 Quand l'imaginaire se fait capital culturel

Annie Collovald et Erik Neveu, dans leur enquête sur la lecture de romans policiers, observent que « pour certains, le roman policier a été une voie d'entrée royale dans le monde de la lecture et, parfois même, dans le monde de la culture. Il a constitué une opportunité de rattraper, hors école, un retard culturel, de découvrir des dispositions cultivées ou encore de faire fonctionner ces dispositions laissées en jachère dans l'exercice ordinaire du métier occupé » [23]. Christine Détrez et Olivier Vanhée à propos de la lecture de mangas, remarquent également que « Pour les petits ou non-lecteurs de romans, la lecture de mangas a ouvert d'autres horizons, et pour certains, opère comme une réconciliation avec la lecture » [24]. Les littératures de l'imaginaire, comme les mangas ou les romans policiers, peuvent constituer une porte d'entrée dans la lecture, aidant ainsi lecteurs et lectrices à se constituer un capital culturel. Julien raconte par exemple comment les romans de fantasy ont aidé les jeunes lycéens en difficulté qu'il surveille dans le cadre de son travail d'assistant d'éducation à découvrir la lecture, à y prendre plaisir, et à y trouver des ressources face à un quotidien difficile. Son

22. Ibid., p. 252.
23. Ibid., p. 243.
24. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 96.

récit évoque une initiation aux littératures de l'imaginaire qui se fait par imitation, et non par inculcation, à la demande de l'élève, et non à l'initiative de l'adulte. La scène a lieu dans un cadre scolaire, mais décalé : en salle de permanence plutôt qu'en la salle de classe, face au surveillant plutôt qu'au professeur. Bien que socialement improbable, la mise à la lecture est ici rendue possible par la mise en présence d'acteurs, que leur âge contribue peut-être à rapprocher, et par l'observation d'une pratique méconnue.

> « Là j'vois le lycée où je travaille, j'travaille avec des Sports Etude et... et des gamins en difficulté. Et j'ai des lutteurs, y'en a il a 19 ans il a appris à lire à 16 ans. Question maturité et... ouverture culturelle il est... il est au taquet on va dire (rire) Non pas du tout, il est ultrafermé dans son univers très violent, très tout ce que tu veux, dans le conflit, ses parents ne parlent pas un mot de français, il a été livré à lui-même, laissé tout seul à gérer toute sa fratrie et compagnie 'fin le gamin il est... Il est en souffrance, et... Je, j'impose pas aux gens de livre, et depuis le début de l'année à chaque fois que j'ai une étude ou le soir, quand je les surveille ce genre de choses, je... Je lis. Ça m'empêche pas de les entendre et de leur hurler dessus, mais... Quand il faut, mais... J'ai toujours un bouquin à la main, à la poche, même des fois j'suis une heure en face d'eux, et ils font tellement le bordel que j'peux pas lire mais j'ai mon bouquin à côté. Et un jour y'en a un qui est venu, enfin lui il est venu me voir en me demandant... « Du coup j'ai appris à lire y'a deux ans, j'lis pas très bien, j'aimerais bien lire un bouquin. Mais j'veux lire un bouquin comme tu lis. » « C'est-à-dire, c'est-à-dire quoi un bouquin comme tu lis ? » « Bah, bien ! » « ça veut dire quoi ? » « Ben quand j'te vois lire... T'es concentré des fois tu souris, des fois tu fronces les sourcils, puis quand tu nous en parles, t'es toujours... Ben ça se voit que ça t'a plu et que t'es content de les avoir lus, tu passes un bon moment mais... Je m'emmerde tellement dans ma vie que j'pense que ça me ferait du bien ». Un gamin de 19 ans qui te dit ça, tu te dis, quand même sa vie... pfou, ouais. Et, lui s'est mis à lire du Neil Gailman (rire) bon, il avait jamais lu de sa vie il a commencé un peu avec des livres on va dire ado, et il s'est mis à lire le reste, un autre s'est mis à lire du... - Des gamins qui avaient rien à voir avec la littérature de l'imaginaire ou la culture du bouquin. L'autre s'est mis à lire du David Gemmel, y s'est – y s'est tout enfilé, y'en a un autre qui s'est mis à lire Eddings y s'est tout enfilé pareil, en trois mois » Julien, 25 ans, assistant d'éducation et pigiste, classe préparatoire scientifique, master d'histoire, master métiers du livre, père ouvrier, mère en recherche d'emploi.

Par ailleurs, pour les jeunes qui lisent déjà, les littératures de l'imaginaire peuvent aider à apprivoiser des pans de la culture jugés intimidants : plusieurs jeunes interrogé·e·s affirment ainsi avoir osé aborder des « classiques » par le biais de la science-fiction ou de la fantasy. La littérature classique, assimilée pour eux à des prescriptions scolaires, ennuyeuses ou difficiles, dans tous les cas « pas pour eux », est ainsi approchée de côté, via certains titres spécifiques qui s'apparentent aux littératures de l'imaginaire et où ces lecteurs et lectrices retrouvent

ce qu'ils apprécient dans le genre, tout en se confrontant à un autre monde culturel. C'est le cas de Céline, grande lectrice de fantasy, issue d'un milieu favorisé (père médecin, mère pharmacienne) où on lit, mais où la culture classique est absente : dans cette famille de scientifiques, la mère lit surtout de la science-fiction et des policiers, le frère de la fantasy, et seule la sœur cadette (qui étudie la psychologie à l'université) lit « des biographies ».

> « Donc Umberto Eco, c'est celui qui a écrit *Le Pendule de Foucault*, c'est genre une tête de la littérature. Moi je, je m'attaque pas à ce genre de choses. Et j'ai découvert *Comment voyager avec un saumon*, qui est un tout petit poche, et en fait c'est des modes d'emploi de la vie. [...] c'est vraiment des petites anecdotes de la vie, mais juste avant le début du livre, y'a tout un passage totalement délirant, et totalement science-fiction, avec des... en fait c'est des retranscriptions de dialogues entre des armées interplanétaires, et donc différentes civilisations, c'est vraiment, de très très loin, parce que ça dure dix quinze pages à peine, t'as aucune information de base, mais juste des trucs délirants, sur les comportements de guerre étranges de certaines populations... c'est juste des échanges, de... d'ordres de guerre, certains vont aller envahir les autres, mais bon comme eux il font à peu près trois millimètres de haut, et que les autres font en moyenne deux mètres, bon ben tout le monde s'en fout, voilà, des trucs totalement déjantés, totalement délirants, mais très très bien fait. Et ça c'est Umberto Eco qui l'a fait. » Céline, 29 ans, pharmacienne, doctorat de pharmacie, père médecin, mère pharmacienne.

Pour Olivier, issu d'une famille plus populaire (père chef mécanicien, mère aide-soignante), qui a suivi des études supérieures scientifiques, la science-fiction permet également de « se réconcilier avec la littérature classique ».

> « Je suis pas du tout littérature classique, j'arrive pas du tout. Après j'ai lu un, un livre qu'on peut mettre dans la littérature classique, mais qui pour moi est le premier livre de science-fiction, c'est *Histoire comique des états et empires de la lune*, écrit par Cyrano de Bergerac. Pour moi c'est de la science-fiction, il a imaginé des moyens complètement farfelus pour essayer d'aller sur la lune, et en science-fiction, quand on le lit, il essaie de placer des notions de sciences physiques, en disant voilà, si je fais ça... [...] Je prends une fiole, je mets des gaz dedans, je la mets au soleil, le gaz va s'étendre, du coup ça va être plus léger, je vais monter, ou je vais m'enduire de graisse de bœuf et je vais chauffer, je vais monter, enfin, plein de trucs farfelus comme ça, mais il prend des notions physiques finalement admises à l'époque, et il essaie de partir sur autre chose. Et là pareil il apparie des concepts physiques qu'on jugeait corrects à l'époque. Et il a extrapolé en disant je vais utiliser ça pour aller sur la lune. Et voilà. [...] J'ai mis un petit peu de temps mais je l'ai lu. Et bon y'a cet aspect là qui lance l'histoire, et après ça, on retombe un peu dans la littérature classique, où ça reste un livre où y'a, c'est, plus enchainement de discussions et débats entre le personnage principal et les gens qu'il rencontre. [...] Je lisais probablement... sur internet je devais lire, peut-être un forum ou une page wikipédia qui parlait de science-fiction, ou

quelqu'un disait globalement ça c'est un des premiers bouquins de science-fiction, je me suis dit ah c'est trop bien j'ai envie de le lire... [...] C'est ça, comme ça je pourrais dire, je lis de la littérature classique. Et finalement j'ai lu ben les deux, parce que y'a le premier où il va sur la lune et le deuxième où il va sur le soleil. Donc ceux là j'ai lu les deux. Et ben finalement ça m'a entre guillemets réconcilié avec la littérature classique. » Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

## 15.5 Fan, geek : faire avec le stigmate social

Comme dans le cas de nombreuses autres passions culturelles et médiatiques, amateurs et amatrices de science-fiction et fantasy courent le risque de se voir considérés comme des « fans », avec tous les jugements péjoratifs que s'attire le terme. Selon Christian Le Bart, « flou, encombré de connotations négatives : il est supposé désigner une posture qui, bien au-delà de la simple admiration, emporterait l'ensemble de la personnalité. Immédiatement pointe la pathologie, sinon la monstruosité : le fan est dépossédé de lui-même, il est la figure contemporaine de l'aliénation, victime des industries culturelles de masse » [25]. À cette figure stigmatisante s'ajoute, dans le cas des littératures de l'imaginaire, celle plus spécifique du « geek ». Ces deux étiquettes font l'objet de différentes stratégies de la part des lecteurs et lectrices, entre rejet et réappropriations. Comme la lecture de polars, la lecture de littératures de l'imaginaire constitue, en tant que pratique culturelle, « un des lieux où se déploient des stratégies de distinction, de requalification de soi et déqualification des autres dont les modalités, socialement différenciées, varient et se déclinent selon toute une gamme allant de l'acceptation de l'illégitimité à celle de sa revendication » [26]. Les termes fan et geek ont en commun un ensemble de connotations négatives mais ils ne se recouvrent pas complètement : plus spécifique, associé à la culture scientifique et à la culture de l'imaginaire, le geek est aussi plus ambigu, bénéficiant actuellement d'un effet de mode, d'un retournement du stigmate [27] qui le revalorise. Les réceptions contrastées que suscite la figure du geek seront donc analysées séparément.

25. Le Bart, « Stratégies identitaires de fans », op. cit., p. 283.
26. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit., p. 259.
27. Goffman, *Stigmate*, op. cit.

### 15.5.1 Être fan ou pas, bons fans et mauvais fans

Le terme « fan » recouvre plusieurs rapports considérés illégitimes aux biens culturels qui en font une figure dévalorisée. D'une part, en reprenant les mots de Philippe Le Guern, une « relation culturelle aux œuvres [...] décrite sur le mode d'une adhésion passionnelle, voire pathologique » [28]. Il précise en citant Jenson :« le fan est systématiquement caractérisé (en référence aux origines du terme) comme un potentiel fanatique. Cela signifie que le fait d'être fan est perçu comme un comportement excessif, à la limite de l'aliénation » [29]. Dans le cas de la culture dite populaire, l'illégimité du rapport à l'œuvre se double d'une illégitimité de contenu. En outre, dans un contexte où l'éclectisme culturel peut être analysé comme un nouveau ressort de distinction [30], l'exclusivité d'une pratique, autrement dit le désintérêt pour d'autres pratiques, devient également facteur d'illégitimité.

Les littératures de l'imaginaire, comme bien d'autres passions culturelles, rassemblent autour d'un intérêt commun, de références partagées. Elles permettent ainsi de se retrouver « entre soi », et de se différencier des autres. Mais cette singularité est à double tranchant, comme le souligne Christian Le Bart : « La passion singularise, elle procure donc des profits identitaires liés à la jouissance d'être distinct (des copains, des frères et sœurs, des parents, etc.). La stratégie de différenciation menace cependant rapidement de se retourner contre son auteur : à l'horizon de la singularité, il y a la monstruosité, le fait de perdre les qualités qui définissent l'appartenance au monde ordinaire des gens normaux. La monstruosité pointe avec la stigmatisation de la posture de fan. Celle-ci est jugée excessive, exclusive, intolérante, totalisante, aliénante » [31]. Il analyse les trajectoires de fans en trois temps : différenciation externe au groupe de fan (se singulariser par sa passion), dé-différenciation (s'intégrer à un collectif de fans) et différenciation interne au groupe de fans (se singulariser parmi les fans). Ces ajustements successifs illustrent la recherche d'un équilibre, l'« optimum de différenciation » [32], entre singularité et normalité.

28. Le Guern, *Les cultes médiatiques*, op. cit., p. 24.
29. Traduit de Joli Jenson, « Fandom as pathology : the consequences of characterisation », in : *The Adoring Audience, Fan Culture and Popular Media*, sous la dir. de Lisa A. Lewis, Londres et New York : Routledge, 1992, p. 9.
30. Philippe Coulangeon, « La stratification sociale des goûts musicaux : Le modèle de la légitimité culturelle en question », in : *Revue française de sociologie* 44.1 (2003), p. 3–33, p. 6.
31. Le Bart, « Stratégies identitaires de fans », op. cit., p. 291.
32. Ibid., p. 285.

Les postures adoptées par les lecteurs et lectrices de littératures de l'imaginaire interrogés s'inscrivent notamment dans ce troisième temps, celui de la différenciation au sein du groupe d'amateurs du genre. Il s'agit alors de marquer sa distance à la figure péjorative du fan, et notamment à ses avatars les plus dévalorisés (collectionneur, groupie, imitateur[33]).

> « Qui privilégie la qualité, que le collectionneur, qui va vouloir tout avoir de la gamme, même quand y'a des trucs qui sont nuls. Et pour moi c'est pareil, et je sais que *Star Wars* y'a des trucs qui sont plutôt mauvais, et je vois pas l'intérêt de s'emmerder à tout regarder, à tout acheter, et tout, alors que voilà, c'est pas forcément bon quoi. » Sarah, 29 ans, sans emploi, licence arts du spectacle et cinéma, père serrurier, mère cadre commerciale.

> « C'est juste que y'a des GNistes qui s'y croient trop, ça par contre j'leur reproche. [...] Ben, du genre, y se prennent pour... Y se tapent dessus avec des, avec des épées en mousse, et qui font « ouais, j'suis trop fort en escrime », et là t'es « olalalalaaaa, écouuuute... ». C'est pour ça que, non pour moi le jeu de rôle, ça reste dans l'imagination, quand tu commences à croire que c'est vrai, je considère que t'as deux-trois soucis (rire) » Amaury, 30 ans, sans emploi et gestionnaire bénévole dans une boutique de jeux, licence LLCE anglais, père employé d'imprimerie, mère hôtesse d'accueil.

> « Bah justement, le cosplay, par exemple, sur ce, ça, ça m'énerve un petit peu finalement parce que sur de la SF ce genre de truc, c'est fétichiser pour moi c'est fétichiser des aspects du récit qui sont pas centraux en fait. Le cosplay, en fait, j'ai du mal à voir ça en fait comme autre chose que montrer qu'on fait partie de quelque chose, c'est un, pour moi, c'est quelque chose qui est une sorte de, qui relève de la tribu, qui relève de quelque chose, c'est un signe extérieur de montrer qu'on aime ça. [...] Non, pas superflu, non pas forcément, mais, disons que, moi c'est pas l'intérêt que j'ai dans la SF, c'est pas le même intérêt et euh, et euh, disons que moi, ce que je retiens justement c'est l'histoire, c'est la dramaturgie, c'est euh, c'est la réflexion qu'il y a à côté. » Gauthier, 26 ans, étudiant en master production et distribution cinéma, master stratégie des échanges culturels internationaux, père professeur d'histoire-géographie, mère psychologue scolaire.

> « Fan, au sens où j'aime bien ça, pas fan au sens où j'écume les salons littéraires pour me faire dédicacer mes bouquins quoi (rires). » Romain, 21 ans, étudiant en master d'informatique, licence d'informatique fondamentale, père réalisateur et scénariste, mère ingénieure.

Les attitudes considérées comme les plus illégitimes (collectionner des produits dérivés, faire dédicacer ses livres, se projeter sans recul dans le monde représenté, se déguiser en personnages) sont pointées du doigt et mises à distance par les lecteurs et lectrices en quête de distinction. Comme le précise Christian Le Bart, « l'enquêté cherche un positionnement

33. Ibid., p. 301-302.

subtil, assumant sa passion mais mettant aussi en avant sa capacité à la distance et à la normalité sociale. Il n'hésite pas à stigmatiser les fans pathologiques avec lesquels il n'a aucun point commun. Le fan, c'est l'autre. Lui trouve la preuve de sa normalité dans sa capacité à s'adapter à l'environnement dans lequel il évolue »[34]. Les aspects les moins légitimes de la passion sont ainsi souvent associés à la jeunesse, à une immaturité, voire à une certaine naïveté[35], qui est celle de l'enfance ou de l'adolescence. Lecteurs et lectrices, en particulier dotés de capitaux culturels, soulignent alors leur distance aux plus jeunes, mais aussi à leurs propres pratiques de jeunesse, dans une distinction « de soi à soi »[36], mettant en avant les modes de lecture plus légitimes qui sont désormais les leurs. Les postures de fans valorisées, comme l'approche esthétique, la création et surtout l'expertise sont ainsi exposées, face à l'enquêtrice, mais aussi dans leur rapport aux autres lecteurs et lectrices. Dans son travail sur les forums de fans, Anne-Sophie Béliard souligne par exemple l'importance de la présentation de soi dans ce contexte : « L'expression de ces pseudonymes dessine des stratégies plus fines de distinction parmi les fans. [...] Afficher un pseudonyme faisant allusion à un détail scénaristique de la série montre une connaissance poussée de celle-ci qui distingue son auteur tout en donnant des indices sur ses préférences »[37].

L'étiquette « fan » peut ainsi être revendiquée en tant que figure d'expertise, comme le fait Luc, mais à condition de bien faire la distinction avec le fan « de base » (que Luc oppose au « grand fan », auquel il s'identifie). Il s'agit alors, pour reprendre les mots de Philippe Le Guern, de « mettre en place les éléments d'une culture commune, érudite et distinctive : c'est en effet autour de ces références partagées que peut s'opérer la distinction entre le « eux » et « nous », c'est-à-dire non seulement entre fans et non-fans mais aussi entre fans « authentiques » et fans de la « seconde génération », jugés par les premiers plus sensibles aux effets de mode et à la politique de rationalisation économique des goûts »[38]. Par ailleurs, quand Thierry se dit « capable de lire de la *chick-litt* »[39], c'est dans une optique encyclopédique :

34. Ibid., p. 292.
35. En raison du caractère imaginaire du genre, ses lecteurs et lectrices sont en effet surexposés au soupçon de ne pas parvenir à distinguer la réalité de la fiction, ou de chercher à fuir le réel.
36. Lahire, *La culture des individus*, op. cit., p. 30.
37. Anne-Sophie Béliard, « Pseudos, avatars et bannières : la mise en scène des fans », in : *Terrains & travaux* 15.1 (17 sept. 2009), p. 191–212, p. 197.
38. Le Guern, *Les cultes médiatiques*, op. cit., p. 213.
39. Littéralement « littérature pour poulette », désigne de façon péjorative une production romanesque, souvent sentimentale, à destination de jeunes femmes. Peut comprendre aussi bien des romans réalistes que de littératures de l'imaginaire.

s'imposer de lire ces productions peu reconnues fait alors partie d'une démarche experte, visant à la connaissance exhaustive du genre.

> « Ben... moi je sais que sur les films Marvel qui sont sortis jusqu'à présent je suis absolument incollable. Je connais tout, je connais la scène à la minute près, je sais à quel moment est la scène, etc, je connais vraiment tout sur tout pour moi, je... vraiment ça c'est grand fan. Pareil *Star Wars*, bon, ça dépend des périodes, pareil quand je suis en période *Star Wars* je connais tout sur tout sur tout, là comme ça fait un moment que j'étais pas en période *Star Wars* je connais un peu moins de choses, mais je veux dire, pour moi, un grand fan, c'est vraiment celui qui connaît tout sur tout sur tout » Luc, 20 ans, étudiant en grande école scientifique, classe préparatoire scientifique, père capitaine de gendarmerie, mère comptable et femme au foyer.

> « C'est assez spécial, parce que je suis capable de lire de la chick-litt » Thierry, 35 ans, facteur, licence d'histoire, formation webmaster et informatique, père décédé, mère employée des postes.

Si l'adoption de postures culturellement valorisées permet aux plus assuré·e·s de retourner le stigmate et d'assumer l'étiquette de fan, pour une grande partie des lecteurs et lectrices interrogées, le terme reste connoté trop négativement. Ils expriment alors des réticences à l'employer pour parler d'eux-mêmes, y préférant des mots moins marqués, comme « amateur », « passionné » ou encore « connaisseur ». Comme le souligne Olivier Donnat dans l'introduction d'un dossier consacré aux passions culturelles, « il existe un lien évident entre les termes utilisés pour désigner les passions culturelles et le degré de légitimité de l'objet sur lequel celles-ci s'exercent : ainsi par exemple, quelqu'un qui s'intéressera à la musique – le domaine qui a probablement été le plus étudié en France comme à l'étranger – parlera-t-il plus facilement de mélomane pour la musique classique, d'amateur pour le jazz et de fan quand il s'agit de musiques populaires » [40]. Cette hiérarchie légitimiste des termes n'échappe pas aux enquêté·e·s. Le refus de se déclarer fan dépend ainsi moins du degré d'investissement dans la lecture que de la perception de cette hiérarchie culturelle et de la recherche de distinction, comme dans le cas des mangas : « nombreux sont les adolescents dont tout l'entretien démontre une pratique non négligeable et un enthousiasme certain en la matière, qui refusent d'être vus comme des « fans » » [41].

> « Euh, réflexion je ne sais pas, la limite serait en fait la définition de ce qu'est être fan de quelque chose. Je suis un lecteur de SF, j'aime beaucoup la SF, ça

40. Olivier Donnat, « Passionnés, fans et amateurs », in : *Réseaux* 1.159 (2009), p. 9–207, p. 10-11.
41. Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit., p. 244.

me passionne mais je n'irais pas jusqu'à dire que je suis un fan de SF. Ouais, parce que je lis plein d'autres choses, en fait, dans ma définition, le fan a quelque chose de très exclusif et je ne suis pas comme ça. » Sébastien, 26 ans, chargé de communication, BTS informatique, maîtrise communication et évènementiel, père ingénieur en informatique, mère assistante de direction.

« Euh... ben ça dépend de ce que tu entends par fan, fan je trouve que c'est un peu fort quand même. Mais j'apprécie beaucoup ouais. Mais de là à dire que je suis un fan, non j'aime aussi d'autres choses. [...] comment expliquer, pour moi un fan, c'est quelqu'un qui a vraiment une passion derrière, qui adore ça. [...] Bah c'est... j'aime beaucoup la chose, c'est... quelque chose que j'apprécie, mais c'est pas une passion. Même si je, dans tous les jeux que je fais, dans tous les mangas que je lis, j'ai tendance à privilégier ça, c'est pas forcément une passion. Je pense pas. » Igor, 24 ans, étudiant en LLCE japonais, baccalauréat, parents musiciens, vit avec sa belle-mère, psychologue.

« Bah euh, fan, je trouve ça un peu, limite péjoratif maintenant comme terme, parce que ça fait genre fanatique quoi, c'est juste un de mes hobbies, ce que j'aime bien faire, c'est, c'est tout. Je suis pas, voilà si demain il n'y avait plus de fantastique je n'en mourrais pas nécessairement, ce serait un peu plus triste la vie, mais c'est voilà, enfin, ouais» Jessie, 25 ans, manager équipe service après-vente internet, L2 chinois, apprentissage bijouterie, père hypnothérapeute et pilote de rallye, mère secrétaire.

« Euh, réflexion pour moi, le côté fan, y'a un côté un peu euh, maniaque. [...] Je sais pas si je suis maniaque, je suis une amoureuse de la SFFF, je préfère me définir comme une amoureuse du genre, même si je pense qu'on peut, un regard extérieur pourrait dire que je suis une fan parce que je lis rien d'autres et que à un moment donné il faut élargir ses horizons » Morgane, 25 ans, vétérinaire, école vétérinaire, père chef d'équipe en maçonnerie, mère comptable.

Les réponses apportées à la question « est-ce que tu te considères comme un fan de science-fiction et/ou fantasy ? » laissent entrevoir toute l'ambiguïté du terme, que les enquêté·e·s n'ont de cesse de préciser, de redéfinir, ou d'amender avec des adjectifs (« fan raisonnable »). Ces circonvolutions illustrent les enjeux identitaires et distinctifs qui se cristallisent autour du terme, que ces lecteurs et lectrices, aux niveaux d'investissement dans le genre et aux capitaux culturels variés, répugnent à adopter sans bien peser leurs mots.

Cependant, pour d'autres jeunes interrogé·e·s, comme Nadia, Fabien, Sarah, Cécile, Perrine, Gauthier ou Jérémie, le terme est porteur de significations plus positives, et c'est par manque de légitimité, de connaissance du genre, qu'ils hésitent à se l'attribuer, revalorisant ainsi la figure du fan alors associée à l'expertise. Comme une partie des lecteurs et lectrices de mangas interrogés par Christine Détrez et Olivier Vanhée, ils et elles sont admiratifs « de

ceux qui sont « vraiment » fans » [...] Mais « fan » n'a pas alors la même définition, ne recouvre pas les mêmes dispositions. Être un « vrai fan » est ainsi fondé sur la maîtrise du champ » [42].

> « Ah non pas forcément, parce que y'a plein de trucs très classiques que j'ai pas lus, plein de trucs... ça fait pas si longtemps que ça que j'en lis, je connais pas du tout les films fondateurs du truc... fin y'a plein de choses qui me manquent pour que je puisse me dire vrai vrai fan quoi » Fabien, 23 ans, étudiant en école d'ingénieur, master de mathématiques, père cadre technique, mère institutrice.

> « Ben moi je suis une mauvaise fan, honte à moi, parce que si j'étais une vraie fan, je lirais tout ce qui peut se faire sur la SF, je suivrais beaucoup plus de trucs, tous les films SF que j'aurais pu voir, j'aurais déjà lu les originaux en bouquins, tu vois ce genre de trucs. Donc je sais que je suis une mauvaise fan, mais c'est parce que malheureusement pour moi, je suis fan de plein de trucs. [...] c'est surtout, un connaisseur, tu vois aujourd'hui, ce qui me fait un peu chier aujourd'hui, c'est que je suis loin d'être une experte, et même pour les films, à part des trucs assez connus » Sarah, 29 ans, sans emploi, licence arts du spectacle et cinéma, père serrurier, mère cadre commerciale.

> « Pas maintenant, je pense que c'est trop tôt, je suis intéressée. Je découvre et je pense que typiquement le bouquin que je suis en train de lire me met un peu plus le pied dedans, voilà. Je pense que je suis dans cette phase où je commence à me sentir à l'aise dans ce genre là et à vouloir en lire. (...) Fan débutante on va dire. » Cécile, 24 ans, documentaliste technique, licence professionnelle documentation numérique, père conducteur TGV, mère ergothérapeute.

> « Amateur je dirais plutôt. Fan... ce serait un peu fort. Il me manque énormement de classiques, de, de... de retour et de légitimité sur ça, pour me considérer comme fan. » Jérémie, 26 ans, technicien de laboratoire en centre de recherche, licence de chimie, père cheminot, mère auxiliaire de vie.

À côté de la figure du « vrai fan », voire du « bon fan », un idéal-type du « mauvais fan » apparaît également, critiqué pour son intolérance. Celui-là n'adopte pas forcément des rapports au genre culturellement dévalorisés (collectionneur, imitateur, groupie), mais c'est son exclusivité et son intransigeance qui sont pointés du doigt par les jeunes interrogé·e·s. Se dessine alors en creux le fan idéal, l'expert qui maîtrise le genre, mais reste aussi ouvert à d'autres univers, et prend plaisir à faire découvrir sa passion à d'autres.

> « Ben je sais pas, une fille qui était fan de *Final Fantasy* et qui... en parlait sans arrêt, c'était son... ben elle avait un pull justement, *Final Fantasy*, son porte-clé... et quand je lui avais demandé, mais c'est quoi un chocobo ? Tu sais pas ce que c'est un chocobo ? Mais t'es débile ou quoi, sors de ta caverne ! Je connais

42. Ibid., p. 247-248.

pas, j'ai jamais joué à *Final Fantasy*... je connais juste de nom, des affiches mais, j'ai trouvé ça relou, quoi, les gens si tu connais pas leur univers... » Marc, 29 ans, sans emploi, niveau terminale, père agent caténaire SNCF et chef d'équipe, mère sans profession.

« C'est juste que voilà, il y a certaines personnes, certaines asso qui sont vraiment trop en mode ah bah on va faire un truc absolument super geek, on va mettre des références partout [...] Ouais, cette idée de, ouais le communautarisme. [...] Oui voilà et aussi parce, rapport au fait qu'il y a aussi des gens qui peuvent aller dans ces catégories là mais qui sont aussi des gens qui considèrent que si tu n'as pas lu ça et ça, tu es un mauvais fan justement, tu ne mérites pas, de lire ça. » Sébastien, 26 ans, chargé de communication, BTS informatique, maîtrise communication et évènementiel, père ingénieur en informatique, mère assistante de direction.

« Euh... l'élitisme. Ceux qui vont... cracher par principe sur... un roman qui est peut-être, enfin un roman, un film ou autre, qui est peut-être de moindre qualité, sans être une mauvaise chose, un bon roman, mais sans être un grand culte, et qui vont, sous prétexte qu'ils ont lu tous les grands auteurs dire que c'est nul ou autre, ou qui vont flinguer toutes les adaptations qui ont pu être faites, ou les inspirations assumées de truc, sous prétexte que ça rend pas hommage au vrai. Ça je trouve ça un peu dommage, c'est se fermer des portes de choses qui seraient intéressantes juste sous prétexte que y'a mieux à côté quoi. » Jérémie, 26 ans, technicien de laboratoire en centre de recherche, licence de chimie, père cheminot, mère auxiliaire de vie.

### 15.5.2 La figure du geek : repoussoir ou revendication

Tout comme le fan, le geek n'est pas une entité clairement définie. Tantôt employé négativement, tantôt positivement, le terme recouvre une multiplicité de pratiques : goût pour l'imaginaire, pratique des jeux vidéos ou du jeu de rôle, maîtrise de l'outil informatique, connaissances scientifiques et technologiques... Comme le décrit David Peyron[43], la « culture geek » manque de critères précis, mais s'incarne dans la communauté de ceux qui s'y identifient. La figure du geek n'est donc pas unique, mais multiple, pouvant correspondre à des profils variés, plus ou moins valorisés et légitimes. D'où les positionnements variés des lecteurs et lectrices à son égard, comme à celui du fan. Pour Olivier, geek est équivalent à fan : « pour moi à la base le terme geek, veut dire, être fan de quelque chose, alors on a le droit d'être... geek d'orchidée (ton légèrement interrogatif amusé) ». Marie-Claire retient le côté érudit : « le geek, véritablement, est le rat de bibliothèque moderne ». D'autres tentent de préciser

43. Peyron, *Culture geek*, op. cit., p. 14.

à quels domaines les intérêts du geek s'appliquent, mais de nombreux lecteurs et lectrices, à l'instar de Julien, soulignent la multiplicité des usages du terme.

> « Un geek c'est une reco... c'est une revendication identitaire, euh... De quelqu'un qui a pas d'identité (rires) Pour moi. Non geek c'est devenu un mot... complètement... fourre-tout, mais voilà, c'est – c'est un mot que – c'est comme quand on dit « un métalleux ». Oui, ok, je suis un métalleux. Sauf que... Tu me mets en face d'un black métalleux, on va pas s'entendre parce qu'on n'écoute pas du tout le même style de musique. J'écoute du hard rock et du heavy metal, euh... Il va écouter des trucs complètement, ben, différents ! C'est autre chose. Et pourtant on est tous des métalleux aux yeux des, des païens on va dire. Le geek c'est pareil. T'as le geek qui va peindre ses figurines et faire des batailles avec ses armées, t'as le geek qui va lire, t'as le geek qui va passer sa vie sur un, sur PC, t'as le geek qui va faire du jeu de rôle, t'as le geek qui va tout faire, t'as le geek qui va faire un peu mais pas trop... » Julien, 25 ans, assistant d'éducation et pigiste, classe préparatoire scientifique, master d'histoire, master métiers du livre, père ouvrier, mère en recherche d'emploi.

Comme dans le cas du fan, le terme geek est associé à de nombreux clichés et stéréotypes, notamment physiques et sociaux. Pour les lecteurs et lectrices qui retiennent ces éléments là, comme Nadia, Thibault, Ophélie, Aurélie ou Dylan, il fait véritablement office de repoussoir. Tout l'enjeu est alors de parvenir à s'en distinguer, malgré les intérêts culturels partagés. Mettre en valeur la lecture, pratique culturelle légitime, dans ses propres pratiques, est alors un moyen de marquer sa distance au stéréotype, tout comme l'adoption d'une attitude dilettante (« je suis pas à fond »).

> « Mais y en a quand même certains, ils sont pires que dans *Big Bang Theory* quand même. [...] Mais t'en as quand même, fin, au département de physique, y en a plein qui connaissent pas le shampoing par exemple. Tu te dis bon. [...] Ou alors quand ils sont à la bibli, ou dans, en salle info et tout, tu les vois avec leur écran noir, où c'est écrit en vert... tu vois quand ils sont sur le système d'exploitation lui-même, c'est tellement cliché, que tu te dis voilà, il va pas sur l'ordi normal, lui il est obligé de taper des slashs et des plus... [Il] me dit ah non mais moi je suis jamais sans mon ordi hein. Ben tu vois, on attendait les étudiants, il était sur son ordi. Et il l'avait tout le temps, dès qu'il a cinq minutes il sort son ordi, en train de faire des trucs bizarres dessus. Voilà il remplit le cliché. Non mais y en a plein qui remplissent le cliché, franchement » Nadia, 23 ans, étudiante en master de géographie, agrégée de géographie, père sans emploi, mère hôtesse d'accueil.

> « Parce que geek ça a une mauvaise connotation. C'est très péjoratif quand même. On pense à l'informaticien, grosses lunettes, boutonneux, qui est toute la journée sur internet, sur youtube, entre porntube et youtube, et ses jeux vidéos. [...] Donc c'est pour ça, le monde de, le terme de geek c'est vraiment trop péjoratif pour

> moi. » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.
>
> « Un geek euh, un geek, c'est soit, pour moi c'est soit un ado, soit ou alors, un adulte qui a, enfin c'est un cliché comme le mec qui a toujours le même mode de fonctionnement, enfin le prototype du geek c'est dans une série comme *Big Bang Theory*, enfin c'est le mec qui est un peu en marge de la société, qui arrive pas à se, se fondre dans la société qui est toujours en train de traîner avec ses potes comme lui, euh. [...] Je pense pas non, en tout cas, je suis très neutre hein. Non j'aime bien la SF mais je suis pas à fond, j'y pense pas. Le geek aussi y'a un côté très branché nouvelles technologies un peu sur l'ordinateur, je suis pas comme ça. » Dylan, 31 ans, vendeur en grande surface culturelle, L2 de lettres modernes, BTS management des unités commerciales, licence professionnelle commerce des produits culturels et audiovisuels, père ingénieur, mère documentaliste en CDI.

Pourtant, comme le précise David Peyron, le sens du terme a évolué récemment dans le sens d'une revalorisation : « Il va se produire une sorte de basculement, d'abord aux États-Unis, puis en France où le mot geek était lié uniquement à l'informatique et quasi-inconnu du grand public. Le geek va être de moins en moins péjoratif et devenir « culture ». On passe d'un individu auquel sont attribués des caractéristiques, à ce qui serait un mouvement collectif et à des objets culturels geeks » [44]. Il précise : « De manière générale, depuis la fin des années 1990 jusqu'à nos jours, la culture geek a fait une entrée massive dans l'espace culturel et médiatique américain et ceci alors que le stéréotype était déjà bien ancré dans le langage courant. Ce n'est donc pas une découverte, mais plutôt l'émergence d'une forme de revendication générationnelle, à lier au succès d'œuvres et de technologies que l'on associe généralement aux geeks : internet, l'informatique, les jeux vidéo, la résurgence des comics à travers le cinéma, l'adaptation sur le même support du *Seigneur des anneaux*, etc. Tous ces exemples sont autant de traces de la naissance de la convergence qui participent au basculement et surtout à un effort massif de définition et de reconnaissance de ce mouvement » [45]. Cet effet de mode, ce succès de l'univers geek, n'échappe pas aux lecteurs et lectrices interrogés, qui peuvent s'en servir, comme le fait Marie-Claire, pour relégitimer leurs propres pratiques.

> « Pendant très longtemps, le mot geek a été une insulte. Je pense qu'aujourd'hui, surtout avec l'avènement notamment économique de la Silicon Valley [...] quand

44. Ibid., p. 58.
45. Ibid., p. 62.

> on a Google, Yahoo et Amazon, qui se tirent la bourre pour mettre un milliard de dollars sur la table, c'est que quelque part c'est un business réel (à propos du rachat d'une plateforme de streaming de jeux vidéos), donc il faut arrêter de croire que ça concerne une minorité d'exclus, non je suis désolée, c'est aujourd'hui, ça représente une, un des plus gros rachats de l'année sur la bourse, donc non ce n'est pas un exclu du marché, et ensuite, ben quand on voit que, ben maintenant oui, les joueurs professionnels de jeux vidéos ont un statut de sportifs de haut niveau, c'est des tournois qui drainent pratiquement, qui drainent autant de fonds et de... la dernière coupe du monde de Lol, a drainé quasiment autant de fonds et de spectateurs que la coupe du monde de football. Je suis désolée de vous le dire messieurs, vous voulez pas l'admettre, mais on est mainstream. C'est, voilà. Le geek, n'est plus un exclu. Le geek, enfin, pas le geek, la communauté, les valeurs et les loisirs, qui jusqu'à présent étaient qualifiés de geek, et étaient limités à être considérés comme « non mais c'est juste pour la petite minorité, là, ils sont pas très nombreux ». Non je suis désolée, maintenant on l'est ! Même si ils gonflent leurs chiffres, mais quand Wow annoncent qu'ils ont cinq millions de comptes actifs, ben... Ben c'est plus que le Luxembourg » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

Grâce à ce succès, s'opère un retournement du stigmate : le geek peut ainsi devenir une figure positive. David Peyron, dans l'historique qu'il dresse de la culture geek, cite le travail de Jon Katz sur « l'ascension du geek » [46] : « au-delà de la moquerie, il existe aujourd'hui une véritable culture geek dont les individus doivent s'emparer, et revendiquer avec fierté leur appartenance » [47]. C'est ce qu'on observe dans le cas de lecteurs et lectrices comme Laura ou Eduardo, qui revendiquent l'étiquette de geek, et la revalorisent, notamment en soulignant les bienfaits qu'ils attribuent à l'imagination.

> « Je me considère plutôt comme une geek oui, tout à fait. [...] J'aurais tendance à dire que c'est une histoire de passion de, le fait d'être complètement lancé dans quelque chose et d'être capable d'en parler pendant des heures sans pouvoir arrêter (rires). Et voilà et surtout c'est le principal et surtout c'est dans des domaines qui sont pas mal de l'imaginaire, du rêve, du fantastique, fantaisiste, fantastique ce genre de choses, c'est pas mal dans ces domaines là, et ouais ça demande beaucoup d'imaginaire, beaucoup d'imagination, ça demande euh, en fait, je pense que ça demande peut-être une capacité de réflexion un peu particulière. » Laura, 27 ans, secrétaire médicale vacataire, master génétique et biologie cellulaire, père directeur adjoint du travail, mère professeur d'espagnol.

> « Je pense que c'est... il y a aussi une façon d'évasion, mais pas forcément parce que ta vie marche pas, comment, parce que quand tu écoutes de la musique, c'est pour t'évader, jour après jour, tout ça, et après... c'est dommage que en général

46. Jon Katz, *Geeks : How Two Lost Boys Rode the Internet Out of Idaho*, Southfield : Broadway Books, 2001.
47. Peyron, *Culture geek*, op. cit., p. 60.

> actuellement la créativité et toutes ces choses c'est sous-valoré, déjà la littérature c'est pas bien valoré, c'est pas bien payé, c'est pas... comme ça. C'est en plus, si on fait des littératures que c'est plus loin de la réalité ou des trucs comme ça... mais je trouve ça vraiment dommage. Parce que pour moi c'est de la culture. » Eduardo, 23 ans, étudiant en licence traduction et interprétariat, baccalauréat espagnol, père sans emploi, ancien employé de casino, mère femme de ménage.

Mais ici encore, le succès du genre est à double tranchant : s'il permet à ses lecteurs et lectrices de rentrer dans une certaine « normalité », d'être moins singularisés par des pratiques culturelles particulières, l'effet de masse et la commercialisation de l'univers peuvent aussi inquiéter les jeunes interrogé·e·s, qui souhaitent tout de même conserver une certaine spécificité culturelle. Les propos recueillis témoignent ainsi du délicat équilibre de l'« optimum de différenciation » [48], mais aussi de celui opposant la « logique passionnelle » à la « logique marchande » [49]. Sébastien regrette ainsi que « le geek fasse un peu vache à lait », tandis que Megane précise : « ça devient un peu hypocrite parce que les gens qu'on critiquait avant, maintenant ils deviennent super fashion ».

## 15.6 Lectures et compétences savantes

Loin d'une adéquation rigide associant un type de productions culturelles à un public et à des façons de lire spécifiques, les littératures de l'imaginaire se prêtent aussi bien à des lectures « ordinaires » [50], comme nous avons pu le voir, qu'à des lectures « savantes ». Comme le précisent Annie Collovald et Erik Neveu à propos des romans policiers : « Le fait qu'un type d'œuvre soit tenu pour mineur ou moyen dans les hiérarchies culturelles – ce qui est de moins en moins vrai pour le policier – ne fait nullement obstacle à ce que ses amateurs en parlent avec rigueur et précision, y investissent des modes de jugement et d'évaluation initialement forgés et diffusés pour des œuvres plus légitimes » [51]. De la même façon, les littératures de l'imaginaire, malgré leur position subordonnée dans la hiérarchie littéraire, peuvent faire l'objet de lectures savantes, mettant en œuvre des compétences stylistiques et culturelles, acquises dans le cadre scolaire ou par une lecture elle-même intensive. Dans

48. Le Bart, « Stratégies identitaires de fans », op. cit., p. 285.
49. Clothilde Sabre, « Être vendeur, être fan : une cohabitation difficile. », in : *Réseaux* 153.1 (2 fév. 2009), p. 129–156, p. 132.
50. Darnton, « La lecture rousseauiste et un lecteur « ordinaire » au XVIIIème siècle », op. cit., p. 126.
51. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit., p. 199.

son travail sur les lectures des lycéens, Fanny Renard distingue notamment trois types de « lectures analytiques » : la lecture-résumé, la lecture stylistique et la lecture comparative [52], qu'on retrouve, dans des proportions variables, parmi les lecteurs et lectrices de science-fiction et fantasy interrogés.

C'est notamment le cas de la lecture comparative, qui « consiste à lire les textes de manière à pouvoir les identifier et les situer parmi une production écrite ordonnancée voire hiérarchisée. Les enquêtés associent alors à un style, à un genre ou à une époque, un texte dont ils mentionnent, souvent mais pas toujours, le titre et le nom de l'auteur ; ils comparent et pensent relationnellement certains auteurs ou certaines esthétiques ; ils classent les auteurs ; etc » [53]. Les jeunes interrogé·e·s se livrent toutes et tous, de manière plus ou moins développée, au jeu de la comparaison. Celle-ci va de la comparaison entre un roman et son adaptation filmique ou ludique, de la recherche de similitudes entre les romans lus (personnages, schémas narratifs, thématiques), à des analyses comparatives étoffées entre plusieurs œuvres et au repérage de références culturelles ou littéraires plus larges. Dans ses analyses sur les « cultes médiatiques », Philippe Le Guern observe que le public tient souvent « un discours hyper-savant sur l'œuvre culte. Il est en effet frappant de voir que la culture cultiste est aussi une forme de culture cultivée : elle mobilise un savoir encyclopédique fait d'exhaustivité et d'érudition – particulièrement valorisé dans la mise en relation des intertextes à laquelle se livrent fréquemment les spectateurs » [54]. De la même manière, lecteurs et lectrices de littératures de l'imaginaire mobilisent des références nombreuses et variées, issues de la science-fiction et de la fantasy comme d'autres genres littéraires.

> (À propos de *Hunger Games*) « Les gens comparent beaucoup à *Battle Royale* mais ça n'a juste rien à voir, parce que l'un est plutôt un élément du gore et ça c'est… […] C'est beaucoup plus politique, c'est un, enfin, c'est, c'est, *Battle Royale* critique aussi le politique, critique aussi, la société dans laquelle ils vivent, société de consommation, société de divertissement à outrance, et euh, et euh, et légèrement la politique. Mais là c'est vrai que la politique est extrêmement exacerbée et surtout, contrôle de la politique sur la population par le moyen divertissement donc euh. D'ailleurs, d'où le nom du pays qui s'appelle Panem, en référence à *panem circenses*, pour l'allocution latine. » Laura, 27 ans, secrétaire médicale vacataire, master génétique et biologie cellulaire, père directeur adjoint du travail, mère professeure d'espagnol.

52. Renard, *Les lycéens et la lecture*, op. cit., p. 100-103.
53. Ibid., p. 103.
54. Le Guern, *Les cultes médiatiques*, op. cit., p. 23.

> « Y a des références un peu arthuriennes dans *Le Trône de fer*, ou dans Tolkien » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

> « Bah euh, bah c'est pas tellement, ou c'est des références, ou alors c'est des emprunts tu vois, les références je les vois pas forcément, mais après ouais y'a des références à d'autres choses, enfin surtout dans *Hypérion* ça se nourrit de beaucoup de choses en fait mais qui étaient pas forcément de la SF à la base, [...] John Keats c'est un poète anglais, début XIXème et euh, et justement, il y a énormément de, y'a énormément de son univers dans, dans *Hypérion*, c'est pour ça qu'il y a énormément de poésie euh, une manière de voir le monde et de considérer la littérature et de multiplier la littérature et les poètes qui est très intéressante » Gauthier, 26 ans, étudiant en master production et distribution cinéma, master stratégie des échanges culturels internationaux, père professeur d'histoire-géographie, mère psychologue scolaire.

Si la lecture comparative est omniprésente dans tous les entretiens, les analyses les plus poussées et les références les plus abondantes sont le fait des lecteurs et lectrices qui possèdent le plus de capitaux culturels (issus de familles à fort capital culturel, ayant suivi des études supérieures littéraires ou grands lecteurs et lectrices). Les références convoquées varient également selon la diversité globale des lectures des individus : exclusivement effectuées en science-fiction et fantasy ou parmi d'autres genres, y compris littérature classique. Pour les lecteurs et lectrices à fort capital littéraire, la démarche dépasse la comparaison, et consiste plutôt à rechercher « les influences », les titres qui « ont marqué »les auteurs des romans lus, dans une perspective plus analytique.

Autre démarche « savante », la contextualisation des œuvres est également très présente chez les jeunes interrogé·e·s. Ici encore, elle prend différentes formes selon l'investissement dans la lecture et le niveau de capital culturel. Plus de la moitié des lecteurs et lectrices déclarent se renseigner, au moins de temps en temps sur la biographie ou la bibliographie des auteurs lus. Les moins investis se contentent de lire les notices bio-bibliographiques incluses dans les romans ou les pages Wikipédia correspondantes, tandis que d'autres se livrent à des recherches plus poussées, voire se lancent dans la lecture de biographies détaillées. Les connaissances ainsi acquises permettent à ces lecteurs et lectrices de replacer les titres lus dans leur contexte de production, au niveau individuel mais aussi au niveau historique et culturel.

« Par exemple, Suzanne Collins, l'auteur de *Hunger Games*, son père est un professeur d'Histoire, qui est extrêmement, bah voilà qui commente beaucoup sur la guerre et la violence, etc., et du coup, le fait, toute la réflexion qui est développée dans le tome 2 et 3 donc en fait c'est, et euh, et bah voilà ça m'a fait écho quand j'ai lu ça dans sa biographie, parce qu'effectivement, parce qu'effectivement ben ça explique, elle a quand même été élevée dans un milieu qui apportait beaucoup de réflexion sur ce sujet là. Et donc euh, c'est peut-être un thème qu'elle a souhaité apporter au plus, plus grand nombre, aux gens, essayer de les éduquer, de leur faire… [. . . ] De leur faire réfléchir. » Laura, 27 ans, secrétaire médicale vacataire, master génétique et biologie cellulaire, père directeur adjoint du travail, mère professeure d'espagnol.

« C'est-à-dire que ce sont des romans qui aujourd'hui peuvent nous paraître parfois un petit peu, comment dire… pudibond dans leur présentation, je pense notamment à *Frankenstein*, où on a, ben Victor Frankenstein, qui est une petite nature, on va dire ce qui est, qui d'après les critères modernes paraît être une petite nature, qui est malade de sa création, mais on se rend compte, et aujourd'hui on a du mal à se mettre dans sa peau, parce que, le monstre de Frankenstein fait partie de, fait partie de l'imaginaire commun aujourd'hui, il est passé, c'est une figure, alors que à l'époque, c'était révolutionnaire, de présenter ça, cet espèce de golem de chair, et effectivement, et c'était choquant, c'était choquant pour le lecteur » Marie-Claire, 25 ans, sans emploi, école de commerce et master en ressources humaines, père auto-entrepreneur, mère expert-comptable.

Pour les jeunes qui ont suivi des études littéraires, comme Marlène, Anaïs, Nadia ou Ophélie, la lecture des préfaces devient un « réflexe », qui complète cette démarche de contextualisation biographique et culturelle. Les études littéraires ont également donné à une partie des étudiant·e·s ou ancien·ne·s étudiant·e·s le goût de la recherche bibliographique. Anaïs, Marie-Claire, Perrine, Thibault, Dylan, Delphine, Philippe ou encore Julien ont ainsi eu l'occasion, dans leur cadre de leur cursus universitaire ou à titre personnel, de lire des analyses critiques sur les littératures de l'imaginaire dans leur ensemble ou sur un titre en particulier.

« Avant je ne les lisais pas, mais quand j'ai fait des études supérieures on nous a demandé de lire les préfaces et maintenant j'ai pris le réflexe de lire les préfaces. » Marlène, 23 ans, étudiante en préparation à l'agrégation de grammaire, master de lettres classiques, père kinésithérapeute, mère cadre infirmière supérieure en maison de retraite.

« En fait c'était, en fait *Matrix, machine philosophique* c'était pour mon mémoire, parce que j'avais parlé de *Matrix*. Donc je m'étais dit qu'il fallait quand même que je lise deux trois trucs, y'avait pas grand-chose, mais du coup j'avais lu ça, et je trouvais que c'était intéressant ce qu'il disait, ça donnait un autre point de vue sur le film, ouais » Perrine, 31 ans, formatrice en savoirs généraux, master de sociologie politique, père chercheur en physique, mère employée.

> « Oui, j'ai dû lire un livre sur Tolkien, j'ai dû lire un livre sur le steampunk, l'évolution du steampunk » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

Le rapport analytique aux texte comprend également la lecture stylistique : par l'attention à l'écriture et à la structure narrative des récits, par l'analyse littéraire des textes, celle-ci « rend possible la production d'un commentaire sur la construction du texte, la mise en évidence de ses effets sur un lecteur-étalon et l'élucidation des thématiques et points de vue sur le monde dont le texte est porteur » [55]. À propos de la lecture de romans policiers, Annie Collovald et Erik Neveu observent que « plusieurs des lecteurs développent des stratégies de lecture qui reposent largement sur une forme de regard expert sur la construction de l'intrigue. [...] Il n'est pas surprenant de rencontrer cette famille de lecteurs chez les plus proches des métiers du livre ou chez des enseignants » [56]. Dans le cas des littératures de l'imaginaire, des compétences analytiques sont également mises en œuvre, qu'il s'agisse d'étudier la construction narrative, le style du récit ou encore le système des personnages.

> « Les héros c'est bien, mais si y'a pas de personnages secondaires pour les mettre en valeur ou pour faire avancer l'histoire, ben généralement ça capote quoi. Donc effectivement, dans *La Horde du contrevent*, ben effectivement y'a toute l'équipe derrière qui va donner la dimension, au mec de tête, et aussi, par exemple à Caracole, donc ouais effectivement, si y'a pas les autres, c'est comme une recette de cuisine, il faut qu'il y ait plein d'ingrédients différents pour faire une bonne recette. » Thibault, 32 ans, responsable communication et marketing, DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce, père chef cuisinier, mère femme au foyer.

> «Alors le style de Nancy Kress je la connaissais pas, alors j'ai beaucoup apprécié, en fait elle a un style assez brutal, avec des chapitres, enfin ça tombe de manière brutale quoi. On l'impression que c'est coupé au cordeau, y'a rien qui est superflu, c'est... et puis j'aime bien les fins ouvertes... donc là c'était vraiment ça » Marina, 29 ans, documentaliste en santé publique, licence de biologie et DUT documentaliste, père technicien supérieur à France Télécom, mère vendeuse.

> « J'aime bien faire attention à ça, y'a des bouquins je sais que je lis, qui sont plus écrits de manière euh... pas parlée mais, assez langage, langage vulgaire quoi... [...] Ouais voilà, familier, pas vulgaire, langage familier, d'autres qui sont un peu plus... où les phrases sont un peu plus structurées... mais je pense que c'est aussi du fait que... y'a des bouquins qui sont plus faits pour des ados, et d'autres plus faits pour de jeunes adultes, on va dire, je pense que c'est surtout ça qui fait,

55. Renard, *Les lycéens et la lecture*, op. cit., p. 101.
56. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit., p. 195.

ouais que l'écriture est différente. » Cindy, 30 ans, assistante vétérinaire, école d'assistante vétérinaire, père routier, mère aide-comptable.

Ces compétences littéraires sont plus présentes chez les lecteurs et lectrices qui ont suivi des études en lettres et sciences humaines, ou issus d'une famille à fort capital culturel dont ils ont hérité, mais on les retrouve également chez les grands lecteurs et lectrices, qui ont développé une familiarité avec les textes et leurs codes via leurs pratiques lectorales intenses. Bien que le vocabulaire d'analyse littéraire soit moins développé chez ces derniers, comme Cindy, leurs propos font état d'une sensibilité au style et d'une capacité d'analyse éprouvée. On rejoint ainsi les observations d'Annie Collovald et Erik Neveu à propos de la lecture de romans policiers : « les gros lecteurs partagent la maîtrise – tantôt essentiellement pratique, tantôt théorisée et dicible dans un vocabulaire littéraire – d'un espace, plus ou moins vaste selon leurs lectures, de possibles, de façons d'écrire des policiers (intrigues, personnages, décors, codes de sous-genre). Cette compétence lectorale revêt d'ailleurs des formes qui toutes ne sont pas identifiables à des savoir-faire et catégories d'analyse liés à ce que l'institution scolaire enseigne » [57].

À côté des compétences d'analyse, c'est aussi une inégale intériorisation des hiérarchies littéraires qui transparait dans l'attention portée au style et dans les critères de jugement des œuvres. Dans son analyse de la réception des adaptations d'œuvres littéraires par les adolescent·e·s, Christine Détrez remarque que « les jugements mis en application pour évaluer ces feuilletons et comédies musicales, bien davantage que les références ou les pratiques tissées autour de ces réceptions, clivent les adolescents selon leur milieu social » [58]. Dans notre enquête, les effets du milieu social d'origine se font également sentir, puisque les jugements selon des critères littéraires sont plus présents chez les jeunes issus de famille à fort capital culturel, mais ils se mêlent à ceux des études suivies et à l'intensité de la pratique lectorale. Ainsi, Nadia, bien qu'issue d'une famille populaire à faible capital culturel, a intériorisé les normes savantes à travers ses études supérieures poussées, tandis que Marc, également de classe populaire, mais qui n'a pas fait d'études et lit modérément, accorde peu d'importance à l'écriture.

57. Ibid., p. 198.
58. Détrez, « Vues à la tele », op. cit., p. 148.

> « Je classe quand même la littérature comme une écriture qui devrait être un peu au dessus. Du coup si j'ai le sentiment que c'est écrit avec les pieds ça va me souler assez vite. Alors que si j'ai vraiment l'impression qu'il y a un travail d'écriture ben... je pense qu'un peu de déformation d'années de classe prépa, de voir... fin si je remarque des tournures de phrases, un style, des choses qui reviennent, des métaphores, fin tu vois si y'a un effort pour qu'on voit qu'il y a un travail littéraire derrière, que c'est pas que le fond, c'est aussi la forme, ben tu vois ça me plait plus. Si j'ai l'impression que c'est juste lire une intrigue pour lire une intrigue, et ben je vais regarder un film. » Nadia, 23 ans, étudiante en master de géographie, agrégée de géographie, père sans emploi, mère hôtesse d'accueil.

> « Non pas vraiment, pas du tout ouais non. Parce que, ben après j'ai pas vraiment de connaissances littéraires, moi c'est juste quand je lis, si j'accroche ou pas, et après c'est que moi qui vais dire, enfin, plusieurs personnes peuvent me dire que ce livre est pourri, si moi je l'ai trouvé bien, ben je vais dire, ben, moi je l'ai trouvé bien. Si les gens me trouvent me prouver par A + B, non mais la façon dont il écrit, la façon dont c'est tourné... je m'en fous de ça, si il m'a plu à moi. » Marc, 29 ans, sans emploi, niveau terminale, père agent caténaire SNCF et chef d'équipe, mère sans profession.

Nous avons vu précédemment [59] que la relecture pouvait jouer un rôle émotionnel chez les lecteurs et lectrices interrogés. Mais elle peut aussi se faire dans une perspective savante : elle permet alors d'approfondir l'analyse, d'étudier le texte plus consciencieusement que lors de la première lecture. Parmi les jeunes interrogé·e·s à qui il arrive de relire des livres, nombreux sont ceux qui déclarent ainsi relire en étant attentifs à d'autres choses, en portant attention aux détails, ou encore avec un regard enrichi par des connaissances acquises entre temps.

> « On sait où on va aller, du coup on peut faire attention à plus de détails sur comment on va y aller finalement. Si on est passé un petit peu à côté, si on a pas été très attentif aux interactions entre personnages ou, ou à un fait qu'un jugeait mineur et qu'après coup on se rend compte que tiens, ce personnage là il va être important, je l'ai déjà vu avant avec le personnage principal, on relisant on sera plus attentif à ça. » Olivier, 26 ans, étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie, doctorat d'astrophysique, père chef mécanicien, mère aide-soignante.

> « *Le vent de feu* là, oui oui, y'a quand même, en fait c'était un prof de philo à la base qui avait fait ça, donc y'a plein de références philosophiques tout au long de l'histoire, et puis en fait, j'ai redécouvert plus tard, moi-même en ayant fait de la philo et tout ça. Donc là oui, et là du coup c'est d'autant plus intéressant de le relire qu'avant. » Ophélie, 22 ans, professeur de français stagiaire, M1 enseignement en lettres, classe préparatoire littéraire B/L, père informaticien, mère infirmière.

59. Voir Partie II, chapitre 5.

Les littératures de l'imaginaire, comme d'autres productions culturelles dont la légitimité n'est pas assurée [60], se prêtent aussi bien aux lectures ordinaires qu'aux lectures savantes, confirmant qu'on ne peut se contenter d'associer un type de production culturelle à un type de public et de lecture. Contextualiser leurs lectures, saisir les jeux de références, analyser le style et la construction narrative, notamment en se prêtant à la relecture des textes : lecteurs et lectrices interrogés mettent en œuvre toute une série de compétences littéraires, plus ou moins développées selon le capital culturel des individus, que celui-ci soit hérité, acquis via les études ou via des lectures nombreuses.

Plus généralement, malgré les stigmates qui peuvent toucher le genre (comme la figure du geek, ou celle plus générique du fan), les jeunes interrogé·e·s sont peu découragé·e·s de lire par les jugements négatifs sur les littératures de l'imaginaire auxquels ils ont parfois affaire. Pourtant, pour les lecteurs et lectrices à fort capital culturel, qui ont intégré la hiérarchie légitime des productions culturelles, la poursuite des lectures n'est possible qu'au prix de véritables stratégies de distinction visant à revaloriser le genre et leurs propres pratiques. Comme dans le cas des fans des Beatles interrogés par Christian Le Bart, « la séparation entre postures légitimes et postures stigmatisées est largement affaire de ressources sociales (diplôme et capital culturel, culture musicale, dispositions « esthétiques » etc.) et donc de position sociale (et d'âge). Ces ressources, externes au monde Beatles et donc transposables à d'autres objets, permettent, de la part des classes supérieures diplômées, une appropriation moins teintée d'exclusivité que chez les individus moins dotés socialement » [61].

60. Collovald et Neveu, *Lire le noir*, op. cit. ; Détrez et Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, op. cit.

61. Le Bart, « Stratégies identitaires de fans », op. cit., p. 300-301.

# Conclusion

La définition et les limites de la science-fiction font l'objet de nombreux débats et dissensions parmi celles et ceux qui l'écrivent, l'éditent, la promeuvent ou l'étudient dans le cadre académique : conjecture rationnelle basée sur les connaissances scientifiques et techniques contemporaines, expérience de pensée et réflexion sur l'humain et sur la société, inclusion ou non de la fantasy. À travers le sens du terme « science-fiction », ce sont de multiples enjeux symboliques et économiques qui s'expriment, autour de la légitimité du genre, de sa reconnaissance par les institutions culturelles dominantes ou de son rapport à la littérature générale. Des productions les plus élitistes, visant un public restreint et cultivé, aux titres à gros tirages, du thème de la conquête spatiale à celui des vampires, de la *hard science fiction* au *steampunk*, des « classiques » du genre aux parutions les plus récentes, la science-fiction, et plus généralement les littératures de l'imaginaire, regroupent un ensemble foisonnant de récit, dont il est délicat de délimiter les frontières externes et internes. L'offre éditoriale contemporaine, marquée par le développement récent de la fantasy au sein des littératures de l'imaginaire, recouvre ces conflits de définition, qui s'expriment à travers plusieurs postures éditoriales. Selon le capital économique et le capital symbolique des différentes maisons d'édition, on peut ainsi distinguer quatre pôles : « entrants », « aspirants », « légitime » et « commercial ». Du côté des lecteurs et lectrices, les littératures de l'imaginaire constituent un objet aux contours flous. Seul·e·s les plus investi·e·s dans le genre (celles et ceux qui lisent beaucoup, qui travaillent dans les métiers du livre ou qui contribuent à la promotion du genre par une activité associative) maîtrisent les catégories éditoriales et les critères savants. Pour la plupart des jeunes interrogé·e·s, ces catégories intellectuelles ne sont pas pertinentes, et s'y opposent des catégories profanes plus proches de leur expérience de lecture.

Les littératures de l'imaginaire font l'objet d'une multiplicité d'usages parmi les lecteurs et lectrices interrogé·e·s. Ces récits permettent de s'évader, de sortir du quotidien, de se projeter dans un autre monde, d'autant plus que l'univers représenté est riche, cohérent, et que le texte support se fait facilement oublier pour privilégier l'immersion. La lecture est rythmée par l'intrigue et le suspense des histoires, mais aussi par la variété des émotions ressenties, du rire aux larmes. Ces émotions restent associées au texte pour les jeunes interrogé·e·s, et la relecture peut alors constituer un geste affectif. Les lectures sont également sujettes à des usages éthico-pratiques : identification aux personnages, apprentissages de savoirs théoriques ou pratiques, regard moral porté sur le monde représenté et ses personnages, réflexion sur ses propres valeurs. Mais ces usages éthico-pratiques ne restent pas cantonnés au temps et au lieu de la lecture : la fiction constitue un réservoir d'expériences que les lecteurs et lectrices peuvent par la suite transposer au monde réel pour mieux l'analyser ou le comprendre, utiliser comme ressources dans leur vie quotidienne ou comme support pour surmonter des moments difficiles. Le livre, en tant qu'objet, physique mais aussi parfois dématérialisé, a également une place centrale dans la lecture : le support joue un rôle notable dans les choix de lecture, également marqués par les modes d'approvisionnement. En dehors de la lecture, le livre est un objet qui se collectionne, qui s'exhibe dans une bibliothèque, ou se garde précieusement sur une table de chevet. Ces usages de la lecture et du livre ne sont pas spécifiques aux littératures de l'imaginaire, et la présente recherche rejoint ici une abondante littérature en sociologie de la lecture et de la réception. La singularité de la lecture de science-fiction et fantasy réside plutôt dans le délicat équilibre entre imaginaire et réalité. Pour que l'expérience lectorale soit réussie, le monde représenté doit simultanément être suffisamment déconnecté du réel pour permettre de se sentir ailleurs, mais aussi suffisamment proche pour que les lecteurs et lectrices ne s'y sentent pas étrangers, puissent s'y attacher et y puiser des ressources transférables au monde réel. Si l'évasion et la relecture du réel à partir de la fiction sont présents dans la lecture d'autres littératures, celle de science-fiction et fantasy se distingue par la distance entre monde réel et monde représenté, rendant l'équilibre entre fiction et réalité particulièrement subtil. Et ce sont ces deux aspects, évasion exacerbée par la distance au réel, et en même temps proximité du réel dans le monde imaginaire, qui sont recherchés par les lecteurs et lectrices interrogé·e·s.

Les parcours de lecture observés présentent des étapes communes et des spécificités individuelles. La découverte du genre, sous sa forme littéraire, a lieu le plus souvent au collège, parfois au primaire chez les jeunes dont la socialisation familiale à la lecture est précoce. C'est généralement un titre en particulier qui déclenche le goût pour le genre, et l'envie de poursuivre des lectures similaires. Cette initiation lectorale s'accompagne ou est souvent précédée de contacts cinématographiques ou ludiques avec les univers imaginaires. Ces premières lectures sont souvent en lien avec des phénomènes de mode, avec le succès commercial de certains titres qui ont marqué l'adolescence de la génération étudiée dans cette enquête : la saga *Harry Potter*, la trilogie *Matrix*, les adaptations cinématographiques du *Seigneur des anneaux* ou encore la sortie de la deuxième trilogie *Star Wars*. Après une période de lectures variées, d'exploration du genre, principalement au collège, les lectures se spécialisent et les goûts se précisent à la fin de l'adolescence (lycée, études ou entrée dans la vie active), selon les profils sociaux des lecteurs et lectrices et leurs parcours individuels. Les manières de lire évoluent parallèlement : les jeunes adultes valorisent la réflexion apportée par la lecture, la richesse de l'écriture, tandis que l'identification et les usages identitaires de la lecture sont mis à distance. La lecture se poursuit ou non à l'âge adulte en fonction de nombreuses conditions matérielles de possibilité : temps libre, disponibilité intellectuelle, budget, proximité des réseaux d'approvisionnement et de sociabilité autour du genre. On observe une convergence entre intérêts lectoraux et scolaires/professionnels. En effet, les pratiques culturelles sont marquées par les socialisations scolaires et professionnelles des individus, et réciproquement, elles peuvent jouer sur les choix scolaires et professionnels. Les scientifiques présentent un rapport particulier à la science-fiction, caractérisé par une posture d'expertise, un regard critique porté sur les représentations de la science dans la fiction. En outre, chez les lecteurs et lectrices aux parcours hybrides (à la fois scientifique et littéraire) ou marqués de mobilités sociales, de multiples socialisations entrent en résonnance avec ce genre alliant science et fiction. Enfin le genre des lecteurs et lectrices joue également sur leurs goûts et pratiques de lecture, influençant notamment le goût pour l'action, la science ou la romance dans les récits, mais également la perception des personnages masculins et féminins mis en scène dans la fiction.

La lecture de science-fiction et fantasy s'inscrit au sein d'une constellation de pratiques culturelles, qui se déploient sur de multiples supports : visionnage de films et séries, lecture de bandes dessinées, de novellisations, de réécritures, pratique du jeu de rôle ou du jeu vidéo, pratiques créatives amateures, consommation de musique et de produits dérivés liés au genre, pratiques associatives ou professionnelles visant à promouvoir le genre. Possédant chacun leurs spécificités, ces différents supports sont décrits comme complémentaires par les jeunes interrogé·e·s, le genre se développant via de nombreux médias. Cette « culture de l'imaginaire » se matérialise également à travers des pratiques de sociabilité : une communauté de lecteurs et lectrices se regroupe autour de références communes et de pratiques culturelles partagées. Des réseaux d'échanges et de conseils de lecture se constituent, en ligne ou hors ligne, dans lesquels les lecteurs et lectrices interrogé·e·s sont plus ou moins insérés en fonction de leur investissement dans le genre mais aussi de facteurs sociaux comme le lieu d'habitation, les moyens financiers ou encore le capital culturel. Les littératures de l'imaginaire ne sont pas les seules productions culturelles à s'insérer ainsi dans un ensemble de pratiques culturelles et de sociabilité, mais l'existence d'une « culture de l'imaginaire », d'un bagage commun, qui leur serait spécifique, parcourt les propos des jeunes interrogé·e·s. Avec la généralisation d'internet et du numérique, la circulation internationale des œuvres se développe et emprunte de nouveaux circuits. Les lecteurs et lectrices de cette enquête sont ainsi nombreux à consommer des productions culturelles en langue étrangère, souvent avant leur sortie en France. Dans un champ éditorial où prédominent les productions anglophones, seuls certains profils de lecteurs et lectrices recherchent les productions françaises : celles et ceux qui sont le plus impliqué·e·s dans le genre (membres d'associations de promotion de la science-fiction et/ou fantasy, libraires, jeunes auteurs) et qui en maîtrisent les ramifications nationales.

Les littératures de l'imaginaire rassemblent des productions aux degrés de reconnaissance culturelle variés. Malgré des jugements parfois négatifs portés sur le genre par leurs parents ou professeurs, les jeunes interrogé·e·s sont peu découragé·e·s de lire par ces discours. Cependant, les lecteurs et lectrices à fort capital culturel, qui ont intégré la hiérarchie des productions culturelles, mettent en œuvre de véritables stratégies de distinction, par exemple en se focalisant sur les titres les plus prestigieux, ou en lisant en version originale, pour légitimer leurs lectures. Les figures du « fan » et du « geek », qui peuvent être stigmatisantes, font

l'objet d'appropriations variées, entre rejet et revendication. Ainsi, les lecteurs et lectrices à fort capital culturel adoptent des postures plus légitimes (approche esthétique, création ou expertise) face aux œuvres, rejetant les attitudes culturelles socialement dévalorisées. En outre, la mise en œuvre de compétences savantes et de lectures esthétiques varie également selon le niveau de capital culturel et le parcours scolaire des jeunes interrogé·e·s.

Tout au long de ce travail, nous avons cherché à mettre en avant la spécificité des réceptions des littératures de l'imaginaire. La tâche n'a pas toujours été évidente, dans la mesure où de nombreux phénomènes observés concernent la lecture en général, et peuvent s'appliquer à divers genres, d'où les échos avec d'autres enquêtes sociologiques sur la lecture ou sur la réception. Dans un contexte éditorial renouvelé par l'essor de la fantasy, les parcours des lecteurs et lectrices interrogé·e·s sont marqués par toute une série de titres emblématiques, d'*Harry Potter* à *Star Wars*, qui ont particulièrement touché cette génération. Se constitue ainsi un bagage culturel commun, souvent qualifié de « culture de l'imaginaire ». Cette dernière est décrite comme spécifique au genre par celles et ceux qui la pratiquent, un genre dont la lecture se caractérise par une tension permanente entre réalisme et imaginaire. Il serait évidemment intéressant de compléter ces observations par une étude quantitative à grande échelle, qui permettrait d'évaluer l'impact du genre, et de ces effets générationnels, sur l'ensemble de la population concernée. Mais l'enquête qualitative a ici rendu possible une analyse approfondie des enjeux de légitimité et de distinction, éclairés par les apports d'un regard au prisme du genre. Toujours actuelles et toujours à renouveler, tant les inégalités d'accès à la culture persistent, ces questions transversales méritent en effet de multiplier les enquêtes sur des objets variés.

# Bibliographie


Albenga, Viviane, *S'émanciper par la lecture : Genre, classe et usages sociaux des livres*, Presses Universitaires de Rennes, 2017.

Allen, L. David, *Science Fiction Reader's Guide*, Lincoln : John Wiley & Sons, 1983.

Angenot, Marc, « La science-fiction, genre et statut institutionnel », in : *Revue de l'institut de sociologie* 3 (1980).

— « Le paradigme absent : un peu de sémiotique », in : *La Quinzaine Littéraire* (Futur et fiction : quels langages ? Août 2012), sous la dir. de Serge Lehman et Benoit Laureau.

— *Les dehors de la littérature, Du roman populaire à la science-fiction*, Unichamp-Essentiel, Paris : Honoré Champion, 2013.

Aziza, Claude et Jacques Goimard, *Encyclopédie de poche de la science-fiction*, Presses Pocket, 1986.

Bakhtine, Mikhail, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Gallimard, Paris : Gallimard, 1982.

Barker, Martin et Ernest Mathijs, « Researching world audiences : the experience of a complex methodology », in : *Participations* 9.2 (nov. 2012), p. 664–689.

Baudelot, Christian, Marie Cartier et Christine Détrez, *Et pourtant, ils lisent...* L'Épreuve des faits, Paris : Éditions du Seuil, 1999.

Baudelot, Christian et Roger Establet, *Allez les filles ! Une révolution silencieuse*, Paris : Points, 2006.

Baudin, Henri, *La Science-fiction*, Connaissances 17, Paris : Bordas, 1971.

Baudou, Jacques, *La fantasy*, Que sais-je ? 1426, Paris : Presses Universitaires de France, 2005.

— *La science-fiction*, Que sais-je ?, Paris : Presses universitaires de France, 2003.

Becker, Howard Saul, *Outsiders, Études de sociologie de la déviance*, Paris : A.-M. Métailié, 1985.

Béliard, Anne-Sophie, « Pseudos, avatars et bannières : la mise en scène des fans », in : *Terrains & travaux* 15.1 (17 sept. 2009), p. 191–212.

Berry, Vincent, *L'expérience virtuelle : Jouer, vivre, apprendre dans un jeu vidéo*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2012.

Bessin, Marc, Claire Bidart et Michel Grossetti, *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris : La Découverte, 2010.

Besson, Anne, *Constellations : Des mondes fictionnels dans l'imaginaire contemporain*, Paris : CNRS, 2015.

— *D'Asimov à Tolkien : Cycles et séries dans la littérature de genre*, Paris : CNRS, 2004.

— *La fantasy*, 50 questions, Paris : Klincksieck, 2007.

— « Science-fiction et fantasy : frontières disputées », in : Journées Littérature et SF, Paris, ENS, 2006.

Boëlle-Rousset, Cathy, *Le Meilleur des mondes d'Aldous Huxley : Analyse de l'œuvre*, Paris : Pocket, 2006.

Bogdanoff, Igor et Grichka Bogdanoff, *L'effet Science-Fiction*, Ailleurs et demain, Paris : Robert Laffont, 1979.

Boltanski, Luc, « La constitution du champ de la bande dessinée », in : *Actes de la recherche en sciences sociales* 1.1 (1975), p. 37–59.

Bourdieu, Pierre, *La distinction, Critique sociale du jugement*, Paris : Éd. de Minuit, 1979.

— « L'illusion biographique », in : *Actes de la recherche en sciences sociales* 62.1 (1986), p. 69–72.

— « L'opinion publique n'existe pas », in : *Questions de sociologie*, Éditions de Minuit, Paris, 1984, p. 222–235.

— éd., *Un art moyen, Essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris : Les Éd. de Minuit, 1965.

Bourdieu, Pierre et Yann Hernot, « Littérature et para-littérature, légitimation et transferts de légitimation dans le champ littéraire : l'exemple de la Science-Fiction », in : *Science-fiction* 5 (1985), p. 166–183.

Bourdoncle, Laure, « Le nouveau Graal », in : *Livres Hebdo* 628 (2006), p. 76–79.

Bouveresse, Jacques, « La littérature, la connaissance et la philosophie morale », in : *Éthique, littérature, vie humaine*, sous la dir. de Sandra Laugier, Éthique et philosophie morale, Paris : Presses universitaires de France, 2006.

Bozzetto, Roger, « La littérature de Science-Fiction : recherche critique désespérément », in : *Galaxies* 8 (mar. 1998), p. 203–222.

Bréan, Simon et Gérard Klein, *La Science-Fiction en France : Théorie et histoire d'une littérature*, Paris : PU Paris-Sorbonne, 2012.

Cardon, Dominique et Hélène Delaunay-Téterel, « La production de soi comme technique relationnelle : Un essai de typologie des blogs par leurs publics », in : *Réseaux* 138.4 (2006), p. 15–71.

Cardon, Dominique et Fabien Granjon, « Éléments pour une approche des pratiques culturelles par les réseaux de sociabilité », in : *Le(s) public(s) de la culture, Politiques publiques et équipements culturels*, sous la dir. d'Olivier Donnat et Paul Tolila, Paris : Presses de Sciences Po, 2003.

Cavallo, Guglielmo et Roger Chartier, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris : Éditions du Seuil, 1997.

Certeau, Michel de, « Lire : un braconnage », in : *L'invention du quotidien*, t. 1, Paris : Gallimard, 1990.

Chalvon-Demersay, Sabine, « Enquête sur les publics particulièrement concernés. La réception comparée des séries télévisées *L'instit* et *Urgences* », in : *Les sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*, sous la dir. de Dominique Pasquier et Daniel Cefaï, Paris : Presses universitaires de France, 2003.

— « La confusion des conditions. Une enquête sur la série télévisée *Urgences* », in : *Réseaux* 17.95 (1999), p. 235–283.

Chapman, Marilyn et al., « First Graders' Preferences for Narrative and/or Information Books and Perceptions of Other Boys' and Girls' Book Preferences », in : *Canadian Journal of Education* 30.2 (2007), p. 531–553.

Charpentier, Isabelle, « Les réceptions « ordinaires » d'une écriture de la honte sociale : les lecteurs d'Annie Ernaux », in : *Idées économiques et sociales* 155.1 (2009), p. 19–25.

CHARPENTIER, Isabelle, « Pour une sociologie de la réception et des publics », in : *Comment sont reçues les oeuvres ? Actualités des recherches en sociologie de la réception*, sous la dir. d'Isabelle CHARPENTIER, Paris : Créaphis, 2006.

*Pratiques de la lecture*, Marseille : Payot & Rivages, 1985.

CICCHELLI, Vincenzo et Sylvie OCTOBRE, *L'amateur cosmopolite*, Questions de culture, La Documentation Française, 2017.

COLLOVALD, Annie et Erik NEVEU, *Lire le noir : enquête sur les lecteurs de récits policiers*, Études et recherches, Paris : Éditions de la Bibliothèque Publique d'Information, 2004.

COLSON, Raphaël et François-André RUAUD, *Science-fiction. Une littérature du réel*, Paris : Klincksieck, 2006.

CONNELL, R. W., *Masculinities*, 2nd revised edition, Berkeley : University of California Press, 2005.

CONNELL, Raewyn et al., *Masculinités : Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris : Editions Amsterdam, 2014.

COULANGEON, Philippe, « Classes sociales, pratiques culturelles et styles de vie : Le modèle de la distinction est-il (vraiment) obsolète ? », in : *Sociologie et sociétés* 36.1 (2004), p. 59–85.

— « La stratification sociale des goûts musicaux : Le modèle de la légitimité culturelle en question », in : *Revue française de sociologie* 44.1 (2003), p. 3–33.

— *Sociologie des pratiques culturelles*, Repères 418, Paris : La Découverte, 2005.

CROMER, Sylvie, Isabelle CROMER et Carole BRUGEILLES, *Comment la presse pour les plus jeunes contribue-t-elle à élaborer la différence des sexes ?*, 104, Caisse d'Allocations Familiales, mai 2008.

DAGIRAL, Éric et Laurent TEISSIER, « 24 heures ! Le sous-titrage amateur des séries télévisées », in : *Les arts moyens aujourd'hui*, sous la dir. de Florent GAUDEZ, t. 2, Paris : l'Harmattan, 2008, p. 107–123.

DARKO, Suvin, *Pour une poétique de la sience-fiction. Études en théorie et en histoire d'un genre littéraire*, Presses de l'université du Québec, 1977.

DARMON, Muriel, *Classes préparatoires*, Paris : La Découverte, 2013.

— *Devenir anorexique*, Paris : La Découverte, 2008.

Darnton, Robert, « La lecture rousseauiste et un lecteur « ordinaire » au XVIIIème siècle », in : *Pratiques de la lecture*, sous la dir. de Roger Chartier, Marseille : Payot & Rivages, 1985.

Demougin, Jacques, *Dictionnaire historique, thématique et technique des littératures*, Paris : Larousse, 1986.

Denave, Sophie, « Les conditions individuelles et collectives des ruptures professionnelles, SUMMARY », in : *Cahiers internationaux de sociologie* 120 (3 oct. 2007), p. 85–110.

Détrez, Christine, « Des shonens pour les garçons, des shojos pour les filles ? », in : *Réseaux* 168-169.4 (2011), p. 165–186.

— *Les femmes peuvent-elles être de grands hommes ?*, Paris : Belin, 2016.

— « Vues à la télé : Cosette, Nana, Juliette et les autres... », in : *Réseaux* 117.1 (2003), p. 133–152.

Détrez, Christine, Patrick Cotelette et Charline Pluvinet, « Lectures des filles et des garçons : à propos du Seigneur des anneaux », in : *Les jeunes et l'agencement des sexes*, sous la dir. de Sylvia Faure et Henri Eckert, Le genre du monde, Paris : La Dispute, 2007.

Détrez, Christine et Claire Piluso, « La culture scientifique, une culture au masculin ? », in : *Questions de genre, questions de culture*, sous la dir. de Sylvie Octobre, Questions de culture, Paris : La Documentation Française, 2014.

Détrez, Christine et Olivier Vanhée, *Les mangados : lire des mangas à l'adolescence*, Études et recherches, Paris : Éditions de la Bibliothèque Publique d'Information, 2012.

Diderot, Denis, *Discours sur la poésie dramatique*, 1758.

Diderot, Denis et Jean Le Rond d'Alembert, *L'encyclopédie*, Paris, 1751.

DiMaggio, Paul, « Classification in Art », in : *American Sociological Review* 52.4 (1987), p. 440–455.

Djakouane, Aurélien, « La carrière du spectateur », in : *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines* 14 (15 nov. 2011).

Donnat, Olivier, « Les passions culturelles, entre engagement total et jardin secret », in : *Réseaux* 153.1 (2 fév. 2009), p. 79–127.

DONNAT, Olivier, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, Paris : La Découverte / Ministère de la culture et de la communication, 2009.

— « Passionnés, fans et amateurs », in : *Réseaux* 1.159 (2009), p. 9–207.

DUCAS, Sylvie, *La littérature, à quel(s) prix ?*, Paris : La Découverte, 2013.

DURAND, Emmanuel, *La menace fantôme. Les industries culturelles face au numérique*, Nouveaux débats, Paris : Presses de Sciences Po, 2014.

ESQUENAZI, Jean-Pierre, « *Friends* : une communauté télévisuelle », in : *Les cultes médiatiques, Culture fan et œuvres cultes*, sous la dir. de Philippe LE GUERN, Le sens social, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2002, p. 233–261.

— *Sociologie des publics*, Repères 366, Paris : la Découverte, 2003.

« Étude Littératures de l'imaginaire juin 2015 », Internet, URL : `https://fr.slideshare.net/Babelio/etude-littratures-de-limaginaire-juin-2015` (visité le 30/08/2017).

FERRAND, Michèle, Françoise IMBERT et Catherine MARRY, « Femmes et sciences une équation improbable ? L'exemple des normaliennes scientifiques et des polytechniciennes », in : *Formation Emploi* 55.1 (1996), p. 3–18.

*Filles et garçons sur le chemin de l'égalité. De l'école à l'enseignement supérieur*, Ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche - Direction de l'évaluation, de la prospective et de la performance, 2015, URL : `http://www.enseignementsup-recherche.gouv.fr/pid26420/filles-et-garcons-sur-le-chemin-de-l-egalite-de-l-ecole-a-l-enseignement-superieur.html`.

FLANDRIN, Laure, « Rire, socialisation et distance de classe. Le cas d'Alexandre, « héritier à histoires » », in : *Sociologie* 2.1 (2011).

*Gender and Reading : Essays on Readers, Texts and Contexts*, Baltimore : Johns Hopkins University Press, 1er fév. 1986.

FRANÇOIS, Sébastien, « Fanf(r)ictions, Tensions identitaires et relationnelles chez les auteurs de récits de fans », in : *Réseaux* 153.1 (2 fév. 2009), p. 157–189.

GATTÉGNO, Jean, *La science-fiction*, Que sais-je ? 1426, Presses universitaires de France, 1971.

GLEVAREC, Hervé, *La culture de la chambre : Préadolescence et culture contemporaine dans l'espace familial*, Paris : La Documentation française, 2009.

Goffman, Erving, *Asiles. Étude sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris : Les Editions de Minuit, 1968.

— *La mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public*, Paris : Éditions de Minuit, 1973.

— *Stigmate, Les usages sociaux des handicaps*, trad. par Alain Kihm, Le Sens commun, Paris : Éditions de Minuit, 1975.

Goimard, Jacques, *Critique du merveilleux et de la fantasy*, Agora, Paris : Pocket, 2003.

— « Génération science-fiction », in : *Esprit* (1984).

Grangeray, Émilie, « Derrière L'Atalante », in : *Livres Hebdo* 414 (2001).

Grao, Frédéric, « Romans de science-fiction et imaginaire social », in : *À la recherche du meilleur des mondes, Littérature et sciences sociales*, sous la dir. d'Alain Guillemin, Logiques sociales, Paris : L'Harmattan, 2006.

Grossetti, Michel, *Sociologie de l'imprévisible : Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, Paris : Presses Universitaires de France, 2004.

Guiot, Denis, Jean-Pierre Andrevon et George W. Barlow, *La science-fiction*, Paris : M.A. éditions, 1987.

Guittet, Emmanuelle, « Vers quels romans se porte la lecture ? Les déterminants du choix », Thèse de doctorat en sociologie, Paris : Université Sorbonne Nouvelle.

Harrington, C. Lee et Denise D. Bielby, « A life course perspective on fandom », in : *International Journal of Cultural Studies* 13.5 (9 jan. 2010), p. 429–450.

Heinlein, Robert A., « On the Writing of Speculative Fiction », in : *Of Worlds Beyond : the Science of Science-Fiction Writing*, sous la dir. de Lloyd Arthur Eshbach, Reading : Fantasy Press, 1947.

Héran, François, « La sociabilité, une pratique culturelle », in : *Economie et statistique* 216.1 (1988), p. 3–22.

Héritier, Françoise, *Masculin/Féminin, La pensée de la différence*, Paris : Odile Jacob, 1996.

Hommel, Elodie, « Construire et affirmer son identité par ses lectures à l'entrée dans l'âge adulte : le cas des amateurs de science-fiction et fantasy », in : *Étudier la culture aujourd'hui. Enjeux identitaires, numériques, artistiques et spatiaux d'un objet de recherche*

*pluriel*, sous la dir. de Cécile Fries-Paiola et al., Presses universitaires de Nancy - Éditions Universitaires de Lorraine, 2017.

Hougron, Alexandre, *Science-fiction et société*, Paris : Presses universitaires de France, 2000.

Hughes, Everett C., *Le regard sociologique. Essais choisis*, Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1997.

Jakmakejian, Aurélia, « La SF sous influence », in : *Livres Hebdo* 543 (2004), p. 89–93.

— « Science-fiction : la ruée vers la fantasy », in : *Livres Hebdo* 427 (2001), p. 65–70.

Jauss, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris : Gallimard, 1990.

Jenkins, Henry, *La culture de la convergence. Des médias au transmédia*, trad. par Christophe Jaquet, Paris : Armand Colin, 2013.

Jenson, Joli, « Fandom as pathology : the consequences of characterisation », in : *The Adoring Audience, Fan Culture and Popular Media*, sous la dir. de Lisa A. Lewis, Londres et New York : Routledge, 1992.

Katz, Jon, *Geeks : How Two Lost Boys Rode the Internet Out of Idaho*, Southfield : Broadway Books, 2001.

Klein, Gérard, « Le procès en dissolution de la science-fiction, intenté par les agents de la culture dominante », in : *Europe* 580 (1977).

— « Préface », in : *Le temps n'a pas d'odeur*, Paris : Le Livre de Poche, 1987.

— « Préface », in : Campbell, John, *Le Ciel est mort*, SF 7227, Paris : Le Livre de Poche, 2000.

— *Préface inédite à La science-fiction française. Auteurs et amateur d'un genre littéraire d'Anita Torres*, Quarante-deux, 12 oct. 1998, URL : `http://www.quarante-deux.org/archives/klein/prefaces/sff.html`.

Kock, Marie, « Littératures de l'imaginaire : le goût de la conquête », in : *Livres Hebdo* 808 (2009), p. 73–80.

— « SF & Fantasy : la quête du Graal », in : *Livres Hebdo* 675 (2007), p. 82–87.

— « SF & Fantasy : une affaire de femmes », in : *Livres Hebdo* 763 (2009), p. 76–81.

Kuipers, Giselinde, « Humour Styles and Class Cultures : Highbrow Humour and Lowbrow Humour in the Netherlands », in : *The Anatomy of Laughter*, sous la dir. de Toby Grafitt, Edith McMorran et Jane Taylor, Oxford : Legenda, 2005.

*La consommation illégale de vidéos sur Internet en France*, Médiamétrie/Alpa, 29 avr. 2016.

Lahire, Bernard, *La culture des individus, Dissonances culturelles et distinction de soi*, Textes à l'appui, série Laboratoire des sciences sociales, Paris : La Découverte, 2004.

— *La raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, Lille : Presses Universitaires de Lille, 1993.

— « Lectures populaires : les modes d'appropriation des textes », in : *Revue française de pédagogie* 104.1 (1993), p. 17–26.

Langlet, Irène, *La science-fiction, Lecture et poétique d'un genre littéraire*, Paris : Armand Colin, 2006.

Le Bart, Christian, « Stratégies identitaires de fans », in : *Revue française de sociologie* 45.2 (2004), p. 283–306.

Le Guern, Philippe, éd., *Les cultes médiatiques, Culture fan et œuvres cultes*, Le sens social, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2002.

« (Science) Fiction », in : *Sociétés* 113 (2011), sous la dir. de Frédéric Lebas et Wilfried Coussieu, p. 5–118.

Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Poétique, Paris : Seuil, 1975.

Lemarchant, Clotilde, « La mixité inachevée : Garçons et filles minoritaires dans les filières techniques », in : *Travail, genre et sociétés* N° 18.2 (2007), p. 47–64.

*Les Français et la lecture*, Ipsos/CNL, 2015, url : `http://fr.calameo.com/read/0018287151bf454f21996`.

Lignier, Wilfried et Julie Pagis, « Quand les enfants parlent l'ordre social : Enquête sur les classements et jugements enfantins », in : *Politix* 99.3 (2012), p. 23–49.

Lignon, Fanny, *Genre et jeux vidéo*, Toulouse : Presses Universitaires du Midi, 2015.

Lignon, Fanny, Vincent Porhel et Hérilalaïna Rakoto-Raharimanana, *Genre et manuels scolaires au filtre des images*, oct. 2012, url : `https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00849916` (visité le 16/04/2017).

Lizardo, Omar, « How Cultural Tastes Shape Personal Networks », in : *American Sociological Review* 71.5 (1er oct. 2006), p. 778–807.

Lizé, Wenceslas, « Imaginaire masculin et identité sexuelle. Le jeu de rôle et ses pratiquants », in : *Sociétés contemporaines* 55 (2004), p. 43–67.

Macé, Marielle, *Façons de lire, manières d'être*, Paris : Gallimard, 2011.

Maigret, Éric, « La bande dessinée dans le régime du divertissement : reconnaissance et banalisation d'une culture », in : *La bande dessinée : quelle lecture, quelle culture ?*, sous la dir. de Benoît Berthou, Études et recherche, Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2015.

— « Le jeu de l'âge et des générations : culture BD et esprit Manga », in : *Réseaux* 17.92 (1999), p. 241–260.

— « « Strange grandit avec moi », Sentimentalité et masculinité chez les lecteurs de bandes dessinées de super-héros », in : *Réseaux* 13.70 (1995), p. 79–103.

Maridet, Morgane, « La khâgne, un nouveau chapitre : élaborations et reconstructions du rapport à la lecture des étudiants en classe préparatoire littéraire. », Thèse de doctorat sous la direction de Bruno Péquignot, Paris : Université Sorbonne Nouvelle, 2016.

Martet, Sylvain, « Objets et relations humaines dans le partage de la découverte musicale », Congrès de l'Association Internationale des Sociologues de Langue Française, CR 18 - Sociologie de l'art et de la culture, Montréal, Canada, 2016.

Mauger, Gérard, Claude F Poliak et Bernard Pudal, *Histoires de lecteurs*, Essais et Recherches, Paris : Nathan, 1999.

Mercklé, Pierre et Sylvie Octobre, « La stratification sociale des pratiques numériques des adolescents », in : *RESET - Recherches en Sciences Sociales sur Internet* 1.1 (2012).

Merlin-Kajman, Hélène, *Lire dans la gueule du loup : Essai sur une zone à défendre, la littérature*, Paris : Gallimard, 2016.

Mille, Muriel, « Rendre l'incroyable quotidien, Fabrication de la vraisemblance dans Plus belle la vie », in : *Réseaux* 165.1 (2011), p. 53–81.

Moorcock, Michael, *Wizardry and Wild Romance : A Study Of Epic Fantasy*, London : Victor Gollancz, 1987.

Morrison, Sarah, *Gender-specific children's books 'are easier to sell', insists*, The Independent, 11 mar. 2014, URL : http://www.independent.co.uk/arts-entertainment/books/news/gender-specific-children-s-books-are-easier-to-sell-insists-childrens-book-publisher-9185067.html (visité le 08/01/2017).

Moulin, Mylène, « Littératures de l'imaginaire : contre vents et marées », in : *Livres Hebdo* 1025 (2015), p. 51–59.

— « Littératures de l'imaginaire : d'un monde à l'autre », in : *Livres Hebdo* 894 (2012), p. 73–82.

— « Littératures de l'imaginaire : le temps du changement », in : *Livres Hebdo* 998 (2014), p. 53–60.

— « Littératures de l'imaginaire : soleil rose », in : *Livres Hebdo* 937 (2013), p. 55–62.

Moulin, Stéphane, Arnaud Dupray et Raphaëlle D'Amour, « Les politiques publiques au cœur des bifurcations individuelles », in : *Sociologie et sociétés* 45.1 (2013), p. 203–228.

Octobre, Sylvie, *Deux pouces et des neurones. Les cultures juvéniles de l'ère médiatique à l'ère numérique*, Questions de culture, Paris : La Documentation Française, 2014.

— « La fabrique sexuée des goûts culturels. Construire son identité de fille ou de garçon à travers les activités culturelles », in : *Développement culturel* 150 (2005), p. 1–10.

*Où Babelio présente une étude sur les littératures de l'imaginaire*, Le blog de Babelio, 6 juil. 2015, URL : https://babelio.wordpress.com/2015/07/06/ou-babelio-presente-une-etude-sur-les-litteratures-de-limaginaire/ (visité le 30/08/2017).

Panshin, Alexei et Cory Panshin, *The World Beyond the Hill : Science Fiction and the Quest for Transcendence*, Los Angeles : Jeremy P. Tarcher, 1989.

Pasquier Dominique, Beaudouin Valérie et Legon Tomas, *"Moi, je lui donne 5/5". Paradoxes de la critique amateur en ligne*, Presses de l'École des mines, 2014.

Pasquier, Dominique, *Cultures lycéennes, La tyrannie de la majorité*, Paris : Autrement, 2005.

— « Des audiences aux publics : le rôle de la sociabilité dans les pratiques culturelles », in : *Le(s) public(s) de la culture, Politiques publiques et équipements culturels*, sous la dir. d'Olivier Donnat et Paul Tolila, Paris : Presses de Sciences Po, 2003.

PASQUIER, Dominique, « Identification au héros et communautés de téléspectateurs : la réception d'« Hélène et les garçons » », in : *Hermès* 1.22 (1998), p. 101–109.

— *La culture des sentiments : l'expérience télévisuelle des adolescents*, Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1999.

— « La sortie au théâtre. Réseaux de conseil et modes d'accompagnement », in : *Sociologie* 3.1 (15 juin 2012), p. 21–37.

— « Publics et hiérarchies culturelles : Quelques questions sur les sociabilités silencieuses », in : *Idées économiques et sociales* 155.1 (2009), p. 32–38.

PERRONNET, Clémence, « "Les sciences, c'est (pas) pour moi" : genre, culture scientifique et construction de représentations différenciés des sciences chez les enfants de milieux populaires », in : *Transverse*, Éducation/Culture (Genre et Culture, coord. par Didier Chavrier 2017).

PETIT, Michèle, *Éloge de la lecture. La construction de soi*, Belin, 2016.

PEYRON, David, *Culture geek*, Limoges : Fyp Éditions, 2013.

— « La construction sociale d'une sous-culture : l'exemple de la culture geek », thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Lyon : Université Jean Moulin Lyon 3, 2012.

— « Science-fiction et études scientifiques, comment les amateurs justifient-ils les liens entre pratiques culturelles et études menées ? », in : *Les cultures étudiantes : Socio-anthropologie de l'univers étudiant*, sous la dir. d'Yvonne NEYRAT, Paris : L'Harmattan, 2010.

PINTER, Jason, *Why Men Don't Read : How Publishing is Alienating Half the Population*, Huffington Post, 10 juin 2010, URL : `http://www.huffingtonpost.com/jason-pinter/why-men-dont-read-how-pub_b_549491.html` (visité le 19/04/2017).

PRESTON, Anne E., « Why Have All the Women Gone ? A Study of Exit of Women from the Science and Engineering Professions », in : *The American Economic Review* 84.5 (1994), p. 1446–1462.

*Quand le marketing genré s'invite dans les collections de notre enfance...* Fille d'album, 21 mai 2014, URL : `https://filledalbum.wordpress.com/2014/05/21/quand-le-marketing-genre-sinvite-dans-les-collections-de-notre-enfance-vive-les-stereotypes-8/` (visité le 08/01/2017).

QUEMIN, Alain, *L'art contemporain international : entre les institutions et le marché*, Nîmes : Editions Jacqueline Chambon, 2002.

RADWAY, Janice A, *Reading the Romance, Women, Patriarchy, and Popular Literature*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1984.

RAYMOND, Ruyer, *L'utopie et les utopies*, Presses Universitaires de France, 1950.

REGARD, Frédéric, *1984 de George Orwell*, Paris : Folio, 1994.

RENARD, Fanny, *Les lycéens et la lecture : Entre habitudes et sollicitations*, Rennes : PU Rennes, 2011.

RENARD, Jean-Bruno, « Le public de la science-fiction », in : *Science-Fiction* 5 (1985), p. 138–165.

ROBERT, Marthe, *Roman des origines et origines du roman*, Paris : Gallimard, 1977.

ROCQUET, Sandra, « Un regard sociologique sur la science-fiction et ses amateurs », Thèse de doctorat en sociologie, Université Paris-Sorbonne, 1999.

ROSAT, Jean-Jacques, « Éducation politique et art du roman - réflexions sur 1984 », in : *Éthique, littérature, vie humaine*, sous la dir. de Sandra LAUGIER, Éthique et philosophie morale, Paris : Presses universitaires de France, 2006.

ROSSER, Sue V. et Mark Zachary TAYLOR, « Why Are We Still Worried about Women in Science ? », in : *Academe* 95.3 (2009), p. 6–10.

SABRE, Clothilde, « Être vendeur, être fan : une cohabitation difficile. », in : *Réseaux* 153.1 (2 fév. 2009), p. 129–156.

SADOUL, Jacques, *Histoire de la science-fiction moderne*, Paris : J'ai lu, 1973.

SAINT-GELAIS, Richard, *L'empire du pseudo : modernités de la science-fiction*, Québec : Nota Bene, 2005.

SAPIRO, Gisèle, éd., *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, Paris : Nouveau Monde, 2009.

SAPIRO, Gisèle, Jérôme PACOURET et Myrtille PICAUD, « Transformations des champs de production culturelle à l'ère de la mondialisation », in : *Actes de la recherche en sciences sociales* 206-207.1 (2015), p. 4–13.

SCHULTHEIS, Constance, « A Study of the Relationship between Gender and Reading Preferences in Adolescents. », Mémoire de master, Kent State University, oct. 1990.

Serfaty-Garzon, *Chez soi : Les territoires de l'intimité*, Paris : Armand Colin, 2003.

Skeggs, Beverley, *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, trad. par Marie-Pierre Pouly, Agone, 2015.

Soldini, Fabienne, « La lecture du fantastique : terreurs littéraires, peurs sociales », in : *Belphégor* 3.2 (avr. 2004).

— « La littérature horrifique. Une construction littéraire de peurs sociales », in : *À la recherche du meilleur des mondes, Littérature et sciences sociales*, sous la dir. d'Alain Guillemin, Logiques sociales, Paris : L'Harmattan, 2006.

— *Lire de l'horreur : étude sociologique de la littérature fantastique contemporaine*, Paris : Observatoire France-loisir de la lecture, 1999.

Summers, Kate, « Adult Reading Habits and Preferences in Relation to Gender Differences », in : *Reference & User Services Quarterly* 52.3 (2013), p. 243–249, (visité le 08/01/2017).

Taillandier, Fanny, « Littératures de l'imaginaire : épreuves en rayon », in : *Livres Hebdo* 850 (2011), p. 67–74.

Thymn, Marshall B., Robert H. Boyer et Kenneth J. Zahorski, *Fantasy Literature : A Core Collection and Reference Guide*, New York : R.R. Bowker, 1979.

Tibbetts, Sylvia-Lee, « Sex Differences in Children's Reading Preferences », in : *The Reading Teacher* 28.3 (1974), p. 279–281.

Todorov, Tzvetan, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris : Seuil, 1970.

Torres, Anita, *La science-fiction française, Auteurs et amateurs d'un genre littéraire*, Logiques sociales, Paris : L'Harmattan, 1997.

Ulmann, David Morin, *Note préparatoire pour une sociologie des publics de la science-fiction*, Observatoire des mondes numériques en sciences humaines, URL : `http://archive.omnsh.org/spip.php?article167` (visité le 15/05/2014).

Umberto, Eco, *Lector in fabula. La Coopération interprétative dans les textes narratifs*, Figures, Paris : Grasset, 1985.

Vanhée, Olivier, « Les modes d'appropriation des mangas en France : enquête sur l'émergence d'une catégorie éditoriale et sur la socialisation lectorale entre pairs », Thèse de doctorat, sous la direction de Bernard Lahire, Université de Lyon.

Versins, Pierre, *Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction*, Lausanne : L'Âge d'homme, 1972.

Villanova, Thibaud, *Gastronogeek. 42 recettes inspirées des cultures de l'imaginaire*, Paris : Hachette Pratique, 2014.

Vœlckel, Anne-Christine, « Jouer ensemble. Approche biographique d'un loisir : le jeu de rôle », in : *Sociétés contemporaines* 21.1 (1995), p. 57–74.

Winnicott, Donald Woods, *Les Objets transitionnels*, Paris : Payot, 2010.

# Annexes

**Guide d'entretien – Responsables festivals**

Pouvez-vous me présenter brièvement votre festival ?
Quels types d'évènements ont lieu au cours de ce festival ? Pouvez-vous me parler de la programmation de cette année ?

Ce festival couvre-t-il l'ensemble des littératures de l'imaginaire ? Uniquement la SF ?

Depuis combien de temps existe-t-il, son histoire, son développement ?

À quel public s'adresse ce festival ?
Combien de visiteurs attendez-vous / avez-vous eu cette année ?
Combien d'auteur·e·s invité·e·s, d'intervenant·e·s, de bénévoles ?

Les festival est-il couvert médiatiquement ? Quels journaux / radios / chaînes de télé ?
Et sur le net ?

Depuis combien de temps êtes-vous organisateur/trice du festival ? Avez-vous remarqué, ou avez-vous vous-même impulsé des évolutions depuis ce temps ?
Comment en êtes-vous arrivé à être organisateur/trice de ce festival ?

Pouvez-vous me parler de l'organisation du festival ? Comment sont choisis les auteur·e·s, les intervenant·e·s, les thèmes ?

FIGURE 15.1 – Guide d'entretien responsables festivals

**Guide d'entretien lecture de science-fiction et fantasy**

**Goûts en matière de SF et fantasy**
Est-ce que tu lis de la SF en ce moment ? Et de la fantasy ?
Si oui, quoi ? Titre, support ? Est-ce que tu peux me raconter l'histoire ?
Si oui, est-ce que tu lis d'autres titres/séries en même temps ? Lesquelles ? Histoire ?
Si non, c'était quoi le dernier ?
Est-ce que ça te plaît ? Si oui pourquoi ? (histoire, aventures, émotion, personnages, thème...)
Quel sont tes romans de SF/fantasy préférés ? Histoire ? Qu'est-ce qui te plaît ? Qu'est-ce que tu aimes moins ? (dans ces romans)
Y-a-t-il des romans que tu as moins aimés ? Lesquels ? Pourquoi ? Y-en-a-t-il que tu n'as pas du tout envie de lire ? Lesquels ? Pourquoi ?
Les romans que tu as lus sont-ils proches ou différents ? Qu'est-ce qu'ils ont en commun ? Quelles sont leurs différences ? Types de personnages, histoires, thèmes...
Est-ce que tu lis des romans de SF/fantasy française, américaine, autre, tu ne sais pas ? Tu as des préférences ? Pourquoi ?
Est-ce que tu as un personnage préféré ? Si oui lequel ? Pourquoi ? (M/F, principal/secondaire, caractère, comportement...)
Y a-t-il des traits communs entre les personnages que tu apprécies le plus ? Si oui lesquels ? Si non, quelles sont les différences ? Te reconnais-tu en eux ? Pourquoi ?
Est-ce qu'il y a un personnage que tu n'aimes pas ? Lequel ? Pourquoi ? (M/F, principal/secondaire, caractère, comportement...)
Qu'est-ce que tu penses des personnages principaux/secondaires, masculins/féminins de X (roman apprécié) ? Comment tu les décrirais ?

**Découverte de la SF/fantasy et parcours**
Quand as-tu découvert la science-fiction/la fantasy ? À quel âge ? Il y a combien de temps ? Tu étais au collège/au lycée ?
Quand as-tu commencé à en lire ?
Est-ce que tu as avais vu des films avant ? Lesquels ? Est-ce qu'il y en a qui t'ont marqué·e, dont tu te souviens ?
Comment as-tu découvert la science-fiction ? Par qui ? (amis, famille, bibliothécaire...) Où ? (supermarché, librairie, bibliothèque, télévision, prêt...)
Est-ce que tu te souviens le premier livre de SF/fantasy que tu as lu ? / premier film vu ?
Est-ce que tu en avais entendu parler avant ? Si oui comment ? Qu'est-ce qu'on t'en avait dit ?
Qu'est-ce qui t'a donné envie de lire ce titre / la SF/fantasy en général ?
Est-ce que ça t'a semblé facile à lire ? (question sur les difficultés liées à l'intertextualité forte du genre)
Qu'est-ce qui t'a donné envie de lire d'autres histoires de SF/fantasy ?
Et depuis, qu'est-ce que tu as lu ? (titres précis)
Est-ce que tu en a lus beaucoup ? Est-ce que tu en lis toujours beaucoup ? Si différence, pourquoi ?
Est-ce qu'il y a des périodes ou tu lisais plus, moins, pourquoi ? Plus/moins depuis passage au lycée/université/entrée vie active ?
Est-ce qu'il y a un titre qui t'as marqué·e et donné envie d'en lire plus / d'être « fan » ? Lequel ? Pourquoi ?
Est-ce que tu lis des séries de SF/fantasy, des sagas ? Si oui combien en as-tu lues en entier ? Lesquelles ? Combien en suis-tu à l'heure actuelle ? Lesquelles ? Combien en as-tu arrêtées après un ou deux tomes ? Pourquoi ?
Quelles sont les séries que tu lis depuis le plus longtemps ? Depuis combien de temps ? Pourquoi ?
Est-ce qu'il y a des titres/des séries que tu lisais avant et que tu ne lis plus maintenant ? Pourquoi ?
Est-ce que tu dirais que tes goûts ont évolué depuis que tu as commencé à lire de la SF/fantasy ?

FIGURE 15.2 – Guide d'entretien lecture de science-fiction et fantasy

Pourquoi, dans quel sens ? Est-ce que ça correspond à un changement dans ta vie ?

**Lecture de SF/fantasy et appropriations**
Est-ce que tu as déjà imaginé ce que tu ferais dans la situation de certains personnages de SF/fantasy ? Exemples ? Est-ce que les pouvoirs/la situation décrit·e·s dans certains romans de SF/fantasy t'attirent ? Pourquoi ?
Est-ce qu'il y a des situations qui te font penser à des choses que tu aurais toi-même vécues ? Lesquelles ? Si non pourquoi ?
Est-ce que tu fais attention aux relations sentimentales entre les personnages ? Aux relations humaines en général ? Qu'est-ce que tu en penses ? Tu trouves que c'est réaliste ? Exemples de relations que tu trouves intéressantes ?
Pour les sagas/séries : tu trouves que les personnages ont beaucoup évolué ? Tu peux me décrire comment ? Tu trouves ça réaliste ? Tu trouves ça intéressant ?
Est-ce qu'il y a des romans de SF/fantasy que tu trouves drôles ? Lesquels t'ont fait rire ? Pourquoi ? Tu peux décrire les scènes/personnages/évènements qui t'ont fait rire ?
Est-ce qu'il y a des romans que tu as trouvés émouvants/bouleversants/dramatiques ? Lesquels ? Tu te souviens de ce qui t'a ému·e ?
Est-ce qu'il y a des situations/évènements qui t'ont choqué·e ou gêné·e dans un roman de SF/fantasy ?
Est-ce que certains romans te font penser à des personnes que tu connais ? Ça t'arrive de comparer des personnages à des personnes que tu connais ? Qui et pourquoi ?
Est-ce que tu as l'impression d'avoir appris des choses en lisant des romans de SF/fantasy ? (sur la science, sur les relations humaines, sur toi...)

**Rapport à la science et réalisme**
Qu'est-ce que tu penses du monde présenté dans les romans de SF/fantasy ? Tu trouves ça réaliste ? Au niveau de la technologie, des relations humaines ?
Est-ce que tu penses que les romans de SF/fantasy disent quelque chose de notre société ? (réflexion sur la société)
Est-ce que tu penses que la SF peut prédire des choses sur le futur ?
Est-ce que tu vois parfois des liens avec l'actualité dans les romans que tu lis ?
Quel est pour toi le rapport entre imaginaire et réalisme ?
Est-ce que tu t'intéresses à la science ? Est-ce que tu t'y intéressais déjà avant de lire de la SF ? Est-ce que tu penses que la SF t'as permis de t'intéresser à la science ? Ou le contraire ?
Est-ce que tu as confiance dans la science / le progrès technologique ?
Est-ce que tu étudies / travailles dans un domaine scientifique ? Qu'est-ce que les gens pensent de la SF/fantasy dans ton domaine ?

**Connaissance du genre**
Qu'est-ce que la science-fiction pour toi ? Et la fantasy ? Lien entre les deux ?
Qu'est-ce que tu connais comme types de romans de SF/fantasy ? Comment tu décrirais les différents types ? (est-ce que tu connais le *space opera*, la *hard science fiction*... c'est quoi ? Un exemple ?)
Qu'est-ce que tu lis comme sorte de SF/fantasy ? Laquelle tu préfères ? Pourquoi ?
Est-ce qu'il y a des titres ou des genres que tu n'aimes pas ? Lesquels ? Pourquoi ?
Est-ce que tu vois parfois des références, des clins d'œil d'un roman à l'autre ? Par exemple ?
Est-ce que ça t'arrive de faire des rapprochements, des comparaisons entre les romans que tu as lus ? Entre un roman et une BD / un film / un autre livre / une série télé ? Exemples ?
Est-ce que tu as déjà lu de la SF/fantasy en version originale (anglais ou autre) ? Pourquoi ? Ça t'a plu ?
Est-ce qu'il y a des romans qui sont plus faciles ou plus rapides à lire que d'autres ? Pourquoi ?
Est-ce qu'il y a certains romans qui nécessitent plus de concentration, plus d'attention ? Lesquels ?

FIGURE 15.2 – Guide d'entretien lecture de science-fiction et fantasy

Est-ce qu'il y a des romans que tu trouves meilleurs ? Pourquoi ? (style)
Est-ce que tu te souviens du nom des auteur·e·s des romans que tu lis ? Lesquel·le·s connais-tu ?
Est-ce qu'il y a des auteur·e·s que tu aimes ? Qu'est-ce qui te plaît chez eux/elles ? Est-ce que tu t'es déjà renseigné·e sur l'œuvre ou la biographie d'un·e auteur·e ? Lequel/laquelle ?
Est-ce que tu fais attention aux éditions des romans que tu lis ? Est-ce que tu as une maison d'édition ou une collection préférée ? Pourquoi ? Y en a-t-il que tu n'aimes pas ? Pourquoi ?
Est-ce que tu trouves que la SF/fantasy est un genre difficile à lire ? Beaucoup de références, choses difficiles à comprendre ? Qui fait réfléchir ? À quoi ? Exemples ?
Qu'est-ce que tu conseillerais à un·e débutant·e ?

**Liste de titres**
Est-ce que tu connais, est-ce que tu as lu, est-ce que tu aimes ?

- Frankenstein
- Voyage au centre de la Terre
- La machine à explorer le temps
- Ravages
- Le monde des non-A
- Chroniques martiennes
- La planète des singes
- Le fleuve de l'éternité
- Le temps incertain
- Le monde inverti
- Fondation
- Trilogie de Mars
- Les univers multiples
- 1984
- Le meilleur des mondes
- Dune
- Hunger games
- Un bonheur insoutenable
- Le guide du voyageur galactique
- La culture
- La stratégie Ender
- L'odyssée de l'espace
- Hypérion
- Neuromancien
- Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ? / Blade runner
- Ubik
- À la croisée des mondes
- Les vaisseaux du temps
- La machine à différences
- La roue du temps
- L'assassin royal
- Le trône de fer
- Les annales du disque-monde
- Le Seigneur des anneaux
- Harry Potter
- La horde du contrevent
- Les Thanatonautes

**Conditions de lecture**
À quels moments tu lis ? (semaine, weekend, vacances)
Où ? (domicile, transports, librairie, bibliothèque, supermarché)
Est-ce que tu lis tous les jours ? Combien de temps ? Longtemps d'affilé ou par petits bouts ? Un roman à la fois, plusieurs d'un coup ?
Combien de livres tu lis par mois ? Combien lors du dernier mois ?
Tu lis plutôt des romans courts, moyens, longs ? En plusieurs volumes ? Des séries ?
Comment tu lis ? Rapidement ? Lentement ? Tu lis les préfaces ?
Est-ce que tu relis ? Si oui c'est différent ? Pourquoi ? Qu'as-tu relu par exemple ?
Est-ce que tu fais attention à la façon dont c'est écrit ? (facile à lire, intérêt pour le style...)

**Sociabilité**
Tu connais d'autres lecteurs/lectrices de SF/fantasy ? Comment et quand tu les as connu·e·s ? Surtout des garçons, des filles ? Ami·e·s proches ? Centres d'intérêt communs à part SF/fantasy, activités partagées ? Est-ce que tu as rencontré de nouveaux lecteurs/lectrices récemment ?
Est-ce que tes ami·e·s/collègues sont nombreux/ses à lire de la SF/fantasy ou tu es le/la seul·e dans ton groupe ? (Si seul·e: as-tu beaucoup d'ami·e·s, comment tu te sens dans tes études, dans ton boulot?)
Est-ce que tes ami·e·s / tes camarades / tes collègues savent que tu lis de la SF/fantasy ? Est-ce que

FIGURE 15.2 – Guide d'entretien lecture de science-fiction et fantasy

tu en amènes à la fac / au travail ? Qu'est-ce qu'ils/elles en pensent ?
T'es tu fait de nouveaux ami·e·s grâce à la SF/fantasy ? Est-ce qu'il y a des personnes qui t'ont abordé·e parce que tu lisais de la SF/fantasy ?
Est-ce que tu connais des gens qui lisent le même genre de SF/fantasy que toi ? (mêmes auteur·e·s, mêmes titres) ? Des choses différentes de toi ?
Comment décrirais-tu les goûts des autres lecteurs/lectrices que tu connais ? Est-ce que tu parles aussi de SF/fantasy avec des filles/des garçons ? Est-ce que tu suis leurs conseils ?
Est-ce que tu as essayé de faire lire de la SF/fantasy à quelqu'un ? Famille, ami·e·s, collègues ? À qui, quels titres ? Ont-ils/elles aimé ? Tu conseilles les gens ou c'est plutôt les autres qui te conseillent des lectures ?
Quel est le dernier titre qu'on t'a conseillé ? Qui et pourquoi ? Quel est le dernier titre que tu as conseillé ? À qui et pourquoi ?
Si copain/copine : lit-il/elle aussi de la SF/fantasy ? Est-ce qu'il/elle en lisait avant ? Tu lui a fait découvrir, l'inverse ? Avez-vous les mêmes goûts ? Vous en discutez souvent ? Dernière conversation sur la SF/fantasy ?
Est-ce que tu parles de SF/fantasy ? Avec qui ? Qu'en dites vous ? Où ? Dernière conversation ?
Vous êtes parfois en désaccord ? À propos de quoi ? Par exemple, dernière fois ?
Est-ce que vous connaissez des répliques, des scènes que vous citez, rejouez ? Est-ce qu'il y a des romans qui suscitent des moqueries, des parodies, des blagues ? Et certaines attitudes de lecteurs/lectrices ?
Quels sont les romans les plus populaires parmi tes amis / camarades, collègues ? Qu'est-ce que tu en penses ?
Est-ce qu'il y a d'autres lecteurs/lectrices que tu admires ou considère comme connaisseur·e·s ?
Avec tes ami·e·s/famille/connaissances, est-ce que vous vous offrez des romans de SF/fantasy ? En échangez ?

**Pratiques liées à la lecture de SF/fantasy**
Est-ce que tu regardes des films de SF/fantasy ? Des séries ? Tu regardes plus de films ou tu lis plus de livres ? Autres supports ?
Tu en regardes beaucoup ? Souvent ? Pourquoi ? Qu'est-ce que tu aimes ? N'aimes pas ? Depuis quand tu en regardes ? Toujours autant, plus, moins ?
Tu regardes à la télé, en dvd, au cinéma, tu télécharges ?
Est-ce que les films/séries que tu regardes correspondent aux romans que tu lis ? Si oui lesquels ?
Quelles sont les différences entre la lecture et le film ? Tu lis d'abord, tu regardes d'abord ? Qu'est-ce que ça t'apporte ? Qu'est-ce que tu préfères ?
Tu préfères regarder les films/séries en VO / en VF? Sous-titré, en français, en anglais ? Pourquoi ?
Est-ce que tu as déjà lu des livres sur la science-fiction, son histoire ? Est-ce que ça t'intéresse ? Est-ce que ça t'a plu ? Pourquoi ?
Est-ce que ça t'arrive d'inventer toi-même des histoires de SF/fantasy ? De les écrire ?
Est-ce que tu lis des fanfictions ? Si oui, à propos de quels romans, quel type de romans ? Quel genre de fanfiction tu préfères ? Il y en a que tu n'aimes pas ? Qu'est-ce qui te plaît ?
Est-ce que ça t'arrive de faire des dessins tirés des histoires que tu lis ? (papier, ordinateur) Qu'est-ce que tu en fais ? Tu les montres ? À qui ? Qu'est-ce qu'on en pense ? Tes amis font-ils pareil ?
Est-ce que tu lis des fanzines ? Est-ce que tu as déjà participé à un fanzine ? Pourquoi ?
Est-ce que tu as déjà lu des fanzines en langue étrangère ? Des parodies de SF/fantasy ? Sur quels romans ? Qu'est-ce qui te plaît ?
Est-ce que tu connais des blogs, des sites, des forums sur la SF/fantasy ? Si oui lesquels ? Est-ce que tu y vas ? Quand ? Où ? Qu'est-ce que tu y fais ? (consultation, discussion, téléchargement, information...)
Est-ce que tu possèdes un ordinateur, à toi ? Plusieurs ? Avec internet ? Un smarphone, une tablette, un livre électronique ? Tu l'utilises beaucoup ?
Est-ce que tu as un blog, un site perso, Facebook, Twitter ? Est-ce que tu l'utilises beaucoup ? Est-ce

FIGURE 15.2 – Guide d'entretien lecture de science-fiction et fantasy

que tu y parles de SF/fantasy ? Qu'est-ce que tu y publies ? Tu veux bien me donner l'adresse ?
Est-ce que tu participes à des forums de discussion sur la SF/fantasy ? Lesquels ? Y a-t-il des gens avec qui tu parles régulièrement de SF/fantasy sur internet ? As tu un pseudo ou un avatar en lien avec la SF/fantasy ? Lequel ? As-tu créé des sujets de discussion liés à la SF/fantasy ?
Est-ce que tu connais des jeux de rôle liés à la SF/fantasy ? Sur internet, sur plateau, IRL ? Tu y as déjà participé ? Pourquoi ?
Est-ce que tu es déjà allé·e à des conventions, des salons, des festivals, des projections ? Si non pourquoi ? Si oui, tu peux me raconter ? Tu y es allé·e seul·e, si non avec qui ?
As-tu participé à certaines activités ? (jeu de rôle, quizz, costume, concert, achat...) Qu'est-ce qui t'a plu ? Moins plu ? Est-ce que tu aimerais te déguiser en personnage de SF/fantasy ? Est-ce que tu l'as déjà fait ? Si oui quel personnage ? Avec qui ? Pourquoi ? Si non qu'en penses-tu ?
Qu'est-ce que tu écoutes comme musique ? Musique de films, de séries SF/fantasy ?
Est-ce que tu lis en écoutant de la musique ? Si oui laquelle ?
Est-ce que tu portes des vêtements en rapport avec la SF/fantasy ? (tshirts imprimés par exemple). Si oui, tu peux me les décrire ? Si non pourquoi ? Tu penses quoi des gens qui portent ce genre de vêtements ?
Est-ce que tu as des objets liés à la SF/fantasy ? Cartes, posters, figurines, jeux vidéo, vêtements, accessoires ? Lesquels, comment tu les as eus ?
La décoration de ta chambre / ton appartement est-elle en lien avec la SF/fantasy ? Pourquoi ?
Est-ce que tu regardes des parodies de films de SF/fantasy sur internet ?
Est-ce que tu joues aux jeux vidéos ? En lien avec la SF/fantasy ? Fréquence ? Quels jeux ?
Autres activités ? (couture, cuisine)

**Approvisionnement**
Comment tu te procures les romans que tu lis ? Achat, bibliothèque, amis, téléchargement, différent selon titres, pourquoi ?
Tu as toujours fait comme ça ou ça a changé au cours du temps ?
Tu paies toi-même ? Tu sais combien tu dépenses chaque mois ? Tu aimerais en acheter plus ? Tu achètes aussi des films, des figurines, des produits dérivés ?
Est-ce que tu télécharges des films / des séries de SF/fantasy sur internet ? Tu en regardes en streaming ? Lesquels ? Pourquoi ?
Ça t'arrive de lire des ebooks ? Tu as un livre électronique ? (Kobo, Kindle) ou une tablette ? Tu lis quoi en format papier, quoi en format électronique ? Pourquoi ? Tu vois une différence ? Qu'est-ce que tu penses des livres électroniques ?
Combien de livres de SF/fantasy possèdes tu ? Tu les ranges comment ? Tu les revends parfois ? C'est important pour toi de les avoir ? Tes amis ont aussi leur collection ?
Est-ce que tu te renseignes sur les nouveautés, les sorties en matière de SF/fantasy ? De sciences ? Comment tu t'informes ? Magazines spécialisés (lesquels? Pourquoi?), bouche à oreille, conseils d'ami·e·s ? Tu consultes des sites spécialisés ? Lesquels ? Qu'est-ce que tu y cherches ? (résumés, critiques, images...)
Est-ce que tu lis des livres ou regarde des films / séries qui ne sont pas encore sorti·e·s en France ? Lesquels ? Pourquoi ?

**Légitimité**
Qu'est-ce qu'on dit autour de toi sur la lecture de SF/fantasy ? Parents ? Collègues/camarades ?
Est-ce que tu as eu des tensions avec des parents à propos de ça quand tu étais ado ? Lecture en cachette, refus d'en acheter... Est-ce qu'ils te faisaient des remarques là-dessus ? Si oui quoi ?
Qu'en pensent tes camarades ? Collègues ?
Est-ce que tu as essayé d'en faire lire à des gens qui ne connaissaient pas du tout ? Quels titres ? Est-ce qu'ils ont lu ? Apprécié ?
Est-ce que tu as déjà entendu des avis négatifs sur la SF/fantasy ? Si oui quoi ? Tu en penses quoi ?
Est-ce que tu penses que tu liras toujours de la SF/fantasy ? Pourquoi ?

FIGURE 15.2 – Guide d'entretien lecture de science-fiction et fantasy

Est-ce que tu penses que tu en lis « trop » ? Que tu y passes trop de temps ?
Qu'est-ce que c'est un geek pour toi ? Est-ce que c'est un terme positif ou négatif ? Est-ce que tu te considères geek ?
Il y a beaucoup de discours médiatiques qui font le lien entre l'imaginaire et un potentiel mal-être des lecteurs/lectrices (besoin d'évasion), qu'en penses-tu ?
Est-ce que tu te qualifierais de « fan » de SF/fantasy ? Pourquoi ? C'est quoi pour toi, un « vrai fan » ? Et un mauvais fan ? Tu fais des différences entre des catégories de lecteurs/lectrices de SF/fantasy ? Lesquelles ?
Est-ce qu'il y a des comportements de lecteurs/lectrices/de fans qui t'énervent ?
Est-ce que tu as d'autres passions ?
C'est quoi un bon roman de SF/fantasy pour toi ?
Si tu devais écrire un roman de SF/fantasy, tu ferais quoi ?
En conclusion, la lecture de SF/fantasy ça t'apporte quoi ?
Un dernier mot sur la SF/fantasy en particulier ?

**Loisirs et pratiques culturelles en général**
Est-ce que tu lis autre chose que de la SF/fantasy ? Comme quoi ? Livres, BDs. Lectures qui t'ont marqué·e ? En bien ou en mal ? Livre préféré ? Détesté ? Auteur·e préféré·e ? Trois dernières choses lues ?
Dans ta famille, on lisait ou regardait aussi de la SF/fantasy ? (parents, fratrie). Autre chose ?
Tu regardes la télé ? Beaucoup ? Quoi ? Tu aimes ? Qu'est-ce que tu aimes/n'aimes pas ? Pourquoi ?
Tu vas au cinéma ? Au théâtre ? Souvent ? Dernier film vu ? Que tu aurais aimé voir ? Qui t'a plu ?
Est-ce que tu fais du sport ? Du dessin ou autre pratique artistique ? Autres activités ? De la musique ? Qu'est-ce que tu aimes ? Qu'est-ce que tu aimerais faire ? Pourquoi tu ne le fais pas ? Tes pratiques ont évolué récemment (entrée à l'université, dans le monde du travail) ?
Tu joues aux jeux vidéo ? Lesquels ? Lien avec la SF/fantasy ?

**Profil socio-démographique**
Âge / sexe
Études en cours et envisagées / profession en cours et envisagée, est-ce que ça te plaît ? Est-ce que tu y arrives bien ? Est-ce que c'est ce que tu voulais faire ? Lien avec science, SF/fantasy ?
Profession des parents. Diplôme des parents. Profession et diplôme des grands-parents. Fratrie ? Conjoint/compagnon ?
Opinions politiques ? Religion / éducation religieuse ?

FIGURE 15.2 – Guide d'entretien lecture de science-fiction et fantasy

| | Prénom | Sexe | Âge | Profession | Niveau de Diplôme |
|---|---|---|---|---|---|
| 1 | Laurent | M | 23 | Étudiant en école d'ingénieur | Master d'informatique |
| 2 | Céline | F | 29 | Pharmacienne | Doctorat pharmacie |
| 3 | Nadia | F | 23 | Étudiante en master de géographie | Agrégée de géographie |
| 4 | Olivier | M | 26 | Étudiant en préparation à l'agrégation de physique-chimie | Doctorat d'astrophysique |
| 5 | Fabien | M | 23 | Étudiant en école d'ingénieur | Master de mathématiques |
| 6 | Anne | F | 23 | Webmaster et community manager | Licence information communication et formation webmaster |
| 7 | Anaïs | F | 23 | Sans emploi, projet de création d'entreprise de commerce | Licence de lettres |
| 8 | Sarah | F | 29 | Sans emploi | Licence arts du spectacle et cinéma |
| 9 | Marie-Claire | F | 25 | Sans emploi | École de commerce et master en ressources humaines |
| 10 | Cécile | F | 24 | Documentaliste technique | Licence professionnelle documentation numérique |

FIGURE 15.3 – Profil complet des enquêté·e·s.

| | Père | Mère | Livres lus par mois | Genres lus | Opinions Politiques | Religion |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 | Professeur des écoles | Orthophoniste | 1 | SF et fantasy | Centre gauche | Athée, baptême catholique |
| 2 | Médecin | Pharmacienne | 2 | SF et fantasy | Gauche | Croyante non pratiquante, éducation judéo-chrétienne |
| 3 | Sans emploi | Hôtesse d'accueil | 1 | SF et fantasy | Socialiste | Musulmane |
| 4 | Chef mécanicien | Aide-soignante | 1 | SF et fantasy | Centre | Athée, baptême et communion catholique |
| 5 | Cadre technique | Institutrice | 7 | SF et fantasy | Centre | Catholique non pratiquant |
| 6 | Ingénieur et directeur d'école d'infographie | Conseillère Pôle emploi | 2 | SF et fantasy | Écologiste | Agnostique, éducation catholique |
| 7 | Cadre ingénieur | Démarcheuse téléphonique | 2 | Fantasy | Tendance écologiste | Athée, baptisée |
| 8 | Serrurier | Cadre commerciale | 2 | SF | Sans opinion | Athée, famille athée mais intérêt pour la culture religieuse |
| 9 | Auto-entrepreneur | Expert-comptable | 5 | Fantasy | Sans opinion | Athée, éducation catholique |
| 10 | Conducteur TGV | Ergothérapeute | 3 | SF | Sans opinion | Athée, éducation catholique |

FIGURE 15.3 – Profil complet des enquêté·e·s.

| | Prénom | Sexe | Âge | Profession | Niveau de Diplôme |
|---|---|---|---|---|---|
| 11 | Sébastien | M | 26 | Chargé de communication | BTS informatique, maîtrise communication et évènementiel |
| 12 | Perrine | F | 31 | Formatrice | Master de sociologie politique |
| 13 | Thierry | M | 35 | Facteur | Licence d'histoire, formation webmaster et informatique |
| 14 | Marc | M | 29 | Sans emploi | Niveau terminale |
| 15 | Megane | F | 31 | Galériste | Master communication et gestion tourisme international |
| 16 | Marlène | F | 23 | Étudiante en préparation à l'agrégation de grammaire | Master de lettres classiques |
| 17 | Laura | F | 27 | Secrétaire médicale vacataire | Master génétique et biologie cellulaire |
| 18 | Thibault | M | 32 | Responsable communication et marketing | DUT génie biologique et environnement, DEUG sciences de la terre, école de commerce |
| 19 | Esther | F | 25 | Étudiante en doctorat de géographie | Master géographie |
| 20 | Igor | M | 24 | Étudiant en LLCE japonais | Baccalauréat |

FIGURE 15.3 – Profil complet des enquêté·e·s.

| | Père | Mère | Livres lus par mois | Genres lus | Opinions Politiques | Religion |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 11 | Ingénieur en informatique | Assistante de direction | 2 | SF et fantasy | Écologiste | Athée, éducation catholique |
| 12 | Chercheur en physique | Employée | 2 | SF | Parti de gauche | Athée agnostique, culture catholique |
| 13 | NA | Employée des postes | 5 | SF et fantasy | Ne souhaite pas répondre | Polythéiste, baptême catholique |
| 14 | Agent caténaire SNCF et chef d'équipe | Sans profession | 3 | SF et fantasy | Sans opinion | Athée, éducation catholique |
| 15 | Ouvrier d'État | Infirmière | 2 | SF et fantasy | Sans opinion | Athée, éducation catholique |
| 16 | Kinésithérapeute | Cadre infirmière supérieure en maison de retraite | 2 | Fantasy | Gauche, tendance écologiste | Athée |
| 17 | Directeur adjoint du travail | Professeure d'espagnol | 3 | SF et fantasy | Gauche, verts | Athée, éducation catholique |
| 18 | Chef cuisinier | Femme au foyer | 2 | SF et fantasy | Écologiste, centre | Athée, éducation catholique |
| 19 | Artiste et cuisinier | Directrice de compagnie de danse | 2 | SF et fantasy | Gauche | Athée |
| 20 | Musicien | Musicienne | 1 | SF et fantasy | Gauche, extrême-gauche | Agnostique |

FIGURE 15.3 – Profil complet des enquêté·e·s.

| | Prénom | Sexe | Âge | Profession | Niveau de Diplôme |
|---|---|---|---|---|---|
| 21 | Jessie | F | 25 | Manager équipe service après-vente internet | L2 chinois, apprentissage bijouterie |
| 22 | Luc | M | 20 | Étudiant en grande école scientifique | Classe préparatoire scientifique |
| 23 | Maxime | M | 21 | Étudiant en grande école scientifique | Classe préparatoire scientifique |
| 24 | Gauthier | M | 26 | Étudiant en master production et distribution cinéma | Master stratégie des échanges culturels internationaux |
| 25 | Amaury | M | 30 | Sans emploi et gestionnaire bénévole dans une boutique de jeux | Licence LLCE anglais |
| 26 | Eduardo | M | 23 | Étudiant en licence traduction et interprétariat | Baccalauréat espagnol |
| 27 | Benjamin | M | 30 | Conducteur de tramway | Niveau terminale |
| 28 | Morgane | F | 25 | Vétérinaire | École vétérinaire |
| 29 | Cindy | F | 30 | Assistante vétérinaire | École d'assistante vétérinaire |
| 30 | Jérémie | M | 26 | Technicien de laboratoire en centre de recherche | Licence de chimie |

FIGURE 15.3 – Profil complet des enquêté·e·s.

| | Père | Mère | Livres lus par mois | Genres lus | Opinions Politiques | Religion |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 21 | Hypnothérapeute et pilote de rallye | Secrétaire | 1 | SF et fantasy | Sans opinion | Athée |
| 22 | Capitaine de gendarmerie | Comptable et femme au foyer | 0 | SF et fantasy | Droite UMP | Education catholique, athée |
| 23 | Chef de projet informatique et consultant en ressources humaines | Manager évènementiel | 1 | SF et fantasy | Sans opinion, tendance gauche | Athée |
| 24 | Professeur d'histoire-géographie | Psychologue scolaire | 1 | SF | Gauche | Agnostique |
| 25 | Employé d'imprimerie | Hôtesse d'accueil | 20 | SF et fantasy | Sans opinion | Agnostique, éducation catholique |
| 26 | Sans emploi, ancien employé de casino | Femme de ménage | 1 | SF et fantasy | Gauche | Agnostique, éducation catholique |
| 27 | Chauffeur poids lourds | Assistante familiale | 2 | SF et fantasy | Centre droit | Athée, éducation catholique |
| 28 | Chef d'équipe en maçonnerie | Comptable | 4 | SF et fantasy | Gauche socialiste | Athée |
| 29 | Routier | Aide-comptable | 4 | SF et fantasy | Sans opinion | Athée |
| 30 | Cheminot | Auxiliaire de vie | 2 | SF et fantasy | Gauche | Athée, culture catholique |

FIGURE 15.3 – Profil complet des enquêté·e·s.

| | Prénom | Sexe | Âge | Profession | Niveau de Diplôme |
|---|---|---|---|---|---|
| 31 | Mathilde | F | 29 | Étudiante en master de pharmacie industrielle et chargée de recherches cliniques | Études de sage-femme, licence de biologie |
| 32 | Romain | M | 21 | Étudiant en master d'informatique | Licence d'informatique fondamentale |
| 33 | Ophélie | F | 22 | Professeur de français stagiaire | M1 enseignement en lettres, classe préparatoire littéraire B/L |
| 34 | Rémy | M | 27 | Agent de sécurité incendie | BTS informatique et développement et formation en sécurité incendie |
| 35 | Aurélie | F | 24 | Assistante sociale | DUT carrière sociales, DEASS |
| 36 | Marina | F | 29 | Documentaliste en santé publique | Licence de biologie et DUT documentaliste |
| 37 | Julien | M | 25 | Assistant d'éducation et pigiste | Classe préparatoire scientifique, master d'histoire, master métiers du livre |
| 38 | Philippe | M | 28 | Professeur d'anglais, traducteur et journaliste | Master LLCE anglais et master adaptation sous-titrage doublage |
| 39 | Dylan | M | 31 | Vendeur en grande surface culturelle | L2 de lettres modernes, BTS management des unités commerciales, licence professionnelle commerce des produits culturels et audiovisuels |
| 40 | Delphine | F | 21 | Libraire dans une boutique de jeux et littératures de l'imaginaire | L1 de lettres modernes histoire de l'art, BP libraire |

FIGURE 15.3 – Profil complet des enquêté·e·s.

| | Père | Mère | Livres lus par mois | Genres lus | Opinions Politiques | Religion |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 31 | Médecin généraliste | Médecin neurologue | 1 | SF et fantasy | Centre | Catholique |
| 32 | Réalisateur et scénariste | Ingénieure | 3 | SF et fantasy | Gauche | Athée, culture catholique |
| 33 | Informaticien | Infirmière | 4 | SF et fantasy | Gauche | Agnostique, éducation catholique |
| 34 | Secrétaire | Administratrice | 3 | SF et fantasy | Droite | Agnostique |
| 35 | Réparateur informatique et musique amplifiée à son compte | Secrétaire d'un cabinet de comptables | 2 | SF et fantasy | Gauche, écologiste | Athée |
| 36 | Technicien supérieur à France Télécom | Vendeuse | 1 | SF et fantasy | Gauche | Athée, baptème catholique |
| 37 | Ouvrier | En recherche d'emploi | 7 | SF et fantasy | Parti de gauche | Athée, anticlérical, éducation catholique |
| 38 | Chargé de cours à l'université | Infirmière cadre | 3 | SF et fantasy | Gauche, écologiste | Athée, culture catholique |
| 39 | Ingénieur | Documentaliste en CDI | 2 | SF | Gauche | Athée, éducation catholique |
| 40 | Professeur des écoles | Professeure des écoles | 4 | Fantasy | Gauche | Athée |

FIGURE 15.3 – Profil complet des enquêté·e·s.

**Enquête sur la lecture de science-fiction et fantasy**

► Quels sont les trois derniers livres que vous avez lus ?

► Combien de livres lisez-vous par mois en moyenne ?

► Dans la liste suivante, cochez les livres que vous avez déjà lus :

□ *Frankenstein,* Mary Shelley
□ *Voyage au centre de la terre*, Jules Vernes
□ *La machine à explorer le temps*, H. G. Wells
□ *Ravages*, René Barjavel
□ *Le monde des non-A*, A. E. van Vogt
□ *Chroniques martiennes*, Ray Bradbury
□ *La planète des singes*, Pierre Boule
□ *Fondation*, Isaac Asimov
□ *I, Robot*, Isaac Asimov
□ *Trilogie de Mars*, Kim Stanley Robinson
□ *Les univers multiples*, Stephen Baxter
□ *1984*, George Orwell
□ *Le meilleur des mondes*, Aldous Huxley
□ *Dune*, Frank Herbert
□ *Hunger games*, Suzanne Collins
□ *Un bonheur insoutenable*, Ira Levin
□ *Le guide du voyageur galactique*, Douglas Adams
□ *La culture*, Iain M. Banks
□ *La stratégie Ender*, Orson Scott Card
□ *L'odyssée de l'espace*, Arthur C. Clarke
□ *Hypérion*, Dan Simmons
□ *Neuromancien*, William Gibson
□ *Blade Runner*, Philip K. Dick
□ *Ubik*, Philip K. Dick
□ *À la croisée des mondes*, Philip Pullman
□ *Les vaisseaux du temps*, Stephen Baxter
□ *La machine à différences*, William Gibson et Bruce Sterling
□ *La roue du temps*, Robert Jordan
□ *L'assassin royal*, Robin Hobb
□ *Le trône de fer*, George R. R. Martin
□ *Les annales du disque-monde*, Terry Pratchett
□ *Le seigneur des anneaux*, J. R. R. Tolkien
□ *Harry Potter*, J. K. Rowling
□ *La horde du contrevent*, Alain Damasio
□ *Les Thanatonautes*, Bernard Werber
□ *Le fleuve de l'éternité*, Philip José Farmer
□ *Le temps incertain*, Michel Jeury
□ *Le monde inverti*, Christopher Priest
□ *L'homme démoli*, Alfred Bester
□ *Les enfants d'Icare*, Arthur C. Clarke
□ *Question de poids*, Hal Clément
□ *En terre étrangère*, Robert A. Heinlein
□ *La main gauche de la nuit*, Ursula K. LeGuin

► Parmi les livres de cette liste, quels sont les trois que vous avez préférés ?

► Parmi les livres de cette liste, quels sont ceux que vous avez le moins aimés ?

► Parmi les livres de cette liste que vous avez lus, diriez-vous plutôt :
□ que ces livres ont beaucoup de points communs □ que ces livres sont très différents ?

► Parmi les livres que vous avez aimés, certains vous font-il penser à d'autres livres que vous avez lus ? Si oui à quoi ?

Sexe : F/M
Âge :
Profession (si étudiant, préciser cursus) :
Profession des parents :
Prénom (facultatif)

► Seriez-vous volontaire pour discuter plus longuement de vos lectures et des livres que vous aimez ? Si oui, adresse email et/ou numéro de téléphone :

FIGURE 15.4 – Questionnaire de contact

# Table des matières

**Résumé** **1**

**Remerciements** **3**

**INTRODUCTION - Enquêter sur la lecture de science-fiction et fantasy** **5**

Enquêtes sociologiques antérieures . . . . . 7

Le lectorat de science-fiction et fantasy . . . . . 11

Méthodologie d'enquête . . . . . 15

Les entretiens : recrutement et profil des enquêté·e·s . . . . . 17

Les réceptions en questions . . . . . 22

**I SCIENCE-FICTION ET « LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE » : UN ENSEMBLE ÉDITORIAL FOISONNANT** **25**

**1 Définir la science-fiction et la fantasy** **27**

1.1 Classer, définir : des enjeux symboliques . . . . . 27

1.1.1 Quelques caractérisations formelles . . . . . 27

1.1.2 Définition du genre et enjeux littéraires . . . . . 30

1.2 Un genre pluriel . . . . . 33

1.2.1 Différentes visions de la science-fiction . . . . . 33

1.2.2 Anticipation et science-fiction réaliste . . . . . 34

1.2.3 Utopie, dystopsie et speculative fiction . . . . . 35

1.2.4 Cyberpunk et steampunk . . . . . 36

1.2.5 Le cas problématique de la fantasy . . . . . 36

**2 Constitution du genre et institutionnalisation : une perspective historique 39**

2.1 L'histoire de la science-fiction en quelques étapes . . . . . 39

2.1.1 Ancêtres et fondateurs . . . . . 40

2.1.2 Développement et « âge d'or de la science-fiction » . . . . . 42

2.1.3 Renouvellement et hybridation . . . . . 44

2.1.4 La fantasy, une histoire parallèle . . . . . 46

2.1.5 Nuancer l'histoire officielle . . . . . 48

2.2 La science-fiction et la littérature instituée . . . . . 49

2.2.1 Processus d'institutionnalisation de la science-fiction . . . . . 50

**3 Une offre éditoriale qui recouvre les clivages en termes de définition 55**

3.1 Histoire de l'offre de science-fiction en France . . . . . 55

3.1.1 Développement de l'édition française de science-fiction . . . . . 55

3.1.2 Collections et positions éditoriales . . . . . 59

3.2 L'offre éditoriale contemporaine . . . . . 62

3.2.1 La croissance prononcée des littératures de l'imaginaire . . . . . 63

3.2.2 Reconnaissance institutionnelle et stratégies commerciales . . . . . 64

3.2.3 Segmentation, hybridation : l'essor de la fantasy . . . . . 68

3.2.4 Cartographie de l'offre éditoriale contemporaine . . . . . 70

**4 Un objet aux contours flous : réception des catégories éditoriales par les lecteurs et lectrices 77**

4.1 Maîtrise des catégories éditoriales . . . . . 77

4.1.1 Des approches savantes minoritaires . . . . . 78

4.1.2 Un champ éditorial flou pour la plupart des lecteurs et lectrices . . . . 80

4.2 Catégorisations profanes . . . . . 82

4.2.1 Manque de pertinence des catégories éditoriales . . . . . 82

4.2.2 Catégories non savantes . . . . . 84

4.2.3 Critères de classement profanes au sein des catégories éditoriales . . . . 86

4.3 Des approches variables d'un genre mal délimité . . . . . 87

**II DES LECTURES VARIÉES : RAISONS ET MANIÈRES DE LIRE SCIENCE-FICTION ET FANTASY 91**

**5 Lire de l'imaginaire : divertissement, évasion, émotions 93**

5.1 Sortir du quotidien : l'évasion . . . . . 96

5.1.1 Déconnecter, rêver, voyager . . . . . 96

5.1.2 Se plonger dans un monde riche et cohérent . . . . . 101

5.1.3 L'intrigue et le suspense . . . . . 104

5.1.4 Immersion et oubli du texte support . . . . . 106

5.2 Rire et pleurer : aspects émotionnels de la lecture . . . . . 109

5.2.1 Le rire, ressort du divertissement . . . . . 109

5.2.2 Pleurer, être ému . . . . . 113

5.2.3 Relire : un geste affectif, émotionnel . . . . . 116

**6 L'imaginaire du réel : lectures éthico-pratiques 121**

6.1 Apprendre en lisant . . . . . 123

6.2 Analyser le réel grâce à la fiction . . . . . 129

6.2.1 La fiction : un réservoir d'expériences . . . . . 130

6.2.2 Des récits imaginaires réalistes ? . . . . . 135

6.2.3 Transposer pour mieux analyser ou critiquer . . . . . 139

6.3 Un regard éthique sur le monde fictif . . . . . 143

6.3.1 Identification, modèles et contre-modèles . . . . . 146

6.3.2 Affirmer ses valeurs au travers de la lecture . . . . . 153

**7 Réalité et matérialité du livre 157**

7.1 Se procurer les livres : enjeux du choix des titres . . . . . 158

7.1.1 Moyens d'approvisionnement . . . . . 164

7.2 Sacralisation et dématérialisation : rapports au livre en tant qu'objet . . . . . 167

7.2.1 Bibliothèque et collection . . . . . 168

7.2.2 Des livres à soi . . . . . 171

7.2.3 Lire en numérique . . . . . 174

**III PARCOURS DE LECTURE EN LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE 179**

**8 Commencer à lire de la science-fiction ou de la fantasy 183**

8.1 Des prescriptions lectorales marquées par la famille et les pairs . . . . . 183

8.1.1 Famille et héritages lectoraux . . . . . 185

8.1.2 L'influence des pairs . . . . . 187

8.1.3 L'école : une presciption marginale . . . . . 189

8.1.4 Des initiations visuelles . . . . . 190

8.2 Des « romans d'apprentissage » de l'imaginaire . . . . . 191

8.3 La temporalité des découvertes . . . . . 194

8.3.1 Enfance et premiers contacts . . . . . 194

8.3.2 Des initiations précoces . . . . . 196

8.3.3 Le collège : découverte du genre et exploration . . . . . 197

8.3.4 Des découvertes et mises à la lecture tardives . . . . . 198

**9 Grandir avec l'imaginaire et affirmer ses goûts 203**

9.1 Évolution des goûts et pratiques à la sortie de l'adolescence . . . . . 204

9.2 Conditions de la poursuite de la lecture à l'âge adulte . . . . . 212

9.2.1 Le manque de temps . . . . . 213

9.2.2 La concurrence d'autres types de loisirs . . . . . 216

9.2.3 La fatigue intellectuelle . . . . . 217

9.2.4 Les contraintes matérielles . . . . . 219

9.3 Faire découvrir le genre à des débutants . . . . . 220

**10 Interactions entre lectures et parcours scolaires et professionnels 223**

10.1 Convergence d'intérêts lectoraux et professionnels . . . . . 223

10.2 La science-fiction, une littérature de scientifiques ? . . . . . 230

10.2.1 Lecture et expertise scientifique . . . . . 233

10.2.2 Une littérature hybride pour un lectorat hybride ? . . . . . 238

**11 Lectures de filles, lectures de garçons** **245**

11.1 Fantasy pour les filles, SF pour les garçons ? . . . . . 246

11.2 La science et la romance . . . . . 251

11.2.1 Action et violence au prisme du genre . . . . . 253

11.2.2 La science, un truc de garçons ? . . . . . 256

11.2.3 Intérêt pour les relations sentimentales . . . . . 259

11.3 Personnages masculins, personnages féminins vus par les lecteurs et lectrices . 263

11.3.1 Chevaliers et demoiselles en détresse : modèles de masculinité et de féminité traditionnels . . . . . 264

11.3.2 D'autres modèles de masculinité et de féminité . . . . . 268

11.3.3 Les ressorts genrés de l'identification . . . . . 271

11.3.4 Sensibilisation aux enjeux de genre et perception des inégalités . . . . . 274

**IV CONSTELLATION DE PRATIQUES ET CULTURE DE L'IMAGINAIRE** **277**

**12 Science-fiction et fantasy : une constellation de pratiques** **279**

12.1 Multiplication des supports et brouillage des frontières médiatiques . . . . . 280

12.2 Spécificité et complémentarité des supports . . . . . 284

12.3 Un large spectre de pratiques . . . . . 288

12.3.1 Mettre les histoires en image : films et séries télé . . . . . 288

12.3.2 D'autres rapports au texte écrit . . . . . 292

12.3.3 Le jeu, un degré d'immersion supplémentaire . . . . . 297

12.3.4 S'approprier le monde fictif par la création . . . . . 303

12.3.5 Consommation de produits dérivés et musique . . . . . 310

12.3.6 Faire la promotion du genre . . . . . 311

**13 Sociabilités autour de la culture de l'imaginaire** **315**

13.1 Une communauté de lecteurs et lectrices . . . . . 316

13.1.1 Culture et références communes . . . . . 324

13.1.2 Le cas de la sociabilité lectorale conjugale . . . . . 328

13.2 Un « vecteur de sociabilité » . . . 332
13.2.1 Échanger, discuter, argumenter : discussions et désaccords . . . 332
13.2.2 Réseaux d'échanges et de conseils . . . 335
13.2.3 Les évènements collectifs : festivals, salons, conventions . . . 341

**14 Une culture qui s'internationalise ? 347**
14.1 Pratiques multilingues et internationalisées . . . 347
14.1.1 Consommation d'œuvres en VO . . . 348
14.1.2 Prédominance des productions anglophones . . . 352
14.1.3 Recherche d'auteurs de nationalités variées : cas particuliers . . . 356
14.2 Une circulation inédite des œuvres . . . 358
14.2.1 Nouveaux circuits de diffusion . . . 362

**V ENJEUX LIÉS À LA LÉGITIMITÉ DU GENRE 367**

**15 Postures de lecteurs et lectrices face à la légitimité ambiguë du genre 369**
15.1 Jugements de légitimité : des freins à la lecture ? . . . 370
15.2 Une hiérarchie légitime interne au genre . . . 374
15.3 Des stratégies de distinction . . . 377
15.4 La lecture comme ressource sociale et culturelle . . . 382
15.4.1 Lire pour conserver un statut social . . . 382
15.4.2 Quand l'imaginaire se fait capital culturel . . . 384
15.5 Fan, geek : faire avec le stigmate social . . . 387
15.5.1 Être fan ou pas, bons fans et mauvais fans . . . 388
15.5.2 La figure du geek : repoussoir ou revendication . . . 394
15.6 Lectures et compétences savantes . . . 398

**Conclusion 407**

**Bibliographie 412**

**Annexes 429**